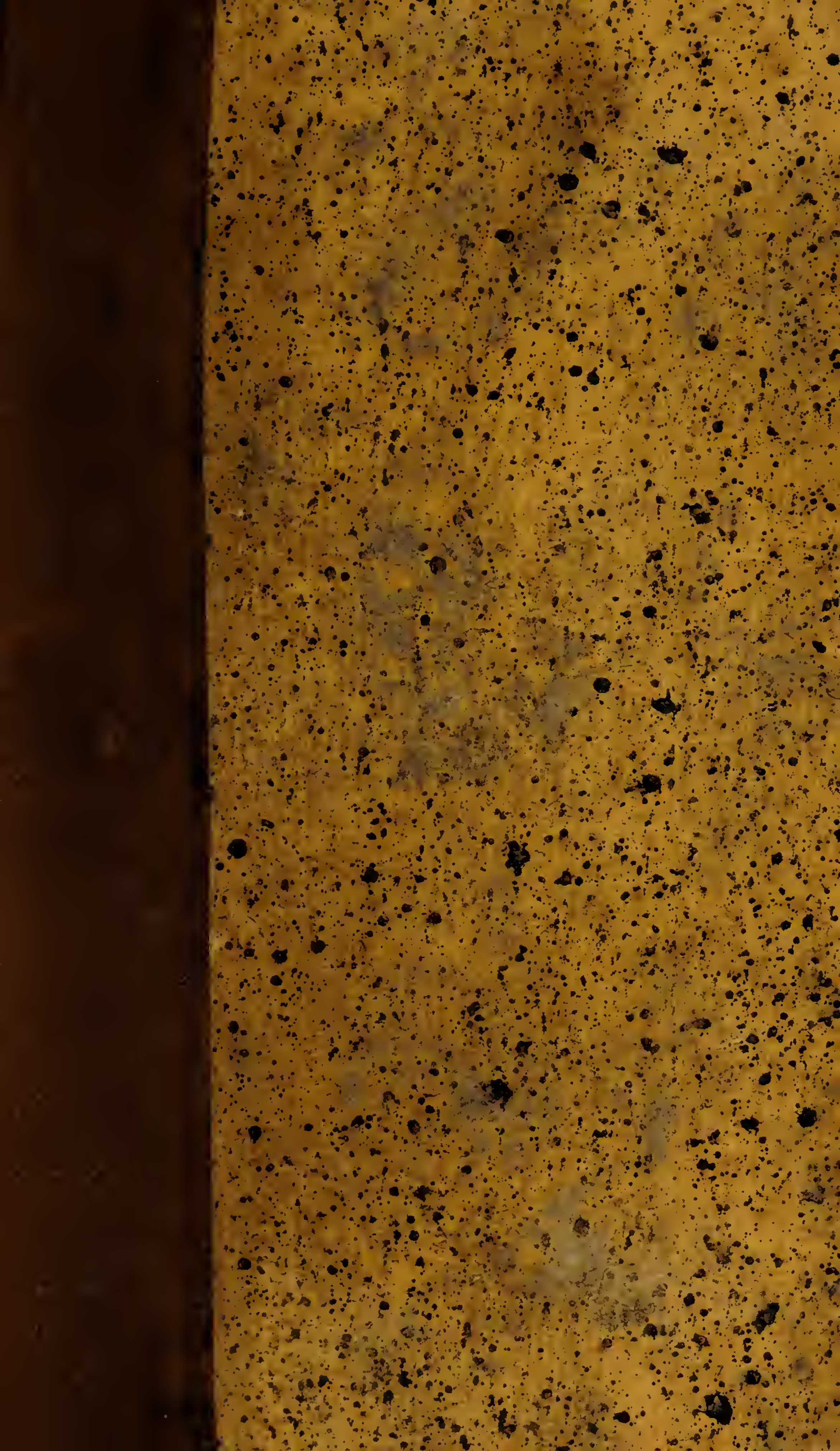


JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
CIC. *de Natur. Deor.*

JANVIER 1784.

TOME LXI.



A PARIS,
Chez DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur de MONSIEUR;
quai des Augustins.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JANVIER 1784.

SUITE DES REMARQUES (a)

Sur la fièvre puerpérale, & particulièrement sur un ouvrage qui a pour titre : Recherches sur la fièvre puerpérale, *par* M. DE LA ROCHE, &c.

Le traitement de la fièvre puerpérale est prophylactique ou curatif. M. *de la Roche* étoit trop éclairé & trop méthodique, pour ne l'avoir pas examiné sous ces deux rap-

(a) Par M. DOUBLET.

ports, & nous allons auſſi le conſidérer ſous ce double point de vue.

Quel eſt le traitement Prophylactique ?

Ce traitement conſiſte dans le ſoin d'éviter ou d'empêcher l'action des cauſes diſpoſantes ou déterminantes : ainſi nous n'avons qu'à ſuivre & diſcuter briévement les principales opinions ſur ces différens articles.

Ceux qui regardent la fièvre puerpérale comme putride, penſent que le principal moyen pour éviter cette fièvre, eſt d'empêcher qu'il ne règne un mauvais air dans les ſalles des hôpitaux où ſe trouvent les femmes en couches, ou dans les chambres des autres accouchées. *Peu* rapporte une obſervation ſur laquelle ces médecins ſe fondent avec aſſez de raiſon. Dans un grand hôpital, toutes les femmes en couche mouroient, & on ne trouvoit aucun moyen qui pût arrêter cette mortalité. On obſerva que dans la même ſalle où ſe trouvoient les femmes en couche, il y avoit auſſi un grand nombre de malades attaquées de maladies chirurgicales : on ôta ces malades de cette ſalle, & la mortalité ceſſa. D'un autre côté, le ſéjour habituel de la fièvre puerpérale à l'Hôtel-Dieu de Paris, ſon apparition plus fréquente dans tous les autres hôpitaux que chez les particuliers, démontrent que l'influence de l'air peut entrer ſouvent pour beaucoup dans les cauſes éloignes qui la font naî-

tre. Mais comme on rencontre cette maladie dans des maiſons particulières où l'on emploie la plus grande attention à renouveller & à purifier l'air, il faut conclure que cette cauſe n'eſt pas la ſeule. M. *de la Roche* fait à cet égard d'aſſez longues réflexions ſur l'habitude dangereuſe d'étouffer les femmes nouvellement accouchées, dans leurs appartemens & dans leurs lits; digreſſion heureuſement peu néceſſaire aujourd'hui, au moins dans ce pays-ci, où les préjugés ſur cet article ont été combattus mille & mille fois, & ſont preſque généralement détruits. Nous ne ſuivrons pas non plus MM. *White* & *Leake*, dans les diſſertations qu'ils font à ce ſujet ſur les moyens de corriger la corruption de l'air, parce que ces moyens ſont connus. Nous remarquerons ſeulement, que M. *de la Roche* penſe que la mauvaiſe diſpoſition de l'air eſt incapable de produire la fièvre puerpérale, mais qu'il la juge très-propre à l'aggraver, une fois qu'elle eſt produite; réflexion fondée en général ſur des motifs auſſi juſtes que ſages, mais qu'il ne faut cependant point admettre ſans reſtriction. Selon M. *Leake*, les cauſes éloignées de la fièvre puerpérale ſont les erreurs de régime, les peines d'eſprit, & le froid (*a*).

(a) *This Fever ſeemed to be brought, on by catching cold, or errors in diet, but much oftener by anxiety of mind.* CHILD-BED FEVER. p. 41.

Les erreurs de régime. On connoît assez l'empire de l'estomac sur le genre nerveux & sur toutes les fonctions du corps humain, pour croire à l'influence du mauvais régime sur des femmes prêtes d'accoucher, ou nouvellement accouchées; & comme les femmes les plus exposées aux erreurs de régime, par leur foiblesse & par la bizarrerie de leur goût, sont les femmes cacochymes, on doit observer que ces femmes sont plus disposées que les autres à la fièvre puerpérale.

M. *Leake* a remarqué que les femmes dont la fibre étoit lâche, y étoient plus sujettes que celles de tout autre tempérament (*a*). D'après le signes de cachexie & l'intempérance des femmes, j'ai plusieurs fois prédit à l'hôpital de Vaugirard, que telle ou telle seroit affectée de la fièvre puerpérale, & ma prédiction s'est malheureusement vérifiée. Ce pronostic est d'autant plus aisé, que les premiers signes de la maladie paroissent en général sur le visage, non-seulement après le frisson, mais même quelquefois auparavant. Cependant, instruit par l'expérience, & dans l'intention de préserver les femmes mal-portantes & caco-

(*a*) *Voyez* LEAKE, *pag.* 41. *Voyez* aussi Mémoire sur la fiévre puerpérale, *Journal de Médecine*, novembre 1782.

chymes, d'un ſort qu'elles doivent redouter, je prends la précaution de leur donner, dans le huitième mois de leur groſſeſſe, un léger émético-cathartique, composé de deux onces de manne, & de dix grains d'ipécacuanha. Ce remède excite un vomiſſement très-doux, & fait en même temps évacuer par en bas. Ce qui m'a enhardi à en faire uſage, c'eſt que j'en avois éprouvé plus d'une fois l'efficacité dans des accès de fièvre intermittente, arrivés à pareille époque.

L'anxiété d'eſprit. M. *Leake* répète en pluſieurs endroits, que cette cauſe lui a paru fort puiſſante ſur les femmes nouvellement accouchées; & comme le chagrin & les peines accompagnent preſque toujours les femmes qui viennent accoucher dans les hôpitaux, il explique en partie, par cette cauſe, pourquoi la fièvre puerpérale eſt, toutes choſes égales, beaucoup plus commune dans les hôpitaux, que chez les femmes qui accouchent chez elles. L'hôpital de Vaugirard eſt bien ſitué, les ſoins & les attentions ſont multipliés dans toutes les parties de l'adminiſtration : cependant, ſur 60 femmes à peu près qui y accouchent par an, il y en a plus d'un cinquième qui éprouvent plus ou moins gravement la fièvre puerpérale; & je ne puis en trouver d'autre raiſon, que le chagrin & la douleur de

leur ſituation, non-ſeulement redoublé par la maladie vénérienne dont elles ſont affectées, mais encore aggravé, 1°. par la douleur qu'elles ont de perdre leur enfant, ce qui arrive néceſſairement à pluſieurs; 2°. par la néceſſité où elles ſont de reſter un an dans cet hôpital, pour ſe guerir & nourrir un ou deux enfans trouvés, ſuivant l'engagement qu'elles ont pris.

M. *de la Roche* regarde auſſi cette triſte affection de l'ame comme très-préjudiciable aux nouvelles accouchées, mais comme il ne l'a pas obſervée dans les hôpitaux, il la dépeint telle qu'elle paroît plus communément chez les autres femmes, ſous les ſymptômes ordinaires de ſenſibilité nerveuſe. Il remarque fort ſagement, que de toutes les affections de l'ame, c'eſt la crainte de la mort qui paroît la plus funeſte; & nous croyons effectivement, que cette frayeur a concouru plus d'une fois à propager la conſtitution épidémique dans les hôpitaux.

Le froid. M. *Leake* regarde cette cauſe comme principale, dans l'énumération des cauſes diſpoſantes; il a obſervé que cette maladie étoit d'autant plus commune, que les viciſſitudes de l'air, ou les paſſages du chaud au froid, étoient plus fréquens & plus rapides. J'ai pluſieurs exemples frappans de la vérité de cette obſervation.

Au mois de novembre 1782, une femme accouchée heureusement, chez laquelle la sécrétion du lait se faisoit convenablement, & qui s'étoit bien portée jusqu'au troisième jour, sort de son dortoir pendant la nuit suivante, & va se promener dans le jardin, à moitié nue. Elle est bientôt saisie de frisson; on la fait vomir quelques heures après; on répète le vomitif le lendemain. La maladie n'en fait pas moins les progrès les plus rapides; la fièvre, la diarrhée, les coliques, l'anxiété continuent si vivement, qu'elle périt le sixième jour.

Dans le mois d'octobre dernier, trois femmes très-récemment accouchées, se trouvoient, faute d'emplacement dans la salle des femmes grosses, salle basse, & qui, quoique salubre, est moins saine que celle des femmes accouchées. Leurs lits étoient voisins; des fenêtres imprudemment ouvertes, parce qu'elles étoient en opposition avec une porte, firent souffler un air froid sur ces trois femmes: elles eurent le frisson à peu d'heures de distance. On les fit vomir à l'instant avec l'ipécacuanha. La peau se disposa à la moiteur: on favorisa cette disposition par des boissons appropriées; on les fit teter fortement; la fièvre dura peu de jours; &, après un léger purgatif, ces femmes furent guéries. Cette heureuse terminaison n'a pas toujours lieu.

J'en citerai une preuve évidente & étrangère à l'hôpital de Vaugirard. L'année dernière au mois de mars, une jardinière, voisine de l'hospice de Saint Sulpice, où je demeurois, étoit au troisième jour de sa couche; elle ne nourrissoit pas, mais tout alloit bien. Invitée par la douceur de la température qui régnoit alors, elle sortit de sa chambre, & fut s'asseoir par terre au milieu de son marais; elle y prit du froid, & fut saisie, peu de temps après, d'un très-grand frisson. Je ne fus appelé que le sixième jour de la maladie, le neuvième après l'accouchement, & je trouvai la malade dans l'état de la fièvre puerpérale la plus grave; diarrhée, coliques, nausées, météorisme du ventre, pouls fréquent & petit, visage plombé & bouffi, avec les yeux cernés & éteints, sueur de la face, &c. Le vomitif végétal sembla apporter du soulagement; mais ce mieux ne fut que passager: elle mourut le treizième jour, après quarante-huit heures d'un délire sourd, & ayant le ventre gros comme dans l'ascite.

M. *de la Roche*, persuadé aussi de la grande influence du froid pour favoriser la naissance de la fièvre puerpérale, s'arrête long-temps sur cette cause. Il fouille dans les registres de mortalité de Genève; il en compare les résultats avec ceux des médecins Anglois, & trouve qu'il est toujours

mort plus de femmes en couche en hiver qu'en été ; mais la principale raiſon pour laquelle il adopte cette cauſe, c'eſt qu'elle lui paroît très-fort quadrer avec ſa théorie de l'inflammation ; ainſi, il regarde le froid tantôt comme cauſe prédiſpoſante, tantôt comme dérerminante ou excitante; peut-être même, dit-il, le froid agit-il des deux manières. Quoi qu'il en ſoit de la théorie de M. *de la Roche*, & de toutes celles qu'on pourroit encore imaginer ſur cet article, elles ſeront toujours moins concluantes que les faits, auxquels ſeuls nous nous bornons dans ces remarques.

Mais la première & la plus importante de toutes les cauſes prédiſpoſantes, ſuivant M. *de la Roche*, c'eſt l'atonie qui arrive aux vaiſſeaux des inteſtins par la groſſeſſe, & qui les met dans le cas de recevoir une plus grande quantité de ſang après la délivrance, &, par conſéquent, de s'enflammer par le moyen *de la ſenſibilité nerveuſe*, & des autres effets phyſiologiques, que M. *de la Roche* connoît & préſente avec une grande facilité. Cependant, M. *Leake* avoit dit avant lui : *la première impreſſion de cette maladie eſt faite ſur les nerfs ou ſur la puiſſance vitale du corps* ; & c'eſt pour cette raiſon, que cet auteur met au rang des cauſes prédiſpoſantes, certaine ſenſibilité du corps, propre à développer le germe de

cette maladie : *Body endowed With an exquiſite degree of ſenſibility ;* mais ſans rien expliquer, ſans prétendre fortifier par-là ſon opinion de l'inflammation, M. *Leake* expoſe tout ſimplement ce qu'il a vu, en ajoutant qu'en pareille occaſion, il s'eſt bien trouvé de recommander les toniques & les fortifians, tels que le quinquina & la rhubarbe.

En ſongeant à l'état où on a trouvé quelquefois la matrice, on pourroit croire que la manière dont ce viſcère a été affecté dans l'accouchement, influe ſenſiblement ſur cette maladie. Quelques médecins ſont de cet avis. Sans le dire poſitivement, M. *de la Roche*, dans pluſieurs endroits de ſon Livre, & particuliérement dans ſa Préface, crie ſi fort contre les accouchemens précipités, contre l'abus des inſtrumens, qu'il ſemble faire entendre que beaucoup de fièvres puerpérales dépendent des mauvaiſes manœuvres. Mais, en déclamant ainſi contre les mauvais accoucheurs, M. *de la Roche* s'eſt laiſſé aller à ſon zèle, ſans prétendre, ſans doute, accréditer une aſſertion qu'il ſait être démentie par preſque tous les obſervateurs. En effet, on voit dans preſque tous les auteurs qui ont écrit ſur cette maladie, que les femmes attaquées de la fièvre puerpérale n'ont pas eu d'accouchemens laborieux, & que la ma-

trice a été preſque toujours trouvée en bon état après la mort. Dans les premières fièvres puerpérales que j'ai eu occaſion d'obſerver, j'avois remarqué que les accouchemens avoient été précipités; mais cet apperçu n'a pas été confirmé par la ſuite; &, ſur un aſſez grand nombre d'ouvertures de cadavres, je n'ai trouvé la matrice affectée qu'une ſeule fois. Enfin, je rapporterai à cet égard, le réſultat de l'hôpital de Vaugirard. Depuis trois ans & demi qu'il eſt établi, il n'y a encore eu qu'un ſeul accouchement contre nature; tous les autres ſe ſont opérés auſſi doucement que naturellement entre les mains du chirurgien interne, dont on ne ſauroit trop louer la ſageſſe: & cependant il y a eu, comme je l'ai dit, beaucoup de fièvres puerpérales, relativement au nombre de femmes qui y accouchent. Néanmoins, il faut convenir, qu'il eſt poſſible que la matrice ſoit affectée dans quelques cas de fièvre puerpérale; & en effet, cette poſſibilité a été démontrée par quelques ouvertures de cadavres; il eſt probable même, que cette affection contre nature a concouru, dans ces cas, à faire naître la métaſtaſe ou l'infiltration mortelle, en formant dans l'hypogaſtre un point d'irritation; irritation propre à troubler la marche de la nature, & à dévier les humeurs dans la cavité abdomi-

nale. Cette complication formera donc une eſpèce particulière de fièvre puerpérale; mais, d'après le témoignage de tous les auteurs, & d'après notre propre expérience, nous croyons que cette eſpèce eſt fort rare.

Il eſt un autre moyen prophylactique, dans lequel les Anglois, ni M. *de la Roche*, ne paroiſſent pas avoir beaucoup de confiance; c'eſt la ſuccion, moyen naturel, auſſi ſimple qu'énergique. M. *Leake* l'avoit eſſayé, comme nous l'avons vu, dans une conſtitution épidémique; il l'avoit tenté, mais trop tard, & ſans y mettre, peut-être, toute la perſévérance convenable. M. *de la Roche* auroit ſans doute appris à connoître la valeur de cette méthode, ſi les circonſtances l'euſſent mis à portée de l'employer. Quant à moi, je puis aſſurer que je n'ai preſque jamais vu une femme bien portante & gaie avant ſon accouchement, fermement réſolue de nourrir, & s'y prêtant avec courage, avoir une fièvre puerpérale grave. Lorſqu'il arrive à des femmes ainſi conſtituées d'être attaquées de cette maladie, ſoit par erreur de régime, ſoit par le froid, cette fièvre n'eſt qu'éphémère; après les premiers remèdes, les malades entrent dans une moiteur qui les ſoulage, & elles ſont guéries en peu de jours, par une abondante ſécrétion des

mamelles. Telles ſont les trois que j'ai citées en parlant du froid, & plusieurs autres avant elles. Au contraire, lorſque les femmes déja ſaiſies de friſſon manquent de courage pour ſe faire teter, ou qu'elles ne le peuvent pas, ſoit faute de bout, ſoit parce qu'elles ont des déchirures au mamelon, elles éprouvent la maladie dans toute ſon étendue, & avec tous ſes dangers; c'eſt-à dire, qu'elles ſont guéries au bout de 9, 11, 14 ou 20 jours, ſoit par une éruption, ſoit par un dépôt laiteux, ſoit par une criſe mixte, ou bien elle ſuccombent à la maladie.

En mars 1782, la nommée *Alix*, tout récemment accouchée, avoit deux enfans qui moururent ſans pouvoir prendre le teton. Elle eſt ſaiſie de la fièvre puerpérale; on la fait vomir, on lui fait boire une tiſane légérement diaphorétique, les accidens ſe calment, mais cependant la fièvre perſiſte toujours : il arrive deux enfans qui la tetent avec avidité, & elle guérit promptement.

La nommée *Roſe C.* *** accouchée à la même époque à-peu-près, ſe porte avec dégoût & difficulté à nourrir; des déchirures au ſein augmentent ſa répugnance; elle eſt ſaiſie de fièvre ſans friſſon; mais l'abattement, la diarrhée, les nauſées ſont des ſymptômes non équivoques de la ma-

ladie ; elle eſt évacuée : on veut encore revenir à la ſuccion ; mais elle s'y prête trop foiblement pour en obtenir du ſuccès. Le mal fait des progrès, plus lents à la vérité, qu'à l'ordinaire, mais aſſez graves pour la faire périr le trente-troiſième jour, avec les phénomènes ordinaires ; c'eſt-à-dire, avec un dépôt ſéreux de pluſieurs pintes, & une grande quantité de flocons caſeux.

Voici des exemples plus récens. La nommée *Tr.* ** accouche le 18 juillet de cette année, & eſt attaquée de la fièvre puerpérale le lendemain. On lui donne le vomitif dans le moment convenable. Du 18 au 24, il y a fièvre vive, diarrhée, douleurs de ventre, pouls petit & ſerré. Du 24 au 27 la diarthée devient plus fréquente, il y a anxiété, ſéchereſſe, abſences fréquentes. Du 28 au premier août les accidens baiſſent. Le deux il ſurvient une éruption conſidérable, avec œdème des extrémités inférieures, ce qui diſſipe tous les accidens.

Le 3 août 1783, la nommée *Marie M.* ** accouche. Le lendemain elle eſt ſaiſie d'un friſſon conſidérable. On lui donne preſque auſſitôt l'ipécacuanha, mais elle eſt peu ſoulagée ; on le répète le lendemain, mais avec auſſi peu de ſuccès. Les mamelles étoient flaſques ; néanmoins elle eſſaya courageuſement de donner à teter à ſon enfant. Les jours ſuivans, les douleurs de ventre,

la

la diarrhée s'établirent : le 8 août, il y eut beaucoup de douleur & d'anxiété, le pouls étoit petit, fréquent, la figure décomposée, il y avoit un délire sourd : on lui ôta son enfant ; elle buvoit amplement de la décoction de tamarins, & de l'infusion de bourrache. Le 10, la tête étoit plus présente ; elle redemanda son enfant avec tant d'instance, que je le lui fis rendre : l'enfant appliqué aux mamelles, pompa avec force ; le lait y monta, & elle se remplirent sensiblement. Le 11, tous les accidens étoient diminués d'intensité : les jours suivans, la malade se trouva encore mieux ; enfin, le 15 elle étoit sans fièvre, & en état d'être purgée : sa convalescence a été difficile ; mais cependant elle a continué sa nourriture. Au bout de six semaines, elle a été assez bien rétablie pour supporter les reindèes anti-vénériens, & elle est maintenant absolument guérie, ainsi que son enfant ; ce qui est une preuve non équivoque de la douceur & de l'efficacité du traitement employé dans cet hôpital.

De tous ces détails sur les différentes causes disposantes ou déterminantes de la fièvre puerpérale, ne pouvons-nous pas conclure trois choses ; la première, que toutes dispositions intérieures ou extérieures, anciennes ou accidentelles, propres à produire ou à favoriser un changement morbi-

fique dans l'économie animale, chez les femmes nouvellement accouchées, peuvent devenir alternativement causes prédisposantes ou occasionnelles, & influer plus ou moins, les unes ou les autres, suivant les différentes circonstances ; 2° que c'est au différent degré d'influence de ces causes, dans les différens pays & dans les différens sujets, qu'on doit attribuer l'aspect varié de ces maladies, dans les différens lieux & dans les différens individus; variété qui peut bien en faire des espèces différentes, en formant différentes complications, mais où le genre de malignité est toujours univoque & caractéristique, comme nous l'avons prouvé ; 3°. que la cure prophylactique ne peut pas être placée exclusivement ni dans le choix de l'air, ni dans l'usage circonspect des alimens, ni dans aucune autre pratique particulière, parce que tous les moyens préservatifs sont en général recommandables, & que, suivant le temps, le lieu & les personnes, ce sera à telle ou telle attention qu'il faudra recourir plus particulièrement ; 4°. enfin, que le moyen le plus constant & le plus sûr à employer, quand on le peut, est la succion.

Quel est le traitement curatif ?

Avant de voir quel est la méthode à suivre dans le traitement de cette maladie, d'après

la comparaiſon des différens auteurs, il eſt eſſentiel de remarquer que la plupart conviennent qu'elle peut varier relativement à ſon intenſité ; c'eſt-à-dire, qu'elle peut être légère, grave ou mortelle. C'eſt ainſi que M. *Leake* remarque avec la plus grande candeur, dans ſes deux premières obſervations, que ces femmes avoient été moins gravement attaquées que les autres, parce que la maladie n'étoit pas épidémique. L'attaque étoit moins violente, & tous les ſymptômes ſubſéquens moins graves, le friſſon plus léger, la diarrhée, le vomiſſement moins conſidérables, & le pouls ni ſi vif, ni ſi foible. Cette diſtinction eſt ſi générale parmi les Anglois, qu'elle eſt claſſique, comme on le voit dans M. *Cullen*. M. *de la Roche* a auſſi noté la même variété ; &, diviſant cette maladie d'après ces différences, il nous preſente, dans ſes propres obſervations, des fièvres puerpérales éphémères, des fièvres puerpérales plus graves ; enfin, des fièvres puerpérales mortelles. Sans connoître alors l'ouvrage de M. *Leake*, & bien avant celui de M. *de la Roche*, j'avois fait à-peu-près la même diſtinction ſur les malades que j'avois eu occaſion de traiter à Vaugirard, en diviſant la fièvre puerpérale, en *fièvre puerpérale éphémère*, *fièvre puerpérale proprement dite*, & *fièvre puerpérale tardive*. « Les premières », ai-je

dit, ſont de peu de conſéquence, elles ont ordinairement lieu dans les premières vingt-quatre heures qui ſuivent l'accouchement, & quelquefois plus tard; elles conſiſtent dans un gonflement douloureux, mais paſſager, qui ſemble d'abord menacer le bas-ventre d'une métaſtaſe: il eſt accompagné de fièvre; mais il ſe calme bientôt, & cède à la révolution du lait, qui diſſipe tous les accidens. La ſeconde eſpéce eſt la fièvre puerpérale des auteurs, & elle a lieu quand le lait ne remplit pas les mamelles, & ſe porte ſur le ventre. La troiſième, à laquelle j'ai donné le nom de tardive, eſt celle des nourrices, où le lait quitte les mamelles, dans leſquelles il s'étoit déja ſéparé, & ſe porte ſur la cavité abdominale, avec tous les ſymptômes des fièvres de la ſeconde eſpèce. (*a*) »

MM. les Médecins de l'Hôtel-Dieu n'ont pas préſenté de diſtinctions, en décrivant la fièvre puerpérale; mais ils en ont ſûrement fait de ſemblables aux deux premières que je viens de citer, en obſervant des fièvres puerpérales éphémères, & des fièvres puerpérales plus caractériſées. Sur deux cents femmes à qui ils adminiſtrent l'heureux trai-

---

(*a*) *Voyez* Mémoire ſur la Fiévre puerpérale, par M. DOUBLET, & le rapport imprimé par ordre du gouvernement.

tement de M. *Doulcet*, il eſt ſans doute bien des malades qui auroient eu la maladie au plus haut degré; l'air de l'hôpital, la conſtitution épidémique, l'expérience, tout le prouve: mais il en eſt auſſi pluſieurs, on ne peut pas en douter, chez leſquels la maladie n'auroit été qu'éphémère ; & ces différentes eſpèces doivent offrir de la différence dans la manière dont elles cèdent à la méthode éprouvée. Un ſecond article, dans lequel MM. les Médecins de l'Hôtel-Dieu diffèrent des autres obſervateurs, c'eſt qu'ils ne parlent pas de cette bouffiſſure, de ces abcès, de cet engorgement rhumatiſmal ou laiteux, dont MM. *Leake*, *de la Roche* & pluſieurs autres auteurs ont parlé, ainſi que moi. Tout ce que diſent MM. les Médecins de l'Hôtel-Dieu, ſur la terminaiſon de la fièvre puerpérale, c'eſt que le lait ne remonte point aux mamelles, qu'il eſt diſſipé tout entier par des ſelles laiteuſes ; enfin, qu'il coule avec les vuidanges, & s'échappe par les voies des urines & de la tranſpiration. Au reſte, à meſure que les praticiens s'occuperont davantage d'obſerver & de décrire cette maladie redoutable des femmes en couche, on y découvrira encore de nouvelles variétés : ici, ce ſera une putridité plus exaltée, qui ſera dans les premières voies ; là, il y aura de la ſéchereſſe, de l'irritation, & même de l'inflammation.

Chez les unes, la matrice paroîtra affectée; chez les autres, l'état de la poitrine ou de tel autre viſcère offrira une nouvelle complication; d'un côté, vous trouverez de l'inſenſibilité & de la ſtupeur, de l'autre, de la douleur & des anxiétés: mais partout, une diarrhée abondante, le météoriſme du ventre, l'abattement & le mauvais caractère du pouls pendant la maladie, l'épanchement ſéreux & caſeux après la mort, préſenteront des ſignes dont l'uniformité ſera irrévocable.

Mais enfin, quelle doit être la nature & la marche du traitement? *Puzos*, *Mauriceau*, *la Mothe*, *Levret*, ont conſeillé de traiter cette maladie comme une inflammation de bas-ventre, & diſent avoir quelquefois réuſſi. Cependant, s'il faut s'en rapporter à *Mauriceau*, dont les obſervations ſont & beaucoup plus multipliées, & beaucoup plus préciſes que celles de tous les autres obſervateurs anciens, la méthode anti-phlogiſtique y a été le plus ſouvent infructueuſe (*a*).

(*a*) MAURICEAU, Obſerv. 605, 598, 667 rapporte trois cas où la ſaignée fut ſalutaire dans une diarrhée, ſurvenue le troiſième, cinquième ou ſixième jour, avec ſuppreſſion des lochies; mais nous voyons, Obſervation 39, l'hiſtoire d'une grande diarrhée ſurvenue immédiatement après l'accouchement, & ſuivie de la mort le

M. *Paſta* qui admettoit, d'après ces auteurs, une phlogoſe de la matrice, n'eſt pas plus heureux dans les faits qu'il rapporte, pour ſoutenir cette opinion. Sur quatre malades, une femme eſt guérie ſans ſaignée, mais avec des lochies abondantes & laiteuſes; les trois autres, qui ont été beaucoup ſaignées, ſont mortes : à ſavoir, la femme d'un férailleur, dont nous avons rapporté l'hiſtoire, celle d'un architecte, & ſa propre femme, de la maladie & de la mort de laquelle il a fait un tableau auſſi vrai que touchant (*a*). Toutes les méthodes ont été ſucceſſivement tentées à l'Hôtel-Dieu de Paris, & ſans aucun ſuccès, juſqu'au moment de la découverte de M. *Doulcet*. Les médecins Anglois ont tour-à-tour employé les anti-phlogiſtiques, les

---

neuvième jour; celle d'un flux de ventre arrivé le troiſième jour, & la mort le ſeptième, Obſerv. 84; d'un troiſième cas de diarrhée, ſuccédante immédiatement après l'accouchement & terminée par la mort le huitième, Obſ. 552; d'un autre ſemblable, devenue mortelle le dix-ſeptième jour, Obſerv. 648; enfin de pluſieurs de même nature, c'eſt-à-dire, dont les principaux ſymptômes étoient la diarrhée, la fiévre & l'affection du ventre, & dont l'iſſue fut également funeſte. *Voyez* Obſerv. 173, 184, 484, 227.

(*a*) *Voyez* PASTA, *ibid. Conſiderazione ſeſta è ſettima.*

purgatifs, les toniques, ſuivant qu'ils voyoient la maladie inflammatoire, putride, ou colliquative; mais pour mieux connoître ce qui eſt conſtant, ou ce qui peut être variable dans le traitement de cette maladie, ſuivons la marche de M. *de la Roche*, & voyons, d'après les obſervateurs modernes, ce que peuvent contre elle les principaux genres de remèdes, & quelle eſt la manière de les appliquer.

La ſaignée convient-elle dans la fièvre puerpérale? Nous avons déja préſenté bien des choſes relatives à cette queſtion, & nous n'avons, pour ainſi dire, qu'à les récapituler pour y répondre avec préciſion. M. *Hulme* dit que la ſaignée eſt fort néceſſaire dans la fièvre puerpérale. M. *Leake* l'a pratiquée ſouvent. M. *de la Roche* conclut encore, avec plus de force, pour ce ſecours. Selon lui, c'eſt dans cette maladie un remède néceſſaire, eſſentiel, unique. *White*, *Denman*, y montrent peu de confiance; premiérement, parce que, ſelon eux, la maladie eſt principalement putride; 2°. parce que les femmes qui guériſſent ne ſemblent le devoir qu'à leur bonne conſtitution; mais néanmoins ils conviennent que la ſaignée peut être requiſe quelquefois: d'un autre côté, les médecins Anglois qui la conſeillent le plus, y mettent encore bien des reſtrictions. M. *Hulme* dit que ce remède n'eſt que

ſecondaire. La plupart des Malades ſur leſquelles M. *Leake* l'a éprouvé, ſont mortes ; car il a la bonne foi de dire dans les deux premiers cas, où il eſt queſtion de ſaignée, & de ſaignée heureuſe, que ces cas étoient aſſez légers pour qu'on ne puiſſe pas en tirer de préjugés déciſifs en faveur de la ſaignée. A l'Hôtel-Dieu, jamais la ſaignée n'a réuſſi : à l'hôpital de Vaugirard, je l'ai pratiquée pluſieurs fois avec ſuccès, dans des fièvres légères ou éphémères ; mais je n'ai jamais vu qu'un cas grave où elle fût néceſſaire ; tandis que, dans trois autres cas, auſſi très-graves, elle a paru être nuiſible, comme je l'ai rapporté dans mon Mémoire. Cependant, ſi M. *de la Roche* eſt plus décidé que les autres médecins en faveur de la ſaignée, c'eſt que, comme nous l'avons obſervé avec étonnement, les malades qu'il a vues n'avoient pas ce pouls petit & foible, ces langueurs, ces anxiétés que les autres médecins ont remarquées généralement.

Les émétiques ſont-ils néceſſaires ? On a de tout temps employé les émétiques. MM. *White*, *Leake* en parlent expreſſément : on les avoit même très-anciennement preſcrits à l'Hôtel-Dieu de Paris & dans la Ville. Les Obſervations de M. *Solier de la Romillais* & de M. *Sigault*, conſignées dans les *Prima menſis* de la Faculté, en font foi ; mais ce remède ne produiſoit pas tout l'effet deſiré,

ſoit parce qu'il étoit donné trop tard, ſoit parce qu'il n'étoit pas adminiſtré de la manière la plus efficace. M. *Doulcet*, médecin de l'Hôtel-Dieu, qui avoit jadis preſcrit l'émétique dans cette maladie, ſans avoir plus de ſuccès qu'un autre, imagina de donner quinze grains d'ipécacuanha en deux doſes, au moment du friſſon; & les maladies, qui auparavant devenoient mortelles, ont pris dès-lors une tournure heureuſe.

Que ce ſoit l'effet de la vertu ſubaſtringente de l'ipécacuanha, que ce ſoit celui d'une ſecouſſe, cet effet eſt indubitable, d'après le Mémoire de MM. les Médecins de l'Hôtel-Dieu. Jamais les vomitifs, dans les mains des Anglois, n'ont eu le même ſuccès: peu de temps avant ſa mort, le docte & bienfaiſant *Fothergill*, rendant compte à la Société Médicale de Londres du ſuccès de la méthode de M. *Doulcet*, convient qu'il a ſouvent adminiſtré l'émétique, ainſi que les autres Anglois, mais ſans en obtenir le même avantage que M. *Doulcet*, parce qu'ils étoient toujours appellés trop tard; & revenant enſuite ſur la méthode des médecins François, il ajoute: *cette méthode doit être regardée, par pluſieurs, avoir été plutôt préſervative que curative, dans nombre des cas multipliés dont il eſt queſtion; mais cela, bien loin de diminuer le mérite de ſon auteur, doit l'accroî-*

tre au contraire aux yeux de ceux qui pensent, qu'il vaut beaucoup mieux errer du bon côté, & qu'il est plus desirable de prévenir les maladies, que de les guérir (*a*).

M. *de la Roche*, frappé des succès obtenus à l'Hôtel-Dieu de Paris, fait une note fort sage, dans laquelle il aime mieux s'éloigner un peu de son texe, pour se rapprocher de la vérité, en louant l'usage des vomitifs *dans un hôpital, où*, dit-il, *le mauvais air a détruit le genre nerveux*. Quant à moi, j'ai déja rapporté, que j'avois employé les émétiques avec avantage, avant & après la découverte de M. *Doulcet ;* &, plus hardi à les placer & à les multiplier depuis dix-huit mois, je dois à la vérité de dire, que s'ils n'ont pas réussi en manière de spécifique, pour guérir toutes mes malades, je me suis néanmoins constamment bien trouvé de les prescrire & de les répéter. Sans régner épidémiquement, il n'y a presque pas eu de mois où la fiève puerpérale ne se soit montrée plus ou moins gravement dans cet hôpital, & je n'ai perdu que deux femmes; la première, cette femme imprudente qui a été se promener à demi-nue dans le jardin, pendant la nuit; la seconde, une

(*a*) *The London medical Journal. Vol. the third.* p. 417.

femme jeune & vigoureuse, mais morose & sans courage, dont voici l'histoire en peu de mots. Cette femme, accouchée le 2 octobre dernier, a été saisie de la fièvre puerpérale les premiers jours de l'accouchement, & traitée aussitôt par l'émétique végétal, & d'autres remèdes accessoires convenables à son tempérament. Vers le vingtième jour, la fièvre étoit tombée, la diarrhée étoit moins fréquente, & en apparence cette femme étoit sauvée par un dépôt laiteux abondant dans la cuisse & la jambe gauche; mais elle a été suffoquée dix jours après, par la disparition subite de ce dépôt: confirmation nouvelle des faits antérieurement observés au même hôpital sur la marche de cette maladie, qui se juge le plus souvent par une anasarque ou des dépôts laiteux.

Les purgatifs. Rien n'est plus sage que ce que dit M. *de la Roche* sur cet article; il veut qu'on tienne le ventre libre dans le commencement de la maladie; il prescrit des laxatifs doux si le ventre est serré, & défend de purger, quand la diarrhée est symptomatique. Mais, comme la diarrhée est le plus souvent symptomatique, il s'ensuit qu'il faut rarement employer les purgatifs proprement dits; cependant l'expérience a généralement appris qu'il falloit tenir le ventre libre. M. *Doulcet* avoit voulu en-

trétenir la liberté du ventre, & porter en même temps à la peau par sa potion huileuse, animée de deux grains de kermès. M. *Leake* voit dans les laxatifs employés à cette époque, le moyen d'évacuer & de corriger la bile dominante. Pour moi, après avoir prescrit une ou deux fois l'ipécacuanha, j'étudie la nature, & je vois où elle porte. Quand les premières voies sont farcies de matières putrides, vermineuses ou noirâtres, je favorise & j'entretiens les évacuations pendant les premiers jours, par l'eau de tamarins avec le sel d'epsom, ou bien par l'eau de casse avec la crême de tartre. Il est aisé de croire qu'il faudroit suivre les mêmes indications dans les cas où la diarrhée paroîtroit laiteuse ; ce qui n'est pas commun dans la vraie fièvre puerpérale : car je n'en ai jamais vu d'autres signes dans les selles, à cette époque, qu'une teinte légèrement blanchâtre dans un fluide aqueux & fétide ; ce qui d'ailleurs n'arrive pas au plus grand nombre des malades. Quand le dévoiement est simplement séreux, je fais donner fréquemment des lavemens émolliens, je fais usage de la potion huileuse avec kermès, à laquelle j'ajoute quelquefois un peu d'eau de fleur d'orange : la tisane est légèrement diaphorétique. Si la maladie est plus avancée, ou la malade plus foible, & qu'il faille en même temps

entretenir la liberté du ventre & soutenir les forces, j'unis le quinquina aux tamarins, en faisant prendre, en forme d'apozème, la décoction de deux onces de quinquina & de trois onces de tamarins, dans cinq demi-setiers d'eau. Enfin, quand l'agitation s'y joint sans sécheresse ni érétisme, j'ordonne quelques prises de thériaque.

Les acidules. M. *de la Roche* les conseille généralement dans presque toutes les circonstances. Dans les cas de sécheresse à la langue & à la peau, où la soif & la putridité sont exaltées, j'insiste sur les acidules; mais cette complication est assez rare : car presque toutes les femmes attaquées de la fièvre puerpérale ont la langue blanche & humide.

Les fortifians & les sudorifiques. M. *de la Roche* rejette les sudorifiques chauds, mais il loue l'usage du quinquina & du camphre. M. *Leake* recommande beaucoup le quinquina, quand il y a des signes d'intermission dans la fièvre, ou des marques de putridité, sur-tout vers la fin de la maladie, il l'unit quelquefois à la rhubarbe; j'ai souvent employé avec succès le même mélange, que je varie suivant les forces de la malade, mettant tantôt deux, tantôt quatre parties de quinquina sur une de rhubarbe, & quelquefois les donnant à doses égales. On sait quel usage on fait du camphre;

dans les fièvres putrides. *Pouteau*, *Mead*, *Huxham*, *White* l'avoient recommandé, particuliérement dans la fièvre putride des femmes en couche, & cela, tout simplement pour corriger la putridité & augmenter la force vitale. M. *de la Roche* a une raison encore plus déterminante pour conseiller ce médicament : *le camphre*, dit-il, *a sur-tout la propriété de relâcher l'extrémité des vaisseaux, & de dissiper cette inflammation superficielle & érysipélateuse, que nous avons regardée comme la cause prochaine de la fièvre puerpérale.* On ne reprochera certainement jamais à M. *de la Roche*, de perdre de vue son objet.

Les bains tièdes. Ils ont été employés sans succès en Angleterre, à l'Hôtel-Dieu de Paris, & par-tout ailleurs ; aussi M. *de la Roche* les regarde-t-il comme pernicieux.

Les vésicatoires. Les vésicatoires ont eu leurs prôneurs ; & , d'après le tableau de la maladie, on conçoit aisément qu'il est des cas où ils ont pu être utiles comme médicamens auxiliaires, soit en dérivant une portion d'humeurs propres à rendre la maladie plus compliquée, soit en augmentant l'énergie des forces vitales. *Marie-Anne*, femme de trente ans, accablée de chagrin, & déja sujette à des accès de fièvre fréquens avant son accouchement, fut délivrée

heureusement le 5 novembre dernier, à l'hospice de Vaugirard. Le 7, elle fut saisie de frisson, & le vomitif fut donné au moment même : le lendemain la fièvre étoit vive, le visage rouge, le pouls mollasse, le ventre douloureux, & les évacuations étoient fréquentes. Je fis répéter le vomitif : les mamelles, qui avoient paru se remplir les deux premiers jours, devinrent flasques, la malade n'ayant eu ni le courage ni la force de se prêter à la succion. Du trois au six de la maladie il y eut anxiété, beaucoup de soif, diarrhée bilieuse & séreuse fréquente, avec ténesme. La malade but de l'eau tamarins, de l'infusion de bourrache, & prenoit aussi de la potion huileuse avec le kermès. Du six au huit le ventre devint très-gros, quoique toujours mollet : la diarrhée étoit modérée; mais les matières étoient noires, le pouls étoit petit & tres-fréquent; il y avoit un délire obscur pendant le jour, & un délire plus marqué pendant la nuit : cependant la face ne présentoit pas l'abattement ordinaire à cette maladie; & comme la malade avoit, au moment de sa couche, un grand nombre de tumeurs vénériennes suppurantes au cuir chevelu, & que cette suppuration étoit devenue presque nulle pendant la maladie, je fis appliquer des vésicatoires aux jambes, & j'unis le quinquina aux tamarins. Au bout de quatre jours, les vésicatoires étant en pleine suppuration,

ſuppuration, le pouls étoit meilleur, la tête plus préſente, la ſoif beaucoup diminuée. Du 15 au 20 le ventre tomba, la diarrhée changea de nature, & devint un peu bilieuſe, les nuits commencèrent à être bonnes; enfin, la fièvre a ceſſé vers le vingt-deuxième jour, & la malade eſt aujourd'hui en pleine convaleſcence. On voit, par cette obſervation, que les *véſicatoires aux jambes* n'ont point été nuiſibles au traitement de cette fièvre puerpérale.

Mais M. *de la Roche* blâme cette manière d'appliquer les *véſicatoires aux jambes*, & il approuve les médecins qui l'ont condamnée; parce que, ſelon lui, on irrite le ſyſtême ſanguin, ſans produire un effet direct ſur la partie enflammée. « Aucun médecin que je ſache, dit-il, ne s'eſt aviſé de mettre des véſicatoires ſur le bas-ventre, à une femme en couche, quoique ce fût la manière de s'en ſervir qui promît le plus de ſuccès dans une inflammation d'entrailles. »

Nous aurions deſiré un peu de théorie, pour ſavoir comment un épiſpaſtique pourroit, ainſi que le camphre, diminuer cette *inflammation éryſipélateuſe de la ſurface des entrailles*. Au reſte, quoique M. *de la Roche* ait tenté une fois cette manière d'appliquer les véſicatoires, il ne conclut rien, ſinon qu'il n'en a obſervé aucun effet fâ-

cheux, ni salutaire ; & il renvoie au cas neuvième ; où l'on voit que la femme est morte.

D'après ces remarques, faites en suivant le plan de M. *de la Roche*, il est aisé de voir que cet auteur a mis le plus grand soin pour approfondir toutes les questions qui se présentent sur la fièvre puerpérale ; &, d'après la comparaison de cet ouvrage avec la plupart de ceux qui ont paru sur cette matière, il suit, selon nous ;

1°. Que les descriptions de la fièvre puerpérale sont si uniformes & si constantes sur les principaux points, qu'on ne peut pas douter que cette maladie n'ait été & ne soit par-tout la même ; mais qu'en admettant l'identité du genre, on ne peut se refuser à admettre des espèces différentes.

2°. Que les différentes opinions sur les causes prochaines de cette maladie, sont fondées chacune sur des faits plus ou moins spécieux, & ont eu des gens de grand mérite pour défenseurs.

3°. Que la comparaison des faits dissipe les théories fondées sur des accidens particuliers, & que, d'après cette comparaison, on doit conclure que la fièvre puerpérale est due à l'infiltration ou à la métastase laiteuse de l'abdomen, & que cette opinion, bien loin d'avoir de mauvaises conséquences pour la pratique, ne peut qu'é-

clairer le traitement de cette maladie, le rendre plus méthodique & plus heureux.

4°. Que les causes disposantes & déterminantes sont multipliées, mais que les principales sont les erreurs de diète, l'air froid & l'anxiété d'esprit, & que, par conséquent, les moyens prophylactiques doivent aussi être variés & multipliés, mais que le premier de tous est la succion.

5°. Que cette maladie est beaucoup plus souvent putride qu'inflammatoire, & qu'ainsi la saignée y est rarement requise, tandis que les vomitifs y sont toujours nécessaires.

6°. Que la méthode de M. *Doulcet* est généralement on ne peut plus recommandable, sur-tout dans les hôpitaux, quoiqu'elle puisse & qu'elle doive même avoir ses restrictions, quand une inflammation décidée, ou telle autre circonstance dépendante du temps, du lieu & des individus pourra faire naître d'autres indications, qui soumettent alors la fièvre puerpérale aux mêmes règles que les autres maladies.

Cette dernière réflexion est, sans doute, celle d'un grand nombre de médecins & d'accoucheurs. M. *Gaulmin des Granges*, médecin à *Montmarault en Bourbonnois*, a écrit au Rédacteur du Journal de Médecine, le 21 juin 1783, que depuis près

de quatorze ans qu'il voyoit & traitoit la maladie connue ſous la dénomination de fièvre puerpérale, il avoit obſervé qu'on devoit la diviſer en *fièvre des premières voies*, *fièvre inflammatoire*, *fièvre nerveuſe*, & que les vomitifs, particuliérement l'émétique végétal, lui avoit toujours réuſſi dans la première eſpèce de cette maladie. M. *de la Roche*, profondément verſé dans la littérature Angloiſe, parle de M. *Kirkland*, dont la nomenclature ſur la fièvre puerpérale eſt très-multipliée, mais qui, dans les principales diviſions, eſt la même que celle de M. *Gaulmin Deſgranges*.

OBSERVATION

Sur la terminaiſon funeſte d'un abcès du foie, avec complication, ſuivie de Réflexions relatives à ce ſujet; par M. GRATELOUP, *docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, à Dax.*

Le ſieur *Laſſalle*, maître teinturier en cette ville, mort âgé de cinquante-un ans, d'une taille alongée & d'un teint habituellement jaunâtre, mais point ictérique, ſe plaignoit preſque toujours, depuis quelque temps, d'une douleur ſourde dans la région du foie : il en attribuoit la cauſe à

une chûte violente qu'il avoit faite ſur le côté droit, en tombant de deſſus ſon cheval, il y avoit quatre ans. Une fièvre aiguë, de nature humorale, qu'il eſſuya il y a dix-huit mois, aggrava conſidérablement ce fâcheux état. Il prit pour cet effet, en différens temps, & par l'avis de ſon médecin, quelques bouteilles d'eaux minérales, ſoit de *Pouillon*, ſoit de *Cambo;* les premières de ces eaux, comme ſalines purgatives; les ſecondes, comme ferrugineuſes déſobſtruantes. Les bons effets qu'il en éprouva, ne ſe ſoutinrent pas long-temps. Il fut obligé de prendre quelques bains dans une de nos ſources la plus tempérée : ce genre de ſecours parut améliorer ſon état au point qu'il ſe crut entiérement guéri pendant plus de deux mois. Mais, bientôt après le malade vit reparoître ſa douleur : un état fébrile, qui cependant ne l'empêcha point d'abord de vaquer à ſes affaires, un affoibliſſement des forces, des digeſtions plus difficiles, déterminèrent M. *Magnes* ſon médecin, à lui preſcrire un régime & un traitement des plus méthodiques; mais le mal avoit jeté de trop profondes racines.

Quand je fus appelé en conſultation, le 26 d'août dernier, la fièvre étoit manifeſtement hectique; elle s'augmentoit journellement; l'altération étoit conſidé-

rable; le malade avoit des anxiétés, des insomnies, &c.; son ventre étoit enflé & tendu, ses hypocondres étoient sensiblement inégaux: le droit offroit une tumeur, une saillie un peu rouge dans le centre, blanche & pâteuse dans le contour: elle étoit placée sur le bord moyen-inférieur de la dernière côte flotante. Le malade étoit obligé de se coucher sur ce côté: il ressentoit une douleur sourde & obtuse: ce n'étoit qu'à deux travers de doigt au dessous du cartilage xyphoïde extérieurement, qu'elle étoit plus aiguë. Les bouillons & les alimens formoient un poids dans son estomac, aussitôt qu'il les avoit pris: la région des isles, sur-tout la droite, & les extrémités inférieures étoient œdémateuses. Les parties supérieures étoient décharnées: le visage étoit un peu bouffi: les urines étoient tantôt légères & citrines, tantôt épaisses, & déposant un sédiment d'un blanc rougeâtre; une matière huileuse nageoit quelquefois sur leur surface.

Jusques-là, le malade n'avoit pas eu encore aucune espèce de toux, non plus que la diarrhée; sa respiration étoit un peu gênée; ses selles étoient bilieuses, & avoient une certaine consistance. Les vaisseaux internes de l'extrémité du *rectum* étoient variqueux, & ne devenoient visibles, qu'immédiatement après que le ma-

lade avoit été à la ſelle. Il me dit, relativement à mes queſtions, qu'il avoit réellement ſouffert du cou & de l'épaule droite, dans le cours de cette maladie, mais non pas de manière à s'en plaindre. Arétée, cet auteur eſtimable à tant d'égards, a dit depuis long-temps : *Quod ſi in pus convertitur (jecur), dolor acutus ad jugulum uſque, aut & ad humerum ſummum pertinet;* cap. xiij, de Jecor. ſuppur.

D'après cet expoſé bien fidèle, pourroit-on méconnoître un abcès du foie? Non, ſans doute. En conſéquence, nous décidâmes, M. le médecin ordinaire & moi, qu'on appliqueroit ſur le champ une pulpe émolliente anodine ſur tout l'abdomen; & ſur la tumeur, un mélange de levain, d'oignon de lys, d'oſeille & d'onguent baſilicum. Nous dirigeâmes, par ce moyen, tous les efforts de la nature vers le centre de la tumeur : elle fit en effet des progrès rapides. Nous ordonnâmes pour boiſſon, contre l'incandeſcence de l'exacerbation fébrile, de l'eau de poulet légèrement nitrée; & hors de l'accès, quelques doſes de petit-lait clarifié, qui étoit altéré avec le ſuc épuré d'aigremoine, quelques grains de terre foliée à baſe d'alkali minéral, & édulcorée avec ſuffiſante quantité de ſucre roſat. Cette boiſſon nous paroiſſoit bien propre à adoucir la maſſe des humeurs, à

la dépouiller des parties hétérogènes, & à les éliminer par la voie des urines. Les juleps anodins-tempérans furent prescrits, à raison des insomnies opiniâtres; mais l'impatience, autant que le dégoût du malade pour toutes sortes de remèdes, n'en permit pas un long usage. L'on appliqua trois à quatre sang-sues à l'anus, dans les vues de dégorger les vaisseaux mésentériques, & de solliciter quelques mouvemens heureux, critiques. Mais nous eûmes tort: cette déplétion étoit, pour le moins, inutile dans ce cas, si toutefois elle ne diminuoit point les forces.

Ce ne fut que le premier de septembre, vers le soir, qu'il survint tout-à-coup une tussicule sèche: *Ignis acer cum horroribus in suppuratione (jecoris) exoritur: tussis arida non admodùm crebra divexat. ARETÆUS, ibid.* Cette toux devint très-humide le lendemain au soir. La matière des crachats étoit décidément purulente & de couleur de marc d'huile, avec quelques stries de sang. Dès ce moment, le malade ne se plaignit presque plus d'aucune douleur dans les parties lésées. *Facto pure, dolores quidem, ardoresque minuuntur. Lomnius*, lib. ij. de jecor. suppur.

Fondés sur l'exposé des symptômes & des signes ci-dessus, nous décidâmes le malade à se laisser ouvrir la tumeur. Les paroles

d'*Aretée* font expreffes là-deffus; fa décifion eft effrayante. *At fi extrà feratur abfceffus, ipfum non fecare utique malum eft: nam fi prætermittatur incifio, a pure jecur eroditur, nullaque mortis dilatio eft. Ibid.* Cette opération fut confiée à M. *Durozier*, lieutenant de M. le premier chirurgien du roi; il la fit le 3 feptembre au matin. Un pus fétide, du poids d'environ huit livres, parfaitement femblable au marc d'huile, à l'*amurca* d'Hippocrate, jaillit avec force, au point de former un angle aigu de neuf à dix pouces au moins, avec le bord du lit fur lequel le malade étoit affis. Il en eût coulé davantage, fi la crainte d'un *collapfus*, d'un affaiffement trop grand des forces, ne nous eut portés à l'empêcher. Au fur & à mefure que le pus couloit, on voyoit s'échapper quelques flocons d'un pus blanc & léger, mais en très-petite quantité, eu égard à leur véhicule. Les adhérences de la partie léfée du foie, avec le contour de la plaie, étoient en grand nombre, & on ne peut plus régulières. On leva l'appareil le même jour, fur le tard; malgré que la plaie eût beaucoup verfé dans le courant de la journée, le pus coula à plein jet; il entraîna quelques bulles d'air.

Le ventre, dès ce jour-là, devint fouple & mollet; le malade fe fentit une nouvelle

exiſtence : plus de poids dans la région épigaſtrique, ni d'anxiété : les nuits furent beaucoup meilleures : la fièvre étoit moindre ; l'appétit devint preſſant, l'œdème diminuoit à vue d'œil. Le panſement étoit méthodique, il étoit entiérement conforme à la manière preſcrite par M. *Morand*, dans ſon excellent Mémoire ſur les abcès du foie.

Cependant, malgré ce mieux, malgré même le bon état de la plaie, le pus qui en couloit abondamment, étoit de mauvaiſe odeur ; il le devenoit de plus en plus, ſa couleur étoit conſtamment ſemblable à la lie & à du marc d'huile, *amurcæ ſimile*. Ce n'eſt point pour m'exprimer différemment des modernes, qui comparent cette qualité du pus à la lie vin, & moins encore par une vénération ſuperſtitieuſe pour l'expreſſion d'Hippocrate, que j'emploie le mot d'*amurca* dans toute ſa force ; c'eſt réellement parce que le pus dont je parle, reſſembloit en effet beaucoup plus à la lie d'huile, qu'à celle de vin. Sans doute que le pus n'approche de la couleur de la lie de vin, & ne s'en éloigne, qu'à raiſon de la couleur plus ou moins chargée de la ſubſtance du foie, ou du plus ou du moins de ſang hépatique qui s'y eſt mêlé lors de la ſuppuration. Le pus étoit donc conſtamment bourbeux & de très-mauvaiſe odeur ; je

parle de celui qui étoit transmis du foie par la plaie, & non de celui qui étoit reçu sur les plumaceaux : celui-ci étoit blanchâtre quelquefois ; il appartenoit à la plaie des tégumens. Le chirurgien nous prévint, au troisième pansement, de la carie des côtes flottantes. On pouvoit aisément s'en assurer par le tact.

Les remèdes internes consistoient dans un hydromel préparé avec le miel de Narbonne, dans une décoction légère d'orge mondé, & quelques pincées de feuilles de véronique mâle & de lierre terrestre; dans quelques pilules faites avec de la térébenthine de Chio, & l'extrait récent de bourrache. Mais à peine put-on déterminer le malade à prendre ce dernier remède. L'autorité de *Morgagni*, principalement, qui augmentoit ma confiance dans ce remède, augmentoit aussi mes regrets. *Voyez* tom. ij. lett. 36. p. 124.

La toux revenoit de temps en temps, elle entraînoit une matière semblable à-peu-près à celle qui couloit par la plaie, mais plus ténue. Cette toux étoit précédée d'une raucité qui disparoissoit lorsque l'expectoration étoit bien établie. Les pieds, surtout le droit, devenoient enflés : le marasme étoit affreux, & l'appétit se perdoit entiérement. Le pouls devenoit de plus en plus misérable : on appaisoit la toux, qui

étoit preſque continue, par quelques cuillerées de loock blanc, avec addition d'un ou deux grains de baume de la Mecque, &c., & par quelques pilules de Cynogloſſe.

Je remarquai que le ſoulagement dans la gêne de la reſpiration & dans la tenſion de l'abdomen, étoit en raiſon proportionnée de l'humidité de la toux, ou de ce que la plaie rendoit. Il ſurvint de légères ſyncopes, un abattement conſidérable des forces, pour leſquels on employa des cordiaux: un petit délire, qui n'étoit pas conſtant, quelques ſelles fétides & ſanieuſes annoncèrent les approches d'une mort qui arriva paiſiblement le deux octobre, le trentième jour de l'opération.

Le lendemain matin, MM. *Durozier* & *Serre* procédèrent à l'ouverture du corps, qui étoit d'une maigreur extrême, en préſence de M. *Magnes* & de moi. Après avoir mis à nu le foie & la cavité de la poitrine, nous trouvâmes un grand nombre d'adhérences, tant du foie avec les parties circonvoiſines, nommément avec le diaphragme, &c., que du poumon droit inférieurement, avec la partie correſpondante de cette cloiſon. Le foie étoit volumineux, eu égard à la grande quantité de pus qu'il avoit fournie. Les premières inciſions qu'on fit à la région la plus affectée de

l'hypocondre, donnèrent iſſue à une matière purulente, bourbeuſe, d'une puanteur inſupportable. Les deux côtes flottantes & le bord inférieur de la troiſième fauſſe-côte, en comptant de bas en haut, étoient totalement cariées dans leur partie moyenne poſtérieure. Ces parties ainſi délabrées, & les environs, étoient d'une couleur de verd-de-gris. La véſicule du fiel étoit dans ſon intégrité. Le foie offroit une grande cavité ulcérée dans ſa partie convexe latérale gauche. Cette vomique communiquoit avec une pareille vomique, placée dans l'extrémité du poumou droit inférieurement. Le poumon gauche étoit ſain, le cœur étoit flétri. Sans doute que le grand nombre & la diſpoſition des adhérences avoient empêché qu'il ne ſe fît d'épanchement purulent dans les cavités de la poitrine & de l'abdomen.

J'ai cru devoir détailler cette obſervation, pour mieux développer les ſignes caractériſtiques des abcès du foie, qui ſont plus fréquens qu'on ne penſe. Je fis ouvrir derniérement, dans un très-court eſpace de temps, deux cadavres dont le foie étoit abcédé ; le pus étoit blanc. Ces dépôts ne s'étant point démontrés extérieurement, on n'oſa point en faire l'ouverture.

Sans doute qu'une expérience longue &

raisonnée avoit appris au père de la médecine, qu'on ne réchappoit d'un abcès au foie, ouvert ou par le caustique ou par le fer, qu'autant que le pus qui en couloit étoit blanc; & qu'on en périssoit, si le pus ressembloit à de la lie, à du marc d'huile. La différence du foyer du pus donnoit lieu à la différence de ce pronostic. Ce grand homme avoit remarqué que le pus qui n'intéressoit pas le parenchyme du foie, & qui étoit contenu dans sa membrane, étoit blanc & pur; mais qu'au contraire, celui qui étoit fourni par la propre substance de ce viscère, étoit bourbeux, semblable à du marc d'huile.

Dans la foule nombreuse de ses Commentateurs, aucun ne me paroît avoir mis en doute la vérité de cette assertion pronostique: *Qui ad hepar suppuratum uruntur aut secantur, si quidem purum effluat pus & album, superstites evadunt: ipsis enim pus est in tunicâ: si verò effluat velut amurca, pereunt;* sect. 7. aph. 45. *Van-Swieten* lui-même, dans ses Commentaires sur *Boerhaave*, §. 933, est pénétré de la vérité de cette assertion.

Le pus qui coula par la plaie de notre malade, étoit constamment bourbeux; il ressembloit parfaitement à l'*amurca* d'Hippocrate: il avoit une odeur cadavéreuse; telle, en un mot, que l'annonce *Aétius*.

Omninò consimilia ex hepatis ulceribus promanare solent his, quæ à mortuorum cadaveribus destillant. Serm. x. p. 206.

D'après de pareilles autorités, j'annonçai, dès les premiers momens de l'opération, une terminaison funeste. Le bon état de la plaie, non-plus que le mieux-être du malade pendant quelques jours, ne m'entraînèrent point dans une fausse espérance. Ce meilleur état dépendoit sans doute moins de l'influence de l'art sur la cause radicale intrinsèque de la maladie, que de la diminution ou de la cessation d'une partie des accidens produits par la présence de la matière purulente, très-abondante.

La lecture des Mémoires de MM. *Petit* le fils & *Morand*, sur les abcès du foie, étoit cependant bien capable de m'éblouir. J'avouerai même que, pendant quelques jours, elle faillit me rendre chancelant dans mon pronostic; mais le dépérissement du malade devenoit journellement si sensible, qu'il n'étoit plus permis de conserver la moindre espérance.

Jusqu'à l'époque de la publication de ces Mémoires, la qualité bourbeuse du pus, sa ressemblance à de la lie, à du marc d'huile, en un mot, à l'*amurca* d'Hippocrate, avoit constamment désespéré tous les médecins & les chirurgiens, dans le traitement des abcès

du foie. Leurs auteurs, hommes d'un mérite infiniment rare, ont donné des observations qui prouvent le contraire; ils ont manifesté l'erreur de la seconde partie de l'aphorisme de l'oracle de *Cos*, si toutefois la lie de vin, qu'il ont pris pour sujet de comparaison du pus, rend exactement l'idée qu'il attachoit au mot *amurca*.

Des circonstances heureuses peuvent bien aussi avoir secondé la chirurgie moderne dans le traitement de ces sortes de maladies; néanmoins le pronostic d'*Hippocrate*, peut conserver encore en entier toute la force de la vérité. En effet, quelques observations très-rares, éparses, & qu'on a réunies avec beaucoup de soin, suffiront elles pour avoir le droit de s'inscrire en faux contre cet aphorisme? Je ne le pense point. Il faut encore un plus grand nombre de faits. Le doct. *Pringle*, après avoir observé beaucoup, dit qu'il n'a jamais vu qu'un seul cas où l'on ait été guéri après un abcès du foie. La matière se dirigeant à l'extérieur, on la fit sortir, & le malade se rétablit en peu de temps; ce sont ses termes. Cet auteur ne dit point si cette matière étoit blanche, ou non. Le jeune homme, dont parle *Muys* dans sa douzième Décade, & qu'il dit avoir plutôt l'air d'un cadavre que d'un homme vivant, guérit aussi au bout de six semaines; avec cette

cette particularité que, bientôt après l'ouverture de l'abcès, il recouvra son appétit, & n'eut plus de toux. Il coula par la plaie quarante-huit onces d'un pus blanc & bien cuit, le jour de l'opération, & en deux temps. L'abcès avoit pénétré jusques dans la partie convexe du foie, & cependant le pus étoit blanc. *Hippocrate* est donc en défaut, ainsi que ses Commentateurs, dans la manière d'expliquer les causes de la variété du pus par rapport à sa couleur; ou il faut convenir que sa blancheur tient à d'autres causes que celles qu'ils assignent. Dépendroit-elle de la bonne constitution du sang & des autres humeurs; du véritable point de maturité de l'abcès lors de son ouverture; de la situation du foyer du pus dans certaines parties, même du parenchyme, plutôt que dans d'autres? N'y auroit-il enfin que l'espèce d'abcès par fluxion, qui fourniroit un pus blanc?... M. *Morand* dit, qu'en général, les abcès par congestion, que l'on ouvre & que l'on guérit, fournissent une matière de la consistance & de la couleur de la lie de vin épaisse.

Le sieur *Lassalle* étoit réellement dans ce cas: il avoit un abcès au foie par congestion. Il falloit en appeler à la chûte qu'il fit de cheval, & sur le côté droit. Tel fut donc le principe de son affection hépatique primitive. Ce ne fut que secondairement sans

doute, que les côtes flottantes, le diaphragme & le poumon droit furent léſés.

Il paroît ſurprenant que ce dernier viſcère étant ſi gravement affecté, la toux parût ſi tard : ce fut vraiſemblablement, parce que l'humeur contenue dans le kiſte de la partie affectée du poumon ne ſe fit jour dans les bronches, qu'à cette époque.

La préſence de quelques bulles d'air ſur les bords de la plaie, ſemble une preuve démonſtrative de la communication de la vomique du foie avec celle du poumon. Cependant, ne ſeroit-il pas poſſible que ces bulles d'air, dont l'éruption étoit volontairement ſollicitée par la toux du malade, & qui ne put avoir lieu que dans les deux premiers panſemens, malgré toutes ſes tentatives, fuſſent le produit immédiat de la fermentation de cette matière purulente très-copieuſe, un vrai *gas* putride ? Le défaut d'emphysême dans les parties au moins circonvoiſines de la plaie, autoriſeroit preſque à le penſer; ſi mieux on n'aime dire que l'établiſſement de l'emphysême ſuppoſe encore dans le tiſſu cellulaire un certain dégré de ton, une certaine expanſibilité & perméabilité qui ne pourroient ſe trouver dans des ſujets auſſi gravement affectés que l'étoit alors le ſieur *Laſſalle*.



OBSERVATION

Sur un accouchement avant-terme, compliqué d'accidens très-graves; par M. DEMATHIIS, Docteur en Médecine, & Chirurgien des Armées de Sa Majesté le Roi de Naples (a).

Je fus appellé le 24 septembre, en l'absence de M. *Alphonse le Roy*, chez le Chapelier, rue de la Pelleterie, auprès d'une femme domestique, âgée de trente-trois ans; elle étoit à huit mois & demi de grossesse de son second enfant. Il y avoit huit jours, qu'en faisant un lit elle avoit ressenti un craquement très-douloureux dans les reins; de ce moment, elle avoit éprouvé de petites douleurs semblables à celles qui annoncent l'accouchement. Les trois pre-

(a) Envoyé par la cour de Naples, pour acquérir en France des connoissances sur l'art de guérir, & principalement sur la théorie & la pratique des accouchemens; je suis les leçons de M. *Alphonse le Roy*, qui m'a honoré de sa confiance, & qui m'a chargé de donner mes soins aux femmes qui viennent à son amphithéâtre pour servir d'instruction aux éleves. Celle qui fait le sujet de cette observation ne pût s'y rendre, à raison de son extrême foiblesse.

miers jours, elle eut des vomiſſemens de matières glaireuſes; le quatrième & le cinquième, elle rendit de la bile très-jaune, qui, dans les trois derniers jours, devint érugineuſe, & enfin noire: le pouls étoit foible, intermittent, les yeux étoient éteints, la figure paroiſſoit décompoſée, les forces étoient abattues; les jambes, les cuiſſes, les mains étoient affectées d'un œdème pâteux. (*a*)

Ces ſymptômes fâcheux & le vomiſſement, qui étoit preſque continuel, faiſoient craindre une mort prochaine. Depuis cinq jours, l'enfant n'avoit pas donné le plus léger ſigne de vie; il ſe portoit, avec la matrice, de l'un à l'autre côté du ventre, comme un corps étranger.

Il ſe préſentoit ici deux indications très-urgentes; 1°. de donner des forces à la malade; 2°. de terminer l'accouchement, parce que la nature épuiſée ſe conſumoit en efforts impuiſſans, pour ouvrir le col de la matrice, & expulſer l'enfant. Le fond de la matrice étoit mou, & le col n'étoit dilaté que de la largeur néceſſaire pour y introduire le doigt.

(*a*) J'appris que cette femme avoit eu pendant ſa groſſeſſe une telle fureur d'eau-de-vie, qu'elle en avoit bu ſouvent juſqu'à une pinte par jour.

J'ordonnai à cette femme une potion composée avec une demi-once de lilium de Paracelse, une once & demie d'esprit de Mindererus, une once d'eau-rose, une once d'eau de canelle orgée, & une once de sirop de quinquina. Je fis faire une pinte de limonade, cuite avec deux citrons & une demi-once de quinquina. On donnoit à cette femme, de demi-heure en demi-heure, & alternativement, une cuillerée de potion, un petit verre de limonade, & une cuillerée de suc de citron pur. Au moyen de ces remèdes, les vomissemens furent un peu calmés, & les forces tant soit peu rétablies. La plupart des étudians, suivant le cours de M. *Alphonse le Roy*, se rendirent le soir auprès de cette femme, chez laquelle je passai la plus grande partie de la nuit.

Le 25, les douleurs de reins continuèrent, & les vomissemens, quoique moins fréquens, étoient toujours alarmans, par la couleur noire de la bile; le col de la matrice étoit un peu dilaté, & le fond restoit constamment mou. Je fis donner un lavement avec une demi-once de séné, une demi-once de quinquina, dans une décoction émolliente; ce lavement fit évacuer beaucoup de matières très-fétides: cependant, l'accouchement n'avançoit pas. Dans l'après-midi, la femme fut très-incommodée, par un spasme qui partoit du fond de la matrice,

remontoit vers l'eſtomac, & l'étouffoit. Je fus inquiet pour ſa vie ; elle ſentoit la néceſſité d'être accouchée, & elle me pria d'employer pour cela, même les moyens les plus violens. A cinq heures du ſoir je perçai les eaux, qui s'écoulèrent en grande quantité : dès-lors le vomiſſement ceſſa, le fond de la matrice parut revenir un peu ſur lui-même ; les étudians paſsèrent la nuit auprès de la malade.

Le 26, à deux heures du matin, appercevant que la nature s'épuiſoit de plus en plus en vains efforts, je réſolus de terminer l'accouchement. Onze élèves étoient préſens, & j'étois aidé par M. *Aſdrubal*, envoyé de la Cour de Rome, pour étudier les accouchemens ſous M. *Alphonſe le Roy*. Je dilatai inſenſiblement l'orifice de la matrice, j'introduiſis ma main, je repouſſai la tête de l'enfant, & je fus chercher les pieds ; je mis beaucoup de lenteur à cette opération, pour ne pas épuiſer la femme par des douleurs vives & continues, & pour laiſſer au col de la matrice, le temps de perdre de ſon ton & de ſe dilater. Quoique perſuadé que l'enfant étoit mort, je manœuvrai néanmoins comme ſi je l'avois cru vivant. Je fis des attractions ſur les parties latérales de ſon corps, je dégageai les bras, puis en relevant le dos, je fis franchir à la tête l'une & l'autre ouverture du baſſin. Ma ſurpriſe

& celle des aſſiſtans fut extrême, en recevant un enfant qui vivoit encore; mais la circulation dans le cordon ombilical étoit extraordinairement foible, la tête étoit énorme & remplie d'eau, le reſte du corps étoit très-gros, mais tout œdématié, toutes les parties muſculaires étoient comme fondues en gelée & en eau; auſſi cet enfant n'a-t-il vécu que pendant deux heures.

Je ſollicitai la matrice à ſe contracter par ſon fond, & je fis l'extraction du placenta, qui étoit très-volumineux, & à demi fondu, par un engorgement d'eau dans les cellules de ſes différens lobes.

Je fis donner à la femme un julep fait avec un ſirop de ſucre très-chaud, & un peu de bon vin; je preſcrivis encore une potion avec l'eſprit de Mindérérus & le lilium de Paracelſe, & l'on en donna une cuillerée de deux heures en deux heures. La boiſſon fut préparée avec le chiendent, la régliſſe & les fleurs de camomille romaine. Pendant le reſte de la journée, l'accouchée n'eut preſque pas de fièvre.

Le 27, le ventre ſe météoriſa & devint douloureux, la fièvre fut très-forte. Je fis appliquer ſur le bas-ventre un cataplaſme fait avec le cumin, le vin & les farines réſolutives. Je fis donner, dans un des momens où la fièvre fut mois forte, un lavement fait avec trois onces de miel mercurial, & une demi-once

de quinquina. Le ſoir la fièvre redoubla & s'annonça par des tremblemens & des friſſons ; j'ordonnai un léger narcotique, qui parut arrêter la fièvre ; les lochies étoient abondantes & ſans odeur.

Le 28, le météoriſme du ventre ſe diſſipa tant ſoit peu. Comme les pieds & les mains étoient toujours œdématiés, je crus devoir ſolliciter de légères évacuations : je fis mêler enſemble un gros de ſel de nitre, un gros de quinquina, un gros d'yeux d'écreviſſes, ſix grains d'ipecacuanha, le tout diviſé en vingt-quatre paquets, & j'en fis prendre douze par jour. La malade eut le ſoir des ſueurs très-fétides, & pendant la nuit pluſieurs ſelles très-putrides.

Le 29, à onze heures du ſoir, le lait commença à monter aux ſeins. Le 30 & le 31, la malade entra en convaleſcence ; les poudres, qui procuroient de petites évacuations, ſembloient de plus en plus ſalutaires.

Le premier & le 2 novembre, notre accouchée commença à manger du potage au vermicelle ; elle alloit de mieux en mieux, lorſque le 3 la garde lui donna du lait avec du perſil, à deſſein de diſſiper ſon lait. Alors la fièvre revint, & fut accompagnée d'étouffemens. On m'avoua l'imprudence : un vomitif fit rejetter à la malade beaucoup de lait caillé. Depuis cette époque, elle ac-

quit chaque jour de nouvelles forces ; mais comme je ne pouvois fournir plus long-temps à sa dépense, je la déterminai à aller achever sa convalescence à l'Hôtel-Dieu, d'où elle est sortie bien portante le 13 novembre.

Cette femme, d'après sa foiblesse & la nature de ses vomissemens, sembloit dévouée à la mort : néanmoins elle a été rétablie, & je pense que la potion cordiale a beaucoup contribué à sa conservation. Les préceptes que M. *Alphonse le Roy* donne dans sa matière médicale, m'ont déterminé à prescrire à grande dose le lilium de Paracelse, qui n'est qu'un esprit de vin privé de toute partie métallique, & dont la portion éthérée est décomposée & rendue huileuse. M. *Alphonse le Roy*, d'après la pratique des Médecins Allemands, conseille aussi l'esprit de Mindérerus, à une dose plus forte qu'on ne le prescrit habituellement en France.

Il n'est pas rare de rencontrer des accouchemens dans lesquels le fond de la matrice est en atonie. Dans ce cas le col ne peut s'ouvrir, les oscillations nerveuses se reportent vers les parties supérieures, & font périr les femmes de suffocation. Dans ces circonstances, on a conseillé le forceps ; mais ce moyen est dangereux & insuffisant : car il faut dilater le col de la matrice. Je crois que dans ce cas, il n'y a pas d'autre parti à prendre,

que de percer les eaux & d'attendre quelque temps. Mais comme il eſt très-rare que les fibres muſculaires de la matrice reprennent la force tonique néceſſaire pour l'expulſion du fœtus, on doit aller chercher les pieds, & terminer l'accouchement. Si la tête eſt avancée dans le détroit, & s'il eſt impoſſible de la reporter ſur le baſſin pour amener les pieds, alors on emploiera le levier, qui, bien appliqué ſur l'apophyſe maſtoïde, n'a nul inconvénient ni pour la mère, ni pour l'enfant.

La tête de l'enfant, vu ſa molleſſe, ne pouvoit, dans le cas qui nous occupe, opérer ſur la matrice une compreſſion propre à l'ouvrir, & la femme eût péri, ſi l'art ne fût venu à ſon ſecours. Les efforts ſe perdent en ſe propageant ſur des corps mous.

Cette obſervation, ainſi que pluſieurs autres, prouvent que l'enfant qu'on amène par les pieds ne court pas, autant qu'on le croit, riſque de ſa vie, ſi on emploie une manœuvre convenable. Puiſque l'enfant qui fait le ſujet de cette obſervation, a été amené vivant, tout foible qu'il étoit, à plus forte raiſon la même manœuvre conſervera-t-elle un enfant très-viable.

Il eſt probable que l'uſage immodéré de l'eau-de-vie a produit la cachexie de l'enfant, & l'eſpèce de fonte du placenta. Les effets les plus ordinaires des liqueurs ſpiri-

tueuſes, ſont de déterminer des obſtructions, & un épanchement dans le bas-ventre; mais comme, pendant la groſſeſſe, la matrice eſt le centre de toutes les ſenſations, c'eſt ſur le placenta & ſur l'enfant, que l'eau-de-vie a porté ſon influence.

Il y a lieu de préſumer que le météoriſme du ventre a été une ſuite de l'irritation qu'a éprouvée le col de la matrice. N'a-t-on pas pris quelquefois ce météoriſme pour une métaſtaſe du lait ? & en négligeant les moyens que nous avons employés, & qui ont été conſeillés par Hippocrate, la métaſtaſe laiteuſe a pu en effet ſurvenir au météoriſme, excité par l'irritation de la matrice?

Cette obſervation prouve combien ſont recommandables les évacuans, joints aux toniques, dans la ſuite des couches fâcheuſes. Au moyen des évacuations, la nature débarraſſée d'humeurs ſurabondantes & diſpoſées à la putréfaction, ſe ranime & excite une criſe naturelle & favorable, en éliminant par la diaphorèſe, une partie de l'humeur dégénérée pendant la groſſeſſe.

Il n'eſt pas inutile de faire obſerver ici, que le lait n'eſt monté au ſein que le quatrième jour, & qu'il monte d'autant plus tard, que l'économie animale eſt plus en déſordre à la ſuite de l'accouchement.

Le lait qu'on donne aſſez fréquemment aux femmes à la ſuite de leur accouchement, peut être très-nuiſible; & je penſe que l'uſage qui exiſte à l'Hôtel-Dieu de Paris, de donner de la bouillie aux femmes accouchées eſt un abus qui peut produire des accidens très-funeſtes.

Un vomitif a été ſalutaire à la femme dont nous avons parlé. Je crois ce remède quelquefois utile à la ſuite des couches, lorſqu'il s'agit d'évacuer des humeurs ténaces, & de donner en même temps une ſecouſſe pour rétablir l'ordre dans les mouvemens vitaux & favoriſer la moiteur; mais auſſi n'eſt-il pas à craindre, qu'en recommandant trop les vomitifs dans ces cas, on ne compte ſur eux comme ſur un ſpécifique, tandis qu'il faut employer d'autres remèdes?

OBSERVATION

Sur une gangrène au ſein, cauſée par un dépôt laiteux, & compliquée avec pluſieurs abcès aux parties intérieures de l'abdomen; par M. LEFEBVRE, *Chirurgien à Broye, près Mondidier en Picardie.*

La nommée *Cecile Laigny*, de la paroiſſe de Roquencourt, femme âgée d'environ quarante-quatre ans, fort laborieuſe, & d'un

bon tempérament, en ſciant du bled pendant la moiſſon, ſe piqua profondément au pouce de la main gauche, avec une des épines de la plante appellée *arrête-bœuf*. Malgré la douleur que lui cauſa cette piquure, elle continua encore ſon travail pendant cinq ou ſix jours, après quoi elle fut enfin obligée de céder à la douleur. L'inflammation qui ſurvint à cette partie fut ſi conſidérable, que toute la main & l'avant-bras en devinrent fort enflés: la fièvre s'y joignit, & la malade eut un panaris de la troiſième eſpèce, qui ſe termina par la ſuite aſſez heureuſement.

Mais, dans l'excès des douleurs & de la fièvre, cette femme, qui étoit enceinte de ſept mois & demi, accoucha. La fièvre cauſée par le panaris, prenant dans la ſuite un plus fort degré d'intenſité, en s'uniſſant avec la fièvre de lait, cauſa un dérangement dans le cours du lait & des lochies, & occaſionna les ravages les plus terribles.

Il ſurvint un engorgement au ſein gauche; & trois jours après, quand je fus appellé, je trouvai toute cette partie dans un état de mortification totale.

Je pratiquai les inciſions convenables, & j'employai les digeſtifs animés.

Ce trouble ſi général, occaſionna des ſtaſes de l'humeur laiteuſe & des vuidanges; le ſein droit s'affaiſſa, le lait ſe dévoya, le ven-

tre devint bourſoufflé, ſans que la malade y éprouvât de douleurs ; il y eut un peu de bouffiſſure à la face, & les extrémités inférieures furent œdématiées.

Je mis d'abord la malade à l'uſage de l'eau de veau ou de poulet, dans laquelle je faiſois infuſer de la chicorée & de la bourrache ; c'étoit là toute ſa nourriture.

La boiſſon ordinaire étoit faite avec la racine de fraiſier, le chiendent & le nitre. On faiſoit des fomentations avec la camomille & le mélilot. Je ſollicitois toujours la liberté & les évacuations du ventre, par le ſecours des lavemens compoſés avec la mauve, la pariétaire, la mercuriale & le miel.

Après pluſieurs jours de ce traitement, la ſuppuration commence à s'établir, la fièvre diminue, les lochies reparoiſſent, & les urines charient une quantité conſidérable de ſédiment ; enfin, tout s'annonce favorablement.

Cependant l'abdomen étoit toujours conſidérablement gonflé ; l'humeur laiteuſe épanchée dans cette partie, parvint à ſe procurer une iſſue à la partie latérale gauche & inférieure de la poitrine, une vers la région lombaire, & une autre encore à la région hypogaſtrique du même côté. Ces ouvertures, conjointement avec la plaie du ſein, fournirent, pendant le traitement, une

quantité d'humeurs, que je pus évaluer à trente pintes, mesure de Paris. C'étoit un *serum* trouble, dans lequel nageoient des morceaux blancs de partie caséeuse, & dont la pression déterminoit plus abondamment la sortie.

La plaie du sein étoit telle que, depuis le sternum jusques vers l'épine du dos, du même côté, elle avoit cinq travers de doigts de hauteur; les muscles grand pectoral & grand dorsal se trouvèrent à nud.

Dès le commencement du relâchement, je fis prendre quatre verres par jour d'un apozème, composé avec une demi-poignée de chicorée & de fumeterre, une once de racine de patience sauvage, deux gros de quinquina, un gros de sel végétal, & deux onces de sirop de chicorée, pour une bouteille d'apozème.

Ce remède détermina des évacuations par les selles; je le continuois deux jours de suite, laissant après quelques jours d'intervalle, pour y revenir de nouveau. Si le ventre n'étoit pas libre pendant ces jours, j'avois recours aux lavemens. Je fis aussi ajouter à la tisane, la racine d'éringium.

Je continuai le même régime, jusqu'à ce que le ventre fût suffisamment dégagé: alors je permis des bouillons. Je fis faire la tisane avec le chiendent, l'orge, & la véronique.

Toutes les plaies se cicatrisèrent en l'espace de deux mois, avec une perte totale du sein. Je terminai la cure par quelques purgatifs, avec les follicules, la rhubarbe, le sel végétal, & la manne. Enfin, cette femme jouit d'une aussi bonne santé qu'avant cet accident.

OBSERVATION

*Sur une rétention incomplette d'urine, occasionnée par la position horizontale de la matrice, d'avant en arrière, ou rétroversion de l'*uterus *suivant le diamètre postérieur du bassin ; par M.* VANDORPE, *chirurgien, accoucheur-juré à Courtrai en Flandres.*

Le 9 mai 1783, je fus appelé à Dotigny, village éloigné de deux lieues de Courtray, pour une femme d'un assez bon tempérament, qui étoit au quatrième mois de sa grossesse, & qui avoit depuis dix-huit à vingt jours une rétention incomplette d'urine, survenue à la suite de quelques travaux forcés. En tirant de l'eau d'un puits, & en portant ensuite deux grands seaux, elle sentit, comme l'observe M. *Desgranges* (a), un

(a) *Voyez* le Journal de Médecine, cahier de janvier 1783, page 32 & suiv.

un changement dans la manière de rendre ſes urines, une peſanteur ſur le rectum, des douleurs ſourdes au bas-ventre, aux lombes, dans la région des iſles; au bout de trois jours, la malade ne rendit plus d'urines, les douleurs devinrent très-fortes, les envies d'uriner & d'aller à la ſelle furent très-preſſantes, ſans pouvoir y ſatisfaire; la région de la veſſie ſe gonfla prodigieuſement; alors un ſimple changement d'attitude, le plus léger mouvement, & ſur-tout le moindre effort qui tendoit à comprimer la veſſie faiſoient couler les urines par regorgement, mais non pas ſuffiſamment pour déſempiir cet organe, qui reſta toujours tendu juſqu'au jour de ma première viſite.

Je trouvai la région de la veſſie formant une eſpèce de ballon aſſez dur, qui s'élevoit de deux travers de doigt au deſſus de l'ombilic. La rétention de l'urine étoit évidente : la ſonde étoit le moyen indiqué pour découvrir la cauſe du mal & pour le diſſiper momentanément; mais, mal informé par ceux qui étoient venus me chercher, je ne m'étois pas muni de cet inſtrument. Pour y ſuppléer, je portai un doigt dans le vagin, je trouvai une eſpèce de vide du côté du pubis, & je ſentis un corps dur qui rempliſſoit la cavité du vagin, mais je ne pus m'aſſurer de ſa forme; je

comprimai un peu ce corps du côté du ſacrum, les urines coulèrent, & la malade ſecondant mes efforts, je lui en fis rendre une très-grande quantité; j'avois cru reconnoître l'*os-tincæ* placé très-haut du côté du pubis, mais je ne pus pouſſer mes recherches aſſez loin pour m'en aſſurer, la malade étant très-fatiguée m'avoit prié de la laiſſer tranquille.

J'y retournai le lendemain, après avoir revu les ſavantes obſervations de M. *Deſgranges* ſur le renverſement de la matrice, (*loc. cit.*) je trouvai beaucoup de rapport entre elles & la maladie que j'avois à traiter; la malade étoit dans le même état que le jour précédent; la veſſie étoit encore très-tendue; je lui fis rendre de nouveau une grande quantité d'urine, enſuite je recommençai mes recherches; je ſentis un peu plus manifeſtement le muſeau de la matrice à la partie ſupérieure du pubis. La femme étant couchée ſur le dos, j'eſſayai de repouſſer le fond de ce viſcère, mais cela m'étoit impoſſible à cauſe de la réſiſtance que j'éprouvois. Je fis alors mettre la malade dans l'attitude recommandée par M. *Segretain* (a), c'eſt-à-dire ſur les genoux & ſur les coudes, la tête beaucoup plus

(a) *Voyez* le Journal de Médec. cahier d'octobre 1783, page 340.

baſſe que le baſſin. Je portai mon doigt dans l'anus, & je ſentis manifeſtement au travers de l'inteſtin l'eſpèce d'arc convexe que forme le fond, ou la partie ſupérieure de la matrice que je repouſſai en haut; mais comme cette convexité ſe trouvoit logée & comprimée dans la concavité de l'os ſacrum, j'éprouvai une réſiſtance incroyable, cependant je l'élevai ſenſiblement, & un doigt introduit dans le vagin me fit ſentir que l'orifice de la matrice étoit abaiſſé: alors je paſſai une ſerviette pliée en triangle ſous le baſſin de la femme, (placée toujours dans la même attitude) ſon mari prit les deux extrémités de cette ſerviette dont il ſe ſervit pour élever le baſſin de ſa femme, afin de refouler les viſcères abdominaux vers la poitrine; je reportai un doigt dans la même direction; je parvins enfin à faire franchir à la matrice la réſiſtance que lui oppoſoit la ſaillie que forme l'os ſacrum avec la première vertèbre des lombes. La femme éprouva auſſitôt un changement dans la manière d'être des viſcères abdominaux, elle ſentit quelque choſe ſe retourner dans le bas-ventre. Je trouvai l'orifice de la matrice abaiſſé & dans ſa ſituation naturelle; dans l'intention de maintenir ce viſcère, je plaçai dans le vagin un peſſaire en cuvette.

Malgré le ſuccès de cette manœuvre,

je ne portai qu'un pronoſtic douteux ; je craignois que la veſſie trop long-temps diſtendue par une quantité conſidérable d'urine n'eût perdu ſon reſſort, que le manque de contractions naturelles ne fût devenu la cauſe qui avoit empêché cette femme d'évacuer ſon urine pendant un certain temps, ſi ce n'eſt par les ſecours de l'art, comme il arriva à la femme dont parle M. *Wanters* (a), qui fut obligé d'avoir recours à la ſonde pendant vingt jours. Je fis faire ſur la région hypogaſtrique des fomentations toniques & réſolutives ; la veſſie reprit très-bien ſon reſſort, & les fonctions dérangées ſe rétablirent ; mais le troiſième jour après la réduction de la matrice, on vint m'annoncer que l'état de cette femme étoit preſque déſeſpéré. A mon arrivée, je calmai les craintes de la malade & des aſſiſtans, d'autant plus effrayés, que le chirurgien ordinaire avoit regardé comme très-graves des ſymptômes nerveux qui étoient ſurvenus. La malade éprouvoit des contractions ſpaſmodiques dans les membres, des crampes aux cuiſſes, des ſoubreſauts dans les tendons, un léger *tetanos* univerſel. Tous ces accidens ſe calmèrent par l'uſage de la liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*, du

(a) *Voyez* le Journal de Médec. cahier d'avril 1783, page 323.

laudanum liquide de *Sydenham*, continués pendant deux ou trois jours.

L'on ne ſera pas ſurpris de ces ſymptômes nerveux, ſi l'on fait attention à l'état de groſſeſſe (*a*), à ce qu'avoit ſouffert la matrice, ſoit pendant ſon déplacement, ſoit pendant ſa réduction ; & ſi l'on conſidère en même temps l'empire merveilleux que cet organe exerce ſur le genre nerveux, & la ſympathie qu'il a avec les différentes parties du corps.

(*a*) M. *Tiſſot* a très-bien remarqué que cet état diſpoſe aux affections nerveuſes, & M. *Levret* en donne une obſervation bien concluante dans l'*Abus des règles générales*, page 15 & ſuiv.

OBSERVATION

Sur une rétention d'urine, occaſionnée par un abcès au col de la veſſie ; par M. MOREAU, *chirurgien d'Azay-le-Feron.*

Au mois de janvier 1780, je fus appelé pour voir la femme du nommé *Bruneau*, de la paroiſſe de Charmizay en Touraine. Cette femme, âgée de vingt-quatre ans, d'un tempérament ſanguin & fort ſujette aux hémorroïdes, fut tout-à-coup attaquée d'une rétention d'urine qui la tourmenta

pendant quatre jours. Après avoir employé ſans ſuccès la ſaignée, les bains & autres remèdes, je ſondai la malade; &, par ce moyen, je lui fis rendre deux pintes d'une urine de couleur noirâtre & d'une odeur infecte. Quatre jours après je réiterai la même opération: je m'apperçus alors avec ſurpriſe qu'en introduiſant la ſonde, j'avois ouvert en même temps un abcès placé au col de la veſſie. Il ſortit de cet abcès une quantité prodigieuſe de pus de couleur noirâtre; ce qui ſoulagea la malade. La tenſion du bas-ventre & la fièvre diminuèrent tout à coup. En faiſant uſage d'injections convenables & d'autres remèdes appropriés, tous les ſymptômes furent diſſipés en moins de trois ſemaines.

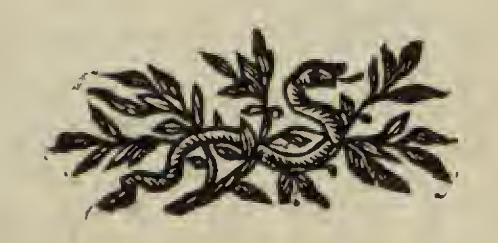
MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1783.

La température fut aſſez douce, & le temps ſerein; en général les maladies n'ont pas eu un caractère très-alarmant. On a vu des fièvres éruptives, telles que la ſcarlatine, le millet, la petite-vérole qui fut ſouvent confluente, ſurtout à l'Hôtel-Dieu, des fièvres continues-putrides-malignes, beaucoup de rhumatiſmes de nature froide, & qui cauſoient des points de côtés, quelques rhumatiſmes aigus, opiniâtres, des diarrhées, des dyſſenteries, des rhumes, des maux de gorge fluxionnaires, des gonflemens

inflammatoires aux glandes du cou & des mâchoires ; enfin quelques fièvres intermittentes.

A l'hôpital de la Charité, il y a eu des fièvres-quartes dans lesquelles la rate paroissoit plutôt engorgée que le foie, & contre lesquelles le quinquina a échoué, des rhumatismes aigus qui exigeoient d'amples saignées, des toux attribuées à l'œdeme des poumons, & des cachexies séreuses qui cédoient aux vésicatoires & aux forts purgatifs.

Plusieurs pensionnaires au collège de Navarre ont été affectés d'une maladie inquiétante dans le principe, & qui néanmoins se terminoit heureusement en quatre ou cinq jours. Les conjonctives étoient teintes d'un rouge livide, le fond de la bouche étoit de la même couleur, il y avoit des signes d'angine ; la langue étoit sèche & noire, le pouls flasque, la respiration laborieuse & nazale : un vomitif dans le commencement, l'infusion de bourracbe acidulée avec le citron ; une ou deux purgations vers la fin suffisoient pour le traitement de cette maladie, qui fut plus longue & plus difficile à guérir chez un sujet qui avoit été amplement saigné.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, DE NOVEMBRE 1783.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	2,18	11,17	7, 9	27 10, 1	27 9, 9	27 9, 8
2	6, 2	12,18	8, 2	27 9,10	27 9, 9	27 9, 6
3	6,13	12, 9	8, 3	27 8, 8	27 8, 0	27 8, 3
4	8, 9	11,17	9, 6	27 8, 3	27 7,11	27 8, 6
5	6, 5	13,14	10,13	27 9,10	27 10, 0	27 10, 2
6	5,11	7,11	4,17	27 10, 0	27 9, 9	27 9, 5
7	1, 9	6,18	1, 2	27 9, 4	27 9, 8	27 10, 2
8	1,15	6,11	0, 5	27 11, 4	27 11, 7	28 0, 1
9	3, 2	1,15	0,13	28 0, 1	27 11, 7	27 11, 0
10	0, 4	2,19	1,15	27 10, 2	27 9, 8	27 9, 3
11	2, 8	5,17	3,17	27 7, 6	27 6, 9	27 5,11
12	4, 1	6, 2	3,12	27 4, 3	27 4, 2	27 5, 6
13	2, 8	6,17	8, 0	27 7, 0	27 6, 5	27 4, 1
14	7, 0	7,15	2,17	27 3, 9	27 5, 9	27 8, 5
15	8,11	11,16	9, 0	27 5, 0	27 6, 7	27 8, 8
16	9,16	11, 4	10,14	27 8, 7	27 10, 5	27 10, 5
17	11, 8	12, 8	11, 7	27 9, 9	27 10, 5	27 11, 3
18	10, 9	10,15	11, 9	27 10, 8	27 10, 0	27 10,11
19	11,11	12,15	9,12	27 9, 7	27 8,10	27 10, 0
20	8,11	9, 0	4,17	27 10,11	27 10, 4	27 11,10
21	3,13	7, 3	3, 3	27 11, 4	27 10, 2	27 9,11
22	3, 9	4,16	1, 5	27 10, 4	27 11, 4	27 11, 4
23	2,14	1, 8	0,10	28 1,11	28 2, 3	28 2, 7
24	0,14	5,17	0, 0	28 2,11	28 3, 4	28 3, 4
25	0, 7	5,13	4,17	28 2,10	28 2, 4	28 1,10
26	5,15	7,16	3,14	28 1,11	28 1,10	28 2, 3
27	0, 3	2,10	0, 8	28 3, 1	28 3, 4	28 3, 8
28	2, 4	3, 4	0, 5	28 3, 4	28 3, 4	28 3, 1
29	0,12	4, 0	0,17	28 2,11	28 2, 8	28 2, 9
30	4, 9	4, 2	0,19	28 2, 5	28 2, 1	28 2, 0
31						

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	S-E. nua. froid.	S.E. nuag. dou.	S-O. ser. frais.
2	E. nuag. frais.	S-E. *idem.*	E. serein, do. v.
3	E. *idem.*	E. *idem*, pluie.	E. ser. frais.
4	N-E. cou. doux.	N-E. cou. doux.	N-E. cou. d. pl.
5	N-E. ser. frais	N-E. ser. doux.	N-E. ser. dou. v.
6	N-E. brouil. fr.	N-E. cou. frais.	N-E. ser. fr. v.
7	E. ser. froid, v.	E. ser. frais. v.	E. ser. fr. vent.
8	E. *idem.*	E. *idem.*	E. *idem.*
9	E. *idem.*	E. ser. froid.	E. n. froid, vent.
10	N-E. cou. froid.	N. c. froid, n.	N. couv. froid.
11	S-O. *idem.*	S-O. c. fr. bruin.	S-O. *id.* brui. v.
12	S-O. cou. frais, pluie, vent.	S-O. cou. frais, pluie, temp.	S-O. cou. frais, pliue, vent.
13	S-O. cou. froid.	S-O. cou. frais.	S-O. cou. frais, tempêt. pluie.
14	S-O. c. fr. temp.	S-O. *id.* pl. tem.	S-O. ser. frais.
15	S-O. *id.* temp.	S-O. co. d. temp.	S-O. couvert, d.
16	S-O. cou. fr. v.	S-O. c. d. vent.	S-O. *id.* vent.
17	S-O. c. d. temp.	S-O. *idem.*	S-O. *idem*, pl.
18	S-O c. d, v. pl.	S-O. *idem*, pl.	S-O. c. d. vent.
19	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*	S-O. cou. doux, temp. pet. pl.
20	S-O. cou. d. v.	S-O. *idem.*	O. c. frais v.
21	S. nuag. froid.	O. n. fr. vent.	O. nuag. *idem.*
22	E. couv. froid.	N-E. co. froid.	N. c. froid, v.
23	N-E. ser. froid.	E. serein, froid.	N-E. couv. fro.
24	E. co. fr. broui.	S-E. cou. d. br.	N-E. ser. froid.
25	N. broui. froid.	N. couv. frais.	N. c. froid brui.
26	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N. ser. froid.
27	N-E. ser. fr. br.	N. ser. frais.	N. *idem.*
28	N-E. ser. froid.	N-E. *idem*, bro.	N-E. *idem.*
29	N-E. *idem*, br.	N-E. cou. frais.	N-E. *idem.*
30	N-E. cou. froid.	N-E. *idem.*	N-E. nua. frais.
31			

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur....	13, 14 deg.	le 5
Moindre degré de chaleur.....	3, 2	le 9
Chaleur moyenne.....	5, 8 deg.	

	pouc.	lig.
Plus grande élévation du Mercure..................	28	3, 8, le 27
Moindre élév. du Mercure....	27	4, 1, le 13
Elévation moyenne...	27	7, 5 l.

Nombre de jours de Beau.....	10	
de Couvert.	13	
de Nuages..	7	
de Vent....	16	
de Tonnerre.	0	
de Brouillard.	4	
de Pluie....	9	
de Neige...	1	
Quantité de Pluie..........	22 lign.	0
Evaporation.........	14	6
Différence...........	7	6
Le vent a soufflé du N.........	8 fois.	
N-E......	26	
N-O......	0	
S.........	0	
S-E.......	2	
S-O......	3	
E.........	18	
O.........	3	

TEMPÉRATURE : sèche & froide.

MALADIES : les petites-véroles ont cessé vers le milieu du mois.

Plus grande séchéresse....	35, 4 deg.	le 10
Moindre.............	7, 3	le 15
Moyenne	18, 0	

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier décembre 1783.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de novembre 1783 ; par M. BOUCHER, médecin.

Le temps s'eſt maintenu au beau juſqu'au 10 de ce mois. Il a changé à cette époque, & a été pluvieux juſques vers la fin du mois. Il y a eu même des pluies abondantes pendant pluſieurs jours, par un vent de ſud-oueſt. Le temps a été très-doux vers le milieu du mois. Le 17, le 18 & le 19, la liqueur du thermomètre a été obſervée, les matins, à la hauteur de 11 degrés au deſſus du terme de la congélation. Il n'en a pas été de même du commencement & de la fin du mois : la liqueur du thermomètre a été obſervée, le 8 & le 9, au terme de la congélation, & même un peu au deſſous, & au même terme le 28 du mois.

La hauteur du mercure dans le baromètre a varié depuis le premier du mois juſqu'au 21. Le 12 & le 15 il étoit deſcendu au terme de 27 pouces 4 lignes ; mais après le 21, il a toujours été obſervé au deſſus de celui de 28 pouces. Le 25 il étoit monté au terme de 28 pouces 4 lignes.

Le 9 & le 23 il eſt tombé un peu de neige.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 13 degrés au deſſus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré au deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de $13\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes ; & ſon

plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 1 pouce.

Le vent a ſoufflé 8 fois du Nord.
8 fois du Nord vers l'Eſt.
4 fois de l'Eſt.
4 fois du ſud vers l'Eſt.
3 fois du Sud.
10 fois du Sud vers l'Oueſt.
3 fois de l'Oueſt.
2 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 18 jours de temps couvert ou nuageux.
13 jours de pluie.
2 jours de neige.
7 jours de brouillard.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de novembre 1783.

Les alternatives du temps tempéré au froid, qui ont eu lieu ce mois, ont amené des affections pleuro-péripneumoniques, qui dans la plupart des ſujets qui en ont été atteints, n'ont point exigé des ſaignées nombreuſes & abondantes, le ſang tiré des veines ne ſe trouvant pas aſſez ordinairement ni véritablement couenneux, ni d'un rouge brillant ; les boiſſons anodino-diaphorétiques ſuffiſoient aſſez ſouvent, après quelques ſaignées modérées, à mettre les malades à l'abri du danger, & même à terminer la maladie en peu de temps. On a été obligé cependant quelquefois d'avoir recours à un véſicatoire pour diſſiper le point de côté. Il ſe rencontroit aſſez ſouvent une complication de ſaburre dans les premières voies, qui a exigé l'emploi prudent

des émétiques & des catharctiques anti-phlogiſtiques.

Les rhumes ont été communs : dans nombre de perſonnes ils ont été accompagnés de fièvres, & dans quelques-unes de mal de gorge. La ſaignée alors étoit indiquée au commencement de la maladie. Il y a eu auſſi des rhumatiſmes inflammatoires.

Les fiévres intermittentes perſiſtoient, ſur-tout la fièvre tierce. Dans la plupart des malades, elles étoient la continuation ou la récidive des fièvres de cette nature de la fin de l'été & du commencement de l'automne.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, année 1780, avec l'Hiſtoire pour la même année, in-4° de 56 pages pour l'Hiſtoire, & de 554 pag. pour les Mémoires, avec pluſieurs planches. A Berlin, chez J. J. Decker, *imprimeur du Roi, 1782.*

1. Nous ne pouvons qu'annoncer les articles relatifs à notre recueil, que renferme ce volume.

L'hiſtoire nous offre une lettre de M. *de Flangerges*, ſur la lumière phoſphorique de quelques vers, & l'éloge de M. *Henckel*

Les titres des Mémoires qui compoſent dans ce volume la partie conſacrée à la philoſophie expérimentale, ſont :

1°. Expériences faites pour trouver des compoſitions qui imitent les pierres fines ; par M. *Margraf.*

2°. Suite des mêmes expériences :

3°. Mémoire ſur l'imperfection de la météorologie, tant qu'on ne joindra pas aux obſervations *barométriques*, *thermométriques*, & *hygrométriques* celles de l'électricité de l'atmoſphere, de l'électricité de la pluie, de la neige, de celle des brouillards & des météores aqueux en général, avec la deſcription de deux inſtrumens propres à cet uſage ; par M. *Achard*.

4°. Expériences faites dans la vue de déterminer l'action des ſels ſur la terre vitrifiable par voie de fuſion ; par M. *Achard*.

5°. Mémoire contenant des expériences ſur la vitrification de la terre vitrifiable, combinée de toutes les manières poſſibles, en proportions connues & variées avec les autres terres pures ; par M. *Achard*.

6°. Expériences qui prouvent que des corps de même nature, mais de différens volumes & de différentes maſſes, ſe chargent de la matière électrique en raiſon de leur ſurface, ſans que la maſſe y ait la moindre influence ; par M. *Achard*.

7°. Expériences ſur la vitrification de la terre végétale, mêlée avec des ſels ; par M. *Achard*.

8°. Expériences ſur la vitrification de la terre vitrifiable, mêlée en proportions différentes & connues avec une des autres terres pures, & avec des ſubſtances ſalines : première partie ; par M. *Achard*.

9°. Expériences ſur les altérations que le fer fait éprouver à la terre calcaire, mêlée en proportions connues & variées avec la terre de l'alun, & la terre du ſel amer ; par M. *Achard*.

10°. Conſidérations générales ſur les différences du fer, & les cauſes de ces différences ; par M. *Gerhard*, traduites de l'allemand.

11°. Deſcription des nerfs du thorax & de l'abdomen, par M. *Walter*, traduite du latin.

12°. Expériences ſur la vitrification de la terre calcaire, mêlée en proportions différentes & connues avec des ſubſtances ſalines; par M. *Achard*.

13°. Expériences ſur les altérations que le feu de fuſion fait éprouver à la terre des végétaux; mêlée avec les autres terres pures; par M. *Achard*.

14°. Recherches ſur la vitrification de la terre alumineuſe, mêlée en proportions différentes & connues avec des ſels; par M. *Achard*.

15° Extrait des obſervations météorologiques, faites à Berlin, en l'année 1780; par M. *Beguelin*.

Nouvelles recherches ſur la génération des êtres organiſés, auxquelles on a joint quelques conjectures ſur les principes des corps, & une nouvelle théorie de la terre, vol. in-12 de 145 pages; par PIERRE EUTROPE S***. *A Paris, chez la veuve* Humaire, *libraire, rue du Marché-Palus, entre la rue Notre-Dame & le petit Châtelet, vis-à-vis la Vierge. Prix 1 liv. 16 ſ. br.*

2. L'Auteur de cet ouvrage prévient ſes lecteurs dans un Avertiſſement, que ſa principale attention a été d'épier la marche de la nature, d'examiner ſes procédés, & de chercher à diſtinguer les divers moyens par leſquels elle les exécute; que les faits ont été les ſeuls guides auxquels il ait eu recours; qu'il s'eſt fait une loi de n'en admettre aucun qui n'eut ſubi un examen rigoureux, & que l'impartialité la plus ſtricte a préſidé à ſon travail.

Il ne falloit pas moins qu'une pareille proteſtation pour raſſurer contre la juſte défiance que l'abus des hypothèſes a dû faire naître en général, & que la multiplicité de celles qui ont pour objet

la génération de l'homme & des animaux, semblent autoriser plus particulièrement; car il n'est point de sujet qui ait été plus examiné, plus approfondi, sur lequel on ait plus multiplié les observations, les expériences & les conjectures, sur lequel enfin l'esprit humain ait plus déployé toute son activité, sans pouvoir écarter les profondes ténèbres dont la nature se plaît à le tenir enveloppé: ce qui augmente avec raison les perplexités, c'est que chaque Auteur en appelle à l'expérience; & en effet, depuis que l'anatomie a été mieux étudiée parmi les modernes, tous les systêmes qu'on a bâtis sur la génération sont plus ou moins fondés sur les connoissances que cette science fournit aux physiologistes. *Harvey*, *Malpighi*, *Graaf*, *Vallisnieri*, *Svammerdam*, & tous ceux qui ont parlé de la génération, se sont plus ou moins étayés de l'expérience & de l'observation: cependant il s'en faut de beaucoup que leurs opinions aient reçu le sceau irrévocable de la vérité. Elles sont encore au nombre de ces idées flottantes & versatiles, qui dans toutes les sciences remplissent un vide, en attendant que des vérités bien reconnues viennent les remplacer. Les Lecteurs pourront juger si les recherches & les conjectures de notre Auteur sur la génération sont plus heureuses que celles de ses prédécesseurs, par ses idées que nous leurs presentons.

« L'homme fournit à la femme, pendant la copu-
» lation, la liqueur qui doit servir à la féconder.

» Cette fécondation ne peut avoir lieu qu'au-
» tant que la liqueur séminale pénétre dans la
» matrice.

» La portion de la semence parvenue dans la
» matrice, y séjourne dans sa cavité, sans jamais
» pénétrer dans les trompes.

» Pendant la copulation, les trompes entrent en
» érection, leur pavillon s'adapte aux ovaires,
» les comprime, & oblige la véficule la plus
» diftendue à fe rompre.

» L'humeur que contenoit cette véficule, eft
» reçue par la trompe qui la conduit dans la
» matrice, où elle s'unit avec la liqueur fémi-
» nale de l'homme. Ces deux femences font rete-
» nues dans la matrice par le rétréciffement ou
» l'oblitération de fon orifice, produit par l'en-
» gorgement de cette partie.

» Ces préliminaires de la génération, quoique
» exécutés par des moyens très-variés dans les
» animaux & les végétaux, tendent tous cepen-
» dant au même but; c'eft-à-dire à la réunion de
» la fubftance féminale des deux fexes, & le
» but de cette réunion eft de fe combiner.

» De cette combinaifon réfultent de nouvelles
» molécules, dont les unes font propres à for-
» mer des folides, & les autres des fluides.

» Les premiers produits de la combinaifon,
» font dans les animaux des véficules remplies
» de liqueur, lefquelles fe forment fucceffivement.

» La liqueur de chaque véficule éprouve des
» changemens qui diffèrent dans chacune d'elles,
» relativement à la quantité de fluide qu'elles con-
» tiennent, au temps où elles ont été formées,
» & enfin à l'efpèce d'humeur qui y aborde.

» C'eft dans les véficules deftinées à former
» la tête qu'on apperçoit les premiers change-
» mens, produits par la combinaifon des liqueurs
» qu'elles renferment.

» C'eft de cette combinaifon que réfultent le
» cerveau, & les premiers filets nerveux : les
» autres étant produits par l'accroiffement.

» Plufieurs de ces filets vont gagner la véfi-
» cule la plus voifine. Pendant que cet effet s'exé-

» cute, l'humeur de cette véſicule a éprouvé
» des combinaiſons qui la convertiſſent en ſang:
» c'eſt alors que les molécules de ce fluide,
» ayant changé de figure, irritent les extrémi-
» tés des filets nerveux; & de-là les premières
» contractions du cœur, & la formation des vaiſ-
» ſeaux; enfin le nouvel animal doit être con-
» ſidéré comme produit par des combinaiſons
» ſucceſſives, dont les premières s'éxécutent
» entre les ſubſtances ſéminales des deux ſexes,
» les ſecondes entre les liqueurs réſultantes des
» premières combinaiſons, & les troiſièmes entre
» les liqueurs nutritives. »

Nous nous abſtiendrons de toutes réflexions ſur ce ſyſtême, dont chaque article exigeroit de longues diſcuſſions; nous ne parlerons pas non plus de la théorie de la terre: cette matière n'étant pas de notre reſſort.

First lines of the Practice of Phyſic, *&c.* C'eſt-à-dire: *Premières lignes de la Pratique de Médecine, à l'uſage des étudians dans l'univerſité d'Edimbourg; par* GUILLAUME CULLEN, *docteur & profeſſeur en Médecine, vol. 8, in-12. A Londres, chez* Johnſon, 1783.

3. Ce volume renferme les trois ordres ſuivans *EXANTHÈMES, HEMORRHAGIES, PROFLUVIA.* L'ordre des exanthèmes quoique naturel, eſt défectueux, en ce qu'il comprend des maladies dont la fièvre qui les accompagne eſt excitée par une matière, qui quelquefois s'engendre dans le corps, tandis que d'autres fois elle y eſt introduite du dehors. Cette défectuoſité n'eſt toute-

fois pas d'une grande importance, car les éruptions ſurviennent généralement à la fièvre, & en ſont quelquefois des effets conſécutifs. L'Auteur traite d'abord de l'éryſipele; après en avoir donné la deſcription, il ſe contente de conſeiller l'uſage des abſorbants, pour la combattre. Il penſe que le délire & le coma, qui compliquent ces maladies, ne ſont que raremenr l'effet d'une métaſtaſe, attendu que l'inflammation externe ne diſparoît point, lors même qu'ils ſont ſurvenus. Cette maladie eſt inflammatoire par ſa nature; & M. *Cullen* eſt encore indécis ſi l'on doit ou non la ſéparer des *phlegmaſiæ*.

L'article Peſte ne préſente rien de nouveau : cependant la méthode préſervative que l'Auteur recommande, eſt on ne peut pas mieux vue.

M. C. entre dans les plus grands détails concernant la petite vérole, & il cherche à expliquer pourquoi la variole inoculée, eſt plus benigne que la ſpontanée; viennent enſuite les réflexions ſur la petite vérole volante & la rougeole. L'Auteur admet dans le traitement de la dernière, l'uſage des opiatiques pour appaiſer la toux, lorſque la dyſpnée n'eſt pas trop forte, & que les ſymptômes inflammatoires ſont diminués par les ſaignées.

La fièvre ſcarlatine eſt ſouvent confondue avec le mal de gorge gangreneux. M. *Cullen* croit néanmoins que ce ſont des maladies réellement & eſſentiellement différentes.

Il ne penſe pas que la fièvre miliaire ſoit une maladie idiopathique; les principaux ſymptômes qui l'accompagnent ſont ordinairement ceux qui ſurviennent aux fièvres traitées avec les échauffans; & elle paroît principalement propre aux malades qui ont eſſuyé de fortes hémorragies, telles que les femmes en couche, &c. Le premier

ſoin du Médecin doit donc être de prévenir cette éruption, au moyen d'un régime rafraîchiſſant : ſi elle ſe fait malgré cela, & que les ſueurs qui ſurviennent ne ſoient pas critiques, il faut les arrêter & avoir même recours à l'air froid. Comme l'Auteur eſt peſuadé que la miliaire n'eſt qu'une maladie acceſſoire, il veut que dans tout le cours du traitement on dirige ſes vues ſur la maladie principale, ſans faire attention à l'affection particulière de la peau.

La fièvre urticaire, le pemphigus & les aphtes ſont traités très en abrégé. M. C. renvoye pour ces ſujets aux Auteurs qui s'en ſont particulièrement occupés.

Les hémorragies qui entrent dans le plan de l'Auteur, ſont celles que l'on déſigne ſous le nom *d'actives*, les ſeules qui conſtituent des maladies fébriles de ce genre. On voit d'abord dans cette diviſion un expoſé générique des ſymptômes communs des hémorragies ; & de là M. C. paſſe à l'ætiologie. Elles ont pour cauſe l'inégalité dans la diſtribution du ſang, & les congeſtions, qui par cette raiſon ſe forment dans certaines parties; vient la deſcription des diverſes circonſtances qui influent ſur l'effuſion du ſang des différens organes, ſelon les divers périodes de la vie. On trouve après cela l'énumération des cauſes éloignées, & la méthode curative des hémorragies. L'Auteur penſe qu'il faut éviter tant qu'on peut, les évacuations du ſang : le moyen de parvenir à cette fin, eſt une attention ſcrupuleuſe aux *ingeſta* & *egeſta*. La ſaignée, ſi ce n'eſt dans le cas où l'on craint une hémorragie prochaine, augmente ſouvent la pléthore au lieu de la diminuer.

Le ſaignement du nez eſt rarement dangereux, ſi ce n'eſt dans un âge très-avancé ; alors il annonce une diſpoſition à l'apoplexie.

L'émoptysie est en général plus à craindre, & sur-tout quant aux suites qu'elle peut avoir. Elle provient souvent d'une disproportion de la capacité des vaisseaux des poumons, & de celle du reste du corps. L'Auteur fait quelques remarques très-intéressantes, concernant les sources d'où provient le sang rejeté par la bouche ; mais sa therapie ne contient rien de particulier.

Quoique la phthisie ne paroisse trouver aucune place dans le systême de l'Auteur, néanmoins il s'en occupe, & il croit qu'elle a toujours pour principe l'inflammation des poumons. Il fait ensuite mention des caracteres distinctifs du *pus* & du *mucus*. Il décrit la fièvre hectique qui accompagne la phthisie, & l'attribue à l'acrimonie d'un pus vicié. On lit après cela l'exposé des causes d'un abcès dans les poumons, & des circonstances qui peuvent corrompre la matière purulente. La partie thérapeutique termine ces détails; & comme M. *Cullen* est persuadé que les tubercules sont la cause la plus commune, il s'attache plus particulièrement à la méthode curative qui les concerne.

Les hémorroïdes sont considérées ici tant comme affection générale, que comme affection locale. L'Auteur croit que *Stahl* a eu tort de les envisager presque exclusivement comme locales. Selon notre Auteur, elles sont formées par une sang extravasé dans le tissu cellulaire : quelquefois ce sont les artères qui fournissent ce sang, & alors les malades ont des accidens fébriles. L'Auteur avance que les femmes sont plus sujettes que les hommes à cette évacuation sanguine, & s'écarte beaucoup de *Stahl* dans les préceptes curatifs qu'il propose.

Aprés avoir parlé de l'emménorrhagie & de la leucorrhée, l'Auteur passe à l'bménorrhée, à la

quelle la chlorose est intimement liée. L'une & l'autre, selon lui, dépendent de l'état des ovaires, qui au tems marqué, manquent de force pour exciter l'action des vaisseaux de la matrice. La cure de cette maladie exige qu'on rétablisse le ton du systême en général, & qu'en particulier on ranime la vigueur des vaisseaux utérins. La suppression fait le dernier sujet de cet ordre.

L'Auteur détaille ensuite les raisons qui l'ont empêché de ranger la phthisie dans l'ordre des *profluvia*, plutôt que dans celui des hémorragies, & après s'être occupé du catarrhe, il termine ce volume par les considérations sur la dyssenterie. Il admet pour causes éloignées le froid & la contagion ; il doute que les effluves animales putrides seules puissent l'occasionner. La cause prochaine consiste, selon lui, dans une constriction contre nature du colon qui excite des efforts spasmodiques, lesquels se propagent jusqu'au rectum, & causent des évacuations fréquentes, sans amener de véritables excrémens. Pour guérir cette maladie, il faut détruire cette constriction spasmodique, au moyen des doux laxatifs, qui rétabliront une contraction plus uniforme dans tout le canal intestinal. Il faut d'abord essayer les minoratifs les plus doux : si ceux-ci ne réussissent pas, M. *Cullen* conseille le tartre émétique en petite dose ; il regarde la rhubarbe comme un des cathartiques les moins adaptés à la fin proposée. L'ipécacuanha paroît sur-tout convenir en tant qu'il évacue par les selles. On a quelquefois recours aux opiatiques pour calmer les tranchées, mais il ne faut pas pour cela négliger l'usage des purgatifs ; les bains chauds & les lavemens contribuent efficacement au relâchement du colon, tandis que les astringens, surtout au commencement, ne peuvent qu'être très-préjudiciables.

Dissertazioni Mediche intorno a diverse malattie delle donne, *&c.* C'est-à-dire, *Dissertation de Médecine concernant diverses maladies des femmes, Tom. I; par* ANDRÉ PASTA, *in-8°. A Naples, chez* Manfredi, 1782 (*a*).

4. Cette première partie est principalement consacrée aux hémorragies utérines des femmes enceintes, soit que ces évacuations arrivent à périodes fixes, soit qu'elles se fassent à des époques incertaines. L'Auteur, quoiqu'il convienne que le vagin & l'orifice de la matrice peuvent quelquefois fournir le sang des hémorragies, établit néanmoins, tant d'après ses propres observations que d'après celles des autres Médecins, que ce fluide découle le plus souvent des parois internes de l'utérus. Il déclare que les signes tirés de l'orifice de l'utérus sont insuffisans pour décider si l'hémorragie est un retour du flux menstruel, qui se soutient malgré la grossesse, ou un écoulement morbifique; il ajoute que le sang fluide n'autorise pas plus à annoncer toute exemption de danger; qu'un sang chargé de caillots, & rendu en abondance, n'est pas un pronostic assuré de la mort ou de l'avortement. Il faut la plus grande précaution dans l'un & dans l'autre cas, car il y a beaucoup d'exemple, & particulièrement ceux qui sont rapportés par *Lamothe* & par *Mauriceau*, qui prouvent que souvent malgré les hémorragies abondantes & réitérées, les femmes ont porté leurs enfans à terme. Cependant il faut

(*a*) La seconde partie a été insérée par erreur avant celle-ci dans le cahier de décembre. La troisième paroîtra dans le cahier de février.

recommander dès le commencement un repos abſolu du corps, & une parfaite tranquilité de l'ame joints à un régime très-ſévère. Si nonobſtant cela, l'hémorragie ſe ſoutient, & qu'elle augmente en quantité, il faut ouvrir la veine. M. *Paſta* croit que le conſeil de *Böerhaave*, de laiſſer couler le ſang juſqu'à défaillance, demande la plus grande circonſpection, attendu que ſi l'hémorragie provient du décollement du placenta, la ſaignée ſeule quelqu'abondante qu'elle puiſſe être n'y rémédiera pas, elle rendra au contraire la ſituation de la malade plus fâcheuſe. Ce conſeil ne peut convenir que pour les perſonnes pléthoriques, qui eſſuyent une perte violente, mais récente. Dans tout autre cas, l'Auteur eſt d'avis qu'après avoir ouvert la veine, on y place le doigt & qu'on n'en laiſſe couler le ſang qu'en bavant. Malgré l'autorité d'*Hippocrate*, M. *Paſta* ne paroît pas avoir grande confiance dans l'application des ventouſes aux reins; il préfère aux ligatures les frictions ſéches, continuées juſqu'à ce que la peau rougiſſe.

Les raiſons qu'il donne de cette préférence, ne nous ont pas paru concluantes. Parmi les remèdes internes qu'il recommande le ſpécifique *d'Helvétius* occupe le premier rang : il faut néanmoins s'en abſtenir dans les cas où il y a des ſpaſmes; & quand le ſang eſt trop épais, on les remplacera alors par l'opium & le nitre. La trop grande fluidité du ſang eſt combattue avantageuſement avec les gelées de viande : ſi les humeurs péchent par trop d'acidité, d'alkaleſcence, d'acrimonie, il faut avoir recours à leurs contraires chimiques. La foibleſſe des vaiſſeaux exige l'uſage des aſtringens, des fortifians, tels que les pilules *d'Helvétius*.

M. *Paſta* attribue l'opiniâtreté de certaines

hémorragies, aux convulſions dans la ſubſtance muſculaire de l'utérus. Cette ſubſtance eſt, ſelon lui, beaucoup plus promptement attaquée de mouvemens convulſifs à la ſuite des hémorragies abondantes de la matrice, que tous les autres muſcles. Il en réſulte l'expulſion du fœtus, qui toutefois n'eſt que rarement funeſte.

Quant à l'accouchement forcé pour faire tarir l'écoulement du ſang, l'Auteur ne le conſeille que dans le cas où, malgré tous les efforts de l'art, le ſang ſort à grand flots, que les défaillances ſurviennent, & que les convulſions paroiſſent menacer. Nous n'inſiſterons pas ſur le détail des accidens qui, ſeuls, ſelon M. *Paſta*, peuvent déterminer à un accouchement forcé. Il nous paroît que dans preſque tous les cas il en fait un ſecours trop tardif.

Il ſuppoſe que les faux germes ſont un coagulum des parties gélatineuſe & blanche du ſang; que les moles ne ſont autre choſe qu'un faux germe plus volumineux. L'un & l'autre peuvent ſe rencontrer chez les pucelles, les femmes ſtériles, les veuves, les matrones âgées. Il examine enſuite pourquoi les femmes mariées y ſont plus ſujettes que les non-mariées, & pourquoi ces eſpèces de coagulum ſe conſervent longtemps dans le corps ſans ſe corrompre, quoiqu'ils n'aient aucune connexion de vie avec lui. Il remarque que toutes ces fauſſes groſſeſſes peuvent occaſionner des hémorragies qui ſe ſoutiendront juſqu'à ce qu'une main habile en ait enlevé la cauſe. On eſt étonné que malgré la grande érudition qui règne dans cet ouvrage, M. *Paſta* ne paroiſſe familiariſé qu'avec les accoucheurs qui ont précédé *Puzos*. Celui-ci eſt le dernier dans l'ordre chronologique dont il cite les écrits.

De l'application de l'Eléctricité à l'art de guérir, dissertation inaugurale; par JEAN-BAPTISTE BONNEFOY *de Lyon, gradué, pour son aggrégation au collège royal de chirurgie. A Lyon, de l'imprimerie d'*Aimé de la Roche; *& à Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Augustins,* & Méquignon l'aîné, *rue des Cordeliers, près des Ecoles de chirurgie, in-8° de 163 pag. Prix 1 liv. 16 f. broché.*

5. Quoique l'histoire de l'électricité soit aujourd'hui très-connue, l'Auteur de cette dissertation en retrace les principaux traits d'une manière aussi rapide qu'intéressante, & fait voir qu'il possède toute l'érudition relative à cette branche curieuse de la physique. Les rapports que la matière électrique paroît avoir avec les corps organisés, rapports démontrés par les expériences de M. *Gardini* & de plusieurs autres physiciens, & par les phénomènes que présente la torpille, qui produit le même effet que la bouteille de Leyde, & enfin les symptômes électriques qui accompagnent souvent les maladies nerveuses, ont déterminé M. *Bonnefoy* à regarder le fluide nerveux comme une puissance électrique. Beaucoup de Médecins avoient déja embrassé cette opinion, qui ne sera qu'une conjecture, même après les preuves que l'Auteur produit pour l'établir.

Quoi qu'il en soit, M. *Bonnefoy* comprend dans trois classes, toutes les maladies dans lesquelles l'électricité a eu du succès.

Première classe. Maladies qui dépendent du défaut d'irritabilité.

Deuxième classe. Maladies qui dépendent de l'excès d'irritabilité.

Troisième classe. Maladies qui dépendent de la stase & de l'épaississement des humeurs.

L'Autenr observe, pour éviter l'air de contradiction que présentent les deux premières classes, *qu'il ne regarde pas l'excès & le defaut d'irritabilité, comme causes des maladies, mais comme leur caractère distinctif, comme un effet de ce principe morbifique qui se dérobe à nos recherches.* Il met dans la première classe les paralysies & les asphyxies.

Il n'est pas douteux que, si l'effet naturel de l'électricité est de ranimer le jeu & l'activité des parties sensibles, & d'augmenter l'intensité du mouvement des liqueurs, ce remède ne puisse convenir aux asphyxies, qui ne paroissent être réellement qu'une simple abolition du sentiment & du mouvement.

Il n'en est pas de même peut-être, par rapport aux paralysies; l'excès & le défaut d'irritabilité, quoiqu'ils ne soient que l'effet d'un principe morbifique, peuvent & doivent influer sur la production & la complication des maladies consécutives, dans lesquelles M. *Bonnefoy* prétend que l'électricité est utile, & on ne doit pas borner son attention au caractère extérieur des membres paralysés; il faut examiner aussi l'état des parties qui jouissent encore de toutes leurs facultés, & voir si l'excès d'énergie de celles-ci ne contribueroit point à entretenir le relâchement des autres. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la plupart des paralytiques, bien loin d'être d'un caractère froid & difficile à émouvoir, sont très-sensibles, très-irritables, & particulièrement disposés à la colère; de sorte qu'on seroit très-fondé à croire que l'humeur particulière dont la métastase occasionne la paralysie, ne concourt

point d'une manière passive à produire cette affection, mais qu'elle opère cet effet par la détermination vicieuse que lui donnent des organes trop actifs, & pour ainsi dire égarés dans leurs mouvemens.

M. de Bonnefoy rapporte à peu près toutes les observations qui déposent en faveur de l'électricité : une des plus frapantes est une goutte-sereine guérie par M. *de Saussure*, par le moyen de l'électricité. Il électrisa pendant très-long-temps cinq fois par jour, & une demi-heure chaque fois, une femme qui ne voyoit absolument rien: il faisoit passer à chaque séance quinze à vingt commotions du globe de l'œil à la nuque du cou ; elle y voit très-bien, & cet état s'est soutenu depuis huit ans.

L'Auteur comprend dans la seconde classe, 1°. les inflammations ; 2°. les fièvres ; 3°. les spasmes ; 4°. les tremblemens.

Il nous semble que c'est pousser un peu trop loin la prévention pour l'électricité, que de la prescrire dans des maladies aussi rapides dans leurs périodes, que les inflammations & les fièvres, & dont la guérison n'est que le résultat critique d'une combinaison des mouvemens de la nature; d'ailleurs, ceux qui prescrivent ce remède ne sont pas encore d'accord sur le genre d'électricité qu'on doit employer. Les uns veulent l'électricité négative, les autres l'électricité positive ; de sorte que le choix dépend de la théorie presque toujours arbitraire, que chacun se fait sur les causes & les productions de ces maladies. Par exemple, l'Auteur pour prouver que l'électricité convient dans les fièvres, dit que la suppression de *la transpiration*, *& le dérangement de l'estomac par les saburres*, *jouent un grand rôle* dans ces maladies, & que l'électricité étant reconnue

comme un moyen efficace pour donner du ton à l'estomac, son emploi ne peut qu'être utile dans les maladies qui tiennent aux dérangemens de ce viscère, & par conséquent dans les fièvres. Ces raisons ne portent pas un caractère de conviction assez frappant, pour qu'on puisse encore faire de l'électricité la base du traitement convenable aux fièvres ; & chacun sentira que dans ces maladies, on a des indications bien plus pressantes à remplir que celle de fortifier l'estomac.

L'auteur rapporte les succès que l'électricité a eus dans le tétanos, l'épilepsie, les maladies hysteriques, la toux, le rhumatisme, la sciatique, la goutte, la migraine, le mal de dent, le vertige, l'insomnie. Dans toutes ces affections les malades ont été guéris ou soulagés, souvent, à la vérité, avec le concours des autres remèdes usités dans chacun de ces cas.

La troisième classe des maladies qui se guérissent par l'électricité est formée, 1°. par les tumeurs; 2°. par les suppressions.

Il semble que l'électricité doit triompher dans les tumeurs qui sont le produit d'une humeur épaisse dans des vaisseaux qui ont perdu leur ressort. La qualité stimulante & incisive de la matière électrique, en donnant du ton aux solides, & de la fluidité aux humeurs, doit les résoudre, ou les amener plus promptement à suppuration. M. *Jallabert* avoit prévu qu'elle auroit des succès dans ces maladies, & l'expérience a vérifié ses conjectures. Ce remède a produit de très-bons effets dans les tumeurs scrophuleuses. On a guéri par son moyen, de fausses ankiloses, des engelures, des obstructions, des hydropisies qui dépendoient du relâchement des fibres.

Quant aux suppressions, comme l'électricité

augmente ſenſiblement les ſécrétions, il eſt aiſé de voir que ce moyen eſt très-capable de les rétablir lorſqu'elles ſont dérangées, ce qui eſt auſſi confirmé par l'expérience.

Malgré les juſtes éloges que mérite en particulier l'Auteur de cette diſſertation, & en général le zèle de ceux qui conſacrent leur temps à conſtater les avantages que l'art de guérir peut retirer de l'électricité, nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que les obſervations qu'on a faites ſur ce ſujet, ne ſont point encore aſſez nombreuſes, ſont trop iſolées, trop entourées de nuages, n'ont pas été aſſez combinées par des eſprits exempts de partialité, pour pouvoir former un corps de doctrine méthodique, & capable de guider ſurement les médecins.

Conſeils pour vivre long-temps, traduit de LOUIS CORNARO, *noble Vénitien; nouvelle édition, in-12 de 120 pag. A Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Auguſtins, &* Belin, *rue Saint-Jacques. Prix 1 liv. 4 ſ. broché.*

6. L'Editeur dit qu'il croit faire un préſent utile au public, en lui donnant quatre diſcours d'un illuſtre vieillard, dont la poſtérité tient un rang conſidérable à Veniſe. Ces quatre diſcours roulent tous ſur les avantages que la ſobriété peut procurer aux hommes. Ce ne ſont pas de ces conſeils que ceux qui les donnent ſe diſpenſent ordinairement de ſuivre. L'auteur ici ſe propoſe lui-même comme un exemple des effets prodigieux que la ſobriété peut produire: il ne conſeille que ce qu'il a pratiqué lui-même avec la plus ſcrupuleuſe exactitude. La ſanté & une

vie longue ont été la récompense des sacrifices qu'il a faits à cette vertu. Il en parle d'une manière propre à la faire aimer, lorsqu'il détaille les fruits salutaires qu'elle produit : » La sobriété, dit-il, nous maintient dans l'état naturel où nous devons être : nous sommes jeunes plus long-temps, l'âge viril est accompagné d'une vigueur qui ne commence à diminuer qu'après beaucoup d'années. Il faut le cours d'un siècle pour former des rides & des cheveux blancs. . . . . . La sobriété est fille de la raison, sœur de toutes les vertus, compagne de la tempérance ; toujours gaie, toujours modeste, toujours sage & réglée dans ses opérations, elle est la racine de la vie, de la santé, de la joie. Lorsqu'elle règne, la réplétion, les désordres, les mauvaises habitudes, les humeurs superflues, les indigestions, les fièvres, les douleurs, les appréhensions de la mort, ne mêlent point de dégoût ni d'amertume à nos plaisirs. . . . . . . Elle décrasse la rouille des sens, rend le corps vigoureux, l'esprit net, l'ame belle, la mémoire heureuse, les mouvemens libres, les actions justes. C'est par elle que l'esprit, se dégageant de la matière, jouit d'une plus grande liberté, & que le sang coule doucemeut dans ses veines, sans rencontrer d'obstacle à sa circulation ; c'est par elle enfin que toutes les puissances du corps & de l'ame s'entretiennent dans une parfaite union. »

Louis Cornaro a joui de tous ces avantages jusqu'à l'âge de plus de cent ans. Quoique sa nourriture se bornât à douze onces d'aliment solide, & à quatorze onces de liquide, il ne prétend point en faire une règle générale ; il conseille au contraire de ne pas outrer la diète, & de régler sur notre tampérament la quantité & le choix de nos alimens : ce qui s'accorde

avec les principes les plus inconteſtables de la médecine. Ce régime même, dont *Louis Cornaro* a éprouvé de ſi bons effets, lui avoit été preſcrit par ſes médecins, en l'aſſurant qu'il ne pourroit affermir ſa ſanté foible & délabrée, que par ce moyen.

Diætetiſches Wochenblatt, *&c.* C'eſt-à-dire, *Feuille hebdomadaire diétetique pour tous les états ; ou Diſſertations & Mémoires relatifs à la conſervation de la ſanté, premier volume, publié par M. GRAUMANN, docteur en médec. & en phil. prof. de méd. à Butzow, in-8° de 384 pag. A Roſtock, 1781.*

7. M. *Graumann*, en écrivant ſur cette matière, cherche à piquer l'attention de ſes lecteurs ; il a même adopté des principes qui paroîtront peut-être relâchés à quelques rigoriſtes.

Remarques ſur cette eſpèce de paralyſie des extrémités inférieures, que l'on trouve ſouvent accompagnée de la courbure de l'épine du dos, qui eſt ſuppoſée en être la cauſe, avec la méthode de la guérir, ſuivie de pluſieurs obſervations ſur la néceſſité & les avantages de l'amputation dans certaines circonſtances; par M. PERCIVALL POTT, de la Société royale de Londres, & chirurgien de l'hôpital de S. Barthelemi : ouvrage traduit de l'anglois,

glois, avec des obſervations & des additions; par M. BEERENBROEK, docteur en médecine, aſſocié au collége royal des médecins & à la Société royale de médecine d'Edimbourg. A Paris, chez Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, 1783, in-8° de 99 pag. Prix 1 liv. 4 ſ. broché.*

8. Le moyen que propoſe M. *Pott*, pour guérir l'eſpèce de paralyſie dont il traite dans la première partie de cet ouvrage, conſiſte à ouvrir un cautère à chacun des côtés du lieu où ſe font remarquer la courbure de l'épine & la tumeur: il a vu les effets les plus ſalutaires & les plus conſtans d'une ſuppuration très-longtemps entretenue: il conſeille cependant de ne point négliger les autres remèdes que l'on croiroit propres à détruire la cauſe de cette maladie. M. *Beerenbroek* rapporte trois obſervations qui viennent à l'appui de celle de M. *Pott*.

Dans la ſeconde partie, M. *Pott* combat le ſentiment des chirurgiens qui ont prétendu que l'amputation n'étoit jamais indiſpenſable. « Il y a, dit-il, pluſieurs cas dans leſquels, ſous certaines circonſtances, l'amputation peut devenir néceſſaire pout ſauver la vie au patient, mais je me bornerai aux quatre ſuivans, 1°. la fracture compoſée; 2°. certaines eſpèces d'écrouelles dans les articulations; 3°. quelques eſpèces d'anévriſmes; 4°. la carie de toute la ſubſtance de l'os ou des os, qui compoſent le membre. »

Tout cet ouvrage eſt infiniment précieux & bien digne de la réputation de ſon auteur. M. *Pott* a ajouté un Supplément. Voyez-en la Notice dans le Journal de Médecine, cahier de

juillet 1783, page 79. — Voyez aussi la notice de la première édition, cahier de novembre 1779, page 469.

VOGELS Chirurgische Wahrnehmungen; &c. C'est-à-dire, *Observations de Chir. deuxième recueil; par* ADOLPHE-FRÉDERIC VOGEL, *docteur en médecine, in-8°. de 88 pag. A. Lubeck, chez* Iversen, 1780.

9. La première observation de ce recueil concerne les abcès sur le muscle psoas. Cette maladie, heureusement assez rare, est on ne peut pas plus difficile à connoître dans le commencement, & paroît éluder tous les efforts de l'art, lorsqu'elle est confirmée. L'auteur l'a rencontrée une fois dans un garçon de neuf ans : cet enfant se plaignoit d'abord de douleurs à la région lombaire, du côté gauche. Les intervalles de peu de durée entre ses souffrances, étoient suivis de plus d'intensité dans ses douleurs. Il n'y eut à l'extérieur rien qui indiquât un dérangement local, & une forte compression même n'augmentoit pas le sentiment douloureux. Cependant la maladie fit des progrès durant un an, au bout duquel le malade devint boiteux. Enfin il parut à l'aîne gauche une tumeur dure, indolente, qui alla tous les jours en augmentant pendant quatre semaines. La fluctuation s'y étant fait remarquer, on l'ouvrit, & on donna par ce moyen issue à une quantité excessive d'un pus fétide & ichoreux. Rien ne put ensuite tarir l'écoulement de cette matière purulente, & le malade périt après avoir langui l'espace de dix-huit mois.

M. *Vogel* croit que cette maladie provient

d'un déchirement de quelque vaiſſeau ſanguin ou lymphatique occaſionné par quelque effort fait en ſautant ou en levant un fardeau trop peſant, ou d'un ſéjour prolongé des liquides dans les vaiſſeaux affoiblis & dilatés; ou enfin, d'une commotion du dos à la ſuite d'une chute. Elle peut encore reconnoître pour cauſe des affections internes, telles que les virus arthritiques, ſcorbutiques, &c. qui ſe dépoſent ſur ces parties, & y occaſionnent des ulcères.

Il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de remédier à ce mal dans ſon principe, ſur-tout s'il eſt dû à une violence externe; il faudroit alors ouvrir la veine auſſi-tôt que la douleur conſécutive ſe fera ſentir, appliquer un véſicatoire ſur l'endroit douloureux, & entretenir la ſuppuration pendant très-long-temps. Le malade gardera le lit, évitera toutes ſortes d'exercices, tout ce qui échauffe, & obſervera un régime rafraîchiſſant.

Le ſujet du ſecond article eſt une plaie d'armes à feu traverſant le côté gauche du thorax, & accompagnée de fracture compliquée de deux côtes.

On lit, en troiſième lieu, les détails concernant un épanchement conſidérable de ſang ſous le péricrâne. Un garçon avoit ſoulevé en l'air un autre, & l'avoit ſoutenu pendant quelques inſtans par les cheveux. Une violente douleur s'étoit fait ſentir ſur le champ; elle s'étoit répandue dans toute la tête. Au bout de huit jours, tout le côté gauche de cette partie étoit couvert par une tumeur froide & molle de la hauteur de trois pouces; on y pratiqua deux ouvertures, par leſquelles il s'écoula une grande quantité d'un ſang diſſous. Quelques jours après, une tuméfaction, pareille en tous points, ſe fit

remarquer au côté gauche du front, & ensuite au côté droit de la tête: on fit également jour à ces amas, & on s'assura, au moyen de la sonde, qu'il s'étoit fait immédiatement sur les os du crâne. Le pus qui se forma peu de temps après, fit bientôt place à une matière sanieuse, qui détruisit le périoste, se répandit de tous côtés, & s'infiltra particulièrement sous le muscle temporal. Il fallut inciser ce muscle dans toute sa longueur: les pansemens furent faits avec de la charpie sèche, & la guérison fut parfaite à la fin de la sixième semaine, sans qu'il y ait eu aucune marque d'exfoliation.

Nous ne nous arrêterons pas à l'observation sur une hémorragie singulière par le membre viril, ni à celle qui concerne une double grenouillette.

Le détail d'une opération d'une fistule lacrymale, nous paroît plus instructif. Cette fistule étoit restée long-temps dans son premier degré; c'est-à-dire, la tumeur du sac lacrymal avoit été indolente & aisée à dégorger par le nez. A la fin de la septième année, un refroidissement avoit communiqué de la sensibilité & de la rougeur à cette tumeur; & le liquide amassé dans le sac ne pouvoit plus être évacué ni dans le nez, ni par les points lacrymaux. Un jour la malade comprimant fortement la tumeur, celle-ci disparut promptement; peu de temps après, les paupières se tuméfièrent excessivement; l'œil devint très-douloureux, la joue s'enflamma, & la conjonctive formoit, entre les bords des paupières, un bourrelet de la grosseur d'une plume d'oie. Les accidens étant parvenus à un degré extrême, la fièvre se mit de la partie.

Pour y remédier, M. *Vogel* enfonça une lancette au dessous de l'angle externe de l'œil à

travers le mufcle orbiculaire, à la profondeur de fix lignes : il s'écoula une grande quantité de pus laiteux & fétide ; la tuméfaction s'effaça, & tous les accidens diminuèrent. L'opération de la fiftule lacrymale acheva la guérifon. M. *Vogel* a fuivi dans cette opération la méthode décrite par *Monro*, & perfectionnée par *le Cat*.

Ce volume eft terminé par l'expofé d'une extirpation d'une amygdale skirrheufe, & d'un très-grand volume. Il faut lire cette obfervation dans l'ouvrage même. Nous remarquerons feulement qu'après plufieurs tentatives infructueufes, l'ufage même des cathérétiques, pour fupprimer les chairs fongueufes, l'auteur eft parvenu à les empêcher de repouffer, & à hâter la cicatrifation en portant fur la partie malade, au moyen d'un pinceau, un liniment compofé de trois gros de borax, & d'une once de miel rofat.

Differtations on felect fubjects in chemeftry and medecine, *&c.* C'eft-à-dire, *Differtations fur des fujets choifis de chymie & de médecine; par* MARTIN WELL, *docteur en médecine, in-8°. A Londres, chez* Cadell, 1783.

10. Les differtations que renferme ce volume, font, 1°. un difcours inaugural fur l'étude de la chymie, lu aux écoles de philofophie naturelle à Oxford, le 7 mai 1781. 2°. Des conjectures fur l'origine & l'antiquité de l'ufage des fymboles dans l'aftronomie & la chymie. 3°. Des obfervations fur les maladies qui règnent dans les îles des mers du fud, fur-tout fur le mal de Naples, avec quelques remarques fur la pre-

mière apparirion de la maladie vénérienne en Europe.

Le premier opuſcule préſente une hiſtoire très-ſatisfaiſante & très-conciſe de la chymie. Les réflexions de l'auteur ſur l'Alchymie devoient principalement fixer notre attention, depuis les derniers ſuccès de M. *Price* dans la tranſmutation des métaux. Nous traduirons ici une partie de ce que dit M. *Well*, à l'occaſion des expériences de ce ſavant.

« Les opinions des naturaliſtes relativement à l'origine & à la génération des métaux, comme auſſi à la véritable nature des terres qui conſtituent leurs baſes, diffèrent abſolument entre elles. Je ne me ſens pas aſſez de capacité pour diſcuter à fond cette queſtion : d'ailleurs cette diſcuſſion ſeroit déplacée ici. Je me permettrai donc ſeulement quelques remarques, qui, à certains égards, tiennent à la diviſion du ſujet qui nous occupe. Les chymiſtes ont ſouvent avancé que tous les métaux n'ont pour baſe qu'une ſeule & même terre ; que cette terre combinée de différentes manières & en diverſes proportions avec quelques autres principes, particulièrement le phlogiſtique (quelquefois on admet encore un principe mercuriel) donne toutes les formes aux ſubſtances métalliques. Si cette théorie pouvoit être prouvée, elle ſeroit très-favorable à la doctrine de la tranſmutation des métaux. On en concluroit que ſi, dans certains cas, on pouvoit enlever certains principes, ou en ajouter d'autres, les qualités, c'eſt-à-dire, la nature & l'eſſence d'un métal donné, ſeroient changées, ou en d'autres termes, ce métal ſeroit converti dans un autre métal. Il eſt évident, par les écrits des alchymiſtes, qui ne ſont pas d'une obſcurité impénétrable, qu'ils ont ſoutenu cette hypothèſe.

Plusieurs chymistes modernes ont adopté les mêmes sentimens, comme cela conste par les passages de *Becher* & de *Stahl*, que j'ai indiqués, & sur-tout par le second supplément à la *Physica subterranea. Thes. 1. de Transmutationis metallicæ necessitate & connexione cum universo naturæ cursu.* Mais, en soutenant cette thèse, l'auteur fait des sophismes qui sont peut-être communs à tous les écrits composés en faveur de son sujet, & qui sont calqués sur le même mode d'argumenter. Les changemens dans le cours de la nature, qui sont cités, ou les opérations de l'art, ne sont point applicables au sujet en contestation : ils prouvent seulement que le monde & toutes ses parties constitutives, sont sujets aux altérations & aux révolutions; enfin, que le monde animal, végétal, & même le minéral, sont soumis aux mêmes loix; mais ils ne prouvent point que dans aucun cas, un genre ou une espèce de productions naturelles du règne minéral ou végétal, non-plus que du règne animal, ait été changé l'un dans l'autre de la même manière, & au même degré que le suppose l'idée de la transmutation. C'est peut-être une loi universelle de la nature que tous les genres & toutes les espèces qui composent le monde animé & inanimé, soient immuables & invariables; qu'aucun procédé naturel ni artificiel ne puisse les dépouiller de leurs qualités essentielles, au point de leur faire prendre entiérement ceux d'une autre espèce ou genre. On peut donc concevoir que les divers métaux sont des substances *sui generis*; comme disent les naturalistes, d'une nature spécifique, inaltérable; & quoiqu'au moyen de divers procédés tant de la nature que de l'art, au moyen des combinaisons, solutions, précipitations, &c. leurs formes peuvent être dé-

guisées ou altérées en apparence, ils n'en sont pas moins constamment & parfaitement distincts ; & on peut probablement avancer avec raison qu'aucune manipulation, aucune addition, aucun procédé de réduction ne donne à un métal ou à une terre métallique, quelque autre forme métallique homogène, qui n'est pas particulièrement appropriée à sa nature. »

« Si cette doctrine est admissible, & on pourroit facilement apporter plusieurs argumens en sa faveur, l'opinion de la transmutation des métaux, par l'art ou par la nature, ne peut avoir aucun fondement. »

L'objet principal de la seconde dissertation, est de démontrer que les chymistes ont emprunté des astronomes la manière hiéroglyphique d'exprimer leurs idées en écrivant.

Dans le dernier traité, l'auteur a en vue de réfuter l'opinion du docteur *Forster*, sur la connoissance de la maladie vénérienne dans les îles de la mer du sud, avant que les Européens n'y fussent abordés, & de prouver que cette même maladie ne nous est pas venue de l'A- mérique.

Physico-chymie théorique, en dialogue, à laquelle on a joint une Table des combinaisons les plus connues en chymie, avec les noms de leurs résultats; par M. L. J. DE CROIX, apothicaire & chimiste à Lille. A Lille, chez Brovellio, *imprimeur; & à Paris, chez* J. G. Mérigot le jeune, *libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, vol. in-8o de 291 pages. Prix 3 liv. broché.*

11. Cet ouvrage n'est, à proprement parler,

qu'un catéchiſme de chymie, fait pour donner à des élèves d'une manière très-abrégée & très-préciſe, les premiers élémens de cette ſcience; & l'auteur lui a donné la forme de dialogue, pour ſe mettre mieux à la portée de ceux qu'il ſe propoſe d'inſtruire : « Quand j'entrepris, dit-il, cet ouvrage, mon deſſein n'étoit point de le faire imprimer. Comme je deſire peu la gloriole littéraire, & que d'ailleurs les écrits didactiques peuvent donner lieu à des querelles que je veux fuir, je deſtinois celui-ci à la ſeule inſtruction de mes élèves; » mais des amis ont vivement ſollicité l'auteur de le rendre public à leurs ſollicitations. Il n'a, ajoute-t-il, inſéré dans ſon ouvrage que ce qui lui a paru eſſentiellement néceſſaire pour donner de bons principes de chymie à ceux qui veulent en entreprendre l'étude, & les mettre en état de conſulter les ouvrages des plus habiles chymiſtes.

Il nous paroît cependant que l'auteur n'a pas tout-à-fait rempli ſon objet; car il étoit indiſpenſable pour lui de donner à ſes élèves les premières notions de la nouvelle doctrine ſur les différens *gas* ou ſubſtances aériformes, devenues, depuis quelque temps, le ſujet des ſpéculations & des expériences des chymiſtes. Ce que l'auteur dit ſur les effets de la calcination des métaux, & ſur l'augmentation de poids des chaux métalliques, ſemble prouver qu'il n'eſt point perſuadé que ce phénomène dépende de la grande quantité d'air qui s'incorpore avec le métal pendant ſa calcination: vérité qui avoit été apperçue par *Jean Rey* (*a*), & qui a preſque

(*a*) Le public doit la connoiſſance de l'ouvrage de *Jean Rey* à M. *Bayen*, qui en même temps qu'il il-

été portée jusqu'à la démonstration par les expériences de M. *Lavoisier.* Depuis ces expériences, il n'est plus permis, pour expliquer l'augmentation de poids des chaux métalliques, de recourir à des conjectures dépourvues de fondement, telles que celle que l'auteur propose; car il prétend que cette augmentation de poids « vient de quelque portion de la substance du vaisseau dans lequel la calcination s'est faite, & qui se détache pendant l'opération, lorsqu'on remue la matière. «

Il y a encore d'autres objets qui sont d'une trop grande notoriété pour qu'un homme qui se dévoue à l'instruction publique, les laisse ignorer à ses élèves. L'auteur demande s'il n'y a que l'huile de vitriol concentrée qui puisse produire de l'éther avec les esprits ardens? Il répond: « L'esprit de nitre concentré en produit aussi. Mais l'on ne connoît point d'autres acides qui puissent produire un pareil phénomène avec les esprits ardens. » Il est étonnant qu'un chymiste ignore que tous les acides minéraux sont propres à produire de l'éther, & qu'on fait jusqu'à de l'éther acéteux.

A ces omissions près, & quelques explications hasardées, ces élémens de chymie peuvent être utiles à des commençans par la netteté & la précision qui y règnent.

Description de nouveaux baromètres à appendices, qui ont un niveau constant, donnant la mesure de la pesanteur de l'air

---

lustre la chymie par ses propres découvertes, l'enrichit encore de celles des autres, en les arrachant à l'oubli où le temps les avoit plongées.

dans les profondeurs inaccessibles, & à des hauteurs que l'observateur ne pourroit, ou ne voudroit pas parcourir lui-même, avec fig. en taille-douce; par M. CHANGEUX. A Paris, rue & hôtel de Serpente. In-8° de 24 pag. & une fig. en taille-douce. Prix br. 12 sols.

12. Ce qu'il y a de nouveau dans la construction des baromètres que nous annonçons, consiste en une simple addition d'une ou de plusieurs appendices; & ces appendices sont des tubes de verre. On voit la forme de ces instrumens dans la planche 1, fig. 1. & 2.

Dans le premier, l'appendice est placée au réservoir. Ce baromètre a la propriété de conserver toujours le même niveau.

Dans le second, l'appendice est appliquée à la partie supérieure du tube. Ce baromètre a la propriété de mesurer la pesanteur de l'air dans les profondeurs inaccessibles.

Dans le troisième, l'appendice est placée au réservoir, & inclinée dans un sens contraire à l'inclinaison de l'appendice du premier baromètre. Il a pour propriété de faire connoître la pesanteur de l'air à des hauteurs sur lesquelles on ne voudroit pas se hasarder de monter soi-même.

Dans les baromètres où la ligne de niveau change lorsque la colonne de mercure descend dans le réservoir, celui-ci se remplit; & lorsque la colonne monte, il se vide. La quantité de mercure n'est donc jamais constante dans le réservoir. Ce changement continuel complique les indications du baromètre de telle manière, que, lorsqu'on n'a point égard à cette complication, le baromètre est infidèle.

Tous les baromètres à réservoir sont plus ou moins sujets à ce défaut. On doit dire encore relativement à la grandeur des réservoirs, qu'étant différens dans presque tous les baromètres dont se servent les observateurs, cette différence donne lieu à un autre inconvénient considérable ; c'est-à-dire qu'elle empêche ces instrumens d'être parfaitement comparables.

Pour remédier à ces inconvéniens, on a imaginé des baromètres en forme de syphon, le renflement du réservoir à son extrémité supérieure, les grands réservoirs ou réservoirs à grands diamètres, le baromètre à déchargeoir, & autres inventions qui toutes ne remédient à ces inconvéniens, que d'une manière plus ou moins imparfaite.

Un baromètre à niveau constant seroit celui qui se corrigeroit de lui-même soit dans l'ascension, soit dans la descente du mercure. Il faudroit pour cela que ce réservoir se remplît & se vidât tour-à-tour de la juste quantité, & à l'instant précis où la variation de la colonne auroit lieu. Voilà ce que fait l'instrument qu'on propose, & qui est représenté dans la figure première, dont il faut voir la description dans l'ouvrage même, ainsi que celle des instrumens qui sont propres à mesurer la pesanteur de l'air dans des profondeurs inaccessibles, ou à des hauteurs qu'on ne voudroit pas parcourir soi-même.

Chacun sent facilement l'importance & l'utilité de ces instrumens, & combien la physique & principalement la météorologie, devra à son inventeur. Ces instrumens sont d'une construction si simple & si facile, qu'il n'y a pas d'ouvriers en verre qui ne les puissent fabriquer. Le sieur *Mossi*, marchand d'instrumens météo-

rologiques, & constructeur en toutes sortes de machines de physique, les vendra au même prix que les baromètres ordinaires. Cet artiste, très-connu, & bréveté de l'Académie, étant celui que l'inventeur a choisi pour les exécuter, & s'en étant parfaitement acquitté, il a cru qu'il convenoit de l'indiquer aux amateurs de physique.

PRIX.

L'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux a suspendu encore, jusques en 1785, son jugement sur les Mémoires nombreux qu'elle a reçus sur le sujet concernant les *moyens de suppléer au lait de femme pour l'allaitement des enfans trouvés* : & sans doute l'importance de l'objet justifie assez ce nouveau délai qu'elle a pris. Occupée à faire des essais des différentes méthodes qui lui ont été proposées, elle a dû en attendre les résultats avant de prononcer. Elle renouvelle cependant son invitation aux Auteurs de ces Mémoires, de continuer leurs recherches à ce sujet, & de lui en faire part. Elle recevra aussi dans cet intervalle, avec reconnoissance les ouvrages de nouveaux Auteurs qui voudront concourir pour ce Prix.

Pour sujet du Prix courant de cette même année 1785, l'Académie propose aujourd'hui la question suivante : *Peut-il y avoir des circonstances où le bien public exige qu'on gêne ou qu'on limite tel ou tel genre de culture ?*

Elle renouvelle l'annonce que le Prix courant de 1784, doublé d'un des Prix réservés, a été destiné à cette question : *Quel seroit le meilleur*

procédé pour conserver le plus long-tems possible, ou en grain ou en farine, le maïs ou bled de Turquie (frumentum Indicum, maïs dictum. C. B. P.) *plus connu dans la Guienne sous le nom de bled d'Espagne; & quels différens moyens il y auroit pour en tirer parti, dans les années abondantes, indépendamment des usages connus & ordinaires dans cette Province?*

Elle prononcera aussi, cette même année, sur les Mémoires qui lui ont été adressés pour le Prix extraordinaire proposé en 1780, concernant le *lecti-minctio*.

Les Prix simples & ordinaires, fondés par M. le Duc de la Force, sont une Médaille d'or de la valeur de *trois cents livres*: les doubles sont composés d'une pareille Médaille, & de *trois cents livres* en argent.

L'Académie ne reçoit les Pièces au concours que jusqu'au premier Avril de chaque année, lorsqu'elle n'a pas fixé d'autre terme aux Auteurs. Les paquets doivent être adressés francs à M. *de Lamontaigne*, Conseiller au Parlement & Secrétaire perpétuel de l'Académie.

AVIS.

Phytonomatotechnie universelle; c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, *sixième Cahier, déc. 1783.*

Messieurs les Souscripteurs sont priés de faire renouveller leurs souscriptions pour l'année 1784.

L'introduction & le premier cahier de 1784 seront distribués dans le courant de février.

Messieurs les Souscripteurs qui voudront avoir

les Figures de l'Introduction coloriées, sont priés d'en écrire à l'Auteur. On les prévient que les Figures qui servent à l'explication des Termes, sont gravées si parfaitement, qu'elles n'ont pas besoin de coloris. On prévient de plus Messieurs les Souscripteurs, que ces Planches contiennent beaucoup de détails, & que le coloris en augmenteroit considérablement le prix.

Plusieurs personnes ont paru desirer de se procurer l'Introduction séparément, sans souscrire pour l'Ouvrage entier. On prie ces personnes de donner leurs soumissions entre les mains de l'auteur, pour qu'on fasse tirer leurs Exemplaires en sus des deux cents destinés pour completter les deux cents Exemplaires de l'Ouvrage.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin;
DIDOT le jeune, quai des Augustins;
POISSON, cloître Saint-Honoré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Nous avons annoncé les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage dans les volume lviij, pag. 559, — vol. lix, page 477, — vol. lx, pag. 191 & 393,

Nos 1, 3, 4, 7, 9 10, M. GRUNWALD.
2, 6, 11, 12, M. ROUSSEL.
8, M. LE ROUX DES TILLETS.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1784. A Paris, ce 24 Décembre 1783.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. Didot jeune, 1784.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1784.

EXTRAIT (a).

DISSERTATIONS MEDICO-CHIMIQUES, dont l'une contient le procédé pour dissoudre le plomb dans le corps vivant, par le moyen du mercure coulant & animé; l'autre, intéressante pour tous les ordres des citoyens, expose les dangers presque inévitables des étamages, ainsi

(a) Par M. ROUSSEL.

que les remèdes efficaces pour guérir les maladies qui en résultent, & celles qui procèdent des autres substances métalliques; par M. PIERRE LALOUETTE, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & chevalier de l'Ordre du Roi.

Ces deux Dissertations se trouvent à la suite du Traité des Scrophules du même auteur, dont on a donné l'analyse dans le cahier d'octobre 1782, pag. 290. Il restoit à faire connoître ces dissertations, dont la première, fondée sur un fait de pratique très-intéressant, nous offre un de ces triomphes, malheureusement trop rares, de la chimie, appliquée au corps vivant. Celui-ci est sur-tout d'autant plus complet, que la chimie n'en partage point la gloire avec la nature. Le succès a été le seul ouvrage de l'art, ou plutôt de celui qui a trouvé la méthode qui fait le sujet de la dissertation. Voici comment il raconte lui-même l'événement qui donna lieu à sa découverte.

« M. *de Poinsable*, gouverneur de la Martinique, avoit eu une rétention d'urine causée par une inflammation au col de la vessie, dont le résultat fut un abcès. L'ulcère guéri laissa néanmoins une cicatrice qui rétrécissoit le col de la vessie & le canal de l'urètre, au point que l'urine ne sortoit que par un jet très-fin; de sorte que pour

peu qu'il ſurvînt de gonflement ou d'inflammation aux parties affectées, le paſſage devenoit encore plus étroit, & alors le malade étoit obligé de le dilater par le moyen d'une ſonde de plomb, que ſon chirurgien lui conſeilla de frotter de vif-argent pour la rendre plus coulante, & fondre les duretés que formoit la cicatrice. »

« M. *de Poinſable* qui ignoroit, comme ſon chirurgien, que le mercure rend caſſans tous les autres métaux, ne tarda pas à éprouver les funeſtes effets de cet avis imprudent; car le 6 mars 1749, la ſonde de plomb ſe caſſa dans l'urètre, de manière qu'il n'en retira que les deux tiers, & que la partie reſtante ſe gliſſa dans la veſſie. »

« M. *de Poinſable*, eſpérant peu des ſecours que lui offroient les chirurgiens du pays, partit pour en venir chercher en Europe, & conſultant par écrit les plus célèbres médecins & chirurgiens, il arriva à Paris. Tous les avis ſe réuniſſoient à lui faire ſubir l'opération de la taille pour extraire le morceau de ſonde, ne voyant pas d'autre moyen de l'en délivrer. »

« M. *Le Dran*, mon beau-père, continue M. *Lalouette*, que l'on compte parmi les premiers reſtaurateurs de la chirurgie, fut conſulté; il me raconta l'accident arrivé à M. *de Poinſable*, & me demanda mon ſentiment: je lui dis que je croyois la ſolution

de ce morceau de ſonde très-poſſible, & que je ne doutois pas qu'on ne pût en délivrer le malade ſans opération. Ma réponſe lui parut d'autant moins étrange, qu'il ſavoit que depuis long-temps je m'occupois de la recherche des moyens de purifier le mercure. En raſſemblant les obſervations que j'avois déja faites à cet égard, nous fîmes de nouvelles expériences relatives à la diſſolution du plomb par le moyen du mercure. J'en fis diſſoudre dans des vaſes au degré de la chaleur naturelle. Il fut convenu, de concert avec MM. *de Vernage*, *Caſteras* & *Aſtruc*, que M. *de Poinſable* avoit conſultés avec nous, de faire des épreuves ſur des animaux vivans. Elles furent faites d'abord ſur deux âneſſes, dans la veſſie deſquelles je fis diſſoudre un lingot de plomb que j'y avois introduit, & enſuite répetées deux fois, à huit jours d'intervalle ſur un crocheteur qui conſentit à s'y prêter. »

« A la vue de ce ſuccès, M. *de Poinſable* ſe livra, ſans héſiter, à un traitement qui devoit le délivrer de toutes les craintes qui le tourmentoient. Nous fîmes couler dans ſa veſſie le mercure par ſon propre poids, en l'introduiſant dans le commencement de l'urètre, à l'aide d'un petit entonnoir, ne voulant point nous ſervir de ſonde d'argent, de peur d'irriter le col de la veſſie, tou-

jours diſpoſé à une nouvelle inflammation. Huit jours furent employés à cette opération. La quatrième nuit nous eûmes lieu de croire que la ſonde étoit diſſoute. Cependant nous continuâmes d'introduire du mercure pendant quatre autres nuits, pour nous aſſurer de l'entière diſſolution. Nous nous apperçûmes bientôt qu'on ne trouvoit plus de plomb dans le mercure ſorti de la veſſie : le plomb diſſous & rendu coulant comme le mercure, en fut enſuite ſéparé & remis en maſſe. »

Qui diroit que l'Envie diſputa à M. *Lalouette* un ſuccès auſſi complet & auſſi évident ? C'eſt cependant ce qui arriva. M. *de Poinſable* étant retourné en Amérique, & y étant mort d'une maladie étrangère à ſon accident, ſon cadavre fut ouvert par ce même chirurgien, dont l'impéritie en avoit été la cauſe. Il crut ſans doute que ſa faute en paroîtroit moindre, s'il jettoit des nuages ſur la pratique qui l'avoit réparée ; il publia qu'il avoit trouvé dans la veſſie de M. *de Poinſable* le morceau de ſonde qu'on prétendoit avoir diſſous. L'expérience de M. *Lalouette* a été répétée depuis par pluſieurs médecins & chirurgiens célèbres, & elle a conſtamment réuſſi.

Il l'a étendue aux balles de plomb qu'on ne pourroit point extraire ſans courir le riſque d'endommager des nerfs ou des vaiſ-

ſeaux eſſentiels. Il en fit un eſſai ſur un domeſtique qui avoit ſervi dans le régiment de Lalli, & qui avoit été bleſſé au ſiège de Pondicheri. Une balle enchâtonnée dans le fémur de ce domeſtique fut diſſoute par la même méthode qui avoit été employée pour diſſoudre la ſonde de M. *de Poinſable*, & avec le même ſuccès. Chacun ſent facilement les avantages que la médecine & la chirurgie peuvent tirer d'une ſemblable découverte.

M. *Lalouette* perſuadé que le mercure amalgamé avec les demi-métaux, tels que le zinc, le régule d'antimoine, le biſmuth & le régule d'arſenic, pourroit recevoir de ces demi-métaux, quelque propriété capable d'agir plus efficacement ſur le plomb, que le mercure n'auroit pu le faire, a fait pluſieurs expériences, en amalgamant ces demi-métaux avec le mercure, d'où il réſulte,

1°. Que le mercure qui a été amalgamé avec le zinc, n'a nulle action ſur le plomb.

2°. Que celui qui a été amalgamé avec le régule d'antimoine, n'exerce ſur le plomb aucune action ſenſible.

3°. Que le mercure qui a été amalgamé avec le biſmuth, fait la queue, & agit ſur le plomb d'une manière bien marquée, quoique lentement.

4°. Que le régule d'arſenic, amalgamé

avec le mercure, ne fait point faire à celui-ci la queue, & opère plus puiſſamment, & bien plus promptement ſur le plomb, que les trois amalgames ci-deſſus.

M. *Lalouette* s'eſt auſſi aſſuré que le mercure qui a été amalgamé avec l'étain, diſſout parfaitement le plomb, & que l'étain ne tient cette propriété qu'il communique au mercure, que des parties arſénicales qu'il contient en plus ou moins grande quantité. Il a voulu obſerver quel ſeroit l'effet du mercure animé par l'étain, ſur la veſſie des animaux vivans. Il fit paſſer un petit cylindre de plomb dans la veſſie d'une âneſſe, & enſuite ſix onces de ce mercure. Huit heures après, il fit tuer l'animal; & l'ayant ouvert, il ne trouva pas le moindre veſtige de plomb. Ayant reçueilli tout le mercure où le plomb avoit été diſſous, il le peſa, & trouva le même poids de ces deux ſubſtances réunies, à quelques grains près; il examina avec le plus grand ſoin l'endroit de la veſſie où le mercure avoit ſéjourné pendant huit heures, & il vit avec la plus grande ſatisfaction qu'il n'avoit produit aucune eſcarre, ni même de taches ſemblables à celles qu'il avoit obſervées à l'ouverture d'autres animaux, dans leſquels il avoit introduit le mercure animé par l'arſenic & le biſmuth ſéparément.

Malgré cette heureuſe expérience, M.

Lalouette perſuadé que l'étain doit à l'arſenic ſeul la propriété qu'il communique au mercure de diſſoudre le plomb, en conclut que l'uſage de ce métal peut avoir les plus funeſtes effets, & ce ſont les dangers des étamages qui ſont l'objet de la *ſeconde diſſertation.* L'Auteur en l'écrivant ſemble avoir plus conſulté ſon zèle pour l'humanité, que l'expérience & l'obſervation. L'uſage des vaiſſeaux étamés eſt univerſel, & cependant l'on ne voit point qu'il en réſulte aucun des accidens que l'auteur redoute. L'étain, il eſt vrai, contient de l'arſenic; mais M. *Bayen* (*a*) nous dit que la maſſe de l'étain exiſtant dans le Royaume, ne contient pas au delà d'$\frac{1}{1152}$ de régule d'arſenic; enſorte qu'un homme qui n'emploieroit ſur ſa table que de la vaiſſelle d'étain, ne pourroit avaler un grain de régule qu'autant qu'il prendroit avec ſes alimens, trois onces d'étain; ce qu'il pourroit à peine faire dans l'eſpace de quarante-huit ans. Ce chimiſte célèbre, pour achever de raſſurer ſur les effets de l'étain, rapporte qu'il a nourri pendant quelque temps une chienne avec des alimens auxquels on mêloit de l'étain, allié à $\frac{1}{16}$ de régule, & que cet animal a avalé juſques à un grain d'arſenic par jour ſans en être incommodé. Ces expé-

(*a*) Recherches chimiques ſur l'étain.

riences, faites avec la ſagacité & l'exactitude qui caractériſent ce chimiſte, doivent fixer l'opinion du public au ſujet de l'étain, ſans rien diminuer de l'eſtime qu'on doit à un auteur ami des hommes, lors même qu'il ne conçoit que de fauſſes alarmes.

EXTRAIT (*a*).

TRAITÉS ſur divers accouchemens laborieux, & ſur les polypes de la matrice; ouvrage dans lequel on trouve la deſcription d'un nouveau levier, imité de celui de Roonhuyſen, mis en parallèle avec le forceps, ainſi que d'un nouvel inſtrument pour la ligature des polypes, approuvé par l'Académie royale de chirurgie de Paris; par M. HERBINIAUX, chirurgien-accoucheur & lithotomiſte à Bruxelles. A Bruxelles, chez J. L. Boubers, *imprimeur-libraire, rue d'Aſſaut; & à Paris, chez* Didot le jeune, 1782. Tome II, in-8°. *Prix 7 l. 4. ſ.*

Nous avons déja rendu compte (*b*) du premier volume qui traite des accouchemens laborieux: nous avions vu avec peine,

---

(*a*) Par M. ALPHONSE LE ROI.
(*b*) Tome LVIII, pag. 481.

& dit avec franchiſe, que l'auteur qui pouvoit enrichir l'art des accouchemens par la ſimple deſcription de la manœuvre des *Roonhuyſen* & de M. *Titzing*, qu'il a adoptée, avoit voulu s'approprier l'inſtrument de ces accoucheurs célèbres & leurs manœuvres, & qu'il avoit à cet effet compoſé un gros ouvrage rempli de beaucoup de choſes inutiles, obſcures & fauſſes; que dans cet ouvrage, comme dans tous les autres ſur les accouchemens, on ſembloit donner à cet art beaucoup de prix par la difficulté de le poſſéder. En relevant les erreurs qui s'y trouvent, nous avons cru devoir rendre à la vérité un hommage ſincère & utile à l'art des accouchemens; mais c'eſt avec la même candeur & avec un vrai plaiſir que nous annonçons au public, que le deuxième volume qui traite des polypes eſt un ouvrage intéreſſant, utile, néceſſaire, & incapable de jetter dans l'erreur. Cet ouvrage, le réſultat d'un grand nombre d'expériences réitérées, & non pas celui de vagues hypothèſes, eſt de peu d'étendue. Quand on écrit ſur une matière qu'on poſsède bien, les idées ſont claires, préciſes, & l'ouvrage n'eſt pas long; c'étoit ſans doute ce que penſoit *Callimaque*, lorſqu'il diſoit: *Un gros livre eſt un grand mal.*

M. *Herbiniaux* diviſe en deux parties ſon ouvrage ſur les polypes: dans la première

Partie, il donne la définition du polype; il indique les divers noms ſous leſquels il en eſt fait mention dans pluſieurs ouvrages, ſa fréquence & la confuſion qu'on peut en faire avec d'autres accidens.

Dans la deuxième partie, M. *Herbiniaux* traite de la cure chirurgicale des polypes, au moyen de la ligature; d'un inſtrument propre à faire cette ligature dans le vagin; de l'extraction après la ligature de ces maſſes charnues, quelquefois d'un volume énorme; & ce qui rend cet ouvrage encore plus intéreſſant, c'eſt que M. *Herbiniaux* ne diſſimule pas que cette même ligature eſt quelquefois accompagnée ou ſuivie d'accidens fâcheux, & même mortels.

Le polype, dit M. *Herbiniaux*, eſt une concrétion lymphatique qui ſe forme dans les vaiſſeaux, ou c'eſt une excroiſſance qui ſe forme dans des parties charnues & membraneuſes, comme à l'intérieur de la matrice & du nez. Ces excroiſſances ſont quelquefois recouvertes d'une membrane; d'autres fois on n'en apperçoit pas, ſur-tout lorſque le polype eſt dur, liſſe & poli. On a donné à ces ſubſtances le nom de *polypes*, mot qui ſignifie à pluſieurs pieds, par comparaiſon avec les animaux de ce nom. Les anciens auteurs les appelloient *poulpes*. *Ambroiſe Paré* les déſigne ſous le nom de *ſarçome*, de *fungus*, de *mal S. Fiacre*, de

verrue maligne; *Bartholin* les appelle *carcinome.* Il dit en avoir vu beaucoup à Copenhague, il les attiroit au dehors avec des pinces, & en faiſoit la ligature; *Marc-Aurele Séverin* les nommoit *cercoſis*, parce qu'il en avoit vu de pendans hors de la vulve comme une queue; *Dionis* les appelloit également de ce nom.

En liſant tout ce qu'en ont dit ces auteurs, & beaucoup d'autres, on voit qu'avant M. *Levret* on n'avoit point encore publié de méthode, ni d'inſtrumens propres à faire cette ligature bien haut dans le vagin; ce qui néanmoins étoit d'autant plus néceſſaire que les polypes ne ſont pas rares, puiſqu'en douze ans de pratique M. *Herbiniaux* en a opéré neuf. En effet, ſi la membrane ſpongieuſe du nez devient ſi fréquemment polypeuſe, la membrane interne de la matrice n'eſt pas moins fréquemment diſpoſée à donner naiſſance à ces ſortes d'excroiſſances.

Les ſymptômes du polype de la matrice ſont, dans le commencement, des mal-être, des dégoûts, des mélancolies, des borborigmes, des palpitations, des embarras dans l'hypogaſtre, puis des douleurs de reins; ces ſymptômes s'accroiſſent avec le mal. Enfin viennent des pertes, des gonflemens de ventre, la fièvre, des écoulemens jaunes, ſanieux, putrides, avec des excrétions

de lambeaux charnus. Au toucher l'on trouve une ſi grande confuſion dans les parties de la génération, qu'elle peut tromper le meilleur praticien, le polype reſte quelquefois renfermé dans la matrice, & n'en ſort pas. *Saviard*, dans ſes Obſervations, rapporte qu'il ouvrit la matrice d'une femme morte de cette maladie, & qu'il y trouva un polype de la groſſeur d'un cœur de bœuf; la matrice par ſon effort expulſif chaſſe ſouvent les polypes dans le vagin, & même hors de la vulve.

On a pris ſouvent un polype pour un renverſement de matrice, & un renverſement de matrice pour un polype. Le polype a quelquefois un enfoncement & des anfractuoſités qui ont impoſé : de-là ces obſervations dans leſquelles on aſſure avoir lié ou amputé la matrice : ſouvent auſſi le renverſement du fond de la matrice qui ſe préſente au col, en impoſe. M. *Levret* avoit vu cet accident, qui n'avoit produit d'autre déſordre à la ſuite de l'accouchement, que de ſupprimer les règles à une femme âgée de trente ans. *Lamothe* rapporte des exemples de ces ſortes de renverſemens de matrice. On a ſouvent pris des polypes pour des chutes de vagin, & cette mépriſe a été bien funeſte aux femmes, puiſqu'elles en ſont mortes ſans qu'on ait ſoupçonné la cauſe de leur maladie. M.

Herbiniaux en cite plusieurs exemples. On a fait pis encore ; après avoir pris le volume que ces polypes donnoient au ventre pour un état de grossesse, on a pris pour un véritable accouchement les efforts que faisoit la matrice pour se débarrasser de cette masse charnue dont la grosseur équivaloit, en ce cas, à celle de la tête d'un enfant. On a employé le forceps, & à force d'efforts & de violence, on a emporté & la tumeur & la matrice. M. *Herbiniaux* cite l'auteur de cette terrible manœuvre, & il en donne les détails. D'autres fois on a pris ces mêmes écoulemens de polypes pour des écoulemens vénériens, & l'on a mal-à-propos employé des mercuriaux ; ou bien ces mêmes écoulemens confondus avec ceux que produit un cancer, ont fait abandonner à une mort certaine des femmes qu'on pouvoit sauver : d'autres fois aussi l'on a pris des hernies de différens viscères du bas-ventre dans le vagin, pour des tumeurs polypeuses, hernies qui souvent sont les suites de l'effet du forceps, comme on peut le voir dans notre auteur.

Pour éviter toutes ces erreurs, M. *Herbiniaux* conseille de ne pas négliger de toucher avec beaucoup d'intelligence toute fille ou femme sujette à des hémorragies, sur-tout si elles sont accompagnées d'écoulemens séreux ou putrides.

Le polype eſt d'un pronoſtic d'autant moins fâcheux, dit M. *Herbiniaux*, que ſon pédicule eſt plus long & moins gros.

Il eſt des excroiſſances molles & charnues ſans pédicule qui ſe placent dans le vagin, & ſur-tout près des déchirures qui ſe font au col de la matrice lors de l'accouchement. Ces ſortes d'excroiſſances que l'auteur appelle *vivaces*, ſont ſans membranes; ce ſont des eſpèces de champignons variqueux ſans pédicules. M. *Herbiniaux* dit qu'après en avoir fait la ligature, elles reviennent de nouveau & cauſent des hémorragies; ces ſortes d'accidens nous paroiſſent aſſez ſemblables aux verrues qui ſe portent quelquefois au vagin des vaches. On les ampute, on les lie, & enſuite on y porte le feu. Nous penſons que ce ſeroit un moyen ſûr de remédier aux hémorragies qu'elles produiſent, & contre leſquelles M. *Herbiniaux* n'a pas trouvè de remède.

Tel eſt en abrégé tout ce que l'on trouve dans la première partie de l'ouvrage de M. *Herbiniaux*. Il traite dans la ſeconde de la cure chirurgicale des polypes. Extirper la tumeur, prévoir, ou remédier aux ſuites de l'opération, telles ſont les indications qui ſe préſentent à remplir.

Les anciens opéroient les polypes par la torſion, l'inciſion & la cautériſation. M. *Herbiniaux* ne dit rien de ces deux derniers

moyens, qui assurément ne doivent pas être rejettés, & sur-tout la cautérisation par le feu, qui me paroît le seul remède à employer lorsque la ligature produit les tourmens affreux & funestes dont nous allons rendre compte.

Les anciens ne portoient point la ligature jusqu'à la racine du pédicule du polype ; & M. *Levret* est le premier qui l'ait tenté : le succès a souvent couronné cette entreprise. Les plus habiles chirurgiens attendoient souvent que le polype fût hors de la vulve, & cette attente devenoit quelquefois funeste. On en voit une preuve dans *Smellie*, qui ayant été appellé pour accoucher une femme qui avoit un polype, la délivra très-difficilement, & conseilla d'attendre que le polype fût hors du vagin pour en faire la ligature; mais la femme parvint en attendant à un tel état de foiblesse, que cette ligature trop tardive ne put s'opposer à sa mort, qui arriva peu après l'opération. Plusieurs praticiens imitoient aussi *Bartholin*, qui attiroit le polype au dehors, au risque de produire une chute de matrice & de vagin.

M. *Herbiniaux*, appellé auprès d'une femme qui avoit un polype sorti de la matrice & du vagin, en fit la ligature, & trois jours après il l'amputa au dessous de la ligature; cette incision ne produisit aucun accident,

accident, aucune hémorragie, mais feulement une fièvre qui fut calmée par des antiphlogiftiques; ce qui détermina M. *Herbiniaux* à cette opération, c'eft que le poids de la tumeur entraînoit la matrice & le vagin. Après cette fection le pédicule fe releva, & trois jours après il tomba deffféché.

Après la ligature les écoulemens augmentent, la tumeur diminue de volume, fe sèche & tombe avec l'inftrument, ou fi la tumeur eft trop volumineufe, on en fait l'extraction avec un petit forceps; mais toutes les ligatures de polypes ne fe font pas avec auffi peu d'accidens; &, à cet égard, M. *Herbiniaux* eft d'une fincérité qu'on ne trouve pas toujours dans les obfervations publiées en faveur d'un moyen qu'on veut établir.

M. *Herbiniaux* après avoir fait la ligature d'un polype qui n'avoit que la groffeur d'un œuf de poule, a vu furvenir les accidens les plus affreux, des défaillances mortelles, la fièvre, le délire, les convulfions; ce n'étoit point de la douleur, c'étoit une torture qui arrachoit à la malade les hurlemens les plus affreux. La malade néanmoins éprouva ces accidens avec un courage, qui contribua beaucoup à la fauver.

M. *Herbiniaux* obferve que ces accidens très-alarmans arrivent fur-tout aux femmes

attaquées d'hyſtéricisſme ; il dit & prouve, d'aprés des obſervations, que le plus léger accident peut long-temps encore, même après une opération bien faite, réveiller une ſenſibilité qui produira des déſordres fâcheux, & il termine le récit de ſes obſervations par le détail d'une opération qu'il pratiqua ſur une femme très-ſenſible, & dont la ſenſibilité parut au point, qu'elle mourut d'accidens très-multipliés, qui furent & la ſuite de l'opération, & l'effet de l'arrivée inattendue d'une ſœur qu'elle aimoit tendrement.

Il eſt aſſez difficile de donner par écrit une deſcription de l'inſtrument de M. *Herbiniaux*, ce ſont deux canules dans leſquelles ſont paſſées des ficelles : au moyen de ces canules on va porter une ficelle au pédicule de la tumeur. Lorſquelle y eſt arrivée, on ſerre la ficelle que l'on tire, & que l'on aſſujettit à tel degré de tenſion que l'on veut, au moyen d'un écrou.

M. *Herbiniaux* a déja fait connoître cet inſtrument en 1771 ; il l'a corrigé depuis, & il l'a préſenté à l'Académie royale de chirurgie. M. *Levret*, qui croyoit avoir ſeul le droit d'écrire ſur les polypes, & de publier un inſtrument propre à les lier, fit paroître dans le Journal de Médecine une critique de cet inſtrument. En général tous ceux qui, en chirurgie, ont inventé quelques

instrumens, ressemblent aux Ottomans, qui pour régner égorgent leurs frères. M. *Herbiniaux* ne put se faire entendre dans toutes ces discussions, il fit en 1771 imprimer ses plaintes dans un Journal allemand que faisoit alors M. *Richter*; & enfin aujourd'hui M. *Herbiniaux* présente la collection de tous ses travaux en ce genre.

Quelque utile, quelque simple que soit l'instrument de M. *Herbiniaux*, nous désirons encore que M. *David*, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, si connu par ses rares talens dans la chirurgie, veuille publier l'instrument dont il fait usage pour la ligature des polypes de la matrice; il est si simple, qu'en le voyant on ne peut pas croire qu'on en ait imaginé un autre.

L'ouvrage de M. *Herbiniaux* est, comme on le voit, un ouvrage utile & même nécessaire; mais il s'en faut de beaucoup encore que la matière y soit traitée à fond. On n'y trouve rien sur les causes de cette maladie, ni sur les moyens de la prévenir, ou d'y remédier dans le principe: sur cet article enfin tout n'est pas trouvé, tout n'est pas dit encore.



OBSERVATION

Sur une phthiſie guérie par l'uſage du lait de femme; par M. CHEVILLARD, *docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, & médecin à Mante-ſur-Seine.*

Une Demoiſelle des environs de ce pays, âgée de quinze ans, née de parens bien conſtitués, avoit depuis long-temps une phthiſie pulmonaire qui lui étoit ſurvenue à la ſuite d'une fluxion de poitrine mal ſoignée. La malade éprouvoit des douleurs dorſales très-vives, accompagnées d'une dyſpnée très-fatiguante, de ſueurs colliquatives, & de la fièvre hectique qui la réduiſoit dans un maraſme conſidérable. Elle avoit une rougeur circonſcrite ſur les joues, & ſouvent de la bouffiſſure. Ses crachats étoient d'une mauvaiſe couleur, & exhaloient une odeur très-fétide, ce qui annonçoit un foyer de ſuppuration dans la poitrine; ſes cheveux tomboient, & ſes forces dépériſſoient tous les jours : cet état me rappella ce que dit *Hippocrate* dans l'Aphoriſme ij, ſect. v : *In tabe vexatis, ſi ſputum quod tuſſi rejiciunt carbonibus infuſum gravem odorem emittat, & capilli è capite defluant, lethale eſt.*

Je voyois donc la malade dans le plus grand danger, & ſon âge ſeul me laiſſoit quelque eſpérance. J'interdis toutes eſpèces de viandes, ainſi que les ragoûts ſalés, épicés, les vins, les liqueurs, & en général tout ce qui pouvoit augmenter l'acrimonie des humeurs. Je conſeillai à la malade d'éloigner les réflexions triſtes; je la mis à l'uſage d'un régime adouciſſant tiré des végétaux; elle ſoupoit tous les ſoirs avec les crêmes faites avec le ſagou, le ſalep, la farine de riz, & autres. La malade partageoit en pluſieurs repas la nourriture d'un ſeul jour, & avoit ſoin de ne jamais trop charger ſon eſtomac le ſoir. Quand la langue donnoit des ſignes de ſaburre, & que l'état des ſolides ne préſentoit pas trop d'irritation, je purgeois la malade avec deux onces de manne & une once de ſirop de fleurs de pêcher. Quelque temps après, je lui fis appliquer un véſicatoire à la nuque, & je la mis à l'uſage du lait de femme, qu'elle prenoit deux fois par jour à des diſtances aſſez éloignées de ſes repas. Ce lait eſt plus balſamique & plus analogue à nos humeurs, que ceux qu'on a coutume d'employer pour les perſonnes qui ſont dans cet état. L'uſage continué de ce régime a rétabli la malade en fort peu de temps, & la met aujourd'hui dans le cas de jouir d'une parfaite ſanté.

NOUVELLES RÉFLEXIONS

De M. SEGRETAIN, chirurgien gradué, lithotomiste & accoucheur à Laval au bas Maine, sur une rétention d'urine, observée par M. WANTERS, *médecin à Vetteren en Flandres, & récemment par M.* DESGRANGES, *gradué du collège royal de chirurgie de Lyon.*

L'observation de M. *Wanters*, insérée dans le Journal de Médecine, cahier d'avril 1780, me fit faire quelques réflexions que j'envoyai en mai ou juin, & qui ont paru dans le Journal d'octobre 1782. M. *Desgranges* dans le Journal de janvier 1783, a publié quelques observations propres, à ce qu'il croit, à lever les doutes que j'avois sur la réalité du fait observé par M. *Wanters* : on va juger s'il a dû y réussir.

J'ai douté que la rétention d'urine observée par M. *Wanters* chez la femme *Bogaert*, fût occasionnée par un renversement de la matrice. Je ne reviendrai pas sur cette manière de s'exprimer que j'ai combattue, & que je crois encore qu'on ne peut admettre, à moins de vouloir brouiller les idées des jeunes chirurgiens, qui savent qu'on appelle ainsi un état contre-nature de la matrice, absolument différent de la position

vicieuſe de ce viſcère dont il eſt ici queſtion. Je ne m'occuperai pas non plus de l'obſervation, que je prie le lecteur de vouloir bien relire, ainſi que mes réflexions; j'ajouterai ſeulement que le fait rapporté par M. *Wanters* a une très-grande reſſemblance avec celui que j'ai trouvé dans *Smellie* (a). A la vérité *Smellie* ne fait point mention de renverſement de matrice, la cauſe de la rétention d'urine lui parut différente; mais dans les deux cas, la maladie dura preſque également, parce que, comme M. *Wanters*, *Smellie* méconnut la cauſe; comme lui, il ne ſongea pas à élever la matrice, & à la maintenir dans cet état au moyen d'un peſſaire (*b*); comme lui, il vidoit trop rarement la veſſie pour qu'elle pût reprendre ſon reſſort. Dans les deux cas, la rétention d'urine paroît n'avoir diſparu que lorſque la matrice, élevée au deſſus du petit baſſin, a ceſſé de comprimer les voies urinaires. Les ſaignées, les bains, les purgatifs & les ventouſes employés par *Smellie* ne me paroiſſent pas avoir été mieux

---

(*a*) Obſerv. pag. 147, art. 2; de la difficulté d'uriner.

(*b*) Burton me paroît être le premier qui ait conſeillé dans ce cas l'uſage du peſſaire. *Voyez* Syſtême de l'Art des Accouchem. traduit par M. *Le Moine*, pag. 253, paragr. 66.

indiqués que les moyens que M. *Wanters* mit en uſage.

M. *Deſgranges* fait précéder la défenſe de l'obſervation de M. *Wanters*, par cette épigraphe : *Experientiâ duce, annuente theoriâ.* M. *Deſgranges* me permettra d'abord de lui dire qu'un fait rapporté par un ou deux praticiens, quand même il ne ſeroit pas démenti par la théorie, ne conſtitue point la véritable expérience. L'expérience dans notre art n'eſt, à mon gré, que la pratique écrite & avouée des grands maîtres. Voyons donc maintenant s'il eſt d'expérience que la rétention d'urine reconnoiſſe quelquefois pour cauſe un déplacement de la matrice, tel que ſon fond ou ſon muſeau porté & abaiſſé en devant contre le col de la veſſie ou l'urètre, ferme abſolument le paſſage aux urines & les retienne dans ce ſac membraneux ; &, pour donner à cette queſtion plus d'étendue que je ne le voulois lorſque j'écrivis contre l'obſervation de M. *Wanters*, j'ajouterai dans le cas, & hors le cas de groſſeſſe.

Si je conſulte cette expérience qu'atteſte M. *Deſgranges*, ſa réponſe m'autoriſe à dire que cette cauſe de rétention d'urine eſt, dans le cas de groſſeſſe, un être de raiſon ; puiſque MM. *Wanters* & *Deſgranges* ſont les ſeuls qui aient cru la reconnoître : aucun praticien avant eux n'en a fait men-

tion ; & ce qu'il eſt eſſentiel de remarquer, c'eſt que dans les deux obſervations c'étoit le muſeau de la matrice qui comprimoit l'urètre, & à peu près au même terme de la groſſeſſe ; le déplacement contraire ne s'eſt jamais montré à qui que ce ſoit, comme cauſe de la rétention d'urine pendant la groſſeſſe.

Des deux faits connus juſqu'à préſent, je crois avoir ſuffiſamment infirmé celui de M. *Wanters ;* reſte donc ſeul & ſans appui celui qui fait le ſujet de la deuxième obſervation de M. *Deſgranges*. Le voici : « Une blanchiſſeuſe d'un tempérament robuſte & ſanguin, groſſe de trois mois & demi, & pour la première fois, éprouve pendant huit jours des difficultés à uriner qui ſe changent en rétention d'urine pour laquelle M. *Deſgranges* eſt appelé au bout de vingt-quatre heures. La rétention n'étoit pas complette, car de temps en temps il s'écouloit quelque peu d'urine comme par regorgement. La région hypogaſtrique, &c. »

M. *Deſgranges* ne nous fait pas connoître quelles furent d'abord ſes idées ſur la cauſe de cette maladie. Lorſque j'ai dit que la rétention d'urine, obſervée par M. *Wanters*, me paroiſſoit avoir eu pour cauſe la deſcente & l'augmentatiou du volume de la matrice, je n'ai pas prétendu que ces cauſes fuſſent les ſeules de la rétention d'urine du

troisième au quatrième mois de la grossesse; M. *Desgranges* peut même ne les avoir pas soupçonnées, car la malade étoit enceinte pour la première fois, elle étoit jeune, robuste & sanguine; il pouvoit, comme M. *Wanters*, croire à la *déroute* du sang, à la pléthore, à l'inflammation même, s'il y avoit fièvre; *Smellie* croit avoir plusieurs fois observé la rétention d'urine provenant de ces causes, & l'avoir traitée avec succès par la saignée & les anti-phlogistiques; ce fut aussi la pratique de M. *Desgranges*, après qu'on eut rebuté l'usage de la sonde qui lui avoit paru le secours le plus urgent. Il étoit également essentiel de vider le rectum, & il ne paroît pas qu'on y ait songé. La rétention d'urine, dit M. *Desgranges*, n'étoit pas complette, il sortoit de l'urine comme par regorgement.

Cette expression, *comme par regorgement*, ne me paroît pas assez précise, & il me semble facile de juger si l'urine sort ou non, par regorgement. Dans ce dernier cas, l'issue de l'urine est toujours accompagnée d'efforts & d'épreintes de la vessie: dans le premier l'urine sort continuellement, &, pour ainsi dire, sans que le malade s'en apperçoive.

« La malade qui s'étoit d'abord opposée à ce qu'on fît usage de la sonde, y consentit au bout de deux heures; & à peine fut-elle

dans l'urètre, que M. *Desgranges* rencontra un obstacle insurmontable à sa pénétration ultérieure : ce fut alors qu'au moyen de deux doigts introduits dans le vagin, il découvrit la vraie cause de la maladie ; c'étoit le museau de la matrice qui, se portant au bas de la symphise du pubis, & appuyant fortement contre l'urètre à sa naissance, s'opposoit totalement à la sortie des urines; si ce n'est que se déplaçant peut-être quelquefois par la variation des attitudes, il en permettoit quelque peu d'issue. La paroi postérieure & le fond de cet organe arcboutoient d'autre part contre le rectum, & sembloient s'y être creusés une place ; car au dessous il sentit des matières amassées, & la difficulté qu'il eut à relever cette portion de l'utérus lui fit croire qu'il y en avoit aussi au dessus. Par cette première tentative il éloigna, dit-il, assez le corps de la matrice de la vessie. »

De ce que M. *Desgranges* rencontra un obstacle insurmontable à l'entrée de la sonde, &c. peut-on en conclure que la matrice étoit, comme il le dit, renversée ? Non certainement, car, outre que nombre d'autres causes peuvent s'y opposer, le volume de la matrice relâchée, & le rectum plein d'excrémens, formoient un obstacle suffisant. J'ai dit la matrice relâchée, elle étoit au moins sûrement déprimée par le volume

& la maſſe, de près de deux pots d'urine contenue dans la veſſie. Si la matrice n'eut pas été au moins déprimée, comment M. *Deſgranges* auroit-il trouvé le muſeau de ce viſcère au bas de la ſymphiſe du pubis, & auroit-il pu en atteindre le fond? Les dimenſions de cet organe étoient déja bien augmentées; & M. *Levret* dit qu'il eut beaucoup de peine à y réuſſir dans une femme qui n'étoit pas groſſe, quoique la matrice fût dans une poſition horizontale, & qu'il fût obligé de toucher par le rectum. Par le titre de ſon obſervation, M. *Deſgranges* nous dit auſſi que telle étoit la poſition de la matrice dont il eſt ici queſtion; mais, par l'obſervation même, il paroît qu'elle n'étoit pas telle, puiſque ſa paroi poſtérieure & ſon fond arcboutoient contre le rectum; la poſition n'étoit donc qu'oblique & le renverſement incomplet.

« Ces parties ſembloient s'être creuſé une place dans les matières amaſſées dans le rectum. » On voit par ces expreſſions que la matrice renverſée étoit, qu'on me paſſe le terme, comme enclavée dans le petit baſſin, & s'oppoſoit totalement, comme le feroit une tête enclavée, à la ſortie des urines. Cependant la *rétention n'étoit pas totale; la matrice ſe déplaçoit peut-être par la variation des attitudes.* La matrice comprimée de toutes parts par le rectum plein

d'excrémens, & la veſſie exceſſivement pleine, ne pouvoit guères, ce me ſémble, ſe déplacer par la variation des attitudes.

M. *Deſgranges* ne ſe met-il pas un peu à découvert, lorſqu'il dit: « Par cette première tentative j'éloignai aſſez le corps de la matrice de la veſſie pour y faire pénétrer la ſonde; » & c'étoit donc le corps de la matrice & non ſon muſeau qui formoit l'obſtacle, & étoit la cauſe de la rétention d'urine: autrement c'eût été ce muſeau qu'il eût fallu écarter, non pas comme il le dit de la veſſie, mais de ſon col & de l'urètre: d'ailleurs en éloignant du rectum, & relevant le fond & la paroi poſtérieure de l'utérus, on écarte bien en même temps du col de la veſſie & de l'urètre, le muſeau & le col de ce viſcère; mais certainement auſſi on rapproche ſon corps de la veſſie loin de l'en éloigner.

Ici M. *Deſgranges* nous dit qu'il lui fut aiſé d'atteindre le fond de la matrice renverſée en arrière, en côtoyant la paroi poſtérieure du vagin. Tous les praticiens pourront bien ne pas croire à cette facilité; le rectum étoit plein d'excrémens, &, ſelon lui, la matrice n'étoit point deſcendue; & d'ailleurs on ſe rappelle que je viens de parler des difficultés qu'avoit rencontrées M. *Levret* dans une femme qui n'étoit pas groſſe. M. *Deſgranges* dit, à la vérité, que

les voies utérines étoient fort amples, mais on ne devine pas le pourquoi, car la femme étoit robuſte, ſanguine, groſſe de ſon premier enfant, & ſans doute jeune & d'une chair ferme ; cependant ſa manœuvre ſuppoſoit la largeur des voies utérines : la voici.

M. *Deſgranges* ſouleva doucement le fond de la matrice en ramenant à proportion ſon muſeau vers le milieu du baſſin ; de cette manière il opéra le redreſſement de ce viſcère, & ce ne fut pas, dit il, ſans peine ? Je le crois, puiſque le rectum étoit plein d'excrémens au deſſus & au deſſous de la matrice, & que la veſſie contenoit deux pots d'urine ; cette manière de faire exigeant l'uſage de pluſieurs doigts des deux mains, ſuppoſe en même temps l'amplitude naturelle du vagin & de la vulve, ou ſa dilatation forcée. M. *Wanters* ne fut pas ſi heureux que M. *Deſgranges*, il n'en put venir à bout par cette voie ſeule, il fut obligé d'agir auſſi par le rectum ; cependant il auroit dû y trouver plus de facilité que M. *Deſgranges*, puiſque la femme qui fait le ſujet de ſon obſervation avoit eu une deſcente & deux avortemens.

Le lendemain, lorſque M. *Deſgranges* plaça un peſſaire, la matrice n'étoit ſans doute plus renverſée, car il n'en eſt plus mention : on aura pourtant, je penſe, peine à croire que le coup de main de la veille

ait pu obliger ce viſcère à conſerver ſa ſituation naturelle, malgré la poſition que l'on fit garder à la malade pendant la nuit. Ici M. *Deſgranges* eſt encore plus heureux que ne le fut M. *Wanters ;* cette manœuvre de M. *Deſgranges* fit auſſi ſans doute diſparoître la rétention d'urine, car il n'en parle plus.

La groſſeſſe vint à terme, mais l'accouchement fut pénible & laborieux ; on fut obligé de ſe faire aider par un confrère, & de retourner l'enfant (*a*).

Cette note mérite, à mon gré, quelques réflexions, & pourroit, s'il en étoit beſoin, nous aider à découvrir une cauſe de cette rétention d'urine. En effet, comme M. *Deſgranges* ne nous dit pas quelles furent les cauſes qui rendirent l'accouchement pénible & laborieux, ne pourroit-on pas croire que l'attache du placenta vers le col de la matrice a occaſionné la poſition vicieuſe de l'enfant & la difficulté de l'accouchement, que cette même attache du placenta vers le col de la matrice a donné lieu au développement de cette partie, lorſque l'utérus étoit encore contenu dans le petit baſſin, & que ce développement prématuré a été la cauſe compreſſive du col de la veſſie, & par conſéquent la cauſe de la rétention d'urine.

On ne dira peut être pas que l'accouche-

(*a*) Ceci eſt une note de M. *Deſgranges.*

ment a été laborieux, parce que la matrice d'abord renverſée a conſervé une obliquité dans ce ſens, car il n'en peut exiſter de ce genre que dans les femmes dont la partie inférieure de l'épine eſt arquée en dehors. La ſaillie naturelle que font en dedans les vertèbres des lombes s'y oppoſe abſolument.

Cette cauſe de la rétention d'urine paroîtroit d'autant plus vraiſemblable, que la femme qui en a été le ſujet, n'a rien éprouvé de ſemblable dans une groſſeſſe ſuivante, & qu'il paroît que l'accouchement a été heureux.

Ce renverſement, dit M. *Deſgranges*, eſt venu pour avoir porté ſous un bras un chaudron très-lourd, rempli de linges mouillés, & l'avoir appuyé fortement ſur ſon ventre en voulant le paſſer ſous l'autre bras; qu'à cette époque, elle s'apperçut d'un dérangement dans ſon corps, que ſes mouvemens en devinrent gênés, & qu'elle commença à éprouver des difficultés à uriner.

Je ne vois dans ces efforts & cette compreſſion de l'abdomen, qu'une cauſe capable de chaſſer, vers le fond du baſſin, les inteſtins, la veſſie & la matrice. Celle-ci par ſa poſition naturelle & ſes dimenſions augmentées, préſenta au corps comprimant une ſurface ſuffiſante pour en éprouver le

choc

choc & le poids, & être chaſſée ſelon la direction du vagin, direction vers laquelle elle dût trouver moins de réſiſtance que vers le rectum, où M. *Deſgranges* dit avoir trouvé ſon fond : d'ailleurs la matrice augmentée de volume par une groſſeſſe de trois mois & demi, pouſſée en bas comme elle a dû l'être par la compreſſion de l'abdomen, maintenue enſuite par les excrémens accumulés à la partie ſupérieure du rectum & par la veſſie pleine d'urine, a dû paroître ſituée obliquement de bas en haut, & d'avant en arrière, ſuivant la courbure naturelle du vagin, dans une femme enceinte pour la première fois.

M. *Sabatier* (*a*) dit qu'on n'a peut-être pas aſſez fait attention à la ſituation de la matrice : elle eſt oblique de bas en haut, & d'arrière en avant ; cette poſition n'eſt aſſurément pas favorable au renverſement dont il eſt à préſent queſtion. D'après ce que je viens de dire, ce que j'ai dit ci-deſſus, & ce que j'ai expoſé ailleurs contre l'obſervation de M. *Wanters*, celle de M. *Deſgranges* paroîtra-t-elle à tous les praticiens une preuve ſans réplique du renverſement de la matrice en arrière ; ce renverſement ſera-t-il enviſagé comme une maladie vrai-

(a) *Voyez* Mémoires de l'Académ. de Chirurg. tome viij, in-12.

ment eſſentielle, & une cauſe bien reconnue de la rétention d'urine de quelques femmes enceintes; & ce chirurgien aura-t-il fait, au cas que je diſcute, une heureuſe application de l'épigraphe: *Experientiâ duce, annuente theoriâ?*

Mais, dira-t-on, l'obſervation de *Smellie* (*a*) prouve manifeſtement ce renverſement de la matrice, & comme cauſe de rétention d'urine pendant la groſſeſſe. Je réponds que l'obſervation de *Smellie* eſt ſi extraordinaire, qu'elle me paroît du nombre de celles qu'un homme qui ne croit pas aveuglément à tout ce qui eſt écrit, peut regarder comme apocryphes, & n'oſeroit jamais citer.

En effet, qui pourra croire que dans une femme groſſe de cinq mois la matrice ait fait une culbute, telle que ſon fond ſe ſoit trouvé en bas vers la partie inférieure du vagin, & ſon orifice en haut vers l'aine droite? Au reſte *Smellie* ne donne qu'une obſervation tronquée; il ne dit pas un mot de la cauſe de ce ſingulier accident: il paroît qu'il ſe contenta de vider la veſſie au moyen du catheter mâle. On ne voit pas qu'il ſe ſoit occupé de redreſſer la matrice, qui cependant ſe débarraſſa de ce qu'elle contenoit; la femme avorta. L'expulſion du fœtus dut être au moins très-laborieuſe; ce que l'on

(a) *Smellie*, tome ij, pag. 149.

ſent de reſte, & *Smellie* n'en parle pas; il dit ſeulement qu'après cet accident la rétention n'eut plus de ſuites, mais que la femme mourut de la diarrhée trois jours après.

M. *Deſgranges*, en prenant la défenſe de l'obſervation de M. *Wanters*, ne s'eſt pas contenté d'eſſayer de prouver que la rétention d'urine pouvoit quelquefois reconnoître pour cauſe le renverſement de la matrice en avant ou en arrière pendant la groſſeſſe, ou hors ce temps; il a voulu en même temps nous décrire toutes les eſpèces de *renverſemens*, & il aſſure que ce ſont des maladies diſtinctes & eſſentielles, par conſéquent indépendantes de la groſſeſſe, de la plénitude outrée de la veſſie, & auſſi d'aucune tumeur, ſoit dans la cavité ou les parois de la matrice, ou à ſon voiſinage; ou, ce qui me ſemble revenir au même, il paroît penſer que la matrice peut ſe déplacer en avant ou en arrière, comme elle ſe deplace ou eſt deplacée de haut en bas, & forme les maladies connues ſous le nom de *relaxation*, *deſcente*, & *chûte de l'utérus*.

Ce déplacement ou renverſement eſſentiel a ſans doute été ignoré des auteurs & des praticiens, puiſque M. *Sabatier* qui a traité, *ex profeſſo*, des déplacemens de la matrice, dans un Mémoire inſéré parmi ceux

de l'Académie royale de Chirurgie (*a*); garde le ſilence ſur les déplacemens qui nous occupent. Il dit ſeulement qu'on peut croire avec *Ruyſch*, qu'indépendamment de la groſſeſſe, la matrice peut encore incliner de côté ou d'autre; que cet auteur l'a reconnu dans des femmes vivantes qui ſe plaignoient d'envies continuelles d'uriner, mais que ce changement de poſition vient quelquefois d'un vice de conformation. Il eſt poſſible que *Ruyſch* ſe ſoit trompé ſur la cauſe, & je le crois même vraiſemblable.

M. *Levret* eſt le premier qui ait parlé (*b*) du *renverſement* de la matrice; & dans les trois exemples qu'il rapporte, la matrice étoit engorgée. Que l'utérus puiſſe être déplacé par l'engorgement de quelque portion de ſes parois; il eſt peu de praticiens qui puiſſent en douter, & qui n'aient pas eu occaſion de s'en convaincre. Que l'utérus puiſſe être déplacé, & en quelque ſorte renverſé par la plénitude & la diſtenſion outrée de la veſſie, on peut le croire, & c'eſt ce qui peut être arrivé à la femme *Bagaërt* & à la blanchiſſeuſe de M. *Deſgranges*, (ſi réellement ce déplacement a eu lieu;) car pour pouvoir nous aſſurer, comme le fait ce dernier, que le renverſe-

(*a*) Tome viij, in-12, pag. 381.
(*b*) Journal de Médec. ſeptembre, ann. 1773.

ment n'étoit pas ſymptôme de la rétention d'urine, il faudroit qu'il eût reconnu la poſition de la matrice avant l'exiſtence de la rétention d'urine, & c'eſt ce qu'il n'a pas fait.

Une tumeur dans la cavité de la matrice peut auſſi en occaſionner le déplacement. *Morgagni*, dans ſon excellent ouvrage, *de Sedibus & cauſis morborum* (a), dit avoir trouvé dans le cadavre d'une femme morte d'une maladie de poitrine, la matrice plus proche du côté gauche que du côté droit, & inclinée en devant. La cavité de cet organe étoit pleine d'un mucus, reſſemblant à de la gelée, qui couvroit une très-petite excroiſſance circulaire d'un rouge noir, qui partoit du fond de la matrice.

Ce viſcère peut encore être déplacé par une tumeur dans le vagin. M. *Hoin* (b), dans ſon Eſſai ſur les Hernies, joint à la nouvelle méthode d'opérer les hernies par M. *Le Blanc*, fait mention d'une entérocele vaginale du côté gauche, qui avoit déplacé la matrice de façon que ſon fond inclinoit du côte de la hernie, & ſon muſeau du côté oppoſé. La matrice étoit courbée dans ſa longueur, & avoit la figure d'un cornichon.

(a) *Lib. iij, epiſt. 45, nº 16.*
(*b*) Pag. 285.

En discutant l'observation de M. *Wanters*, je n'ai point eu l'intention de nier toutes ces sortes de déplacemens de la matrice; j'ai dit que je pensois que la rétention d'urine n'avoit eu pour cause que la compression opérée par la matrice relâchée & trop volumineuse pour pouvoir être contenue dans le petit bassin sans comprimer le col de la vessie & l'urètre, (cause suffisante & avouée des praticiens,) & que le renversement, s'il avoit réellement existé, avoit pu être l'effet de la compression par la vessie trop pleine. Les raisonnemens & les observations de M. *Desgranges* ne m'ont point fait changer d'opinion, les praticiens jugeront si je reste dans l'erreur; &, quoi que puisse repliquer M. *Desgranges*, je ne reviendrai plus sur cette matière, sur laquelle j'en ai peut-être plus dit qu'elle ne paroissoit l'exiger.

J'ajouterai avant de terminer, que je trouve surprenant que M. *Levret* qui a donné plusieurs bons ouvrages au public, & qui a parlé des déplacemens de la matrice dans son Traité des Polypes, n'y ait pas placé ses observations. Ne les auroit-il envoyées au Journal de Médecine que pour essayer le jugement qu'en porteroient les praticiens? Je respecte trop la mémoire de cet habile accoucheur, mon ancien maître, pour oser m'arrrêter à cette idée.

Dans les trois cas obſervés par M. *Levret*, la matrice étoit engorgée ; ils ne prouvent donc rien pour l'opinion de M. *Deſgranges* ; c'étoit ſur le cadavre que M. *Levret* ſeul reconnut pour la première fois le renverſement de la matrice. M. *Soumain*, mort lorſque M. *Levret* a écrit, reconnut avec M. *Levret* cette poſition contre-nature de l'utérus en 1743, ſur une femme de près de cinquante ans. Dans le troiſième cas, M. *Levret* fut appellé en conſultation par M. *Coutavos*, qui eut de la peine à ſe laiſſer perſuader de l'eſpèce de déplacement en queſtion : cependant, dit M. *Levret*, il ſe rendit en quelque ſorte à ſes raiſons.

N'eſt-il pas évident, par cette manière de s'exprimer de M. *Levret*, que M. *Coutavos* ne fut pas parfaitement perſuadé ; & ne peut-on pas dire qu'il n'auroit pas dû ſe rendre même, en quelque ſorte, aux raiſons de M. *Levret*, puiſqu'il avoit un moyen peut-être plus certain de découvrir la vérité ? c'étoit le toucher.

Les ſignes de ces renverſemens ſont, ſelon M. *Deſgranges*, communs aux deux eſpèces (ſi elles exiſtent ;) il auroit pu ajouter, & à pluſieurs maladies des parties contenues dans le petit baſſin. Les ſignes propres & pathognomoniques ne peuvent, à mon gré, qu'être ſenſibles & tirés du toucher.

Tel étoit exactement mon manuſcrit ;

lorſque je l'envoyai au Journal, il y a environ huit mois. Je viens d'apprendre par ce même Journal, & par une lettre particulière de M. *Bacher*, que ce manuſcrit étoit égaré; les plaintes de M. *Deſgranges* m'ont fait craindre qu'il n'eut été imprimé ſous l'anonyme, & à mon inſçu dans le Journal Encyclopédique. C'eſt pour déſabuſer ceux qui pourroient me ſoupçonner d'être l'auteur de cette critique, que je ne connois que depuis deux jours, que j'ai cru devoir envoyer une nouvelle copie de mon Mémoire que l'eſprit de critique n'avoit point dicté, mais bien ſincérement le deſir de voir développer une matière, comme le dit M. *Deſgranges*, encore toute neuve pour beaucoup de praticiens. J'ai trop de conſidération pour les lumières & les talens de M. *Deſgranges*, pour chercher à affoiblir la confiance que leur doit le public; je n'ai cherché qn'à découvrir la vérité. M. *Deſgranges* vient de s'engager à nous la dévoiler au moyen des obſervations qui lui ont été communiquées par des praticiens du premier ordre: il demande leur ſuffrage pour les publier; je prends la liberté de joindre bien ſincérement mes vœux aux ſiens.

P. S. Depuis le premier envoi de mes Nouvelles Réflexions, la femme d'un cabaretier, âgée de trente & quelques années,

mère de trois enfans, & dont les couches ont été heureuſes, groſſe alors de trois mois & demi ou environ, eſt venue me conſulter pour une difficulté d'uriner, & même une rétention d'urine commençante, car elle n'avoit pas uriné depuis douze heures. Perſuadé que cette incommodité dépendoit de la relaxation de l'utérus, je ne la touchai même pas; je lui donnai pour tout conſeil, lorſqu'elle ſeroit de retour chez elle, de ſe mettre ſur les genoux le corps très-incliné en avant, & de repouſſer en haut la matrice avec deux doigts introduits dans le vagin. Elle urina facilement par cette manœuvre, à laquelle on a eu recours pendant quelque temps toutes les fois qu'elle étoit preſſée du beſoin d'uriner. Par ce procédé très-ſimple, elle a évité la rétention d'urine dont elle étoit réellement menacée, & s'eſt ſouſtraite aux moyens curatifs de cette maladie, mis en uſage par *Smellie*, par M. *Wanters* & par M. *Deſgranges*.

OBSERVATIONS

Par M. FORT, ancien élève de l'école pratique de chirurgie & de l'Hôtel-Dieu de Paris, maître en chirurgie de la ville de

Châlons-sur-Saone, & chirurgien-major de la citadelle de la même ville.

1°. *Sur une chûte dans laquelle les testicules furent blessés.*

Au mois de septembre 1777, je fus appellé au village d'Evioty pour y voir le nommé *Tricault*, muet de naissance, âgé de vingt-quatre ans, qui étoit tombé de la hauteur de trente-six à quarante pieds à cheval sur le timon d'un tombereau. Arrivé quatre ou cinq heures après l'accident, je trouvai le scrotum de ce malheureux déchiré en différens endroits; une très-grande partie en avoit été détachée au moment de la chûte, & étoit restée collée à la culotte du malade. Le testicule droit ne tenoit qu'à une très-foible partie de la gaîne des vaisseaux spermatiques, & le gauche, sorti de ses membranes, étoit excessivement contus, ainsi que son cordon; tout le périné & la partie des fesses qui l'avoisine ne formoient qu'une plaie: le malade avoit perdu & perdoit encore beaucoup de sang; il éprouvoit des vomissemens, suivis de syncopes & de sueurs froides, qui me firent craindre une mort très-prompte.

Malgré un état aussi fâcheux, & quoique persuadé de la perte du malade, je crus devoir lui administrer quelques secours.

Après avoir lavé ſoigneuſement toutes les parties bleſſées avec du vin tiède, & ôté tout le ſang caillé, j'enlevai le teſticule droit, enſuite je raſſemblai les franges que formoit le ſcrotum; je rapprochai les ſupérieures, & les retins réunies par un point de ſuture très-lâche; j'en fis autant aux inférieures; & par ce moyen, non-ſeulement j'empêchai la rétraction du *dartos*, qui tendoit toujours à les éloigner les unes des autres, mais encore je mis le teſticule gauche à l'abri de tout contact des corps extérieurs. Le panſement fut très-ſimple, il conſiſtoit en des plumaceaux chargés d'un digeſtif vivifiant & balſamique, afin de réſiſter à la pourriture, qui n'eſt que trop fréquente dans le cas de grande ſuppuration de ces parties. Je couvris le tout de compreſſes imbibées d'une décoction émolliente animée d'eau-de-vie camphrée, & je plaçai un ſuſpenſoir & un bandage en *T*.

Cette opération auroit été inſuffiſante, il falloit parer à la fougue des accidens qui devoient néceſſairement réſulter de la contuſion de la partie membraneuſe de l'urètre, de la rupture des vaiſſeaux ſpermatiques gauches & de la contuſion du teſticule droit, ainſi que de celle de ſon cordon. On ſait que ces accidens ſont redoutables, qu'ils ſont preſque toujours la cauſe du peu de ſuccès de la caſtration, & qu'on ne peut jamais

trop porter ſon attention de leur côté : auſſi pour les prévenir, ou tout au moins afin d'en diminuer l'intenſité, je tirai trois palettes de ſang au malade; j'appliquai ſur toute l'étenduë du bas-ventre des flanelles trempées dans une décoction émolliente, & je recommandai qu'on les renouvelât toutes les fois qu'elles paroîtroient deſſéchées; j'ordonnai une diète très-ſévère, & pour toute boiſſon le petit-lait, l'oxymel, l'eau de graine de lin & de pariétaire.

Après quarante-huit heures, je levai l'appareil; je trouvai le teſticule & ſon cordon très-tuméfiés. Le ſcrotum étoit bourſoufflé, & laiſſoit à peine appercevoir les ſutures; la fièvre étoit vive, les urines étoient rares, & ne ſortoient qu'avec douleur; enfin le malade étoit ſinguliérement agité; je lui tirai encore trois palettes de ſang; j'inſiſtai ſur l'uſage des boiſſons délayantes & des fomentations, & ſur l'obſervance de la diète la plus rigoureuſe.

Le lendemain quatrième jour, je trouvai beaucoup moins de fièvre, la ſuppuration étoit aſſez bien établie; le ſcrotum, le teſticule & ſon cordon avoient auſſi ſenſiblement diminué de volume; les urines étoient plus abondantes, & paſſoient avec plus de facilité; enfin le malade étoit mieux à tous égards, ce qui détermina ſes parens à me prier de ceſſer du lui donner mes ſoins.

Dès cet inftant on a négligé tout ce que j'avois fi fort confeillé, les alimens les plus groffiers ont été la nourriture de ce malade. Ses parens, defquels je tiens ces détails, m'ont affuré qu'il buvoit du vin comme dans la plus parfaite fanté, & que le traitement de fa plaie avoit été borné à de fimples lotions d'eau de fontaine. Depuis fa guérifon, j'ai eu occafion de le vifiter. Les cicatrices font bien faites, le tefticule & fon cordon font comme dans l'état ordinaire, avec cette différence cependant que le tefticule eft adhérent de toutes parts au fcrotum.

2°. *Sur un enfant qui eut un tefticule & une partie de la verge mangés par un chien.*

Le 18 feptembre 1781, l'enfant du fieur *Perrot*, laboureur à Saint-Cofme, village diftant d'une portée de fufil de Châlons, fut enfermé dans une chambre avec un jeune chien. Cet animal, fans doute affamé, ou alléché par l'odeur des matières fécales, monta fur fon berceau, & après avoir léché ces matières, déchira avec fes dents le fcrotum de ce petit malheureux, ouvrit les membranes propres des tefticules, mangea totalement le gauche, arracha prefque le cordon fpermatique droit, & rongea la verge depuis fa racine jufqu'au gland, qui fut lui-même maltraité.

Quoiqu'il ſoit facile de concevoir l'état où devoit ſe trouver le teſticule & le cordon ſpermatique droit après les différens tiraillemens qu'ils venoient d'éprouver, il n'eſt peut-être pas inutile d'obſerver qu'à mon arrivée, je trouvai ce cordon exceſſivement alongé, & en quelque façon macéré ; le teſticule dénudé de ſa membrane albuginée étoit contus par pluſieurs impreſſions des dents du chien, & ne préſentoit à la vue qu'une petite glande écraſée ; il étoit froid, & ne paroiſſoit plus participer à la vie. Les père & mère de l'enfant étoient d'avis d'enlever ces parties avec l'inſtrument tranchant, mais le ſuccès que j'avois obtenu dans l'accident du muet m'engagea à tenter la même voie, dont l'iſſue, quoique incertaine, pouvoit être auſſi utile à l'enfant, & auſſi flatteuſe pour moi.

Je n'entrerai point dans le détail du traitement ; il a été, à peu de choſe près, le même que celui que j'employai chez le muet ; je me contenterai de dire que dans l'eſpace de vingt-trois jours, il conduiſit le petit malade à la guériſon, ſi ce n'eſt cependant une légère tuméfaction du teſticule & de ſon cordon qui a ſubſiſté quelque temps, mais qui fut diſſipée par les ſeuls ſecours de la nature. Aujourd'hui toutes ces parties ne ſont nullement douloureuſes au toucher. L'enfant ſe porte bien, il prend

de l'accroissement, & je ne doute pas que s'il parvient à un âge viril, il ne puisse jouir de la douce satisfaction de se voir revivre dans les siens.

Ces deux observations concourent à prouver combien la nature a de ressources dans des cas qui paroissent désespérés ; & la dernière conduit naturellement à faire des réflexions sur la négligence des parens ou des nourrices, & sur les dangers auxquels les enfans au berceau sont exposés. J'en rapporterai quelques exemples funestes. Un cochon entra dans la maison du nommé *Nivet*, charpentier à Saint-Marcel-les-Châlons, & y dévora les entrailles de son enfant qui reposoit dans le berceau. La mère, appellée par les cris de cette malheureuse victime, n'arriva que pour voir expirer son enfant. *Jeanne Le Duc* de Saint-Martin-de-Commune, étant dans son berceau & enfermée dans une chambre, dont la porte donnoit sur la rue, eut le front, un pied & les deux premières phalanges des cinq doigts de la main gauche dévorés par un jeune cochon, qui s'introduisit dans la chambre à la faveur d'une ouverture pratiquée au bas de la porte. Un évènement pareil à celui du petit *Perrot*, arriva il y a à-peu-près vingt ans. L'enfant de N. ** vigneron à Drassy-le-Fort, étant enfermé avec un chien, eut les testicules & la verge mangés

par cet animal. Le jeune eunuque a ſurvécu à ſon malheur. Des chats ont quelquefois auſſi dévoré quelques parties à des enfans. Pour prévenir ces accidens, je ne vois rien de mieux à faire que d'employer le moyen conſeillé par M. *Bauſoit*, curé de Chauſé-Notre-Dame, village du Hainaut Autrichien : ce moyen conſiſte à élever le berceau de l'enfant plus qu'il ne l'eſt ordinairement, à le rendre plus ſolide & à le couvrir d'un deſſus d'oſier, ſolidement attaché, qui n'ôteroit point l'uſage d'un air libre, & qui préſerveroit l'enfant des attaques des différens animaux.

OBSERVATION

Sur la guériſon d'une ophthalmie sèche, avec perte de la vue; par M. LÉAUTAUD, maître en chirurgie à Arles, doyen & prévôt de ſa Compagnie, ancien chirurgien-major de l'hôpital-général du Saint-Eſprit de la même ville, & correſpondant de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, &c.

Un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, d'une conſtitution robuſte, fut attaqué d'une ophthalmie sèche pendant le cours d'un long voyage. Ses yeux ne pouvoient ſouffrir

souffrir aucune espèce de lumière; ils étoient très-tuméfiés. Les vaisseaux capillaires qui rampent sur la conjonctive, & la cornée transparente, étoient dans le plus grand état de phlogose; un œdème érysipélateux régnoit dans toute l'étendue des paupières, dont le tarse étoit renversé en dehors, & causoit un tiraillement qui faisoit saigner toute leur surface interne.

Quand je vis ce jeune homme, il étoit au vingt-huitième jour de sa maladie, il avoit été saigné cinq fois, & on lui avoit appliqué sur les yeux de l'eau rose dans laquelle on avoit fait macérer du safran. Le lendemain de son arrivée, & quatre jours après la dernière saignée, je lui fis deux petites saignées du pied, dans l'espace de deux heures. Toutes ces évacuations jointes aux secousses du voyage & à la diète sévère, abattirent totalement ses forces, sans affoiblir le mal; le pouls étoit foible, & j'avois à craindre de ne pas laisser à la nature de quoi se relever. Je me contentai de faire baigner & fomenter les yeux plusieurs fois dans la journée avec de l'eau tiède, mêlée avec un cinquième d'eau-de-vie. Je fis faire usage à l'intérieur d'un demi-septier de petit-lait de brebis coupé avec une infusion de racine d'oseille, pris le matin à jeun; le reste de la journée, le malade buvoit de l'eau de poulet en grande quantité, & pour

tout aliment, je permis deux potages par jour & deux œufs frais. Ce régime fut observé pendant tout le cours de la maladie.

Au bout de trois jours, le pouls s'étant relevé, & les forces s'étant rétablies, j'appliquai un large véſicatoire entre les deux omoplates; je ne le levai qu'au bout de douze heures; il avoit opéré d'une manière ſurprenante, une ſéroſité très-abondante avoit même prévenu la levée de l'emplâtre. Le volume des yeux diminua de près d'un tiers, & l'œdème des paupières fût diſſipé.

Alors je tirai des jugulaires environ deux onces de ſang; le ſoir même de cette ſaignée le malade apperçut la lumière; mais, quoique l'engorgement des yeux fût diminué, les vaiſſeaux reſtèrent toujours rouges & variqueux. Cependant, les véſicatoires ſuppurant, je comptois ſur leur effet; mais je fus trompé dans mon attente, le malade perdit promptement la faculté de voir qu'il avoit recouvrée. Je préſumai que le flux immodéré occaſionné par les véſicatoires, laiſſant preſque à ſec les parties malades, le ſang, par la denſité qu'il acquéroit, formoit dans les vaiſſeaux une eſpèce de digue capable d'arrêter celui qui abordoit de nouveau, & fermoit le paſſage aux rayons de lumière, en groſſiſſant en tous ſens les varices; en conſéquence je ſéchai les véſicatoires, & le ſuccès que j'obtins fut com-

plet; la lumière perça, le malade recouvra la vue, & maintenant il diſtingue les objets placés à deux cents pas.

OBSERVATION

Sur un accouchement de deux jumeaux, dont la groſſeſſe de la mère a été prolongée de deux mois au-delà du terme ordinaire; par M. ENGUIN, maître en chirurgie à Meaux.

Le terme de l'accouchement n'eſt pas ſi invariablement fixé à neuf mois par la nature, qu'elle ne s'en écarte quelquefois, ſoit pour le devancer, ſoit pour le prolonger; tout le monde convient qu'il y a des accouchemens prématurés : on n'eſt pas également d'accord ſur les accouchemens tardifs; c'eſt-à-dire ſur ceux qui arrivent au dixième, onzième, douzième mois, &c. &c.

Les naiſſances tardives ont en leurs faveurs des déciſions de pluſieurs Facultés, des arrêts, & grand nombre de faits obſervés & rapportés par des hommes non ſuſpect qui ont exercé la médecine, les uns dès ſon berceau, d'autres dans ſon moyen âge, & d'autres dans des temps plus rapprochés de nous, & même de nos jours. Il ſeroit inutile d'ajouter à tant de preuves authentiques, pour prouver leur réalité, ſi l'on

n'étoit convaincu que la multiplicité des preuves ne nuit jamais à une cause.

Mad. *** de cette ville, qui avoit dans quatre précédentes grossesses senti remuer au quatrième mois, redevint grosse vers le commencement d'avril 1782 : elle éprouva dans cette cinquième grossesse les mêmes mouvemens vers la fin de juillet suivant, & eut des douleurs comme pour accoucher (ce qu'elle croyoit bien faire alors) dans le commencement de janvier 1783. On prévint la sage-femme ordinaire qu'elle souffroit beaucoup, & qu'elle ne tarderoit pas à accoucher : elle continua de souffrir de même, & notamment les nuits lorsqu'elle étoit couchée, jusqu'au onze mars suivant qu'elle me fit appeller ; j'arrivai chez elle sur les deux heures du matin, je la trouvai dans son lit fort souffrante, le pouls petit & foible ; je la touchai, je reconnus la déviation de la matrice en devant (ou en besace,) son orifice dilaté de la grandeur d'un écu de trois livres, les membranes & une petite quantité d'eau qui y étoit contenue, faisant un peu de saillie dans le vagin, les efforts ou douleurs à peine sensibles & très-éloignées. Je la fis lever, cette situation fit disparoître totalement les douleurs, effaça la saillie formée par les membranes & les eaux.

Je la fis mettre sur un petit lit que j'avois

fait préparer, je fis ſoulever & ſoutenir ſon ventre par deux femmes au moyen d'une ſerviette, ce qui fit reparoître les douleurs plus fortes & plus rapprochées, la ſaillie des eaux ſe reforma: je ſaiſis cet inſtant pour déchirer les membranes, je n'y parvins qu'avec peine, vu leur épaiſſeur, & il ne s'écoula qu'une petite quantité d'eau, ce qui fit cependant augmenter les douleurs; & peu de temps après, la malade accoucha d'un enfant très-foible; je lui donnai des ſoins, & le remis à la garde en bon état; le volume du ventre de la mère m'obligea à porter ma main dans l'utérus, où je trouvai un ſecond enfant enveloppé de ſes membranes; je les déchirai, & j'amenai ce ſecond enfant par les pieds, ſans aucun ſigne de vie. Je lui donnai les ſecours connus en pareil cas, & j'eus le ſuccès que je deſirois: une perte de ſang conſidérable, ſurvenue à la mère dès la ſortie du premier enfant, augmenta après celle du ſecond, ce qui me détermina à extraire tout de ſuite, & ſucceſſivement deux gros de placenta, diſtincts & ſéparés, en excitant la matrice à ſe contracter & à revenir ſur elle-même: ce que j'obtins complettement; la perte s'arrêta, la mère revint d'un évanouiſſement conſidérable, & elle a recouvré, ainſi que ſes enfans, une parfaite ſanté, qu'ils conſervent encore aujourd'hui.

La déviation de la matrice en devant & l'épaiſſeur des membranes, ſemblent avoir été les principales cauſes du prolongement de cette cinquième groſſeſſe de Mad. ***. La ſituation horizontale lui faiſoit naître de légères douleurs, & bomber les membranes; ces ſymptômes de l'accouchement prochain diſparoiſſoient, lorſqu'elle étoit placée perpendiculairement; ce qui a été prouvé par les différentes ſituations que je lui ait fait prendre.

RÉFLEXIONS

De M. BRILLOUET, maître ès-arts en l'univerſité de Paris, maître en chirurgie, chirurgien de S. A. S. Mgr le duc de Bourbon, relatives aux Remarques de M. SUTTON, *inſérées dans le Journal de Médecine, cahier de novembre 1783, page 420, ſur le traitement de la petite-vérole dont M. BRILLOUET a donné l'hiſtoire dans le même Journal, cahier d'août 1783, page 120.*

> Verâ fide, omnia hæc debent proponi, prout morbi decurſus offert, non autem detorqueri ad præconceptas hypotheſes. VAN-SWIETEN, *Comment. in* BOERHAAV. *proleg.* 16.

J'ai rédigé l'obſervation que j'ai publiée de

l'inoculation du fils aîné de M. le vicomte *de Virieu*, d'après la nature que j'avois sans cesse sous les yeux, & d'après mon *Agenda* sur lequel j'écrivois tous les soirs l'historique de chacun de mes inoculés.

Je me suis strictement asservi à rendre simplement les faits, dont l'ensemble présente un exemple frappant d'une petite-vérole inoculée, arrêtée tout-à-coup dans sa marche, & suspendue pendant trois jours par une rougeole imprévue. Plusieurs personnes d'un mérite distingué dans l'art de guérir m'ont aussi exhorté à publier ce fait extraordinaire, en m'assurant qu'ils l'avoient aussi observé dans leur pratique. Si, malgré moi, j'ai induit en erreur, comme le prétend M. *Sutton* dans ses Remarques, il est juste que cette erreur soit dissipée.

Le respect pour la vérité exige donc que j'éclaircisse ses doutes, & que j'analyse ses remarques.

Le vingt-cinquième jour de l'inoculation, le treizième de l'éruption, M. le Vicomte visite le soir ses enfans, comme de coutume; ému par les cris plaintifs de M. *Joseph*, il eut pour cette fois la dangereuse curiosité de le voir: à son aspect effrayant, il le crut perdu sans ressource.

Dans son état d'inquiétude, M. le Vicomte me tint un discours qui m'obligea de lui demander un consultant; pour l'amener

à mes fins ; je lui envoyai le 26, plus matin que de coutume, *le bulletin dont M. Sutton est muni*, & c'est sur ce même bulletin qu'il cite, page 421, qu'il établit la base de ses Remarques.

Voyons si une pareille autorité suffit en médecine.

Un bulletin ne contient pas toujours l'historique physiquement vrai de la maladie ; tous les médecins, hors M. *Sutton*, savent qu'on en étend l'usage à l'infini ; celui que je faisois pour Mad. la Vicomtesse lui peignoit toujours une petite-vérole discrète, bénigne & peu abondante : des considérations quelconques influent infiniment sur cet usage, d'autant plus qu'un bulletin n'influe point sur la santé d'un malade ; j'avois besoin dans la circonstance d'en user ainsi, pour déterminer M. le Vicomte à me donner un consultant, afin de calmer ses inquiétudes.

M. le Vicomte eut la politesse de venir chez moi après avoir reçu mon bulletin, pour me demander qui je voulois pour consultant : je lui désignai plusieurs médecins célèbres ; il passa, selon mes vœux, chez M. *Vicq-d'Azyr*, qui ne se trouva point chez lui ; c'est par ce contre-temps que M. *Sutton* fut requis. Il arriva chez le malade le 29 avril à midi & demi, amené par M. l'abbé *de Virieu*, parent de M. *Joseph*.

M. *Sutton*, fur le fimple apperçu de mon bulletin, avoit déja jugé la maladie; car ce fut en vain que je voulus, en préfence de M. l'abbé *de Virieu*, lui faire la lecture de mon *agenda*, & l'éclairer fur les fymptômes antécédens qu'avoit éprouvés le malade qu'il alloit voir; il avoit auffi déja deviné le remède efficace, car il apporta avec lui une once de quinquina en poudre; & il s'étoit muni de quelques paquets de calomelas. Arrivé chez le malade, M. *Sutton* l'examina, & il confeilla de faire bouillir fortement l'once de quinquina dans une pinte d'eau, réduite à moitié, & de faire prendre toutes les heures un verre de cette décoction au malade; il prépara auffi le même jour au foir une pinte d'eau commune, fortement acidulée avec l'efprit de vitriol.

Le malade, qui avoit le goût excellent, ne voulut jamais prendre de ces remèdes; favorifant fon inftinct confervateur, je les fis fupprimer, & continuer l'ufage de la limonade, du firop de quinquina, de la potion anti-putride, faite avec le firop de violettes & l'efprit de foufre, dont le malade faifoit ufage depuis plufieurs jours.

Le foir, M. *Jofeph* prit quatre grains de calomelas; tous ceux dont M. *Sutton* fait mention, ont été fupprimés; car je n'ai pas comme lui une fi grande confiance dans ce

remède. M. *Sutton* dans ſa première viſite opina pour l'emploi des remèdes dont je viens de faire mention; mais il ne prononça point ſur l'état préſent de la maladie : remonté en voiture avec M. l'abbé *de Virieu* & moi, je le preſſai de s'expliquer; il convint que l'état actuel du malade ne préſentoit rien de dangereux. C'étoit à l'allée de Breteuil que M. *Sutton* nous tint ce diſcours (*a*); mais chemin faiſant, il changea intérieurement d'avis; car, en deſcendant de voiture au palais Bourbon, il eut la ſage prévoyance, pour mettre ſa réputation à l'abri de toute atteinte, de faire promettre à M. l'abbé *de Virieu* qu'on lui donneroit un certificat en bonne forme, s'il arrivoit au malade un fâcheux événement, afin qu'il pût convaincre le public que M. *Joſeph* n'avoit point été inoculé par lui : on le lui promit.

La garde, les parens, les aſſiſtans, voyant que l'état de M. *Joſeph* alloit de mieux en mieux depuis l'époque du 23, (*Voyez* mon obſervation, page 125,) M. le Vicomte voulut remercier M. *Sutton* le 28 au ſoir, je le priai de différer : cela n'eut lieu que quelques jours après.

Comme M. *Sutton* ne m'a point fait un

(*a*) M. l'abbé *de Virieu* approuve & trouve bon que je cite ici ſon autorité.

myſtère de ſa méthode d'inoculer, je profite de la circonſtance pour publier ici une de ſes Remarques, qu'il importe infiniment de ſavoir & de vérifier, M. *de Villiers* n'en faiſant point mention dans ſon Manuel ſecret des remèdes de M. *Sutton* (a).

M. *Sutton*, dès le troiſième jour de l'inſertion de l'humeur variolique, juge par l'état préſent des piquures, du caractère de la petite-vérole qui doit avoir lieu.

Par exemple, ſi les puſtules des inſertions ſont d'un rouge pâle, la maladie ſera bénigne & la petite-vérole diſcrète : ſi elles ſont d'un rouge vif, la petite-vérole ſera mauvaiſe & inflammatoire; ſi elles ſont d'un rouge pourpre, la petite-vérole ſera confluente & gangreneuſe.

Il reſte à M. *Sutton* ſix jours, pour prévenir les effets funeſtes de la maladie; pendant ce temps, il emploie toujours avec tant d'efficacité les reſſources de l'art, qu'il change indubitablement l'événement, de manière qu'il eſt toujours heureux.

En attendant que les remarques de M. *Sutton* ſoient confirmées par des obſervations nombreuſes, je continuerai d'inoculer ſelon la méthode de la vieille Theſſalienne

(*a*) Imprimé chez *Didot* le jeune, quai des Auguſtins, 1774.

dont parle *Timoni* (*a*), qui inoculoit à Conſtantinople.

C'eſt véritablement à cette femme que nous ſommes redevables de la méthode d'inoculer en piquant ſuperficiellement la peau; je ne ſai pourquoi on ne lui en fait pas l'hommage, de préférence à MM. *Sutton*, qu'on regarde, mal-à-propos, comme les inventeurs des piquures. La Theſſalienne ſe ſervoit de pus frais & d'une aiguille d'argent pour diviſer la peau, M. *Sutton* ſe ſert d'une lancette; voilà toute la différence. Pour moi j'inocule comme la Theſſalienne, je fais quatre inſertions à chaque bras, & je n'emploie que du pus frais & liquide.

Je ſuis encore dans l'opinion qu'une petite-vérole à peine ſenſible, communiquée par l'inoculation, n'eſt pas ſi avantageuſe pour l'individu, que celle qui eſt un peu abondante, qui parcourt comme la naturelle bénigne, ſes périodes avec exactitude, & qui comme elle donne une bonne ſuppuration. Quand le calomelas, les purgatifs & autres remèdes familiers à M. *Sutton*, auroient la propriété ſpécifique d'évacuer l'humeur variolique par les ſelles, les urines & autres émonctoires, je ne m'en ſervirois

(*a*) Traité de l'Inoculation de *Gandoger*, p. 5. *Diſſertatio hiſtorica de inſitione variolarum Emmanuelis* Timoni.

pas encore ; l'art doit imiter la nature, & cette mère bienfaiſante opère toujours par la peau, la criſe de cette terrible maladie ; il eſt téméraire de s'oppoſer auſſi directement à ſes procédés.

M. *Sutton* aſſûre dans ſes Remarques, page 423, *que les marques des engelures qu'on obſervoit ſur le tarſe du malade, me donnoient plus d'inquiétudes qu'à lui ;* cela étoit phyſiquement impoſſible, car je les avois obſervés, même avant l'inoculation ; il cite pour preuve, *que la peur me fit viſiter ce jour-là mon malade à cinq heures du matin, &c ;* je lui rendois ainſi tous les jours viſite de très-bonne heure, comme on le voit dans mon obſervation. Les flétriſſures des puſtules de toute l'habitude du corps, ne m'inquiéterent non plus en aucune manière. Quoi qu'en diſe M. *Sutton* dans la même remarque, le temps de la maladie, les circonſtances qui avoient lieu alors, me raſſuroient pleinement.

M. *Sutton* dit, pag. 424, *que c'étoit en arrachant les linges deſſéchés, qu'on occaſionnoit à l'enfant de vives douleurs, &c.* qu'il recommanda ſur le champ que les plaies fuſſent panſées avec le beurre étendu ſur des feuilles de poirée ; ce panſement ne pouvoit point avoir lieu plutôt, car ce ne fut que le quatrième jour de l'éruption que l'épiderme ſe détacha, les puſtules

n'ayant commencé à crever de toute part que le 25e de la maladie. (*Voyez* mon observation, pag. 125.)

De ce que M. *Sutton* n'a point vu de petites-véroles inoculées, compliquées dans son éruption de la rougeole, il conclut que l'observation que j'ai rédigée est apocryphe ; cette manière de juger des personnes & des choses est heureusement très-rare, & pour la société, & pour le progrès de l'art. M. *Sutton*, p. 426, me fait un crime d'être resté dans l'inaction, pendant l'invasion de la petite-vérole compliquée de la rougeole. M. *Brillouet*, dit-il, *se contente de faire la médecine expectante*, *il néglige l'air frais*, *l'usage des purgatifs*, *&c.* Oui, je me suis contenté du régime, & de tenir les portes & les fenêtres ouvertes.

Malgré les symptômes graves que le malade éprouvoit alors, la nature bienfaisante militoit avec avantage contre la maladie ; elle m'imposoit donc la loi de la laisser agir, & de ne point la troubler par le calomelas, les purgatifs & autres remèdes semblables; je suis convaincu que la nature est le médecin par excellence ; j'ai peut-être tort. M. *Sutton* n'a vu, pour la première fois, M. *Joseph*, que le vingt-sixième jour de l'inoculation ; par l'état présent des choses, il juge les symptômes antécédens de la maladie, & conclut, pag. 427, que j'ai pris

le *rash*, ou éruption éryſipélateuſe, pour la rougeole.

Je vais lui démontrer que je n'ai point confondu, & qu'il ſe trompe.

Dimſdal dit (*a*), en parlant de l'éruption variolique éryſipélateuſe, appellée en anglois *Rash*:

« La fièvre qui la précède eſt moins forte, il y a moins d'inquiétudes, moins d'agitations. Les douleurs de tête & de reins ſont moins fortes, moins conſidérables que dans la petite-vérole confluente: enfin il y a moins d'abattement; on ne voit pas cette proſtration de forces qui accompagne ordinairement la malignité & la confluence de cette maladie, &c. »

Le 11, ſelon mon obſervation, pag. 122, le malade devient triſte, accablé, la fièvre ſe manifeſte de nouveau avec force; vers le ſoir il eſt plongé dans une affection comateuſe profonde; on remarque des mouvemens convulſifs dans les yeux, dans les mâchoires: la nuit eſt extrêmement mauvaiſe.

Le 12, les ſymptômes ſont les mêmes; à midi, les inſertions ont fait des progrès; je découvre auſſi trois boutons varioleux ſur l'habitude du corps, &c. Une toux impor-

---

(*a*) Traité de l'Inoculat. de *Gandoger*, chap. iij, Des variétés, troiſième obſervation, pag. 327.

tune, une grande ſenſibilité de la vue, ajoutent encore à ces ſymptômes.

Le 13 à cinq heures du matin, le malade eſt affecté de la rougeole; les ſymptômes fâcheux diminuent; ceux de la petite-vérole reſtent dans le même état juſqu'au 15, que la nuit eſt orageuſe. Le 16, le malade a de nouveau une fièvre violente, la peau sèche, la langue aride; les urines ſont rares, laiteuſes, fétides, l'haleine étoit puante; le malade étoit tourmenté de la ſoif & d'anxiétés horribles : les ſymptômes locaux ſe raniment, les boutons varioleux ſortis le 12, s'enflamment de nouveau : la petite-vérole parut. Le ſoir, je la jugeai extrêmement confluente.

Aucuns des ſymptômes bénins qui accompagnent, ſelon Dimſdal, le *rash* ou éruption éryſipélateuſe, ne ſe rencontrent dans l'énumération que je fais ici du 11 au 16 des ſymptômes que mon malade a éprouvés; ce parallèle prouve clairement que je n'ai pas confondu le *rash avec la rougeole.* La petite-vérole chez mon malade finit encore par être confluente, contre l'ordre des obſervations de *Dimſdal;* c'eſt pourtant dans *Gandoger* que je cite, que M. *Sutton* puiſe les autorités qu'il m'oppoſe pour prouver que je me trompe.

Le *rash*, ou éruption éryſipélateuſe, ne m'étoit pas non plus inconnu; j'avois dans

ma

ma pratique un exemple de cet événement dans la perſonne du fils cadet de M. le comte d'*Auteuil*, que j'inoculai avec pluſieurs autres en mai 1780, à Clichy-la-Garenne, penſion de M. *Gadolle*. Extrêmement ſurpris de cette éruption ſingulière, j'eus dans le temps recours aux obſervations de *Dimſdal*, qui me raſſurèrent pleinement; en effet la maladie fut bénigne, & parcourut avec exactitude l'ordre de ſes obſervations.

Page 428, *obſervons encore*, dit M. Sutton, *que cette rougeur n'a duré que trois jours : or je n'ai jamais vu de rougeole de ſi courte durée*, *&c.* De ce que M. *Sutton* n'a point vu, il ne s'enſuit pas que cela ne puiſſe pas avoir lieu.

Je dis expreſſément, pag. 123, la nature fit promptement la criſe de cette nouvelle maladie; car le 15 au ſoir, au bout de trois jours, la peau étoit *preſque* de couleur naturelle, & le malade étoit tranquille.

Je vais encore convaincre M. *Sutton*, que cela eſt très-poſſible, par l'autorité de *Sydenham* qu'il me cite à la même page. Cet illuſtre médecin, en parlant de la rougeole dans ſes Conſtitutions épidémiques, année 1670, chap. 5, dit: *Ingraveſcunt ut plurimùm ſymptomata ad quartum uſque diem, quo tempore plerumque* (*licet ad diem quintum aliquando differentur*, *&c.*) Il eſt

évident d'après cette citation, que les rougeurs ou exanthêmes diſparoiſſent le quatre, ou quelquefois le cinquième jour. *Lieutaud*, Précis de Médecine pratique, page 603, dit: « L'éruption de cette dernière (en parlant de la petite-vérole) appaiſe les ſymptômes, mais ils ſubſiſtent ordinairement après la rougeole, *qui ne dure que deux ou trois jours*, ainſi que la ſcarlatine, &c. » D'après toutes ces autorités, tout le monde médecin (hors M. *Sutton*) comprend clairement que la petite-vérole confluente, ſurvenant le troiſième jour, les ſymptômes cutanés conſécutifs de la rougeole, ne pouvoient plus être obſervés dans l'ordre que M. *Sutton* rapporte d'après *Sydenham*, puiſqu'ils étoient confondus & effacés par les ſymptômes cutanés, naiſſans avec fougue d'une petite-vérole extrêmement confluente.

M. *Sutton*, page 429, obſerve & eſt étonné de ce que les deux autres enfans n'ont point contracté cette *extra éruption*, quoiqu'ils n'aient jamais eu la rougeole, & qu'il ſoit conſtant que cette maladie eſt contagieuſe. M. *Sutton* a eu dans la maiſon qu'occupoient mes inoculés, un exemple frappant de cet événement; car les enfans du ſieur *Cuinet*, qui n'avoient point eu la petite-vérole, communiquoient ſans ceſſe avec les inoculés : malgré cette fréquen-

tation, ils n'ont point contracté la petite-vérole, contre mon attente & celle de M. *Sutton*. Les enfans du ſieur *Cuinet* ſortoient d'avoir la rougeole, lorſque mes inoculés furent loger chez lui ; je voyois auſſi alors deux malades affectés de cette maladie.

M. *Sutton* m'accuſe encore de manquer d'ordre & d'exactitude dans les dates de l'hiſtoire de mon malade. Il dit, p. 429 : » La relation & le bulletin de M. *Brillouet* portent que j'ai été appellé le 29 avril, vingt-ſixième jour de l'inoculation, le treizième de l'éruption, &c. » Il finit par conclure, que les époques & les calculs ſe trouvent ſinguliérement embrouillés. Prouvons lui que c'eſt lui qui s'embrouille. Page 122 de mon Obſervation, je dis que le douzième jour de l'inoculation, je découvre à midi trois boutons varioleux, &c. Je compte de cette époque : or le 26 à ſix heures du matin le malade étoit encore dans ſon treize, le quatorze ne devant commencer qu'à midi de ce même jour : voilà comme M. *Sutton* prend la préciſion pour du galimatias.

Par une ſuite de cette même manière de juger & de voir, M. *Sutton*, page 431, trouve que le malade a été onze jours ſans aller à la garderobe ; il s'écrie, *il n'y a point d'exemple d'un traitement pareil.* Je n'ai pas cru devoir faire mention du nombre

de ſelles, ni de lavemens qu'on a adminiſtrés au malade pendant le laps de temps du 8 au 19, non plus que des autres petits remèdes dont le malade a fait uſage; ce détail eſt inutile à mon obſervation, qui n'a pour but principal, que de donner un exemple d'une petite-vérole compliquée de la rougeole.

M. *Sutton* a été voir M. *Joſeph* chez ſes parens à la fin du mois d'août; d'après ſon inſpection, il doute qu'il ſoit peu marqué de la petite-vérole; j'aſſure de nouveau qu'il n'en ſera point défiguré.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1783.

Les affections rhumatiſmales & goutteuſes ont été nombreuſes & opiniâtres; les frictions sèches, les ſinapiſmes & les véſicatoires y ont été d'un grand ſecours. On a vu beaucoup de rhumes de cerveau, de poitrine, d'enchifrenemens & d'enrouemens. Les catarrhes chroniques ont eu des renouvellemens très-vifs; pluſieurs ont cauſé des hydropiſies de poitrine. Il y a eu des diarrhées, des dyſſenteries, des coliques flatueuſes & inflammatoires peu conſidérables. Les maladies éruptives ont été en très-petit nombre. Les fièvres intermittentes que l'on a

obſervé, étoient pour la plupart des récidives, des fièvres-quartes automnales que la rigueur du froid a rendu difficiles à guérir. Quelques fièvres étoient compoſées de la fièvre-continue & de la double-tierce. Les ſynoques ſimples & putrides ont été aſſez fréquens ; les fièvres malignes en général n'ont pas été mortelles, mais les convaleſcences en ont été longues. Il y a eu peu de remarques particulières à faire dans les hôpitaux ; les maladies qu'on y a obſervées étoient, avec peu de différence, les mêmes que dans la ville.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUE
DE DÉCEMBRE 1783.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig
1	3, 7	3,11	3, 2	28 1, 7	28 1,15	28 1,
2	2, 6	7, 3	4, 7	28 0, 5	27 11, 8	27 11,
3	2, 5	6,15	2, 9	28 0, 0	28 0, 0	27 11,
4	1, 0	5,16	3,16	27 10, 7	27 10, 1	27 9,
5	3, 0	6, 0	3,15	27 8,11	27 8, 3	27 8,
6	6, 0	7, 2	4, 8	27 10, 0	27 10, 7	27 11,
7	0, 2	2, 7	1, 8	28 0, 2	28 0, 3	28 0,
8	3,10	5, 8	3,11	28 0, 5	28 0, 9	28 1,
9	1,16	1,19	1, 0	28 1, 2	28 0,10	28 1,
10	1, 7	2, 0	1, 4	28 0,10	28 0, 9	28 0,
11	2, 6	1,17	0,12	28 1, 0	28 1, 0	28 1,
12	1, 0	3,19	0, 8	28 1, 2	28 1, 3	28 1,
13	1, 0	2,17	0,10	28 2, 4	28 2, 6	28 2,
14	1,18	1,10	2,11	28 2, 8	28 2, 5	28 2,
15	5, 9	2, 8	4, 7	28 2, 2	28 1,11	28 1,
16	4,16	3, 4	3,14	28 0, 7	27 11, 9	27 11,
17	4,17	1,16	0,12	27 11, 4	27 11, 3	27 11,
18	0, 2	1, 6	2,12	28 0, 6	28 0, 6	28 0,1
19	4,15	1, 8	3,18	28 0, 9	28 0, 5	28 0,
20	7, 0	1, 4	1,17	28 1, 5	28 0, 5	28 0,
21	1, 0	0, 4	3, 3	27 11, 9	27 10,11	27 9,1
22	6, 3	2,10	1, 5	27 8, 5	27 8, 2	27 8,
23	4, 8	1, 7	3,15	27 9, 8	27 9, 9	27 9,1
24	0, 5	3, 2	2,10	27 7, 8	27 6, 6	27 5,
25	1, 8	2,11	3, 0	27 4, 3	27 2,11	27 1,
26	1, 8	3,11	1,16	26 11,11	26 10, 8	27 1,
27	0, 9	4, 7	0, 0	27 2, 4	27 3, 1	27 3,
28	2,10	2,15	4, 8	27 1, 9	27 1, 2	27 4,
29	10,13	7,13	11, 8	27 8, 5	27 8, 8	27 9,
30	14, 2	10,13	15, 1	27 8, 0	27 7, 8	27 8,
31	11, 6	6, 8	0,14	27 5, 6	27 4, 3	27 4,

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	N-E. nua. frais.	N-E. nua. doux.	N.-E. ser. fr. br.
2	E. cou. frais, br.	S-E. *idem.*	N-E. *idem.*
3	E. serein, froid.	N-E. *idem.*	N.-E. ser. froid.
4	E. nuag. froid.	E. nuag. frais.	E. nuag. frais.
5	E. *idem.*	E. *idem.*	N-E. *idem.*
6	S. co. far. bruin.	S-O. cou. frais.	S.-O. cou. fr. b.
7	O. broui. froid.	O. broui. froid.	O. brou. froid.
8	N-E. *idem.*	N-E. cou. frais.	N-E. couv. fra.
9	N-E. couv. fro.	E. ser. froid.	N-E. ser. froid,
10	N-E. nua. froid.	E. *idem.*	N-E. *idem.*
11	E. *idem.*	N-E. *idem*, ven.	N-E. *idem.* v.
12	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
13	N-E. *idem.* vent.	E. ser. froid.	N-E. ser. froid.
14	N-E. sera. froid.	E. *idem.*	N-E. *idem.*
15	E. *idem*, brou.	E. br. féti. froid.	E. br. féti. froid.
16	E. *idem.* givre.	N-E. *idem*, giv-	N-E. *idem.* gi.
17	N-E. *idem.*	N. *idem.*	N. *idem.*
18	N-E. cou. fr. v.	E. ser. froid.	N. ser. froid.
19	E. ser. froid.	N-E. co. froid.	N-E. *idem.*
20	E. ser. très-froid.	E. ser. froid.	N-E. cou. fro.
21	N-E. bro. froid.	N-E. cou. froid.	N-E. ser. froid.
22	N-E. *idem.*	N.-E. br. froid.	N-E. br. fro. n.
23	N.-E. cou. froid.	N ser. fr. brou.	N. cou. froid. b.
24	N. brouil. froïd.	N. couv. froid.	S-O. c. frais.
25	S-O. *idem.*	S-O. br. deg. p.	S-O. b. fr, d. p.
26	S. br. fr. o de. pl.	S. *idem.*	S. cou. froid.
27	E. *idem.*	N-.E *idem.*	N. *idem*, neige.
28	N. cou. froid. v.	N. cou. fr. v.	N. *idem.*
29	N. *idem.*	N. ser. tr.-fr. ve.	N. ser. tr.-fro v.
30	N. *idem.*	E. *idem.*	N-O. *idem.*
31	N-E. cou. *idem.*	N-E. co. tr-. fro. ven. nei. gre.	N-E. cou. tr.-fr. vent, brou.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur....	7, 3 deg.	le 2
Moindre degré de chaleur.....	15, 1	le 30
Chaleur moyenne.....	0, 10 deg.	
Plus grande élévation du Mercure................	*pouc. lig.* 28 2, 8,	le 15
Moindre élév. du Mercure....	26 10, 8,	le 26
Elévation moyenne...	27 10, 9 l.	

Nombre de jours de Beau.....	11
de Couvert.	16
de Nuages..	4
de Vent....	7
de Tonnerre.	0
de Brouillard.	11
de Pluie....	1
de Neige...	4

Quantité de Pluie	26 lign.	9
Evaporation.........	5	0
Différence	21	9

Le vent a soufflé du N.........	15 fois.
N-E......	43
N-O......	0
S.........	4
S-E.......	1
S-O......	6
E.........	20
O.........	3

TEMPÉRATURE : très-froide & sèche.

MALADIES : rhumes très-tenaces : la pet. vérole a cessé. Il en est mort 36 hier ; 200 qui l'ont eue.

Plus grande humidité....	31, 5 deg.	le 12
Moindre.............	3, 5	le 25
Moyenne	14, 3	

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier janvier 1784.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de décembre 1783 ; par M. BOUCHER, médecin.

Le temps s'eſt mis à la gelée par un vent d'eſt ou ſud-eſt, dès les premiers jours du mois ; mais la liqueur du thermomètre n'a été obſervée décidement au deſſous du terme de la congélation, que le 11. De-là, juſqu'à la fin du mois, elle ne s'eſt pas élevée au deſſus de ce terme, & elle eſt reſtée au deſſous à des diſtances plus ou moins conſidérables. Le froid a été aigu dans les derniers jours par un vent d'eſt ; le 28, la liqueur du thermomètre a été obſervée à 3 degrés au deſſous du terme de la congélation ; le 29, à 6 degrés ; le 30, à 8 $\frac{1}{2}$; & le 31 elle eſt deſcendue à 10 degrés au deſſous du même terme.

Le 25, le 26 & le 28, il eſt tombé de la neige en petite quantité.

Le mercure dans le baromètre a preſque toujours été obſervé, du premier du mois juſqu'au 21, au deſſous du terme de 28 pouces ; & après ce dernier jour, il s'eſt maintenu conſtamment au deſſous de ce terme. Le 26, il eſt deſcendu à 27 pouces une ligne.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 5 $\frac{1}{2}$ degrés au deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 15 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes ; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 1 ligne.

La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 2 ½ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
10 fois du Nord vers l'Est.
4 fois de l'Est.
6 fois du sud vers l'Est.
8 fois du Sud.
2 fois du Sud vers l'Ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.
6 jours de pluie.
11 jours de brouillard.
3 jours de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de décembre 1783.

Les maladies courantes de ce mois ont été des rhumes, des fièvres catarrheuses & des péripneumonies. Les rhumes débutoient le plus souvent par une pesanteur de tête, embarras à la poitrine & à la région épigastrique, courbatures, &c. lesquels symptômes indiquoient la nécessité de la saignée, suivie de l'usage des délayans émolliens, & d'une diète légère. Ces rhumes étant le plus souvent entretenus par un épaissement plus ou moins tenace de la lymphe du sang, exigeoient l'emploi des incisifs savonneux doux, tels que la décoction de son de froment mêlée, l'oxymel simple ou scillitique, la manne en lavage, les bouillons aux navets ; ceux des choux rouges étoient préférables en cas de toux, qui exigoit quelques loochs, quelquefois aiguisés avec le kermès.

La fièvre catarrheuse étoit plus ou moins fâcheuse, suivant l'organe particulier qu'elle affec-

toit; tantôt c'étoit la tête, tantôt la gorge, ſouvent la poitrine, & quelquefois l'une & l'autre enſemble : dans ce dernier cas, le degré d'oppreſſion étoit la meſure du danger : alors la ſaignée devoit être plus ou moins répétée, ſelon la conſiſtance du ſang & les forces du malade. Il y avoit enſuite ſouvent indication pour un purgatif, & même un émétique modéré. Cette fièvre, dans nombre de perſonnes, a pris le type de la double-tierce-continue, ayant un redoublement plus fâcheux de deux jours l'un. Dans quelques-uns, elle a porté à la tête de manière à cauſer des diſparates, & même le délire ou l'aſſoupiſſement comateux. En pareil cas, on s'eſt bien trouvé de l'application des véſicatoires aux jambes, lorſque les vaiſſeaux ſanguins avoient été aſſez déſemplis. Ce topique n'a pas été moins favorable dans les engouemens opiniâtres du poumon, qui n'étoient pas ſuivis d'expectoration.

Les péripneumonies ont été aſſez communes dans le peuple : elles ont été dans pluſieurs accompagnées de point de côté. L'oppreſſion & la qualité du ſang, qui aſſez ſouvent a été obſervé brillant, ont fourni des indications pour la quantité qu'on devoit en tirer par la ſaignée. Il y avoit encore nombre de fièvres tierces & quartes.

Errata dans le Cahier de décembre.

Page 506, ligne 19, enrouement, *liſez* engouement. *Ibid.* ligne 29, *liſez*, il y a eu.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Verhandelingen van het Bataafsch Genootſ-

chap, &c. C'eſt-à-dire, *Mémoires de la Société de philoſophie expérimentale de Batavia à Rotterdam, vol. vj. A Rotterdam, 1782.*

1. Ce volume préſente d'abord le Mémoire couronné de M. *Van-Marun*, docteur en médecine, ſur le ſujet ſuivant : *Déſigner par des preuves que les météores dépendent de l'opération de l'électricité naturelle. Comment ces météores ſont produits, & quels ſont les meilleurs moyens de préſerver les maiſons, les vaiſſeaux & les perſonnes de leurs effets pernicieux ?*

Le ſecond article eſt une diſſertation *ſur l'air déphlogiſtiqué, ſur la manière de l'obtenir, & d'en faire uſage pour la reſpiration* ; par M. *Ingenhousz*, docteur en médecine. La première partie de ce diſcours contient des réflexions générales ſur les effets ſalutaires de l'air déphlogiſtiqué dans diverſes maladies occaſionnées ou augmentées par la reſpiration d'un air plus ou moins chargé d'exhalaiſons putrides. Les ſubſtances dont on peut ſe procurer cet air, & les propriétés particulières qui lui ſont inhérentes, ſelon les corps d'où on le dégage, ou ſelon les procédés qu'on ſuit dans cette opération, font les ſujets de la ſeconde partie. Dans ſes expériences ſur les végétaux, publiées en 1777, le docteur *Ingenhousz* indiqua une méthode ſimple, peu coûteuſe & expéditive, pour obtenir en été de grandes quantités d'air déphlogiſtiqué par le moyen des plantes les plus communes : mais en hiver il faut le dégager du vitriol verd, du minium, du précipité rouge, ou du nitre. Pour l'avoir dans toute ſa pureté, & ſans mélange d'air fixe, il faut le bien battre dans l'eau. On juge qu'il eſt dépouillé de tout l'air fixe, lorſqu'en approchant du robinet d'un récipient de

verre, un lumignon encore fumant, la chandelle se rallume, & donne une flamme vive. Il conste encore, par les expériences décrites dans ce Mémoire, que l'air déphlogistiqué qui suit immédiatement l'air fixe, est le plus pur, & que sa pureté diminue à proportion que l'opération tire à sa fin.

M. *Ingenhousz* expose dans la troisième partie, *la méthode de se procurer l'air déphlogistiqué*. Il enseigne dans la quatrième, *la manière de respirer commodément l'air déphlogistiqué, & de le dégager de l'air fixe auquel il s'unit en passant par les poumons*. Voici l'instruction qu'il donne relativement au premier objet. Prenez, dit-il, deux grandes vessies bien sèches, & dont on a enlevé toutes les graisses; frottez-les avec du beurre frais ou de l'huile d'olives fine, afin de les assouplir: ayez un tube de cuivre, de trois ou quatre lignes de diamètre; placez à l'une de ses extrémités un robinet, & attachez à l'autre le goulot d'une petite bouteille faite avec le caoutchouc, ou gomme élastique, de trois pouces de long, & de la même largeur: le fond de cette bouteille doit être façonné de manière à recevoir le nez, & à s'adapter le plus exactement possible à la peau des environs. Tout cela rangé, on remplit une des vessies d'air déphlogistiqué; on y fixe le tube de cuivre mentionné avec une main: on ouvre le robinet de l'autre, & on applique la bouteille de caoutchouc au visage. Il faut avoir le plus grand soin que cette bouteille joigne bien la peau, & ne donne point passage à l'air. Si la vessie contient environ 250 pouces cubes d'air déphlogistiqué d'une bonne qualité, il pourra servir à 16, peut-être à 20 inspirations & expirations, avant que sa pureté ne soit altérée au point de ressembler à l'air commun. Notre auteur a fait un grand nombre d'ex-

périences pour reconnoître au juſte le degré d'altération que l'air déphlogiſtiqué reçoit par l'action des poumons. Il eſt prouvé par ces faits que la quantité d'air déphlogiſtiqué néceſſaire pour une ſeule reſpiration, ne devient inférieure en qualité à celui de l'air commun, qu'après la quatrième inſpiration. La cinquième n'ajoute rien à ſa dépravation, parce qu'il eſt déja ſurchargé d'air fixe & de phlogiſtique. M. *Ingenhousz* entre enſuite dans un très-grand détail des expériences qu'il a faites pour découvrir la meilleure manière de rétablir l'air déphlogiſtiqué corrompu. On lui rend ſa première pureté, en le faiſant paſſer à travers l'eau, & principalement à travers l'eau de chaux.

L'auteur penſe que pour obtenir en médecine un avantage réel de l'air déphlogiſtiqué, il faut en employer tous les jours au moins mille à douze cent pouces cubiques: cette quantité peut ſervir à cent ou cent vingt inſpirations. Dans les maladies inflammatoires, putrides & autres, cet air peut ſe charger plus promptement de phlogiſtique que dans d'autres cas, & alors il faut le renouveller plus ſouvent. M. *Ingenhousz* a eſſayé ſur lui-même les propriétés médicinales de cet air. Après en avoir reſpiré une certaine quantité, il s'eſt ſenti plus gai, plus robuſte, plus d'appétit: ſon ſommeil a été plus doux, & plus rafraîchiſſant que d'ordinaire.

Notre académicien communique enfin, dans la cinquième partie, une méthode aiſée & courte de connoître les divers degrés de pureté de l'air déphlogiſtiqué; mais pour cet objet, ainſi que pour quelques articles d'anatomie qui ſuivent ce Mémoire, il faut avoir recours à l'ouvrage même.

Sopra i meſtrui delle donne, *&c.* C'eſt-à-

dire, *ſur les menſtrues des femmes; par M. PASTA. A Naples, chez* Manfredi, 1782.

2. Dans la troiſième partie des diſſertations médicales de M. *Paſta*, il préſente d'abord la partie hiſtorique de la menſtruation, accompagnée de quelques remarques ſur l'âge, auquel on voit ordinairement percer les règles; ſur l'influence des climats, des ſaiſons, de la température, de la conſtitution, du genre de vie, relativement à la quantité & aux époques plus ou moins hâtives de l'apparition & de la diſparition de ce flux périodique. Il parle enſuite de la qualité du ſang menſtruel, qu'il croit eſſentiellement la même que celle de toute la maſſe, quoique quelquefois ce liquide puiſſe contracter des vices acceſſoires. Après avoir commenté ce que dit *Hippocrate* concernant les dérangemens de cette fonction naturelle, il paſſe à l'examen des cauſes qui font couler les menſtrues. Il aſſigne la pléthore pour cauſe de cette évacuation. L'inſuffiſance de cette aitiologie étant reconnue par tous les phyſiologiſtes éclairés, nous ne nous y arrêterons pas. En parlant des obſtacles à l'éruption du flux menſtruel, M. *Paſta* avoue que dans le commencement de ſa pratique, il étoit fort porté pour les emménagogues, & que l'expérience ſeule a pu corriger cet empreſſement de ſe livrer dans ces cas à la médecine agiſſante. Actuellement il abandonne preſque tout l'ouvrage aux efforts de la nature, & il aſſure que c'eſt avec le plus grand ſuccès.

Il eſt enſuite queſtion des règles exceſſives: elles forment quelquefois des pertes ſubites, ou dégénèrent en un écoulement chronique; quelquefois elles dérangent toute la conſtitution; d'autres fois, elles n'entraînent que des affections

propres à la matrice. L'épuiſement, la cachexie, l'hydropiſie, la fièvre, l'étiſie, la paralyſie, ſont des maladies du premier genre; le ſecond comprend les flueurs blanches, la ſtérilité, les ulcères cancéreux. Il arrive ſouvent que les femmes, ſur-tout ſi elles ont paſſé trente ans, contractent une foibleſſe incurable à la ſuite des pertes chròniques. Il faut bien ſe garder d'arrêter promptement ces hémorrhagies; & pour les faire ceſſer peu-à-peu, on aura recours aux fomentations avec l'eau froide, à l'application de la glace ſur le bas-ventre, aux injections & aux lavemens froids, aux bains & aux demi-bains de même température, aux bains compoſés avec des infuſions aſtringentes, pris tièdes. Au reſte les conſeils que l'auteur donne ici, ont déja été développés dans la ſeconde partie de ſon ouvrage.

La ſuppreſſion des menſtrues vient de ce que l'orifice de la matrice eſt fermé, ou de ce que l'abord du ſang vers l'utérus eſt intercepté. Il nous eſt impoſſible de ſuivre l'auteur dans le détail des ſignes qui indiquent ces différentes cauſes, ni dans celui des accidens qui en réſultent; nous remarquerons ſeulement, d'après lui, que la ſympathie qui règne entre ce viſcère & les autres organes, cauſe ſouvent des déſordres qu'on attribue mal-à-propos à une affection idiopathique de la matrice. Les conſidérations ſur les évacuations ſupplétoires aux règles, ſur les moyens curatifs, & ſur les précautions qu'il faut obſerver dans leur uſage, conduiſent enfin M. *Paſta* à l'examen des différentes circonſtances qui doivent déterminer le traitement, & diriger le choix des remèdes appropriés aux cas particuliers. Comme nous n'avons trouvé rien de nouveau dans cette partie de l'ouvrage, nous n'étendrons pas plus loin notre analyſe.

Phyſicaliſch

Physicalisch - medicinisch - oekonomische Beobachtungen, &c. C'est-à-dire, *Observations physico-médico-économiques, relatives à la ville de Northeim & les environs, situés dans la principauté de Gottingue; par M. JEAN-PHILIP RUELING, docteur en médecine, médecin pensionné de la ville de Northeim, & membre de l'institut royal historique de Gottingue, grand in-8° de 340 pag. avec plusieurs Tables & une carte. A Gottingue, chez* Rosenbusch.

3. Cet ouvrage, supérieurement bien exécuté, mérite d'être connu: cependant, comme par sa nature il est propre à la ville de Northeim, & les bonnes topographies médicales n'étant pas inconnues en France, nous n'avons pas besoin de présenter à nos lecteurs un modèle dans ce genre; nous en détacherons seulement quelques observations qui intéressent par l'application qu'on peut en faire par-tout ailleurs. Faisons d'abord mention des données relatives au calcul des probabilités de la vie. Depuis 1618, jusqu'en 1776, il est mort à Northeim 11772 individus, dont

107 hom.	& 156 fem.	étoient parvenus à l'âge de	70 à 75 ans.
75	89		75 à 80
84	98		80 à 85
33	27		85 à 90
17	15		90 à 95
4	6		95 à 100
3	1		100 à 105

On remarque ici une singularité dans la plus grande vitalité des personnes des deux sexes. Le nombre des femmes âgées surpasse celui des hom-

mes, jusqu'à ce qu'ils soient devenus nonagénaires: à cette époque, le nombre des vieillards excède celui des vieilles femmes: depuis 95 jusqu'à 100 ans, la supériorité de nombre des vieilles femmes fait encore place, & cela d'une manière très-frappante, à celle des vieux hommes.

M. *Rueling* a fait un tableau des ravages que les différentes maladies ont faits: voici quelques détails à ce sujet. De 4880 personnes enlevées par des maladies désignées dans les registres mortuaires, il en est mort 108 d'apoplexies, 180 de convulsions & d'épilepsies, 238 de pleurésies, 253 d'éthisies, 236 de dyssenteries, 122 d'hydropisies, 73 de fièvres aiguës, 630 de la peste qui a régné en 1625, 26 & 27; 254 de fièvres bilieuses avec éruptions cutanées; 934 de la petite vérole, 438 de la rougeole, 98 de consomption, 80 enfans nés avant terme, 108 enfans venus foibles au monde, 94 femmes en couches, 288 de vieillesse, 176 de mort violente, 213 enfans sont venus morts au monde.

La fièvre bilieuse accompagnée de pétéchies, a régné à Northeim pendant les années 1770, 1771 & 1772. Il n'y avoit ni âge ni sexe qui en mît à l'abri. Les jeunes-gens & les personnes vigoureuses y étoient le plus exposés; mais ils s'en tiroient mieux que les personnes foibles ou d'un certain âge. Cette fièvre s'annonçoit par des pesanteurs, l'abattement, les angoisses, un sommeil inquiet, la mélancolie, une haleine forte, quelquefois par des foiblesses. Ces avant-coureurs étoient bientôt suivis de frissons, d'un pouls extrêmement accéléré, de chaleur, de céphalalgie, (qui ressembloit aux maux de tête causés par le rhume) de vertiges, d'une respiration entrecoupée de soupirs, même de raucité. Bien souvent les malades se plaignoien encore de points de côté, de douleurs pongiti ves à la gorge, à la poitrine & au creux de l'esto

mac. Les nourritures tirées du règne animal, leur répugnoient ; ils étoient travaillés de nausées, ils vomissoient fréquemment des glaires tenaces ou des matières bilieuses, sans en retirer de soulagement soutenu. La langue, le palais, les dents, étoient enduits d'une croûte blanche ou jaunâtre. Les malades se plaignoient d'avoir un goût de pourriture, amer, rance, aigre dans la bouche ; ils étoient fatigués par la soif, appétoient passionnément l'eau froide & les boissons aigrelettes, & avoient du dégoût pour la bierre. Leurs yeux étoient troubles, hagards, rouges ; leur peau sèche, le ventre dur, resserré, l'urine crue, laiteuse.

Au bout de deux ou trois jours les accidens augmentoient ; les frissons ne se faisoient sentir que dans les cas les plus graves & désespérés ; la langue s'épaississoit, devenoit dure, aride ; les joues se coloroient, la toux redoubloit sans qu'il y eût cependant d'expectoration. Les pétéchies survenoient sans amener de l'amendement ; quelquefois elles étoient confluentes, ce qui annonçoit un grand danger ; alors les malades eurent souvent des hémorragies du nez, que rien ne pouvoit arrêter, & qui, ayant cessé d'elles-mêmes, étoient suivies d'un violent redoublement de fièvre. Les pétéchies se soutenoient 7 ou 9 jours, quelquefois jusqu'à trois semaines.

La maladie étoit assez facile à guérir, quand on avoit eu recours aux remèdes appropriés. Négligée dans le commencement, elle duroit 14, 17, & même 30 jours, si elle n'enlevoit pas le malade avant ce terme, ou ne dégéneroit pas en quelque autre maladie. La crise la plus ordinaire étoit une diarrhée fétide, qui se déclaroit vers le neuvième jour, & continuoit jusqu'au quatorzième. Vers ce tems l'urine formoit un dépôt, qui

s'il étoit ſeul, ne procuroit pas plus que la ſueur, quoique critique, un mieux conſidérable. Quelquefois la matière morbifique ſe portoit aux parotides, ou formoit des dépôts aux jambes, ou enfin elle étoit rejettée par l'expectoration.

Les vomitifs & les cathartiques composés de crême de tartre, de rhubarbe, de ſel de Seignette ou de ſel de Glauber, de tamarins, ainſi que les lavemens, rempliſſoient les premières indications. Si la poitrine étoit affectée, il falloit combiner les minoratifs avec le ſel de nitre & l'oxymel ſcillitique : les évacuations, loin d'abattre, relevoient les forces des malades. Le neuvième jour de la maladie, M. *Rueling* donnoit les amers ou bien le quinquina. La ſaignée ne devoit être employée qu'avec la plus grande précaution, & dans les cas vraiment inflammatoires : il ne falloit la répéter que lorſque le ſang étoit couenneux. Les vermifuges faiſoient ſouvent évacuer un grand nombre de vers. Pour diſſiper le délire ou emporter quelque douleur fixe, il falloit appliquer des ſynapiſmes. L'auteur avoit ſoin d'entretenir la liberté du ventre & la diarrhée critique au moyen des laxatifs, tels que la manne, les tamarins, la teinture de rhubarbe, la terre foliée de tartre, & il ſoutenoit les forces du malade, en lui permettant un uſage modéré du vin du Rhin. Les boiſſons aigrelettes, les cordiaux du même genre, les alimens antiſeptiques, l'air libre, la propreté, abrégeoient la convaleſcence; les apéritifs & les laxatifs, ſur-tout la crême de tartre unie à la rhubarbe & au jalap, diſſipoient les engorgemens aqueux, & arrêtoient le ptyaliſme ſymptomatique.

L'auteur, en parlant des épidémies varioleuſes, remarque qu'elles ont régné régulièrement pendant les mois d'hiver, & ont obſervé aſſez conſtamment un période de 5 ans.

La rougeole ne revient que tous les dix ans, & dans les mêmes mois que la petite vérole.

Obſervations on hepatic diſeaſes, &c. C'eſt-à-dire, *Obſervations ſur les maladies du foie auxquelles les Européens ſont ſujets dans les Indes orientales; par* ETIENNE MATTHEWS, *chirurgien au ſervice de l'honorable Compagnie unie des Indes orientales, in-8°. A Londres, chez* Cadell, 1783.

4. Ces obſervations concernent particulièrement l'hépatite, la fièvre bilieuſe putride, & la dyſſenterie hépatique. Les deſcriptions de ces maladies ſont faites avec exactitude, & la méthode curative eſt en général bien conçue. L'auteur eſt perſuadé que les pétéchies ſont quelquefois critiques, & il oſe avancer que la maladie vénérienne & l'hépatite ſont des maladies analogues. Les fondemens ſur leſquels il établit cette aſſertion, ſont que le ſang tiré des veines dans l'une & l'autre de ces maladies ſe reſſemble, & que le mercure eſt le remède qui convient également à toutes les deux.

Diſſertatio medica inauguralis de homine dextro & ſiniſtro, auctore MEINARDO-SIMON DU PUI, in-4° de 191 pag. A Leyde, 1780.

5. Cette diſſertation eſt diviſée en deux ſections. La première concerne les affections de chaque côté, qui dérivent du ſyſtême vaſculeux: elle eſt ſous-diviſée en trois chapitres, dont le premier contient un grand nombre de faits relatifs aux maladies d'un ſeul côté: ces faits ſont en partie empruntés, en partie propres à M. *Dupui*. L'au-

teur a vû un apoplectique devenir jaune & hémiplégique ſeulement du côté droit : un autre qui, voulant ſe débarraſſer des poux dont il étoit dévoré, avoit employé un onguent mercuriel, qui lui avoit provoqué un ptyaliſme, & cette ſalivation n'eut lieu que du côté droit. L'explication phyſiologique de ces phénomènes fait le ſujet du ſecond chapitre ; & dans le troiſième, l'auteur reprend la diſcuſſion de cette queſtion : *dans la pleuréſie & les autres maladies inflammatoires faut-il ſaigner du côté affecté, ou du côté oppoſé ?*

Dans la ſeconde ſection, M. *Dupui* s'occupe des maladies d'un ſeul côté, qui doivent leur origine au ſyſtême des nerfs : elle renferme, ainſi que la première, trois chapitres, dont l'un ſert de répertoire aux faits ; l'autre eſt employé à leur explication, & le troiſième préſente une diſſertation ſur le croiſement des nerfs, que M. *Dupui* nie avec *Morgagni* & *Metzger*.

Uber die Behandlung der gonorrhee, *&c.* C'eſt-à-dire, *du Traitement de la gonorrhée & d'une partie de ſes ſuites, in-8°. de 80 pag. A Ausbourg, chez la veuve* Klett *&* Franck, 1782.

6. L'anonyme, quoique partiſan des nouvelles théories qui ont paru en Angleterre, & qui ont été plus particulièrement développées par M. *Tode*, penſe néanmoins qu'il eſt très-intéreſſant d'en éclaircir certains points. C'eſt, ſelon lui, le ſeul moyen de prévenir les abus & les écarts qu'on pourroit commettre ſans cela dans l'application de ces théories à la pratique. Il établit donc que non-ſeulement il faut conſidérer la violence & la malignité de la cauſe, mais qu'il eſt encore eſſentiel d'examiner l'état particulier du ſujet ſur

lequel le virus vénérien agit: il faut, par exemple, s'attacher à connoître si le malade à les fibres trop tendues, trop irritables, ou si elles pèchent chez lui par laxité; si les liquides sont inflammables, s'ils sont trop tenus, s'ils sont imprégnés de quelque acrimonie. L'âcreté des fluides & la foiblesse des solides peuvent prolonger la durée de l'inflammation; & dans ces cas un traitement antiphlogistique, tout en corrigeant les défauts des humeurs, & même en remédiant en partie à l'impression morbifique de ces vices, peut laisser enraciner le mal, entretenir l'irritation dans l'urèthre, & donner lieu à un retour des accidens ou à l'opiniâtreté de l'écoulement: car, dit l'anonyme, cet écoulement n'est pas toujours l'effet du relâchement; il peut même provenir d'une âcreté essentiellement différente du virus gonorrhoïque. L'auteur tire un grand parti de l'analogie qui règne entre la gonorrhée & le catarrhe, & admet en conséquence de cette conformité, des gonorrhées inflammatoires, bilieuses, &c. Il soupçonne que ces variétés pourroient bien rendre raison des différences de couleur qu'on remarque dans la matière de l'écoulement.

L'anonyme passe ensuite à la méthode curative, & fondé sur les considérations précédentes, il établit qu'il peut y avoir des gonorrhées simples dans lesquelles les purgatifs, les révulsifs, les balsamiques, peuvent être indiqués; que dans certains individus, dans certaines saisons, dans certaines constitutions, il faut avoir recours de bonne heure aux fortifians & aux astringens.

L'auteur observe enfin que les gonorrhées tombées dans le scrotum, ainsi que les autres accidens regardés comme des suites de la suppression prématurée de l'écoulement, ne sont pas toujours produits par la présence ou par la métastase du

virus gonorrhoïque, qu'ils dépendent ſouvent uniquement de l'irritation & des loix inexplicables de la ſympathie.

JOANNIS WEISZ, Leutſchovia Hungari, med. doctor. phyſ. inclyt. comit. zempliniensis, pyretologiæ practicæ tentamen. *Eſſai de pyrétologie pratique, par* JEAN WEISZ, *de Leutſchovie en Hongrie, docteur en médecine, &c. in-8°. de 94 pag. ſeconde édition. A Vienne, chez* Graffer; *à Strasbourg, chez* Kœnig; *& à Paris, chez* Didot jeune, 1783.

7. La fièvre eſt ſans contredit une maladie des plus communes, ſur laquelle les auteurs ont le plus écrit; auſſi quelle diverſité d'opinions & de ſentimens, pour ne pas dire quelle confuſion! Il eſt facile d'obſerver dans les ouvrages des médecins qui ont décrit & claſſé les fièvres, la difficulté de les guérir; auſſi ce ſont les motifs qui ont engagé M. *Weisz* à entreprendre cet eſſai, dont la première édition parut il y a deux ans.

M. *Weisz* traite d'abord de la fièvre en général, & prétend qu'on ne peut en donner une définition parfaite, ſelon les règles de la logique, vu qu'il n'eſt aucun ſymptôme qui ſoit toujours, & dans tous les cas, eſſentiel à cette maladie, & qui puiſſe fournir un véritable ſigne pathognomonique.

Suivent les diviſions ordinaires des fièvres d'après le ſymptôme principal, le période, la durée, le temps de l'année, &c. &c.

L'auteur avoue que le grand nombre d'eſpèces, leur diverſité & leur complication, apportent beaucoup de difficultés dans la guériſon, ainſi que dans la claſſification de ces maladies : cependant pour mettre de l'ordre dans leur dénombrement,

il en propoſe pluſieurs comme principales & plus fréquentes, de manière qu'on peut réduire à quelqu'une d'elles toute autre eſpèce de fièvre, en ſuivant l'analogie : ces fièvres principales que M. *Weisz* nomme *cardinales*, ſont l'inflammatoire, la bilieuſe, la pituiteuſe, la variole, la rougeole, & la fièvre intermittente.

Il diviſe la bilieuſe en deux eſpèces ; l'une eſt la diſpoſition bilieuſe dans laquelle la fièvre eſt peu ſenſible ; il nomme l'autre univerſelle ; il en indique les ſymptômes, les complications & la méthode curative.

La fièvre pituiteuſe de M. *Weisz* eſt appellée, par quelques autres, lente, nerveuſe, chlorotique, leucophlegmatique, vermineuſe. Il y rapporte, comme eſpèces analogues, la fièvre putride, la maligne, la peſtilentielle & la miliaire.

Succèdent quelques détails ſur chacune de ces fièvres, & des détails plus étendus ſur la petite-verole & ſur la rougeole. M. *Weisz* termine ſon ouvrage par les fièvres intermittentes. Il ne parle preſque point de ces dernières, renvoyant ſes lecteurs à une diſſertation que le docteur *Marherr* a compoſée à leur ſujet.

JOANNIS WEISZ, Leutſchovia Hungari, med. doct. Continuatio prima tentaminis pyretologiæ practicæ, ſiſtens cardinales, primas inflammatorias: *Première continuation de l'Eſſai de pyrétologie pratique, contenant les premières fièvres cardinales, ou les inflammatoires; par JEAN WEISZ, de Leutſchovie en Hongrie, docteur en médecine, in-8° de 125 pages. A Vienne, chez* Graffer; *& à Strasbourg, chez* Konig, 1783.

8. M. *Weisz* n'avoit traité, dans ſa Pyrétologie,

que des fièvres inflammatoires, & cela aſſez ſommairement ; dans cette ſuite il les expoſe bien plus au long. Pratiquant dans une ville de Hongrie, dont les habitans robuſtes ſont naturellement portés aux maladies inflammatoires, il n'a pas laiſſé échapper l'occaſion de les obſerver de très-près : ce qui nous a valu cet ouvrage que M. *Weisz* montra manuſcrit à M. *Stoll*, & qui obtint le ſuffrage de cet illuſtre profeſſeur de Vienne.

Encouragé d'ailleurs par l'accueil favorable que ſon premier eſſai avoit reçu en Allemagne & dans tout le Nord, il n'a pas craint de publier celui-ci, qui eſt dédié au comte *Pulſy d'Ezdod*, chambellan de l'empereur.

L'auteur partage les fièvres inflammatoires en cinq claſſes principales, qu'il diviſe & ſoudiviſe enſuite : telles ſont, 1°. les inflammatoires provenant de la plénitude ou de l'abondance des humeurs ; 2°. celles qui ſont produites par quelque acrimonie ; 3°. celles qui viennent de quelque ſtimulant méchanique ; 4°. les inflammations cachées ; 5°. les périodiques, les chroniques & les épidémiques.

M. *Weisz* donne ici ſes propres obſervations. Détachons-en une très-courte, d'aſſez peu de conſéquence, mais très-analogue aux circonſtances préſentes, puiſqu'il s'agit du gas inflammable.

« Nous préparâmes un jour, dit l'obſervateur,
» M. le baron *de C**** & moi, de l'air inflam-
» mable, avec de l'acide vitriolique & de la
» limaille de fer, ſous une cheminée où l'air ne
» jouoit pas bien ; le temps étoit pluvieux, &
» par conſéquent l'atmoſphère grave. Nous fû-
» mes tourmentés de céphalalgie, de nauſées,
» de difficulté de reſpirer, d'un mouvement très-
» violent des humeurs. J'eus mal à la tête encore
» le jour ſuivant ; les acides & l'air libre nous
» ſoulagèrent. »

Specimen medicum, ſyllogen obſervationum varii argumenti ſiſtens, &c. *Eſſai de Médecine, contenant un recueil d'obſervations ſur divers ſujets; par M.* CHRISTIAN GASPARD SEIP, *docteur en médecine, in-8° de 60 pag. A Copenhague, chez* Thiel; *& à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783.

9. Ces obſervations roulent ſur les maladies que M. *Seip* a vues dans ſa pratique. Il ne faut pas s'attendre à trouver ici un ouvrage méthodique, ni compaſſé; c'eſt ſimplement un compoſé de divers morceaux détachés. En général, l'auteur dit ce qu'il a vu, décrit les ſymptômes, fait l'hiſtoire de la maladie, indique les remèdes adminiſtrés, & ajoute de temps en temps des remarques. Les affections qu'il a particulièrement obſervées, ſont l'hémorrhagie avec des taches ſur toute la ſurface du corps; l'iſchurie, la petite vérole, la pleuréſie bilieuſe & la jauniſſe périodique. M. *Seip*, ayant cette dernière maladie à traiter, preſcrivit l'uſage fréquent de la décoction de chiendent, ce qui procura une parfaite guériſon; mais cette même jauniſſe revint, au bout de trois ſemaines, accompagnée de reſſerrement du ventre, de vomiſſemens & de grandes douleurs d'entrailles. L'obſervateur, pour appaiſer les ſpaſmes & les douleurs, employa une potion compoſée avec l'huile d'olives récente, le laudanum liquide, l'eau de méliſſe ſimple, & le ſirop diacode. Le paroxyſme paſſé, il mit en uſage l'eau de rhubarbe avec une ſolution de ſel végétal, & ne négligea pas ſur-tout la décoction de chiendent, qui avoit déja ſi bien réuſſi.

M. *Seip* fait auſſi quelques obſervations ſur le

ténia. Il a vu une fois cet insecte, qui avoit résisté à tous les anthelmintiques les plus vantés, céder enfin au remède de *Nouffer*; cependant il a soin d'adoucir le drastique qui l'accompagne, à cause des suites fâcheuses qu'il pourroit occasionner. Il a quelquefois vu rendre dans les fièvres des morceaux du même ver solitaire, après que le malade avoit pris de la potion camphrée acide de *Locher*, ou après un léger vomitif.

Cet opuscule est terminé par la description exacte de plusieurs ouvertures remarquables, auxquelles il joint l'histoire sommaire de la maladie qui avoit précédé.

BARTH. EUSTACHII, medici ac philosophi, libellus de multitudine sive de Plethorâ, editio tertia. C'est-à-dire, *de la Pléthore; par* BARTHELEMI EUSTACHI, *médecin & philosophe. A Strasbourg, chez* Kœnig; *& à Paris, chez* Didot le jeune, 1783. *in-8° de 38 pag. troisième édition. Prix 1 liv. 16 s. broché.*

10. *Eustachi* s'est acquis un nom à jamais célèbre dans les fastes de l'anatomie. Ses planches, quoique publiées plus de cent ans après sa mort, ont prouvé qu'en bien des points, il avoit fait des découvertes qu'on ignoroit même un siècle après lui. Ses autres œuvres ont été très-souvent réimprimées. Il en faut cependant excepter le petit livre que nous annonçons. Ayant paru, pour la première fois, à la fin d'une traduction d'*Erotien*, par *Eustachi*, il ne parvint guère qu'entre les mains d'un petit nombre de médecins qui s'occupoient de la lecture des anciens, & qui négligeoient volontiers les modernes. Si on l'imprima séparément, la petitesse du volume s'opposa en-

core à ſon ſuccès ; de ſorte que cet écrit paroît avoir été inconnu à M. *Portal*, & à bien d'autres bibliographes, puiſque M. *Eloy* l'avoit omis dans la première édition de ſon Dictionnaire. Il a cependant paru ſeul à Leyde, en 1746 & en 1765, *in*-8°. Ce traité n'eſt pas à mépriſer, & l'on doit aſſurément ſavoir gré à feu *Amand Kœnig*, libraire fort renommé à Strasbourg, d'en avoir procuré une nouvelle édition, qui eſt la troiſième imprimée ſéparément. La philoſophie & le ſtyle, ou plutôt la manière d'*Euſtachi*, ſe ſent du ſiècle où il vivoit ; mais du reſte le livre eſt digne de ſon immortel auteur.

On doit ſe ſouvenir que *Galien* a compoſé un écrit qui porte le même titre. *Euſtachi* trouve de temps en temps l'occaſion de relever pluſieurs erreurs qui s'y rencontrent : il l'avoit même fait en partie pour l'inſtruction de ſes diſciples, qu'il ne vouloit pas éloigner de l'eſtime due aux anciens, mais auxquels il deſiroit donner un peu de défiance contre la mauvaiſe Phyſiologie de l'antiquité.

Il examine d'abord ce que c'eſt que l'abondance, plus univerſellement connue aujourd'hui ſous le nom de *Pléthore*. Il en donne les divers noms, les acceptions différentes & la définition ; il en recherche les cauſes, il examine les ſubſtances ſolides, humides ou aériennes, qui peuvent lui ſervir de matière. Il s'étend enſuite ſur pluſieurs choſes qui ont quelque rapport à la Pléthore, telles que les différences provenant de la quantité des humeurs, leurs diverſes proportions, le degré d'augmentation du ſang ou des humeurs, la cacochymie, &c. Il finit par indiquer les ſignes qui font reconnoître la pléthore, mêlant çà & là des digreſſions à la mode de ſon temps, ſur la *ſubſtance, l'efficacité & le nombre des facultés, ſur l'ame &*

ſur l'eſprit du monde, *ou ſur quelqu'autre ſujet*; mais par-tout il montre une vaſte érudition, un génie inventeur, qui ne s'en laiſſoit pas impoſer par le nom d'*Ariſtote* ou de *Galien*, & de grandes connoiſſances phyſiologiques. On lira ſur-tout avec plaiſir les détails qu'il donne ſur les organes des ſenſations, quoiqu'il ne paroiſſe pas reconnoître tout le pouvoir des nerfs.

Mémoire ſur l'Electricité médicale, & Hiſtoire du traitement de vingt malades traités, & la plupart guéris par l'électricité, par M. Masars de Cazeles, docteur en l'univerſité de médecine de Montpellier, agrégé à la Faculté de Touloufe, aſſocié de l'Acad. royale des Sciences & Belles-Lettres de Béziers, &c. correſp. de la Société royale de médec. de Paris, médecin à Touloufe. A Paris, chez Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers; & à Touloufe,*

chez Sacarau & Monlas, *lib.* } *rue Saint-Rome.*
Dupleix, *libraire,*
Laporte, *lib. près les Changes,*

avec approbation, & ſous le privilège de la Société royale de Médecine, in-12 de 122 pag. Prix 18 ſ. broché.

Second Mémoire ſur l'Electricité médicale, & Hiſtoire du traitement de quarante-deux malades entièrement guéris, ou notablement ſoulagés par ce remède; par M. Masars de Cazeles, docteur en médecine, &c. Chez les mêmes Libraires que

le premier Mémoire, *in-12 de 311 pages. Prix 1 liv. 16 ſ. broché.*

11. Parmi les maladies qui ſont l'objet des obſervations de M. *Maſars de Cazeles*, on trouve principalement des douleurs rhumatiſmales, des ſciatiques, des paralyſies, ſoit parfaites, ſoit imparfaites ; des hémiplégies, des paralyſies d'une ſeule partie du corps, des engourdiſſemens, &c. L'auteur fait des réflexions très-judicieuſes ſur l'avantage que l'on peut retirer de l'application de l'électricité au traitement des maladies ; il donne à ce remède la confiance qu'il mérite ; mais il ſe garde bien de le préconiſer à la manière des enthouſiaſtes, & il fait remarquer qu'il n'a employé l'électricité, que comme un moyen acceſſoire propre à favoriſer l'effet des autres remèdes appropriés, qu'il n'a jamais négligé de mettre en uſage.

Nouvel Avis aux mères qui veulent nourrir ; par M. C. D. GAULTIER DE CLAUBRY, chirurgien de Son Alteſſe royale Mgr COMTE D'ARTOIS, membre du collège royal de Chirurgie, & accoucheur, ancien chirurgien aide-major des camps & armées du Roi en Allemagne, &c. A Paris, chez L'Auteur, rue de Grenelle Saint-Honoré, vis-à-vis l'hôtel des Fermes du Roi, Lottin le jeune, *libr. rue S. Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie; avec Approbation & Permiſſion, 1783, petit-12 de 264 pag. Prix 1 liv. 10 ſ. br.*

12. Cet ouvrage eſt diviſé en trois chapitres,

Dans le premier, l'auteur traite *du tems & de la manière de donner à teter.* Il penſe qu'il n'eſt pas poſſible de déterminer le temps auquel une mère doit donner à teter après ſon accouchement, & que l'époque doit varier ſuivant les circonſtances ; il examine les accidens divers, ſoit du côté de la mère, ſoit du côté de l'enfant, qui doivent empêcher de donner le ſein au nouveau né, malgré l'avantage que l'on retire du *coloſtrum*, qui convient mieux pour purger l'enfant que tous les ſirops que l'on peut employer. Il rapporte enſuite pluſieurs exemples de l'avantage que les mères retirent en nourriſſant.

Le ſecond chapitre indique les *précautions relatives à la mère.* Dans ce chapitre, M. *Gauthier* examine les différentes manières de former les bouts du ſein. Il ne conſeille d'autres préparations avant l'accouchement, que de laver les mammelons avec une légère décoction de guimauve, au moins deux fois le jour, pendant les ſix dernières ſemaines de la groſſeſſe, & de laiſſer ſur les bouts une compreſſe trempée dans la même décoction chaude. La ſuccion ne doit être employée qu'après l'accouchement, ſoit qu'on la pratique avec la bouche d'un autre enfant ou d'un adulte, ſoit qu'on ſe ſerve des moyens mécaniques, entre leſquels M. *Gauthier* préfère la pompe à ſein, nouvellement inventée par M. *Bianchi.* Il indique la meilleure manière de donner à teter ; il traite de l'engorgement du ſein, de l'excoriation du mammelon, du régime des nourrices ; il remarque que les femmes qui ont leurs règles pendant l'allaitement, n'en ſont pas moins bonnes nourrices, non plus que celles qui deviennent groſſes ; dans ce dernier cas, le lait ſe tarit inſenſiblement ; l'enfant ſe dégoûte, & ſe sèvre de lui-même. L'auteur fait voir qu'il y a bien plus d'inconvénient pour la

mère & pour l'enfant à ceſſer bruſquement la nourriture : ceci, ſelon M. *Gauthier*, ne s'entend que des mères ; il eſt d'un avis contraire par rapport aux nourrices mercenaires.

Dans le troiſième chapitre, M. *Gauthier* s'occupe des précautions relatives à l'enfant : ces précautions ſont très-multipliées, & d'une utilité très-grande : elles embraſſent tous les ſoins qui doivent contribuer à former des enfans ſains & vigoureux. En général, l'ouvrage de M. *Gauthier* doit être recommandé à toutes les mères qui, fidèles à leurs devoirs, ſe chargent de l'honorable & pénible emploi d'allaiter leurs enfans ; il doit être auſſi le code des nourrices étrangères.

Rapports of the humane Society, *&c.* C'eſt-à-dire, *Rapports de la Société humaine, inſtituée en 1774 pour rappeller à la vie les perſonnes noyées en apparence, années 1781 & 1782, in-8°. A Londres, chez* Cadell, 1783.

13. Ce cahier ne referme rien qui puiſſe contribuer à perfectionner l'adminiſtration des ſecours à donner aux noyés : on y voit ſeulement que le terme le plus long du ſéjour dans l'eau des perſonnes rappellées à la vie, a été de 20 minutes, & que la plus longue durée de l'emploi des ſecours à été d'une heure, lorſqu'ils ont dû être efficaces ; ç'a été toujours au bout de ce temps, au plus tard, que les ſignes de vie, plus ou moins évidens, ſe ſont manifeſtés.

A ſovereign Remedy for the dropſy, publiſhed by deſire, for the public benefit, *&c.* C'eſt-à-dire, *Remède ſouverain con-*

tre l'hydropisie publié sur réquisition pour l'avantage du public, in-4°. A Londres, chez Dodsley, 1783.

14. Voici *ce remède souverain:* il faut réduire en poudre fine un gros de graine de genet, la laisser infuser pendant douze heures dans un verre & demi de bon vin blanc, & prendre cette dose à jeun, de deux jours l'un : le malade se promenera incontinent après l'avoir avalé, pendant une heure & demie ; il boira ensuite deux onces d'huile d'olive fine, & restera encore une heure sans rien prendre.

A Treatise upon ulcers in the legs, *&c.* C'est-à-dire, *Traité sur les ulcères aux jambes, avec une introduction sur l'exulcération, & sur l'origine du pus louable. On y a joint des pensées sur une méthode avantageuse de traiter quelques tumeurs scrophuleuses; par MICHEL UNDERWOOD, chirurgien de l'hôpital Britannique des femmes en couches, in-8°. A Londres, chez Matthews,* 1783.

15. L'auteur prétend que les ulcères aux jambes ne résistent si opiniâtrement aux efforts de l'art, que parce que les nerfs dans ces parties éloignées de leur origine, exercent une trop foible influence. Il prescrit donc de panser ces plaies avec les stimulans les plus forts, d'appliquer ensuite une bande épaisse d'une flanelle fine, & d'obliger le malade à se donner autant de mouvement à pied que ses forces le lui permettent. Il faut secon-

der l'activité de ce traitement, par l'usage des remèdes propres à corriger les vices qui peuvent se trouver dans la constitution générale.

Quant aux tumeurs scrophuleuses, M. *Underwod* veut qu'on les traverse avec un séton, & qu'on enduise de temps en temps la mèche d'un onguent stimulant.

An Essay on the various causes and effects of the distorsed spine, &c. C'est-à-dire, *Essai sur les différentes causes, & sur les effets de la distorsion de l'épine du dos, ainsi que sur les méthodes peu convenables, mises ordinairement en usage pour remédier à cette maladie. On y a joint quelques observations sur le traitement des hernies; par T. SHELDRAKE, junior, in-8°. A Londres, chez* Dilly, 1783.

16. M. *Sheldrake* réunit des connoissances anatomiques à une grande dextérité méchanique. Son objet est de faire connoître & de recommander un instrument pour remédier à la distorsion de la colonne épinière. Il y a quelque années que M. *Jones* annonça un instrument dans le goût de celui de M. *Le Vacher*, sans en faire honneur à l'auteur qui lui avoit offert le modèle. M. *Sheldrake* a reconnu que cet instrument manque souvent son effet, & il s'est appliqué à en construire un qui fût exempt de plusieurs inconvéniens inséparables de celui de M. *Jones*. Ses efforts ont été couronnés du plus heureux succès. Les principes sur lesquels il a conçu & exécuté son instrument, sont bien vus, & l'expérience les a justifiés: elle a encore appris que l'usage de cet instrument ne met pas en danger de contracter une distorsion du bassin: c'est

ainſi que M. *Sheldrake* complette la méthode du célèbre *Pott*, qui, en guériſſant la paralyſie des extrémités inférieures cauſée par un dérangement dans les vertèbres, ne porte point remède à la diſtorſion de l'épine du dos.

Quant aux obſervations ſur le traitement des hernies, elles ne préſentent rien de nouveau.

Practical obſervations on the human teeths, *&c.* C'eſt-à-dire, *Obſervations pratiques ſur les dents humaines; par R.* WOOFFENDALE, *chirurgien dentiſte à Liverpool, in-8°. A Londres, chez* Johnſon, 1783.

17. Il y a douze ans que M. *Jean Hunter* publia, en Angleterre, une Hiſtoire naturelle des dents; & deux ans après il parut à Dordrecht, chez *Bluſſé* & fils, une traduction latine & hollandoiſe du même ouvrage, par M. *Pierre Boddaert*. Cet excellent traité eſt reſté juſqu'ici ſeul dans ſon genre; car quoique pluſieurs chirurgiens-dentiſtes aient entrepris de donner des inſtructions pratiques, & que pluſieurs aient donné des morceaux très-intéreſſans ſur les différentes maladies des dents & de la bouche, nous n'en connoiſſons aucun dont les écrits puiſſent être comparés à l'Hiſtoire naturelle de M. *Hunter*. Les obſervations de M. *Wooffendale* ſont aſſez bonnes, quant à la partie pratique: elles ſont le réſultat d'une longue expérience; mais l'auteur donne trop à l'art, & laiſſe trop peu à la nature: d'ailleurs il affecte un air myſtérieux; il garde par devers lui pluſieurs points inſtructifs, qu'on s'attend d'apprendre, & rejette ſouvent les pratiques de ſes confrères, ſans y en ſubſtituer de meilleures. Nous avons trouvé dans ſon écrit, des aſſertions fauſſes

& insoutenables; telles sont, entr'autres, celles que les dents n'ont pas de nerfs, & qu'elles reçoivent les marques de la petite vérole.

Essai, ou *Discours historique & critique sur les découvertes faites en anatomie par les anciens & par les modernes, vol. in-8º de 360 pag. avec cette épigraphe :*

Ista quoque naturæ rerum comtemplatio quamvis non faciat medicum, aptiorem tamen medicinæ reddit. CORN. CELSUS, *præfat. lib. j.*

par M. LASSUS, premier chirurgien de Madame VICTOIRE DE FRANCE, & de feue Madame SOPHIE, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi dans la ville, banlieue, prévôté & vicomté de Paris, professeur royal & inspecteur du collège de chirurgie, membre de l'Académie des Sciences de Rouen. A Paris, chez M. Lambert, & F. J. Baudouin, *imprimeurs-libraires, rue de la Harpe. Prix 3 liv. 12 s. broché.*

18. Ce discours est un ouvrage plus considérable que son titre ne semble l'annoncer : c'est une histoire abrégée de l'anatomie, un tableau en raccourci de toutes les découvertes anatomiques qui ont été faites depuis *Hippocrate*, jusqu'à nos jours. L'Auteur a eu l'art d'en écarter les détails minutieux & inutiles, qui auroient pu le rendre insipide, sans instruire davantage, pour ne présenter que ce que son sujet offroit d'intéressant & de vraiment fait pour éclairer.

Une des ſingularités que préſente l'hiſtoire de l'anatomie, c'eſt que les philoſophes qui ne faiſoient point profeſſion de l'art de guérir, ont été les premiers qui aient étudié l'anatomie en diſſéquant des animaux; car les opinions religieuſes de leur temps ne leur permettoit pas de l'étudier ſur des cadavres humains. Les médecins antérieurs à *Hippocrate*, & *Hippocrate* lui-même, ſemblent avoir regardé l'anatomie plutôt comme un objet de curioſité digne d'amuſer la philoſophie ſpéculative, que comme une connoiſſance eſſentielle à la pratique médicinale. S'ils ont eu cette idée, *Hippocrate* eſt bien capable de la juſtifier. Le ſuffrage de tous les ſiècles l'a mis au-deſſus de tous les médecins qui ont exiſté, & cependant il n'a rien écrit ſur l'anatomie: ce n'eſt que dans les ouvrages qu'on lui a fauſſement attribués, qu'on trouve quelques détails anatomiques.

Hérophile & *Eraſiſtrate* furent les premiers médecins qui diſſéquèrent des cadavres humains. Le dernier entrevit les veines lactées, qu'il prit pour des artères pleines d'air: il vit auſſi le premier les valvules des cavités du cœur. Le ſyſtême qui explique la digeſtion des alimens par la trituration, lui appartient. *Hérophile*, qui eut à-peu-près les mêmes idées qu'*Eraſiſtrate* ſur l'économie animale, s'occupa principalement du cerveau & des nerfs, & c'eſt lui qui donna le nom de *preſſoir* à l'endroit où ſe réuniſſent les quatre plus grands ſinus de la dure-mère. Les ouvrages de ces deux médecins ne ſont point parvenus juſqu'à nous. Il eſt incertain ſi, après eux, on continua d'étudier l'anatomie ſur l'homme ou ſeulement ſur des os humains. Quoi qu'il en ſoit, il paroît que cette ſcience fit peu de progrès chez les Grecs. Outre le peu de ſecours qu'on avoit pour la cultiver avec fruit, elle y fut étouffée par les

difputes des médecins empiriques, dogmatiques, méthodiftes, pneumatiques, ecclectiques.

Elle trouva les mêmes obftacles chez les Romains; & *Galien* même, malgré fon infatigable activité, la laiffa bien loin de l'état brillant où elle parvint dans les fiècles poftérieurs au fien. Après fa mort, elle tomba entièrement dans la décadence, pour ne fe relever que dans les quatorzième & quinzième fiècles. Ses progrès furent d'abord très-foibles. Ceux qui exerçoient la médecine en France, étoient, pour la plupart, des ecclléfiaftiques, qui regardèrent l'anatomie comme un art abject, & peu convenable à la dignité de leur caractère: on défendit même, fous peine de l'excommunication à un médecin de Padoue, de l'enfeigner.

En 1556, *Charles-Quint* fit demander aux théologiens de l'univerfité de Salamanque, s'il étoit permis à des catholiques d'ouvrir des cadavres humains. Les docteurs Efpagnols répondirent que cela étoit utile, & par conféquent licite. Une pareille démarche d'un fouverain qui pouvoit tout, donna une forte impulfion à l'étude de l'anatomie; auffi fut-elle une des fciences qu'on cultiva avec le plus grand foin dans le feizième fiécle. Les travaux réunis de *Berenger de Carpi*, de *Vefale*, de *Fallope*, d'*Euftache*, & de quelques autres, en préparèrent & hâtèrent les progrès. On réfuta les erreurs de *Galien*, & l'on ajouta de nouvelles découvertes à celles qu'il avoit tranfmifes dans fes écrits. On décrivit les os, les ligamens, les cartilages, les mufcles, les vifcères, les vaiffeaux fanguins, les nerfs. On compara les os de l'homme avec ceux de la femme, ceux du fœtus avec ceux de l'adulte. *Antoine Mifaud*, médecin de Paris, obferva que la garance avoit la propriété de rougir les os des animaux

nourris avec cette plante. *Severin Pineau* remarqua que le vinaigre les ramollissoit, & les rendoit flexibles comme des cartilages, lorsqu'on les avoit fait macérer dans cette liqueur pendant un certain espace de temps.

La découverte brillante de la circulation du sang, en immmortalisant le nom d'*Harvei*, est une de celles qui signalèrenr le plus les travaux anatomiques du dix-septième siècle : elle réveilla l'envie des anatomistes ses contemporains, qui commencèrent par la nier, & finirent par en faire hommage, les uns à *Hippocrate*, les autres à *Platon*, à *Némésius*, & même à *Paolo Sarpi*. La vérité est que *Harvei* est le véritable auteur de cette découverte, faite avant lui dans les poumons seulement par *Servet*, *Columbus* & *Césalpin*.

L'idée de la transfusion du sang fut un des premiers fruits de la découverte d'*Harvei*, & M. *Lassus* rapporte un exemple très-curieux de cette démence, qui ne pouvoit pas être de longue durée.

Les plus importantes découvertes après celle de la circulation du sang, furent celle des veines lactées, par *Asellius*; celle du réservoir du chyle, par *Pecquet*, dont il porte le nom; & celle des vaisseaux lymphatiques, attribuée généralement à *Bartholin*, & laquelle appartient réellement à *Rudbeck*, qui les avoit découverts en 1650. Le dix-septième siècle fut encore illustré par les travaux de *Ruysch*, de *Malpighi*, & d'un très-grand nombre d'autres anatomistes célèbres. Le cerveau, tous les organes des sens, le tissu de la peau, & la structure des glandes, furent examinés, sinon avec tout le succès qu'on devoit attendre, du moins avec toute la sagacité & l'ardeur que de pareils objets demandoient.

Quant aux découvertes du siècle présent, voici ce que M. *Lassus* en dit : « N'écrivant point un

traité d'anatomie, je ne mettrai point, ſous les yeux du lecteur, ces deſcriptions minutieuſes, qui, dans ce ſiècle, ont tant contribué à groſſir & à multiplier les ouvrages imprimés ſur cette ſcience. Je ne ferois d'ailleurs que répéter ce qui a déja été dit, & ce que l'on trouve peut-être avec moins d'exactitude, mais avec autant de vérité dans les auteurs du ſiècle dernier. »

Nous regrettons de n'avoir pu ſuivre M. *Laſſus* dans tous les détails intéreſſans que préſente ſon diſcours. La marche & les progrès de l'anatomie dans chaque ſiècle y ſont tracés fidèlement, les découvertes y ſont appréciées avec juſteſſe; & les opinions qu'elles ont fait naître, y ſont diſcutées d'une manière auſſi inſtructive qu'agréable.

PRIX

De la Faculté de Médecine de Paris (a).

La Faculté de Médecine de Paris avoit propoſé *trois ſujets de Prix;* le premier étoit le *Rachitis;* le ſecond, *les Maladies de la moëlle;* le troiſième, *les Convulſions des enfans.*

Quoique pluſieurs auteurs, anciens & modernes, étrangers & regnicoles, aient publié des Traités ou des Obſervations ſur ces maladies; la différence des opinions ſur leur nature, ſur leurs cauſes; la différence trop ſenſible dans la deſcription & la déſignation des ſymptômes propres

---

(a) *Note de l'Editeur du Journal.*

Ce Programme prête à des réflexions ſi naturelles, que nous croyons devoir nous abſtenir de les communiquer.

& essentiels, l'opposition dans les moyens employés comme curatifs, & néanmoins démontrés efficaces par des succès, ont fait desirer des Tableaux plus exacts, & dont les traits, exprimés d'après la nature seule, présentassent fidèlement ses écarts, ses souffrances, ses travaux, ses ressources, & traçassent d'une manière certaine la marche que l'art doit tenir.

Telles étoient les vues de la Faculté; aucun des Mémoires reçus ne les a remplies, c'est pourquoi elle juge devoir *n'en couronner aucun.*

Cependant parmi ces Mémoires, elle en a distingué deux, auxquels elle se fait un vrai plaisir de payer publiquement *le tribut d'éloges* qu'ils méritent à ses yeux, & de rendre compte des motifs qui l'ont empêchée de leur adjuger le Prix.

Le premier a pour devise :

Aquas in mare reporto, & eò redeunt tanquam ad originem.

Les vues pratiques que contient ce Mémoire annoncent un médecin exercé par une expérience réflechie ; elles pourroient servir de guides & de règles, si elles étoient développées avec plus de précision & de clarté ; mais l'auteur convaincu de la solidité de ses principes, & trop brusquement entraîné par l'heureuse application qu'il en a faite, a oublié qu'il écrivoit pour discuter une question importante, pour instruire, & nous avons regretté que ses idées fussent comme jettées au hasard, sans ordre, & exprimées d'un style si négligé que souvent elles sont à peine apperçues.

Le second Mémoire a pour Epigraphe :

Tentanda via est quâ me quoque possim
Tollere humo, victorque virum volitare per ora.

Ce Mémoire beaucoup trop volumineux, puisqu'il remplit 337 pag. in-4°, d'une écriture serrée

& ſans marges, joint à ce défaut bien réel aux yeux des loix académiques, mais qui n'en eut pas été un aux yeux de la Faculté, s'il eût été ſeul, celui de préſenter une maſſe énorme de citations, la collection de preſque tout ce qui a été écrit ſur les cauſes générales qui rendent les convulſions ſi familières à l'enfance, ſur les moyens de les combattre, & ſur les eſpèces particulières de ces convulſions; enſorte que l'Auteur ſe montre rarement lui-même. On en eſt d'autant plus fâché en le liſant, que quand il parle d'après ſa propre expérience, il eſt obſervateur ſcrupuleux, juge ſévère, praticien ſage.

L'immenſité des connoiſſances que ſes lectures lui ont acquiſes, le jette dans des digreſſions étrangères à la queſtion, opère une confuſion qui fait trop ſouvent perdre de vue l'objet propoſé.

D'ailleurs, en liſant une Lettre de M. *Baumes* à M. *Morin* fils, inſérée dans le Journal de Médecine, au mois de juin 1783, les examinateurs nommés par la Faculté pour lire les Diſſertations des concurrens pour les Prix, n'ont pas eu de peine à reconnoître l'auteur du Mémoire dont il s'agit ici. Ce qui, dans toutes les lices académiques, eſt un motif formel d'excluſion.

La Faculté, en regrettant de ne pouvoir décerner le prix à l'auteur de ce Traité, n'eſt pas moins la juſte admiratrice de ſon amour pour les tendres infortunés à la conſervation deſquels il a conſacré tant de veilles & de travaux, de ſon zèle pour les progrès de l'art qu'il profeſſe, de ſa vaſte érudition; & prévoyant les grands ſervices qu'il eſt en état de rendre à l'humanité, elle deſire qu'éloignant ce qui eſt ſuperflu, & ne ſe parant que de ſes propres richeſſes, il donne à ſon Mémoire le degré de perfection dont il eſt aiſément ſuſceptible.

Nous profitons de cette circonſtance pour avertir les auteurs qui ſe propoſent de concourir, que ce n'eſt point en envoyant des extraits d'auteurs déja connus, en habillant ſeulement de leurs livrées des productions qui ſont entre les mains des médecins, qu'ils ſe rendront dignes des ſuffrages de la Faculté. L'art ne gagne rien aux compilations, aux dictionnaires, & la Faculté ne peut accueillir que ce qui enrichit l'art.

Elle propoſe pour les Prix qu'elle diſtribuera l'année prochaine 1784, les *mêmes Sujets*, dont elle renouvellera le Programme; les Prix ſeront doubles.

Depuis vingt ans on a beaucoup écrit ſur l'aſphyxie, on a donné des méthodes curatives, qui, loin d'être uniformes, ſont en quelques points diamétralement oppoſées les unes aux autres. Cette oppoſition n'eſt-elle qu'apparente? S'évanouiroit-elle à l'examen des différens degrés & des différentes cauſes de l'aſphyxie? C'eſt pour réſoudre une queſtion auſſi douteuſe & auſſi importante, & fixer, s'il eſt poſſible, un traitement capable d'être appliqué avec aſſurance dans les différens cas, que la Faculté propoſe le ſujet ſuivant:

1°. Décrire fidellement les ſymptômes qui caractériſent la véritable aſphyxie.

2°. Si en raiſon des cauſes on peut diſtinguer différentes eſpèces d'aſphyxie.

3°. Les effets des remèdes qui ont été employés dans cette maladie.

4°. Les réſultats de l'ouverture des cadavres à la ſuite de l'aſphyxie.

Enfin, aſſigner une méthode curative, générale & particuliére dans l'aſphyxie.

Afin que les auteurs aient le temps de faire l'étude & les recherches néceſſaires pour ſatiſfaire à une queſtion qui intéreſſe ſi fort l'huma-

nité, la Faculté ne diſtribuera le Prix, qui ſera de 300 livres, qu'à la Séance publique de 1785.

Toutes les perſonnes, tant étrangères que regnicoles, ſeront admiſes à concourir, excepté les docteurs, & même les bacheliers de la Faculté de médecine de Paris. On obſervera les conditions ſuivantes:

1°. Les Mémoires ſeront écrits en françois ou en latin, indifféremment; ſeront envoyés avant le premier juillet 1784, paſſé lequel temps ils ne ſeront point reçus; ils ſeront adreſſés par la poſte, à M. le Doyen, francs de port, ou lui ſeront remis en mains propres.

2°. Les auteurs éviteront de ſe faire connoître, & pour cela ils auront ſoin de ne point ſe nommer. Ils écriront la Deviſe qu'ils mettront à la tête de leur ouvrage, leurs noms & ſurnoms, leur qualité & leur adreſſe préciſe, ſur une feuille ſéparée, attachée au Mémoire, & qui ſera pliée & cachetée. Au défaut de ces conditions, les ouvrages ſeront rejettés.

De tous les cachets, on ne levera que ceux des deux auteurs dont les Mémoires auront remporté le Prix & l'*Acceſſit*. Les autres ſeront brûlés, à moins que la Faculté n'ait une permiſſion expreſſe d'en uſer autrement.

Pour éviter les mépriſes, M. le Doyen ne remettra le Prix qu'à l'auteur de l'ouvrage couronné, ou à quelqu'un chargé par lui d'une procuration en forme, & ſe fera repréſenter une double copie de l'ouvrage. Le Prix ſera remis en eſpèces, ou en jettons portant l'empreinte du Doyen en charge.



SUJETS DES PRIX

Proposés par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon.

PRIX DE 1785.

Déterminer les signes auxquels, dès le début d'une fièvre continue ou intermittente, on reconnoîtra si elle sera maligne, & ceux qui dans son cours indiqueront le moment où elle sera sur le point de prendre un caractère de malignité.

La marche insidieuse des fièvres malignes en déguise si souvent la nature, au détriment des malades, que l'importance de cette question ne peut échapper aux médecins éclairés par l'expérience.

L'observation peut seule en donner la solution, & l'Académie espère que ceux auxquels la nature a révélé les vérités relatives à ce sujet, s'empresseront de seconder le desir qu'elle a de contribuer à la perfection de l'art de guérir.

Cette Compagnie a déja fait annoncer que, s'étant vue forcée de réserver le Prix double, dont le sujet étoit *la Théorie des vents*, elle adjugera ce prix à celui ou à ceux qui, en quelque temps que ce soit, donneront de ce problême une solution satisfaisante.

On peut voir, pag. 524 du Journal Encyclopédique du premier novembre de cette année, les raisons qui l'ont décidée à ne pas couronner les efforts des concurrens, & ce qu'elle attend de ceux qui aspireront au Prix réservé.

Les Savons acides font le sujet d'un Prix que l'Académie a proposé pour 1771, ensuite pour 1774. L'inutilité de ces deux concours l'a engagée à déclarer qu'elle adjugeroit ce Prix à celui qui,

dans un temps illimité, lui enverroit ſur ce ſujet un Mémoire qui rempliroit ſes vues : elle n'en a encore reçu aucun depuis cette époque. Mais, ſi, d'ici au 13 novembre 1784 ſon attente n'eſt pas remplie, elle renoncera à l'eſpérance d'obtenir la ſolution de ce problême, propoſera pour ce Prix un autre Sujet, & le fera connoître dans la Séance publique du mois de décembre de la même année.

Tous les ſavans, à l'exception des Académiciens réſidens, ſeront admis au concours. Ils ne ſe feront connoître ni directement, ni indirectement; ils inſcriront ſeulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adreſſeront leurs ouvrages francs de port, à M. *Maret*, docteur en médecine, ſecrétaire perpétuel, qui recevra juſqu'au premier avril 1785 incluſivement, les Mémoires pour le Prix de médecine propoſé.

Le Prix fondé par M. le marquis de Terrail & par madame de Cruſſol d'Uzès de Montauſier, ſon épouſe, à préſent ducheſſe de Caylus, conſiſte en une Médaille d'or de la valeur de 300 liv. portant d'un côté l'empreinte des armes & du nom de M. Pouſſier, fondateur de l'Académie; & de l'autre, la Deviſe de cette Société littéraire.

Nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 13 14, 15, 16, 17, M. GRUNWALD.
7, 8, 9, 10, M. WILLEMET.
11, 12, M. LE ROUX DES TILLETS.
18, M. ROUSSEL.

Errata pour le cahier du mois de decembre dernier.

Page, 545, ligne première, au lieu de M. *de la Roche*, liſez M. *Doulcet.*
Page 577, ligne, 20 inciſai, *liſez* inſiſtai.
Page 595, ligne 17, éloye, *liſez* éloge.
Page 608, ligne 18, phyſiclen, *liſez* phyſicien.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Février 1784. A Paris, ce 24 Janvier 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. Didot jeune, 1784.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MARS 1784.

REMARQUES SUR LA PESTE (a).

Desirant présenter ici les observations de M. *Samoïlowitz*, qui a décrit la peste d'après les ravages qu'il lui a vu exercer il y a peu d'années ; voulant aussi faire connoître les réflexions que fait sur la peste ce praticien recommandable par ses lumières, par son zèle, & par son courage à affronter une

(a) Par M. Le Roux des Tillets.

cruelle maladie, dont il a couru le risque d'être plusieurs fois la victime : nous nous proposions de donner seulement l'extrait d'un livre qui a pour titre: *Mémoire sur la Peste, qui, en 1771, ravagea l'empire de Russie, sur-tout Moscou, la capitale, & où sont indiqués les remèdes pour la guérir, & les moyens de s'en préserver; par M. D. SAMOÏLOWITZ, assesseur des collèges de S. M. I. de toutes les Russies, docteur en médecine, chirurgien-major du Sénat de Moscou, membre de la commission contre la peste dans la même ville, associé des Académies de Dijon & de Nîmes, du collège royal des médecins de Nancy, & du Musée de Paris, des Académies de Toulouse & de Padoue, dédié à sa souveraine* CATHERINE II. *A Paris, chez* Le Clerc, *libraire, quai des Augustins, à la Toison d'or; à Saint Pétersbourg, chez M.* Wilkowsky; *à Moscou, chez M.* Borissiakow, *libraires, commissaires de l'Académie Impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, 1783. Avec approbation & privilège du Roi*, in-8° de 286 pages. Prix 3 liv. 12 s. broc. Mais nous avons présumé que ce seroit faire plaisir à nos lecteurs, que de joindre à nos remarques sur le Mémoire que nous annonçons, celles que nous fourniront quelques autres ouvrages modernes sur la peste. Les auteurs que nous opposerons à

M. *Samoïlowitz*, ſont MM. *de Mertens* (a), qui s'eſt trouvé auſſi à la peſte de Moſcou en 1771. *Pâris* (b), qui a long-temps ſéjourné à Conſtantinople, & dans pluſieurs villes du Levant. *Hollande* (c), qui accompagna M. le baron de *Tott* dans le voyage qu'il fit aux Echelles du Levant & en Egypte. *Mallet de la Broſſiere* (d), qui a demeuré deux ans aux Echelles du Levant; & *Michel* (e), médecin de l'hôpital de Smyrne. Cependant, pour nous guider dans ces Remarques, nous choiſirons le Mémoire de M. *Pâris*, préférablement à celui de M. *Samoïlowitz*, parce que 1°. M. *Pâris* embraſſe la peſte dans tout ſon enſemble, & fait de cette maladie un Traité complet,

---

(*a*) Voyez, *CAROLI DE MERTENS*, *medicinæ doctoris obſervationes medicæ de febribus putridis, de peſte, nonnulliſque aliis morbis*, *1778*.—Voyez auſſi l'extrait qui en a été fait, Journal de Médecine, cahier d'avril 1781, page 289.

(*b*) Voyez: *Mémoire ſur la Peſte, par M.* P*ARIS*, *docteur en medecine, &c. couronné par la Faculté de médecine de Paris, en 1775*, imprimé en 1778. —Voyez auſſi la notice qui en a été faite, Journal de Médecine, cahier de mai 1778.

(*c*, *d*, *e*) Voyez: *Hiſtoire & Mémoires de la Société royale de medecine, pag. 303 & ſuivantes, de la première partie du vol ij.* —Voyez auſſi le compte qui en a été rendu dans le Journal de Médecine, cahier de novembre 1782.

quoique très-concis; 2°. il a mis dans le plan, & dans chaque partie de ſon ouvrage, de l'ordre, de la préciſion & de la clarté; 3°. plus il a de raiſons d'être ſatisfait de lui-même, plus il eſt modeſte, il n'ambitionne point d'occuper ſans ceſſe le lecteur de ſa perſonne & du récit de ſes travaux; il ne le fatigue point par des deſcriptions inutiles, des détails minutieux, & des répétitions ſans nombre ſur les points qu'il a une fois éclaircis; 4°. enfin il ne cherche point à déprimer le mérite d'autrui, pour briller avec plus d'éclat.

D'après le programme diſtribué par la Faculté de médecine de Paris, M. *Pâris* avoit à *déterminer ſi la peſte eſt une maladie particulière; quel en eſt le caractère? quels ſont les moyens de la traiter & de la prévenir?* Pour remplir les vues de la Faculté, cet auteur donne la définition de la peſte, recherche l'origine & les cauſes de cette maladie, décrit ſes ſymptômes généraux, établit ſon diagnoſtic & indique ſes ſignes prognoſtics. Il diſtingue enſuite différentes eſpèces de peſte dont il fait une deſcription particulière; après avoir parlé du traitement général, il expoſe les nuances du traitement appropriées à ces différentes eſpèces de peſte, & il termine ſon Mémoire par les moyens propres à prévenir ce terrible fléau. Nous ſuivrons nous-mêmes cette

marche qui eſt méthodique; & ſous chacun des titres adoptés par M. *Pâris*, nous rapporterons les ſentimens des autres médecins dont nous nous ſommes propoſé de faire connoître la doctrine ſur la peſte.

Définition.

M. *Pâris* définit la peſte: « Une maladie épidémique, contagieuſe, très-aiguë, cauſée par un venin ſubtil répandu dans l'air, ou communiqué par le tact, qui pénètre dans nos corps & y produit des bubons, des charbons, des exanthêmes & d'autres ſymptômes très-fâcheux, ſouvent accompagnés d'un abattement univerſel & d'une fièvre aiguë, qui devient mortelle & enlève les malades dès le premier ou le ſecond jour, ſi les forces vitales ne chaſſent promptement le venin par les bubons, les charbons, le pourpre & autres exanthêmes.» MM. *de Mertens* & *Samoïlowitz* admettent pareillement dans leur définition de la peſte, que c'eſt une maladie aiguë, contagieuſe, accompagnée de fièvre, & dont la terminaiſon eſt la mort, quelquefois très-prompte, ou l'éruption des exanthêmes, des bubons, &c. M. *Samoïlowitz* ajoute que la putridité dans la peſte eſt d'une eſpèce ſingulière, & plus dangereuſe que celle de toutes les autres maladies putrides.

Origine.

La plus grande obſcurité règne ſur la véritable origine de la peſte, ſur les lieux où elle prend naiſſance, & ſur la manière dont cette naiſſance s'opère.

Selon M. *Pâris*, l'Egypte eſt le berceau de la peſte. A la ſuite des inondations du Nil, les eaux ſtagnantes corrompues par une chaleur exceſſive, envoient des exhalaiſons malfaiſantes. L'infection de l'air qui, dans tous les pays, produit des maladies épidémiques & contagieuſes, trouvant près du Nil une diſpoſition particulière dans les corps, donne naiſſance à la peſte. Bientôt les peuples de l'Aſie en vont chercher le germe en trafiquant avec les Egyptiens, & ce n'eſt jamais que par notre commerce du Levant qu'elle a été apportée en Europe. M. *Mallet* dit auſſi, d'après le récit des négocians, qu'on eſt généralement dans l'opinion aux Echelles du Levant, que la peſte ne s'y déclare jamais qu'elle n'y ait été apportée de Conſtantinople ou de l'Egypte. M. *Hollande* aſſure qu'on penſe généralement, à Conſtantinople, que la peſte y eſt apportée de l'Egypte; mais il obſerve que, lorſqu'il écrivoit, il y avoit dix ans qu'on n'avoit vu la peſte en Egypte, & qu'elle avoit paru pluſieurs fois à Conſtantinople pendant les mêmes années. « Il n'eſt pas

vrai, dit encore M. *Hollande*, comme on le penſe communément, qu'après la retraite du Nil, la terre reſte jonchée d'animaux dont la corruption infecte l'air, & que ce ſoit, comme on l'a cru, la cauſe de la peſte. Le fleuve en ſe retirant ne laiſſe ni poiſſons, ni autres animaux ſur la ſurface de la terre ; on ne ſent aucune odeur s'élever en l'air, & la grande activité du ſoleil diſſipe en fort peu de temps l'humidité ſurabondante. Il y a très-peu d'endroits où le fleuve laiſſe des eaux ſtagnantes, parce que toute l'Egypte eſt coupée de canaux dans leſquels elles s'écoulent, & que, lorſque ces eaux ſe tariſſent, elles laiſſent à ſec, non un fond de vaſe, mais du ſable bientôt deſſéché ſans qu'il s'en exhale aucune odeur. »

M. *Samoïlowitz* ne croit point que la peſte prenne naiſſance ni en Egypte, ni en Ethyopie, quoiqu'il admette qu'elle ſoit réellement apportée de ces pays en Europe, mais il ne fait que reculer la queſtion. « Si la peſte, dit-il, ne peut naître de l'air en Europe, comme il eſt déja prouvé par les obſervations, ne pourroit-on pas conclure avec vérité que celle d'Ethyopie & d'Egypte n'y doit pas naître d'elle-même, mais qu'on l'y apporte de quelqu'autre partie du monde, & qu'elle a peut-être dans cette partie du monde quelques *ſemences* qui nous ſont inconnues, &c. » M. *Michel*

paroît, d'après un Mémoire qu'il a remis à la Société de médecine, croire à la ſpontanéité de la peſte; il rapporte que « un pâtre iſolé, ne communiquant avec perſonne, tomba malade en gardant ſes troupeaux : il ſe rendit dans un lieu habité où il communiqua la peſte, dont il ſe trouva lui-même attaqué. » S'il étoit bien prouvé que ce pâtre n'a eu de communication avec aucun peſtiféré avant ſa maladie, & que c'eſt lui qui a donné la peſte & non pas qui l'a reçue de ceux qui commençoient à en être infectés, ce fait confirmeroit le ſentiment de M. *Hollande*, qui demande dans ſon Mémoire, ſi au milieu de l'incertitude où l'on eſt ſur la véritable origine de la peſte, on ne pourroit pas penſer que cette maladie naiſſe ſpontanément dans les lieux où elle ſe déclare, & qu'un ſujet attaqué par la dégénéreſcence de ſes humeurs, la communiquant à ceux qui l'approchent, devienne la ſource de l'infection générale ?

Cauſes.

Si l'on eſt incertain ſur l'origine de la peſte, on ne peut douter que le plus communément elle n'exiſte en Europe, que quand elle y a été apportée, ſoit par le commerce du Levant, ſoit par la guerre avec les peuples Orientaux. Mais de quel-

que façon que la peste commence à se manifester dans un pays, la manière dont la contagion se communique, est-elle constamment & uniquement la même? L'opinion des auteurs a beaucoup varié à cet égard, & nous trouvons quelques différences entre les médecins mêmes dont les ouvrages nous occupent maintenant.

Selon M. *Pâris*, on ne reconnoît en Europe, pour cause première de la peste, que la communication avec les pestiférés, soit par le tact immédiat de leurs corps, ou des substances qui sont imprégnées du venin pestilentiel, soit par l'entrée dans leurs maisons, ou l'approche de ces maisons à une légère distance; encore faut-il, pour que ces deux dernières causes puissent agir, qu'il y ait une très-grande quantité de miasmes disséminés dans un très-petit volume d'air. M. *de Mertens* pense comme M. *Pâris*, c'est-à-dire que la peste peut être communiquée sans qu'il y ait un contact immédiat avec les personnes ou les substances empestées, mais quelquefois seulement en respirant un air infecté par le venin pestilentiel, lequel venin cependant perd toute son activité aussitôt qu'il y a un courant d'air établi, & ne peut en aucune manière être répandu, même à une légère distance dans l'atmosphère, & par conséquent ne peut propager la peste d'un lieu à un autre.

« L'opinion généralement répandue parmi les Européens éclairés qui habitent les Echelles du Levant, eſt, dit M. *Hollande*, que le venin peſtilentiel ne ſe communique que par le contact immédiat des peſtiférés, ou des objets qu'ils ont touchés. Pour être empeſté, dit M. *Samoïlowitz*, il ſuffiroit qu'une perſonne ſaine reçut le contact ſur quelque partie de ſes habillemens, par quelques hardes, ou autre corps ſolide déja empeſté ; après quoi, moyennant ſes habillemens, elle parvient (*la peſte*) à ſe communiquer dans ſa maiſon à différens endroits, par où elle (*la perſonne*) l'aura ſous peu de temps à quelque partie de ſon corps nu.» Cet auteur n'admet point la communication par l'air ; ſelon lui, un homme pourroit reſter impunément dans une ſalle dont l'air ſeroit, pour ainſi dire, ſaturé de miaſmes peſtilentiels, pourvu qu'il ne touchât, ſoit médiatement, ſoit immédiatement à aucune ſubſtance empeſtée. Il a remarqué, comme l'avoit fait M. *de Mertens*, que l'atmoſphère fut toujours très-pure & très-ſaine pendant la peſte de Moſcou.

M. *Pâris* penſe que les cauſes diſpoſitives ſont, 1° *les affections de l'ame :* la terreur & la triſteſſe diſpoſent à recevoir le venin ; 2°. *l'amas de mauvais ſucs dans les premières voies :* il ajoute *la malpropreté du corps.* M. *Samoïlowitz* a remarqué que l'inſtant où

le venin de la peſte étoit le plus ſubtil & le plus volatil, l'inſtant où il attaquoit le plus promptement & le plus cruellement par le moindre contact, étoit celui où la peſte étoit *au degré du milieu de ſon cours d'invaſion;* d'où il conclut que *la contagion peſtilentielle ne ſe propage pas ſuivant la diſpoſition des corps, mais ſuivant la différence des degrés de ſon invaſion.*

Diagnoſtic.

Si le venin peſtilentiel ne ſe communique que par le tact, il eſt certain qu'il ne peut pénétrer dans le corps que par les pores de la peau, comme le penſe M. *Samoïlowitz;* mais ſi, au contraire, l'air en eſt quelquefois le véhicule, il ſuivra pluſieurs routes. « Ce venin, dit M. *Pâris*, ſe communique dans nos corps par différentes voies: ſouvent reçu dans les poumons à la faveur de l'inſpiration, il produit des ravages ſur cette partie; quelquefois pénétrant dans le cerveau par les narines, il attaque le genre nerveux; tantôt reçu directement dans l'eſtomac avec certains alimens, il développe la pourriture avec une célérité inconcevable; & ſouvent auſſi, introduit par les pores de la peau, il circule avec nos humeurs & notre ſang qu'il infecte. »

Selon le même auteur, les ſignes diagnoſtics de la peſte ſont ſouvent ſi incertains,

que l'on ne s'apperçoit de ſon exiſtence que par les exanthêmes, les charbons, les bubons, &c. Nous allons rapporter d'abord ceux de ces ſignes que M. *Pâris* regarde lui-même comme particuliers.

1°. Il aſſure que les cicatrices des bubons ou charbons chez les perſonnes qui ont eu autrefois la peſte, ne leur font aucun mal, lorſque cette maladie ne règne point dans le pays que ces perſonnes habitent, mais qu'à la moindre annonce de peſte, elles reſſentent dans le lieu de leurs cicatrices une douleur lancinante qui croît à meſure qu'elles s'approchent plus d'un peſtiféré, ou que la peſte fait plus de ravage. Le degré de douleur fera juger du caractère de la peſtilence.

2°. En parlant du pouls, qui en général varie infiniment, il remarque que dès les premiers jours de l'invaſion, le pouls eſt fort différent d'un côté à l'autre; *il y a*, dit-il, *plus de roideur, plus d'intermittence du côté où le bubon, où le charbon doit paroître.* Il regarde ce ſigne comme pathognomonique.

3°. La langue qui eſt chargée offre, ſelon lui, dès les premiers jours une tache violette au milieu, avec deux raies blanches aux extrémités de ſa largeur. Il croit ce ſigne infaillible, ſur-tout s'il eſt joint au ſuivant.

4°. *Tous les pestiférés ont, dès le troisième jour, des taches pourprées sur le corps, qui paroissent infiniment mieux sur la poitrine que par-tout ailleurs.*

Ajoutez à ces symptômes des nausées, des vomissemens souvent vermineux, des défaillances, des frissons, des maux de tête, des douleurs dans les os & dans les reins. Les malades sentent une odeur des plus désagréables, leurs urines sont troubles & grasses; ils éprouvent des sueurs colliquatives, aigres, grasses & fétides; la gangrène sèche survient, & après la mort on remarque une grande mollesse dans les membres.

Nous aurions desiré que M. *Pâris* eût donné une description détaillée des signes externes de la peste, & eût distingué ceux qui ne sont que symptomatiques, de ceux qui sont critiques. M. *de Mertens* a décrit ces signes avec une précision remarquable, & M. *Samoïlowitz* s'en occupe à plusieurs reprises, & fort longuement; il affecte d'employer contre M. *de Mertens* une critique amère dans tout le cours de son ouvrage, & particulièrement en traitant des signes externes de la peste. Nous nous permettrons de rapporter quelques passages de cette critique, pour que le lecteur puisse juger de la manière dont M. *Samoïlowitz* traite cet auteur recommandable. « Les charbons pestilentiels, dit M. *Samoïlowitz*, cons-

tituent le ſecond ſigne externe de la peſte; ils ſe placent à toute la ſuperficie extérieure du corps, & occupent ſur-tout les parties charnues : il faut cependant en excepter toutes les parties recouvertes de poils, ainſi que celles où ſe manifeſtent les bubons, *quoiqu'on prétende mal-à-propos le contraire.* » Et en note, voyez *C. de Mertens, Obſervationes medicæ. De Febr. putrid., de peſte*, &c. pag. 106; &, dans le même article, M. *Samoïlowitz* ajoute: Je ne donne cependant point cette obſervation comme infaillible, puiſque le contraire arrive *quelquefois, &c;* » & c'eſt préciſément ce que dit M. *de Mertens* en ces termes : *Carbunculi ſedem ſuam habent in collo, genis, pectore, dorſo, & extremitatibus, ac NONNUMQUAM ipſis bubonibus inſident.* loc. cit.

M. *Samoïlowitz* blâme fort M. *de Mertens* de regarder les bubons comme un ſigne critique de la peſte, parce que, dit-il, « on ne doit jamais regarder ces bubons comme une criſe de la peſte; en effet, ſi cela étoit ainſi, pourquoi dès l'inſtant qu'un peſtiféré commence à ſentir les premières attaques de ſon mal, comme douleur de tête, vomiſſement, &c. pourquoi, dis-je, ſent-il déja une douleur à l'endroit où doit ſe manifeſter le bubon ? &c. — Puiſque ces phénomènes ſont ſi hâtifs, que l'inſtant du commencement de la maladie eſt celui où

ils ſe montrent, n'eſt-ce pas une preuve évidente qu'ils doivent être regardés moins comme des ſignes *critiques*, que comme des ſignes *ſymptomatiques* de cette cruelle maladie? » Et cependant M. *Samoïlowitz* a trouvé une grande analogie entre le venin peſtilentiel & le virus variolique, puiſqu'il eſt le premier qui ait conçu le projet hardi d'inoculer la peſte en ſe ſervant du pus des *bubons;* mais ſi le pus d'un bubon peſtilentiel peut donner la peſte, comme le pus d'un bouton varioleux communique la petite-vérole, il s'enſuit néceſſairement que le pus peſtilentiel eſt critique comme l'eſt le pus varioleux; car tout le monde ſait que les boutons ſont la criſe la plus commune de la petite-vérole: or ces boutons s'annoncent dès le ſecond temps de la maladie; & ſi les boutons varioleux ſont en même temps le ſymptôme caractériſtique & la criſe de la petite-vérole, comment M. *Samoïlowitz*, en admettant l'inoculation de la peſte faite avec le pus des bubons, peut-il nier que ces bubons ſoient critiques? Il n'objectera ſurement pas que tous les bubons peſtilentiels ne parviennent point à maturité; il ſait trop bien qu'il y a des petites-véroles abortives, que dans d'autres cas la ſuppuration eſt arrêtée, le pus eſt répercuté, &c. Il ſait auſſi que dans la fièvre maligne, la maladie qui, ſans contredit, approche le

plus de la peſte, la criſe ſe fait quelquefois par un dépôt ſur les glandes, que ce dépôt peut diſparoître & former des métaſtaſes, &c. &c. Ce que dit M. *Samoïlowitz*, en expliquant ce qu'il appelle *ſurmonter la peſte*, & dont nous allons rendre compte dans peu, fournit encore des armes contre lui.

Cette digreſſion, peut-être déja trop longue, mais dans laquelle nous avons comparé la peſte à la petite-vérole, nous engage à faire connoître ce que penſent MM. *de Mertens*, *Samoïlowitz* & *Pâris*, des rapports qui ſe trouvent entre ces deux maladies. M. *de Mertens* remarque, 1°. que la petite-vérole fait moins de ravages dans nos climats que la peſte, tandis que pour les Kalmoucs, elle eſt auſſi meurtrière. 2°. Que la petite-vérole qui fut apportée en Europe par les Arabes, s'eſt fixée dans cette partie du monde, & que la peſte au contraire n'y reparoît jamais lorſqu'elle a ceſſé ſes ravages, à moins qu'elle n'y ſoit amenée une ſeconde fois. 3°. Que la petite-vérole dont la même perſonne n'eſt pas attaquée deux fois dans le cours de ſa vie, diffère de la peſte, qui peut attaquer le même individu, non-ſeulement dans les différens inſtans de ſa vie, mais encore pluſieurs fois dans la même épidémie. M. *Samoïlowitz*, en comparant la peſte à la petite-vérole, a conçu

conçu le projet d'inoculer la peſte, idée dont nous venons de faire mention, & que nous développerons dans la cure prophylactique. Il diffère de M. *de Mertens*, en ce qu'il penſe que la peſte ne peut pas attaquer deux fois le même individu pendant le cours de la même épidémie, quand le malade a *ſurmonté la peſte.* Voyons la manière dont il s'exprime à ce ſujet. « Si quelqu'un a un bubon peſtilentiel, en quelque région du corps que ce ſoit, il faut abſolument qu'après une parfaite maturité, il ſoit ouvert par une inciſion, afin que le pus ſorte, que l'abcès ſe dégorge parfaitement, & que la plaie ſe guériſſe tout-à-fait. La même choſe doit s'entendre des charbons, dont la ſéparation totale des chairs vives eſt inévitablement néceſſaire pour qu'il s'y forme une cicatrice ſaine & complette. Ce n'eſt qu'après l'entière guériſon des ſignes externes, qu'on doit conclure, avec certitude, que telle perſonne a tout-à-fait *ſurpaſſé* la peſte, parce que quand les plaies externes ſont totalement guéries, c'eſt une preuve certaine que la fièvre & les autres ſymptômes internes ont diſparu par avance, &c. » Si de la cicatrice parfaite des bubons & des charbons dépend la guériſon de la peſte au point que cette maladie eſt *ſurpaſſée*, peut-on ſe refuſer à voir dans la ſuppuration des bubons & la ſéparation des charbons la criſe

de la peſte : d'ailleurs l'aveu que fait M. *Samoïlowitz* d'avoir été trois fois attaqué lui-même de la peſte pendant qu'elle régnoit à Moſcou, ſans parler des autres exemples qu'il cite, eſt une nouvelle preuve que le même individu peut avoir pluſieurs fois la peſte dans le cours d'une même épidémie, & c'eſt la ſeule propoſition avancée par M. *de Mertens*, qui ne parle point de *ſurpaſſer* la maladie. M. *Pâris*, au ſujet du rapport qui exiſte entre la peſte & la petite-vérole, rapporte une obſervation qui nous paroît mériter d'être copiée en entier. « En paſſant par Enos j'appris, dit-il, les détails ſuivans :

« 1°. Lorſque la petite-vérole règne dans un pays de Turquie, la peſte ne fait aucun ravage ; s'il arrive un peſtiféré dans le temps d'une épidémie variolique, il eſt certain que la peſte ne s'étend pas au-delà du quartier où ce peſtiféré loge. »

« 2°. Si le peſtiféré vient loger dans une maiſon où il ſe trouve des enfans attaqués de la petite-vérole, la peſte finit & le venin diſparoît ſans infecter d'autres perſonnes. »

« 3°. Une perſonne attaquée de petite-vérole ne peut jamais recevoir la peſte. »

« 4°. Les perſonnes qui ſoignent des enfans attaqués de la petite-vérole ne ſont point attaqués de peſte. »

« 5°. Dès que la peſte a ceſſé dans ce

pays, la petite-vérole commence, & fait pour-lors de grands ravages; presque tous les enfans meurent s'ils ne sont pas inoculés. »

« 6°. La petite-vérole paroît régulièrement à Enos de sept en sept ans. Cette époque est sûre, & les habitans ne sont jamais trompés dans ce calcul. »

« Ces observations sont très-intéressantes, continue M. *Pâris;* elles m'ont confirmé ce que j'avois ouï dire à Constantinople & à Andrinople. La relation du médecin d'Enos, homme digne de foi, a dissipé mes doutes sur cet article; ces remarques sont les fruits d'une longue & constante expérience. »

Pronostic.

L'incertitude de la plupart des signes diagnostics, cause nécessairement celle des signes pronostics. L'étendue, le plus ou le moins de violence dans l'épidémie, le degré des forces vitales & du courage des malades, la quantité de pourriture dans les premières voies, la qualité des bubons & des exanthêmes servent à guider dans le pronostic de la peste.

Selon M. *Pâris*, « le bubon qui se trouve ferme, dur, de même que celui qui se trouve compliqué avec le charbon, (c'est-à-dire ayant le charbon dans son centre,) est un

bon ſigne, de même que le charbon qui ſe trouve entouré d'une couleur violette. »

« Mais le défaut de courage, la puſillanimité, la terreur, ou la crainte de la mort, les ſignes d'une pourriture trop abondante, les convulſions, le délire, les ſueurs colliquatives, les cardialgies, le hoquet, le bubon mou, & n'offrant aucune réſiſtance, le charbon, accompagné d'un rouge vif, les exanthêmes auſſi de la même couleur, ſont de mauvais ſignes. »

« J'ajoute ici, dit M. *Pâris* dans ſa Préface, quelques ſignes pronoſtics que l'obſervation m'a démontrés vrais depuis que mon Mémoire a été terminé. »

« 1°. Le charbon qui ſuccède au bubon eſt un ſigne mortel. »

« 2°. Les charbons qui ſurviennent au viſage ſont mortels. »

« 3°. Les ſudorifiques qui ne procurent point la ſueur, déſignent la mort prochaine. »

« 4°. Les affections comateuſes, quelque dangereuſes qu'elles ſoient, ne ſont pas toujours des ſignes de mort. »

« 5°. On dit en Turquie que le charbon qui a une eſpèce de queue eſt dangereux, & que, lorſqu'il blanchit ſans diminution de fièvre, il n'eſt pas poſſible que le malade guériſſe. »

« 6°. Le bubon qui vient aux parotides ou aux glandes axillaires eſt toujours plus

dangereux que celui qui ſurvient aux aines.»

« 7°. J'ai lu dans une Diſſertation écrite en grec vulgaire, que ceux qui ont la gale ou la maladie vénérienne, ſont moins ſujets à la peſte, & que parmi les peſtiférés, les galeux & les vérolés echappent preſque tous, &c. »

« 8°. On aſſure que les charbons qui viennent aux doigts des pieds ou des mains, ſont plus dangereux que ceux qui ſurviennent aux parties charnues. »

« 9°. Le rapport de ceux qui ſoignent les peſtiférés confirme que preſque toujours le flux périodique des règles, eſt le ſigne le plus heureux pour les femmes peſtiférées (*a*).

« 10°. La rétention d'urine, avec des douleurs lancinantes à la région hypogaſtrique, & le long du canal de l'urètre, dénote ſouvent un charbon à la veſſie, dont l'exiſtance eſt toujours une cauſe de mort. »

« On a obſervé, dit encore M. *Pâris*, en traitant de la curation, que plus il paroît des bubons, moins il y a de danger; que

(*a*) Nous aurions deſiré que M. *Pâris* eût confirmé ou détruit l'opinion aſſez généralement adoptée, que les femmes groſſes ou celles qui allaitent, ſont plus rarement attaquées de la peſte, ainſi que les perſonnes qui portent un ulcère, un cautère, un véſicatoire, ou tout autre exutoire.

plus il y a d'anthrax, plus il y a de danger; donc l'anthrax porte plus de miasme délétère que le bubon: que plus le vomissement ou la diarrhée sont en abondance au commencement de la maladie, plus l'éruption du bubon est facile; donc la saburre des premières voies empêche l'éruption. »

M. *de Mertens* remarque seulement combien le pronostic de la peste est difficile à porter. M. *Samoïlowitz* n'en fait point un article à part, à peine en trouve-t-on quelques mots dispersés dans tout le cours de son ouvrage.

M. *Mallet* dit que les Juifs & les Grecs qui se mêlent de traiter la peste, annoncent avec fondement que les malades guériront lorsque le délire n'est qu'obscur, lorsque les sueurs sont modérées, que le pouls n'est pas intermittent, lorsque les malades ont rarement des convulsions, que leurs urines ne sont pas sanguinolentes, que les matières qu'ils rendent par le vomissement ou les selles, ne sont ni aussi vertes, ni aussi fétides que dans d'autres malades. Pour ceux chez lesquels on remarque ces symptômes dès l'invasion de la maladie, on les regarde comme perdus.

Les malades qui guérissent, ajoute M. *Mallet*, ont peu d'exanthêmes, ou de taches qui paroissent sur le corps, très-rarement des charbons, mais ils ont plusieurs

bubons ; les médecins jugent plus favorablement des bubons qui se montrent aux aines, que de ceux qui se manifestent aux aisselles ou aux glandes du cou, ce qui confirme la remarque de M. *Pâris.*

La suite dans le Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une apoplexie survenue à la suite d'une fièvre intermittente ; par M. LAJOIE, *médecin à Melun.*

M. P.***, doyen rural de Champeaux en Brie, âgé de quarante-deux ans, d'un tempérament bilieux, ressentit le 27 septembre dernier, vers huit heures du soir, un frisson qui dura trois heures. Le lendemain se trouvant mieux, il crut devoir remplir ses fonctions pastorales ; mais à peine eut-il dit la Messe, qu'il ressentit, comme la veille, du frisson, & la fièvre fut des plus vives. Il appella son chirurgien qui le purgea : un nouvel accès ayant marqué avec encore plus d'intensité, il se fit ouvrir la veine. La fièvre garda la même marche jusqu'au 9 octobre ; les frissons parurent seulement moins longs. Pendant tout ce temps les évacuations furent entretenues à l'aide de tisanes aiguisées, soit avec la crême de

tartre, ſoit avec l'émétique; le malade prenoit régulièrement chaque jour un lavement. Le 10 octobre, il devoit être purgé; ſur les huit heures du matin, il éprouva des mouvemens convulſifs de la moitié du corps du côté droit. La tête étoit lourde & peſante; il ſe mit au lit, *en s'ecriant qu'il étoit plus malade qu'on ne le penſoit.* Au bout d'une demi-heure, il tomba dans un ſommeil profond. Sa domeſtique, effrayée des accidens que venoit d'éprouver ſon maître, les regardant comme les avant-coureurs de quelque choſe de ſiniſtre, viſitoit très-ſouvent ſon lit. Sur les deux heures après midi, elle lui demanda s'il n'avoit beſoin de rien : ſurpriſe de ne point recevoir de réponſe, elle crie au ſecours ; on tourmente, on agite le malade, point de parole. On fait appeler auſſitôt le chirurgien, qui ne vint que quelques heures après, & qui s'occupa des moyens qu'il crut convenables en pareil cas, & demanda un médecin.

Champeaux eſt diſtant de Melun de trois lieues; je ne pus me rendre auprès du malade que le lendemain, 11 octobre, vers les huit heures du matin : à cette époque le ſommeil étoit profond, le ronflement conſidérable, le viſage pâle & plombé, l'écoulement des larmes involontaire, le pouls petit & concentré, des mouvemens con-

vulsifs de tout le côté droit, accompagnoient ce déplorable état, qui duroit depuis vingt-quatre heures. Je reconnus sans beaucoup de peine une apoplexie séreuse. Le chirurgien arriva; il m'instruisit de tout ce qui avoit précédé, & dont je viens de rendre compte.

La difficulté d'avaler étoit des plus grandes, les boissons réfluoient & couloient le long des lèvres; sur dix cuillerées, à peine en passoit-il une. En conséquence de cette difficulté d'avaler, je fis mettre vingt-quatre grains de tartre stibié dans une livre d'eau; je recommandai à la garde de faire tous ses efforts pour en faire passer quelques cuillerées. Je fis au même instant appliquer aux gras des jambes de très-larges vésicatoires que j'animai fortement. J'ordonnai un lavement avec le jalap & l'émétique; ce remède ne produisit aucun effet. J'en fis donner un second avec le jalap, le tartre stibié & le tabac. J'obtins une évacuation séreuse & bilieuse des plus abondantes. Ce succès & la nécessité du moyen m'enhardirent; j'en donnai un troisième qui produisit encore le plus grand effet. Sur les trois heures, le malade vomit abondamment de la bile porracée. Malgré l'énergie & l'efficacité de tous ces moyens, le pouls étoit toujours dans le même état; la difficulté d'avaler toujours la même, l'incon-

tinence des urines avoit lieu, l'oppreſſion & le râlement s'y joignirent; il ſurvint vers les neuf heures un hoquet qui dura près d'un quart d'heure, & diſparut enſuite. Le pouls m'offrant encore de l'eſpoir, je preſcrivis une potion avec l'eau impériale & thériacale; j'ordonnai la continuation de l'eau émétiſée. L'état du malade fut le même pendant la nuit du 11 au 12.

Le lendemain on leva les véſicatoires, qui avoient fort bien pris. Le malade donna à peine des marques de ſenſibilité pendant cette douloureuſe opération. J'ordonnai la flagellation avec les orties; je fis raſer la tête, & appliquer deſſus un topique recommandé par M. *Lieutaud*, & dont j'avois vu de bons effets; ce topique eſt composé de trois onces de racines fraîches de bryone, d'une once de ſavon noir, d'une once de ſemence de moutarde, de ſix gros de cantharides: on ajoute à ce mélange une quantité ſuffiſante de vinaigre très-fort. Au bout de ſix heures de ſon application, le malade me parut plus agité, il portoit quelquefois la main à ſa tête. Sur le midi, il ſurvint une petite toux, qui ne fut point ſuivie d'expectoration; les mouvemens convulſifs redoublèrent ſur les trois heures, la difficulté d'avaler me parut malgré cela moins grande; je fis inſiſter ſur la potion. Le ſoir on panſa les véſicatoires, ils étoient en

pleine ſuppuration. La nuit du 12 au 13 fut moins orageuſe; le malade eut deux évacüations conſidérables. Sur les ſept heures du matin, il demanda en balbutiant l'urinal; & ſentant quelque choſe à ſes jambes, (c'étoit l'appareil des véſicatoires) il gronda ſa domeſtique de lui avoir laiſſé ſes bas. Il fit à peu près la même queſtion au chirurgien lorſqu'il le panſa, & dit enſuite: *On m'a donc mis les mouches?*

Dès ce moment tous les moyens employés parurent ſeconder mes vues, la nature ſe ranima par degrés; enfin le mieux augmentant chaque jour, les évacuations devenant néceſſaires, je jugeai à propos de purger le malade le 15 & le 17, avec le jalap, le ſéné & le ſel d'Epſom. La convaleſcence a été longue & laborieuſe, le malade a balbutié pendant pluſieurs jours; ce n'eſt qu'avec difficulté qu'il s'appuyoit ſur le bras droit; la jambe droite a longtemps refuſé le ſervice, mais dans ce moment la ſanté eſt parfaitement rétablie.

OBSERVATION

Sur les bons effets de l'électricité, adminiſtrée dans la paralyſie; par M. CHIFOLIAU, docteur en médecine de Montpellier, conſeiller-médecin ordinaire du Roi, corref-

pondant de la Société royale de médecine à Saint-Malo, &c.

De tous les moyens de guérir, il n'en eſt peut-être pas de plus merveilleux & de plus généralement efficace que l'électriſation. En vain l'envie s'efforceroit-elle de couvrir d'un voile ténébreux les brillantes découvertes de nos jours; le philoſophe admirera toujours avec un nouvel étonnement l'étendue & la pénétration de l'eſprit humain qui, concentrant dans un appareil très-ſimple le fluide vivifiant de la nature, ſait le diſpenſer & le diriger à ſon gré vers telle ou telle partie. Que d'obligations n'avons-nous pas à celui qui, le premier, nous a frayé la route? Déja pluſieurs médecins & phyſiciens avoient adminiſtré l'électricité à différens malades. La diverſité des ſuccès avoit établi une eſpèce de ſchiſme qui devoit néceſſairement s'évanouir par un mûr examen des cauſes variées des maladies.

Les Mémoires de M. *Mauduyt de la Varenne*, & l'ouvrage de M. l'abbé *Bertholon* ſur l'électricité du corps humain dans l'état de ſanté & de maladie, ſont venus fort à propos deſſiller les yeux. Ce dernier auteur expoſe d'une manière claire & préciſe les cas qui exigent, ſoit l'électricité poſitive, ſoit l'électricité négative. Son ouvrage peut

ſervir de bouſſole aux phyſiciens & aux médecins qui s'occuperont de l'électricité médicale.

J'ignorois malheureuſement l'opinion de ces auteurs, quand je commençai d'appliquer l'électricité au corps humain. Dénué des reſſources qu'offre le commerce des gens de lettres, concentré dans le cercle étroit de mes idées, ce ne fut qu'à force de voir, de comparer & d'obſerver, que je me fis une méthode ſimple & aiſée, dont l'heureux ſuccès m'a pluſieurs fois démontré l'avantage ſur toute autre. Dans le nombre des malades que j'ai guéris, ou ſoulagés par l'électricité, je choiſirai une perſonne dont la naiſſance, le rang & les liaiſons ne peuvent laiſſer de doutes ſur ſa guériſon, quoique la cabale & l'envie aient cherché à en élever.

Madame la comteſſe *de Kernier*, réſidant à Guingamp, âgée d'environ ſoixante ans, d'un tempérament ſanguin, d'une conſtitution forte & peu maladive, eut en août 1780, des hémorroïdes qui la gênèrent beaucoup. Après différens moyens vainement adminiſtrés, elle fit uſage d'une pomade qui lui fut conſeillée par un chirurgien-major de régiment. Soulagée pour l'inſtant, elle devint bientôt la victime de ſon aveugle confiance; car au mois de ſeptembre, ſe rendant à Pontivi pour affaire, elle

y fut ſubitement affectée d'une hémiplégie complette du côté gauche, avec difficulté de s'énoncer.

Je paſſerai ſous ſilence les premiers ſecours adminiſtrés à la malade, les frictions & les eaux de Balaruc furent les ſeuls moyens qui rappellèrent foiblement, pendant l'été de 1782, la chaleur, le ſentiment & le mouvement dans les membres atrophiés. La parole revint, mais la malade ne pouvoit ſaiſir aucun corps de ſa main gauche, elle y éprouvoit continuellement un fourmillement & un froid inſupportables, même en été. Si elle élevoit le bras, (ce qu'elle ne faiſoit qu'avec peine,) le tremblement ſuccédoit auſſitôt, & le membre retomboit. La cuiſſe & la jambe étoient dans le même état de foibleſſe & de froid. La malade ne ſe traînoit dans ſon appartement qu'à l'appui d'une canne & de ſon laquais.

Loin de gagner des forces, Madame *de Kernier* s'apperçut en juillet 1783, qu'elle les perdoit de jour en jour, & que bientôt elle ſeroit abſolument privée de l'uſage de ſes membres. Les cartes lui tomboient de la main gauche, la progreſſion étoit très-laborieuſe, la malade ne pouvoit ſe lever, s'habiller, ſe coucher, ni s'agenouiller ſeule.

Tel étoit le déplorable état de Mad. *de Kernier*, lorſque quelques phyſiciens, pa-

rens ou amis de cette Dame, lui conſeillèrent de recourir à l'électricité, comme le meilleur remède à ſes maux. Le bruit des cures que j'avois opérées en ce genre parvint à ſes oreilles; elle conſulta ſon médecin, qui ſe joignit auſſitôt à ſes parens pour l'engager à ſe tranſporter à Saint-Malo, où elle arriva le 13 août 1783.

La ſenſibilité & l'irritabilité de ma malade exigeoient de grandes précautions, mais ſa docilité me raſſuroit. Après les préparations convenables, elle reçut dès le 17 août deux bains électriques, dans chacun deſquels elle reſta une demi-heure. Je les continuai juſqu'au 22, temps auquel je commençai à diriger le fluide électrique vers les parties affoiblies. Le bras & la main devinrent bientôt plus aſſurés, la chaleur y renaiſſoit, les criſes ſe manifeſtoient, tout étoit du plus heureux augure. A cette époque Mad. *de Kernier* pouvoit à peine lever un poids de trois livres avec ſa main gauche; jamais elle n'en put lever un de quatre. Dès le 23 d'août, elle ſe ſoutint ſur le gâteau à l'appui d'une canne; le 24, elle leva ſix livres à bout de bras, & ſe ſoutint debout ſans canne, ni appui. Le 26, elle commença à marcher ſeule & ſans bâton dans ſon appartement. Le 27, elle leva un poids de huit livres avec beaucoup de peine, & ſe ſoutint en équilibre ſur ſon mauvais pied. Le 30, elle leva aiſément à

bout de bras le poids de huit livres, descendit & monta seule un étage d'escalier assez étroit. Le 31, elle descendit seule & monta aussitôt deux étages. L'après midi, ma malade se trouva beaucoup plus foible, ce que j'attribuai au passage de plusieurs nuages, chargés vraisemblablement d'électricité négative. Nous continuâmes cependant nos séances électriques.

Le 4 septembre, Madame *de Kernier* leva & posa sur une table une boîte pesant vingt-quatre livres; elle vida une bouteille de pinte avec sa mauvaise main. Le 7, elle fut à la Messe à la cathédrale à l'appui de sa canne seulement; enfin le bien-être augmenta graduellement jusqu'au 2 octobre, temps auquel des affaires indispensables de famille obligèrent Mad. *de Kernier* à abandonner le traitement.

Le bras & la main paralysés avoient alors recouvré la chaleur, la stabilité, le sentiment & le mouvement naturels. La malade n'y éprouvoit plus l'engourdissement & le fourmillement dont elle se plaignoit auparavant; elle levoit aisément avec cette main gauche un poids de vingt-quatre livres, ou une chaise ordinaire, marchoit dans nos rues raboteuses à l'appui d'une canne, se promenoit aisément sans ce secours dans le jardin de M. l'Evêque, ou sur une place unie, montoit & descendoit lestement trois

étages

étages d'un escalier sombre & étroit, se levoit, se couchoit & s'habilloit presque seule.

Ce fut dans cet heureux état que Mad. la comtesse *de Kernier* abandonna Saint-Malo le 2 octobre, pour se rendre à Guingamp, où elle arriva le 5 à midi. La longueur & les fatigues de la route ne l'incommodèrent aucunement; elle fit la joie & l'admiration de ses parens & amis, qui la virent marcher aisément & monter les escaliers de son hôtel à la descente de sa voiture. Peu de temps après cette Dame a marié M. son fils à une Demoiselle de Morlaix; elle a fait la route, & a supporté sans relâche & sans accidens les veilles inséparables de pareilles fêtes. De retour à Guingamp, nouveaux plaisirs, nouvelles fatigues; Mad. *de Kernier* a ordonné & présidé aux différens festins & divertissemens, elle a même dansé sans en être incommodée.

Le 12 janvier dernier, cinq mois après le traitement, j'ai eu la satisfaction de la voir à Guingamp. Son état n'avoit nullement changé depuis son départ de Saint-Malo. Un jour elle se promena sur la place pendant près d'une demi-heure; elle se servoit de la main gauche comme de la main droite, s'agenouilloit seule & se levoit de même; enfin son état étoit des plus satisfaisans. Plusieurs parens & amis de cette

respectable Dame m'ont assuré qu'elle n'a-
voit jamais mieux marché qu'à présent.

Tel est l'exposé fidèle de la situation d'une malade qui, dans l'espace de six semaines de l'ectrisation, a recouvré la chaleur, la sensibilité & les forces dans un côté qui en étoit privé. Je me ferai un devoir de communiquer ma méthode, lorsque je l'aurai primitivement fait connoître à la Société royale de médecine de Paris.

LETTRE

De M. BEAUSSIER, maître en chirurgie, lieutenant de M. le Premier Chirurgien du Roi, chirurgien de l'Hôtel-Dieu & de l'Ecole militaire, à Vendôme.

MONSIEUR,

Vous avez inséré dans le Journal de Médecine, cahier de décembre 1783, p. 558, une *observation sur l'ouverture des panaris, par M. Beaussier de la Bouchardiere, docteur en médecine, &c.* L'auteur m'annonce comme impotent de la main droite, & incapable d'exercer mon état, & cela pour n'avoir pas consenti à l'ouverture de ma main, en suivant la gaîne des tendons fléchisseurs, jusqu'à l'aponévrose palmaire, & plus loin, si cette incision n'eût pas été suf-

fiſante. Il aſſure que je ſerois libre de ma main, ſi j'euſſe voulu ſuivre ſes conſeils, ainſi que ceux de tous les médecins & chirurgiens qui me voyoient avec zèle & amitié, mais que le ſieur *Du Luc*, chirurgien-major des carabiniers, qui ne m'a jamais vu dans ma maladie, avoit empêché ces ouvertures, en publiant & en montrant dans le public, qui avoit la bonté de s'intéreſſer à moi, le livre de M. *Ravaton*, chirurgien-major de l'hôpital de Landau.

Je penſe que le but de l'obſervation de M. *Beauſſier de la Bouchardiere* eſt de combattre le ſyſtême de M. *Ravaton*, plutôt que de parler de mon accident, qui n'a rien de commun avec les panaris, à moins que dans le ſens littéral du mot *panaris*, on ne comprenne toutes les plaies & tous les accidens qui arrivent aux bouts des doigts & aux environs des ongles.

J'aime à me perſuader que le deſſein de M. *Beauſſier* n'a point été de me nuire, en m'annonçant comme impotent de la main droite, ce qui n'eſt pas vrai, mais qu'il croyoit que cela devoit être, & que cette aſſertion devenoit néceſſaire pour ſoutenir ſon opinion ſur ma maladie.

Je ſais d'ailleurs apprécier tout l'intérêt & l'amitié qu'il m'a témoigné dans cette maladie, je lui en aurai une obligation éternelle; & ſi je n'étois ſon parent auſſi proche, je

pourrois m'étendre ſur toute la juſtice que l'on doit rendre à ſes talens & à ſes lumières.

Les principes dont il parle ſur l'ouverture des panaris ſont connus depuis le berceau de la chirurgie, & n'ont jamais varié; je les ai toujours ſuivis comme la pratique la plus sûre & la plus ſaine. Depuis plus de trente ans que j'exerce, & que je ſuis le chirurgien de l'Hôtel-Dieu de cette ville, j'ai eu plus d'occaſions que lui de l'obſerver.

Dans les citations qu'il fait avec tant de ſoin, tous les auteurs ſont d'accord, non-ſeulement ſur la néceſſité d'ouvrir promptement les panaris, mais encore ſur leurs ſignes, qui ſont toujours certains, & ſur leurs ſuites fâcheuſes, lorſqu'on a négligé de les ouvrir; mais aucun n'a traité de *panaris* une coupure très-ſuperficielle faite en ouvrant un cadavre au deſſus de la racine de l'ongle, ſuivie le jour même d'une inflammation & d'un feu aſſez vif pour amener la gangrène en moins de dix heures. Lorſque la gangrène ſe borne à la dernière phalange d'un doigt, ſans altération de la ſuite du tendon, cette maladie ne doit-elle pas être exceptée du mot générique de *panaris*?

M. *Medalon*, cité aſſez inutilement, ne dit pas un mot des panaris dans ſon Mémoire des prix de l'Académie; il traite, ſuivant le deſir de l'Académie, de toutes les

tumeurs en général. Ce ſavant médecin fait voir, & décide quelles ſont les tumeurs que l'on doit ouvrir par le fer, le feu ou les cautères; quelles ſont celles que l'on doit extirper. Il prétend que cette partie de la chirurgie ſi eſſentielle & ſi commune eſt preſque ignorée par-tout, excepté dans la capitale. Cette façon de penſer eſt très-haſardée, & ſuppoſeroit bien des victimes de l'ignorance due à l'éloignement de la capitale. M. *Le Cat* & M. *Baſſius*, dont les Mémoires ſuivent celui de M. *Medalon*, ne diſent pas un mot du panaris.

Je ſoutiens que l'accident que j'ai éprouvé n'eſt point proprement un panaris, qu'il n'y a point de règle ſans exception; mais que je me ſuis inoculé une humeur âcre, corroſive, gangreneuſe. J'ai mieux vu, j'ai mieux ſenti que perſonne, puiſque j'ai été malheureuſement le patient, que ma vie & mon bras ont été dans le plus grand danger. Je dis plus : ſi on m'eût ouvert la gaîne des tendons fléchiſſeurs juſqu'à l'aponévroſe palmaire & plus loin, ma main ſeroit reſtée impotente. On pourra en juger par le court expoſé que je vais en donner.

Le 17 mars 1782, à deux lieues de Vendôme, je fis l'ouverture du cadavre d'un jeune homme, aſſaſſiné par un coup de couteuu porté entre la deuxième & troi-

ſième fauſſe côte, qui avoit pénétré dans le bas-ventre, & fait une plaie au foie de la largeur & de la profondeur d'un pouce : nous trouvâmes environ cinq pintes de ſang corrompu & putréfié, épanché dans la capacité du bas-ventre ; il y avoit environ huit jours que ce jeune homme avoit été aſſaſſiné ; il étoit mort la veille de l'ouverture. En recouſant le cadavre, mon aiguille tourna ſur mon doigt par la réſiſtance des tégumens, & par ſon coupant me fit une légère bleſſure tranſverſale à l'épiderme, au deſſus de l'ongle du doigt *index* de la main droite. Je ne ſentis point cette bleſſure ; &, ſi on ne m'eût pas averti en dînant, que j'avois du ſang au doigt, je ne m'en ſerois pas apperçu. Je revins à la ville, je fis mes viſites, j'écrivis quelques lettres, & je me couchai vers dix ou onze heures ſans rien ſentir.

Une heure après m'être couché, je fus ſaiſi de la plus vive douleur dans toute l'extrémité de mon doigt, ſur-tout à la partie interne ; j'eus une violente agitation, la fièvre ſurvint ; je paſſai le reſte de la nuit à baigner mon doigt, & à l'envelopper de mie de pain trempée dans l'eau tiède. Il me ſembloit que j'avois ſous le doigt un feu très-allumé qui me brûloit continuellement. Dans moins de huit heures, l'extrémité de

mon doigt devint noire, moins ſenſible, & très-peu enflée; l'anthrax malin & le charbon n'ont pas un progrès plus rapide.

Heureuſement que j'avois auprès de moi mon fils aîné qui arrivoit de l'Hôtel-Dieu de Paris, dont les ſecours me devinrent très-néceſſaires; il m'ouvrit le bout du doigt en deux endroits juſqu'à l'os; je n'en ſentis rien; il ſortit par l'ouverture un peu d'eau noire & rouſsâtre, telle que dans les gangrènes commençantes.

Dans le même jour tous les doigts, la main, le poignet, l'avant-bras ſe tendirent juſqu'au coude; il ſurvint un gonflement des plus violens, une chaleur exceſſive, une inflammation très-conſidérable, la fièvre & un peu de délire, le tout accompagné non pas d'élancemens ordinaires, mais d'un déchirement général dans toute la main.

Je ne doutai point dans ce moment que je ne me fuſſe inoculé la gangrène; la petite humeur dartreuſe que j'avois, & que j'ai encore, étoit trop peu de choſe pour en ſoupçonner une métaſtaſe, capable de produire d'auſſi grands accidens. Afin d'éviter des longueurs, je retrancherai toute eſpèce de citations ſur le charbon & les gangrènes, ſur les exemples de pareils accidens que tout le monde connoît, de ceux dont j'ai été témoin dans ma jeuneſſe, & dans mes cours de diſſection à Paris. M.

Petit, ſavant & célèbre médecin, a éprouvé à-peu-près pareil accident en travaillant à l'anatomie, qu'il connoît ſi parfaitement.

Je fus ſaigné promptement pluſieurs fois, j'obſervai la diète la plus ſévère, je pris des boiſſons légères & abondantes. On m'appliqua jour & nuit des émolliens. Les accidens augmentoient, l'inflammation gagna le bras juſqu'à l'épaule; je fus reſſaigné deux fois. Il parut des phlyctaines ſur la main & au poignet; je les fis couper pour voir la couleur de la peau, qui ne parut pas mauvaiſe.

Cette augmentation dura huit à dix jours; les doigts, la main, l'avant-bras étoient ſi tendus & ſi douloureux, qu'il y avoit lieu de craindre la gangrène dans toute cette extrémité.

C'eſt dans ce temps que M. *Beauſſier*, médecin, imagina que le pus avoit ſon ſéjour, ou avoit fuſé dans la gaîne des tendons fléchiſſeurs, qu'il falloit l'ouvrir, la débrider & la ſuivre juſqu'à la ſource du mal; je conſentis avec peine, que l'on m'ouvrît le doigt juſqu'à la main, pour débrider & découvrir la ſuppuration s'il y en avoit.

M. *Hoſtier*, mon ami & mon confrère, ancien chirurgien-major des cuiraſſiers du Roi, me fit cette inciſion juſque ſur l'os tout le long du tendon; il n'en ſortit que du ſang; &, bien loin d'être ſoulagé par

cette ſaignée locale, je n'en ſouffris que davantage, & l'inflammation parut augmenter.

J'avoue qu'à cette époque je perdis courage, & que je ne vis plus aucune eſpérance de guériſon.

Pluſieurs jours ſe passèrent dans ce cruel état, mon doigt commençoit cependant à ſuppurer, l'eſcarre à ſe détacher par un cercle rouge, vif & ſenſible, tel que dans les charbons & les gangrènes humides. Je ſouffrois également de toute la main, de tous les doigts, & du poignet, où il y avoit un gonflement affreux par la tenſion du muſcle quarré. Les élancemens, ainſi que le pus, n'avoient pas plus prononcé à l'*index* qu'ailleurs. Où porter le fer que M. *Beauſſier* propoſoit? Il fut preſque ſeul de ſon avis; *ces Meſſieurs* & mon fils ne pensèrent pas de même.

Pour moi, excédé de ſouffrances & d'inquiétudes, n'eſpérant plus rien, je dis affirmativement, ſans connoître le ſyſtême de M. *Ravaton*, que je ne ſouffrirois aucune ouverture, à moins qu'elle ne fût très-complettement indiquée.

Enfin, au bout de vingt-cinq jours, le calme, ou plutôt la réſolution commença, la peau ſe rida un peu, les douleurs diminuèrent, l'eſcarre tomba quelques jours après avec la phalange noire, & calcinée;

le tendon n'a rien perdu dans tout le reste du doigt, quoique détaché de son insertion ligamenteuse, à la seconde phalange par l'incision qui n'a presque pas suppuré, malgré les pansemens méthodiques avec les onguens digestifs.

Pendant plus de trois mois l'avant-bras, le poignet & les doigts sont restés gonflés & tendus, sans inflammation, dans une espèce d'atonie & d'inaction, malgré les cataplasmes émolliens & résolutifs, les bains tièdes, & autres remèdes toniques; enfin peu à peu elle a repris son volume naturel; j'ai fait un usage suivi de boissons altérantes & dépuratives : j'ai été purgé plusieurs fois, & j'ai toujours observé le plus grand régime.

Après ce détail pourra-t-on jamais se persuader que mon accident soit un vrai panaris, qu'il y ait eu du pus dans la gaîne des tendons fléchisseurs, sous le muscle quarré du poignet? Que seroit devenu ce pus qui devoit être considérable, relativement à la violence des accidens? ne se seroit-il pas fait jour aux dépens des tendons, de leur gaîne, & des os mêmes; n'aurois-je pas senti cette corde douloureuse jusqu'à la naissance des muscles sublime & profond? & si ce pus eût servi de soudure aux tendons avec leur gaîne, ne me seroit-il pas resté quelques duretés, quelques callosités, enfin

quelques veſtiges de ſon ſéjour & de la ſoudure prétendue ?

Il n'y a pas eu apparence de pus dans toute la gaîne du tendon, pas même dans le doigt malade qui eſt reſté en ſon entier, ainſi que ſon tendon, après la chûte gangreneuſe de ſa dernière phalange. Il eſt très-probable que ſi on eût paſſé le fer dans toute la gaîne des tendons, la douleur, l'irritation inſéparable des inciſions profondes dans les parties tendineuſes auroient augmenté l'inflammation comme je l'avois déja éprouvé, & que par la ſuite de ces inciſions ma main auroit pu en effet reſter impotente.

Il eſt tout ſimple de comprendre qu'une main qui a été tendue, gonflée, enflammée comme dans le plus fort phlegmon, depuis l'épaule juſqu'à l'extrémité des doigts; que l'inflammation n'ayant point épargné les parties muſculeuſes, tendineuſes, aponévrotiques, les articulations mêmes ; que cette main qui eſt reſtée ſans action pendant plus de quatre mois, ait été ſans mouvement quelque temps.

Mes forces à peine rétablies, ma main très-foible & ſenſible, encore en écharpe, j'ai été obligé de me rendre à la confiance de beaucoup de perſonnes, de négliger les bains de toutes eſpèces, & d'abandonner au temps le terme de ma guériſon parfaite.

Je n'ai point la main impotente, je n'ai

ni tendon, ni articulation de soudés; ma main n'est pas totalement guérie, mais peu s'en faut. Depuis plus de quinze mois, je monte à cheval tous les jours; je saigne avec cette main & le doigt *index*, aussi sûrement que de l'autre; j'ai réduit des fractures, des luxations, & appliqué des bandages: cette main me rend tous les services nécessaires à mon état. J'ai accouché depuis ce temps plus de cinquante femmes, & j'ai même fait plusieurs accouchemens contre-nature.

Puisque dans votre Journal je suis déclaré impotent de la main droite, & incapable d'exercer mon état, ce qui peut m'être très-préjudiciable, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien y insérer cette Lettre le plus tôt possible; non-seulement elle sera une preuve certaine du contraire, mais elle pourra être de quelque utilité & de quelque consolation à quelques-uns de mes confrères, s'ils avoient le malheur d'éprouver pareil accident.

Je suis, &c.

OBSERVATIONS

Sur l'usage du moxa des Chinois, ou du cylindre de coton, employé selon la méthode de feu M. POUTEAU; *par M.*

PASCAL, maître en chirurgie, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Brie-Comte-Robert, & employé par le Gouvernement pour les épidémies.

PREMIERE OBSERVATION.

Le nommé *Jean Larmurier*, âgé de vingt-un ans, d'un tempérament phlegmatique & ſanguin, reçut en 1779 un coup d'un inſtrument contondant ſur la crête du tibia du côté droit, à la partie inférieure; ce coup ayant été négligé, il ſe forma un ulcère qui rendit une matière ſanguinolente de très-mauvaiſe odeur; l'ulcère diſparut, & auſſitôt une nouvelle plaie s'ouvrit à côté de la première, & cela continua pendant quelque temps; enfin au milieu de l'année 1781, le malade s'adreſſa à un de mes confrères qui lui promit une prompte guériſon: pour y parvenir, il employa différens emplâtres; mais, voyant le peu de progrès de ſon traitement, il conſulta avec un élève en chirurgie, qui traita cet ulcère de bagatelle: ils panſèrent enſemble ce pauvre malheureux pendant trois mois; mais le malade, laſſé de n'appercevoir aucune amélioration dans ſon état, laiſſa les remèdes, & abandonna ſa guériſon à la nature. Il paſſa ainſi juſqu'à la fin de mars 1783, où pour-lors il s'adreſſa à un ancien chirurgien de la ville,

qui employa un digeſtif ſimple avec des compreſſes trempées dans l'eau végéto-minérale de *Goulard*. Ce chirurgien voyant le peu de progrès que faiſoit la guériſon, appliqua ſur la plaie une feuille de cynogloſſe. Quel fut ſon but? je l'ignore.

Le malade enfin ſe rendit à l'Hôtel-Dieu de la ville, le 11 juillet 1783; il me fit tout le détail de ſon traitement : je me gardai bien de lui aſſurer ſa guériſon; je réſolus auſſitôt de faire uſage (au défaut du moxa) du cylindre de coton, décrit dans les Œuvres poſthumes de M. *Pouteau*. Je ne l'avois pas encore employé, mais j'en avois vu le ſuccès qu'en avoit tiré M. *Pouteau*, dans un ſéjour que je fis à Lyon. Encouragé par cet habile chirurgien, je me décidai à employer un cylindre de coton de la largeur d'un écu de ſix livres; je le laiſſai entiérement conſumer ſur l'ulcère, ce malade dit ne ſentir qu'une eau d'une fraîcheur extraordinaire, qui ſembloit courir juſqu'à l'extrémité des orteils; le lendemain, il ne reſſentit aucune douleur, l'eſcarre tomba au bout de douze jours; j'ai entretenu la ſuppuration juſqu'à la fin d'août, & le malade eſt ſorti bien guéri le 10 ſeptembre.

SECONDE OBSERVATION.

Le nommé *Jean Four*, garçon boulanger, eut diſpute dans un cabaret; celui avec

qui il prit querelle, lui porta plusieurs coups sur la tête, le nez & la poitrine, il le terrassa ; &, le voyant dans cette situation, il lui appliqua avec force le plat du pied sur le coronal & sur le nez; le blessé perdit connoissance, il vomit, son visage devint livide. Revenu à lui, une grande pâleur succéda à la lividité qui reparut quelques minutes après; depuis ce moment le malade fut sujet à des étourdissemens, se plaignoit d'avoir comme un voile devant la vue. Le quatrième jour après son accident, il fut saigné ; une fièvre avec redoublement survint ; il voulut reprendre son ouvrage ordinaire, mais il lui fut impossible, à peine pouvoit-il respirer ; il étoit obligé de garder toujours la bouche ouverte. Le chirurgien qui fut appellé fit appliquer sur le nez des compresses imbibées d'eau végéto-minérale ; le malade lui demanda s'il ne pourroit pas injecter dans son nez de l'eau de mélisse, il ne l'approuva, ni ne le désapprouva : on le fit, mais sans succès. Les accidens augmentoient journellement ; & enfin on le porta à l'Hôtel-Dieu le 30 juillet 1783. Il étoit pour-lors sans connoissance ; il avoit le pouls dur, inégal ; je ne pus dans ce moment savoir de lui-même les faits antérieurs à son transport à l'Hôtel-Dieu ; je questionnai ceux qui l'avoient amené, mais le lendemain, étant un peu plus tranquille, il

m'ajouta fort peu de chose à ce qui m'avoit été dit la veille. Le 31 au soir, il survint un redoublement considérable ; je fus environ une heure à examiner très-attentivement toutes ses actions, il fut dans un long assoupissement ; l'en ayant fait sortir, il fut pendant quelques minutes comme hébété, promenant des regards menaçans sur tous les assistans ; ensuite il sauta dehors de son lit, voulant battre tout le monde ; rentré dans le lit, l'assoupissement le reprit plus profondément, accompagné d'un ronflement considérable. Je m'apperçus qu'il portoit continuellement la main sur sa tête, immédiatement sur la suture sagittale en l'appuyant fortement, & pour-lors il se plaignoit de violens élancemens, de bourdonnemens dans les oreilles, la lividité du visage persistoit, les pulsations des artères temporales étoient vives ; le malade étoit toujours couché sur le côté gauche ; si on le mettoit sur le côté droit, il reprenoit aussitôt sa première position.

J'avois fait raser la tête du malade, & je l'avois examiné avec toute l'attention que son état exigeoit ; je ne présumai point de fracture, mais bien un épanchement ; je crus ne pouvoir, ni ne devoir tenter l'opération du trépan, qu'après avoir mis en usage tous les autres moyens.

Je fis une ample saignée du bras ; je penchois

chois pour celle du pied, mais j'avois lu dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tome Ier, pag. 394, édit. in-12, le rapport de feu M. *Boudou*, au sujet d'un garçon charpentier qui n'avoit pas perdu connoissance au moment de sa chûte, qui fut saigné du pied, & en qui on trouva un abcès au foie.

J'avois sous les yeux le savant Mémoire de M. *Bertrandi* sur cet objet, ainsi que celui de M. *Andouillé*, qui a fait les mêmes observations.

J'avois aussi la mémoire toute récente d'un homme mort à Brie, à la suite de deux saignées du pied faites pour une chûte de cheval, qui n'avoit point fait perdre connoissance au blessé.

Mon malade ne reçut aucun soulagement de la saignée, les symptômes continuoient toujours, & pour-lors je me déterminai à faire l'application d'un cylindre de coton, directement sur la suture sagittale ; il y fut entièrement consumé ; sur la fin, le malade entra dans des convulsions : je n'en fus nullement effrayé, pareille chose étoit arrivée à M. *Pouteau*.

Le malade revint trois minutes après, en disant : « Je reviens de bien loin, j'avois » envie de vous voir & de vous parler de » mon mal, mais je me porte mieux. » La fièvre diminua de jour en jour : au bout de

cinq jours, elle diſparut; il ne reſta qu'une légère plaie qui fut cicatriſée dans le courant de ſeptembre.

Je deſire que ces obſervations, & d'autres que je me propoſe de donner dans la ſuite ſur le même ſujet, puiſſent déterminer les chirurgiens, principalement dans les provinces, à ſuivre l'exemple de M. *Pouteau*, d'autant plus que par cette méthode, les traitemens me paroiſſent devenir beaucoup moins longs, ce qui eſt bien avantageux, ſur-tout dans nos campagnes.

OBSERVATION

Sur une rupture de matrice; par M. LORRY, *chirurgien.*

L'épouſe de *Jean Boudier*, laboureur dans la paroiſſe d'Aunay, diocèſe de Nevers, mariée à l'âge de dix-huit ans, d'un tempérament phlegmatique & ſanguin, eut pendant les huit premières années de ſon mariage trois enfans bien conſtitués, & ſes couches furent heureuſes. Appellé il y a deux ans pour l'aider dans ſon quatrième accouchement, je la trouvai très-foible, épuiſée, ſans parole & ſans connoiſſance; c'étoit le troiſième jour qu'elle éprouvoit des douleurs.

En touchant cette femme, je trouvai une tumeur considérable qui descendoit jusqu'au milieu des cuisses ; j'appris des personnes qui étoient présentes, que cette incommodité existoit depuis sa première grossesse, époque de l'altération de sa santé, altération qui augmenta successivement. Je reconnus par le tact que c'étoit une hernie de matrice, qu'on nomme aussi *éventration*, hernie ventrale ; je relevai & je soutins le ventre avec une serviette, afin de faire disparoître l'extrême obliquité de la matrice, & de rendre l'axe de ce viscère parallèle à celui de la cavité du bassin ; je portai alors la main dans l'utérus avec aisance ; je saisis les pieds de l'enfant, & je terminai l'accouchement en très-peu de temps, & avec assez de facilité ; l'enfant étoit vivant, mais il mourut quelques heures après. La mère se rétablit très-difficilement ; néanmoins, environ un an après, elle devint enceinte pour la cinquième fois.

Un charlatan promit de lui emporter sa tumeur en l'accouchant. Le 23 octobre 1783, les douleurs de l'enfantement étant survenues, on fit venir cet homme qui, après différentes tentatives, fut obligé de laisser cette malheureuse victime de son ignorance, accablée des douleurs les plus aiguës, & il se contenta d'amuser la famille

de la malade par de vaines promeſſes (*a*).

Le 27, les eaux étant écoulées depuis deux jours, on me pria d'aller au ſecours de cette femme. Le ventre étant relevé & ſoutenu avec un linge, je reconnus par le toucher que l'enfant préſentoit la tête, la face en arrière; la femme paroiſſoit avoir encore aſſez de forces qu'elle employoit avec beaucoup de courage. La matrice ſoutenue dans une poſition convenable, & la femme ſituée commodément, je fis tous mes efforts pour faire engager l'occiput en repouſſant le front, & pour augmenter les contractions de la matrice, & les rendre plus efficaces. Ces tentatives furent inutiles: les douleurs ne ſe faiſoient pas ſentir en raiſon des forces; rien n'avançoit depuis trois heures que je travaillois, & la femme s'épuiſoit d'une manière ſenſible. Inquiet ſur l'iſſue de cet accouchement, je réfléchiſſois

(*a*) La province de Nivernois fourmille de ces êtres deſtructeurs de l'eſpèce humaine; les uns, même des chirurgiens reçus, ne craignent point de faire la caſtration à tout enfant mâle qui porte une hernie; d'autres, uſurpant le nom de médecins, décident de la nature de toutes les maladies par la ſeule inſpection des urines, & promettent impudemment la guériſon: parmi ceux-ci, les uns purgent juſqu'à la défaillance, d'autres font ſuer juſqu'à extinction, & chacun d'eux fait réitérer ſon remède tant que la maladie, ou le malade ſubſiſte.

ſur le parti que je devois prendre, lorſqu'il ſurvint une douleur plus forte que les autres; cependant la tête reſta entièrement immobile. Après un demi quart-d'heure de tranquillité, cette femme me dit : *Je viens de ſentir mon enfant qui a donné deux ſecouſſes violentes, & qui a remonté.* A l'inſtant même, je portai la main dans la matrice; l'enfant n'y étoit plus contenu. Quel parti prendre ? Comme le pouls me parut très-plein, je fis une petite ſaignée du bras, qui bientôt fut ſuivie d'anxiétés & d'agitations. La malade reſta la nuit du 27 au 28, cinq heures dans cet état, & eut enſuite une ſyncope qui diſparut. Retourné auprès d'elle après cette criſe, je lui demandai ſi elle avoit ſenti ſon enfant, elle me répondit que non. Auſſitôt je portai la main dans l'*utérus*, je n'y trouvai que des lambeaux, des membranes: l'enfant avoit paſſé dans la cavité du bas-ventre par une rupture de la matrice. Devenu ſpectateur inutile dans ce moment, j'abandonnai cette femme mourante, avec ordre de m'appeller lorſqu'elle expireroit. Dans la journée du 28, elle eut une perte abondante, & mourut la nuit du 29 au 30 octobre. Immédiatement après ſa mort, je lui fis l'opération céſarienne du côté droit du bas ventre; ne trouvant rien dans cette partie de l'abdomen, ni dans la matrice inciſée; je portai la main au côté gauche, où

je touchai l'enfant qui étoit mort, & dans un état de putréfaction. Les cris, l'alarme, & plus encore la ſtupide ſuperſtition des aſſiſtans ne me permirent pas d'examiner l'état de l'*utérus* & l'endroit de ſa rupture, qui étoit au côté gauche.

Je laiſſe aux gens de l'art à faire les remarques néceſſaires ſur cette obſervation, qui ne fournit pas le premier exemple de pareils accidens; je me contenterai d'avoir rapporté le fait avec la plus exacte vérité.

OBSERVATIONS

Sur l'extraction de cataractes membraneuſes; par M. ESPIAUD, maître en chirurgie à Soiſſons.

En 1781, Mademoiſelle ***, âgée de ſoixante-dix ans, habitante de Chouy, généralité de Soiſſons, me conſulta pour ſes yeux qui ne lui permettoient plus de diſtinguer les objets; je reconnus d'abord deux cataractes criſtallines, pour leſquelles je lui propoſai l'opération, à laquelle elle conſentit. L'ayant préparée ſuivant les règles de l'art, je procédai à l'opération, que je fis en préſence de notre lieutenant du premier chirurgien du Roi; l'extraction du criſtallin faite à l'œil droit, je fus fort étonné de ce que la malade n'appercevoit point la clarté du jour,

mais je ne tardai pas en ſoupçonner la raiſon ; & en effet, ſoulevant la paupière, je diſtinguai une cataracte ſecondaire ou membraneuſe, que je fus chercher incontinent avec des pinces déliées, & j'en fis l'extraction ſans beaucoup de difficultés ; l'œil gauche me préſentant le même phénomène, je tins la même conduite, laquelle me réuſſit tellement, que la malade guérit parfaitement, & recouvra la vue malgré ſon grand âge.

A-peu-près dans le même temps que j'opérai la malade qui fait le ſujet de l'obſervation précédente, M. ***, auſſi ſeptuagénaire, ſe préſenta à moi pour le même ſujet ; mais je n'eus pas d'abord les mêmes eſpérances, quoique je ne ſoupçonnaſſe pas la cataracte criſtalline, accompagnée de la membraneuſe ; je me fondois ſur l'immobilité des prunelles, & ſur le reſſerrement qui conſtituoit preſque un *phthiſis*, néanmoins j'opérai le malade en préſence de pluſieurs de mes confrères ; l'opération fut fort heureuſe du côté droit, mais l'œil gauche me préſenta des difficultés. L'extraction du criſtallin fut difficile & laborieuſe, cependant elle eut lieu bientôt après, mais le malade n'appercevoit point les objets de cet œil : ayant examiné cet œil, je découvris une cataracte membraneuſe, j'en fis l'extraction avec mes pinces déliées, & les rayons de lumière pénétrerent auſſitôt au fond de l'œil.

Quoique je n'aie pas éprouvé beaucoup de difficultés à enlever ces cararactes membraneuſes, cependant je ſuis perſuadé qu'il ne ſeroit pas toujours facile d'y réuſſir, ſurtout ſi elles avoient contracté une adhérence intime avec l'iris par leur circonférence; alors peut-être ſeroit-on obligé de ſe ſervir des ciſeaux, ainſi que quelques auteurs le recommandent.

Ces obſervations, je le ſais, ne ſont pas les premières qui aient été faites en ce genre. Le Mémoire de M. *Hoin*, inſéré parmi ceux de l'Académie de chirurgie; les obſervations de M. *Janin*, inſérées dans ſes *Mémoires anatomiques, phyſiologiques & phyſiques ſur l'œil, &c.* ne laiſſent aucun doute ſur l'exiſtence des cataractes membraneuſes, ni ſur leur guériſon; auſſi n'eſt-ce que pour étayer davantage tout ce que l'on a écrit ſur cet objet, que je communique mes obſervations, bien perſuadé que l'expérience ſoutient & affermit toujours la théorie.

MÉMOIRE

Sur l'éther minéral, lu à la Séance publique du collège de pharmacie; par M. DELAPLANCHE, maître en pharmacie.

Les ſels ſimples ſont, de toutes les ſubſ-

tances naturelles, celles qui ont le plus fixé l'attention des chimiſtes. La facilité avec laquelle ces ſels ſe combinent avec preſque tous les autres corps, les a fait regarder, en chimie, comme les menſtrues les plus généraux. Le plus grand nombre de propriétés communes aux acides, nous portent à croire qu'ils pourroient bien être tous formés d'un ſeul & même principe ſalin qui, en ſe combinant avec quelques principes particuliers, prend différens caractères.

Dans l'intention d'appuyer cette idée, qui a beaucoup de vraiſemblance, tous les chimiſtes ont travaillé à multiplier les combinaiſons des acides minéraux, mais leurs travaux n'ont ſervi qu'à nous faire voir de plus en plus que les acides différoient eſſentiellement les uns des autres.

Une des combinaiſons ſur laquelle on s'eſt le plus exercé, eſt celle des acides avec l'eſprit de vin. Beaucoup de chimiſtes ont obſervé que l'acide marin avoit ſur les huiles & ſur l'eſprit de vin, une action plus foible que les autres acides. Ils ont penſé que cette différence pouvoit dépendre de ce que l'acide marin ne contenoit pas de phlogiſtique; ils ont en conſéquence cherché à lui en procurer, en le combinant avec différentes ſubſtances métalliques, & ils ſe ſont enſuite ſervi de cet acide pour l'unir avec l'eſprit de vin, & en former une liqueur éthérée.

Plusieurs y ont réussi ; le meilleur procédé qui ait été publié jusqu'à présent est celui dont M. le *marquis de Courtanvaux* a fait part à l'Académie, & qui consiste à mêler en grandes doses, comme de plusieurs livres, l'esprit fumant de *Libavius* avec l'esprit de vin ; mais outre que cette opération est dispendieuse, l'esprit de sel de *Libavius* n'est pas l'acide marin pur.

Il n'est pas même vrai que ce ne soit que cet acide uni au phlogistique ; & il étoit intéressant, pour démontrer l'analogie qui se trouve entre tous les acides, de former de l'éther par la combinaison immédiate de l'acide marin à l'esprit de vin. M. *Baumé* a tenté des expériences très-ingénieuses, qui avoient pour but de présenter l'acide marin le plus concentré à l'esprit de vin, en mettant ces deux substances dans l'état le plus favorable à la combinaison, c'est-à-dire dans l'état de vapeur.

Il a d'abord mis du sel marin dans une cornue tubulée, & il a versé sur ce sel un mélange d'huile de vitriol & d'esprit de vin ; mais il n'a pu par ce moyen obtenir une seule goutte d'éther, ainsi qu'il le dit lui-même. Le second procédé que M. *Baumé* a mis en usage, consiste à rassembler dans un même ballon les vapeurs de l'esprit de sel marin & celles de l'esprit de vin, qu'il faisoit distiller chacun dans un vaisseau à part ; travail long & plein de difficultés.

Cette diſtillation, continuée pendant un mois à un feu doux, a donné pour produit une liqueur citrine qui avoit beaucoup de reſſemblance avec une huile eſſentielle, mais cette liqueur n'étoit pas préciſément l'éther marin, comme l'a très-bien reconnu M. *Baumé.* Malgré le peu de réuſſite de ces tentatives, il n'eſt pas moins vrai qu'elles étoient très-propres à faire entrevoir la poſſibilité de former de l'éther avec l'acide marin pur, auſſi j'avoue que je dois à M. *Baumé* l'idée du travail que j'ai entrepris.

Le procédé que j'ai ſuivi pour faire l'éther marin, & qui a complettement réuſſi, eſt préciſément le même qui a manqué entre les mains de M. *Baumé.*

Il eſt vrai que ce chimiſte ne s'eſt pas occupé d'une circonſtance, qui eſt tellement néceſſaire, que l'opération manque ſi on la néglige; auſſi je penſe devoir rapporter ce procédé dans le plus grand détail.

J'ai pris une grande cornue de Heſſe tubulée, dans laquelle j'ai mis une livre de ſel marin bien pur, & parfaitement ſec; j'ai placé dans un fourneau de réverbere cette cornue au bec de laquelle j'ai adapté un ballon à deux pointes, dont la tubulure étoit placée au col avec un petit bouchon de criſtal uſé à l'émeril: l'autre pointe du ballon ſervoit à recevoir un tube recourbé qui aboutiſſoit à un flacon dans lequel j'ai mis

ſix onces d'eſprit de vin très-pur; ce ballon étoit poſé dans une terrine remplie d'eau froide, & recouverte de linges mouillés; j'ai fermé exactement les jointures des vaiſſeaux avec un lut fait avec la terre glaiſe en poudre, & ſuffiſante quantité d'empois pour en former une pâte ferme, je les ai couvertes de bandes de linge enduites de blancs d'œufs & de chaux éteinte à l'air.

Les luts étant bien ſéchés, j'ai allumé du feu ſous la cornue, & j'ai entretenu la chaleur juſqu'à ce qu'on pût à peine poſer la main ſur le col de la cornue.

J'ai verſé enſuite par la tubulure de la cornue, avec un entonnoir à robinet & une pompe foulante, dix onces d'eſprit de vin, & huit onces d'huile de vitriol concentrée, (la pompe ne ſert que pour l'eſprit de vin,) obſervant de verſer alternativement ces deux liqueurs, en commençant par l'huile de vitriol, & fermant le robinet à chaque projection.

Il s'eſt fait à chaque fois une efferveſcence, accompagnée d'un ſiflement aſſez conſidérable; il s'eſt dégagé une grande quantité de fluide élaſtique, les vaiſſeaux ſe ſont remplis d'une vapeur blanche très-épaiſſe; l'éther a diſtillé ſur le champ, ſous la forme des ſtries; dans l'eſpace de douze à quinze minutes, le mélange a été achevé, les vapeurs blanches qui obſcurciſſoient les

vaisseaux se sont condensées, & tout l'éther étoit passé. J'ai poussé le feu beaucoup plus fort ; il a passé des vapeurs blanches qui se sont condensées : enfin j'ai continué le feu jusqu'à ce qu'il ne passât plus rien. Les vaisseaux étant froids, j'ai deluté ; j'ai trouvé dans la cornue une masse saline très-blanche, pesant une livre ; j'ai fait dissoudre cette masse dans l'eau bouillante, elle m'a fourni du sel de Glauber très-pur.

Le produit de l'opération étoit composé de beaucoup d'esprit de sel fumant, avec lequel l'éther paroissoit combiné, ainsi que la liqueur qui étoit dans le flacon. J'ai mis toutes ces liqueurs dans une cornue de verre tubulée, à laquelle j'ai adapté un ballon. Les jointures étant lutées, j'ai versé par la tubulure de la cornue de l'huile de tartre par défaillance ; il s'est fait une très-vive effervescence, & il s'est précipité sur le champ une assez grande quantité de sel fébrifuge de Sylvius. Par une distillation bien ménagée, graduée avec le feu de lampe, j'ai retiré deux onces & demie de très-bon éther. J'ai changé le ballon, & en continuant la distillation, j'ai obtenu huit onces d'esprit de vin ayant l'odeur éthérée. J'ai répété cette opération plusieurs fois, elle m'a toujours donné à-peu-près les mêmes résultats.

J'ai dit plus haut que le procédé que

j'avois ſuivi étoit au fond le même que celui que M. *Baumé* avoit eſſayé, & qui ne lui avoit pas réuſſi; en effet, je n'ai fait de plus que chauffer la cornue; mais cette précaution eſt tellement néceſſaire, que ſi on la néglige, l'opération ne réuſſit pas: je penſe donc qu'il faut abſolument que l'acide marin & l'eſprit de vin ſe volatiliſent enſemble dans un temps indéterminable; circonſtance qui fait que quelquefois on retire moins d'éther, parce que, lorſque les vaiſſeaux ſont un peu échauffés, cette liqueur ſe diſſipe en grande partie auſſitôt qu'elle eſt produite.

Le peu de ſuccès qu'ont eu les chimiſtes qui ont eſſayé de faire de l'éther, en combinant l'acide marin pur avec l'eſprit de vin, étoit bien propre à nous faire naître des doutes ſur notre opération: d'ailleurs l'éther marin n'a pas des caractères auſſi diſtinctifs que l'éther nitreux, & ſa reſſemblance avec l'éther vitriolique nous avoit fait craindre que l'éther que nous avions obtenu, ne fût produit par l'acide vitriolique que nous avions fait entrer dans l'opération.

Cependant, en réfléchiſſant à tout ce qui s'eſt paſſé dans cette opération, je puis aſſurer que le ſel marin avoit été parfaitement & très-promptement décompoſé, à en juger, 1°. par la rapidité avec laquelle la diſtillation a été achevée; 2°. par l'eſprit de

ſel marin qui a paſſé avec l'éther, & qui étant ſaturé d'alcali fixe, ne m'a donné que du ſel fébrifuge de Sylvius; 3°. enfin par la maſſe reſtante dans la cornue, qui n'étoit que du ſel de Glauber.

On pourroit à la vérité m'objecter que, comme il faut très-peu d'acide vitriolique pour faire de l'éther de ce nom, il étoit poſſible que notre produit ne fût que de l'éther vitriolique. Mais c'eſt un fait connu que, dans l'opération de l'éther vitriolique, il ſe produit toujours de l'acide ſulfureux volatil, & une matière bitumineuſe noire qui colore le mélange. Or, je n'ai rien obſervé de ſemblable dans mon opération, quoique je l'aie variée de pluſieurs manières; entre autres, j'ai verſé le mélange d'huile de vitriol & d'eſprit de vin ſur le ſel marin, qui étoit dans une cornue de verre placée dans un bain de ſable froid.

Le ſel marin a commencé à ſe décompoſer, mais plus lentement. J'ai mis du feu ſous le vaiſſeau, aſſez pour faire bouillir la matière qui étoit dans la cornue, &, quoique cette ébullition ſoit une circonſtance très-favorable à la production de l'éther vitriolique, il ne s'eſt point du tout, pendant cette opération, produit d'éther, ni vitriolique, ni marin; le mélange n'a point pris de couleur, mais l'eſprit de vin s'eſt volatiliſé en entier avec l'acide marin; ce qui

prouve encore, comme l'a très-bien remarqué M. *Baumé*, que l'huile de vitriol a plus d'affinité avec l'alcali fixe, qu'avec l'esprit de vin; ou plutôt, à en juger par la rapidité avec laquelle le sel marin est décomposé dans ces sortes d'opérations, je suis tenté de croire que la décomposition est encore en grande partie fondée sur l'affinité double de l'huile de vitriol avec l'alcali, & de l'acide marin avec l'esprit de vin. Quelques raisons que j'eusse de penser que l'éther que j'avois retiré étoit de l'éther marin, j'ai cru néanmoins devoir, pour m'en assurer, l'examiner comparativement avec les autres éthers, afin d'en déterminer les caractères. J'ai pris chacun des éthers, parfaitement rectifiés; la saveur de l'éther marin m'a paru moins piquante que celle de l'éther vitriolique, & elle ne produit pas, à beaucoup près, la même fraîcheur; son odeur moins forte & moins vive que celle de l'éther vitriolique, est fort différente de celle de l'éther nitreux; sa couleur est absolument celle de l'éther vitriolique.

Un petit flacon qui contenoit deux gros dix grains d'éther vitriolique, a contenu deux gros quarante-huit grains d'éther nitreux, & deux gros trente-cinq grains d'éther marin: ainsi il est plus pesant que l'éther vitriolique, & moins pesant que l'éther nitreux. J'ai versé dans les trois verres d'égal diamètre

diamètre & d'égale hauteur, deux gros de chacun des trois éthers ; ils ont été allumés en même temps, ils ont brûlé à-peu-près de la même manière, & se sont éteints en même temps : il m'a paru que la flamme de l'éther nitreux étoit plus bleue, & cet éther a laissé dans le verre un enduit charbonneux plus considérable que les deux autres.

J'ai mis dans trois capsules de verre d'égale diamètre, vingt-quatre grains de chacun des éthers, & je l'ai laissé à l'air dans une chambre close, le thermomètre étant à huit degrés au dessus de la congelation, & le temps sec & serein, l'éther vitriolique a été entièrement évaporé en huit minutes, l'éther marin en quarante-quatre minutes, l'éther nitreux en une heure seize minutes. Il paroît que *l'évaporabilité* des éthers est en raison de leur pesanteur spécifique, & que la fraîcheur qu'on ressent après avoir goûté l'éther vitriolique, ne dépend que de son extrême *évaporabilité* qui le distingue parfaitement des deux autres.

Les trois éthers se mêlent à l'eau, à-peu-près dans la même proportion. J'ai essayé de combiner les différens éthers avec les acides vitriolique, nitreux & marin, afin de voir en quoi ils pourroient différer les uns des autres, dans leur manière de se comporter avec les acides. J'ai mis deux onces

d'éther vitriolique dans une cornue; j'ai versé par dessus deux onces d'huile de vitriol concentré; le mélange s'est fort échauffé, & a pris une couleur noire qui s'est foncée à mesure qu'on l'échauffoit. J'ai retiré par la distillation un peu d'acide sulfureux, ensuite de l'éther; enfin de l'acide sulfureux très-concentré, & un peu de soufre. L'éther, produit de cette opération, étant brûlé sur l'eau, a laissé quelques gouttes d'huile très-apparentes après sa combustion; l'éther nitreux traité de la même manière avec l'acide vitriolique s'est échauffé plus fortement, & a pris plus de couleur que l'éther vitriolique. J'ai obtenu en distillant ce mélange une liqueur éthérée, qui étant brûlée sur l'eau a laissé plus d'huile & un résidu charbonneux plus considérable que n'en avoit laissé l'éther vitriolique traité de la même manière. La matière qui a passé après cet éther huileux étoit de l'acide sulfureux.

L'éther marin traité avec l'acide vitriolique ne s'est presque point échauffé, & n'a point changé de couleur à froid. En le distillant, il s'est légérement coloré, & l'éther que nous avons obtenu étant brûlé sur l'eau n'a presque rien laissé d'huileux.

L'éther marin, traité avec l'acide nitreux fumant de la même manière & aux mêmes doses, a dégagé beaucoup de vapeurs blanches qui ont été longtemps à se condenser

dans le ballon; l'opération achevée, j'ai trouvé dans le récipient un acide ayant l'odeur du vinaigre, & pas un atôme d'éther; il s'étoit tout converti en gas.

Quoique les expériences auxquelles j'ai ſoumis les différens éthers ne ſoient pas, à beaucoup près, auſſi multipliées qu'elles auroient pu l'être, je crois cependant qu'elles ſuffiſent pour faire voir que les trois éthers ont des caractères différens, & qu'en particulier celui que j'ai obtenu en décompoſant le ſel marin par l'huile de vitriol & l'eſprit de vin, eſt bien réellement de l'éther marin.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1784.

L'atmoſphère tantôt froide & ſeche, tantôt froide & humide, les brouillards, la neige ont influé ſenſiblement ſur le nombre, la nature & l'intenſité des maladies.

Les affections catarrhales ont été la maladie dominante pendant tout ce mois; elles ont occaſionné de violens accès d'aſthmes, & des catarrhes chroniques qui ont été funeſtes aux vieillards & aux ſujets cacochymes, des rhumes, des fluxions de poitrine très-graves, & nombreuſes ſur-tout parmi les gens du peuple privés de feu, expoſés

à la rigueur de la ſaiſon, & dont les pieds étoient habituellement pénétrés par l'humidité des neiges fondues. La phthiſie a été ſouvent la ſuite de ces maladies de poitrine.

Quand l'humeur catarrhale s'eſt portée vers le ventre, elle a occaſionné des coliques, des diarrhées, des dyſſenteries; dépoſée ſur les autres parties du corps, elle a cauſé des douleurs vagues & des rhumatiſmes. On a cru pouvoir attribuer à la ſuppreſſion de la tranſpiration des fièvres éphémères, des ſynoques ſimples, des fièvres catarrhales de quinze ou vingt jours, des fièvres putrides, & même des fièvres malignes, qui s'annonçoient par des ſymptômes péripneumoniques.

Le traitement qui convenoit à ces différentes maladies varioit ſelon les ſujets malades, & ſelon la manière dont ces ſujets étoient affectés; ainſi dans les rhumes ſimples on employoit les adouciſſans, les pectoraux, les béchiques, quelquefois de légers ſudorifiques & de doux laxatifs, tels que la manne. Dans les catarrhes opiniâtres, on a été obligé d'inſiſter un peu davantage ſur les béchiques inciſifs, ſur les purgatifs, & d'ouvrir des exutoires. Quand les fluxions de poitrine étoient humorales, les vomitifs doux, l'application des véſicatoires au bras ou ſur le lieu doulou-

reux, ont fait obtenir le plus grand ſuccès; ces moyens étoient recommandables dans les maladies inflammatoires de la poitrine, lorſque l'on étoit parvenu à calmer l'inflammation par les ſaignées & par l'uſage des délayans. Quand le ventre étoit le ſiège de l'humeur catarrhale, il falloit diſtinguer ſoigneuſement les cas où le traitement antiphlogiſtique étoit indiſpenſable, d'avec ceux où il ſuffiſoit d'évacuer les premières voies, & de rendre du ton aux viſcères de l'abdomen.

On a obſervé encore quelques fièvres automnales prolongées, & que la rigueur de l'hiver rendoit plus opiniâtres; il y a eu très-peu de maladies éruptives, & ſeulement parmi les enfans.

A l'hoſpice de S. Sulpice, la plupart des maladies ont été accompagnées de chaleur interne, d'altération marquée & ſoutenue, & d'autres ſignes inflammatoires qui exigeoient la ſaignée, les délayans acidulés ou émulſionnés.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE JANVIER 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	*A deux heures du soir.*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*		*A Midi.*		*Au soir.*	
	Dégr.	*Dégr.*	*Dégr.*	*Pouc.*	*Lig.*	*Pouc.*	*Lig.*	*Pouc.*	*Lig.*
1	4, 0	4, 5	3, 6	27	6, 0	27	6, 4	27	7, 2
2	3, 8	3,15	4, 5	27	6, 8	27	5, 3	27	5, 3
3	4, 0	7,10	2, 3	27	6, 8	27	9, 0	27	11, 2
4	2, 0	4,13	0, 6	27	11, 3	27	10,10	27	10, 5
5	-2, 8	0, 4	-3, 3	27	10, 8	27	11, 2	28	0, 9
6	-2,11	-2, 0	-6, 0	28	1, 7	28	1, 5	28	1, 3
7	-2,16	-1, 1	-1, 7	28	0, 0	27	11, 1	27	10, 7
8	-0,16	1,12	0, 0	27	9, 6	27	9, 4	27	9, 5
9	0, 0	1,14	-0,17	27	10, 2	27	11, 0	28	0, 8
10	-2, 2	0,13	-2, 0	28	1,10	28	2, 0	28	2, 2
11	-4, 0	-2, 3	-4, 0	28	2, 0	28	1, 4	28	1, 0
12	-5,15	-0,11	-2, 9	28	0, 0	28	0, 7	28	0, 8
13	-2,11	-1, 6	-2, 3	28	0, 8	28	0, 4	28	0, 3
14	-1, 3	1,15	0, 9	28	0, 0	27	11,11	27	11,11
15	1, 5	2, 4	3,12	27	10,10	27	9, 6	27	7, 3
16	5,12	3, 5	1,12	27	4, 8	27	2, 1	27	2,10
17	1,12	3,18	0, 3	27	2, 0	27	1, 9	26	9, 3
18	-1,16	1, 1	-2,16	26	11, 6	27	0, 7	27	1, 8
19	-2,19	0, 2	-3,13	27	1, 9	27	2, 4	27	4, 0
20	-1, 7	0,11	-0, 6	27	5, 6	27	5, 9	27	6, 6
21	-1, 9	-0, 4	-3, 5	27	6, 8	27	6, 1	27	4, 8
22	-5,10	-0,14	-4, 0	27	2, 9	27	3, 4	27	5, 1
23	-3, 4	1, 0	-1, 8	27	6, 0	27	6, 6	27	7, 6
24	-4,12	0,13	-3, 3	27	8, 9	27	9, 6	27	10, 4
25	-3,12	-0, 6	-3, 5	27	10, 6	27	11, 0	27	11,11
26	-3,17	-1, 6	-4, 0	28	0, 4	28	0, 2	27	11, 5
27	-2,18	-0, 7	-2, 8	27	10, 0	27	9, 4	27	8, 5
28	-2, 9	-0,15	-4, 7	27	6, 9	27	6, 4	27	6, 8
29	-6,16	-3,18	-5,15	27	7, 6	27	8, 3	27	10, 6
30	-9, 5	-3,13	-9, 3	28	1, 4	28	1, 3	28	2,10
31									

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	S. co. froid deg.	S. c. fr. deg. pl.	S. br. fr. deg. pl.
2	S. br. fr. deg. pl.	S. br. fr. deg. pl.	E. ser. frais.
3	S-O. cou. fra. v.	S-O. c. fra. ven.	N-E. nua. frais.
4	S. brouil. froid.	S.-E. cou. frais.	S-E. c. fra. ven.
5	N-E. sere. froid.	E. ser. froi. ven.	N-E. ser. fro. v.
6	N-E. c. bro. fro.	N-E. cou. fro.	N-E. ser. froid.
7	E. cou. froid.	N-E. *idem.* nei.	N-E. cou. froid.
8	E. *idem.*	S-E. cou. froid, bruine.	N-E. cou. froid, brouill. fétide.
9	E. c. fro. br. fét.	N. c. fr. br. fét.	N. *idem.*
10	N. cou. froid.	S.-E co. froid.	N-E. cou. froi.
11	E. *idem.*	N-E. nua. froid.	N-E. ser. froid.
12	N-E. ser. froid.	N-E. ser. froid.	N-E. *idem.*
13	N.-E. br. fro.d.	N-E. broui. fro.	N-E. couv. fro.
14	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	S-E. b. fro. deg.
15	S-O. c. fét. deg.	S-O. co. fro. pl.	S-O. c. fr. pl. v.
16	S-O. *idem.* vent.	S-O. cou. froid, vent, pl. grêl.	S-O. cou. froi. vent.
17	S-O. c. fr. tempête, neige.	S-O. cou. froid. tempête.	S-E. couv. froid. neige.
18	N. couv. froid.	N. co. froid, v.	N. se. froid, ve.
19	N. *idem.* br. nei.	N. couv. froid.	N. c. froid. bro.
20	N. *idem.*	N. *idem*, vent.	N. co. fro. ven.
21	N. cou. fro. nei.	N. c. fr. v. neig,	N. couv. froid.
22	N. cou. très-fro.	N-E. couv. froi.	N-E. *idem.*
23	N-O. c. fr. v. ne.	N-O. *idem.* nei.	N. *id.* ven. neig.
24	N. ser. fro. vent.	N. nuag. fro. v.	N. ser. froid, v.
25	N. co. fro. v. ne.	S-O. cou. froid.	N. co. fro. bro.
26	N. co. fr. br. giv.	N. *idem*, br. gi.	N-E. c. fr. v. gi.
27	N-E. c. fro. v. g.	N-E. c. fr. v. gi,	N-E. *idem*, nei.
28	N-E. c. fr. v. ne.	N-E. c. fr. v. ne.	N-E. co. fro. v.
29	N-E. n. fro. ve.	N-E. nua. fr. ve.	N-E. n. fr. ven.
30	N-E. nu. fro. v.	N-O. *idem.*	N-E. ser. fro. v.
31			

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur....	7, 10 deg.	le 3
Moindre degré de chaleur.....	12, 0	le 31
Chaleur moyenne.....	1, 3 deg.	
Plus grande élévation du Mercure...............	pouc. 28	lig. 3, 9, le 31
Moindre élév du Mercure....	26	9, 3, le 17
Elévation moyenne...	27	8, 10 l.

Nombre de jours de Beau.....	4
de Couvert.	24
de Nuages..	3
de Vent....	17
de Tonnerre.	0
de Brouillard.	9
de Pluie....	5
de Neige...	11

Quantité de Pluie..........	11 lign.	9
Evaporation.........	4	6
Différence...........	7	3

Le vent a soufflé du N........	23 fois.
N-E......	38
N-O......	3
S.........	6
S-E.......	5
S-O.......	11
E.........	4
O.........	0

TEMPÉRAT. très-froide & hum. Il est tombé 8 pouc. de neige dans tout le mois, & qui a rendu 16 l. 3 d'eau.

MALADIES: quelques fièvres malignes & putrides qui n'ont point eu de suites. Le dégel du commencement du mois a été très-funeste aux malades de langueur & de poitrine; plusieurs en ont été la victime.

Plus grande humidité....	30, 2 deg.	le 17
Moindre.............	0, 9	le 2
Moyenne............	13, 4	

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier février 1784.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de janvier 1784; par M. BOUCHER, médecin.

Le froid, qui avoit été excessif dans les deux derniers jours de décembre, s'est relâché au commencement de ce mois, au point que la liqueur du thermomètre, qui le 30 décembre étoit descendue à 10 degrés au dessous du terme de la congélation, s'est trouvée, le premier janvier, à sept heures du matin, à $\frac{1}{2}$ degré au dessus de ce terme. Le 3 elle s'est portée à 5 $\frac{1}{2}$ degrés au dessus de ce même terme. La gelée a repris le 5; mais de ce jour au 14, la liqueur du thermomètre n'est pas descendue plus bas que le terme de 4 $\frac{1}{2}$ degrés; du 14 au 18, il n'a pas gelé: ce dernier jour la gelée a repris & a persisté pendant le reste du mois, quoique le vent ait été au sud plusieurs jours. Le 30, la liqueur du thermomètre a descendu au terme de 6 $\frac{1}{2}$ degrés au dessous de celui de la congélation.

Il y a eu des variations dans le baromètre; le 17, le mercure est descendu au terme de 27 pouces 1 ligne; le 30 & le 31, il a été observé à celui de 28 pouces 4 lignes. Il est tombé beaucoup de neige le 17.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 5 $\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 6 $\frac{1}{2}$ degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 ligne.

La différence entre ces deux termes eſt de 1 pouce 3 lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du Nord.
6 fois du Nord vers l'Eſt.
2 fois de l'Eſt.
3 fois du ſud vers l'Eſt.
10 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'Oueſt.
3 fois de l'Oueſt.
6 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuageux.
7 jours de pluie.
9 jours de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de janvier 1784.

Parmi les cauſes des maladies, provenant des intempéries de l'air, il n'en eſt point de plus propres à produire des maladies d'engorgemens & de fluxions qu'un froid aigu & continué plus ou moins de temps, ſur-tout celui qui eſt l'effet d'une atmoſphère chargée de neige : nous en avons eu la preuve dans celles qui ont régné ce mois, des fluxions de toute eſpèce, qui ont attaqué ſur-tout la poitrine, la gorge, les yeux & les oreilles, dans les fièvres catarrheuſes & les pleuro-péripneumonies, qui ont été fort communes, dans les rhumes fâcheux & opiniâtres qui ont régné épidémiquement. Il y a eu en outre des rhumatiſmes inflammatoires & des engorgemens phlogiſtiques du bas-ventre, effets du refoulement du ſang par l'impreſſion d'une atmoſphère glacée ſur toute la circonférence du corps. C'eſt à cette même cauſe que nous avons dû attribuer nombre d'apoplexies

& de morts ſubites, ſur-tout parmi les vieillards. La fièvre lente & la phthiſie ont été dans nombre de perſonnes la ſuite des rhumes négligés.

Les fièvres intermittentes de toute eſpèce perſiſtoient, & il y avoit encore dans le peuple des fièvres continues-putrides.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

SUITE de l'Extrait des Mémoires de l'Académie de Dijon.

Mémoire ſur l'air dégagé de la crême de chaux & du minium; par M. MARET.

1. M. *Bucquet* avoit annoncé que l'alcali volatil dégagé du muriate ammoniacal par l'intermède de la crême de chaux, étoit fluor; M. *Maret* a ſoumis cette aſſertion à l'examen qu'elle méritoit, par le rapport qu'elle a avec la théorie reçue de la cauſticité de la chaux & des alcalis; ſes expériences prouvent, 1°. que le gas contenu dans la crême de chaux, eſt de l'acide méphitique ou air fixe, ainſi qu'on le croyoit; 2°. que l'alcali dégagé par la crême de chaux, n'eſt point cauſtique.

L'on obtient du *muriate ammoniacal*, qu'on traite avec le nimium, un alcali volatil, qui, *ſans être auſſi cauſtique que celui que donne la chaux*, l'eſt cependant très-ſenſiblement. Pour déterminer par quelle raiſon il eſt dans cet état, M. *Maret* a examiné le gas qu'on pouvoit dégager du minium; il a donc ſoumis cette chaux métallique à différentes expériences dont nous allons donner le précis.

Il a versé de l'acide vitriolique sur deux gros de minium ; il y a eu peu d'effervescence ; & il s'en est dégagé très-lentement si peu d'air, qu'il n'a pu en apprécier les propriétés. Il en a retiré un peu plus avec l'acide nitreux, mais encore trop peu pour en faire des essais concluans ; ce qui l'a déterminé à dégager cet air par l'action du feu : il a mis deux onces de minium dans un petit matras auquel il a adapté un appareil pneumatique : il est passé dans le récipient un gas dont l'eau a absorbé environ $\frac{1}{6}$; le résidu étoit un air imparfaitement déphlogistiqué ; d'où il conclut que l'alcali volatil qu'on retire par le moyen du minium, ne doit contenir qu'une petite portion d'acide méphitique, & ne doit différer que par cette portion de celui qu'on retire par le moyen de la chaux.

M. *Keir* dit dans un excellent ouvrage qu'il a donné sur les différentes espèces de gas (*à treatise on the varions kinds of permanently elastic fluids or gases*) qu'il a retiré de l'air déphlogistiqué du minium humecté d'acide vitriolique, & il l'évalue à $\frac{1}{100}$ du poids du minium. Par la distillation, *Hales* avoit retiré 34 pouces cubiques d'air de 3 onces & 3 gros de minium. Au rapport de M. *Keir*, M. *Priestley* a retiré du minium seul, par le moyen du feu, une quantité d'air déphlogistiqué égale à celle qu'on peut en retirer par le moyen de l'acide vitriolique ; mais si l'on se sert d'acide vitriolique, il ne faut qu'un très-léger degré de chaleur. Il dit (*Expériences & Obs. sur différentes branches de la Physique, tome II.*) qu'il a retiré du minium, par le moyen de l'acide marin, une quantité d'air déphlogistiqué, mêlée avec une très-petite quantité d'air fixe.

Le plomb acquiert au moins $\frac{1}{15}$ de son poids en se convertissant en minium : on voit donc que

Hales, MM. *Keir* & *Prieſtley* n'ont retiré qu'une petite partie de l'air que cette chaux contient; car toute l'augmentation de ſon poids eſt due à l'air qu'elle a abſorbé, comme l'a prouvé depuis long-temps *M. Lavoiſier*, ou du moins à cet air & à l'eau qu'il tenoit en diſſolution, & qui peut faire une grande partie de ſon poids. Pour M. *Maret*, il ne détermine pas la quantité d'air qu'il a retiré.

Je vais préſenter quelques expériences que j'ai faites ſur cet objet; je les tirerai de deux Mémoires ſur la vitrification, dont l'un a été lu à l'Académie des Sciences le 23 février 1780; & l'autre, le 4 mars de la même année, & que je ne deſtine pas à l'impreſſion.

J'ai expoſé du minium à l'action de la chaleur dans un appareil pneumato-chimique; j'en ai retiré une certaine quantité d'air déphlogiſtiqué: je l'ai examiné après cela, & j'ai trouvé qu'il reſſembloit pour la couleur & pour toutes les apparences, à la litharge, qui paroît par conſéquent différer du minium, en ce qu'elle a ſubi une plus grande chaleur qui l'a privée d'une partie de l'air que la chaux de plomb eſt en état de prendre; & en effet la litharge, traitée de la même manière, m'a donné beaucoup moins d'air.

M. *Maret* compare le minium qu'il a expoſé à l'action de la chaleur, au maſſicot; & M. *Prieſtley* dit (vol. II.) que la partie du minium ſur laquelle il avoit dirigé le foyer d'une lentille, pour en extraire l'air, devint jaune. Les différentes couleurs que prend le plomb dans ſa calcination, paroiſſent donc dépendre d'une petite différence dans la proportion de l'air qui s'y trouve combiné, & d'un état plus ou moins voiſin de la vitrification.

J'ai expoſé de nouveau le réſidu de la première

opération dans une cornue de grès à l'action de la chaleur ; mais je n'en ai pu retirer qu'une très-petite quantité d'air avant d'appercevoir que le fond de la cornue commençoit à entrer en fusion ; de sorte que j'ai été obligé de cesser l'opération : j'ai trouvé dans la cornue le minium changé en un verre d'un jaune foncé & peu transparent. J'ai pensé qu'en mêlant le minium avec une substance sur laquelle il pourroit exercer son action dissolvante, & qui ne nuiroit cependant pas aux résultats que j'attendois, je pourrois pousser l'opération plus loin. J'ai donc mis 6 onces de minium avec 3 onces de silex calciné dans une petite cornue, que j'ai poussée à un feu de forge ; je n'ai cependant retiré, par ce moyen, qu'environ cent pouces cubiques d'air, ce qui fait la soixantième partie du poids du minium, en donnant un demi-grain à chaque pouce cubique d'air déphlogistiqué.

L'air qui s'est dégagé dans cette expérience, a troublé un peu l'eau de chaux ; mais il ne m'a pas paru diminuer sensiblement de volume ; & tout l'air déphlogistiqué qu'on retire, soit des chaux métalliques, soit des sels nitreux, contient un peu d'air fixe. Il est probable au reste que la quantité d'air fixe contenue dans le minium varie dans les différentes espèces de cette chaux métallique. M. *Priestley* dit qu'il a trouvé fréquemment à cet égard des différences très-remarquables entre différens échantillons de minium ; & moi j'ai dit (*Obser. sur l'air.*) que l'alcali volatil qu'on retiroit par le moyen du minium, faisoit un peu d'effervescence avec les acides ; mais depuis ce temps, j'ai préparé, par le moyen d'une autre espèce de minium, un alcali volatil qui ne faisoit point effervescence. Mais la différence qu'on peut trouver dans le minium,

ne me paroît pas telle que l'annonce M. l'abbé *Fontana*, lorsqu'il dit que le minium très-récent ne donne point d'air du tout, ou n'en donne que très-peu; que si l'on expose cette chaux de plomb à l'air pendant long-temps, on en tire une grande quantité d'air; qu'il paroît démontré que le minium, qui vient d'être fait, n'a pas encore la faculté de donner de l'air déphlogistiqué. (*Recherc. sur l'air déphlogistiqué.*)

M. *Maret* a cru appercevoir un commencement de réduction dans le minium qu'il a soumis à l'expérience, & il soupçonne qu'on la produiroit en augmentant le degré de feu. J'ai certainement employé un degré de feu beaucoup plus considérable que lui, au moins dans cette dernière experience, & cependant je n'ai point observé d'indice de réduction: si donc il a eu une réduction, elle ne peut être due qu'à quelques parties charbonneuses. J'ai mêlé le verre de plomb que je venois de faire avec trois gros de poudre de charbon, que j'avois poussé auparavant au plus grand feu, pour en chasser tout le gas inflammable qu'on peut en dégager par ce moyen, & j'ai procédé de la même manière; j'ai obtenu près de 300 pouces cubiques de gas, dont une petite portion étoit d'acide crayeux, & le reste inflammable; j'ai trouvé des petits grains de plomb réduits & parsemés entre les parties charbonneuses & celles de silex; j'ai eu le même résultat en faisant l'expérience avec du *flint-glas*; la partie de l'air qui n'avoit pu être chassée du minium par la chaleur, a été convertie en air fixe par le moyen du charbon: pour le gas inflammable, il s'est dégagé du charbon, & il est probablement de la même nature que celui qu'on retire du charbon seul par la distillation.

J'ai poussé au feu un mélange de deux onces

de verre de plomb & d'une once de fleurs de zinc: il a résulté de ce mélange une maſſe d'une couleur ſombre, & il ne s'en eſt dégagé que 12 pouces cubiques d'air déphlogiſtiqué, quoique le ſeu ait été violent.

Il paroît résulter de ces expériences, que l'air déphlogiſtiqué qui ſe trouve combiné dans les chaux des métaux imparfaits, ne peut en être chaſſé qu'en petite partie par l'action ſeule de la chaleur, à moins qu'on n'y ajoute une ſubſtance qui ait les propriétés du charbon, & que la plus grande partie de l'air reſte fixée dans les verres métalliques.

Lorſque M. *Prieſtley* parle (*Expér. & Obſerv. ſur differ. branches de la Phyſ. tome I, p. 161.*) d'un minium dont il avoit chaſſé tout l'air par la diſtillation, il n'entend certainement parler que de celui qu'on peut en chaſſer par un certain degré de chaleur.

Une partie de ſafran de mars aſtringent a formé avec deux parties de verre de plomb, un verre noirâtre; mais le ſafran de mars apéritif n'a formé qu'une maſſe toute parſemée de particules de fer attirables à l'aimant. J'ai dit (*Obſer. ſur l'air.*) que le ſafran de mars apéritif, traité avec le ſel ammoniac, donnoit de l'alcali volatil effervescent, & que le ſafran de mars aſtringent donnoit de l'alcali cauſtique. M. *de Fourcroy* rapporte dans les Mémoires de la Société de Médecine, que le ſafran de mars apéritif donne dans la diſtilation de l'acide crayeux & du gas inflammable. Il paroît donc que le ſafran de mars aſtringent eſt une véritable chaux métallique, au lieu que dans le ſafran de mars apéritif, le fer a perdu peu de principe inflammable, & eſt combiné avec l'acide crayeux.

La ſuite pour un autre Journal.

Mémoire concernant une espèce de colique observée sur les vaisseaux, lu à l'assemblée publique de la Faculté de médecine de Paris, tenue le premier septembre 1783; par M. DE GARDANNE, *docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, censeur royal, &c. in-12 de 29 pages. De l'imprimerie de* Quillau, *rue du Fouare, 1783.*

2. Cette colique a cela de particulier, qu'elle n'attaque presque jamais que les officiers ; & parmi eux, ceux qui sont d'un caractère mélancolique & sédentaire. Une teinte jaune des yeux & du visage, l'abattement, le vomissement de matières vertes, des douleurs inouïes dans la région épigastrique, une constipation fréquente, des mouvemens spasmodiques par accès ; tels sont les principaux symptômes de cette maladie. Un auteur moderne avoit cru, d'après une longue expérience sur les maladies des gens de mer, que la colique dont nous parlons, devoit son origine à l'abondance & à l'excessive acrimonie de la bile, & il l'avoit, à cause de cela, nommée colique bilieuse. M. *de Gardanne*, en adoptant entièrement la description de cet auteur, croit devoir donner une autre cause à cette cruelle maladie. La colique bilieuse, dit-il, excite des vomissemens violents, des tranchées vives, & d'autres accidens inquiétans, accompagnés de fièvre aiguë. La colique des vaisseaux au contraire a une marche bien plus lente, ou elle est long-temps sans fièvre, ou la fièvre est sourde & cachée : enfin les douleurs de ventre ne se développent que par un sentiment de constriction

& de ſtupeur. C'eſt donc un genre de colique bien différent de la colique bilieuſe & beaucoup plus analogue à la *colique nerveuſe*, connue plus communément ſous le nom de colique de peintre.

Pour prouver cette ſimilitude, M. *de Gardanne* examine s'il ne pourroit pas ſe trouver une analogie frappante entre les cauſes qui font naître l'une & l'autre maladie. La cauſe de la colique des peintres eſt, de l'aveu de tout le monde, l'influence des préparations ou des émanations métalliques, principalement de celles qui s'exhalent du plomb. M. *de Gardanne* trouve une ſource abondante & continue de pareilles émanations, dans la peinture des chambres qu'habitent les officiers de marine ſur leurs vaiſſeaux. A l'armement de chaque campagne, dit-il, on peint toujours à neuf la chambre du conſeil, la grand'chambre, & il n'eſt aucun endroit deſtiné à l'état major qui ne ſoit plus ou moins infecté des émanations de la peinture. De-là il eſt aiſé d'expliquer pourquoi les matelots qui couchent dans le premier entre-pont en ſont exempts, & pourquoi ceux des officiers qui ſont le plus ſédentaires, ſont auſſi ceux qu'elle affecte le plus. Cette explication eſt ingénieuſe, facile à ſaiſir, & fondée en apparence ſur des rapports ſi frappants, qu'on a regret d'être obligé d'attendre que l'expérience y ait appliqué le dernier ſceau. En effet, non-ſeulement la théorie des maladies produites par des dépravations intérieures a toujours quelque choſe de moins net & de moins précis que celle des affections dont la cauſe eſt extérieure, & pour ainſi dire palpable; mais les dernières ſont en général beaucoup plus aiſées à guérir & à prévenir que les premières. Tous les vœux ne peuvent donc s'empêcher d'être pour la confirmation de la théorie de M. *de Gardanne*. Mais, nous le répétons, c'eſt à l'expérience ſeule à juger ce procès.

En attendant cette décision intéressante, ne sera-t-il pas permis de représenter à M. *de Gardanne* que l'on a vu des coliques semblables à celle des navigateurs, sans qu'on pût soupçonner l'influence d'un atôme métallique? Dans le commencement du siècle dernier, *Charles le Pois*, connu plus communément sous le nom de *Pison*, avoit observé une colique fort analogue à celle dont il est ici question, chez des Bernardins & des Bénédictins : il en avoit attribué l'origine à leur constitution mélancolique, à leur vie oisive & gourmande, à l'humidité du lieu qu'ils habitoient ; & l'expérience avoit confirmé son opinion, puisque tous ceux qui ont voulu se soumettre au régime qu'il avoit prescrit pour corriger ces causes disposantes, se sont trouvés guéris. La Faculté de médecine de Paris a plusieurs fois été consultée depuis par des monastères sur de pareilles maladies, & notamment en 1782, par les religieux *de la Chartreuse* du Port Sainte-Marie. Dans ces affections, tout annonçoit stase de la bile, spasme, cachexie, sans qu'il fût possible d'y soupçonner aucune influence métallique. Nous ne suivrons point ici le parallèle qu'il seroit possible de faire entre les causes de ces épidémies claustrales & celles de la colique des officiers de marine ; nous craignons trop de nous égarer par le raisonnement & les recherches dans une question, que l'expérience ne peut manquer de résoudre bientôt avec publicité. En effet, le gouvernement est trop intéressé à la conservation des hommes précieux qui font respecter le pavillon françois, pour ne pas mettre promptement en usage les moyens préservatifs conseillés par M. *de Gardanne*. Ces moyens consistent principalement à écarter de la peinture des chambres & salles des vaisseaux, toute préparation métallique, & à mettre en usage quel-

ques règles diététiques auſſi ſimples que ſages: tous moyens d'autant plus recommandables, que la plupart ſeroient toujours de la plus grande utilité, quand les vues ingénieuſes de M. *de Gardanne* ne ſe trouveroient pas réaliſées.

Obſervations & Remarques ſur la complication des ſymptômes vénériens avec d'autres virus, & ſur les moyens de les guérir; par M. VIGAROUX, profeſſeur royal au collège de chirurgie, & chirurgien-major de l'hôpital royal & militaire des vénériens de Montpellier, in-12 de 176 pages. A Paris, chez Didot jeune, *quai des Auguſtins. Prix 2 l. broché.*

3. On a beaucoup écrit ſur les maladies vénériennes; & la Table des ouvrages qui ont été faits ſur cette matière, formeroit un livre conſidérable: mais cette richeſſe elle-même eſt devenue bien embarraſſante; comment faire un choix parmi une foule d'ouvrages ſi variés, ſi différens, & ſouvent ſi contradictoires? Quelle méthode adopter au milieu des critiques multipliées, & des éloges répétés dont chacune paroît enveloppée? C'eſt bien là le cas d'appliquer ce vers d'Ovide:

Copia judicium ſæpe morata meum.

Ainſi la diverſité & l'oppoſition des nombreux traités qui ont paru juſqu'ici ſur la maladie vénérienne, demandent encore de nouvelles productions, bien moins pour enrichir l'art de nouveaux travaux, que pour enſeigner à claſſer & à connoître ceux qui ont déja été faits ſur ce ſujet. L'ouvrage de M. *Vigaroux* peut être regardé comme un de ces guides, propre à éclairer & à diriger dans le traitement de la maladie ſyphilitique,

ceux qu'une expérience peu étendue n'a pas mis à portée de diſtinguer les variétés, & les différentes nuances qu'elle peut préſenter. Il a pour objet principal d'examiner les différentes complications du virus vénérien avec les autres virus dont la maſſe du ſang peut encore être infectée, tels que le virus ſcrophuleux, rhumatiſmal, goutteux, rachitique, cancéreux, pſorique, &c. C'eſt le réſultat de ces combinaiſons diverſes avec le virus vénérien, dit M. *Vigaroux*, qui a fait dire que la vérole eſt un Protée qui ſe montre ſous toutes les formes; & cette métamorphoſe, quoique inexplicable, ſe trouve cependant bien établie par les faits. Six jeunes gens, dans une partie de débauche, puiſent la maladie vénérienne à la même ſource, & ont tous ſix des accidens très-différens par leur nature ou par leur gravité. Trois d'entre eux affectés différemment, mais légérement, guériſſent avec promptitude; deux ſont très-grièvement affectés, & guériſſent lentement par des remèdes oppoſés; enfin le ſixième meurt, ſans qu'aucune méthode ait pu prévenir ſon malheur. Mais ces faits qui prouvent le différent caractère que le virus vénerien peut prendre ſuivant la nature des différentes humeurs avec leſquelles il s'unit, font ſentir auſſi la néceſſité de varier les moyens de curation, dans les différentes circonſtances & dans les différens individus. M. *Vigaroux* indique ces circonſtances, en donnant une deſcription courte, mais exacte, des ſymptômes qui décèlent la diſpoſition ſcorbutique, ſcrophuleuſe, rachitique, goutteuſe, rhumatiſmale; il appuie ſes aſſertions ſur des obſervations, dont la plupart lui ſont perſonnelles. Les principales ont rapport à la combinaiſon du virus vérolique avec le virus ſcrophuleux, & aux exoſtoſes vénériennes. Suivant M. *Vigaroux*, les exoſ-

toſes ne ſont pas ſi communes qu'on le penſe. On prend ſouvent pour exoſtoſes des tumeurs du périoſte, qui ont la conſiſtance de l'os, & ſous leſquelles la diſſection ne démontre autre choſe qu'une carie. L'ouvrage de M. *Vigaroux* eſt trop peu volumineux, pour préſenter de longs détails ſur la méthode à ſuivre dans chacune des complications qu'il annonce ; & ſon but paroît avoir été ſeulement de mettre ſur la voie, en offrant ſur chacun de ces articles des vues intéreſſantes. Mais en reconnoiſſant la néceſſité d'ajouter dans ces différens cas, au traitement ordinaire de la maladie vénérienne, ou même d'y ſuppléer par l'uſage des médicamens auxiliaires, tels que les anti-ſcorbutiques, les toniques, les adouciſſans, les fortifians, &c ; il convient que les différentes préparations mercurielles, ſont le remède le plus néceſſaire & le premier indiqué. Il place à la tête de toutes ces préparations, l'onguent mercuriel adminiſtré par extinction, c'eſt-à-dire en évitant la ſalivation ; mais, quelque bien que diſe l'Auteur de cette méthode, il ne paroît pas encore aſſez perſuadé, ſelon nous, de ſa ſupériorité & de ſon étendue. A la vérité, nous ſavons que dans les hôpitaux où les malades ſont accumulés les uns ſur les autres, & où il eſt impoſſible de changer le linge & de renouveller l'air auſſi ſouvent qu'il ſeroit néceſſaire, la plus petite quantité de mercure, produit une influence ſenſible ſur la bouche. Mais nous ſommes étonnés de voir comment M. *Vigaroux* oſe avancer que, malgré tous les ſoins que l'on peut mettre en adoptant la méthode par extinction, il arrive fréquemment que les malades ſalivent à la cinquième friction. Certes, les médecins & chirurgiens de Paris les plus exercés à traiter la maladie vénérienne, n'épargnent pas le mercure ; & à peine

y a-t-il un malade sur vingt, à qui il arrive une légère salivation ; encore n'est-ce ordinairement que quand le traitement est fort avancé. Cette observation se renouvelle tous les jours, non-seulement dans les traitemens particuliers, mais encore dans les maisons de Santé, où l'on peut conduire les maladies vénériennes avec le même soin, & nous pouvons citer pour exemple l'hospice de santé de Vaugirard. Nous pouvons encore assurer que les affections rhumatismales vénériennes, & ces tumeurs dures que l'Auteur ne croit pas devoir nommer exostoses, cèdent le plus souvent aux frictions mercurielles prudemment administrées.

C'est sur-tout dans la gonorrhée que la complication du virus vénérien, avec des humeurs antérieurement dépravées, produit des accidens inquiétans, rebelles, & quelquefois dangereux. M. *Vigaroux* développe ces différentes espèces de complications avec beaucoup d'ordre & de précision. On y reconnoît par-tout l'homme instruit & studieux, autant que le praticien exercé. M. *Vigaroux* est du nombre de ceux qui admettent le traitement mercuriel pour la gonorrhée ; mais en donnant à cet égard des éloges aux différentes préparations mercurielles, il en excepte seulement le sublimé & les pilules de Keiser, qui sont souvent, dit-il, la cause de fâcheuses complications. M. *Fabre* avoit déja fait la même remarque sur les effets de ces deux médicamens ; & ce n'est pas le seul endroit dans lequel ces deux Auteurs se rencontrent. En effet, les remarques de M. *Vigaroux* sur la gonorrhée scorbutique & dartreuse, peuvent être regardées comme un développement des excellentes observations de M. *Fabre* sur la strangurie vénérienne, développement intéressant, dans lequel on trouve

des additions précieuses & des choses neuves. Telle est la description d'une métastase de la gonorrhée à l'anus, non pas sous la forme d'hémorrhoïdes, comme l'avoit autrefois observée M. *Petit*, mais sous celle d'une éruption prurigineuse, avec suintement : tel est encore le moyen indiqué par l'auteur, pour guérir la gonorrhée dartreuse rebelle, qui consiste à inoculer la gale; moyen qui lui a réussi dans un cas très-fâcheux.

Dissertation sur l'utilité des évacuans dans la cure des tumeurs, des plaies anciennes, des ulcères, précédée d'un supplément à une première dissertation sur l'importance des évacuans dans la cure des plaies récentes; par M. LOMBARD, chirurgien-major en chef de l'hôpital royal de Strasbourg, membre de plusieurs Académies, in-8° de 204 pages. A Strasbourg, & à Paris, chez Didot le jeune, *quai des Augustins. Prix 2 liv. 5 s. broché.*

4. Cet ouvrage est la suite de celui que nous avons annoncé avec éloge dans le Tome LX, page 266. Les critiques qu'on avoit faites de l'ouvrage de M. *Lombard* n'ont fait qu'enflammer son zèle, & mettre au plus grand jour ses vues honnêtes. Dans le Supplément à la première dissertation, il spécifie avec précision dans quelles bornes il a voulu se renfermer, quand il a établi l'importance des évacuans dans la cure des plaies récentes; il invoque encore de nouvelles autorités pour défendre son opinion, & on y voit avec plaisir les noms de MM. *Loubet*, *La Martiniere* & *Louis*, vrais juges en cette partie. Des observa-

tions nouvelles & particulières à l'auteur, forment encore un nouveau genre de preuve, qui ne peut manquer en général d'être vu avec satisfaction.

La dissertation que M. *Lombard* donne aujourd'hui est une espèce de supplément à celle qui a paru ; il continue à présenter sa théorie avec modestie, & en l'appuyant d'autorités multipliées & de différentes observations. Cette seconde dissertation fait sans doute honneur à son auteur; mais on ne peut pas se dissimuler qu'elle a un objet moins neuf, moins piquant, plus général, & par conséquent plus difficile à approfondir que la première. En effet *Van-Swieten*, *Heister*, *Quesnay*, *Bordeu*, & un grand nombre de médecins de ce siècle, ont établi en cent endroits l'efficacité des purgatifs, dans les différentes espèces de tumeurs & dans toutes les autres maladies médico-chirurgicales ; ils ont décrit avec beaucoup de soin, soit d'après les médecins Grecs, & les premiers restaurateurs de l'école de Paris, soit d'après leur propre expérience, tous les cas où l'usage des purgatifs étoit nécessaire, & la manière d'en user dans les différentes circonstances. Cependant, comme de tous les préjugés en médecine, celui de l'abus des saignées est un des plus dangereux & des plus familiers à l'ignorance, qui se donne par-là un air tranchant & décisif; comme les livres des vrais médecins qui ont attaqué ce préjugé meurtrier, ne sont pas entre les mains de tout le monde, ou sont sentis par peu de monde on ne peut que louer M. *Lombard* d'avoir donné un extrait des sages principes des praticiens que nous venons de citer sur la circonspection dans l'usage des saignées, ou, ce qui revient au même, sur la prééminence des purgatifs dans plusieurs classes de maladies graves. Sur la fin du seizième siècle, *Botal* avoit

préconisé la saignée avec un fol enthousiasme; & dans le siècle suivant, la découverte de la circulation du sang fit encore renchérir sur ces idées à un point si étonnant, que toutes les traces de ce délire ne sont point encore effacées aujourd'hui. M. *Lombard*, en écrivant sur l'excellence des purgatifs dans plusieurs classes de maladies, suit une marche beaucoup plus sage, & paroît sur-tout avoir médité ce principe, *In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.* Ainsi, tout en vantant l'efficacité des purgatifs, il est bien éloigné de les regarder comme des remèdes uniques, ou d'en conseiller la profusion. Il est le premier à convenir de la nécessité & de la supériorité de la saignée dans plusieurs circonstances; mais il conclut qu'elle n'est avantageuse, que lorsqu'elle est pratiquée à propos, & que les purgatifs doivent la précéder, ou la suppléer dans nombre de cas qu'il s'est appliqué à désigner avec soin.

Mémoire sur la fièvre putride-maligne qui a régné dans la ville d'Aire depuis la fin de septembre 1782, rédigé par des médecins de la ville de Lille, publié par ordre de M. l'Intendant. A Lille, chez N. J. B. Petesinck-Cramé, *imprimeur ordinaire du Roi, rue Esquermoise, in-4° de 18 pag.*

5, M. *de Calonne*, informé qu'il régnoit à Aire une maladie dangereuse, s'empressa d'en faire constater la nature, & rechercher le remède. Il invita les officiers municipaux de cette ville à lui faire parvenir un exposé de la maladie, qui fut rédigé par les médecins du lieu, pour être communiqué à quelques médecins de la ville de Lille. Ce Mémoire est le résultat des observations en forme de consultation de quatre médecins de cette

dernière ville, & de leur manière de penser sur la cure. Ces médecins sont MM. *Boucher*, doyen du collège de médecine; *Merlin*, médecin de l'hôpital militaire de cette ville, *Saladin* & *Warambourg*. M. *de Calonne* ayant appris que la maladie gagnoit la campagne, chargea les deux premiers d'aller la reconnoître sur les lieux; ils trouvèrent qu'il restoit fort peu à ajouter à ce qu'ils en avoient dit dans leur Mémoire. Les lecteurs y distingueront avec plaisir le nom de M. *Boucher*, ce médecin si familiarisé avec l'observation; ses confrères connoissent cette longue suite d'observations météorologiques dont il enrichit ce Journal, & sur-tout ces savans & profonds Mémoires sur l'apoplexie, qui se trouvent dans plusieurs cahiers. Quelle confiance un tel garant ne doit-elle pas inspirer pour les observations qui sont le sujet du Mémoire des médecins de Lille?

La maladie qu'ils y décrivent est une *fièvre putride maligne, vermineuse & pétéchiale.* Nous n'en rapporterons point les symptômes, qui sont les mêmes que ceux de toutes les maladies de ce genre; mais, pour faire sentir la nécessité d'une police attentive à maintenir la propreté dans les villes, nous ferons mention des conjectures des médecins de Lille sur la cause qui a produit cette maladie.

« Il est à observer, est-il dit, que les prémices de la maladie se sont fait appercevoir à la fin du mois de septembre dernier, à un bout de la ville, près du rempart & du vieux château, dans un groupe de petites maisons, habitées par des personnes du bas-peuple. On nous fit remarquer un tas de fumier amassé vis-à-vis d'une porte, sur lequel on nous dit qu'un boucher du voisinage déposoit journellement le sang, une partie des entrailles, & les immondices des bêtes qu'il

tuoit, & que d'autres bouchers de la ville, qui ſont en grand nombre, faiſoient la même manœuvre. On nous apprit auſſi qu'on avoit ouvert l'été dernier, pendant le temps des plus grandes chaleurs, un égoût conſidérable pour le curer. »

Ces médecins ne doutent point que la maladie qui a régné à Aire n'ait été principalement occaſionnée par ces cauſes, auxquelles ſe ſont jointes d'autres cauſes acceſſoires, telles que les émanations des tanneries, des amidonneries, & du cimetière de la principale paroiſſe de la ville, ſitué dans ſon centre, où l'on continue d'enterrer, contre la teneur de la déclaration du Roi de 1776.

Quant au traitement de cette maladie, on y doit rarement employer la ſaignée, que la nature de la maladie contre-indique. On doit faire uſage de l'émétique dans le commencement, & le réitérer le lendemain ou le ſurlendemain, ſi les ſignes de ſaburre perſiſtent. On doit le faire ſuivre par quelque purgatif doux. Le nitre camphré eſt très-propre à réſiſter aux progrès de la putridité. Le vinaigre camphré n'eſt pas moins efficace, & il eſt préférable dans le cas des taches pourprées. On ne doit pas négliger les lavemens émolliens & rafraîchiſſans, lorſqu'il y a conſtipation. Lorſqu'on ſoupçonne des vers dans le canal inteſtinal, on adminiſtre des potions huileuſes avec du jus de citron à grandes doſes. Si une langue sèche, noirâtre & un ventre météoriſé, annoncent une putridité portée à un haut degré, on aura recours aux acides minéraux. L'abattement, joint à tous les ſignes de la diſſolution du ſang, fera employer les cordiaux anti-ſeptiques, parmi leſquels le quinquina mérite la préférence. Un état comateux perſiſtant, des diſparates, une menace ou un état de délire, des mouvemens convulſifs, une poitrine fort

embarrassée, exigent l'application des vésicatoires, & spécialement des mouches cantharides aux jambes. Ce topique est sur-tout indiqué dans le cas d'abattement & d'engourdissement des forces vitales.

Lorsque la maladie est avancée, & qu'une diminution notable des symptômes annonce une issue favorable, il est essentiel d'observer quelle est la voie par laquelle la nature tend à opérer une décharge critique, & de la favoriser dans ses vues.

Tel est le précis du Mémoire des médecins de Lille, qui est très-propre à remplir l'objet pour lequel il étoit destiné.

Précis théorique & pratique sur le Pian, la maladie d'Amboine & le Terminthe, augmenté, revu & publié par M. B. PEYRILHE, professeur & démonstrateur royal de chimie & de botanique, &c. brochure de 68 pages. A Paris, chez Didot le jeune, *quai des Augustins. Prix 18 s.*

6. « Le *yaw*, *yaws*, *épian*, ou plus communément *pian*, est une maladie endémique & contagieuse en Guinée, & dans les autres régions brûlantes de l'Afrique. Les noms de la fraise & de la framboise que ces noms africains signifient, désignent les pustules ou excroissances fongueuses qui caractérisent cette maladie. »

« Cette maladie, dont les Nègres apportent le germe en Amérique, les attaque tous, sans distinction d'âge, de sexe ou de tempérament, mais sur-tout les enfans. S'il s'empare plus rarement des vieillards, il n'en est que plus redoutable pour eux. »

« Ses premiers signes sont des frissons & une

fièvre lente; mais ce qui fortifie le ſoupçon de ſon invaſion, c'eſt la laſſitude, la perte de l'appétit, des douleurs à la tête & aux lombes. Bientôt la tête s'enfle un peu, & ce nouveau ſymptôme eſt le ſigne avant-coureur de l'éruption des puſtules. »

« Ainſi s'annonce & ſe développe le pian, lorſque ſa marche doit être régulière. Dans le cas contraire, ceux qui couvent le germe de cette maladie, ſont attaqués d'ulcères opiniâtres, que l'art devroit reſpecter; car à peine eſt-il venu à bout de les fermer, que les puſtules paroiſſent. »

« L'éruption commence par de petites taches, qui d'abord ne ſont pas plus grandes que des piquures d'épingle; mais qui s'étendent de jour en jour, & s'élèvent en boutons. Peu de temps après l'épiderme s'en détache, & met à découvert une eſcarre blanche, ſous laquelle eſt cachée une excroiſſance fongueuſe formée par la peau, excroiſſance que le temps amène inſenſiblement à différentes groſſeurs. »

Après avoir tracé les caractères généraux du pian, M. *Peyrilhe* en recherche l'origine, & il réſulte de ſes recherches, que le pian des anciens Nègres pourroit bien n'être pas le même que celui qui déſole les Nègres de l'Amérique. Ce qui fortifie ſon idée, c'eſt que le pian paroît beaucoup différer de lui-même à raiſon des climats & des autres cauſes propres aux pays qu'il ravage. On ignore, dit-il, s'il eſt le même dans l'intérieur de l'Afrique, que ſur ſes côtes, dans le continent de l'Aſie, que dans les îles qui en dépendent. Pour établir au moins de très-grandes différences entre le pian d'Aſie & celui d'Amérique, il ſuffit de jetter les yeux ſur la foible eſquiſſe que *Bontius* a crayonnée du *pian des Moluques*, plus communément appellée *maladie*, *ou*

vérole d'Amboine. Le pian des Moluques eſt une maladie endémique fort répandue, qui reſſemble à la vérole par quelques ſymptômes, mais qui en diffère en ce qu'il ſe manifeſte ſans coït, quoique cette manière de ſe propager ſoit une des plus ordinaires.

Les diſcuſſions de l'auteur, dans leſquelles nous ne pouvons pas le ſuivre, tendent auſſi à faire voir que les terminthes pourroient bien n'être que les pians.

Le pian, ainſi que la petite-vérole, ne déploie ſon énergie qu'une fois chez la même perſonne, ce qui doit encore le diſtinguer de la maladie vénérienne & du ſcorbut; il tend, comme la petite-vérole, à une dépuration des humeurs que l'art doit favoriſer. C'eſt d'après cette idée que l'auteur voudroit qu'on dirigeât le traitement du pian. Il blâme l'uſage du mercure comme capable de pouſſer vers les glandes & les inteſtins une matière que la nature cherche à évacuer par les pores de la peau; il voudroit que ce remède ne fût mis en uſage qu'à la fin de la maladie. Dans ſon commencement, la décoction légère des bois ſudorifiques eſt plus conforme aux vues de la nature. Parmi les remèdes contre le pian, on a ſurtout diſtingué par leurs bons effets les ſels neutres, les ſels ſulfureux volatils, les eſſences alexipharmaques. Un remède d'un uſage très-fréquent dans nos Colonies, c'eſt un mélange de dix grains de fleurs de ſoufre & de vingt grains de thériaque qu'on fait prendre le ſoir, tandis que le reſte du jour on fait uſage d'une boiſſon modérée de la décoction de quelque bois ſudorifique. Dans le cas où les humeurs lymphatiques ne ſeroient pas aſſez atténuées, les réſolutifs & les apéritifs végétaux ſeroient préférables; & parmi ceux-ci, les racines de polypode & de ménianthe données

en décoction dans beaucoup d'eau ; mais tous les remèdes, ainsi que le régime, doivent être subordonnés aux circonstances, & modifiés par la prudence du médecin, toujours attentif à suivre la marche de la nature.

Cette dissertation suppose beaucoup de recherches, & son auteur montre autant de jugement dans la discussion des objets qu'il traite, que de connoissances médicinales dans le plan de traitement qu'il trace pour la maladie dont il s'est occupé. Il n'est pas douteux que les chirurgiens des Colonies, pour qui cet ouvrage est destiné, ne soient guidés surement par les lumières qu'il y a répandues.

Médecine moderne & pratique, appuyée sur l'expérience; par M. BUC'HOZ, médecin de MONSIEUR, *Tome I & II, in-8°. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, la première porte-cochère après le collège d'Harcourt.*

7. Cet ouvrage est un recueil des observations qui ont été faites par MM. *Marquet*, *Bagard*, *Buc'hoz*, & autres médecins, rangées par ordre alphabétique des maladies : on y a joint une liste des remèdes nouveaux, proposés contre les maladies les plus graves, avec des détails particuliers sur chacun de ces remèdes. Ce traité est, à proprement parler, une nouvelle édition d'un ouvrage que l'auteur avoit publié sous le titre de *Médecine moderne*, ou *Remèdes nouveaux*; mais cette édition est considérablement augmentée. Le premier volume a paru en 1782, & le second depuis la fin de décembre 1783. Le prix des deux volumes est de 10 liv. & par la poste 14 liv. On détache le second en faveur de ceux

qui

qui ont fait l'acquisition du premier. Messieurs les souscripteurs sont priés de retirer les volumes pour lesquels ils ont souscrit.

Doctrines and pratice of HIPPOCRATE in surgery and physic. C'est-à-dire, *les doctrines & la pratique d'HIPPOCRATE en médecine & en chirurgie, exposées & accompagnées de remarques ; par FRANÇOIS RIOLLAY, bachelier en médecine, in-8°. A Londres, chez* Cadell, 1783.

8. Il faudroit la plus grande impartialité, un oubli absolu des théories plus séduisantes que solides, un esprit observateur égal à celui d'*Hippocrate*, réuni à la connoissance des véritables découvertes nouvelles en physique, en chimie & en médecine, un génie heureux dans la combinaison & l'application des vérités reconnues & constatées, enfin un talent très-exercé à tirer des conséquences justes des observations faites avec le plus grand soin, &c. pour pouvoir dépouiller les écrits du Père de la médecine des richesses qu'ils renferment, & n'en présenter que ce qui est de tous les temps, de tous les lieux & de tous les pays; les vérités en un mot qu'aucun préjugé ne peut détruire, quoiqu'il les fasse méconnoître.

En supposant ces conditions, nous osons prononcer hardiment que M. *Riollay* n'a pas rempli sa tâche comme abréviateur & interprète du vieillard *de Cos*. Livré aux préventions, ébloui par les assertions brillantes des modernes, dépourvu des riches fonds de l'observation, il a défiguré son auteur & critiqué tout ce qui n'est pas conforme au systême qu'il a adopté. Qu'y a-t-il, par exem-

ple, de plus ridicule que ſon ſouhait qu'*Hippocrate*, au lieu de s'adonner à l'obſervation, au lieu de recueillir les faits qui ont ſervi de baſe aux oracles qu'il a dictés, ſe fût appliqué à faire des expériences, & eût devancé dans cette carrière les *Hales*, les *Prieſtley* & les *Ingen-housz*?

JOHANNIS GOTTLIEB WALTER, tabulæ nervorum thoracis & abdominis. Juſſu Academiæ Scient. Berol. *A Berlin, chez* Decker, 1783.

9. Cet ouvrage enrichi de tout le luxe typographique, contient cinq tables du même format que celles de la myologie d'*Albinus*, avec laquelle il a d'ailleurs la plus grande conformité pour les caractères & le papier. Il eſt dédié à MM. *Hunter* & *Camper*. L'auteur avance dans la préface que les dix-huit tables d'*Euſtache* ont ſervi à égarer les anatomiſtes, plutôt qu'à les éclairer; que *Vieuſſens* a rêvé, & que les tables de *Berretin* méritent la préférence ſur celles d'*Euſtache*, parce qu'elles préſentent toutes les parties auxquelles les nerfs appartiennent. Il refuſe ſes louanges à la diſſertation de *Schmed*, & déclare que la deſcription des nerfs du baron de *Haller* eſt la plus exacte & la plus complette de toutes. Il rend néanmoins juſtice aux travaux de MM. *Camper* & *Wrisberg*. Il prétend que perſonne avant lui n'a indiqué le véritable développement du nerf grand ſympathique, dont d'ailleurs il expoſe tous les rapports, tant entre ſes propres ramifications, qu'entre celles du même nerf du côté oppoſé; celles des nerfs de l'os ſacrum, de la paire vague & du nerf phrénique. Pour mieux rem-

plir cette entreprise si difficile, M. *Walter* a injecté tous les vaisseaux sanguins & même les vaisseaux lymphatiques, afin de se garantir de toute erreur, & il a vu par ce moyen que la plevre, le péricarde, le conduit thorachique, le péritoine, même les glandes conglobées, ne reçoivent pas des nerfs, & que le ganglion sémilunaire n'est qu'un amas de ganglions céliaques.

HENR. JUGLER, Bibliothecæ ophthalmicæ specimem primum, *in-8° de 104 pag. A Hambourg, chez* Reuss, 1783.

10. M. *Jugler* a puisé dans les meilleures sources de l'Histoire littéraire de la Médecine, afin de donner un catalogue complet de tous les anciens médecins oculistes, dont la mémoire a été conservée dans quelque écrit ou sur quelque *sigille*. Ce premier échantillon commence avec l'invention de la médecine des yeux, & s'étend jusqu'à *Serenus Sammonicus*.

Plantes nouvellement découvertes, récemment denommées & classées, représentées en gravures, avec leurs descriptions; par M. BUC'HOZ, médecin de MONSIEUR, *un volume in-fol. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, la première porte-cochère au dessus du collège d'Harcourt. Prix 60 l.*

11. Cet ouvrage est entièrement fini, les plantes en sont supérieurement gravées, & méritent, par le burin, d'être comparées à ce qui se trouve jusqu'à présent de plus beau en ce genre. Parmi

ces plantes se trouvent la *Lassonia*, la *Lieutaudia*, la *Ronowia*, la *Sparmannia*, la *Theodoricea*, la *Villaria*, la *Trochera*, la *Villemetia*, &c. qui sont toutes autant de genres nouveaux, auxquels l'auteur a donné ces noms. On y trouve une belle suite de *Protea* nouveaux, rapportés du Cap de Bonne-Espérance, par MM. *Sparmon* & *Thunberg*; plusieurs espèces nouvelles de *Gardenia*, aussi découvertes par M. *Thunberg*; des lavandes nouvelles & des chiendens nouveaux, publiés par M. *Linné* fils. L'ouvrage entier contient cinq cahiers de dix planches chacun, avec leur explication.

Mémoires physico-chimiques sur l'influence de la lumière solaire pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, & surtout ceux du règne végétal; par JEAN SENEBIER, *ministre du saint Evangile, bibliothécaire de la république de Genève, membre de la Société Hollandoise des Sciences de Harlem. A Genève, chez* Barthelemi Chirol; *à Nancy, chez* Beaurain *fils, libr. & à Paris, chez* Didot le jeune, *1782, 3 vol. in-8°, avec des Planches. Prix 9 liv. br.*

12. Ce recueil offre dix-huit Mémoires contenant une multitude d'observations & d'expériences très-exactes, qui démontrent évidemment un nouvel élément combiné avec les êtres de la nature; des affinités de la lumière qui n'étoient point connues. Le premier tome commence par un Mémoire, qui traite de l'influence de la lu-

mière du soleil dans les productions de l'air que les végétaux laissent échapper, lorsqu'ils y sont exposés, où il est rapporté plusieurs phénomènes que présentent les feuilles, les fleurs, les fruits, & les écorces soumises à l'action du soleil; il est encore fait mention de la quantité & de la qualité de l'air qu'on en retire. Les cinq Mémoires suivans composent ensemble le second tome, dans lequel on lit avec une véritable satisfaction la description & l'histoire naturelle de la plus petite conserve de Diclen, qui naît dans des vaisseaux remplis d'eau exposés à l'air; suivent des éclaircissemens sur l'étiolement des plantes; des considérations sur quelques mouvemens marqués des feuilles & des pétales, & de l'influence de la lumière sur ces objets, ainsi que sur les changemens de couleurs qu'elle occasionne sur les bois. Le troisième & le dernier tome est rempli d'explications sur l'influence de la lumière pour changer la teinture verte des feuilles, qui est extraite par le moyen de l'esprit de vin; d'observations sur les feuilles des végétaux qui rougissent lorsqu'elles deviennent caduques; sur les panachures, sur le changement de la couleur des pétales, & particulièrement sur leur teinture; de la coloration des fruits; de la modification des pepins, noyaux, boutons à fruits, moëlle, racines, résines & huiles; de l'influence du soleil sur les animaux, les minéraux, les parties colorantes tirées par l'art, les tissus colorés; des réflexions profondes sur la lumière, de sa comparaison avec la flamme, le phlogistique, le feu & l'électricité. Nous ne pouvons disconvenir que M. *Sénebier* doit être placé à côté de nos plus savans physiciens modernes.

CAROLI LIB. bar. DE *GEER, reg. aulæ*

Maresch. R. ord. Wasiaci commend. cruci. R. ord. de Stella Bor. Equit. aurat. R. Acad. Scient. Suec. membr. & Parisinæ corresp. genera & species insectorum è generosissimi auctoris scriptis extractis, digessit, latine quoad ad partem reddidit, & terminologiam insectorum Linnœanam addidit ANDERS. JOHAN. RETZIUS, *phil. mag. prof. reg. & botan. demonst. societ. physio. Lund. secret. reg. path. Suec. & Hassohamb. med. Hafn. nat. curios. Berol. & scient. ac eleg. litt Gotth. membr. soc. œcon. Lipsi. corresp. A Strasbourg, chez* Kœnig; *à Leipsick, chez* Crusius, *1783, in-8º de 220 pages.*

13. Le précieux recueil de Mémoires sur les insectes, par M. le baron *de Geer*, qui est enrichi & orné de si belles planches, est malheureusement si cher, que peu de personnes l'ont acheté. C'est pour obvier à cette difficulté, que M. *Retzius* vient de publier ce volume, qui renferme l'extrait fidele & précis d'un livre rare & peu connu; en outre, un catalogue ou table systématique, où se trouvent, autant qu'il est possible, les noms triviaux du règne de la nature, par le chevalier *de Linné*. Ce travail ne peut être qu'infiniment agréable aux naturalistes, en leur évitant de la dépense, des peines à feuilleter quelquefois long-temps l'original, ainsi que celles de chercher les synonymes du *Pline* Suédois.

Oratio habita in Capitolio Gulielmopolitano in comitiis universitatis Virginiæ, die

xij junii 1782, &c. *Discours prononcé au Capitole de Williamsbourg, dans l'assemblée de l'université de Virginie, le 12 juin 1782, pour l'Aggrégation honoraire de M. COSTE, premier médecin de l'armée du Roi en Amérique, &c. A Leyde, 1783.*

14. M. *Coste*, enflammé d'un noble enthousiasme à la vue des grandes actions qui ont été faites en Amérique pour la liberté politique, commence son discours, dont l'objet est de prouver que la médecine philosophique des anciens est celle qui convient au nouveau monde, en réclamant la liberté médécinale. Il veut que la médecine soit libre, & qu'on ne s'asservisse point à jurer sur la parole même des plus grands maîtres. La première partie de son discours est destinée à faire voir l'excellence de la médecine d'*Hippocrate* sur toutes les autres. Dans la seconde, il tâche de prouver que cette médecine hippocratique est celle qui convient spécialement à l'Amérique septentrionale. *Hippocrate*, dit-il, sépara sagement la médecine de la philosophie, c'est-à-dire des vaines subtilités que les sophistes cherchoient à y introduire; science orgueilleuse, plutôt fondée sur l'amour-propre, que sur le desir d'être utile aux malades. « En effet, dans cette multitude aussi confuse qu'immense de systêmes qui se sont succédés les uns aux autres, depuis *Hippocrate* jusqu'à nous, à peine trouve-t-on quelque chose qui ait réellement contribué au bonheur de l'humanité, ou au progrès de l'art. »

L'auteur parcourt rapidement les opinions de Pythagore & d'Empédocle, de Chrysippe, de Prodicus, de Praxagoras, d'Herodicus, de Théophraste, d'Archagatus, d'Asclépiade, de Thessa-

lus, des Méthodiques, des Empiriques, des Pneumatiques, des Ecclectiques; il fait mention des remèdes pour lesquels les différens peuples, les différens corps ou les divers particuliers, ont montré quelque prédilection, tel que l'électricité, le magnétisme, la gymnastique, la pulsimanie, la chimie, la méchanique, les exutoires, les véficatoires, les cordiaux, la saignée, les ventouses, l'ipécacuanha, le kermès, le quina, le feu, l'air fixe, &c. L'orateur n'entend pas sans doute, qu'il faille renoncer à tous ces moyens précieux, dont *Hippocrate* lui-même auroit fait usage, s'il les avoit connus; son idée est que leur emploi ne doit point être trop exclusif, ni trop général, mais subordonné aux circonstances; car M. *Coste* assure avoir guéri le scorbut sans anti-scorbutiques, les fièvres-quartes les plus opiniâtres sans quinquina, des dyssenteries sans simarouba, des péripneumonies sans saignées, des fausses péripneumonies & des fièvres putrides sans l'appareil des vomitifs & des purgatifs, des jaunisses sans savons, des hydropiques sans hydragogues, &c. persuadé d'après les principes d'*Hippocrate*, que la meilleure médecine consiste quelquefois à n'en pas faire du tout.

En proposant cette médecine simple, expectative, l'orateur conseille la réforme de l'art, qui dans le nouveau monde n'est encore qu'un empirisme aveugle. Il voudroit qu'il y eût trois professeurs, dont l'un enseigneroit l'anatomie, l'anatomie comparée, & une physiologie presque pratique; l'autre seroit plus occupé à simplifier la matière médicale qu'à l'augmenter, & n'enseigneroit qu'une chimie purement médicale; enfin le troisième enseigneroit la médecine clinique auprès des malades.

L'orateur termine son discours en faisant des

vœux pour la ſanté, la liberté & le bonheur des Américains. Si ſon éloquence eſt faite pour entraîner les eſprits, elle produit ſur-tout cet effet dans l'éloge qu'on y trouve de M. le comte *de Rochambeau*, de M. *de la Fayette*, de M. le chevalier *Chaſtellux* & du général *Waſhington*, à qui l'ouvrage eſt dédié.

An hiſtorical sketch of Medecine and Surgery, *&c.* C'eſt-à-dire, *Eſſai hiſtorique de Médecine & de Chirurgie, depuis leur origine juſqu'à nos jours, ainſi que des principaux Auteurs, découvertes, corrections, imperfections & erreurs; par M. GUILLAUME BLACK, docteur en médecine, in-8°. A Londres, chez* Johnſon, *1783.*

15. C'eſt plutôt l'abondance des ſujets que leur défaut qui rend l'exécution d'une bonne hiſtoire de médecine ſi difficile, quoique les ſecours néceſſaires pour une pareille entrepriſe ſoient en très-grand nombre. *Aſtruc*, comme l'obſerve M. *Black*, écrivoit dans un temps où le mal de Naples n'étoit connu en Europe que depuis environ deux cens cinquante-ſix ans; &, quoique cette époque fût ſi courte, il exiſtoit déja plus de cinq cens écrits ſur cette maladie. Le catalogue des auteurs de médecine & de chirurgie que feu M. *de Haller* a donné, contient plus de trente mille noms; & on ſait qu'il y a des omiſſions en grand nombre. Les deux meilleures hiſtoires de médecine que nous ayons, ſont de *le Clerc* & de *Freind*. La première occupe près de 800 pages *in*-4°.; outre un appendix ou eſſai de continuation, quoiqu'elle

ne s'étende pas plus loin qu'au temps de *Galien*, c'eſt-à-dire, deux cens ans avant l'ère chrétienne. La deuxième, qui eſt une ſuite de la première, va juſqu'au commencement du ſeizième ſiècle, & forme deux volumes *in*-8°.

L'ouvrage que M. *Black* préſente ici, & qui comprend toute l'hiſtoire de la médecine & de la chirurgie, dans toutes leurs diverſes branches, ainſi que des parties de la philoſophie naturelle & expérimentale qui y ſont relatives, eſt compriſe dans un volume in-8°, d'un peu plus de trois cens pages. On peut conclure de-là, que le titre d'eſſai lui convient on ne peut pas davantage. Mais outre la préciſion générale qui règne dans cet ouvrage, on voit avec regret que la première moitié ne conduit que juſqu'au milieu du quinzième ſiècle, & que le période très-intéreſſant des trois ſiècles ſuivans eſt reſſerré dans un eſpace beaucoup trop étroit, à proportion. Cet abrégé d'hiſtoire eſt précédé d'une carte, ou table chronologique en une grande feuille in-folio, contenant les noms des auteurs qui ont écrit ſur les diverſes branches de la médecine, de la chirurgie & de l'hiſtoire naturelle.

Aminelſe-Tal ofver Kongl. Vetensk. Acad. Ledamot Herr PEHR KALM, &c. C'eſt-à-dire, *Panégyrique de M. PIERRE KALM, membre de l'Académie royale des Sciences de Suède, lu devant cette Compagnie le 15 novembre 1780, par JEAN-LAURENT ODHELIUS, docteur en médecine, membre de ladite Académie, & aſſeſſeur du collège royal de médecine. A Stockholm, chez* Lange, 1780.

Prospectus *du Dictionnaire des Jardiniers, contenant les meilleures méthodes & les plus modernes pour cultiver & améliorer les jardins potagers, à fruits, à fleurs & pépinières, ainsi que pour réformer les anciennes pratiques d'agriculture, avec des moyens nouveaux de faire & conserver le vin suivant les procédés actuellement en usage parmi les vignerons les plus instruits, de plusieurs pays de l'Europe, & dans lequel on donne des préceptes pour multiplier & améliorer tous les objets soumis à l'agriculture, & la manière d'employer toutes sortes de bois de charpente : huitième édition, revue & corrigée suivant les meilleurs systêmes de botanique, & ornée de plusieurs Planches qui n'étoient point dans les éditions précédentes; publiée par* PHILIPPE MILLER, *F. R. S. jardinier de la Compagnie des apothicaires à Celséa, & membre de l'Académie botanique de Florence, ouvrage traduit de l'anglois, auquel on a ajouté un grand nombre de Plantes inconnues à* MILLER, *ainsi que des notes relatives à la physique & à la matière médicale, & dans lequel on a retranché toutes les dénominations angloises, pour y substituer les noms françois; par une Société des Gens de Lettres; proposé par souscription. A Metz, chez*

Antoine; *à Nancy*, *chez* Mathieu & Bonthoux, 1783, *in-8°; & à Paris*, *chez* Didot le jeune.

Les curieux agricoles seront assurément jaloux de posséder un ouvrage, qui, depuis 1731, époque de sa première publication à Londres, a été réimprimé huit fois depuis, & cela avec d'excellentes additions à chaque nouvelle édition, qui a été traduit en Allemand & en Hollandois. Son utilité est tout-à-fait indépendante de celle du Dictionnaire d'Agriculture, rédigé par M. l'abbé *Rozier*. Ce dernier offre une théorie lumineuse, un systême brillant, sur la physique de la végétation. Celui de M. *Miller*, au contraire, s'occupe fortement des différentes cultures; il enseigne les méthodes les plus certaines pour la naturalisation des végétaux exotiques, la manière de conserver ceux qui viennent des contrées chaudes & orientales, sans toutefois oublier les indigenes. En un mot, c'est vraiment l'Encyclopédie pratique des jardiniers, & le fruit de quarante ans d'expériences. Ce Dictionnaire est en si grande vénération en Angleterre, que plusieurs Communes en ont fait l'acquisition, elles l'ont attaché avec une chaîne sur une table au milieu de la chambre d'assemblée, afin que chaque villageois pût, à toutes les heures du jour, aller y consulter les articles dont il a besoin. Il est facile à concevoir qu'en réunissant ces deux grands Dictionnaires, on possédera une Bibliothèque d'agriculture complette.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux & de plus essentiel que cette science, qui, par son moyen, nous enseigne à convertir les terreins couverts de chiendents stériles, en *campagnes de guerets* abondans, qui fait augmenter la grosseur des fruits amers

& acerbes, & change l'acrimonie de leur ſuc en une sève douce & nourriſſante?

La traduction françoiſe du Dictionnaire des jardiniers de *Miller* eſt depuis long-temps deſirée. Celle que nous annonçons rend avec exactitude le texte original; l'on s'eſt attaché à lui conſerver cette précieuſe ſimplicité, qui rend ſa lecture à la portée de tout le monde, & particulièrement des jardiniers. S'il étoit néceſſaire, pour ſa réputation, de dire qu'un illuſtre magiſtrat, doué d'amples connoiſſances phyſiques & littéraires, a préſidé à ce travail, ce ne ſeroit qu'ajouter à l'opinion publique ſur la célébrité de cet ouvrage lexique.

Il ſera imprimé ſous le format *in*-4°, caractère *cicero neuf*, en cinq volumes, de 6 à 700 pages chacun. Le premier volume ſera orné de pluſieurs planches, où ſeront gravées les différentes parties des plantes dont on fait uſage, ſans établir les claſſes de la botanique. Le prix de chaque volume pour les ſouſcripteurs, ſera de 12 liv. & pour ceux qui n'auront pas ſouſcrit, de 15 liv. En ſouſcrivant, la même ſomme ſera délivrée à chaque livraiſon des quatre premiers volumes; par cet arrangement le dernier tome ſe trouvera payé d'avance, ce qui fera qu'on le recevra gratuitement. La ſouſcription eſt ouverte, & ſera fermée en février prochain. Le premier tome paroîtra dans le courant de juin de l'année 1784, & les autres ſe ſuccéderont de quatre en quatre mois. La correction ni la beauté typographique ne ſeront pas négligées. On imprimera la liſte des ſouſcripteurs ſuivant la date de leur engagement.

Oryctographie de Bruxelles, ou *Deſcription des foſſiles, tant naturels qu'accidentels*,

découverts jusqu'à ce jour dans les environs de cette ville ; par FRANÇOIS-XAVIER BURTIN, *médecin conf. de F. S. A. R. le duc* CHARLES DE LORRAINE, *membre de plusieurs Académies & Sociétés littéraires, vol. in-fol. relié en carton, avec 32 Planches gravées en taille-douce, & enluminées d'après nature. Prix de souscription 48 livres de France. A Paris, chez* Didot le jeune.

La connoissance physique du globe que nous habitons ne peut s'apprendre que par le concours des *oryctographies* particulières ; c'est assurément par leur moyen qu'il sera possible de voir un jour naître la théorie universelle & générale de la terre ; de-là les vrais secrets de la nature. L'ouvrage que nous annonçons est précieux pour les physiciens & les naturalistes ; il est enfin le fruit de huit ans de recherches, d'application & de voyages minéralogiques dans toute l'étendue des Pays-Bas Autrichiens, très-riches en fossiles. L'on ne peut disconvenir que ce travail ne fasse infiniment d'honneur au mérite distingué de M. *Burtin*, dont le zèle pour le progrès des sciences ne l'empêche pas de remplir les fonctions pénibles & multipliées de l'art de guérir. Il ne faut pas croire que cette collection oryctologique soit particulière à la nation Belgique, elle satisfera également tous les naturalistes de chaque contrée. La clarté qui regne dans la description de chaque fossile, démontre que l'auteur est consommé dans la science des minéraux. En observateur attentif, il saisit avec précision les plus légers détails. Quant à la partie méchanique, M. *Burtin* n'a rien épargné pour donner à son recueil toute la

perfection possible. L'on y trouve la vérité & l'exactitude dans les dessins, de la magnificence & du brillant dans la gravure & l'enluminure, beaucoup de netteté dans la partie typographique. L'ouvrage paroîtra complet dans le courant d'avril 1784, à moins qu'il ne soit retardé par quelque obstacle imprévu. La souscription, qui est de 48 liv. de France, n'est & ne sera ouverte que jusqu'au dernier mars de la même année. Il faut donner 6 liv. en souscrivant. Ceux qui n'auront pas souscrit, payeront 60 liv. par exemplaire. Les souscripteurs sont priés d'ajouter leurs titres & qualifications à leurs noms, pour les ajouter à l'ouvrage. M. *Burtin* desire que ceux d'entr'eux qui possedent des cabinets d'histoire naturelle, en instruisent le public par cette voie, afin de suppléer par-là, en quelque façon, à l'inexactitude des livres des cabinets d'Europe qui ont été publiés jusqu'ici. On pourra souscrire, en affranchissant les lettres & l'argent, à Bruxelles, chez *L. Deuseur*; à Gand, chez M. *Jacobs*, professeur en Chirurgie; à Anvers, chez M. *André Colims*, apothicaire; à Mastricht, chez M. *Loyens*, négociant, rue du Petit Fossé; à Paris, chez *Didot* & *Cuchet*; & à Nancy, chez *Mathieu*, libraire, rue Saint-George.

N°s 1, M. Bertholet.
2, 3, 4, M. Doublet.
5, 6, 14, M. Roussel.
8, 9, 10, 15, M. Grunwald.
12, 13, M. Willemet.

Errata pour le cahier de mars.

Page 280 & suivantes, éther minéral, *lisez* éther marin.

TABLE.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Mars 1784. A Paris, ce 24 Février 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AVRIL 1784.

SUITE DES REMARQUES SUR LA PESTE (a).

L'exposition que nous avons faite de la naissance de la peste & de sa manière de se communiquer, la description des symptômes qui lui sont propres, & qui ont fourni les moyens d'en établir le diagnostic & d'en porter le pronostic, ont assez fait connoître la *nature* & le *caractère* de cette maladie,

(a) Par M. Le Roux des Tillets.

ſans que nous ſoyons obligés d'en faire un article à part.

M. *Pâris* diſtingue pluſieurs eſpèces de peſte, auxquelles il donne les noms de peſte *bénigne*, peſte *interne*, peſte *putride*, peſte *nerveuſe*, peſte *intermittente*, peſte *ſanguine*, peſte *par une affection de l'ame*, peſte *bilieuſe*. Il décrit les ſignes caractériſtiques de chacune de ces eſpèces avec tant de préciſion, que nous ſerions obligés de copier tout cet article pour le faire connoître ſans le dénaturer, ce que ne nous permettent point les bornes que nous nous ſommes preſcrites. Obſervons cependant que le nom de chacune de ces eſpèces de peſte en doit donner une idée ſuffiſante. M. *de Mertens* ne reconnoît point différentes eſpèces de peſte, il diſtingue ſeulement deux états dans cette maladie; le premier qu'il appelle *état nerveux;* le ſecond, *état putride:* auſſi prétend-il que la cauſe de la mort de ceux qui périſſent dans le premier état eſt placée dans la ſubſtance du cerveau, & que ceux qui meurent dans le ſecond état ſuccombent à une fièvre très-putride d'une nature particulière. M. *Samoïlowitz* n'admet qu'une ſeule eſpèce de peſte, dont il diſtingue les différens périodes. Il blâme M. *Pâris* d'avoir fait autant de diviſions; mais on peut dire que ſi ces diviſions ſont un défaut dans l'ouvrage de M. *Pâris*, il en réſulte un avan-

tage réel par la facilité que cela procure à l'auteur d'expoſer avec beaucoup de méthode les traitemens particuliers qui conviennent aux différens états de la la peſte.

Dans les Mémoires de la Société royale de Médecine on lit : « On ne connoît aux Echelles du Levant & en Egypte qu'une maladie à laquelle on donne le nom de *peſte.* On en diſtingue deux eſpèces, l'une qu'on nomme *bénigne*, & l'autre *maligne* ; toutes deux ſont meurtrières, mais la dernière l'eſt infiniment davantage : très-peu de malades en échappent ; au lieu qu'il revient de la première, à-peu-près la moitié de ceux qui en ſont atteints. »

Curation.

M. *Pâris*, en parlant du traitement général de la peſte, penſe que le médecin doit ſe propoſer pour but de ſoutenir les forces vitales dans un degré ſuffiſant pour parvenir à des criſes heureuſes & parfaites, de réprimer les mouvemens trop rapides d'une circulation qui pourroit produire des ravages, de purger les premières voies des mauvais ſucs, & d'aider la nature dans les efforts critiques qu'elle fait. M. *de Mertens* propoſe un traitement propre à s'oppoſer dans le commencement à l'état nerveux, & enſuite à l'état putride. M. *Samoïlowitz* croit que le grand point eſt de remédier à

la putridité, ſans négliger les ſignes externes. M. *Pâris* préſente des vues générales ſur la ſaignée, qu'il faut pratiquer quand la pléthore a lieu ; MM. *de Mertens* & *Samoïlowitz* penſent comme lui ſur ce moyen. Parmi les émétiques qui ſont ſouvent indiqués, M. *Pâris* donne la préférence à l'ipécacuanha, il croit même que c'eſt le ſeul que l'on puiſſe employer avec ſureté ; M. *de Mertens* le conſeille auſſi, préférablement au tartre ſtibié ; M. *Samoïlowitz* donnoit, dès le début de la maladie, une mixtion d'*ipécacuanha*, de tartre émétique & de crême de tartre.

M. *Pâris* parle des *laxatifs* qu'il faut donner ſi l'émétique n'a pas bien évacué, des *ſudorifiques* que l'on adminiſtre quand le pouls eſt languiſſant & que l'éruption eſt trop lente, des *rafraîchiſſans* qui conviennent s'il y a de trop grands ſignes d'inflammation, des *cordiaux* qui réparent les forces trop affoiblies par l'émétique & les purgatifs, des *narcotiques* qu'il faut conſtamment rejetter, des *boiſſons* & des *alimens* parmi leſquels on doit préférer les anti-ſeptiques ; enfin de l'*eau* qui a, dans la peſte, une vertu toute particulière, & qui, bue ſeule & pure, a procuré des guériſons.

En parlant du traitement extérieur, M. *Pâris* remarque que les dépôts peſtilentiels ſe terminent par *réſolution*, par *ſuppuration*,

& même par *induration*. Pour amener la ſuppuration, qui eſt la terminaiſon la plus favorable, il conſeille les cataplaſmes avec les oignons; les onguens ſuppuratifs & la thériaque, ou bien de mêler enſemble parties égales de thériaque, de vieux levain & d'onguent ſuppuratif. M. *Pâris* recommande d'ouvrir promptement les bubons; il ſeroit dangereux, ſelon lui, d'attendre une parfaite maturité. Il obſerve que les inciſions juſqu'au vif réuſſiſſoient mieux en France, que les cautères actuels & potentiels qui ont plus de ſuccès au Levant.

« Après l'ouverture, dit-il, on met ſur les bubons ou ſur les charbons, un plumaceau couvert d'un digeſtif fait avec la térébenthine, le baume d'Arcæus, l'huile de térébenthine & la thériaque. Si l'on craint la gangrène comme dans l'anthrax, on y ajoute l'aloès, la myrrhe & le camphre. On couvre les plumaceaux de cataplaſmes émolliens, anodyns ou ſpiritueux, ſelon les circonſtances. Enſuite on fait ſur les plaies des lotions déterſives ou émollientes. Quand les digeſtifs occaſionnent trop de douleurs, on applique des plumaceaux couverts d'un peu de *nutritum*. »

M. *de Mertens*, dans le premier degré de la peſte, qu'il appelle *nerveux*, cherche à aider la nature qui tend, ſelon lui, à ſe débarraſſer du venin peſtilentiel par les ſueurs;

il conſeille de faire prendre aux malades des tiſanes acides ou tièdes, comme de thé léger avec le jus de citron, des émulſions camphrées auxquelles on ajoute du vinaigre & du muſc. Dans le ſecond degré de la peſte, qu'il nomme *putride*, le même auteur recommande l'uſage des acides minéraux & du quinquina, qu'il a fait prendre en même temps en décoction, en extrait & en ſubſtance. « Guidé par l'analogie & par les obſervations rapportées, dit M. *de Mertens*, je donnerois, ſur tous les autres remèdes, la préférence au quinquina & aux acides adminiſtrés en grande doſe, & aidés, dans le cas de foibleſſe, par le camphre, par l'élixir de vitriol, par le vin & par les véſicatoires. » Le même auteur, en parcourant rapidement les différens moyens curatifs employés dans la peſte, remarque que les purgatifs, même les plus doux, étoient très-nuiſibles, qu'ils cauſoient des diarrhées très-difficiles à arrêter, & qui faiſoient tomber les malades dans la plus grande foibleſſe; ce qui contredit un peu le ſentiment de M. *Pâris*, qui les recommande dans pluſieurs cas, & même dès le début de la maladie. M. *de Mertens* penſe comme M. *Pâris* ſur la terminaiſon des dépôts peſtilentiels, & il diffère peu de cet auteur ſur le traitement extérieur. Il obſerve que la *lipothymie* & l'*aſphyxie* ſont fréquentes dans la peſte; que

les vers que les malades rendent quelquefois par le haut & par le bas, n'annoncent pas en général une terminaiſon heureuſe, mais qu'ils ne ſont ni cauſe, ni effet de la peſte; que preſque toutes les femmes groſſes, attaquées de la peſte, meurent d'hémorrhagies de la matrice à la ſuite de l'avortement.

M. *Samoïlowitz*, après avoir débarraſſé les premières voies par un émétique, employoit les moyens propres à procurer une légère tranſpiration, & même la ſueur, s'il étoit poſſible; il ordonnoit des lotions d'eau tiède un peu acidulées de vinaigre, dans l'intention de ramollir la peau, & il preſcrivoit des ſudorifiques à l'intérieur. Pour combattre la fièvre, la ſéchereſſe de la langue, &c. il donnoit pour boiſſon de l'eau pure acidulée de vinaigre: il ſubſtitue au vinaigre tous les ſucs de fruits acides, ainſi que les acides minéraux. Quand la moiteur s'étoit déclarée, il preſcrivoit le quinquina ſous différentes formes, & tantôt ſeul, tantôt mêlé avec le camphre. Pour remédier aux friſſons, aux peſanteurs, à la douleur de tête, aux vertiges qui tourmentoient preſque tous les peſtiférés, il ſe ſervoit d'épithêmes appliqués ſur le front; il plaçoit des épicarpes aux poignets, & des épiſpaſtiques à la plante des pieds. Pour amener la ſuppuration des bubons, il avoit recours aux cataplaſmes maturatifs; mais il recommande

de n'ouvrir ces bubons, que quand ils ſont en parfaite maturité; ce qui diffère du précepte donné par M. *Pâris*. Il appliquoit ſur les charbons des onguens & des cataplaſmes irritans & antiſeptiques. Il défend les ſcarifications dans le traitement des charbons. Quand les malades avoient un grand nombre de pétéchies confluentes, & capables de produire en même temps plusieurs charbons, il les enveloppoit tout nus dans un drap bien trempé de vinaigre, ou bien il en enveloppoit ſeulement la partie du corps qui en étoit le ſiège.

M. *Samoïlowitz* traite du régime propre aux malades, & de celui qui convient aux convaleſcens; enſuite revenant à M. *de Mertens*, qu'il prend plaiſir à blâmer en tout, ainſi que nous en avons averti, il s'exprime ainſi: *Il parle dans ſon ouvrage, d'une femme qu'il avoit guérie, & dit néanmoins qu'après cette heureuſe guériſon, on l'avoit envoyée dans l'hôpital peſtiféré. S'il l'avoit guérie, pourquoi l'envoyoit-on à l'hôpital? Et ſi elle n'étoit pas guérie, pourquoi ne m'en avertiſſoit-il point, puiſque j'y étois juſtement dans ce temps-là?* Voyons maintenant ce que dit M. *de Mertens*, pag. 133, (lieu cité par M. *Samoïlowitz*): *Ægra paulatìm melius ſe habere incœpit, & hebdomadis ſpatio, ferè in integrum convaluit: tunc me invito in noſocomium detruſa eſt, undè paulò poſt*

egreſſa, integrâ ſanitate gaudens ad me venit. Nous remarquerons 1°. qu'il ne ſeroit pas honnête de dire à un confrère, vous n'avez pas fait telle cure que vous aſſurez avoir faite, à moins qu'on n'en apportât des preuves ſans réplique; 2°. que M. *de Mertens* ne dit point avoir parfaitement, mais preſque guéri la femme qui fait le ſujet de ſon obſervation, *Ferè in integrum convaluit;* 3°. que cette femme a été conduite à l'hôpital, malgré M. *de Mertens : Me invito in noſocomium detruſa eſt.* Or, qui ne ſait pas que dans une ville où règne la peſte, on enlève les peſtiférés, ſans examiner s'ils ſont au commencement ou à la fin de la maladie? 4°. que cette femme eſt ſortie de l'hôpital peu de temps après y être entrée: *Undè paulò poſt egreſſa;* ce qui eſt une preuve que ſa cure étoit très-avancée. En vérité, M. *Samoïlowitz*, qui nous annonce tant de guériſons qui tiennent du prodige, & que nous croyons, parce que nous ſommes perſuadés qu'il a la bonne-foi qui caractériſe le médecin honnête, devroit bien pardonner à M. *de Mertens* d'avoir glané dans un champ où lui, M. *Samoïlowitz*, a fait des récoltes ſi abondantes. Pourquoi refuſe-t-il à M. *de Mertens* la confiance dont lui-même a beſoin, & qu'il cherche à gagner en répétant cent fois: *J'ai fait, j'ai vu cela, c'eſt à moi que cela eſt dû; je ne*

parle que d'après mon expérience, &c. &c. Et pourquoi nie-t-il à M. *de Mertens* qu'il ait vu auſſi quelque petite choſe ? Pourquoi dit-il, en citant encore M. *de Mertens : Il parle auſſi de trois enfans qu'il a guéris ; un des trois n'étoit âgé que d'un an, & dit qu'ils avoient tous trois des bubons dans les aines : or j'oſe dire que cela n'arrive jamais. J'ai vu quelques dixaines d'enfans attaqués de la peſte, & jamais aucun d'eux n'a eu de bubons dans cette région.* De ce que M. *Samoïlowitz* n'a pas vu de bubons aux aines chez les enfans, s'enſuit-il que cela ne puiſſe jamais arriver, & que M. *de Mertens* n'en ait point trouvé ? A-t-on le droit de ſuſpecter la bonne-foi d'un auteur dont tout l'ouvrage reſpire la modéſtie, & ne contient qu'un petit nombre d'obſervations bien faites, & rapportées ſans oſtentation ? Au reſte, nous devons rendre juſtice à M. *Samoïlowitz :* c'eſt ſur-tout dans le traitement de la peſte, qu'il donne la plus haute idée de ſes talens en médecine ; à l'ordre près, cette partie de ſon ouvrage eſt bien faite, les vues qu'il préſente ſont ſaines, ſes réflexions ſont en général très-judicieuſes, le grand nombre d'obſervations intéreſſantes qu'il rapporte ſont d'un très-grand prix. L'on ne pourroit point ſe flatter de connoître parfaitement la curation de la peſte, & l'on ne devroit point oſer entreprendre

le traitement des pestiférés, avant d'avoir consulté & digéré les préceptes & les conseils que donne M. *Samoïlowitz*; alors seulement, pour employer une de ses expressions, on pourroit se flatter d'avoir *surpassé* ou *surmonté la peste*.

Suivons maintenant M. *Pâris* dans les détails qu'il fait relativement aux divisions de la peste qu'il a établies, & nous reviendrons ensuite aux frictions glaciales qu'a employées M. *Samoïlowitz*.

Dans la peste *bénigne*, selon M. *Pâris*, le médecin n'a qu'à laisser agir la nature. Si les premières voies ne sont point embarrassées, les cataplasmes, l'ouverture prompte des dépôts, suffisent pour terminer la maladie. Les Juifs, qui se mêlent de traiter la peste à Constantinople, font boire de l'urine à leurs malades dans la peste bénigne, dès l'instant de l'invasion. M. *Pâris* a vu de bons effets de cette pratique, mais il blâme l'usage où quelques-uns sont de permettre aux malades de manger de la viande; il préfère le régime végétal.

La peste *interne*, toujours dangereuse, enlève les malades dès les premiers jours. « C'est dans cette espèce de peste, dit M. *Pâris*, que la saignée & les purgatifs, heureusement combinés, font des prodiges; mais c'est aussi dans cette même espèce que, mal administrés, ils enlèvent le malade. »

« Dans tous les cas, ajoute-t-il, où les ſignes de ſaburre ne ſeront point abondans, où la fièvre eſt forte, purger, c'eſt détourner la nature de ſon ouvrage, la troubler dans ſes fonctions, & faire plus de mal que de bien. Dans tous les cas où la fièvre forte n'eſt point accompagnée d'un délire trop furieux, où les ſymptômes d'une efferveſcence trop violente ne paroiſſent point, ordonner la ſaignée, c'eſt ordonner la mort du malade, & enlever à la nature des forces néceſſaires. »

Cette eſpèce de peſte n'eſt pas toujours ſans reſſources, quelquefois elle donne naiſſance aux dépôts critiques; mais le plus ſouvent, ſelon M. *Pâris*, le malade eſt enlevé avant que ces dépôts ſoient formés. Il appelle cet état *peſte abortive*; & il croit que c'eſt une vraie peſte, comme la petite-vérole abortive eſt une vraie petite-vérole, dans laquelle il ne manque que l'éruption.

Nous liſons dans les Mémoires de la Société: «Toutes deux (la peſte *bénigne* & la peſte *maligne*) ont pour caractère ſpécifique des bubons ou des anthrax, ou des charbons qui ſe manifeſtent plus tôt ou plus tard, qui, lorſqu'ils n'ont pas paru dans le cours de la maladie, ſe déclarent dans les dernières heures, & qu'on ne manque jamais de pouvoir reconnoître, au moins ſur les cadavres, ſi on ne les a pas obſervés ſur

es malades. » Nous ne déciderons point entre M. *Pâris* & les auteurs cités dans les Mémoires de la Société ; ils ont tous observé la peste à sa source ; &, quoique M. *Pâris* ait fait au Levant un très-long séjour, il est possible qu'il n'ait point été à portée de s'assurer sur les cadavres de la vérité de cette assertion.

Dans la peste interne, selon M. *Pâris*, les vésicatoires & les ventouses ont parfaitement réussi à favoriser & accélérer l'issue du venin pestilentiel. Cet auteur regarde les vésicatoires comme spécifiques dans les pestes internes ; il conseille de les appliquer dès le commencement de la maladie.

Mais dans ces cas les forces vitales se trouvent presque toujours ralenties, les syncopes sont fréquentes ; alors les potions alexipharmaques & cordiales sont d'un grand secours. M. *Pâris* recommande aussi l'usage du kermès minéral, dont il a vu les effets les plus heureux.

La peste *putride* est de toutes la plus commune, il est même rare qu'elle ne complique pas les autres espèces. La plupart des malades qui en sont attaqués ont l'estomac farci de saburre ; & dès que le venin pestitentiel pénètre dans leur corps, il fait les plus grands ravages. Il convient de commencer la curation par un émétique ou un cathartique puissant. L'urine prise intérieu-

rement produit ici les effets les plus heureux.

La peſte *nerveuſe* eſt la plus cruelle & la plus dangereuſe ; elle eſt toujours mortelle de ſa nature, & elle tue les malades en quelques heures, ou au plus tard en deux ou trois jours. Après avoir fait un tableau affreux de cette eſpèce de peſte, après avoir remarqué que les indications ſe réuniſſent avec les contre-indications, M. *Pâris* avoue qu'il ne connoît point de curation méthodique pour cette maladie ; cependant il rapporte une obſervation qui mérite d'être copiée en entier.

« Il y avoit à Conſtantinople un homme attaqué de peſte ; ſur le récit que l'on me fit de ſon état, je connus que c'étoit une peſte nerveuſe, & je refuſai de lui aller faire ma viſite ; mais je conſeillai à ceux qui me parloient, de lui donner du riz à l'eau pour toute nourriture, de l'eau ſeule à boire dans la journée, & deux onces d'huile d'amandes douces toutes les deux heures. Le malade fut un peu mieux ; une femme alors lui appliqua des ventouſes à la cuiſſe, qui furent ſcarifiées : le lendemain on vint me rendre compte de l'état du malade ; & ſur la relation, je remis deux emplâtres véſicatoires très-forts, qu'on appliqua aux gras des jambes ; ils eurent fait leur effet dans quatre heures ; la ſuppuration commen-

çoit à peine à s'établir, qu'un bubon parut à l'aine du côté gauche, & un autre bubon ſous l'aiſſelle du même côté. Ils vinrent à maturité, furent ouverts, & le malade guérit parfaitement. La ſuppuration des véſicatoires fut entretenue pendant cinq ou ſix jours; mais quand les bubons ſuppurèrent, on abandonna les véſicatoires. » Cette obſervation peut ſervir à indiquer un traitement dans cette eſpèce de peſte.

La peſte *intermittente*, ſelon M. *Pâris*, eſt rarement bien remarquée, quoique cependant elle ſoit facile à reconnoître par des friſſons qui prennent régulièrement à la même heure, & par des ſueurs qui ſuivent les friſſons. L'émétique & les purgatifs ſont néceſſaires au commencement, & le quinquina y fait des *prodiges*, parce qu'il combat avec efficacité, & l'intermittence, & le venin peſtilentiel. C'eſt en parlant de cette eſpèce de peſte que M. *Pâris* aſſure que c'eſt une erreur de penſer que, pendant que la peſte règne dans une ville, les autres maladies ceſſent; *mais il arrive ſouvent*, ajoute-t-il, *que le mauvais état du corps qui menace d'une maladie, eſt une cauſe diſpoſitive à la peſte, qui ſe trouve enſuite compliquée avec la maladie à laquelle on étoit diſpoſé.*

Dans la peſte *ſanguine*, tous les ſignes de la pléthore ſe manifeſtent. Ne point ſaigner le malade, dit M. *Pâris*, c'eſt refuſer du ſe-

cours à la nature; mais il ne faut pas s'en tenir à ce moyen : *le régime doit être doux, humectant & légérement cordial. Les délayans & le sel de nitre sont fort utiles*. M. *Pâris* regarde ici les vésicatoires comme *spécifiques*, mais on néglige trop souvent leur usage. Il conseille d'accélérer la suppuration des bubons, qui sont très-rares, ou qui sont presque toujours compliqués avec le charbon.

La peste *par une affection de l'ame*, se joint souvent à la peste bénigne, & la rend mortelle. Notre auteur place les remèdes moraux à la tête du traitement qu'il convient d'employer; eux seuls peuvent assurer l'effet des adoucissans, des calmans, des anti-spasmodiques, qui sont utiles dans ce cas, ainsi que les boissons acides & le régime prescrit dans la peste. L'ouverture des bubons doit être précoce.

La peste *bilieuse* qui s'annonce par le vomissement de bile verte, par des cardialgies, par la couleur des yeux qui tire sur le jaune, par la roideur & la dureté du pouls, & quelquefois par des tremblemens, exige d'abord l'usage de l'ipécacuanha, suivi d'un purgatif; ensuite on peut sans danger employer les absorbans, mais il faut s'abstenir de tout irritant. *Les délayans & l'eau*, dit M. *Pâris*, *sont ici les seuls spécifiques*. Les bubons sont aussi rares dans cette espèce de

de peſte, que les charbons y ſont communs.

M. *Pâris* obſerve qu'il n'a point parlé de la peſte *à charbon*, comme d'une eſpèce particulière, parce qu'elle eſt ordinairement ou une peſte bilieuſe, ou une peſte ſanguine. Il fait encore remarquer que toutes les eſpèces de peſte qu'il a décrites, ne conſervent pas toujours leurs caractères particuliers, mais que ſouvent elles ſont compliquées avec d'autres.

Revenons maintenant à M. *Samoïlowitz*; un des moyens les plus puiſſans que ce médecin ait employés contre la peſte dans des cas qui paroiſſoient déſeſpérés, ce ſont les frictions glaciales. Voici comment il s'exprime au ſujet de ce remède : « Quoique j'aie dit avoir obſervé que les peſtiférés avoient la peau sèche & brûlante, cette règle n'eſt point générale ; car j'en ai vu qui l'avoient d'une molleſſe extraordinaire, & d'une couleur jaunâtre & cadavéreuſe. Ces malades éprouvoient, pour la plupart, la diarrhée, l'incontinence d'urine (*a*) ; &

(*a*) « Il faut ſavoir, dit M. *Samoïlowitz* en note, que je n'ai jamais vu d'incontinence d'urine chez les hommes, lors même qu'ils ont été accablés des plus graves ſymptômes de la peſte ; tandis que chez les femmes accablées des ſymptômes graves, la diarrhée, les règles & l'urine coulent preſque toujours enſemble ; & ſi elles ſont enceintes, elles avorteront indubitablement. »

ſi c'étoit des femmes ou des filles nubiles, les règles couloient en même temps en abondance, ſans égard au moment de leurs périodes. Ces ſymptômes, qui les affoibliſſoient extraordinairement, me mettant hors d'état de provoquer la ſueur, j'avois alors recours aux frictions glaciales (*a*). A peine les avoit-on frottés une ſeule fois par toute l'habitude du corps, que la peau quittoit ſa couleur jaune, pour en prendre une rouge aſſez vive. Pour-lors, on voyoit les choſes changer de face ; les malades qui agoniſoient peu de temps auparavant, ouvroient la bouche pour déglutir les remèdes, & parloient. »

Après que quelques malades avoient été ſaignés pour combattre en eux les ſignes évidens de pléthore, accompagnés de délire furieux, &c. s'ils tomboient dans l'affaiſſement, quoique les ſymptômes internes perſiſtaſſent, ſi le bubon ne s'élevoit point, ſi le viſage devenoit pâle & cadavéreux, que l'aſſoupiſſement fût profond & les ſyncopes très-fréquentes, c'étoit encore le cas

---

(*a*) M. *Samoïlowitz* a déja fait paroître une Lettre ſur les expériences des frictions glaciales pour la guériſon de la peſte, imprimée à Paris en 1781, & réimprimée à Strasbourg en 1782. Nous avons rendu compte de cette Lettre dans le Journal de Médecine. Voyez le cahier de mai 1783, pag. 460 & ſuiv.

où M. *Samoïlowitz* avoit recours aux frictions glaciales qu'il réiteroit jusqu'à ce que les forces vitales fussent rétablies, pour reprendre ensuite le traitement ordinaire. « Je ne donne point, dit-il, ces frictions glaciales comme un remède unique contre la peste, mais je les donne comme très-utiles dans cette terrible maladie. »

« Quant à la manière de les pratiquer sur les pestiférés, ajoute-t-il, voici la méthode que je suivis avec un grand morceau de glace, dont j'avois uni la surface, en le frottant contre un autre; ou que l'on peut renfermer dans un linge, si l'on craint que l'inégalité de sa surface n'écorche la peau, ou si les morceaux sont trop petits (*a*). » M. *Samoïlowitz* conseille l'usage des frictions glaciales dans les maladies qui ont quelques rapports à la peste.

Nous terminerons ce qui regarde le traitement de la peste, par rapporter ce qu'en disent M. *Hollande* & M. *Mallet*. « Les malades, dit M. *Hollande*, sont abandonnés à des femmes, à des charlatans & à des barbiers; ces derniers se chargent sur-tout d'ou-

(*a*) Quand nous avons cité M. *Samoïlowitz*, nous l'avons copié avec exactitude; persuadés que nos lecteurs, n'oubliant pas que cet auteur est étranger, se contenteroient d'entendre sa pensée, & seroient indulgens sur l'expression.

vrir les bubons & d'y appliquer quelques remèdes; mais ces gens en général en connoissent peu, ils emploient beaucoup de pratiques superstitieuses, & le peu de bien qu'ils font consiste à défendre tout aliment tiré du règne animal, & à prescrire une diète exacte; ils permettent dans la convalescence du riz cuit à l'eau, des anchois, & un mélange qui est une préparation des œufs d'esturgeon confits dans le vinaigre. Les convalescens qui négligent ce régime, & qui font usage de viande, sont repris de la peste, & en périssent ordinairement. »

M. *Mallet* dit, qu'à l'égard des remèdes qu'emploient les médecins Juifs & Grecs qui traitent des pestiférés, il est difficile d'en parler, parce qu'ils en font mystère: « On sait seulement, ajoute t-il, qu'ils prescrivent la saignée, qu'ils font beaucoup d'usage des acides végétaux, qu'ils emploient le nitre, le camphre & le quinquina en même temps, & qu'ils provoquent le vomissement, sans qu'on sache par quels moyens. — Ils hâtent la suppuration des bubons & des charbons, & pratiquent en même temps de larges cautères aux cuisses & aux jambes. »

Cure prophylactique.

M. *Pâris* réduit les moyens de prévenir la peste à la sévère exécution des ordonnances pour les lazarets & les quarantaines des

marchandiſes & des voyageurs dans les pays où la peſte ne prend point naiſſance; à la fuite du lieu où la peſte a pénétré; aux précautions ſuivantes, ſi par état on ne peut fuir des lieux empeſtés.

1°. On doit pratiquer la ſobriété dans l'acte vénérien, dans le boire & dans le manger. Il faut éviter toute nourriture qui pourroit produire de mauvais ſucs & de mauvaiſes digeſtions.

2°. Il ne faut jamais toucher les étoffes, les linges, &c. ſuſpectés de receler l'infection, ni s'aſſeoir deſſus ſans les avoir parfumés, ou trempés dans l'eau commune ou le vinaigre.

3°. On doit interdire l'entrée de la maiſon à toute perſonne quelconque, même aux pourvoyeurs pour les comeſtibles, & n'y laiſſer rien pénétrer que l'on n'ait auparavant parfumé, ou jeté dans l'eau ou dans le vinaigre; les Européens ont pour cet uſage des tonneaux remplis d'eau à la porte de leur maiſon. On aſſure à Conſtantinople, dit M. *Pâris*, que le pain ne peut point porter la peſte. (M. *Hollande* & M. *Mallet* confirment ce que dit ici M. *Pâris*.)

4°. Les parfums ſont recommandables pour corriger l'air des appartemens, entre leſquels il faut choiſir ceux où l'air eſt le plus pur & le plus frais.

5°. Pour les perſonnes qui ſont obligées

de sortir de l'intérieur de leur maison, « On loue, dit M. *Pâris*, l'usage de boire de l'eau-de-vie tous les matins, de porter du camphre sur soi, de se frotter les articulations avec du vinaigre des quatre voleurs, de ne point s'asseoir dans les maisons où l'on va, d'éviter de toucher qui que ce soit dans les rues, & de changer entiérement de linges & d'habits dans le vestibule de sa maison au retour; de faire un usage journalier des acides, & principalement du punch, & de se purger de temps en temps. »

Dans la préface de son Mémoire, M. *Pâris* combat l'opinion de ceux qui prétendent que la confiance & la tranquillité d'ame suffisent pour préserver de la peste; il apporte du contraire des preuves qui sont sans réplique; cependant il convvient que les personnes courageuses sont moins exposées à la peste que les autres, & que chez elles la maladie est moins dangereuse.

M. *de Mertens* a fait de la cure prophylactique de la peste un article assez étendu & fort intéressant; il donne aux médecins des conseils propres à les éclairer & à les guider; mais il se fie à leur génie & à leur intelligence pour l'application de ces conseils aux objets de détail. Le médecin instruit par M. *de Mertens* des moyens propres à garantir de la peste, ou à retarder ses progrès, pourra à son tour con-

duire le gouvernement ſur tout ce qui tient à la communication de la peſte d'un royaume à un autre, d'une armée vaincue à une armée victorieuſe, d'une ville priſe à ceux qui s'en ſeront emparés, &c. ſur les précautions à prendre pour ſauver de la contagion les villes où elle n'a point encore pénétré, un quartier reſté ſain dans une ville où la peſte règne, une maiſon exempte juſqu'alors de l'infection ; enfin les individus, ſoit qu'ils habitent des lieux empeſtés, ſoit que leurs habitations ſoient intactes. M. *de Mertens* étend ſes recherches & ſes conſeils juſqu'aux premières ſemences de la peſte & à l'invaſion de cette maladie ; il la conſidère lorſqu'elle eſt devenue publique, & lorſqu'elle a fait des progrès ; il pèſe les préjugés, & c'eſt dans cet article que, ſe rapprochant du ſentiment de M. *Pâris*, il penſe que la peur ne communique pas plus la contagion, que la fermeté & le courage n'en préſervent ; il a ſoin de rapporter quelles ſont les maladies qui règnent le plus communément lorſque la peſte exerce ſa fureur ; tout eſt peint à grands traits ; tout annonce le médecin qui non-ſeulement a bien obſervé la peſte, mais qui poſsède les connoiſſances les plus étendues dans l'art de guérir. Le détail des moyens qu'il a employés pour préſerver de la peſte l'hôpital des Enfans trouvés de Moſcou, confié à ſes

ſoins, doit, entr'autres morceaux, être lu, médité & pratiqué toutes les fois qu'on voudra s'oppoſer à l'entrée de la contagion peſtilentielle dans une maiſon.

M. *Samoïlowitz* ne ſe contente pas d'écrire pour les médecins, il s'adreſſe aux citoyens de tous les ordres & de toutes les claſſes : on trouve encore dans cet article beaucoup de longueurs, de confuſion, de répétitions; mais par-tout M. *Samoïlowitz* s'y montre homme ſenſible, bon citoyen, médecin inſtruit & zélé. Nous allons rapporter quelques points ſur leſquels cet auteur n'eſt pas du ſentiment de M. *Pâris*. 1°. Il défend l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes aux perſonnes obligées par état de viſiter les peſtiférés. « J'ai eſſayé, dit-il, pendant quelques matinées, au commencement de mon ſéjour dans l'hôpital du monaſtère *Ougreſchinsky*, de prendre un verre de liqueur avant de faire les viſites de mes malades; mais, comme j'ai chaque fois ſenti une grande douleur de tête, j'ai pris le parti d'y renoncer, & depuis je ne l'ai conſeillé à perſonne. On a encore obſervé qu'en Valachie, en Moldavie, en Pologne, & même dans toutes les villes de notre empire où la peſte a régné, tous les ivrognes ont été ſes premières victimes. »

2°. Il prétend que le pain peut communiquer la peſte comme les autres comeſtibles.

3°. Que l'on ne doit point s'abstenir de l'acte vénérien, cependant il recommande de n'en point abuser.

4°. Il ne croit pas nécessaire de choisir ses alimens; il pense que leur qualité n'influe en rien sur la disposition à contracter la peste: l'homme le plus intempérant, dit-il, en sera aussi exempt que le plus sobre, pourvu qu'il évite tout contact.

Nous citerons encore quelques observations propres à M. *Samoïlowitz*; il recommande d'éviter la chaleur dans les appartemens: *L'observation*, dit-il, *a prouvé à Moscou que les cuisiniers, les orfévres, tous les ouvriers, en un mot, qui travaillent au feu, ont été les premiers qui ont ressenti les symptômes de la peste. La chaleur même des bains, sur-tout des nôtres* (a), *est dangereuse. — Au contraire, nous avons observé à Moscou, que la peste n'avoit pas fait tant de ravages dans les quartiers où étoient logés les tanneurs.*

Le même auteur avertit d'éviter de toucher aux animaux domestiques dont les poils pourroient être imprégnés du virus pestilentiel, qu'ils sont susceptibles de receler & de transmettre sans être malades eux-

---

(*a*) Voyez la description des bains Russes par le docteur *Sanchez*, Tom. III des Mém. de la Société royale de Médecine.

mêmes. Les chats ſont les animaux dont on doit le plus ſe méfier, parce qu'on ne peut s'aſſurer d'eux auſſi facilement que d'un chien ou d'un cheval. Par la même raiſon, il faut empêcher que ces animaux ne touchent aux meubles & aux habits.

Pour déſinfecter les ſubſtances qui auront touché des peſtiférés, & les lieux qu'ils ont habités, M. *Samoïlowitz*, outre les moyens ordinaires, tels que l'air libre, l'eau, le vinaigre, &c. conſeille l'uſage des poudres fumigatoires employées par la *Commiſſion contre la peſte*, établie à Moſcou (*a*).

Mais le plus grand préſervatif & le plus utile ſelon ce médecin, c'eſt l'*inoculation de la peſte*. Cette idée préſente d'abord quelque choſe d'effrayant, & l'on ne peut qu'avec peine s'accoutumer à la penſée affreuſe de dévouer, pour ainſi dire, à une mort certaine, des hommes qui, dans le temps même de la plus cruelle épidémie peſtilentielle, pourroient être aſſez heureux pour éviter la contagion. Cependant en admettant avec M. *Samoïlowitz*, qu'un homme qui a une fois *ſurpaſſé* la peſte, n'eſt plus expoſé à la gagner dans tout *le cours*

(a) *Voyez* le Journal de Médecine, cahier de mai 1783, page 462, où nous avons donné la recette de ces poudres & la manière de les emploier.

d'invaſion de cette maladie ; (& il rapporte à ce ſujet que quatre-vingt perſonnes qui avoient *ſurpaſſé* la peſte, donnèrent leurs ſoins aux malades juſqu'à la fin de la peſte de Moſcou, ſans être attaquées de nouveau) en ſongeant combien il eſt important que les malades aient des ſecours, & ne ſe croyent point abandonnés ; ce qui fait qu'un très-grand nombre de perſonnes ſont obligées par devoir, par zèle ou par force, de ſoigner les peſtiférés, & par conséquent ſont expoſées ſans ceſſe à être infectées ; en convenant de l'avantage qu'il y auroit de délivrer de la crainte ces perſonnes de toute eſpèce, afin qu'elles ſe livraſſent avec courage à des fonctions auſſi pénibles que dégoûtantes ; en ſe flattant avec M. *Samoïlowitz*, que la peſte inoculée eſt bien moins redoutable que la peſte naturelle, on ſentira bientôt de quelle utilité infinie ſeroit la pratique de l'inoculation de la peſte dans le temps où ce fléau terrible moiſſonne chaque jour des milliers de citoyens.

Quant aux moyens de pratiquer l'inoculation, & les précautions à prendre pour le ſuccès de l'opération, nous renvoyons à l'ouvrage de M. *Samoïlowitz*, & à la notice que nous en avons faite dans le cahier de mai 1783, pag. 461.

S'il nous étoit permis de porter un juge-

ment ſur les différens auteurs dont nous venons de parler, & ſur leurs ouvrages, nous le ferions en prenant pour objets de comparaiſon des cabinets d'hiſtoire naturelle, & nous dirions : M. *Pâris* offre une collection bien ordonnée, faite par un homme inſtruit, qui a ramaſſé lui-même les morceaux qui la compoſent, & qui le dit une fois pour toutes. On ſent la richeſſe du propriétaire, ſans être choqué par un luxe affecté hors de ſaiſon.

Les échantillons que préſente M. *de Mertens* ſont peu volumineux ; mais ils ſont choiſis avec connoiſſance, & rangés avec goût.

M. *Samoïlowitz* a ouvert un véritable magaſin, dans lequel tout eſt abondant, mais dans lequel auſſi tout eſt confus. De ſuperbes échantillons ſont à côté d'objets de peu de valeur ; ceux qui ont du rapport entre eux ſont diſperſés dans tous les coins. La même ſubſtance s'y retrouve dix fois ſous la même forme ; &, dans cent endroits, le poſſeſſeur a écrit en groſſes lettres : *C'eſt moi qui ai trouvé cela ; c'eſt à moi que cela appartient.*

Ce que contiennent les Mémoires de la Société de médecine ſont de beaux morceaux iſolés, & très-propres à entrer un jour dans une riche collection.

APPERÇU

Sur le moyen de guérir l'hydrophobie ; par M. DEMATHIIS, docteur en médecine, & chirurgien des armées de Sa Majesté le Roi de Naples.

PUBLIÉ PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT.

La rage se manifeste spécialement en Europe, & elle y paroît beaucoup plus souvent que dans certaines autres contrées de la terre (*a*). *Boerhaave* ne désespéroit pas qu'on trouvât un remède singulier à un virus si singulier: *Nec desperandum de inveniendo tam singularis veneni singulari antidoto*, APHOR. 146. Je propose un moyen singulier de guérir cette maladie. Une expérience faite par hasard conduira peut-être à une pratique heureuse ; mais je n'ai entrevu cette possibilité, qu'après avoir appris de

(*a*) M. *Le Cointre*, qui a demeuré en Egypte, assure que dans cette contrée on ne trouve jamais d'hydrophobes, & qu'à Alep où il y a une multitude prodigieuse de chiens de diverses espèces à l'abandon & sans maîtres, que là où ces animaux périssent en grand nombre faute d'eau & d'alimens, & par la chaleur du climat, on n'a jamais vu d'hydrophobie.

M. *Alphonse Le Roi* quelle étoit son opinion sur les phénomènes de l'hydrophobie, & sur la curation de cette horrible maladie.

Comme la rage exalte & le principe de la vie, & les organes qui le contiennent, au point de rendre les animaux qui en sont attaqués excessivement sensibles à la vue d'objets qui, dans tout autre temps, ne feroient aucune impression sur eux, M. *Alphonse Le Roi* pense qu'on ne peut guérir les enragés, qu'en diminuant le principe de la vie jusqu'à le suspendre presque, & en neutralisant en même temps la matière hydrophobique. Cette idée neuve me fit sentir tout le prix de mon expérience. Ce moyen est trouvé, lui dis-je, le hasard me l'a fourni; je l'avois méconnu, mais vos vues m'en font apprécier en cet instant l'importance. Après avoir raconté le fait à M. *Le Roi*, il me pressa de le publier; je m'en fais un devoir. Puissent de nouvelles expériences rendre ma découverte assez précieuse, pour qu'elle serve de base à une méthode par laquelle on guérira l'hydrophobie déclarée!

En octobre 1778, demeurant quelque temps chez mon frère, qui est apothicaire à Vallodinovi, dans la Calabre citérieure, j'avois, en revenant de la chasse, trouvé une vipère que je rapportois vivante à la pharmacie. En passant par le jardin, je trouvai le jardinier fort affligé de la maladie

d'un très-gros chien de garde qui étoit à la chaîne, & qui depuis trois jours n'avoit voulu ni manger, ni boire. J'approche du chien qui étoit bien enchaîné; je l'irrite; il avoit les yeux étincelans; & cet animal, qui ordinairement jappoit ſans ceſſe, ne le pouvoit pas, & n'avoit qu'un certain grognement propre aux chiens hydrophobes. J'aſſurai qu'il étoit attaqué de la rage, & j'en eus bientôt convaincu les aſſiſtans, en mettant de l'eau ſous les yeux de ce chien; car alors il tomba en défaillance, & entra en convulſion.

Il fut queſtion de tuer cet animal; &, comme j'avois au bout d'un petit nœud coulant, à l'extrémité d'une baguette, la vipère que je venois de trouver, je réſolus de faire mourir le chien par ſa morſure. J'irritai la vipère, je la portai ſur le cou & la tête du chien; elle le mordit en divers endroits, & auprès de la gueule: le chien piqué mordit à ſon tour la vipère & la mit en morceaux. En moins d'une heure la tête du chien fut horriblement gonflée; après deux heures, l'animal but beaucoup d'eau avec une grande avidité, mais il périt de ſes morſures au bout de quatre heures.

Cette expérience n'ouvre-t-elle pas un champ à des tentatives ſingulières & nouvelles pour la cure de l'hydrophobie développée? La morſure de la vipère peut être

guérie par l'huile, par l'alkali volatil. Cette morſure, en imprimant aux fluides une modification nouvelle, en donnant un autre mode, une certaine rétrogradation aux mouvemens qui conſtituent la vie, ne peut-elle pas guérir ? Ce moyen n'agit-il pas par la raiſon des contraires, & n'y trouve-t-on pas un rapprochement de ce principe d'Hippocrate, *convulſio convulſione curatur?* M. *Alphonſe Le Roi* ſeroit d'avis qu'on mît les hydrophobes en aſphyxie par la vapeur du charbon; c'eſt un moyen à tenter, mais ce n'eſt qu'un projet; tandis que, d'après l'expérience que j'ai rapportée, on voit que l'horreur de l'eau s'eſt changée en une grande avidité d'en boire après la morſure de la vipère.

Je ne doute nullement que l'on n'oppoſe beaucoup de raiſonnemens à ce fait : peut-être citera-t-on l'obſervation que rapporte *Sauvages*, d'un homme qui fut mordu à Naples d'une vipère, & qui prit la plus grande horreur pour l'air; mais l'aérophobie n'eſt pas l'hydrophobie : d'ailleurs, des extrêmes & des contraires produiſent quelquefois des effets qui ſe reſſemblent. La morſure de la vipère produit inanition dans le fluide vital, & coagulation dans les autres fluides, tandis que l'hydrophobie a des effets abſolument contraires; car ſouvent le ſang ſort par l'anus du cadavre d'un hydrophobe.

phobe. Au reste, c'est à de nouveaux faits & à de nouvelles expériences qu'il faut recourir, plutôt qu'à des raisonnemens qui peuvent induire en erreur.

OBSERVATIONS

Sur le bon usage de l'émétique dans des cas où il ne paroîtroît pas indiqué; par M. SUMEIRE, docteur en médecine à Marignane en Provence, correspondant de la Société royale de médecine.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Une femme d'environ quarante-cinq ans, sujette à des accidens hystériques, & menant une vie sédentaire, fut atteinte, il y a quelques années, d'une colique intestinale presque continuelle, & qui avoit des exacerbations très-violentes & des rémissions variables. La fièvre étoit manifeste; la langue étoit blanche & chargée de saburre; le bas-ventre n'étoit point tendu. Je mis en usage les délayans & les adoucissans convenables; des lavemens multipliés, des potions mucilagineuses & calmantes, des anti-hystériques & quelques minoratifs. Le mal persistoit; les douleurs revenoient par fois avec des augmentations marquées. Cet état dura environ un mois. Je pensai que la

cause de cette colique opiniâtre devoit être une matière adhérente aux intestins : l'émétique me parut propre à l'en arracher ; malgré quelque crainte que me donnoient la vivacité des douleurs & le tempérament vaporeux de la malade, je me déterminai à donner ce remède en lavage. Le succès répondit à mon attente ; les évacuations par haut & par bas emportèrent toute la saburre qui causoit la maladie, & la santé fut parfaitement rétablie.

IIe OBSERVATION.

Un homme, habitant de Vitroles, âgé d'environ cinquante ans, d'une constitution sèche, éprouva une soif inextinguible. Sa langue étoit de la plus grande sécheresse : le pouls étoit très-régulier ; le malade buvoit environ vingt pintes de liquide par jour : on rendoit souvent sa boisson acide. Les juleps les plus rafraîchissans ne furent pas négligés : il sembloit que la soif n'en étoit que plus ardente. Plusieurs jours s'étoient passés dans une souffrance cruelle : quelqu'un rappella que l'émétique avoit été donné à Marseille avec le plus grand succès, dans un cas semblable. Je consentis à essayer ce moyen, considérant que cette soif extraordinaire pouvoit dépendre d'une humeur bilieuse ou autre qu'il falloit enlever : l'effet de ce remède fut suivi tout d'un coup de la guérison.

IIIe. OBSERVATION.

M. S . . . receveur aux P . . . âgé de près de cinquante ans, d'une conſtitution maigre, avoit eu depuis quelques années, en différens temps, des attaques de vertige, leſquelles ne duroient pas long-temps, & n'étoient que légères. L'année dernière, dans le mois d'août, cette maladie revint bien plus forte : le malade ne pouvoit ſe mettre dans une ſituation droite, ſans avoir bientôt un vomiſſement qui ne finiſſoit que lorſqu'il ſe couchoit. Il y avoit trois jours qu'il gardoit le lit lorſque je le viſitai : je le trouvai ſans fièvre; la langue étoit blanche ; le pouls étoit on ne peut pas plus réglé. M. S . . . ne mangeoit que des ſoupes qu'il trouvoit aſſez bonnes. On l'avoit purgé. Je commençai par ordonner une infuſion de méliſſe légèrement nitrée, & des lavemens réitérés ; au bout de deux jours, je fis donner de la magnéſie comme purgative : il n'y eut rien de changé dans l'état du malade : je preſcrivis une potion anti-ſpaſmodique, avec les eaux de méliſſe & de fleurs d'orange, la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann, & le ſucre : cette potion ne procura qu'un léger ſoulagement : dès que le malade eſſayoit de ſe lever, le vertige & le vomiſſement revenoient. Je donnai un nouveau purgatif, compoſé de tamarins, de follicules de ſéné &

de manne; il opéra bien, & le malade ſe trouva mieux. Quelques jours après il retomba dans le même état, & il eut un peu de fièvre. La ſaburre plus marquée de la langue, & l'apparition de la fièvre, me parurent indiquer une nouvelle purgation; la ſolution de deux onces de ſel d'Epſom évacua très-bien; cependant la fièvre alla en augmentant: elle fut enſuite accompagnée de déjections nombreuſes & de légères coliques peu interrompues, & le vertige ne manquoit pas de reparoître lorſque le malade quittoit la poſition horizontale. Je conçus alors qu'une matière dépravée dans l'eſtomac avoit toujours été la cauſe première & permanente du vertige, & que cette matière avoit été trop fixe dans les commencemens, pour qu'elle pût être entièrement évacuée; qu'elle avoit été enfin miſe en mouvement par les purgatifs ou par une action intérieure, & que c'étoit le temps indiqué de l'enlever complétement: je regardai l'émétique comme le moyen propre à obtenir cet effet; le ſuccès en fut tel, que la guériſon ſubite & entière en fut la ſuite immédiate.

OBSERVATIONS

Sur la fièvre puerpérale; par M. ARCHIER, docteur en médecine de la Faculté de

Montpellier, médecin pensionnaire de la Communauté de Lançon, près Sallon en Provence.

La fièvre puerpérale n'est point aussi rare qu'on le pense : dans l'espace de moins d'un mois, j'ai eu occasion de l'observer deux fois. La connoissance que j'avois de cette maladie & de la méthode de traitement, perfectionnée par M. *Doulcet*, m'avoit mis à portée de ne point la méconnoître, & de la combattre avantageusement.

PREMIERE OBSERVATION.

La femme du nommé *Ferand*, résidente au *Maret*, accoucha fort heureusement le 7 de septembre 1783, & fut tranquille jusqu'au 9; qu'il s'éleva une petite fièvre, que l'on crut être la fièvre de lait, mais les seins au lieu de grossir & de se gonfler, s'affaissèrent, devinrent flasques & mous; la fièvre n'étoit point forte; le pouls étoit petit, concentré & un peu accéléré. Cet état n'effraya pas les parens de la malade. Le 10 le ventre devint douloureux : ces symptômes continués jusqu'au 11, furent compliqués vers le soir par un vomissement de matières verdâtres; alors je fus appelé & je vis la malade le 12 au matin. Instruit de ce qui avoit précédé, & après avoir fait l'examen convenable, je reconnus l'existence de la

fièvre puerpérale ; mais je vis en même temps que la maladie étoit à un degré trop avancé pour laiſſer encore une eſpérance fondée ; cependant encouragé par les ſuccès qu'*avoit obtenus* M. *Doulcet* dans des cas même déſeſpérés, je me déterminai à employer le traitement qu'il indique comme étant le plus favorable dans cette circonſtance. J'ordonnai l'ipécacuanha à prendre ſur le champ en deux priſes de quinze grains chacune, à une heure & demie d'intervalle ; vers le ſoir, une potion huileuſe animée de deux grains de kermès minéral, à prendre par cuillerées. La malade paſſa la nuit aſſez tranquillement ; les douleurs de ventre ceſſèrent : le 13 au matin, j'étois tenté de redonner l'ipécacuanha ; mais les yeux de la malade preſque éteints, ſon viſage décoloré m'en empêchèrent : je m'en tins à la continuation de la potion huileuſe & de la boiſſon d'eau de graine de lin. La malade perdit entièrement connoiſſance dans l'après-midi, & mourut le ſoir du même jour.

Les préjugés des parens ne permirent pas de faire l'ouverture du cadavre, & de m'aſſurer de l'exiſtence de l'épanchement de la matière laiteuſe dans le bas-ventre. Je ne doute nullement que ſi le traitement de M. *Doulcet* eût été employé plus tôt, il n'eût procuré le même ſuccès que j'en ai obtenu trois ſemaines après chez une autre malade.

IIe OBSERVATION.

La nommée *Guigues Roux*, résidente aux *Baïsses*, femme de vingt-un ans, accoucha fort heureusement de son premier enfant le premier octobre 1783. Tout concouroit à lui faire espérer une couche heureuse & de courte durée, quand le 3 du mois sur le soir, la fiévre se déclara avec affaissement des seins, météorisme du ventre, & vomissement abondant de matières aigres. La conformité des symptômes, avec ceux qui avoient précédé la mort de la nommée *Ferand*, répandit l'allarme dans la famille *Roux*; le bruit qui s'étoit répandu que le délai que l'on avoit mis à porter remède aux maux de la première avoit été cause de sa perte, le danger auquel on voyoit cette jeune malade exposée, déterminèrent les parens à ne pas perdre un instant, & à chercher du secours tout de suite. L'on m'appella le 4 de grand matin; reconnoissant la *fièvre puerpérale*, j'administrai les secours les plus efficaces : je fis prendre sur le champ l'ipécacuanha à la malade, après l'effet duquel elle passa tout de suite à l'usage de la potion huileuse; le lendemain 5, mêmes remèdes : diminution dans les symptômes; le 6, le 7 & le 8, continuation de la potion & de la boisson de graine de lin : le 9, la malade fut évacuée avec un léger purgatif

que je répétai le 11. Enfin j'ai eu le plaisir de sauver la vie à ma malade, & de pouvoir rendre un témoignage public à l'efficacité de la méthode de M. *Doulcet*.

GUÉRISON D'UNE PHTHISIE;

Par le même.

Le sieur *Roux*, menuisier à *Lançon*, âgé de vingt-huit ans, d'une constitution foible & délicate, étoit sujet à des rhumes très-fréquens de la poitrine, auxquels il faisoit peu d'attention. Il en eut un dans le courant d'août; mais l'habitude qu'il avoit en quelque façon contractée de cette incommodité, lui fit encore négliger celui-ci, qui n'étoit qu'une continuation des autres. Dans les premiers jours de septembre cependant, l'irritation de la poitrine, la toux fréquente, le mal à la tête, la prostration des forces, le dégoût général des alimens, & une petite fièvre qui revenoit tous les soirs à la suite d'un léger frisson, le déterminèrent à appeler un Chirurgien, qui jugea d'après ces symptômes, que c'étoit une fièvre quotidienne, bien caractérisée par son retour périodique & fixe à la même heure, & par sa terminaison sur le matin, par une sueur très-copieuse entre les omoplates, & l'excrétion abondante de crachats purulens,

D'après cette indication, ce chirurgien administra un purgatif, qui fut suivi d'un second trois jours après, & auquel il vouloit ajouter un troisième, pour enlever, disoit-il, les matières qui pouvoient rester à la suite des premières purgations, & fixer ensuite l'humeur fébrile au moyen du quinquina. Le malade, déja fatigué par les remèdes précédens, peu encouragé d'ailleurs par la continuité de tous les symptômes, ne voulut pas se déterminer sans m'avoir consulté : je fus appellé. L'inspection du malade, son tempérament sujet aux engouemens de poitrine, le détail des symptômes actuels, me firent reconnoître une phthisie. En conséquence, je m'opposai à ce troisième purgatif, & j'annonçai aux parens un genre de maladie, dans laquelle le préjugé, très-bien fondé d'ailleurs, fait presque toujours désespérer de la vie du malade. Ils me demandèrent une consultation. Le Médecin, avec lequel on me fit consulter, fut mon très-respectable confrère, M. *Sumeire*, à qui l'art de guérir est redevable de plusieurs découvertes heureuses. Lui ayant fait le rapport de ce que j'avois eu le temps d'observer pendant les trois jours qui précédèrent son voyage à *Lançon*, je me confirmai encore mieux dans mon idée ; & après de mûres réflexions sur l'état du malade, nous ordonnâmes une décoction de lima-

çons de vigne, mêlée avec une égale quantité de décoction de ſagou, à prendre quinze ou dix-huit onces par jour ; l'uſage, trois fois le jour, d'un grand verre d'eau fraîche, dans laquelle on faiſoit tomber dix gouttes d'élixir doux de vitriol ; quelques bouillons faits avec du col de mouton, dans leſquels on faiſoit cuire de la laitue ; & le ſoir, avant la venue du friſſon, une grande écuellée de crême de ſagou. Je fis chaque jour augmenter d'une goutte la doſe de l'élixir ; parvenu enfin à trente gouttes pour chaque verre, je m'arrêtai, & j'en continuai l'uſage encore pendant dix-huit jours ; au bout duquel temps, ce qui faiſoit le trente-neuvième jour du traitement, j'eus la ſatisfaction de voir mon malade infiniment moins agité de la toux, exempt de la fièvre qui revenoit auparavant chaque ſoir, reprendre de la gaieté, de l'appétit, marcher aſſez librement au moyen d'un bâton, ſortir dans le milieu de la journée, quand le temps le lui permettoit. Je jugeai dans cette circonſtance, qu'il étoit à la veille d'être guéri, mais qu'il exigeoit encore quelques adouciſſans : je lui fis quitter l'uſage de l'élixir ; & au lieu de couper la décoction de limaçons avec celle de ſagou, je joignis à la première une égale quantité de lait d'âneſſe, en attendant l'uſage du lait pur. Il mangeoit alors des œufs frais à la coque, du poiſ-

ſon bouilli, quelques volailles, &c. &c. En moins d'une ſemaine, les ſymptômes étoient entièrement diſſipés; le malade ne ſe reſſentoit de ſon affection que par les jambes qui étoient encore un peu foibles. L'appétit étoit des meilleurs, le ſommeil naturel, plus de toux, plus de ſueur, les excrémens louables & réglés, & je crus pouvoir me diſpenſer d'ordonner le lait pur. Je ceſſai de voir ce malade vers la fin d'octobre, en lui recommandant d'éviter tout ce qui pourroit lui être nuiſible, & l'expoſer à la récidive d'une maladie ſi périlleuſe. Je le vois quelquefois depuis; il a repris ſon travail; il jouit d'une ſanté meilleure qu'auparavant; & ſes rhumes habituels & fréquens, qui ne le quittoient preſque jamais, ont diſparu avec ſa maladie.

OBSERVATION

Sur une fièvre tierce continue bilieuſe pleuro-pneumonique; par le même.

Le nommé *Pourriere*, Cordonnier à *Lançon*, âgé d'environ vingt-cinq ans, d'un tempérament bilieux, fut atteint le 8 décembre de l'an 1783, d'une forte fièvre, accompagnée d'un abattement général, d'une laſſitude exceſſive, d'un grand mal à

la tête, d'une toux considérable, de difficulté de respirer, & d'oppression. Cet état dura toute la nuit. Le 9 au matin ayant été appellé, ceux des symptômes qui paroissoient tenir de la nature inflammatoire, & conséquemment caractériser une pleuro-pneumonie, étoient déja disparus, pour ne laisser paroître que des signes putrides. Le pouls étoit plein, fréquent & mou, & je crus satisfaire à l'indication des symptômes actuels, par une boisson copieuse d'une décoction d'orge, dans laquelle je fis dissoudre une quantité suffisante de nître. Le malade fut tranquille toute la journée : il urina; le soir on lui administra un lavement émollient avec la mauve & la pariétaire : tout alloit bien : la nuit fut calme; mais le 10 au matin, les symptômes qui avoient affecté la poitrine le 8, recommencèrent avec la même force, pour disparoître encore dans le courant de la nuit.

D'après l'inspection de la langue blanche & pâteuse, la qualité des excrémens entraînés par le lavement, & qui étoient d'une odeur pestilentielle, la mollesse du pouls, même dans le temps de la plus grande force des symptômes inflammatoires, il me parut que cette maladie étoit moins d'un caractère phlogistique, que dépendante de matières putrides bilieuses contenues dans les premières voies, qui, mues plus fortement

de deux jours l'un, par le redoublement de la fièvre, portoient leur action sympathique sur les organes de la respiration, causoient ces désordres pleuro-pneumoniques, qui ne se déclaroient qu'avec le redoublement, pour disparoître avec lui, & qui, loin d'être des symptômes idiopathiques de pleuro-pneumonie, n'en étoient que des symptômes purement secondaires, qui ne manqueroient pas de céder à l'évacuation des matières bilieuses qui leur donnoient naissance : en conséquence je fus bien éloigné d'accorder aux parens allarmés de ces affections pleuro-pneumoniques, de faire saigner le malade. Je jugeai que les purgatifs seroient bien plus avantageux. Le 11, je fis prendre au malade une dissolution de six onces de manne en deux verres, ce qui procura cinq selles copieuses de matières verdâtres & d'une odeur insoutenable : la nuit fut tranquille, quoique sans sommeil : cela n'empêcha pas les symptômes inflammatoires de reparoître le 12; ils étoient accompagnés d'une douleur poignante au côté droit, sur lequel je fis faire des onctions avec l'onguent d'Althæa. Je remédiai ce jour-là aux symptômes dépendans de l'affection de la poitrine par un loock fait avec l'huile d'amandes douces, la décoction de bourache, & trois grains de kermès minéral. Le 13, je réitérai la manne. Le 14, mêmes

ſymptômes. Dans la nuit, ſaignement de nez abondant, qui reparut encore le 16, le 18, le 20 & le 22. Chacun de ces cinq ſaignemens de nez avoit fourni occaſion aux parens de renouveller leurs inſtances pour la ſaignée ; je n'en aurois même pas été éloigné ; mais la molleſſe du pouls m'en détourna toujours. Les redoublemens alternatifs & réguliers ſe continuèrent ainſi juſqu'au 29 décembre : les ſymptômes pleurétiques reparurent toujours régulièrement avec eux juſqu'à ce jour : la fièvre ne diſparut parfaitement que le 7 janvier, que le malade entra en convaleſcence. Je n'ai employé, pour détruire cette fièvre tierce continue, bilieuſe & pleuro-pneumonique, que la manne, dont j'ai fait prendre ſix fois, ſix onces, & le loock pectoral inciſif, pour combattre l'affection de poitrine ; des lavemens émolliens, des fomentations de même nature, pour diminuer la tenſion du bas-ventre, & une quantité abondante d'une boiſſon acide anti-putride. Ce dernier ſymptôme joint à la toux, à la difficulté de reſpirer, m'empêchèrent d'uſer de purgatifs plus forts. J'ai remarqué que la manne, qui n'eſt qu'un minoratif, peut, dans bien des circonſtances, remplacer les autres purgatifs plus actifs, jugés ſi eſſentiels dans les maladies de pourriture.

Quant à la ſaignée, on me reprochoit

déja la mort future & inévitable de mon malade ; mais l'événement a pleinement juſtifié ma manière de voir. A la vérité, l'oppreſſion, la toux & la douleur de poitrine ſembloient déterminer un caractère inflammatoire, & en indiquer la néceſſité : mais la dureté du pouls, la tenſion de l'artère & la rénitence réciproque du ſang & du vaiſſeau, qui, ſelon moi, ſont les véritables guides dans la pratique de la ſaignée dans ces maladies, n'exiſtoient point ; & me mettant au-deſſus du préjugé trop généralement répandu, que dans tous les cas où il exiſte des ſymptômes pleurétiques, il faut répandre du ſang avec profuſion, je conſervai celui de mon malade, & par-là ſa vie. Cette obſervation prouve que dans les circonſtances où les ſymptômes ne ſont purement que ſympathiques, les remèdes propres à expulſer la matière bilieuſe putride, ſont les ſeuls qui conviennent pour enlever la cauſe de la maladie.

RÉFLEXIONS DE M. DESGRANGES,

Gradué de l'Académie royale de chirurgie, conſeiller du comité du collège royal de chirurgie de Lyon, ſur la Réponſe de M. MOTHE, *à ſon Mémoire à conſulter, ayant pour objet :* Une deſcente de ma-

trice compliquée d'un alongement de la lèvre antérieure du muſeau de tanche.

Medicus ſi ſufficerit ad cognoſcendum, ſufficerit etiam ad ſanandum, a dit très-ingénieuſement le fondateur de l'art de guérir (*a*). En effet, celui qui ſaiſit bien le caractère d'une maladie, n'eſt pas éloigné des moyens de la détruire. La ſcience du diagnoſtic eſt donc la partie eſſentielle de notre état; elle eſt la pierre de touche du ſavoir, & ſans elle la marche du praticien eſt preſque toujours incertaine & chancelante. Cependant il arrive quelquefois qu'une maladie eſt connue, que les indications à remplir ſont préciſes, & qu'on héſite encore ſur le choix des ſecours à oppoſer. Que faire alors? en appeller à l'expérience d'autrui, recourir aux auteurs, & conſulter ſes confrères.... C'eſt dans cette intention que j'ai préſenté aux gens de l'art, dans un Mémoire à conſulter, les détails de la maladie de mad. de L. ***, conſiſtans en *une deſcente de matrice compliquée d'un alongement de la lèvre antérieure du muſeau de tanche* (b), & que j'ai demandé avis. Un confrère eſtimable a donné le ſien dans le Journal du mois d'août de la même année,

---

(*a*) HIPPOCR. *lib. de Arte, p. 15, ed. Corn.*

(*b*) Voyez le Journal de Médecine du mois d'avril 1783, pag. 343 & ſuiv.

pag. 129 & ſuiv. En rendant hommage à ſes connoiſſances, qu'il me ſoit permis de faire les obſervations ſuivantes; elles auront pour objet la deſcente de matrice, ſon prétendu polype, le traitement qu'on propoſe, l'état préſent de la malade;... & pour but, de répandre un nouveau jour ſur cette maladie.

I. M. *Mothe* a raiſon de convenir que *rien n'eſt plus poſſible qu'une deſcente de matrice;* le fait en queſtion en fournit une preuve palpable; & nous en ajouterions beaucoup d'autres, ſi nous avions la tâche de *Saviard* à remplir, l'incrédule *Verduc* à convertir (*a*). Mais l'expérience s'eſt trop fait entendre à cet égard, pour qu'on oſe aujourd'hui révoquer en doute l'exiſtence de cette maladie: en annonçant que j'ai trouvé la matrice deſcendue dans le vagin, préſentant ſon orifice à la vulve, n'ai-je pas tout dit pour établir le caractère de cette maladie? & avois-je beſoin de faire mention d'un ſigne commémoratif, qui n'eſt que rationel, *la douleur des aines*, lorſque j'en avois de ſi poſitifs à offrir, qui m'étoient fournis par les deux ſens les moins trompeurs, la vue & le toucher (*b*)? D'ailleurs

(*a*) Recueil d'obſervations chirurgicales, par *Saviard*, pag. 52 & ſuiv.

(*b*) Par cette même raiſon, M. *Levret* a paſſé tout de ſuite à l'expoſition du fait qu'il donne en preuve *de la deſcente incomplette de matrice ſans*

la douleur des aines n'appartient pas ſi eſſentiellement aux deſcentes de matrice, qu'elle ſoit excluſivement un ſymptôme caractériſtique & univoque de cette maladie, & qu'avec ce *ſeul* ſymptôme, tout *doute* doive abſolument ceſſer. La ſtupeur aux hanches, aux cuiſſes, & *la douleur des aines* ſe font reſſentir dans toutes les affections de la matrice, ſoit maladives, ſoit de groſſeſſe (*a*). Gardons-nous donc de croire que ces ſymptômes puiſſent *ſeuls* nous garantir de l'erreur où ſont tombés *Thomas Bartholin*, *Kerckringius*, *Van-Roonhuyſen*, *Van-Meckren*, *Jean Bauhn*, & beaucoup d'autres praticiens (*b*). J'en dis autant de *la douleur à l'ombilic*, qui ne ſe rencontre pas toujours.

Mais, indépendamment des ſymptômes *locaux* qui dépendent du tiraillement des attaches ligamenteuſes de la matrice, il s'en manifeſte encore d'autres, abſolument nerveux & ſympathiques, produits par le vide

---

renverſement.—Obſervations ſur la cure radicale des polypes, &c. pag. 111.

(*a*) M. *Levret* en étoit convaincu, auſſi n'en fait-il aucune mention dans l'article où il s'occupe des moyens de diſtinguer les polypes utérins d'avec les deſcentes de matrice, *loc. cit.* p. 107; & Mémoir. de l'Acad. de chir. tom. ix, in-12, p. 207 & ſuiv.

(*b*) *Levret*, Traité des polypes, p. 27 & ſuiv. —Mém. de l'Acad. *loc. cit.* p. 192 & ſuiv.

& le défaut d'équilibre qui s'établissent entre les viscères abdominaux, par le changement de direction des filets nerveux qui s'y distribuent, leur tension contre-nature, le *consensus* que la matrice a généralement avec toutes les parties de l'individu, &c.; d'où résultent les mouvemens irréguliers & spastiques dans les entrailles, les bâillemens, les fréquens besoins de manger, les grouillemens dans les hypocondres, les foiblesses, (les femmes disent avoir continuellement le cœur sur les lèvres,) & tous les mal-aises qui constituent un état qu'on appelle en médecine *vapeurs*; chez le peuple, *mal de mère* (a). Comme il n'y a aucun

(*a*) Après avoir regardé anciennement *les mouvemens* de la matrice & ses *dérangemens* comme la seule cause des maladies *hystériques*; quelques-uns même, tels que *Platon*, *Arétée*, soutenant que cet organe étoit un animal distinct, renfermé dans un autre, & capable de se mouvoir en tout sens, on ose à peine de nos jours compter ses différens déplacemens au nombre des causes qui produisent les affections vaporeuses..... Il est certain cependant, & l'expérience le démontre journellement, que le tempérament des femmes affligées de descente, chute & déviation de matrice, s'altère & se dégrade; qu'elles deviennent sujettes à l'hystérie, & sont en proie à cette foule de symptômes si dissemblables, & quelquefois si bizarres qui en proviennent. Entre mille exemples que je pourrois citer, je n'apporterai en preuve

organe qui n'ait ſes nerfs, & que les nerfs influent généralement ſur toutes les fonctions animales, on ne doit pas être ſurpris que ces tuyaux étant en ſouffrance, donnent lieu à des ſymptômes ſi nombreux, ſi variés, ſi diſparates même, & qui ſemblent déranger l'enſemble de la machine.

II. L'alongement mollaſſe & charnu dont il eſt queſtion, n'eſt point une végétation

---

que celui d'une dame de Mâcon, que M. *Revillon*, habile praticien de ce pays, m'adreſſa le mois de mai dernier; elle étoit incommodée depuis longtemps d'un *ſemi-prolapſus*, & éprouvoit ſouvent des accès de colique ſpaſmodique, accompagnée d'eſſoufflement, de ſuffocation (par l'aſcenſion du globe hyſtérique,) d'agitations dans l'hypogaſtre, d'un grouillement fatiguant dans l'abdomen, & d'une tenſion extrême dans ſes enveloppes; le pouls étoit petit, lent & foible; la malade pouſſoit des cris plaintifs & pleureurs, &c. Cette ſcène d'angoiſſe étoit terminée par des urines claires & copieuſes, & un ſentiment de laſſitude qui duroit quelques jours... Les anti-hyſtériques connus, & familièrement uſités en ces cas, réuſſiſſoient à M. *Revillon*, mais ils n'alloient pas à la cauſe. Ce médecin la ſoupçonna, & j'en ai été certain, lorſqu'ayant placé un peſſaire qui contenoit parfaitement la matrice dans ſa place naturelle, j'ai vu s'écouler les trois mois que cette Dame a paſſés à Lyon, ſans que ſa colique ait reparu, tandis qu'auparavant elle avoit à peine quinze jours de relâche.... Les feuilles d'orangers en infuſion, & l'opiat de Salomon, ſont les ſeuls remèdes que j'aie employés.

ſarcomateuſe, un polype proprement dit, qui a pris naiſſance en cet endroit de la matrice. Sa forme, ſa couleur & ſa tiſſure, s'oppoſent à cette idée. Le polype, dit M. *Levret*, Traité des Polypes, p. 2, eſt une tumeur *circonſcrite*, & plus ou moins ſaillante, ayant communément la figure d'une poire..... *La circonſcription* eſt donc une condition eſſentielle pour tout point extubérant (vraiment polypeux) dans l'intérieur d'un organe creux; & s'il naît ſur ſes bords, ou à ſon embouchure (le méat,) il doit y avoir une ligne de démarcation entre le tiſſu qui fournit à la végétation, & la végétation elle-même, avec un changement dans la configuration de l'orifice.... A ces caractères diſtinctifs, & pris dans l'eſſence des choſes, nous ajouterons que le polype vient lentement & peu à peu; eſt d'une figure pyriforme ou globuleuſe, a un pédicule toujours grêle *relativement* à ſon corps; & que quand il a ſon attache au bord de l'orifice de la matrice, il donne à ce même orifice une *ſituation oblique*, & ſe trouve adhérent à ſa partie, devenue la plus baſſe (*a*); de plus, il ſe jette ſur un

(*a*) LEVRET, *loc. cit.* pag. 57 & ſuiv.—Planche première, fig. 7.—Voyez auſſi le Précis d'Opérations de chirurgie, par M. *Le Blanc*, p. 446, art. 7 des Réflexions de M. *Levret* qu'il rapporte.

angle de l'*os tincæ* qu'il alonge, & eſt parfaitement inſenſible.

Il n'en eſt pas ainſi de l'expanſion utérine dont j'ai parlé; ſon étendue a toujours été la même, ce que la malade me ſoutient encore aujourd'hui, ne croyant avoir dans le principe qu'une ſimple deſcente de matrice. Sa forme eſt à-peu-près cylindrique, mais moins à l'endroit où elle quitte le niveau de l'autre lèvre qu'a ſon extrémité inférieure; elle eſt ſituée tranſverſalement, (quant à ſa naiſſance,) & a toute la largeur de cette moitié de l'orifice, dont la poſition n'eſt point dérangée. Son origine diffère à peine de quatre lignes du volume du corps (*a*). Sa couleur eſt du rouge naturel au parenchyme utérin; ſa furface eſt liſſe & unie, ſans veines ſenſibles à l'extérieur; elle donne des preuves de ſenſibilité quand on la manie rudement, & ſa conſiſtance eſt moindre que celle de la matrice.

Je le redis encore, la couleur de cette protubérance, vraiment formée aux dépens de la partie antérieure du col de la matrice & de ſon orifice, eſt *du rouge naturel au tiſſu propre de cet organe.* WINSLOW, HALLER, & tous les anatomiſtes ont ob-

(*a*) Je parle des dimenſions que je donnois à la tumeur, *ſeulement par eſtimation*, lors de mon premier examen.

ſervé dans le cadavre, que l'extérieur de ce viſcère eſt blanchâtre *par le défaut de vitalité ;* & l'autopſie me l'a montré, comme aux autres, d'une carnation pâle : mais dans le vivant, lorſque la diſtribution des ſucs nourriciers s'exécute bien, & que le ſang le traverſe librement, ſa couleur eſt différente ; elle a une teinte *rougeâtre* particulière, & qui lui eſt propre. Je puis aſſurer qu'ayant réduit, il y a quelque temps, un *prolapſus uteri,* j'ai vu clairement cette couleur à l'*os tincæ.* J'ai fait depuis peu l'opération céſarienne ſur une femme groſſe de plus de huit mois, qui venoit d'expirer. A peine l'enveloppe du bas-ventre a-t-elle été ouverte, que la matrice s'eſt préſentée comme un *ballon* qui tendoit à ſortir ; tous les aſſiſtans la jugèrent d'un rouge clair, & la coupe de ce viſcère me montra que ſa tiſſure étoit plus que rougeâtre.... Ayant donc à exprimer la couleur de ce prolongement, & ne voulant pas qu'on la confondît avec celle des nymphes & des grandes lèvres, qui eſt blanchâtre, j'ai dû, pour la rendre ſenſible & pour me faire mieux entendre, la déſigner rougeâtre, point vermeille ; en un mot, *du rouge naturel au tiſſu propre de la matrice....*

Toute excroiſſance dans le vide d'un organe, ou dans un canal excrétoire, ſans entamure de la membrane interne, a un ca-

ractère de *plénitude*, si je puis parler ainsi, qui ne se dément pas depuis sa naissance, jusqu'au moment où elle a acquis le plus de volume, lorsque toutefois elle n'a pas été gênée dans son accroissement. Cette *tension* dépend de l'*afflux* continuel des sucs nutritifs déviés, qui agissent en pressant & en distendant avec effort l'enveloppe primitive de la tumeur.... Mais cette *tension*, cette consistance particulière, qui se comprend mieux qu'elle ne se définit, que les praticiens instruits m'accorderont aisément, & qu'ils sauront distinguer de *la dureté* & de *la solidité* des polypes qui ont pris un *mauvais caractère*, ne se rencontrent pas dans notre alongement; celui-ci n'offre que la résistance lâche & molle d'un stéatôme tombé en colliquation : donc...

Vouloir assimiler cette expansion utérine aux excroissances polypeuses, n'est-ce pas pervertir le sens des termes, abuser de l'extension qu'on peut leur donner, & jetter volontairement dans une confusion *nosologique* qui embarrasseroit les jeunes praticiens? La protubérance dont il est ici question est absolument continue à la matrice; elle n'est qu'un alongement, une extension de la propre substance du col & du museau de cet organe; elle n'est, & ne doit pas être considérée comme *production parasite*, par la raison qu'on n'a jamais jugé telle l'alon-

gement du clitoris, des nymphes & des grandes lèvres, &c. Mais ce que nous dirons plus loin (IV) servira davantage à en faire connoître le vrai caractère.

III. Le pédicule des polypes utérins de la troisième espèce, dont l'attache est extérieure, n'éprouvant ni pression, ni étranglement, doit être plus volumineux que celui des autres polypes renfermés dans la matrice; mais cette grosseur a ses bornes, & la masse qu'elle suspend l'excède toujours. Si on examine avec attention toutes les observations qui nous ont été transmises à ce sujet, on trouve que le rapport des plus grosses tiges des polypes à leur corps, est comme d'1 à 4; & tel étoit sur-tout celui dont parle M. *Levret*, *loc. cit.* p. 60, gravé dans la première Planche, fig. 7, que cite M. *Mothe*. Son identité avec l'alongegement qui nous occupe, n'est rien moins qu'établie; j'oserois même dire qu'elle est entierement détruite par ce que j'ai dit ci-dessus (II). Les mêmes proportions d'un à quatre se trouvent aussi dans le cas cité de M. *Le Blanc* (a); & cette conformation est générale (*b*).

(*a*) LEVRET, *loc. cit.* pag. 82 & 100; — & LE BLANC, *loc. cit.* tom. premier, pag. 375.

(*b*) Essai sur l'abus des règles générales, &c. par M. *Levret*, pag. 152.

La ligature eſt un moyen précieux pour la deſtruction des excroiſſances & tumeurs ſarcomateuſes qui naiſſent en ces parties; mais, lorſqu'elle doit porter ſur le col même de la matrice alongée (IV,) lorſqu'elle doit comprendre toute l'épaiſſeur de la lèvre antérieure du muſeau, & agir ſur des parties organiſées, ſenſibles, & qui émanent d'un viſcère auſſi eſſentiel, on conviendra qu'il eſt permis d'héſiter, & d'appréhender l'inflammation ſubſéquente & tous ſes ravages (*a*)... D'un autre côté, la ſection avec l'inſtrument tranchant peut donner lieu à une hémorrhagie funeſte; & les ſtiptiques, le feu même, qu'à l'exemple de *Marc-Aurele Severin* on pourroit employer pour l'arrêter, meneroient peut-être, & d'un pas plus rapide, aux accidens qu'on redoute de la *ſtriction*. J'avoue néanmoins que ſi ma malade exigeoit les ſecours actifs de la chirurgie, & vouloit à tout prix qu'on retranchât *l'alongement* qui l'incommode, je préférerois l'emploi de la ligature, toutefois après avoir requis l'avis de quelques confrères habiles. M. *Mothe*, par cette rai-

(*a*) LE BLANC, *loc. cit.* pag. 381, note (1);— & 459, art. 28 des Réflexions de M. *Levret*, qui recommande expreſſément de ménager le muſeau de tanche, lequel affecte pour-lors la forme du bec d'une flûte.

ſon, ſeroit appellé ; & je le devrois ſans doute, autant par reconnoiſſance pour ſa conſultation, que par l'étroite liaiſon qui exiſte entre nous.

IV. Lors de mon premier examen fait il y a un an, Mad. de L. *** m'avoit à peine permis de voir & de toucher cette *affection organique extubérante ;* auſſi n'en évaluai-je les dimenſions qu'*à-peu-près*... Aujourd'hui, 29 janvier 1784, elle s'eſt prêtée à toutes mes recherches ; j'ai vu & examiné attentivement cette expanſion, j'en ai pris les meſures avec ſoin ; &, quoiqu'elles diffèrent des premières, cette Dame m'aſſure que la maladie n'a fait aucun progrès, qu'elle n'y a obſervé d'autre changement qu'un peu plus de molleſſe à l'extrémité inférieure, & que s'il y a erreur, elle doit m'être imputée.... Je vais donc rendre compte de ce que j'ai obſervé.

Au premier aſpect, le *pudendum* paroît être celui d'un hermaphrodite ; on voit ſortir de la vulve une maſſe conoïde qui reſſemble à une verge courte & ſans prépuce ; ſa ſurface eſt unie & rougeâtre, ſa conſiſtance molle, & couverte d'une membrane fine & lâche ; enfin elle eſt en tout ſemblable à un gland découvert, un peu alongé dans l'état de flaccidité du penis, d'autant mieux qu'à ſa naiſſance on obſerve des lignes rouges & vermeilles, comme à la

couronne du glând, & un repli charnu formé par le vagin deſcendu, qui imite le prépuce relevé. L'étendue de ce prolongement eſt de deux pouces par devant en partant de la vulve, & par derrière de treize lignes, en partant du niveau de la lèvre poſtérieure du muſeau de tanche, laquelle eſt tuméfiée, & me paroît auſſi un peu alongée. Son diamètre tranſverſal par en haut eſt de quatorze lignes, ſon épaiſſeur de huit, & ſa circonférence de trois pouces & demi. Vers le tiers inférieur, endroit le plus évaſé, ſa largeur eſt de quinze lignes, & ſa circonférence de trois pouces ſept lignes. La convexité qui le termine eſt moindre; elle eſt un peu plate, & plus flaſque que le reſte: tout d'ailleurs ſe rapporte à ce que j'en ai dit dans mon Mémoire à conſulter. Le méat utérin eſt béant, & peut recevoir l'extrémité du petit doigt. Y ayant introduit un ſtylet boutonné, j'ai découvert à la matrice quatre pouces de profondeur, & cinq en comptant juſqu'à l'extrémité de l'alongement. En embraſſant ce dernier avec deux doigts près de ſon origine, dont un placé dans l'orifice, & l'autre ſur le col, on ſe convaint ſans réplique, qu'il eſt vraiment continu à la matrice, qu'il n'eſt qu'une expanſion de ſon tiſſu propre, & qu'il eſt bien éloigné d'avoir le *caractère polypeux*. Telle eſt du moins mon opinion; & ſi, pour la

juſtifier, il me falloit expliquer le *comment* de la choſe, peut-être qu'à l'aide d'une théorie connue, appuyée même ſur des faits inconteſtables, je pourrois y réuſſir.

La partie inférieure du col de la matrice, celle qui forme le bourrelet prolongé du col, qu'on nomme *os tincæ*, a très-peu de fibres charnues dans ſa tiſſure; elle eſt compoſée principalement de membranes, de petites glandes ou ſinus muqueux, de vaiſſeaux, & d'une ſubſtance bulbeuſe plus ou moins conſiſtante, ſemblable à celle du gland de la verge dans l'homme (*a*). On y découvre des inégalités tranchantes (*b*), des lignes tranſverſales (*c*), des replis anfractueux (*d*); en un mot, des rides qui ont une certaine épaiſſeur, & qui ne ſe doivent pas uniquement à la membrane poreuſe & comme réticulaire qui tapiſſe cette portion du col intérieurement (*e*). Une pareille organiſation doit donner, & donne en effet au muſeau de tanche une grande facilité à prêter & à s'étendre. Si, de plus encore, la matrice ſe trouve d'une contexture

---

(*a*) Voyez l'excellent ouvrage de M. *Roux* de Dijon, ſur les pertes de ſang, pag. 31.

(*b*) HALLER, Phyſiol.

(*c*) WINSLOW, Expoſ. anat.

(*d*) LEVRET, Art des Accouch.

(*e*) BAUDELOCQUE, Art des Accouch.

lâche & délicate, si son col & son orifice sont abreuvés & tuméfiés par les humidités glaireuses qui exsudent de toutes parts (*a*); ce museau sera épais, mollasse, très-disposé à s'alonger, très-lent ensuite à revenir sur lui-même; & sans doute il y a des circonstances où il ne recouvrera pas son ressort, & où il restera *pendant*, en tout ou en partie (*b*). Par exemple: que dans les douleurs d'un premier enfantement, l'orifice qui doit prêter pour la première fois, ne cède pas aussitôt, ou qu'il soit surpris par de violentes douleurs qui viennent coup sur coup, & semblent promettre une délivrance prochaine, mais qui sera tardive, ne peut-il pas arriver que la tête de l'enfant qui fait effort pour s'avancer, (à raison des contractions utérines,) entraîne l'orifice de la matrice dans le vagin, & comprime sa lévre antérieure contre les pubis (*c*)? Si cette pression qui agit de haut en bas, & tend à *alonger* cette lèvre, est longue & continue, elle affoiblira l'action de ses vaisseaux, abolira le ressort naturel aux parties qui la forment, & la privera de la puissance élastique

---

(*a*) PALFIN, Anat. chir.

(*b*) LE ROUX, *loc. cit.* pag. 14, note (9).— LEVRET, Mém. de l'Acad. de chir. in-12, t. viij, pag. 146, note (*b*).

(*c*) LE ROUX, *loc. cit.* pag. 68.

qui doit la rétablir par degrés dans ſon premier état.... C'eſt ainſi qu'*Amand* (a) concevoit qu'il pouvoit ſe former *par la longueur du travail, & la fréquence des attouchemens*, une groſſe tumeur ſur le cercle utérin même, capable de nuire à la ſortie de l'enfant.... Et, malgré tout ce qu'a dit M. *Levret* (b) pour établir qu'il s'agiſſoit dans cette obſervation d'un polype utérin de la ſeconde eſpèce, il pourroit bien ſe faire qu'il n'en fût rien, mais qu'il y eût ſeulement de l'exagération dans le volume que l'on ſoupçonnoit à la tumeur. *Amand* n'en parle plus dans la ſuite ; il annonce cependant que la malade alloit mieux. *Portal*, Obſ. 16 & 75, a emporté deux fois de grands lambeaux de cette portion du col dont je ſuppoſe ici l'organiſation dérangée par un alongement contre-nature de la lèvre antérieure.

N'eſt-on pas fondé à penſer que notre alongement s'eſt opéré de cette manière, lorſqu'on apprend que Mad. de L. *** dans un premier accouchement fait, il y a neuf ans, a été en proie treize heures de ſuite aux douleurs les plus vives, qu'elle ne ſe-

---

(*a*) Traité des Accouchemens, ſeconde édit. Obſerv. 19, page 156 & ſuiv.

(*b*) LEVRET, Traité des Polypes, pag. 51 & ſuiv.

condoit en aucune manière, par l'ignorance où la laissoit une sage-femme qui l'assistoit; & lorsqu'on se rappelle que la maladie n'a paru qu'au troisième mois de la seconde grossesse (*a*), à la suite d'une chûte sur les genoux, d'où s'ensuivit le *semi-prolapsus* qui fit saillir au dehors la protubérance?.. Je suis d'autant plus porté à croire que tout cela s'est passé ainsi, que je me souviens d'avoir accouché une jeune Dame, *rue de la Gerbe*, de son quatrième enfant, qui avoit de même un alongement de la lèvre antérieure du museau de tanche, lequel descendit dans le travail jusqu'à la vulve. Rétablie de sa couche, j'obtins après un mois la liberté de la toucher; je retrouvai la moitié antérieure de

(*a*) Quoique je n'aie parlé que d'une première grossesse dans mon Mémoire à consulter, qu'on n'imagine pas cependant que je fasse mention ici d'une seconde, dans la vue de faire cadrer mon exposé avec la théorie que je propose. Cette Dame ne m'avoit annoncé que le dernier accouchement fait il y a sept ans, pour me faire croire le mal plus récent & mieux curable. Au reste, cette omission involontaire ne pouvoit influer ni sur l'histoire de la maladie locale, ni sur les conseils qu'a donnés M. *Mothe*. Ce confrère auroit seul le droit de se plaindre; il pourroit même me soupçonner, s'il me connoissoit moins. Je le préviens au surplus, que le plus tôt qu'il me sera possible, je le mettrai à même de s'assurer de la fidélité de mon récit.

l'orifice

l'orifice, épaiſſe, large, pendante, qui ſurpaſſoit d'un pouce au moins l'autre lèvre; la matrice étoit dans ſa place naturelle. Cette Dame diſoit auſſi avoir beaucoup ſouffert dans ſes accouchemens, notamment du premier qui avoit été long & pénible, &c.

M. *Levret* a fait mention dans le Journal d'octobre 1773, p. 352 & ſuiv. d'un alongement conſidérable qui ſurvient quelquefois au col de la matrice, lequel a été obſervé chez des filles ſages, chez une veuve qui avoit eu pluſieurs enfans, quelquefois accompagné de deſcentes (*a*), & d'autres fois ſans que le corps de ce viſcère ſoit dérangé (*b*). Cette maladie que cet habile praticien décrit avec ſa ſagacité ordinaire, conſiſte eſſentiellement, dit-il, *loc. cit.* p. 369, *dans le renverſement total du vagin avec un alongement conſidérable du col propre de la matrice, ſans que le corps de cet organe y ait preſque part.... La tumeur a l'aſpect d'une très-groſſe verge affectée d'un paraphimoſis d'une fort grande étendue*... pag. 362; ce qui établit, à ſon avis, une nouvelle eſpèce de *prolapſus* qui affecte le col ſeul de la matrice, maladie avec laquelle l'alonge-

(*a*) SAVIARD, Obſerv. XV.

(*b*) Journal de Médec. octobre 1773, p. 371.

ment utérin dont je traite, ſemble avoir quelque analogie. Ici ce *prolapſus* eſt *complet*, & formé par le col lui-même alongé, *tuméfié*, qui a entraîné avec lui le vagin, & néceſſairement abaiſſé l'*utérus*.... Chez ma malade il ne ſeroit que *partiel*, étant formé ſeulement de la lèvre antérieure du muſeau, & bien moins étendu, le col n'y contribuant que par ſa partie inférieure.

Les alongemens utérins obſervés par MM. *Saviard*, *Hoin* & *Levret*, étoient rénitens, ſenſibles, & avec engorgement du col de la matrice, peut-être même de tout le viſcère *chuté*; ils découvrirent à cet organe cinq à ſix pouces de profondeur, &c. Voyez le parallèle qu'en a fait M. *Levret*, *loc. cit.* p. 358.... Celui de Mad. de L.*** eſt d'une ſubſtance lâche & flaſque, moins ſenſible & ſans engorgement apparent, ſi ce n'eſt peut-être dans le col même, qui paroît avoir acquis plus d'étendue; car j'ai trouvé quatre pouces de profondeur à la matrice. Dans les premiers, tout le col étoit évidemment compromis; & ce dernier eſt principalement formé par le muſeau de tanche, dont la lèvre antérieure ſeule s'eſt prolongée.... On ſeroit donc autoriſé à les regarder comme étant de la même nature à-peu-près; mais je ne veux rien affirmer, & je préviens que je tiens peu à la théorie que j'ai donnée ſur ſa formation; je la pré-

ſente ſeulement comme vraiſemblable ; c'eſt aux maîtres de l'art à la juger : trop heureux ſi par cet enſemble, je les ai mis à même de prononcer ſur le véritable caractère de la maladie qui vient de faire l'objet de mes réflexions ! *Cùm medicus fecit ut ſanaret, peregit partes ſuas.* SENEC.

P. S. En attendant que je réponde à M. *Segretain*, je prie les gens de l'art de lire ma Réponſe à un anonyme, inſérée dans les Journaux encyclopédiques des 15 août & premier ſeptembre 1783 ; ils y trouveront des faits ſatisfaiſans ſur l'*ante-verſion* & la *rétro-verſion* de la matrice.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1784.

On a vu des coliques, des diarrhées, des dyſſenteries, ſouvent accompagnées de chaleur & de phlogoſe, & dans leſquelles la ſaignée a paru néceſſaire. Il y a eu un grand nombre de fluxions de poitrine dont on peut faire trois claſſes. La première, de péripneumonies inflammatoires, accompagnées de beaucoup de fièvre, & qui ont cédé aux ſaignées & aux boiſſons abondantes. La ſeconde, de péripneumonies qui attaquoient bruſquement, étoient promp-

tement ſuivies de la gangrène, & enlevoient les malades en peu de jours. Les péripneumonies de la troiſième claſſe étoient en partie inflammatoires, en partie catarrhales ; elles produiſoient des engouemens du poumon ; quelques-unes avoient pour cauſe des chûtes, d'autres étoient dues aux longs froids. Elles ont été très-nombreuſes ; elles attaquoient les vieillards, les perſonnes cacochymes, hypochondriaques, & généralement tous ceux dont la poitrine étoit habituellement affectée ; elles ont été funeſtes à beaucoup de malades de l'un & l'autre ſexe.

Les rhumes ont été fréquens ; quelques-uns ſont dégénérés en catarrhes ; quelques-autres ont été, pendant pluſieurs jours, accompagnés de points de côté, & d'autres ſignes de fauſſes péripneumonies. Des fluxions, tantôt de nature froide, tantôt inflammatoires, ont occupé toute la tête, ou ſeulement une partie de la tête, quelquefois le cou en étoit affecté, & les maux de gorge en étoient la ſuite. Des rhumatiſmes, des douleurs de goutte, reconnoiſſoient encore pour cauſe l'humeur catarrhale. Toutes ces affections, quoique très-généralement répandues, n'étoient pas dangereuſes ; la ſaignée étoit rarement indiquée, & ſeulement quand la phlogoſe étoit manifeſte ; les boiſſons adouciſſantes étoient convenables ;

enſuite on paſſoit aux inciſifs ; de légers diaphorétiques & quelques minoratifs, achevoient la guériſon. Quand la poitrine étoit le ſiège du mal, on a eu quelquefois recours à l'ipécacuanha donné comme vomitif : on l'a encore preſcrit vers la fin de la maladie, uni au kermès minéral & au beurre de cacao ; ce moyen a facilité l'expectoration, & adouci la toux.

On a obſervé des ſynoques ſimples, des ſynoques putrides. Le mal de tête a été ſouvent un ſymptôme marqué & perſévérant de ces maladies ; dans ces cas la ſaignée du pied a réuſſi ; les boiſſons rafraîchiſſantes y convenoient auſſi.

Depuis le milieu de février, on commence à voir un aſſez grand nombre de fièvres rouges, de rougeoles & quelques fièvres intermittentes.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE FÉVRIER 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	*A deux heures du soir.*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*	*A Midi.*	*Au soir.*
	Dégr.	*Dégr.*	*Dégr.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*
1	-2, 9	0,16	-3,16	28 3,11	28 3, 0	28 2, 2
2	-7, 5	-1,10	-1,13	27 11, 6	27 10, 3	27 11, 1
3	-1,10	2, 6	-2,11	28 1, 2	28 3, 8	28 4, 2
4	-2,14	0, 5	-3, 7	28 4, 4	28 4, 0	28 2, 9
5	-8, 4	-0,17	-1,10	27 11, 9	27 8, 8	27 4,11
6	0, 2	2, 9	-2, 4	27 0, 6	26 10, 2	26 11, 0
7	-2, 4	1, 4	-0, 6	26 11, 9	27 0, 1	27 1, 1
8	-1,19	2,11	-0, 5	27 1, 9	27 2, 9	27 4, 6
9	-2,14	2, 1	0, 0	27 5, 1	27 4, 3	27 1, 0
10	0, 5	1, 3	-1,10	27 0, 0	27 3,11	27 5,11
11	-1, 3	1, 2	-3, 5	27 5,10	27 6, 0	27 6, 5
12	-8, 7	-1,13	-3, 7	27 5,10	27 5, 4	27 4, 9
13	-4, 8	1, 0	-5,17	27 4, 6	27 4, 3	27 4, 8
14	-5, 0	-0, 7	-6, 0	27 4, 9	27 5, 2	27 5, 7
15	-5, 1	2, 0	-3, 4	27 6, 4	27 7, 2	27 8, 0
16	-7,11	0,15	-3, 5	27 8, 3	27 8, 3	27 8, 2
17	-4, 0	1, 2	-3, 2	27 8, 6	27 8, 9	27 8,11
18	-2,18	2, 4	-1,17	27 8, 9	27 8,11	27 9, 5
19	-2, 8	3,16	-1, 0	27 9, 9	27 10, 0	27 10, 6
20	-5,10	1, 0	-1, 0	27 10, 1	27 9, 3	27 7, 3
21	0, 0	6, 8	2,14	27 6, 8	27 7, 2	27 8, 3
22	2, 6	5, 6	3,13	27 10, 0	27 10, 0	27 8,10
23	3, 9	7, 1	2, 7	27 10, 2	27 11, 8	28 0, 9
24	-0, 3	7,11	3,16	28 1, 1	28 0,10	28 0, 2
25	3,16	9,10	7,10	27 11, 5	27 11, 1	27 10,11
26	6, 4	10, 5	9,10	27 9, 3	27 8, 8	27 7,10
27	7,11	9, 0	7, 2	27 8, 6	27 8, 8	27 10, 0
28	4, 2	4,14	1, 5	27 10,10	27 10,11	27 11, 1
29	0, 0	4,15	0, 2	27 11, 0	27 10,10	27 10,10
30						
31						

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	N. cou. froi. br.	N-E. cou. froid.	N.-E. co. froid.
2	S-O. *idem*, giv.	O. nua. fro. br. neige.	O. n. fro. vent.
3	N-O. c. fr. v. ne.	N. nuag. froid.	N. *idem*.
4	N. cou. froi. br.	N. *idem*.	N-O. ser. fr. br.
5	S-O. *idem*, givr.	S-O. co. froi. v.	S-O. c. fr. v. ne.
6	S-O. cou. froi. vent, neige.	S-O. *idem*. nei.	N. *idem*.
7	S-O. cou. fro. v.	O. *idem*.	N. *idem*.
8	N. *idem*.	S-O. *idem*.	N. *id*. deg. com.
9	S-O. *idem*.	S-O. *idem*.	S. c. froi. vent, neige, brouill.
10	N. *idem*. neige.	N. nu. fro. vent.	N. nu. fro. ven.
11	N. co. fro. neig.	N. br. ser. froid.	N. serein, froid.
12	N. brouil. froid.	N-E. broui. fro.	N-E. cou. froid.
13	N-E. co. fro. ne.	E. couv. froid.	N-E. ser. froid.
14	N-E. couv. fro.	S. *idem*.	N-E. cou. froid.
15	N-E. *idem*, nei.	E. *idem*. neige.	N-E. *idem*.
16	N-E. br. ép. fro.	N. broui. froid.	E. *idem*, neige.
17	N-E. cou. froi.	E. couv. froid.	N-E. co. froid.
18	N-E. *idem*.	E. nua. froid.	N-E *idem*.
19	N-E. *idem*.	S.-E. cou. froid.	N. *idem*.
20	E. nuag. froid.	S. *idem*.	S. *idem*.
21	S. brouil. froid.	S. *id*. bro. deg.	S. *idem*, degel.
22	S. *idem*, degel.	S. *idem*.	S-O. *id*. v. brui.
23	S-O. *idem*.	O. *idem*.	S-O. n. do. deg.
24	S-O. br. fro. ge.	S. co. dou. deg.	S. co. dou. deg.
25	S. br. froid deg.	S-O. *idem*.	S-O. *idem*.
26	S. c. doux, deg.	S-O. *idem*.	S-O. *idem*.
27	S-O. c. fra. ven.	S-O. c. froi. ve.	S-O. c. fr. v. pl.
28	N-E. c. fro. ven.	N-E. cou. frais.	N-E. nua. froid.
29	E. ser. froi. ve.	S-E. nua. frais.	N-E. ser. froid.
30			
31			

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur....	10, 5 deg.	le 26
Moindre degré de chaleur.....	7, 11	le 16
Chaleur moyenne.....	0, 17 deg.	
Plus grande élévation du Mercure................	*pouc. lig.* 28 4, 4,	le 4
Moindre élév. du Mercure....	26 10, 2,	le 6
Elévation moyenne...	27 7, 3 l.	

Nombre de jours de Beau.....	3
de Couvert.	23
de Nuages..	3
de Vent....	10
de Tonnerre.	0
de Brouillard.	11
de Pluie....	1
de Neige...	12

Quantité de Pluie	1 lign.	
Evaporation.........	7	3
Différence	6	3

Le vent a soufflé du N.........	19 fois.
N-E......	18
N-O......	2
S..........	13
S-E......	2
S-O......	21
E........	6
O........	4

TEMPÉRATURE : froide d'abord, & douce depuis le dégel. Il est tombé 15 pouces & demi de neige qui ont donné 32 lignes d'eau.

MALADIES : comme le degel s'est fait lentement, il n'a point occasionné de maladies.

Plus grande séchéresse....	28,	8 deg.	le 19
Moindre.............	0,	7	le 22
Moyenne	15,	1	

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier mars 1784.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de février 1784; par M. BOUCHER, médecin.

La gelée a persisté jusqu'au 22 de ce mois : il geloit de tous vents ; elle a même été assez forte vers le milieu du mois, la liqueur du thermomètre, le 12, le 13 & le 14, ayant descendu au terme de 5 à 6 degrés au dessous de celui de la congélation : le 15, elle a été observée, le matin, à 6 $\frac{1}{2}$ degrés au dessous de ce même terme.

Il est encore tombé beaucoup de neige dans les dix premiers jours du mois. Le temps s'est adouci considérablement dans les derniers jours : le 26 & le 27 la liqueur du thermomètre a été observée, le matin, au terme de 7 degrés au dessus de celui de la congélation.

La fonte des neiges, que le dégel a amenée, a fait déborder considerablement nos rivières, & a causé des inondations.

La hauteur du mercure dans le baromètre a varié ; cependant il a été observé plus souvent au dessous du terme de 28 pouces, qu'au dessus de ce terme. Le 3, il a monté à 28 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes ; & le 6 & le 7, il est descendu à 27 pouces 1 ligne.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 $\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 6 $\frac{1}{2}$ degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 ligne.

La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 3 ½ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
5 fois du Nord vers l'Est.
3 fois de l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
6 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'Ouest.
5 fois de l'Ouest.
5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuageux.
3 jours de pluie.
8 jours de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de février 1784.

Les pleuro-péripneumonies qui, dans le plus grand nombre de ceux qui en ont été ci-devant attaqués, avoient été inflammatoires, ont pris à la fin de ce mois, le caractère de bilieuses-putrides ; ce qui a été observé sur-tout dans les gens du peuple exposés aux travaux en plein air, & dans les soldats de la garnison. (Les auteurs ont remarqué que c'est une chose ordinaire après des gelées fortes long-temps continuées.) Les apoplexies & les morts subites ont été assez communes, en conséquence de cette constitution de l'air. Il en a été de même des fièvres continues-catarrheuses, qui dans la plupart étoient du genre putride, rémittentes, & même ayant des accès caractérisés par les symptômes propres aux fièvres intermittentes. On conçoit que le traitement de ces fièvres, ainsi que des péripneumonies bilieuses, a dû plutôt consister dans l'usage des laxatifs & des émético-

catharctiques du genre des anti-putrides, que dans l'emploi des saignées qui ont dû, dans l'un ou l'autre cas, être fort ménagées, d'autant plus que le sang tiré des veines étoit rarement inflammatoire. Nombre de personnes, qui n'avoient pas été traitées convenablement dans le principe de ces maladies, en ont été les victimes; plusieurs même avant le neuvième jour.

Les fluxions catarrheuses de tout genre ont persisté, ainsi que les affections rhumatismales. Il en a été de même des fièvres intermittentes.

Errata dans le Cahier de février.

Page 186, ligne 28, mêlée, *lisez* miellée.

PRIX

Distribués & proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 2 mars 1784.

PRIX DISTRIBUÉS.

I.

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 27 août 1782, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la question suivante : *Déterminer quelles sont les espèces & les différens cas d'hydropisie, dans le traitement desquels on doit donner la préférence au régime délayant ou au régime sec?* Parmi les Mémoires envoyés au concours, la Société en a distingué quatre; aucun des Auteurs n'a traité la question dans toute son étendue; mais la réunion de leurs travaux & de

leurs recherches a paru remplir les vues de la Société, qui leur a en conséquence partagé le prix d'une manière proportionnée au mérite de leurs productions.

Elle a décerné une médaille d'or de la valeur de 300 liv. à M. *Mezler*, conseiller & médecin de monseigneur le comte de *Lipinghen-Nippembourg* à Schtamberg, auteur d'un Memoire écrit en latin, envoyé avec cette Epigraphe : *Medio tutissimus ibis*.

La Société a adjugé à chacun des auteurs des trois autres Mémoires, une médaille d'or de la valeur de 100 liv.

La première de ces médailles a été décernée à M. *Chartier*, docteur-régent de la Faculté de médecine d'Angers, & médecin de MONSIEUR, frère du Roi ; son Mémoire porte la devise suivante : *Si quid novisti rectius istis*, &c.

La seconde médaille de 100 liv. a été adjugée à M. *Thomas Olliff*, médecin Anglois. En ouvrant le papier cacheté attaché à son Mémoire, on y a trouvé pour épigraphe, avec son nom, deux vers latins à la louange du Roi ; ils contiennent un hommage libre offert par un Anglois à un Prince vertueux. Ces vers sont :

Hæc ego, dum felix nimium tu, Gallia, Regem
Pacis habes, legumque & libertatis amicum.

C'est-à-dire :

« Tandis que j'écris ce Mémoire, ô trop heu-
» reuse France ! tu es gouvernée par un Prince
» ami de la paix, des lois & de la liberté. »

La troisième médaille de 100 liv. a été remportée par M. *Pierre-Mathieu Nielen*, directeur de la Société des arts & des sciences d'Utrecht, docteur en médecine, auteur d'un Mémoire écrit en latin ; ayant l'Epigraphe suivante : *Hoc opus, hic labor.*

La Société voit avec plaiſir les ſavans des nations les plus éclairées, l'Angleterre, l'Allemagne & la Hollande, réunis pour concourir à ſes prix; elle croit devoir citer honorablement un Mémoire *ſur l'Hydropiſie*, contenant des réflexions ſages & judicieuſes, envoyé par M. *Duſau*, docteur en médecine, & correſpondant à Dax.

I I.

La Société avoit propoſé dans ſa Séance tenue le 19 février 1782, pour ſujet d'un Prix de la valeur de 400 liv. dû à la bienfaiſance d'un militaire qui ne veut point être connu, la queſtion ſuivante: *Indiquer quelles ſont les maladies qui règnent le plus ſouvent parmi les troupes pendant l'été, & en général dans les temps des grandes chaleurs? Quelle eſt la méthode la plus ſimple & la moins diſpendieuſe de les traiter; quels ſont les moyens d'en prévenir ou d'en diminuer les effets dans les pays très-chauds, comme dans les Iſles du vent & ſous le vent?*

Ce prix a été décerné à M. *Thion de la Chaume*, ancien médecin des hôpitaux militaires, employé en chef dans les dernières expéditions de Mahon & de Gibraltar, correſpondant de la Société, & qui a partagé précédemment le prix qui avoit été propoſé ſur les maladies automnales des armées.

Son Mémoire a été envoyé avec l'Epigraphe ſuivante: *Nobilitate & magnitudine.*

La Société n'a point adjugé d'*acceſſit.*

I I I.

La Société ayant annoncé qu'elle diſtribueroit dans cette Séance des prix aux auteurs des meilleurs Mémoires ſur les Eaux minérales, elle s'eſt fait rendre compte de ceux qu'elle a reçus, & qui lui ſont parvenus depuis un an par ſa correſpondance. Elle a vu avec peine que la plupart de

ces Mémoires contiennent des analyſes imparfaites, ſoit parce que les auteurs ne ſont pas aſſez inſtruits en chimie, ſoit parce qu'ils ont opéré ſur de trop petites quantités. Le ſeul Mémoire *ſur l'analyſe des eaux de Sainte-Reine*, envoyé par M. *Maret*, ſecrétaire de l'Académie de Dijon, & aſſocié régnicole, a été jugé digne d'être couronné. La Société lui a adjugé une médaille d'or de la valeur de 100 liv. M. *Maret* a employé dans ſon Analyſe les procédés nouveaux; & il y a mis cette préciſion que donnent les connoiſſances chimiques les plus exactes.

Parmi les autres Mémoires, la Société a jugé à propos de faire une mention honorable des ſuivans.

Le premier a été envoyé par M. *Cuel*, docteur en médecine à Clermont-Ferrand, *ſur les Eaux minerales de la Bâtiſſe.*

Le ſecond, par M. *Duméril*, docteur en médecine à Valogne, *ſur les Eaux minérales de la Taille.*

Le troiſième, par M. *de Marſonat*, curé de la paroiſſe de Caſſin & Charbonniere, en Lyonnois, *ſur l'analyſe des Eaux minérales de Charbonniere.*

Le quatrième, par M. *Gallot*, correſpondant à Saint-Maurice-le-Girard en bas Poitou, *ſur les Eaux minérales de Saint-Laurent-ſur-Sevre, & de Mortagne en bas Poitou.*

La Société invite ceux qui voudront bien dorénavant ſe livrer à de ſemblables travaux, à ſe ſervir, dans l'analyſe des eaux minérales, des différens moyens que la chimie moderne fournit, & à opérer ſur de grandes quantités; ou ſi les procédés chimiques ne leur ſont point familiers, elle les engage à réunir un corps d'obſervations de médecine ſur les propriétés des eaux minérales qu'ils auront occaſion d'examiner, ſans entrer d'ailleurs dans les détails de l'analyſe, & en

ſe contentant d'indiquer ce que l'on ſait de la nature de ces eaux.

I V.

Parmi les Mémoires préſentés ſur la Topographie médicale, la Société royale a adjugé à chacun des auteurs des trois Mémoires ſuivans, une médaille de la valeur d'un jeton d'or.

Le premier a été envoyé par M. *Gilbert*, docteur en médecine, *ſur la Topographie médicale de la ſubdélégation de Landernau ;* il contient des détails intéreſſans ſur les maladies endémiques, & ſur la population du pays comparées entre elles.

Le ſecond eſt *un eſſai ſur la Topographie médicale & l'Hiſtoire naturelle du bailliage & de la ville de Lons-le-Saunier*, par M. *Guyétant*, docteur en médecine. Ce Mémoire eſt court, mais il eſt fait avec préciſion & netteté.

Le troiſième contient *une Topographie médicale du bailliage de Remiremont*, par M. *Didelot*, correſpondant, que la Société a déja couronné pour des travaux du même genre : il ſeroit à ſouhaiter que ſon Mémoire fût un peu moins volumineux, & qu'il n'y eût pas traité de quelques objets tout-à-fait étrangers à ceux qui nous occupent.

La Société a reçu un Mémoire *ſur la Topographie médicale de la ville de Mont-Dauphin & de ſes environs*, par M. *Charmeil*, ſon correſpondant, & chirurgien-major de la place : ce Mémoire eſt bien fait, & la Compagnie lui auroit adjugé un prix, s'il n'avoit pas été deſtiné par l'auteur à faire partie du Journal de Médecine militaire, rédigé par M. *Dehorne*, & ſi les uſages de la Société lui avoient permis d'admettre au concours un Mémoire qui n'eſt pas deſtiné à paroître dans ſa collection ; elle a cependant cru devoir faire con-

noître ſon opinion ſur le Mémoire de M. *Charmeil*, qui mérite d'être cité avec éloge.

V.

Les obſervations relatives à la médecine des animaux, ont toujours fait partie des recherches de la Société; elle a reçu avec reconnoiſſance, & elle a diſtingué parmi les envois qui lui ont été faits, les réflexions de M. *Jacquinelle*, étudiant en chirurgie, ſur une gaſtrodynie calculeuſe, & ſur la rupture du diaphragme des chevaux. La Société a cru devoir en faire une mention honorable.

Bellerccq, artiſte vétérinaire très-eſtimé à Bordeaux, a remis à la Société un manuſcrit intitulé, *Diſſertations & Obſervations ſur pluſieurs maladies des chevaux*. La partie de cet ouvrage qui contient des obſervations, a été jugée digne d'approbation; elle préſente des faits qui méritent d'être conſervés. La Société a décerné à l'auteur une médaille en argent, de la même forme que celles qu'elle fait frapper en or pour ſes grands prix. Elle a déja couronné, dans ſa dernière Séance publique, M. *Huzard*, artiſte vétérinaire. La Société ſaiſira avec empreſſement toutes les occaſions où elle pourra donner des preuves de ſon eſtime aux élèves d'une école auſſi utile, & dont eſt ſi important de favoriſer les progrès.

PRIX propoſés par la Société royale de médecine, dans ſa Séance publique tenue au Louvre le mardi 2 mars 1784.

PRIX RELATIFS AUX EPIDÉMIES.

La deſcription & le traitement des maladies épidémiques

épidémiques & épizootiques (*a*), & l'Hiſtoire de la Conſtitution médicale de chaque année, ſont le but principal de l'inſtitution de la Société, & l'objet dont elle s'eſt le plus conſtamment occupée. Elle a annoncé dans ſa dernière Séance publique, que la bienfaiſance du Gouvernement, & la générofité de quelques-uns de ſes Membres qui n'ont point voulu être connus, l'avoient miſe à portée de diſpoſer d'une ſomme de 3000 liv. deſtinée à fournir des encouragemens pour les travaux relatifs aux épidémies, aux épizooties, & à la conſtitution médicale des ſaiſons. Depuis cette époque, le Gouvernement voulant favoriſer des vues auſſi utiles, a porté cette ſomme à 4000 liv. Les mêmes conditions du concours, annoncé le 26 août 1783, ſubſiſtent. Nous croyons devoir les rappeller ici.

I.

La ſomme de 4000 liv. dont il a été parlé, ſera employée à la diſtribution de médailles de différentes valeurs, aux auteurs des meilleurs Mémoires & Obſervations, ſoit ſur la conſtitution médicale des ſaiſons & ſur les maladies épidémiques du royaume, ſoit ſur différentes queſtions relatives à ces deux ſujets, que la Société s'eſt réſervé dans ſon dernier Programme le droit de propoſer.

II.

La diſtribution de ces différentes médailles ſe fera, comme il a été déja dit, dans les Séances publiques de l'année 1786.

III.

Il y a pluſieurs manières de mériter ces Prix;

(*a*) Article IX des Lettres-Patentes de 1778.

1°. par une correſpondance ſuivie & exacte ſur la conſtitution médicale des ſaiſons, c'eſt-à-dire, ſur les obſervations noſologiques journalières, comparées avec les principaux réſultats que la météorologie fournit, & dont l'enſemble forme l'Année médicale (*Annus medicus*,) que tout médecin peut rédiger dans le lieu qu'il habite; 2°. par des Mémoires bien faits, ſoit ſur une épidémie iſolée, ou ſur la conſtitution d'une ſaiſon pendant laquelle il aura régné des maladies remarquables, ſoit en réponſe aux Programmes qui ſeront propoſés concernant les maladies épidémiques ou conſtitutionnelles des ſaiſons. En conſéquence, depuis le 26 août 1783, époque de la dernière Séance publique de la Société royale, tous les Mémoires & Obſervations qui ont été adreſſés relativement à ces différens ſujets, ſont conſervés dans des cartons particuliers, & il en ſera de même de tous ceux qui ſeront envoyés juſqu'au temps fixé pour la diſtribution des Prix. La Société eſpère que le zèle & l'émulation s'accroîtront encore, lorſqu'on apprendra que le Gouvernement donne la plus grande attention à ces travaux, & qu'il a augmenté la ſomme deſtinée aux prix qui doivent les couronner.

Déja la Société royale a propoſé pluſieurs Programmes concernant les épidémies, dont les prix ont été diſtribués; & elle a recueilli un grand nombre de Mémoires bien faits, ſur les maladies exanthématiques, ſur la fièvre miliaire, ſur les maladies des armées, ſur les influences de l'atmoſphère dans la formation des épidémies, & ſur les maladies intercurrentes; ſujets qui ſont tous relatifs aux maladies conſtitutionnelles de l'année.

C'eſt dans la même vue qu'elle a propoſé dans ſes Séances publiques précédentes, deux Programmes qu'elle croit devoir rappeller aujourd'hui.

Le premier eſt conçu de la manière ſuivante: *Déterminer,* 1°. *Quelles ſont parmi les maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuſes ; par quels moyens chacune de ces maladies ſe communique d'un individu à un autre?* 2° *Quels ſont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions?* On ſent combien la réponſe à cette queſtion intéreſſe la ſanté publique. M. *Le Noir,* conſeiller d'Etat, lieutenant général de police, & membre de la Société royale de médecine, en a ſenti l'importance. Ce prix de la valeur de 600 liv. eſt dû à ſa généroſité. Les Mémoires deſtinés au concours ſeront envoyés avant le 1er de janvier 1785, & ce Prix ſera diſtribué dans la Séance publique du Carême de cette même année.

Le ſecond Programme, annoncé dans la dernière Séance publique, eſt le ſuivant: *Déterminer quels ſont les avantages & les dangers du quinquina adminiſtré dans le traitement des différentes eſpèces de fièvres rémittentes?* Ce Prix, fondé par le Roi, eſt de la valeur de 600 liv. Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier mai 1785, & la diſtribution en ſera faite dans la Séance publique de la fête de S. Louis, de la même année. Parmi les maladies épidémiques, il y en a un grand nombre qui doivent être rapportées aux fièvres rémittentes, & le quinquina ayant été conſeillé à grande doſe dans leur traitement, il eſt utile de faire des recherches & de réunir des Obſervations qui fixent enfin les idées ſur cet objet.

Il y a ſans doute un grand nombre d'autres queſtions à réſoudre, relativement aux maladies épidémiques ou conſtitutionnelles des ſaiſons. La Société s'en occupera ſucceſſivement. La ſuivante lui paroît mériter, de la part des médecins, la plus ſérieuſe attention.

Nouveau Programme relatif aux Epidémies.

PRIX de 600 livres.

L'obſervation ayant appris que les maladies épidémiques ſont plus ou moins aſſujetties à l'ordre conſtant & régulier des ſaiſons, on eſt parti de ce principe pour les rapporter à quatre conſtitutions principales, en les diviſant en affections printanieres & automnales, en maladies de l'hiver & de l'été.

Cette diviſion des maladies épidémiques n'étoit point inconnue aux anciens, qui l'employoient ſous d'autres dénominations. On ſait qu'ils admettoient dans l'homme quatre humeurs principales; ſavoir, la pituite, le ſang proprement dit, la bile & l'*atrabile.* Suivant eux l'effet des différentes ſaiſons étoit de faire prédominer alternativement chacune de ces humeurs, & ils déſignoient chacune des quatre ſaiſons de l'année, par le nom particulier de l'humeur qui ſurabondoit pendant ſon regne. C'eſt de-là qu'eſt venue la diviſion des maladies épidémiques ou conſtitutionnelles de l'année, en pituiteuſes ou catarrhales, inflammatoires, bilieuſes & *atrabilieuſes.*

Quoique la théorie des anciens ſur ces quatre humeurs ſoit ſujette à de grandes difficultés, cependant leur diviſion a été adoptée par les praticiens qui ont bien décrit les trois premières conſtitutions; ils y ont attaché un ſens précis, & ils en ont déterminé la nature. La quatrième eſpèce que l'on nomme *atrabilieuſe*, ne paroît pas également reconnue par les obſervateurs. On ne ſait pas encore ſi elle a une exiſtence bien diſtincte, ou ſi elle n'eſt pas une modification des autres conſtitutions. Cependant quelques moder-

nes s'en ſont ſpécialement occupés (*a*). Suivant eux, la conſtitution *atrabilieuſe* a été trop négligée par les médecins, & c'eſt à ſon influence que l'on doit rapporter non ſeulement un grand nombre de maladies chroniques particulières à l'automne, telles que les affections hypochondriaques ou mélancoliques, & pluſieurs ſortes d'éruptions puſtuleuſes & dartreuſes ; mais encore les fièvres dyſſenteriques automnales (*b*), certaines eſpèces de fièvres-quartes rebelles, & pluſieurs autres genres de fièvres *atrabilieuſes* aiguës.

Ce point de doctrine préſente dans l'hiſtoire des maladies épidémiques une queſtion intéreſſante, & dont la diſcuſſion ne peut avoir lieu ſans le ſecours des lumières que fournit la lecture des anciens, auxquels on ne ſauroit trop ſouvent rappeller les obſervateurs.

La Société propoſe donc pour ſujet d'un Prix de la valeur de 600 liv. la queſtion ſuivante : *Des quatre conſtitutions annuelles admiſes par les anciens, & qui ſont la catarrhale, l'inflammatoire, la bilieuſe, & l'atrabilieuſe, les trois premières étant connues & bien déterminées, on demande ſi la quatrième a une exiſtence diſtincte, & quelle eſt ſon influence dans la production des maladies épidémiques ?*

Ce Prix ſera diſtribué dans la Séance publique du Carême en 1786, & les Mémoires ſeront envoyés avant le premier janvier de la même année.

Programmes déja propoſés ſur d'autres ſujets que les Epidémies.

Après avoir expoſé les vues de la Société re-

(a) *Voyez* GRANT, Traité des Fièvres, tom. 2; & M. LÉPEC, Maladies épidém. tom. 2, ſeconde partie.

(b) *Voyez* HOFFMANN, *Pathol. Gener. part.* 1, *cap. v*, §. 13.

lativement aux travaux qu'elle propoſe ſur la nature & le traitement des maladies épidémiques & conſtitutionnelles des années, nous rapporterons ici les autres Programmes déja propoſés, concernant d'autres ſujets de médecine.

Premier Programme : Prix de 600 liv. *Determiner quels ſont les rapports qui exiſtent entre l'état du foie & les maladies de la peau ; dans quels cas les vices de la bile, qui accompagnent ſouvent ces maladies, en ſont la cauſe ou l'effet ; indiquer en même temps les ſignes propres à faire connoître l'influence des uns ſur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige ?* Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier mai 1784.

Second Programme : Prix de 600 liv. *Indiquer quels ſont en France les abus à réformer dans l'éducation phyſique, & quel eſt le régime le plus propre à fortifier le tempérament, & à prévenir les maladies des enfans, eu égard aux différens uſages & aux différentes températures ?* Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier mai 1784.

Troiſième Programme : Prix de 300 liv. *Déterminer par l'analyſe chimique quelle eſt la nature des plantes anti-ſcorbutiques tirées de la famille des Cruciferes, telles que le cochlearia, le creſſon & le raifort.* Il ſuffira de faire l'analyſe exacte de deux ou trois de ces plantes. Les Mémoires feront envoyés avant le premier janvier 1785.

Quatrième Programme. La Société demande : *Si la maladie connue en Ecoſſe & en Suède, ſous les noms de* Croups *ou* d'Angina Membranacea ſeu Polypoſa, *& qui a été décrite principalement par les docteurs* Home *en 1765, &* Michaelis *en 1778, exiſte en France ; dans quelles provinces elle a été obſervée ; par quels ſignes diagnoſtics on l'a diſtinguée des autres maladies analogues, & quelle méthode de traitement on a employé pour la combat-*

tre ? Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier mai 1784. Il ſera diſtribué des Prix relatifs au nombre & au mérite des Mémoires.

La Société royale continuera de diſtribuer des médailles aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui ſeront envoyés, 1°. ſur la topographie médicale des différentes villes ou cantons; 2° ſur l'analyſe & les propriétés des eaux minérales; 3° elle en diſtribuera de même aux auteurs des Mémoires ou Obſervations qui lui paroîtront propres à contribuer d'une manière marquée aux progrès de la médecine.

Les Mémoires qui concourront aux Prix ſeront adreſſés, francs de port, à M. *Vicq-d'Azyr*, ſecrétaire perpétuel de la Société, & ſeul chargé de ſa correſpondance, rue des Petits-Auguſtins, n° 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur, & la même Epigraphe que le Mémoire.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Obſervations pour concourir aux Prix d'émulation, relativement à la conſtitution médicale des ſaiſons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyſe & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correſpondance de la Société, les adreſſeront à M. *Vicq-d'Azyr*, par la voie ordinaire de la correſpondance, & ainſi qu'il eſt d'uſage depuis l'établiſſement de cette Compagnie, c'eſt-à-dire, avec une double enveloppe, la première à l'adreſſe de M. *Vicq-d'Azyr*, la ſeconde ou celle extérieure à l'adreſſe de *Monſeigneur le Contrôleur général des Finances à Paris*, dans le département & ſous les auſpices duquel ſe fait cette correſpondance.

Il eſt eſſentiel de détruire ici l'erreur où ſont quelques médecins, phyſiciens & chirurgiens qui

ne correſpondent point avec la Société, parce qu'elle a déja des Aſſociés ou des Correſpondans dans les lieux qu'ils habitent. La Compagnie eſt bien éloignée d'avoir adopté ce principe ; elle deſire avoir tous les gens de l'art pour correſpondans ; elle fera parvenir à tous ceux qui lui écriront, les feuilles ou annonces qu'elle eſt chargée de diſtribuer.

Suite des lectures faites dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 2 mars 1784.

Après la diſtribution & l'annonce des Prix, M. *Saillant* a lu un Mémoire contenant des expériences faites pour déterminer le ſiège & la cauſe prochaine de l'épilepſie.

M. *Vicq-d'Azyr*, ſecrétaire perpétuel, a lu enſuite l'éloge de M. *Guillaume Hunter*, anatomiſte Anglois, très-célèbre aſſocié étranger.

M. l'abbé *Teſſier* a fait la lecture d'un Mémoire ſur des avortemens épizootiques contagieux.

M. *Thouret* en a lu un, contenant des recherches ſur la ſtructure des ſymphyſes poſtérieures du baſſin, & ſur le mécaniſme de leur ſéparation dans l'accouchement. La Séance a été terminée par la lecture que M. *Vicq-d'Azyr* a faite de l'éloge de M. *Sanchez*, célèbre médecin Portugais, ancien premier médecin de la Cour de Ruſſie, aſſocié étranger de la Société, mort à Paris en 1783.

Diſſertatio medica de uſu legitimo oleoſorum in variorum morborum medela, *&c.* C'eſt-à-dire, *Diſſertation de médecine ſur*

le légitime uſage des huileux, dans le traitement des Maladies; par M. FRÉDERIC HEILMANN, *docteur en médecine. A Bâle, chez* Jean Scheweighauſer; *& à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783, *in-4°* *de 23 pages.*

1. Au lieu d'eſpérer de découvrir une véritable panacée à nos maux, l'obſervation & la raiſon nous prouvent à chaque inſtant qu'il n'eſt pas une ſeule eſpèce de remède, quelque bienfaiſante qu'elle ſoit d'ailleurs, qui puiſſe dans tous les cas s'ordonner ſans danger : *Nil datur quod ubique donum*, diſoit *Boerhaave.* M. *Heilmann* développe cette vérité en traitant dans treize paragraphes des huileux. Il en examine les effets ſur le corps humain. A l'extérieur, dit-il, ils adouciſſent, relâchent, font obſtacle à la tranſpiration, bouchent & obſtruent les pores de la peau, empêchent l'inhalation de l'humidité atmoſphérique. A l'intérieur, ils relâchent les viſcères trop tendus & les lubréfient, ils adouciſſent les ſpaſmes & le téneſme, ne ſe mêlent point avec les aqueux purs dont ils empêchent l'abſorbtion; les huileux s'uniſſent avec les humeurs d'un caractère ſavonneux, mais ne s'y diſſolvent pas. Après l'expoſé de ces principes, M. *Heilmann* entre dans un plus grand détail ſur les maladies dans leſquelles l'uſage des huileux, & ſur-tout des onctueux, eſt convenable ou contraire.

Dictionnaire portatif de Santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoiſſance ſuffiſante de toutes les maladies, des différens ſignes qui les caractériſent cha-

*cune en particulier, des moyens les plus ſûrs pour s'en préſerver, ou des remèdes les plus efficaces pour ſe guérir; & enfin, de toutes les inſtructions néceſſaires pour être ſoi-même ſon propre médecin; le tout recueilli des ouvrages des médecins les plus fameux, & composé d'une infinité de recettes particulières, & de ſpécifiques pour pluſieurs maladies; par M.***, ancien médecin des armées du Roi, & M. de B.***, médecin des hôpitaux. Cinquième édition, revue & corrigée, 3 vol. in-8°, du fonds de* Ph. Vincent. *A Paris, chez* Delalain le jeune, *libraire, rue Saint-Jacques, près la fontaine S. Séverin, à la Science. Prix 15 liv. relié.*

2. Voici le jugement que M. *Vandermonde* porta de cet ouvrage dans le Journal de janvier 1760: *Quoique ce Dictionnaire ſoit d'une utilité générale, & que ce ſoit le meilleur ouvrage de tous ceux qui ont été faits ſur cette matière, nous ne ſaurions diſſimuler que nous ſommes fâchés de voir que des médecins qui paroiſſent avoir du talent, l'aient employé à mettre au jour une pareille production.* En ſouſcrivant à cette juſte déciſion, nous devons à la vérité de dire, que l'édition que nous annonçons, par les corrections & les augmentations qu'on y a faites, approche, le plus qu'il eſt poſſible, du genre de perfection dont cette ſorte d'ouvrage puiſſe être ſuſceptible.

Les additions conſidérables que le deſir de perfectionner celui-ci a fait faire, a forcé d'en détacher la partie chirurgicale, qui méritoit d'être

traitée séparément, & qui forme elle seule un troisième volume. Cette partie est l'ouvrage de M. *Sue le jeune*, & ce nom est un sûr garant de la confiance qu'on doit aux principes & aux idées qui en font la base.

Floræ Nannetensis Prodromus, *ou Enumération de la plus grande partie des plantes qui croissent aux environs de Nantes. On y en a inséré quelques-unes qui se trouvent en d'autres endroits de la province de Bretagne, dans le Poitou, l'Anjou, & quelques autres lieux que l'auteur a eu occasion de parcourir; par M.* FRANÇOIS BONAMY, *docteur-régent en medecine, & ancien Recteur de l'université de Nantes, doyen de la Faculté, ancien professeur de botanique, médecin de la ville & de santé, de la Société royale de médecine de Paris, de l'Academie royale des sciences d'Angers, & de celle des belles-lettres de la Rochelle, de la Société d'agriculture de Bretagne & de celle de la Rochelle. A Nantes, de l'imprimerie de* Brun; *à Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Augustins, & chez* Durand neveu. *1782, in-8° de 126 pages. Prix 30 s. broché.*

3. Nous n'aurons jamais une histoire générale des plantes complette, que par les indications exactes des *flores* particulières de chaque contrée; celle que nous présente aujourd'hui M. *Bonamy*,

nous offre parfaitement les végétaux de la Bretagne ; elle eſt le réſultat d'intéreſſantes herboriſations & de recherches botaniques d'un très-grand nombre d'années ; car ce ſavant botaniſte n'a pas parcouru en vain les humides vallons, les bois touffus, les montagnes eſcarpées, les côteaux rians de cette riche province. Il a ſouvent contemplé en ſilence la nature qui fait croître l'herbe qui nourrit le bétail, qui ſert à guérir nos maux, & les arbres que la main induſtrieuſe des hommes emploie à ſatisfaire leurs beſoins ou leurs caprices. Aux phraſes de *Tournefort*, M. *Bonamy* s'eſt contenté de joindre les noms individuels du chevalier de *Linné*, un choix des meilleurs ſynonymes extraits des principaux botaniſtes, les noms vulgaires françois, & les endroits où chaque plante croît ſpontanément. Pendant quarante-cinq ans conſécutifs, notre ſavant profeſſeur a fait aſſiduement des leçons publiques de botanique. Il a par là acquis des droits impreſcriptibles à la reconnoiſſance publique. Parmi les plantes rares qui ſe trouvent aux environs de Nantes, nous remarquerons les ſuivantes : *Frankenia hirſuta*, L. *Frankenia levis*, L. *Ulex anglica*, L. *Lindernia pixidaria*, L. *Magnolia grandiflora*, L. *Oxalis corniculata*, L. *Illecebrum verticillatum*, L.

Dans le nombre des obſervations utiles de M. *Bonamy*, nous rapporterons les trois ſuivantes : 1°. le *Carnilles*, appelé par *Linné*, *Cucubatus olites*, eſt un remède recommandable contre la rage ; il faut pour cela infuſer cette plante dans du vin, & y ajouter un peu de thériaque : 2°. Le *Lichen pixidatus*, L. s'emploie en infuſion théiforme contre la coqueluche & la toux convulſive des enfans : 3°. le *blé de vache*, (*Melampyrum pratenſe*, L.) produit le plus excellent beurre du lait des vaches qui en ſont nourries.

Une faute qui a échappé dans les *errata*, est page 105. *Cyperula*, il faut lire *Asperula.*

NOUVELLES.

4. Depuis Aristote jusqu'à nos jours, on étoit convenu de regarder la terre, l'air, l'eau & le feu, comme des substances élémentaires. Aujourd'hui, la Physique & la Chimie se réunissent pour leur enlever le caractère de simplicité dont on les croyoit doués, & les ranger dans la classe des corps composés. M. *Lavoisier* est un des premiers qui ait soupçonné cet état de composition dans les élémens, ou plutôt qui se soit occupé de le démontrer. Une suite d'expériences qu'il avoit entreprises avec M. *Bucquet*, dès 1777, lui fit naître cette opinion. Il fut frappé de voir que la combustion de l'air inflammable obtenu de la dissolution du fer par l'acide vitriolique, combustion faite dans des vaisseaux fermés, ne donnoit aucun indice ni d'air fixe, ni d'acide. M. *Cavendish*, de son côté, avoit remarqué en Angleterre, qu'en brûlant de l'air inflammable dans des vaisseaux fermés, il déposoit sur les parois une portion d'humidité sensible. M. *Lavoisier* & M. *de la Place* s'occupèrent de suivre ces expériences, & y invitèrent plusieurs membres de l'Académie. Ces Physiciens firent brûler, sous une cloche de verre plongée dans le mercure, un mélange de trente pintes d'air inflammable & de quinze d'air déphlogistiqué; l'intérieur de la cloche ne tarda pas à s'obscurcir; bientôt après on distingua des gouttelettes d'eau qui coulèrent le long du vase, & vinrent se réunir à la surface du mercure. Il en résulta cinq gros, ce qui répondoit à-peu-près au poids des deux airs réunis. Cette eau étoit aussi pure que l'eau distillée. M. *Monge* s'occupoit dans le même temps des mêmes expé-

riences : nous ne décrirons point les appareils qui ont été imaginés de part & d'autre ; ils ne tarderont point à être connus des Physiciens. Cette expérience étant constatée, comme elle l'est, par MM. *Lavoisier*, *de la Place*, *Cavendish* & *Monge*, qui tous ont obtenu à Paris, à Londres & à Mezières, les mêmes résultats, il est difficile de se refuser à cette conséquence, que l'eau obtenue dans la circonstance dont il s'agit, est de l'eau artificielle & formée de toute pièce ; & que les parties constituantes de ce fluide sont l'air inflammable & l'air déphlogistiqué, moins la portion de feu qui s'est dégagée pendant la combustion. Toutefois M. *Lavoisier*, avant d'établir rigoureusement une proposition aussi éloignée des idées reçues, a cru devoir employer la voie de la décomposition, c'est-à-dire, que dans l'expérience que nous venons de faire connoître, ce Chimiste a réellement composé de l'eau : nous allons maintenant le voir la décomposer. Il a pris à cet effet de la limaille de fer & de l'eau ; il est résulté de ce mélange, dégagement d'air inflammable & absorbtion par la chaux de fer, d'air déphlogistiqué. Nous passons sur les détails de cette expérience, dont le résultat est que l'eau se décompose en deux substances distinctes, en air inflammable qui se dégage, & en air déphlogistiqué, qui, par son union avec la limaille de fer, la convertit en chaux. En conséquence, si la combustion de l'air inflammable & de l'air déphlogistiqué donnent de l'eau pure ; si d'une autre part l'eau se convertit en ces deux espèces d'air, on est presque invinciblement conduit à conclure que l'eau n'est point une substance simple, un élément proprement dit, comme on l'avoit toujours pensé, mais bien un corps composé & une modification de l'air ; en sorte que l'air & l'eau ne seroient intrinséquement

qu'un ſeul & même élément. Cette ingénieuſe théorie peut donner la ſolution de nombre de phénomènes juſques à préſent inexplicables. Nous ne ſuivrons point M. *Lavoiſier* dans l'application qu'il en fait à la décompoſition des corps en général, à la diſſolution & à la calcination des métaux, à la fermentation, à la végétation, &c. Ce Chimiſte préſume que la décompoſition de l'eau fournit dans la fermentation la portion d'air inflammable qui conſtitue la partie vineuſe, & dans la végétation celle qui rend les végétaux combuſtibles. On conçoit combien eſt vaſte le champ qu'ouvre cette théorie; & M. *Lavoiſier* aura, à la reconnoiſſance des ſavans, des droits égaux à ceux de l'illuſtre *Hales*, s'il pourſuit ces travaux importans avec le zèle & l'activité dont il eſt ſuſceptible.

De l'Electricité des végétaux, ouvrage dans lequel on traite de l'électricité de l'atmoſphère ſur les plantes, de ſes effets ſur l'économie des végétaux, de leurs vertus médico & nutritivo-électrique, & principalement des moyens de pratique de l'appliquer utilement à l'agriculture, avec l'invention d'un électro-végétomètre, avec fig. en taille-douce; par M. l'abbé BERTHOLON, de S. Lazare, profeſſeur de phyſique expérimentale des Etats généraux de la province de Languedoc; des Académies royales des Sciences de Montpellier, Béziers, Lyon, Marſeille, Nîmes, Dijon, Rouen, Toulouſe Bordeaux, Villefranche, Rome, Madrid, Heſſe-

Hombourg, &c. A Paris, chez Didot le jeune, *quai des Auguſtins, in-8° de 468 pages. Prix 5 liv. 5 ſ. br.*

5. M. l'abbé *Bertholon*, frappé du rôle important que la matière électrique joue dans l'univers, & voulant approfondir ſes opérations dans les différens ſyſtêmes d'êtres qui le compoſent, avoit déja examiné cet agent puiſſant relativement aux corps vivans, dans ſon traité de l'*Electricité du corps humain en état de ſanté & de maladie.* (*V. vol. liv. pag. 467.*); il examine dans l'ouvrage que nous annonçons l'influence de l'électricité ſur les végétaux. Cet ouvrage peut être regardé comme une ſuite du premier, & complette l'électricité des corps organiſés ; car les principes établis par rapport au corps de l'homme, peuvent être appliqués aux animaux des différentes familles qui forment ce règne. Il eſpère, en donnant bientôt l'*Electricité des minéraux*, montrer comment on peut ſaiſir la chaîne des rapports qui uniſſent les différens êtres, & former par là un traité complet de l'*Electricité appliquée aux trois règnes de la nature.*

L'auteur, pour donner un corps de doctrine complet ſur l'électricité des végétaux, a raſſemblé & préſenté ſous un même point de vue toutes les obſervations & toutes les expériences qui avoient été faites ſur cette matière ; ce qui forme un enſemble auſſi inſtructif qu'intéreſſant. Il auroit pu cependant donner plus de préciſion à ſon ouvrage, en ſupprimant des détails de choſes très-connues ; & les preuves ſur leſquelles ſes principes ſont établis, n'en auroient eu que plus de force. Il auroit pu ſe diſpenſer de prouver l'exiſtence du fluide électrique dans l'atmoſphère ; fait connu, & ſur lequel il n'y a plus de doute, ainſi que

que ſur l'analogie qui ſe trouve entre les végétaux & les animaux. Les rapports & les qualités communes qui uniſſent ces deux ordres d'êtres, ont été aſſez bien démontrés, pour n'avoir plus beſoin de preuves. L'auteur, au lieu de ſe contenter du fait, ſe laiſſe quelquefois entraîner pour l'expliquer, à des raiſonnemens qui doivent néceſſairement devenir arbitraires & vagues. Tel eſt celui qu'il fait pour expliquer l'influence du fluide électrique ſur la fluctuation de la ſève, que quelques phyſiciens regardent comme une circulation ſemblable à celle du ſang dans les animaux. Cette oſcillation de la ſève, ſelon M. l'abbé *Bertholon*, eſt très-conforme au mouvement naturel de la matière électrique, qui n'eſt point un mouvement de tourbillon, mais un mouvement en ligne droite. Mais on pourroit lui dire que le fluide électrique accélère auſſi le mouvement des liqueurs dans les animaux, & ce mouvement eſt circulaire. On ſent combien une cauſe qu'on applique à des effets ſi différens, devient précaire. Le redreſſement de la radicule & de la plantule dans le ſein de la terre, produit par cette même direction du fluide électrique, eſt auſſi expliqué d'une manière purement hypothétique.

Malgré ces légers défauts, l'ouvrage de M. l'abbé *Bertholon* eſt fait pour piquer la curioſité des perſonnes qui cultivent les ſciences. Il eſt écrit avec beaucoup de clarté & de méthode. L'humanité lui devra ſur-tout d'avoir le premier dirigé vers un objet utile, une branche de la phyſique qui n'avoit juſqu'à préſent fourni matière qu'aux ſpéculations ſtériles des ſavans. L'agriculture, cet art qui eſt le ſoutien de tous les autres, ne peut que puiſer dans les idées de M. l'abbé *Bertholon* des lumières capables d'avancer conſidérablement ſes progrès. Voici quel eſt l'ordre dans lequel cet auteur les a enchaînées.

Après avoir prouvé l'existence du fluide électrique dans l'atmosphère, M. l'abbé *Bertholon* s'attache, dans la première partie de son ouvrage, à démontrer l'influence de l'électricité de l'atmosphère sur les végétaux. Il la prouve par l'analogie que ceux-ci ont avec les animaux, qui sont manifestement soumis à l'influence de l'électricité; par les effets dépendans de la nature des fluides qui pressent en tout sens les corps qui y sont plongés, & qui tendent continuellement à se mettre en équilibre. L'électricité étant un fluide actif, pénétrant & analogue au feu, doit puissamment influer sur les végétaux. En effet, les météores qui sont des phénomènes d'électricité, modifient sensiblement les végétaux. Plusieurs observations prouvent que dans les années où le tonnerre gronde plus souvent, la végétation prospère davantage. L'influence de la pluie sur les plantes vient de l'électricité de l'atmosphère, qui leur est transmise par l'eau pluviale; car la pluie est une matière anélectrique, qui communique & transmet l'électricité aux végétaux. La neige & la grêle n'étant que des gouttes de pluie, produisent les mêmes effets. Les brouillards mêmes n'étant que de l'eau dans un état d'expansion, sont très-propres à servir de véhicule à l'électricité de l'atmosphère. Les tremblemens de terre, les trombes, les aurores boréales, qui sont le produit de la matière électrique, ont toujours un effet avantageux aux plantes: enfin, l'auteur établit l'influence de l'électricité atmosphérique sur les végétaux par leur structure & leur organisation, qui les rendent capables d'absorber avec l'air & l'eau la matière électrique, & par l'électricité qu'on observe dans les végétaux soumis à l'électricité artificielle, qui, d'après les expériences & les observations des physiciens, est démonstrativement la même que l'électricité de l'air.

La ſeconde partie de l'ouvrage de M. l'abbé *Bertholon* eſt deſtinée à faire voir toute l'étendue de l'influence de l'électricité atmoſphérique ſur les plantes, en préſentant les divers rapports qu'elle a avec l'économie végétale. L'auteur rapporte les expériences de M. l'abbé *Nollet*, qui prouvent que des graines électriſées germent plus tôt que les autres ; expériences analogues à celles de quelques phyſiciens ſur les œufs des animaux, & particulièrement des inſectes. Lorſqu'on les électriſe, ils ſont plus tôt éclos que ceux qui n'ont pas été ſoumis à cette opération. Il fait voir que l'électricité atmoſphérique a une pareille influence ſur l'accroiſſement des végétaux, ſur la production de leurs tiges, de leurs rameaux & de leurs feuilles, dont le développement ſuppoſe & entraîne celui des fleurs & des fruits. La multiplication des branches, & par conſéquent des feuilles, des fleurs & des fruits, ſont encore des effets de l'électricité naturelle. La végétation eſt plus vigoureuſe dans les lieux qu'on regarde comme ſujets à une électricité plus abondante, tels que ceux qui ſont près des volcans, comme Naples & ſes environs ; & en effet, les matières volcaniques ſont très-électriques.

L'électricité de l'atmoſphère augmente ſenſiblement, ſelon M. l'abbé *Bertholon*, la tranſpiration des plantes. Les trachées ou les organes de la reſpiration des végétaux, abſorbent néceſſairement avec l'air la matière électrique répandue dans l'atmoſphère : c'eſt cette matière qui anime le mouvement de la ſève, & préſide à la nutrition, à l'accroiſſement, aux ſécrétions & à la reproduction des végétaux. Les mouvemens communs des plantes, tels que la direction & le redreſſement de la radicule & de la plantule dans le ſein de la terre, ainſi que la direction & le re-

dreſſement des tiges & des branches, ſont l'ouvrage de l'impulſion du fluide électrique: c'eſt à cette cauſe que l'auteur rapporte auſſi les mouvemens particuliers de certaines plantes, telles que les plantes héliotropes, dormeuſes, les ſenſitives, &c. Enfin, il fait voir que l'influence de l'électricité s'étend ſur l'odeur, ſur la couleur des végétaux, & juſques ſur les terres végétales, & que les vertus nutritives & médicales des plantes dépendent de la plus ou moins grande quantité de matière électrique qui entre dans leur conſtitution; car cette matière eſt, ainſi que l'air & l'eau, un des principes conſtituans des végétaux, dans leſquels elle ſe trouve, comme eux, dans un état de fixité.

M. l'abbé *Bertholon* commence la troiſième partie de ſon ouvrage par une réflexion qui eſt très-juſte, & très-propre à faire ſentir le prix de ſon travail. *Les plus brillantes ſpéculations*, dit-il, *ſi elles ne peuvent être ramenées à des objets d'utilité, ne dédommagent jamais des peines qu'elles coûtent. Le but des ſciences eſt de ſe rapprocher des beſoins de l'homme, ces beſoins toujours impérieux & ſans ceſſe renaiſſans.* Pour ſe conformer à ce but, M. l'abbé *Bertholon* ayant réfléchi que s'il y a quelquefois ſurabondance de fluide électrique dans l'atmoſphère, quelquefois il n'y en a pas aſſez, & que cet excès ou ce défaut étant funeſtes à la végétation, a cherché les moyens de corriger la nature dans ſes écarts.

Pour remédier au défaut d'électricité, M. l'abbé *Bertholon* preſcrit d'élever dans le terrain qu'on veut féconder, un appareil nouveau qu'il a imaginé, & qu'on peut appeler *électro-végétomètre.* Par ce moyen, qui eſt analogue aux para-tonnerres, on ſoutire le fluide électrique de la partie ſupérieure de l'atmoſphère, pour le conduire dans

le champ qu'on veut fertiliser. Il conseille aussi de communiquer à l'eau contenue dans les réservoirs pour les arrosemens, le fluide électrique, par le moyen d'une bonne machine électrique.

Pour remédier à l'excès d'électricité, M. l'abbé *Bertholon* propose deux moyens; l'un consiste à mouiller les plantes en jettant sur elles une grande quantité d'eau ordinaire, parce que l'eau, étant un excellent conducteur du fluide électrique, le transmet dans le sein de la terre; le second moyen est de planter près des végétaux qu'on veut débarrasser d'une quantité surabonadnte de fluide électrique, des pointes métalliques qui puissent transmettre ce fluide dans la terre.

M. l'abbé *Bertholon* se sert encore de l'électricité pour tuer les insectes nuisibles à la végétation. Il croit que la commotion électrique est le meilleur moyen pour les détruire. Outre le mal que les insectes font aux plantes, elles ont des maladies comme les animaux. Il se forme chez elles des engorgemens de la sève, dont il résulte diverses affections dont l'électricité bien appliquée, peut, selon M. l'abbé *Bertholon*, être un puissant remède.

C'est à l'expérience & au temps à décider si les idées de M. l'abbé *Bertholon* ne sont point illusoires. En attendant, nous croyons pouvoir dire que son ouvrage est digne de l'attention des savans, & mérite sur-tout celle des agriculteurs, par les nouvelles vues qu'il peut leur donner. C'est un monument érigé pour l'utilité des hommes; son auteur par conséquent a des droits à leur reconnoissance.

Météorologie appliquée à la médecine & à l'agriculture, ouvrage qui a remporté le

prix au jugement de l'Académie impériale & royale des Sciences & Belles-Lettres de Bruxelles, le 12 octobre 1778, sur le sujet proposé en ces termes : Décrire la température la plus ordinaire des saisons aux Pays-Bas, & en indiquer les influences, tant sur l'économie animale, que végétale ; marquer les suites fâcheuses que peuvent avoir des changemens notables dans cette température, avec les moyens d'y obvier ; *par M.* RETZ, *docteur en médecine à Arras. On y a joint le Traité du nouvel hygromètre comparable du même Auteur, qui n'avoit pas encore été publié, avec figures. A Paris, chez* Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de chirurgie, vol. in-8° de 248 pages. Prix 3 liv. 12 s. br.*

6. Il seroit à desirer que toutes les provinces fussent examinées sur le même plan que celle qui est le sujet de cette dissertation. L'auteur y discute avec autant de sagacité que de science, tout ce qui peut avoir quelque influence sur la santé de ses habitans & sur la nature de ses productions ; car, en cherchant à déterminer les effets de la température des saisons la plus ordinaire aux Pays-Bas, il a été dans la nécessité d'examiner toutes les autres causes qui se combinent avec celle-là, pour en mieux voir les résultats. Telles sont les tempéramens des hommes, leurs mœurs, leurs alimens, leurs boissons, leurs occupations, &c.

M. *Retz* a divisé son ouvrage en quatre parties; il cherche dans la première quelle est la tempéra-

ture la plus ordinaire des ſaiſons aux Pays-Bas. La méthode qu'il a employée pour parvenir à ce but, conſiſte à combiner les obſervations météorologiques faites en différens endroits de la circonférence des Pays-Bas, pour en tirer des réſultats applicables par une réduction moyenne à chacun des endroits de tout le climat. Il réſulte des calculs de l'auteur, que ſuivant le rapport du baromètre, la conſtitution de l'atmoſphère des Pays-Bas eſt variable dans toutes les ſaiſons, principalement dans l'hiver, le printemps & l'automne. Le thermomètre démontre que le printemps y eſt preſque toujours un ſecond hiver, qui dure quelquefois juſqu'en juillet, & pendant lequel il gèle dans la plupart des nuits. L'été y eſt moins chaud que dans la plupart des autres climats de l'Europe, & il dure rarement plus de deux mois. Il conſte, par les obſervations de l'hygromètre & de l'udomètre, qu'à l'exception du temps des grandes chaleurs, l'humidité eſt générale dans toutes les ſaiſons; que dans le printemps, la ſomme totale des degrés de ſéchereſſe eſt fort inférieure à celle des degrés d'humidité; que dans l'hiver, celle-ci domine, & que dans l'automne elle eſt exceſſive. Quant à l'état du ciel, le plus grand nombre des jours d'une même conſtitution pendant trois ſaiſons, le printemps, l'automne & l'hiver, eſt celui des jours de *temps couvert* ou chargé de nuages, & ſouvent la même conſtitution a lieu pendant la plus grande partie de l'été. D'après ces réſultats, il eſt démontré que la température la plus ordinaire des ſaiſons aux Pays-Bas, eſt variable, froide & humide.

Dans la ſeconde partie, l'auteur examine quelles ſont les influences de la température des ſaiſons la plus ordinaire aux Pays-Bas ſur l'économie animale, & les ſuites fâcheuſes que peuvent avoir

des changemens notables dans cette température. Cette partie n'eſt pas traitée avec moins de profondeur que la précédente. Les obſervations intéreſſantes de M. *Boucher* ſur le climat qu'il habite, devoient naturellement être d'un grand ſecours à M. *Retz*. C'eſt en effet d'après les obſervations de ce ſavant médecin, que notre auteur fait voir les ſuites fâcheuſes de l'excès de légéreté de l'atmoſphère. M. *Boucher* a obſervé qu'après une deſcente conſidérable du mercure dans le baromètre, les apoplexies & les morts ſubites étoient toujours plus fréquentes que pendant l'élévation ordinaire du mercure dans cet inſtrument. Le réſultat de la diſcuſſion de M. *Retz* dans cette partie de ſon ouvrage, eſt que cette conſtitution *variable, humide, froide* des Pays-Bas, y rend les habitans ſujets à quatre eſpèces de maladies épidémiques; 1°. aux apoplexies, aux aſphyxies & aux morts ſubites, qui ſont les ſuites des variations du poids de l'atmoſphère; 2°. aux maladies inflammatoires, lymphatiques & catarrheuſes, qui réſultent de l'influence du froid; 3°. aux rhumatiſmes aigus, aux catarrhes rhumatiſans, qui ſont l'effet de l'humidité unie à la froidure, & aux maladies colliquatives qui ſuccèdent aux grandes pluies; 4°. enfin, aux affections putrides vermineuſes, exanthémateuſes-malignes, gangreneuſes, carbonculeuſes, peſtilentielles, qui ſont les ſuites de la communication des miaſmes par le moyen de l'humidité. Il faut ajouter aux maladies de la troiſième eſpèce, les fièvres bilieuſes qui paroiſſent cauſées par les vapeurs que la terre tranſpire.

L'auteur s'occupe dans la troiſième partie, des moyens d'obvier aux ſuites fâcheuſes de la température la plus ordinaire des ſaiſons aux Pays-Bas, & des changemens notables dans cette température. La concluſion des raiſonnemens de

M. *Retz* fur ce point, eft *qu'on ignore les moyens de remédier & d'obvier aux fuites fâcheufes des variations du poids de l'atmofphère ; que l'importance de la matière & le zèle des médecins phyficiens qui illuftrent notre fiècle, tout donne lieu de croire que le voile qui nous cache cette partie importante de la thérapeutique & de l'hygiene, ne tardera pas à être levé.* Quant *aux autres maladies populaires qui procèdent de la température variable, froide & humide, elles reconnoiffent, pour leurs plus puiffans remèdes, fi elles font aiguës, les apéritifs, les ftimulans, les anti-feptiques, appropriés aux circonftances, & fur-tout l'expectoration ; & fi elles font chroniques, les échauffans & les toniques, pourvu qu'ils ne foient pas fpiritueux, s'ils doivent être employés intérieurement. Il faut fe défier des faignées dans toutes les maladies qui attaquent les habitans des Pays-Bas, qui en abufent trop fouvent.*

Quant aux influences de la température des faifons aux Pays-Bas fur la végétation, & aux fuites fâcheufes que peuvent avoir des changemens notables dans cette température dont il s'agit, l'auteur, dans fa quatrième partie, n'en augure pas auffi mal que de l'influence de cette même température fur l'économie animale. Il penfe que la plupart des propriétés de l'atmofphère, qui conftituent la température la plus ordinaire des faifons aux Pays-Bas, font favorables à la végétation ; que les quatre principales maladies des bleds, favoir, la rouille, la coulure, la nielle, le charbon, qui font attribuées pour la plupart à l'influence des températures femblables à celle qui domine dans les Pays-Bas, font en général plus rares & moins préjudiciables dans ces pays qu'ailleurs ; & que l'ergot qui attaque ordinairement le feigle, & dont on accufe en grande partie l'humidité, eft auffi fort rare dans les Pays-Bas.

Tel eſt le précis de l'ouvrage de M. *Retz*, qui mérite d'être lu par les diſcuſſions profondes dont il eſt rempli, & que nous n'avons pu rapporter & mettre ſous les yeux de nos lecteurs.

Culture de la groſſe Aſperge, dite de Hollande, *la plus précoce, la plus hâtive, la plus féconde & la plus durable que l'on connoiſſe; Traité qui préſente les moyens de la cultiver avec ſuccès en toutes ſortes de terres; par M. FILLASSIER, des Académies d'Arras, de Lyon, de Marſeille, & correſpondant de celle de Toulouſe; nouvelle édition. A Amſterdam, & ſe trouve à Paris, chez* Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, 1784. Prix broché 1 liv. 4 ſ.*

Comme il n'eſt pas aiſé d'avoir du véritable plant de la groſſe aſperge, M. *Fillaſſier* avertit les amateurs qu'il en fait cultiver dans un excellent terrain, à Clamart-ſous-Meudon, près de Paris, & qu'il ne coûtera que 15 liv. le millier, pris dans la pépinière. Ceux qui voudront s'en procurer, ſont priés d'adreſſer de bonne heure chaque année leurs lettres, *franches de port*, au libraire qui vend cette brochure.

AVIS.

COURS D'ÉLECTRICITÉ;

Par M. ALPHONSE LEROY, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris,

&c. & M. BIANCHI, démonſtrateur de physique.

L'étude de l'électricité eſt attrayante & curieuſe : elle explique les grands phénomènes de la nature ; néanmoins l'admiration s'épuiſe ; le beſoin réclame, & l'on cherche dans un des reſſorts du monde un remède à nos infirmités. Mais pour qui ne connoît pas les dédales multipliés de la machine humaine, que de tentatives incertaines ! que d'eſſais inutiles ! que d'expériences illuſoires & dangereuſes ! L'électricité ſans doute ſeroit bientôt ramenée à notre utilité particulière, ſi ceux qui ſont deſtinés, par la nature de leurs études, de leurs connoiſſances & de leurs occupations, à en diriger l'application, après avoir médité, combiné une immenſité d'expériences, & recherché des lois fondamentales, s'uniſſoient à ceux qui ſont leur travail principal de l'art de ces mêmes expériences. C'eſt d'après de telles vues que nous nous propoſons d'offrir, dans un ordre ſuivi, les expériences les plus intéreſſantes, la théorie la plus probable & l'application la plus avantageuſe de l'électricité. Ce Cours offrira le tableau des connoiſſances principales & nouvelles en ce genre. Il préſentera cette ſcience dans ſes rapports avec la phyſique & la médecine. M. *Bianchi* préſentera l'expérience, & M. *Alphonſe Leroy* en développera la théorie. On verra les principales machines deſtinées à produire l'électricité ; ent'autres, celle de *Nairne* & celle de M. *de Walckers*, qui produit, ſans le concours du verre, des effets plus grands que tous ceux juſqu'ici connus. Nous tâcherons de porter quelque clarté dans tout ce qu'on a dit des conducteurs & des iſolateurs, & de déterminer la modification différente de l'électricité poſitive & négative.

Comme le verre joue le plus grand rôle dans l'électricité, il sera établi une chaîne, un ordre naturel entre des phénomènes, en apparence contradictoires. Il sera prouvé que les atmosphères électriques raréfiées passent à travers le verre; que, lorsqu'elles sont condensées, elles n'y passent pas, à moins de circonstances accessoires. Seront expliqués les phénomènes de l'attraction & de la répulsion. Nous considérerons les atmosphères électriques & leurs effets, tant sur les corps qui y sont plongés, que sur ceux qu'on en retire; nous verrons ce que produit la pression de ces atmosphères, & leur accroissement lorsqu'elles passent à travers des corps conducteurs; nous oserons sur cette matière importante, délicate & difficile, relever des erreurs accréditées. Après avoir offert les fuges électriques mises en jeu par des atmosphères, on verra un carillon qui ne peut être mis en jeu par aucun des moyens connus, ce qui confirmera la théorie établie.

Nous passerons aux atmosphères raréfiées, surtout dans le vide : nous les examinerons condensées, dans les étincelles, dans les aigrettes & dans les points lumineux : nous verrons comment l'électricité se comporte avec les vapeurs, & comment on peut, par leur moyen, électriser différemment les parties différentes d'un même appartement. Les phénomènes de la bouteille de Leyde, du tableau magique & de l'électrophore seront expliqués. Différens excitateurs produiront des effets différens. Viendront les expériences sur les pointes; & comme milord *Mahon* en a mis la théorie dans tout son jour, on suivra ses travaux, on exposera tous ceux de ce savant physicien sur le coup de retour, une des plus belles découvertes de la physique moderne. On considérera les batteries, leurs effets, tels que la

fonte des métaux & leur revivification, on développera les conditions requiſes pour que l'électricité enflamme certains corps. Paſſant à la lumière de l'électricité, il ſera prouvé que les différentes couleurs de l'étincelle électrique ne ſont dues qu'à des réfrangibilités différentes. On rendra quelques corps tout phoſphoriques. On conſidérera la cauſe de l'accélération des fluides dans les tubes capillaires électriques. On fera monter, par l'électricité, le thermomètre à pluſieurs degrés.

Nous traiterons de l'application de l'électricité à l'économie animale. Nous établirons une diviſion nouvelle du corps humain; nous verrons les différens rapports de l'électricité à ces différentes parties conſtituantes, & ce qu'on doit penſer de l'analogie des nerfs avec ce fluide. Un phénomène électrique eſt délayé & dans la nature, & dans notre économie, dans tant d'autres phénomènes, qu'il eſt bien difficile de ne pas tomber en erreur quand on ne s'attache qu'à un ſeul point de vue.

Seront démontrées les manières différentes d'appliquer l'électricité au corps humain, ainſi que le danger des commotions. On donnera une méthode nouvelle de donner un bain électrique très-actif; une autre méthode également inconnue en France de diriger l'électricité par de fortes aigrettes non piquantes, ſur des organes infiniment ſenſibles, tels que les yeux, la membrane pituitaire & des plaies, &c.; enfin le moyen d'électriſer différemment différentes parties. Sera établie l'importance de préparer les malades à l'adminiſtration de ce remède, ainſi que les cas où il peut être employé, ceux où il eſt inutile, & ceux où il eſt nuiſible.

Les influences de l'atmoſphère à l'approche des orages ſur des êtres foibles, ſeront conſidé-

rées, ainſi que l'effet de ces mêmes orages ſur quelques animaux, & même ſur les vers à ſoie; & nous propoſerons un moyen pris dans l'électricité, de les préſerver de leur influence funeſte. Ce Cours ſera terminé par un apperçu ſur l'électricité du globe, ſur la formation des orages, & par les expériences propres à confirmer l'avantage des moyens connus de s'en préſerver.

Toutes ces matières ſeront traitées au moins en ſix Séances.

Nous commencerons ſamedi 20 mars à onze heures & demie du matin; nous répéterons la même leçon le ſoir à ſix heures & demie; nous continuerons les mercredi & ſamedi de chaque ſemaine. Ceux qui ſe propoſeront de ſuivre ce Cours, s'adreſſeront à M. *Bianchi*, phyſicien, rue Saint-Honoré, n° 252, au deſſus de la rue de l'Echelle, qui leur remettra un billet d'entrée pour la ſomme de 24 liv.

Ce Cours ſe fera en une grande ſalle, rue Saint-Nicaiſe, n° 8.

Phytonomatotechnie univerſelle ; c'eſt-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères ; par M. BERGERET, *ſeptième Cahier, fév. 1784.*

Le ſeptième Cahier de cet intéreſſant ouvrage, contient les figures des plantes ſuivantes : *Clavaire coralloïde*, L. *Pezize corne d'abondance*, L. *Bolet bigarré*, L. *Bolet ſubéreux*, L. *Agaric chanterelle*, L. *Agaric bulbeux*, L. *Hypne prolifère*, L. *Héliotrope d'Europe*, L. *Alleluya jaune*, L. *Muflier majeur*, L. *Hellebore noir*, L. *Lampette dioïque*, L.

Cet Ouvrage ſe diſtribue tous les deux mois

par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de defcription.

On foufcrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin; DIDOT le jeune, quai des Auguftins; POISSON, cloître Saint-Honoré.

La foufcription pour le papier de Hollande par année, ou pour fix cahiers, eft de 108 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons annoncé dans les premiers cahiers de cet intéreffant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviij, pag. 559, — vol. lix, page 477, — vol. lx, pag. 191 & 393.

Nos 1, 3, M. WILLEMET.
2, 5, 6, M. ROUSSEL.

Fautes à corriger dans le cahier de décembre dernier.

Page 545, ligne 1, de la Roche, *lifez* Doublet.
Page 577, ligne 20, incifai, *lifez* infiftai.
Page 608, ligne 18, phyficlen, *lifez* phyficien.
Page 610, ligne 9, fupprimez le *ne*.
Page 613, ligne 17, Gesfchrift, *lifez* Gefchichte.
Ibid. ligne 17, darmit, *lifez* damit.
Ibid. ligne 26, 32, 34, Gottleb; *lifez* Gottlieb.
Page 618, ligne 22, diétectique, *lifez* diététique.
Page 619, ligne 3, *theoriticæ*, lifez *theoreticæ*.

Janvier 1784.

Page 77, ligne 25, flan, *lifez* flau.
Page 82, ligne 24, vol. 8, in-12, *lifez* 2 vol. in-8°.
Page 84, ligne dernière, bemorrhée, *lifez* amenorrhée.

Février 1784.

Page 165, ligne 24, de placenta, *effacez* de.
Page 188, ligne 6, *Marun*, lifez *Marum*.

TABLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'Avril 1784. A Paris, ce 24 Mars 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MAI 1784.

LETTRE DE M. ROUSSEL,

Professeur en médecine de l'université de Caen; à M. DUMANGIN, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & médecin de la Charité.

Vous avez inséré, Monsieur, dans le cahier de février 1781, un extrait de ma dissertation sur les dartres; on n'a point fait mention des fautes multipliées d'impression qui se trouvent dans ma dissertation, dont chaque chapitre, qui durant quelque temps,

a tenu lieu de thèſes à nos candidats, ſortoit le plus ſouvent de deſſous la preſſe, ſans qu'on m'en eût auparavant communiqué l'épreuve.

Mais votre Extrait, Monſieur, préſente une critique beaucoup plus importante; il agit des mépriſes dans leſquelles je dois être tombé, & principalement d'une omiſſion qu'on ne devoit pas attendre dans des recherches que vous avez jugées auſſi étendues qu'intéreſſantes.

En faiſant cette critique, vous n'avez eu d'autres vues que celles de rendre mon travail plus utile au public; mais, pour parvenir plus ſurement à votre but, je me flatte que vous ne vous refuſerez pas à étendre davantage vos réflexions, & à contribuer par vos lumières à rectifier mon jugement ſur la nomenclature, les principes & le caractère des dartres.

De mon côté, je vais expoſer ici les principales idées qui ont ſervi dans le plan de cet ouvrage, relativement à la manière dont il a été exécuté, afin que de l'enſemble de vos réflexions & de ces idées, il réſulte de nouveaux éclairciſſemens ſur les objets qui ont fixé votre attention.

« Le premier inconvénient de cette diſſertation, dites-vous, eſt d'avoir embraſſé trop d'objets, ou plutôt d'avoir peu exactement déterminé la difficulté principale, qui conſiſtoit à ſavoir s'il exiſte un vice dar-

treux *ſui generis*, indépendamment de toutes les éruptions particulières qui prennent le maſque des dartres. Quel eſt ſon diagnoſtic ? ... »

Qu'il me ſoit permis d'obſerver à cet égard, 1° que cette queſtion eſt bien différente, en tous ſes points, de celles propoſées par le collège des médecins de Lyon, & qui conſiſtoient à déterminer, « Qu'elles ſont les différentes eſpèces de dartres ? quels en ſont les différens principes ? quels ſont les moyens de les diſtinguer ? quelles ſont les maladies internes que les vices dartreux produiſent ? à quels ſymptômes peut on les reconnoître ? comment peut-on combattre ces différens principes dans leurs différens états (*a*) ? » 2° Qu'un auteur, en ce genre, ne doit jamais s'écarter du ſujet qu'il a à traiter, autrement il paſſeroit les bornes du concours, & ſon travail ſeroit au moins en pure perte ſous ce rapport (*b*) ; enfin,

---

(*a*) Journal Encyclopédiq. mois de déc. 1774.

(*b*) Pour que la ſolution d'une queſtion miſe au concours ſoit rendue d'une manière ſatisfaiſante, il faut, avant tout, que l'auteur ait bien médité ſur le ſujet qu'il a à traiter ; il faut qu'il tâche de ſaiſir les apperçus de celui qui a propoſé cette queſtion, & qu'il ſe garde bien de confondre ſon unique objet avec ceux qui peuvent y avoir plus ou moins de rapport.

J'ajouterai qu'on ne peut choiſir pour juges de

qu'il ne m'étoit permis ni d'étendre, ni de reſtreindre les queſtions propoſées par le collège des médecins de Lyon, qui, dans le Programme de 1774, avoit lui-même, en quelque ſorte, tracé le plan de la diſſertation, & déſigné les différens point de vue ſous leſquels chacune de ces queſtions pouvoit être conſidérée.

Cette obſervation ſur la manière de traiter le ſujet propoſé, eſt ſuivie d'une autre, concernant les Arabes qui ont écrit ſur les dartres, & qui ſont déſignés ſous le nom de Barbares, au §. 42 de la diſſertation; on y a joint quelques doutes ſur la nomenclature des maladies dartreuſes.

Il eſt vrai que l'imprimeur a fait une tranſpoſition dans ces trois mots *Barbari*, *Græci* & *Latini*, cités dans le même paragraphe, puiſque le mot *Barbari* n'eſt placé que le dernier dans l'original: ceci peut s'entrevoir aux §. 47 & 48, où j'ai dit que les premiers

---

ce travail, des hommes très-éclairés, & notamment celui qui a entrevu les difficultés ſur leſquelles il a demandé des éclairciſſemens. D'un autre côté, il ſeroit bon que le nom de l'auteur ne fût point inſéré dans ſon ouvrage pour lequel une épigraphe ſeroit ſuffiſante, afin d'éloigner tout ſoupçon de faveur ou de partialité, que l'habitude ou le commerce entre les ſavans, la confiance quelquefois outrée dans un écrivain, ou l'eſtime particulière, entraînent communément avec eux.

écrits ſur les dartres nous ſont venus des Grecs ; mais où l'on peut voir enſuite que la confuſion ſur les noms des dartres eſt ſurvenue, parce que, parmi les traducteurs de ces ouvrages des Grecs, les uns ont conſervé les noms employés par ceux-ci pour déſigner les dartres en général, ou telle eſpèce de dartre, ou parce que les autres ont altéré ces noms;... que d'autres enfin ſe ſont contentés de nommer ces maladies dans leur langue, ſans avoir aucun égard à l'idiome grec.

Les Romains, dans l'accroiſſement de leur empire, allèrent pendant pluſieurs ſiècles chez les Grecs pour y étudier les arts, & connoître les richeſſes de la Langue grecque; les traductions, & ce ſont les meilleures que les Romains nous aient laiſſée, ſe faiſoient ſous les yeux de leurs maîtres.

Les Perſes, les Arabes, &c. cultivoient à-peu-près dans le même temps, avec ſuccès, la phyſique & la médecine (*a*); les uns & les autres, pour contribuer au progrès des arts, firent également traduire en leur langue les Œuvres des principaux médecins de la Grèce; cette contrée du monde étoit la ſource féconde & le réſervoir gé-

(*a*) Les Perſes, les Egyptiens, les Arabes, connoiſſoient alors pluſieurs remèdes, qu'il paroît que les Grecs ignoroient abſolument dans ce tems.

néral où les nations policées venoient puiſer les connoiſſances les plus ſublimes dans tous les genres. Enfin ces précieux monumens de l'art de guérir, répandus chez les différens peuples, ont été raſſemblés & traduits par les *Latins*.

C'eſt ſur-tout à ces époques marquées par une quantité prodigieuſe & par une étrange variété de traductions en différentes langues, tant des ouvrages qui embraſſoient toute la médecine, que des traités particuliers, qu'on vit naître tant de controverſes dans cet art, & que des querelles littéraires s'élevèrent ſi ſouvent entre les lecteurs & les traducteurs eux-mêmes : chacun y ſoutenoit ſon opinion avec chaleur, chacun ſe pénétroit de la force de ſes raiſonnemens ; mais très-ſouvent des volumes étoient écrits ſans qu'aucun d'eux eût pu atteindre la vérité.

Ainſi les noms des maladies ſe perdirent ou ſe confondirent, il n'en reſta plus que la *phyſionomie* pour nous les faire reconnoître.

Pour éviter la confuſion qui a résulté de ces défauts dans les tableaux des maladies dartreuſes, il eût fallu connoître parfaitement & développer l'énergie des noms adoptés par les Grecs pour ces maladies, comparer les traductions latines avec celles des différens auteurs qui les avoient précédés, faire ſentir les défauts de toutes les

verſions, & aſſigner à chaque eſpèce de dartre le ſeul, ou le premier nom ſous lequel chaque écrivain auroit dû la décrire. Il eût fallu, pour cet effet, marcher à pas égal dans la connoiſſance des différentes langues; car, ſi l'on ſuppoſe les ſciences portées au même degré de perfection chez les différens peuples, les noms adoptés par eux ne pourroient jamais être conſidérés que comme l'expreſſion de leurs idées: quoique très-différens entre eux, ces mots ne repréſenteroient cependant que la même choſe; & ſi j'euſſe déſigné en caractère grec, ſyriaque, &c. ceux qui ſont cités dans ma diſſertation, dès-lors je me ſerois rendu garant de preſque toute la nomenclature des dartres.

Je n'ai pu entrer dans des détails auſſi étendus, n'étant ni aſſez érudit, ni aſſez verſé dans la connoiſſance des différentes langues, dans leſquelles les premiers ou les principaux ouvrages de la médecine ont été écrits ou traduits. Je me ſuis contenté de croire, avec *Galien* (a), que les mots uſités

---

(a) *Sed ſive Aſſyriorum linguæ vocabulum ſit, ab ipſis Aſſyriis res diſcenda eſt cui nomen illud indiderunt, ſivè Perſarum linguæ, aut Indorum, aut Arabum, aut Æthyopum, aut omninò aliorum quorumdam; illos percunctari oportet. Nomen enim ipſum per ſe prolatum, nil indicat.* GALEN. Epiſt. ad THRASIB.

par chaque nation pour exprimer telle ou telle idée, ne peuvent bien être appréciés & rendus que par un génie de la nation elle-même; qui pense que le meilleur moyen d'avoir des versions exactes, est d'interroger ou de consulter chaque auteur Syriaque, Grec, Persan, Indien, Arabe, Latin, &c. sur l'étymologie de ces mots.

Ainsi, j'ai donné une *kyrielle* de noms appropriés aux affections dartreuses; c'est, à mon avis, sous ces noms que chaque auteur, qui m'est tombé sous la main, les a désignées : en cela je me suis moins attaché à leur étymologie, qu'à la description qui les suivoit : je n'ai pu, comme *Galien* & quelques autres l'ont fait, consulter les auteurs vivans sur l'énergie de ces mots; j'ai classé chaque dartre moins d'après son nom, que d'après sa *physionomie*; & lorsque l'histoire de telle espèce de dartre se trouvoit si obscure ou si concise, qu'on ne pût la reconnoître, je la comparois avec les autres espèces de dartres décrites par le même auteur, & les traits saillans dans la description des unes, me faisoient sortir les plus foibles des autres.

J'ai ensuite rapproché ces objets des dartres que j'avois eu occasion de rencontrer, & je n'ai accordé à la nomenclature, qu'autant qu'elle pourra indiquer à ceux qui voudront particuliérement étudier ces ma-

ladies, les endroits où les auteurs m'ont paru traiter de telle eſpèce d'affection dartreuſe ſous la quantité indéterminée de noms différens.

J'ai mis les noms latins à la tête de chaque eſpèce de dartre, parce que nous en avons encore aujourd'hui quelques-unes qui n'ont pas, du moins auxquelles je ne connois point de nom françois particulier; telle eſt entr'autres l'*impetigo*, parce qu'en outre les deſcriptions des dartres *en latin*, m'ont paru plus exactes & beaucoup plus à notre portée, que dans toute autre langue.

Si je me ſuis trompé à cet égard, je ſerois fâché que cette erreur ne fût pas relevée dans un moment ſur-tout où il eſt très-utile qu'elle le ſoit; mais ſi l'hiſtoire que j'ai faite des maladies dartreuſes quadre avec leur nomenclature, un doute établi à ce ſujet me paroît inutile dans cet extrait.

On m'a de plus reproché le nom *Barbari*, dont je me ſuis ſervi pour déſigner une ſecte de médecins qui ont écrit ſur les maladies dartreuſes: « Sont-ce les Arabes, *dit* » *notre rédacteur?* Juſqu'ici nous ne les trou» vons pas déſignés de la ſorte.... Sont-ce » les écrivains modernes ou des derniers » ſiècles? ... La dénomination pourra pa» roître un peu dure. »

Quant à la première queſtion, je ſais qu'on déſigne communément en notre lan-

gue, ſous le nom de médecins Arabes, ceux qui ont écrit en ſyriaque, en perſan, en indien, &c. & qu'on met ordinairement *Avicenne* à leur tête.

Mais ſi l'on examine la choſe de plus près, on voit que *Rhazes* eſt le premier médecin qu'on puiſſe regarder, à proprement parler, comme le chef des Arabes (*a*).

On ſait d'ailleurs qu'*Avicenne* étoit originaire de Perſe; qu'il jouiſſoit de la plus

---

(*a*) Il paroît que *Rhazes* avoit fait rédiger le Corps de la médecine des Arabes, au moins qu'il en avoit raſſemblé les principaux fragmens dans un ouvrage intitulé, *Introductio ad Med. tranſlat. de Arabic. in latin.* auctore GERARDOLAR, quoiqu'en outre il nous ait laiſſé pluſieurs Traités particuliers ſur les maladies; mais on voit par cette Introduction, que la manière d'enſeigner la médecine chez les Arabes eſt bien différente de celle adoptée par *Avicenne* chez les Perſes. Si l'on examine les ouvrages des premiers Arabes, on ne trouve dans leurs traductions que des extraits, & non des verſions entières; il paroît même que leurs éditions dans différens ſiècles, ne diffèrent preſque ſouvent entre elles, que par le nom de l'auteur qui les a données: ainſi les fautes multipliées & répandues dans les Œuvres de *Serapion* ſur la botanique, ont été copiées par les Arabes qui l'ont ſuivi, & ce n'a été particulièrement que vers le XIV[e], le XV[e] & le XVI[e] ſiècle qu'on s'eſt occupé de corriger ces défaúts; encore eſt-il vraiſemblable que ſes Œuvres en contiennent beaucoup.

haute considération auprès du Roi des Perses, qu'il en étoit le secrétaire, & que c'est sous son inspection que différens ouvrages, sur-tout en médecine, furent traduits des Grecs, mais dans la langue la plus cultivée des Perses.

Il est vrai qu'il y a eu plus de médecins Arabes qui ont *traduit*, *décomposé* ou *défiguré Rhazes;* mais la quantité d'autres auteurs de toutes les nations qui ont traduit *Hippocrate*, & ces deux grands hommes, du syriaque, de l'hébreu, du grec, de l'arabe, est beaucoup plus considérable.

Le nom de médecin Arabe a été appliqué trop vaguement à tout traducteur ou commentateur d'*Avicenne*, &c. & la dénomination de médecins Arabes doit paroître étendue beaucoup au-delà de ses bornes.

Quoi qu'il en soit, si j'avois écrit cette dissertation *en françois*, j'aurois peut-être respecté les usages de notre langue, & nommé Arabes, les auteurs que j'ai voulu citer à cette occasion.

Mais cet ouvrage étant écrit *en latin*, j'ai cru devoir y conserver les expressions *des Latins;* & l'on peut appercevoir, en parcourant les écrivains, sur-tout les modernes, que sous ce nom *Barbari* on entend, en général, non-seulement les Arabes, les Perses, les Indiens, &c. mais les

Latins eux-mêmes qui ont traduit les Œuvres d'*Hippocrate*, d'*Avicenne*, de *Rhazes*; & il me ſemble que cette expreſſion a été ſpécialement adoptée pour tous ces auteurs dont le ſtyle étoit dur, difficile (*a*), ou dont les verſions n'étoient pas exactes.

On ne peut, ce me ſemble, rien me reprocher pour la dureté de cette expreſſion, qui paroît avoir été employée pour les raiſons que je viens d'expoſer. Je dirai plus, je

(a) *Arabes autem barbarè, ſpuriè, fœdè in Latium traductos, pharmacopœos potiùs quàm veros experienteſque genuiſſe.* Fernel, Amb. *Indè linguarum diſciplinarumque liberalium densâ per Græciam ac Latium obortâ caligine ad Arabes medicinæ devoluta ſunt ſtudia, quibus excolendis* Avicenna, Rhazes, Haly-Abbas, Alfarabius, Meſne, Avenzoar, Albucaſis, Averrhoes, Serapion, *& alii animum non infeliciter adjecerunt, quod ipſorum teſtantur opera, licèt horrido tranſlata ſtylo.* Hertm. Beyer, *in Mercát.*

Valeſcus Tarentinus, C. Placentinus, N. Florus, M. Gattinaria, & Harculanus *exempla illuſtria, ſtylo tamen horrido conſcripta, & in denſiſſimis eorum commentariis deliteſcentia ad nos tranſmiſerunt, quorum energiam ſapiunt* Mathæus Gradius, Guainerius, Gentilis & Jacobus *uterque.* Zacut. Luſitanus, *Operis auctores.... Liceat ipſius* Avicennæ *verba, quamquam barbarè ſcripta referre, &c.* Leonicenus, *de Morb. Gallic. liber.*

Denique, ſi res ipſas, potiùs quàm ſermonis elegantiam conſideraverit, illud dicere audeat, vel Barbarus Leonicizat, vel Leonicenus Barbarizat. Leonicenus, *de Opinione Averrhoïs, Lib. I.*

crois qu'on ne peut pas m'imputer la nouveauté de cette dénomination, ſur-tout ſi l'on veut remarquer qu'elle étoit le plus ſouvent adoptée parmi les auteurs modernes les plus célèbres, qui ont traduit ou commenté les œuvres des anciens (*a*).

(a) *Et ſanè artium iſthoc ingenuarum exilium planè calamitoſum & penè funeſtum toti ferè chriſtiano accidit*, *orbi donec poſt Barbaros medicos ſæculo noſtro proximos*, Bertruccium, Gattinariam, &c. &c. H. Beyerus, *in Mercatum.*

Celſus & Latini appellant porriginem, (la dartre farineuſe) *Barbari verò furfurationem.* H. Mercurialis, *de Morb. cutan. cap. vij, pag. 30.* Il eſt bon de remarquer que ce mot *Barbari* dans le même chapitre, n'eſt adreſſé qu'à *Avicenne*, & à un de ſes Commentateurs les plus célèbres. *Sed examinare opportet modum dicendi Barbarorum qui exponentes Avicennam, &c.* Garcia Carrere, *Comm. in Fen. I;* Avic. *Lib. IV, tract. j, cap. j, quæſt. vj.* *Quare principes medici in ſuis libris ſcriptas reliquerunt hiſtorias, &c.... Idem etiam negotium agitarunt Latino-Barbari.* Zacut. Luſit. *Medic. Princip.* Hiſt. *Operis auctores.*

Tùm quia magis me juvat contrà Barbaros homines, quàm contrà Latinos agere; tùm quia majus humano generi ex Serapionis inſcitiâ, quàm ex Plinio periculum imminet. Leonicenus, *de Plinii & aliorum errorib....* Et au deſſous, ſous le nom *de Barbares*, l'auteur cite *Avicenne, Meſue, Serapion, Gentilis.*

Quare Græcum, Latinum aut Barbarum eſſe, neque debet, neque poteſt claris hominibus præjudicare, derogareve laudibus eorum. Rinius in Avicennam....

Ces méprises, dont il est question dans le même extrait, ont paru moins frappantes qu'une contradiction que notre rédacteur a vue dans le même ouvrage.

Au §. 45, où il s'agit uniquement de la description de la dartre, on lit ces mots: *Cum insidet in areâ cutis majore vel minore pustula, vel pustularum magis minusve pruriginosarum congeries, quarum basis est rubicunda, acumina verò squamulis furfuraceis, squamosis, crustaceis operiuntur, vel quæ ichorem saniosum, acrem, vitæ viribus indomabilem profundit, &c. adest morbus sui generis, herpes Latino.... sermone dictus;...* « Et au §. 92, on trouve le *zoster*, ou l'éruption érysipélateuse critique, connue encore sous le nom de *zona*, maladie aiguë, presque sans danger, & qui se guérit spontanément, au nombre des dartres, quoique l'auteur ait fait entrer dans les élémens de sa définition, & qu'il ait marqué en italique ces mots remarquables: *Ichorem vitæ viribus indomabilem.* »

J'observerai, à l'égard de cette remarque, que je n'ai fait que rapprocher dans

---

Nos nec Barbaris hominibus hæc prodimus.... Sed Græcis & iis qui tametsi genere sint Barbari, Græcorum tamen æmulantur studia. Galen. *Lib. I, de Salub....* Voyez *Manget*, & tous les autres qui se sont servis de la même expression.

la définition de la dartre les principaux phénomènes qui nous la font reconnoître ; j'ai regardé le virus dartreux au deſſus des efforts de la nature, parce que ce virus en cela m'a paru analogue avec la plupart des autres levains contagieux, qui ne peuvent être altérés, ni détruits par les forces vitales. J'ai mis en italique ces mots, *Ichorem vitæ viribus indomabilem*, pour aſſigner à ce vice dartreux une de ſes qualités eſſentielles ; j'ai développé mes idées, à cet égard, dans le §. 142, en ces termes : *Herpeticus ichor vitæ viribus indomabilis eſt ; imò inter artis auxilia, vix alterationem patitur ; in quolibet enim herpete nulla, naturâ vel arte, cieri poteſt ichoris herpetici ſuppuratio, &c.*

Cette propriété du virus dartreux, qui ne peut être affoibli ou détruit par les forces vitales, me paroît commune, ainſi que je viens de le faire obſerver, avec les autres levains contagieux, par rapport aux maladies qui les accompagnent : ... quelquefois la criſe arrive d'une manière complette dans chacune de ces maladies ; mais, pour cela, le levain qui l'occaſionnoit, ne change pas de nature, puiſqu'il ne perd aucune de ſes principales qualités.

Ainſi la dépuration complette par la peau, dans une petite-vérole bénigne, n'ôte point au virus variolique la propriété de faire des

ravages à la peau jusqu'à la dessiccation, ou à la chute des écailles ou des croûtes varioleuses, moins encore de communiquer la même maladie.

De même, l'excrétion du virus dartreux avec les humeurs qui en sont imprégnées, peut être considérée comme le dernier effort salutaire de la nature, pour terminer la dépuration dans les maladies de ce genre qui sont susceptibles d'une pareille crise.

Mais, depuis le commencement de ce travail jusqu'à la fin, ce virus, loin d'être affoibli ou détruit, me semble d'autant plus exalté, que les humeurs qui en sont infectées, ont plus long-temps croupi & souffert d'altération dans les parties sur lesquelles elles ont été déposées.

Ici l'on peut sentir une des raisons principales pour lesquelles je n'ai point agité la question; « s'il existe un vice dartreux *sui* » *generis*, indépendamment de toutes les » autres affections dartreuses qui prennent » le masque des dartres. »

J'ai pensé, & je crois encore que toutes les affections dartreuses que nous connoissons, ne proviennent que de la dégénération spontanée ou accidentelle de nos humeurs, & que chacune de ces affections n'est que le résultat des maladies aiguës ou chroniques qui les précèdent: jusqu'à ce jour, l'expérience m'a confirmé dans cette opinion.

Ainsi,

Ainſi, à mon avis, pour déterminer le traitement le plus convenable à chaque affection dartreuſe, il faut connoître, autant qu'il eſt poſſible, les différentes altérations que nos humeurs éprouvent en paſſant de ces maladies aux éruptions dartreuſes, ou les changemens qu'elles ſubiſſent ſous l'impreſſion des cauſes accidentelles dont je viens de parler.

Mais ces connoiſſances en exigent d'autres plus éloignées, celles du tempérament & du genre de vie des malades, du foyer de la maladie, de la nature & de la quantité de l'humeur en ſurcharge, de ſes ſtaſes, de ſes directions, de ſes métaſtaſes & de tous les phénomènes qui les accompagnent: en un mot, c'eſt de l'enſemble ſeul de toutes les cauſes qui ont entraîné la diſpoſition à l'état dartreux ou à la dartre, ainſi que de tous les phénomènes qui s'y réuniſſent, que doivent ſortir ces grandes indications des moyens palliatifs ou curatifs propres au traitement de chaque eſpèce de ces maladies.

En me contenant dans les bornes des queſtions propoſées, j'ai mis dans cette diſſertation le plus d'ordre qu'il m'a été poſſible. Pour éviter les redites, j'ai rappelé les paragraphes liés entre eux, en indiquant, par ce moyen, les réflexions & les faits qui font la baſe de l'ouvrage.

J'avoue franchement que je n'ai jamais

eu la moindre idée ſur l'exiſtence d'un vice dartreux *ſui generis*, indépendamment de toutes les autres eſpèces d'affections qui peuvent prendre le maſque des dartres. Je dirai plus : parmi tous les auteurs que j'ai parcourus à ce ſujet, je n'en pourrois pas citer un qui m'ait paru donner lieu à cette diſtinction.

Si cependant ce vice dartreux *ſui generis* exiſte, comme vous le donnez à penſer, Monſieur, il ſeroit bien important de pouvoir le faire connoître, & plus encore de lui aſſigner un traitement particulier.

Cette entrepriſe eſt au deſſus de mes forces ; elle deviendroit ſans doute plus heureuſe, ſi vous vouliez vous en occuper : vous ne ſaurez jamais aſſez tôt développer & publier vos idées ſur une réflexion auſſi intéreſſante.

EXTRAIT (*a*).

PHYTOGRAPHIE UNIVERSELLE, ou *Syſtême de Botanique fondé ſur une méthode deſcriptive de toutes les parties de la fleur, avec une nouvelle langue anthophyllographique ; par M. DE LAS, prêtre de l'Oratoire de Vienne en Dauphiné.*

(*a*) Par M. GERAUD.

A Stockholm, 1 vol. in-12 de 182 pages; se trouve à Paris, chez Perisse le jeune, *libraire, rue du Marché-Neuf; & à Lyon, chez les frères* Perisse, *rue Merciere.*

L'envie de satisfaire aux empressemens d'un confrère qui desiroit apprendre la botanique, fit imaginer à M. *de Las* sa méthode. La ressemblance que ce systême pouvoit avoir avec la *Phytonomatotechnie* de M. *Bergeret*, a déterminé l'auteur, non-seulement à le publier, mais aussi à se munir d'un acte de l'Académie de Lyon, qui prouve que le manuscrit en fut remis à cette Académie le 7 janvier 1783.

Par cet acte, l'auteur espère s'assurer la gloire d'avoir conçu, en même temps que M. *Bergeret*, un projet favorable aux progrès de la botanique (*a*).

M. *de Las*, pag. 2 & 3, déclame contre les faiseurs de systêmes. *Ces botanistes systématiques*, dit-il, *en n'admettant qu'un très-petit nombre de caractères trop sujets à des exceptions, ou trop peu sensibles, ont tellement embarrassé les avenues de cette science, que l'étude la plus amusante est devenue la*

(*a*) L'invention du systême de M. *de Las*, date de l'été 1782; M. *Bergeret* date le sien de 1776; son Prospectus porte une approbation du 2 octobre 1782. Il se trouve dans le Journ. de décembre 1782.

plus ennuyeuse & la plus sèche. Quel plaisir, continue-t-il, *peut-il y avoir en effet de ne pouvoir espérer de parvenir même jusqu'au doute?*

Il faut l'avouer, M. *de Las* a été encore plus malheureux que ceux qui ne font que douter, puisqu'il est parvenu à se persuader qu'il connoissoit les plantes, tandis qu'il prouve dans plusieurs endroits de son ouvrage qu'il ne les connoît pas.

Page 37. L'auteur, après avoir donné le nom anthographique de la Brunelle, en donne l'explication en ces termes. *C'est-à-dire, la fleur de la Brunelle est une fleur labiée d'un seul pétale sans division, &c. &c.* Connoît-on les plantes, quand on dit que la fleur de la Brunelle est labiée sans division, pendant que sa lèvre inférieure est découpée en trois?

Page 157. L'auteur prend la Belle-de-nuit pour la Belladonne, & il décrit à-peu-près la première, en y rapportant la synonymie de la seconde. Qu'on ne croie pas que cela soit une faute d'impression; car il en est encore parlé page 23. Cette faute est de trop grande importance pour ne pas avertir M. *de Las*, que quelques grains de Belladonne suffisent pour empoisonner un homme, pendant qu'il faut une demi-once de Belle-de-nuit pour le purger. La Belle-de-nuit est décrite par *Tournefort*, sous le

nom de *Jalap ;* & par *Linnéus*, ſous celui de *Mirabilis.* La note que M. *de Las* ajoute au bas de la page 157 ne peut le juſtifier, puiſqu'elle eſt établie ſur des faits abſolument faux. M. *Bergeret* connoît trop bien les plantes, pour confondre la Belladonne avec la Belle-de-nuit, & l'Aſpérule avec le Caille-Lait, ainſi qu'on pourroit le croire d'après M. *de Las :* d'ailleurs M. *Bergeret* n'a pas encore publié les deſcriptions ni de la Belle-de-nuit, ni du Caille-Lait ; c'eſt donc à tort que M. *de Las* dit, pag. 158 : *J'ai ſuivi dans la compoſition anthographique du Caille-Lait, la deſcription que M.* Bergeret *en a donnée dans ſon Proſpectus, imprimé dans le Journal de Médecine du mois de décembre dernier, &c.*

Comment M. *de Las* a-t-il pu copier une choſe qu'on n'a pas écrite ? M. *Bergeret* dit dans ſon Proſpectus, au ſujet de l'Aſpérule-Corolle, *un pétale infundibuliforme blanc, caduc, glabre, fendu en quatre lobes, &c.* M. *de Las* copie, page 158, *une fleur en entonnoir, diviſée en cinq lobes.*

L'un écrit quatre, l'autre copie cinq. Enſuite M. *Bergeret* dit, dans le même Proſpectus, que *cette corolle eſt inſérée ſur le germe ;* M. *de Las* copie, *inſérée ſous le germe.* M. *Bergeret* dit de plus que cette fleur renferme *quatre étamines ;* M. *de Las* copie *cinq étamines.*

M. *de Las* n'est pas content d'avoir estropié le nom Phytonomatotechnique, & d'avoir altéré la description ; mais il attaque ouvertement M. *Bergeret*, lorsqu'il dit, page 159 : *Je ne sais sur quel fondement ce botaniste a pu dire que la fleur de cette plante est en entonnoir : sans doute qu'il n'a hasardé cette assertion que sur la foi de* Linné ; *mais un botaniste*, continue-t-il, *ne doit se conduire que d'après ses propres observations, toutes les fois qu'elles ne sont pas hors de sa portée.* Nous engageons M. *de Las* à relire le Prospectus de M. *Bergeret*, & de consulter la synonymie qu'y donne cet auteur, & il verra que le Caille-Lait & l'Aspérule sont deux plantes absolument différentes.

M. *de Las* connoît-il bien le Caille-Lait ? *La fleur de cette plante*, dit-il, page 159, *est radiée de cinq pétales posées sur le germe, ayant cinq étamines & un pistil.* Les botanistes savent bien que le Caille-Lait a une fleur monopétale sans tube, divisée en quatre, garnie de quatre étamines & d'un pistil bifide.

Le Pavot, selon M. *de Las*, page 161, a un calice monophylle ; les botanistes le trouvent de deux feuilles. La Morgeline, page 163, n'a, selon lui, qu'un pistil ; les botanistes lui en trouvent trois. Le Cucubalus, pag. 163, a, selon lui, un calice de cinq feuilles ; les botanistes le trouvent mono-

phylle. L'Ariſtoloche, page 164, ſelon M. *de Las*, n'a point d'étamines ; les botaniſtes y en démontrent ſix. La Hyacinthe, p. 169, a, ſelon M. *de Las*, ſes fleurs en cloche, découpées en cinq ; les botaniſtes la trouvent découpée en ſix. La Véronique, page 169, a, ſelon M. *de Las*, une fleur de quatre pétales ; les botaniſtes la démontrent d'un ſeul pétale, découpé en quatre lobes inégaux ; &c. &c.

M. *de Las* s'élève contre les faiſeurs de ſyſtêmes ; il leur rend néanmoins auſſi juſtice, page 9, où il dit : *Sans ces ouvriers infatigables & immortels, nous ſerions encore réduits à arracher les ronces dont les anciens avoient couvert les vaſtes champs de la nature ;* mais enſuite, page 10, comme s'il ſe repentoit d'en avoir dit du bien, il continue : *Leurs ſyſtêmes ſont comme autant de fils déliés, qui dans leurs mains ont pu les conduire dans le labyrinthe de la nature, mais qui ſe ſont rompus dans les nôtres ; en vain tenterions-nous de les renouer.* Et plus loin : *Quel ſeroit notre embarras, ſi les deux bouts venoient à ſe perdre ?*

Après s'être perſuadé qu'il avoit analyſé les ſyſtêmes des *Plukenet*, *Ceſalpin*, *Magnol*, *Tournefort* & *Linnéus*, M. *de Las* expoſe les principes de ſa méthode.

Une choſe qu'il eſt eſſentiel de faire obſerver avant de faire connoître ce travail,

c'eſt la manière de reconnoître la ſituation du germe, eu égard à l'inſertion de la Corolle.

Tous les botaniſtes, M. *de Juſſieu* lui-même, (à qui M. *de Las*, dans ſa Préface, p. 4, donne toute la gloire de la perfection de ſon ſyſtême,) s'accordent à nommer *germe ſupérieur*, le germe qu'on voit ſur l'attache des pétales, autrement dit *dans la Corolle : La Tulipe & le Pavot* en ſont des exemples. Ils nomment *germe inférieur*, le germe qu'on voit au deſſous de la Corolle ; c'eſt ainſi qu'on le trouve à l'Ariſtoloche, au Poirier, &c. &c.

M. *de Las* n'en croit ni ſes yeux, ni les botaniſtes ; c'eſt ſes doigts qui ſont les juges : *On connoîtra*, dit-il, pag. 19, *qu'une fleur eſt* infère *ou* ſupère, *en prenant les pétales par leurs extrémités, & en les détachant de la tige. Si le germe ou le fruit reſte ſur la tige, la fleur eſt* ſupère ; *elle eſt* infère *dans le cas contraire.*

C'eſt d'après cette manière de reconnoître la ſituation du germe, que M. *de Las* nous dit, page 156 & ſuivantes, que le *Liſeron*, la *Violette*, l'*Œillet*, le *Pavot*, le *Millepertuis*, la *Mauve*, le *Cucubalus*, la *Tulipe*, &c. &c. ont leurs germes au deſſous de la fleur, pendant que l'Ariſtoloche, page 164, a la fleur, dit-il, inſérée ſous le germe. Les botaniſtes peuvent juger com-

bien la manière de voir de M. *de Las* eſt éloignée de la vérité.

Pour établir ſes claſſes, M. *de Las* conſidère les fleurs ſous deux rapports, la diſpoſition & la forme. De la forme s'établiſſent les ſept claſſes ſuivantes, 1°. *les fleurs en cloche*, 2°. *les fleurs en entonnoir*, 3° *les fleurs en gobelet*, 4°. *les fleurs en grelot*, 5°. *les fleurs labiées*, 6°. *les fleurs perſonnées*, 7°. *les fleurs légumineuſes.*

De la diſpoſition des fleurs, l'auteur établit les claſſes ſuivantes, 8°. *les fleurs étagées*, (ce ſont les verticillées;) 9° *les fleurs hupées*, (ce ſont les fleurs en corymbe;) 10°. *les fleurs en ombelle;* 11° *les fleurs en ſoleil*, ou *radiées;* 12°. *les fleurs uvées;* (c'eſt ainſi qu'il nomme les fleurs en épis, grappes & panicules.) Les fleurs des cinq dernières ſont compoſées, comme on voit, des fleurs des ſept premières. A chacune de ces claſſes, & à quelques autres caractères, l'auteur a attribué une lettre, ce qui lui a fourni l'alphabet ſuivant, qu'il nomme *alphabet anthographique.*

B. *Fleur labiée* ou *en barbe.*

C. *Calice.*

D. *Fleur en entonnoir.*

E. *Etamine.*

F. *Feſton du calice.*

G. *Fleurs en gobelet.*

H. *Fleurs en houppe.*

I. *Découpures, ou feston des pétales.*
J. *Infère.*
K. *Eperon de la fleur.*
L. *Fleur légumineuse.*
M. *Fleur en masque, ou personnée.*
N. *Fleur en cloche.*
O. *Fleurs en ombelle.*
P. *Pistil.*
Q. *Les deux sexes sur deux pieds différents.*
R. *Fleurs en grelot.*
S. *Fleurs en soleil.*
T. *Fleurs étagées.*
U. *Fleurs en grappe, ou uvées.*
V. *Les deux sexes dans deux fleurs sur un pied.*

X. }
Y. } inconnues.
Z. }

Ph. } *Ces lettres ne sont mises au nombre des anthographiques, que pour*
Ch. } *indiquer la voyelle à suppléer après*
Th. } *le* C, *le* P, *le* T *réunis à l'*H.

Après cet alphabet, se trouvent six principes qui indiquent l'emploi de ses lettres; le premier rend raison de l'adoption de certaines lettres, de préférence à d'autres, pour exprimer tel ou tel caractère. Le deuxième avertit d'ajouter après une consonne, la voyelle qui la suit dans le nom que cette

consonne porte dans l'alphabet grec ; ainsi la lettre *G* sera suivie de la voyelle *a*, parce qu'elle est la seconde lettre dans le mot grec, *gamma*. Le troisième principe fait connoître les cas d'exception de la deuxième règle ; c'est toutes les fois qu'une voyelle caractéristique suit une consonne. Le quatrième avertit de placer une lettre à tel rang dans le nom anthographique, en raison du nombre de pièces dont cette lettre doit conserver l'idée. Par exemple la lettre C veut dire calice ; dans le mot *cinna*, le C occupant le premier rang, veut dire un calice très-entier ; dans le mot *accendi*, le C étant double, veut dire un calice de quatre feuilles : au mot *calice* il y a aussi deux *c* ; le premier exprime une unité, & le second étant la cinquième lettre, veut dire cinq : les deux forment un calice de six feuilles.

D'après cet exposé, & sur-tout d'après l'éloge que M. *de Las* fait de sa méthode, on se figureroit que rien au monde n'est aussi aisé que de la mettre en pratique : nous osons pourtant assurer, d'après son témoignage même, que rien n'est aussi difficile que de former un nom anthographique, & de se rencontrer avec l'auteur.

Ces noms varient à l'infini, & avec d'autant plus de raison, que M. *de Las* se permet d'y ajouter une ou deux lettres, pour donner, dit-il, un résultat plus latin au nom qu'on vient de former.

Exemple : au moyen de cette licence, M. *de Las*, après avoir obtenu pour nom anthographique de la fumeterre, *apecul*, il y ajoute un *k* & un *a*, & il écrit *apeculka*, page 56. On sait déja que le *k* exprime un éperon à la fleur ; mais dans cette circonstance, il faut deviner que cette lettre ne veut rien dire ; ces mêmes lettres caractéristiques dit M. *de Las*, page 56, *peuvent recevoir neuf combinaisons différentes, sans que cependant elles perdent par leur assemblage la propriété de représenter la même plante : par exemple*, continue-t-il, *elles peuvent former par leur combinaison les mots AKECULPI, AKACEULPI, AUCEKALPI, CACEPULKA, &c.* Comment s'entendre ? Comment se rencontrer ?

C'est pourtant cette méthode, où tout est assujetti au caprice de celui qui cherche les noms, que M. *de Las* met *en regard avec le systême de M. Bergeret* (a) ; systême où tout est de rigueur, & par conséquent invariable pour toutes les nations, puisque chaque personne doit nécessairement former le même nom.

Comparons sans partialité les deux méthodes, & examinons laquelle des deux fournit le plus de caractères pour parvenir avec sûreté à la distinction d'un genre avec

---

(*a*) Voyez la note de la page 157.

un autre : appliquons leurs principes aux quatre plantes ſuivantes, le *Chou*, la *Julienne*, le *Girofflier* & la *Lunaire ;* comparons les noms qui en proviendront, & nous verrons enſuite lequel des deux ſyſtêmes eſt le plus avantageux pour la connoiſſance des plantes.

Commençons par le ſyſtême de M. *de Las*, en nous conformant à la marche qu'il a tracée, page 54. Il faut d'abord conſidérer la diſpoſition des fleurs de quatre plantes ; ces quatre plantes ont les fleurs diſpoſées en panicule ou épi ; ce que l'auteur nomme *uvée*. Retenons la lettre U, & paſſons enſuite à la conſidération d'une fleur de chaque plante. Toutes nous paroiſſent (ſelon les principes de l'auteur,) en entonnoir ; ce qui donne la lettre D : chacun de ces entonnoirs eſt formé de quatre pétales ; poſons 4 ſur le D en cette manière $\overset{4}{D}$. Pour nous rappeler que l'entonnoir eſt de quatre pétales, nous examinerons le calice ; ces quatre plantes l'ont de quatre feuilles : nous poſons $\overset{4}{C}$; nous détachons de chaque fleur les pétales ſans effort, & ſans intéreſſer le germe qui reſte attaché à la tige, & nous diſons avec M. *de Las*, le germe eſt *infère ;* enſuite en examinant les étamines, nous en trouvons ſix à chaque plante, nous écrivons $\overset{6}{E}$. Enfin nous examinons les piſtils ; chaque plante en a un, nous écrivons P : nous avons donc obtenu pour

chacune des quatre plantes les lettres ſuivantes $U\overset{4}{D}\overset{4}{C}\overset{6}{E}P$. Il s'agit de ranger ces lettres dans leur ordre, de manière que chacune ſoit placée à pouvoir exprimer le nombre des pièces dont elle doit conſerver l'idée, & j'écris *Eccudepi*. En voici la raiſon. *E* eſt une unité en la joignant au deuxième *E*, qui occupe le cinquième rang, en ne comptant les deux *CC* que pour un, & qui vaut cinq. Les deux EE valent ſix étamines, ou une & cinq. Les deux *CC* à côté l'un de l'autre valent, ſelon le quatrième principe, quatre, c'eſt-à-dire, un calice de quatre feuilles. U peut être placé par-tout; nous le plaçons après les deux *CC*, pour que le D qui doit exprimer un entonnoir de quatre pétales vienne la quatrième lettre du nom. *P*, étant une unité, nous n'en poſons qu'un, & nous y joignons la voyelle *i*, du mot grec *Pi*: voilà la valeur de ce nom qui appartient également aux quatre différentes plantes.

L'auteur a nommé le Girofflier; & le nom anthographique qu'il nous en donne, eſt *edducepi*, page 169. On voit que ce nom a les deux *dd* pour ſeconde lettre, par la raiſon que nous avons dite au ſujet du *C*; mais, comme nous l'avons déja fait appercevoir, ces permutations dans cette méthode ſont très-abondantes, puiſque le nom de la fumeterre peut s'écrire de neuf ma-

nières différentes, quoiqu'il ne ſoit compoſé que de huit lettres.

Examinons maintenant ces mêmes plantes par la méthode de M. *Bergeret* (a).

D'abord il faut ſe rappeler que M. *Bergeret* dit dans le premier cahier de ſon ouvrage, que la manière d'être de *la corolle*, *des étamines*, *des nectars*, *des piſtils*, *de l'enveloppe*, *du calice*, *du péricarpe*, *des ſemences*, lui avoit fourni huit grands tableaux alphabétiques, & qu'une nouvelle conſidération de ces mêmes caractères lui avoit donné matière à ſept autres petits tableaux qui n'étoient compoſé que de voyelles; qu'il les avoit entremêlés de manière qu'ayant pris de chacun de ces tableaux une lettre en raiſon des caractères de la plante, & les ayant rangées à côté les unes des autres dans le même ordre numérique des tableaux, les noms qui en réſultoient pouvoit être épelés. Voici l'ordre de ces tableaux, & la lettre que chacun d'eux fournit pour chacune de ces quatre plantes, avec l'explication de la valeur de chacune de ces lettres.

(*a*) Je crois néceſſaire de prévenir ici que j'ai connu la méthode de M. *Bergeret* en 1776, par des démonſtrations qu'il nous en fit, & que les noms que je vais former ſont d'après les tableaux que cet auteur me permit de copier en 1778; j'ignore s'il y a fait quelque changement depuis.

Explication tirée des Tableaux phytonomatotechniques.

Plantes qu'on veut nommer	I lettre. Corolle.	II lettre. Pétales.	III Infertion des étamines.	IV Nombre des étamines.	V Ouvertur. des anthères.	VI nectars.	VII pistils.	VIII Stigmat.	IX Enveloppe.	X Calice.	XI Feuilles du calice.	XII Péricarpe ses loges.	XIII découpure du péricarpe.	XIV receptacle.	XV Semences.
Lunaire.	G. Corol. découpée en quatre.	U. Chaqu. découpur. est un pétale.	P. Etamines attachées sous le germe.	M. Six étamines.	Y. Anthères qui s'ouvr. lateralement.	A. Aucun nectar.	B. Un pistil.	I. Stigmate simple.	A. Ancune enveloppe.	H. Calice de 4.	U. Feuilles distinctes.	F. Silicule entière.	T. Deux valves plates.	E. Receptacle dans le péricarpe.	V. Sem. reniform.
Giroflier.	idem.	idem.	idem.	idem.	idem.	C. Deux glandes.	idem.	O. Stigmate bifide.	idem.	idem.	idem.	J. Siliq. aplatie.	V. 2 valves en gouttière.	idem.	E. Sem. bordée.
Julienne.	idem.	idem.	idem.	idem.	idem.	idem.	idem.	idem.	idem.	idem.	idem.	S. Siliq. cylindriq.	idem.	idem.	Z. Sem. cylindrique arron.
Chou.	idem.	idem.	idem.	idem.	idem.	F. Quatre glandes.	idem.	I. Stigmate simpl.	idem.	idem.	idem.	idem.	idem.	idem.	idem.

Par cette méthode, on voit que les quatre plantes ſe reſſemblent par la corolle, par les étamines & par les calices; que la Lunaire diffère des trois autres, parce qu'elle n'a point de nectar; parce qu'elle a pour fruit une ſilicule entière, & que ſes ſemences ſont réniformes : que le Giroflier & la Julienne ſe reſſemblent par leurs nectars, mais qu'elles diffèrent par leurs ſiliques & par leurs ſemences; que le chou a quatre nectars, tandis que les deux précédentes n'en ont que deux. D'après cela, le nom de la Lunaire eſt *Gupmyabiahufter;* celui du Giroflier, eſt *Gupmycboahujvée;* celui de la Julienne, *Gupmycboahuſvez;* celui du Chou, *Gupmyſbiahuſvez.* Cet expoſé ſuffit pour prouver que la méthode de M. *de Las* eſt inſuffiſante pour diſtinguer un genre d'avec un autre, & qu'au contraire il eſt impoſſible de les confondre par la méthode de M. *Bergeret;* ce qui eſt un grand avantage : car moins un genre ſera chargé d'eſpèces, & plus aiſément on parviendra à connoître chaque eſpèce.

M. *de Las* ne manquera pas de nous oppoſer la difficulté de prononcer les noms *phytonomatotechniques*, & la facilité qu'on a au contraire de prononcer les *anthographiques;* de plus la manière agréable dont l'oreille ſera frappée par les modifications qu'on eſt le maître de porter à ſes noms, ſelon le

génie des langues qu'on veut imiter. Nous lui répondrons, nous *botanophiles*, ſimples élèves de M. *Bergeret*, que nous nous ſoucions peu d'avoir nos oreilles agréablement chatouillées, ſi ces noms ſont inſuffiſans, & ſi ces noms varient à l'infini. M. *Bergeret* n'a jamais prétendu exiger d'un élève de retenir, ni même de prononcer ſes noms; mais il a exigé d'eux d'apprendre les principes par cœur, afin de nommer ou écrire de ſuite le nom d'une plante qu'on n'auroit jamais vue. Veut-on enſuite ſavoir quel nom porte cette plante dans l'ouvrage de *Linnæus*, alors on trouvera dans l'ouvrage de M. *Bergeret* ce rapport, & celui des botaniſtes les plus ſuivis.

Nous aurions encore pu nous diſpenſer d'entrer dans aucun détail ſur la langue *phyllographique* que M. *de Las* propoſe, mais elle préſente un genre de divertiſſement trop neuf pour la paſſer ſous ſilence; cet agrément conſiſte à pouvoir, avec un peu d'adreſſe, former, par la deſcription d'une plante, une eſpèce de roman que perſonne ne comprendra, ſi on n'en a point la clef.

La langue phyllographique eſt établie par un alphabet de ce nom: chaque ſigne de cet alphabet eſt formé de deux conſonnes, entre leſquelles la perſonne qui forme des noms peut placer telle voyelle qu'il lui plaît; Bc veut dire bicoloré; Cn, veut dire conné, &c. &c.

On conçoit bien qu'un François écrira Cn, ou conné, comme nous écrivons *cane*, ou bien *cene;* l'Italien, *cini;* le Latin *cona*, ou bien *cunæ*. Exprimons les caractères suivans qu'on trouve à la *nummulaire*.

Tige rougeâtre ſtolonifère, feuillée, feuilles orbiculaires.

Voici les abréviations.

T rs ſt fl
Tige roussâtre, ſtolonifere, feuillée,
f rn
feuilles rondes.

Si je raſſemble ces lettres, & que j'intercalle des voyelles à ma fantaiſie, j'écrirai *Tereſe eſt fole à furne ;* c'eſt ainſi, comme nous l'avons dit, qu'on parviendroit à faire un roman pour chaque plante.

OBSERVATION

Sur une angine œdémateuſe, prête à ſuffoquer le malade ; par M. HOUDRY, docteur en médecine, agrégé au collège des médecins de Moulins.

Je fus appelé le 18 juillet 1783 au ſecours du nommé *Platet*, marinier, malade depuis quatre jours d'une eſquinancie qu'on avoit traitée d'inflammatoire, & que je reconnus être une angine œdémateuſe bien caractériſée ; elle avoit été occaſionnée par

un travail forcé pendant toute une nuit ſur la rivière, ſuivi de refroidiſſement, & conſéquemment d'une tranſpiration interceptée.

Le malade ne pouvoit rien avaler, & reſpiroit à peine avec une eſpèce de ſifflement d'autant plus pénible à entendre, qu'il indiquoit une mort prochaine par ſuffocation. Tout le col étoit prodigieuſement tuméfié, ſur-tout aux parties antérieures & latérales depuis les clavicules juſqu'aux apophyſes maſtoïdes; la tumeur étoit œdémateuſe, & d'un rouge pâle. Le malade étoit au quatrième jour de l'invaſion: on avoit pratiqué pluſieurs copieuſes ſaignées, & on avoit appliqué ſur la tumeur des cataplaſmes émolliens; les gargariſmes de même nature n'avoient pas été oubliés, le tout ſans ſuccès, & le mal s'étoit accru au point qu'on regardoit le malade comme près d'expirer; le pouls étoit petit & fréquent. Le danger imminent ne me laiſſant voir aucune reſſource dans la ſaignée, vu l'état du pouls, ni dans les véſicatoires dont l'effet auroit été trop lent, je me déterminai à ordonner trois ſcarifications profondes ſur la partie latérale droite du col, plus tuméfiée que la gauche; j'en conférai avec M. *Prieur*, chirurgien de notre ville, très-adroit & très-inſtruit, qui, tout en convenant de la néceſſité de ce remède unique, me repréſenta que ſi cette opération ne réuſſiſſoit pas,

les parens du malade ne manqueroient pas de dire qu'il l'avoit égorgé : je convins avec lui de l'injuſtice du peuple, mais que nous ne devions pas héſiter entre la crainte des jugemens injuſtes, & l'eſpoir de ſauver la vie à un homme par une opération que nous regardions comme abſolument néceſſaire ; que d'ailleurs je me chargeois du blâme, ayant ordonné le moyen. Je n'eus pas de peine à perſuader M. *Prieur*, il en ſentoit comme moi la néceſſité ; il fit trois inciſions, à la partie latérale droite du col, de la profondeur de quatre lignes, ſur deux pouces & demi de longueur verticale, placée de manière à éviter la veine jugulaire, & ſur-tout l'artère carotide ; il coula trois ou quatre onces de ſang en moins d'une heure : cette ſaignée locale eut un ſuccès très-prompt, elle débarraſſa en partie les vaiſſeaux qui, par leur engorgement, interceptoient la reſpiration & la déglutition, de ſorte que le malade put articuler quelques mots, & qu'on put lui faire avaler quelques cuillerées de liquide ; il dormit quelques heures dans la nuit ; & à ma viſite du matin, j'eus la douce ſatisfaction de reconnoître un mieux conſidérable ; cependant, comme les parties externes du col étoient encore fort tuméfiées par l'œdème, je fis appliquer à la partie poſtérieure du col trois ventouſes qui furent ſcarifiées, leſquelles poſées à la

partie déclive, le malade étant couché ſur le dos, contribuèrent au dégorgement des parties antérieures.

On panſa durant quelques jours les plaies avec le baſilicum pour déterminer une plus grande fonte, & enſuite avec un digeſtif ſimple; pendant ce temps, on fomentoit tout le col avec une décoction réſolutive; à chaque panſement, il couloit une grande quantité de pus aqueux, & ſi fétide, que le malade n'en pouvoit ſupporter l'odeur, même entre les panſemens, ce qui nous détermina à les rapprocher.

La tumeur du col diminua en proportion de l'écoulement purulent; & enfin, après quinze jours d'une abondante ſuppuration, tout le tiſſu cellulaire étant dégorgé, le col étant réduit à ſon volume naturel, les plaies ſe cicatrisèrent. Le malade avoit été purgé trois fois pendant le traitement, & le fut encore après pour confirmer ſa guériſon.

Cette obſervation me paroît d'autant plus intéreſſante, qu'elle peut aider à établir une différence eſſentielle entre l'eſquinancie inflammatoire, & cette eſpèce d'angine dont le traitement eſt fort différent, & que je ne doute pas qu'on ait ſouvent confondu ces deux maladies; tout le monde ſait que dans la première, on doit inſiſter ſur les ſaignées multipliées, ſur les pédiluves, ſur les fomentations émollientes & les gargariſmes

antiphlogiſtiques ; au contraire dans la ſeconde où il y a peu ou point de fièvre, après une ſaignée au plus, on doit avoir recours aux boiſſons chaudes légérement ſudorifiques, aux fomentations réſolutives, aux gargariſmes réſolutifs, aux épiſpaſtiques, en réſervant pour le cas urgent les moyens que j'ai employés, n'ayant été appelé qu'à l'extrémité, & ne pouvant par cette raiſon décrire les premiers accidens de la maladie.

En plus de trente années de pratique, je n'ai obſervé que deux fois cette eſpèce de maladie avec des ſymptômes auſſi preſſans. Il y a environ quinze ans que je fus appelé à Saint-Pierre-le-Moutier, à ſept lieues de Moulins, au ſecours d'un particulier qui, comme celui qui eſt l'objet de cette obſervation, étoit au même degré de cette maladie ; il avoit été ſaigné ſix ou ſept fois ; auſſitôt que j'eus reconnu l'extrémité où il étoit, j'ordonnai les ſcarifications ; pendant que le chirurgien, qui étoit préſent, ſe diſpoſoit à les faire, le malade qui étoit dans un état de foibleſſe extrême, par un dernier effort de la nature, ſe leva bruſquement ſur ſon ſéant, frappa trois ou quatre fois de ſes deux mains ſur ſon lit, & retomba mort. J'en fus d'autant plus vivement affecté, que je ne doute pas que, ſi je fuſſe arrivé plus tôt, j'aurois ſauvé la vie à

ce malade, comme j'ai eu le bonheur de le faire à celui qui est le sujet de cette observation.

OBSERVATION

Sur un laït répandu qui a parcouru différentes parties du corps ; par M. DEMERTET, docteur en médecine, chirurgien aide-major à l'isle Russe en Corse.

Le 21 juillet 1783, je fus appelé à six heures du matin pour accoucher une Dame, âgée d'environ vingt-quatre ans, d'un tempérament délicat, qui, malgré cela, n'avoit jamais eu aucune maladie en sa vie.

L'accouchement fut des plus heureux, la Dame fut délivrée en peu de temps. La fièvre de lait se manifesta au bout de trois jours ; le lait commença dès ce moment à se porter en abondance aux mamelles ; les lochies couloient très-bien ; la mère allaita son enfant jusqu'au 6 du mois d'août, époque où je fus appelé pour voir l'accouchée, qui avoit une fièvre très-forte, avec un violent mal de tête ; le ventre étoit météorisé.

La garde m'assura que la malade n'avoit rien fait qui pût occasionner un tel dérangement ; le lait fut entièrement supprimé.

Je fis faire une ſaignée du bras, des fomentations ſur toute la région du ventre; je preſcrivis des lavemens adouciſſans, & pour boiſſon une tiſane nitrée.

Le 10 au matin, je fis prendre à la malade trois onces d'huile d'amandes douces, pour diſſiper les coliques dont elle étoit tourmentée; ce qui lui procura pluſieurs ſelles bilieuſes : la fièvre parut céder un peu à tous ces remèdes.

Mais le 12 au matin, la malade me dit n'avoir pas dormi de toute la nuit, à cauſe d'une douleur qu'elle avoit reſſentie à la jambe gauche: après l'avoir examinée, j'apperçus une dureté très-conſidérable deſſous les muſcles gaſtrocnémiens; j'y fis appliquer des cataplaſmes émolliens, je preſcrivis trois verres par jour d'une décoction de quinquina nitrée.

Le 2 d'août, je fis l'ouverture de l'abcès, d'où il ſortit environ une pinte de pus, de couleur de lie de vin; lorſque l'abcès fut ſur le point d'être cicatriſé, j'évacuai la malade avec un minoratif. La plaie ne fut pas plutôt fermée, que le ſein du côté gauche ſe gonfla, & vint à ſuppuration; j'en fis l'ouverture, il en ſortit environ deux livres de pus très-fétide: à peine la cicatrice fut-elle faite, que, malgré l'uſage des amers & des minoratifs employés de temps en temps, il ſurvint encore à notre malade une

tumeur de la grosseur d'un œuf de pigeon à la joue gauche, dessous le muscle buccinateur; cette tumeur tenoit assez de la nature du charbon, & vint difficilement à suppuration, malgré les topiques les mieux indiqués.

Le 12 septembre je l'ouvris, il en sortit trois onces environ de matières grumelées très-fétides. La plaie fut longue à se cicatriser; mais à peine le fut-elle, que, quelques jours après, la malade ressentit tout-à-coup au doigt *index* de la main droite, une forte douleur qui ne fit qu'augmenter, malgré les bains d'eau de mauve & les cataplasmes émolliens; la tension ne tarda pas à se communiquer à la main, à l'avant-bras & au bras; enfin les glandes de dessous l'aisselle se terminèrent par la suppuration, au moyen de l'onguent de la mère.

Malgré le dégorgement de ces glandes, la malade éprouvoit des douleurs si horribles de son doigt, que le 29 septembre à neuf heures du soir, elle me fit appeler pour lui donner du soulagement; je reconnus qu'elle avoit un panaris dans la gaîne des tendons.

Je m'informai de la malade, quel étoit l'endroit où elle avoit senti le principe de la douleur; je fis une incision à l'endroit indiqué; il n'en sortit que du sang qui procura un dégorgement très-considérable à

toute la partie, & donna de la tranquillité à la malade, qui guérit de ſon panaris : aujourd'hui la Dame qui fait le ſujet de cette obſervation jouit d'une très-bonne ſanté.

OBSERVATION

Sur une gale de tête répercutée, ſuivie de l'ouverture du cadavre ; par M. LE CONTE DE PREVAL, médecin à Avranches.

Madame *de Milleveau* ayant perdu une fille qu'elle avoit eue de ſon premier mariage, & retrouvant dans la maladie qui fait le ſujet de cette obſervation, de la reſſemblance, a deſiré que l'on fît l'ouvertute de ſon enfant, pour qu'elle fût utile au reſte de ſa famille.

A ſeize mois & demi, il lui vint à la tête une fluxion, connue ſous le nom de *gale*, dont on favoriſa la ſortie par l'application des feuilles de bette (*a*) : l'écoulement fut

---

(*a*) Lorſque j'ai à traiter cette petite indiſpoſition ſi ordinaire aux enfans, loin d'en favoriſer le cours, je me hâte de la détourner de la tête par un véſicatoire à la nuque ; j'ordonne une tiſane faite avec les racines de doche, le ſel de Glauber & la régliſſe ; j'y joins quelques purgatifs. A meſure que l'humeur s'évacue, la gale diſparoît ſans aucun accident pour la ſuite.

très considérable pendant dix jours ; alors il se ralentit, & se tarit totalement le lendemain sans cause manifeste. Dès la nuit suivante, l'enfant se plaignit vivement, & fut prise d'une fièvre violente.

On crut que la présence des vers étoit la cause de ces accidens, & j'eus encore cette fois une preuve que les vers sont trop généralement regardés comme cause première des maladies des enfans.

On donna la tisane de coraline de Corse, d'orge mondé & de régliſſe, l'huile d'amandes douces par cuillerée, le bouillon de veau, les lavemens d'eau, de lait & de miel.

Je vis la malade le soir, elle avoit peu de fièvre ; le pouls n'étoit pas fort ; le lavement qu'elle avoit rendu contenoit du lait caillé : j'en prescrivis un d'eau simple avec un jaune d'œuf & du sucre : me défiant cependant de la trop subite disparition de l'humeur de la tête, je recommandai d'appliquer un vésicatoire à la nuque : on s'y opposa ; on eut même de la peine à permettre de mettre dans les cheveux un peu de poudre de cantharides, qui ne rappela pas l'humeur.

Quand je revins le lendemain après midi, on appliquoit des flanelles imbibées de décoction émolliente sur le ventre qui se tendoit avec douleur ; je prescrivis de prendre par cuillerées, toutes les demi-heures, un

mélange d'huile d'amandes douces, de ſirop de guimauve & de décoction de coraline de Corſe, ſur lequel j'inſiſtai à cauſe que l'enfant avoit rendu un ver par les ſelles, & qu'elle portoit continuellement ſes doigts fort avant dans ſa bouche, comme pour en attirer quelqu'autre qu'elle ſembloit vouloir jeter, en faiſant des efforts pour vomir; une priſe de cette mixture calmoit auſſitôt ces efforts & les agitations de l'enfant.

On conſentit enfin au véſicatoire; mais qui, pour avoir été trop différé, ne ſeconda pas mes vues: les fomentations, les lavemens de linette, les bains tièdes, furent également inutiles; la tenſion du ventre vint au point que, de purement inflammatoire qu'elle avoit paru juſqu'alors, elle devint une vraie tympanite.

D'après l'obſervation de M. *Martin* (a), je balançai ſi je ne devois pas auſſitôt recourir à la ponction; mais, ne pouvant me décider ſur le ſéjour réel des vents, je m'en tins à la boiſſon d'infuſion de camomille & de mélilot, dont j'ordonnai une forte décoction en lavemens, & je mêlai cette décoction avec moitié de vin rouge, pour faire des fomentations ſur le ventre; méthode qui m'avoit réuſſi en pareille circonſtance,

(*a*) Journal de Médecine, ſeptembre 1766, Tome XXV, page 251.

mais dont je n'obtins pas cette fois de succès.

L'enfant mourut ſur les dix heures du matin ; le lendemain ſamedi, troiſième jour de l'invaſion de la maladie (*a*), ſon ventre reſta toujours auſſi gonflé juſqu'au ſoir, que M. *Chatelain*, chirurgien aux rapports, & lieutenant, en fit l'ouverture, que je le priai de commencer par une inciſion à l'endroit où l'on pratique la paracentèſe ; il ne ſortit qu'un peu d'air écumeux, ſans aucune dépreſſion du ventre.

Nous fîmes l'ouverture de la poitrine, plutôt pour ſuivre la coutume ordinaire, que par aucun motif de recherches, n'ayant aucun lieu de ſoupçonner la moindre léſion dans cette partie, parce que l'enfant ne s'étoit jamais plaint de la poitrine ; néanmoins nous y trouvâmes un épanchement purulent : la face externe du lobe gauche du poumon faiſoit corps avec la plèvre, que l'on ne put arracher que par lambeaux des côtes qui commençoient à ſe carier par le pus, qui avoit en quelque ſorte fondu la ſubſtance de ce lobe, au point qu'il n'étoit plus qu'une eſpèce d'amas ſanieux.

(*a*) On m'a dit depuis, qu'il avoit été donné je ne ſai quelle potion avec des poudres purgatives dont j'ignore auſſi l'eſpèce & la doſe ; ce fut porbablement le ſecond jour de la maladie.

Le lobe droit étoit dans toute ſon intégrité ; le cœur étoit vide & flétri.

A l'ouverture du bas-ventre, on vit ſaillir bruſquement les inteſtins gonflés d'air dans toute leur longueur, clairs & tranſparens comme des boyaux ſoufflés ; ils ne contenoient aucune eſpèce de vers, ainſi que l'eſtomac qui étoit affaiſſé & totalement vide : les autres viſcères étoient ſains.

On voit par-là qu'il eſt difficile de ſtatuer ſi l'opération doit avoir lieu dans la tympanite, parce que l'on ignore ſi ſon vrai ſiège eſt dans la cavité de l'abdomen, ou ſeulement dans celle des inteſtins, ou enfin dans toutes les deux à la fois.

On voit auſſi que, n'ayant lieu d'attribuer le délabrement du lobe du poumon en ſi peu de temps qu'au tranſport qui s'y eſt fait de l'humeur de la tête, il eſt de toute importance d'en prévenir la métaſtaſe ſur cette partie, ou ſur une autre partie quelconque.

On voit enfin combien la liberté d'ouvrir les cadavres ſeroit intéreſſante aux progrès de l'art de guérir, & par conſéquent à l'humanité.



MÉMOIRE A CONSULTER,

Sur une obſervation faite à l'ouverture d'un cadavre ; par MM. LAMBOIRE *&* MOREAU, *chirurgiens d'Azay-le-Feron.*

Madem. *Roſe Denis*, âgée de onze ans, étoit attaquée depuis dix-huit mois d'une fièvre lente & continue ; la couleur de ſon viſage étoit livide & plombée ; les glandes du col, des aines & des aiſſelles formoient des proéminences & des duretés ſenſibles ; un trajet fiſtuleux, ſitué à la partie latérale & un peu moyenne de la mamelle droite, rendoit depuis pluſieurs mois une humeur âcre & limpide : la malade, tombée dans le dernier état de maraſme, mourut le 7 juin 1783, & fut ouverte le 8.

Après l'examen des parties extérieures, nous procédâmes à l'ouverture de la poitrine ; les poumons étoient extrêmement gros & gorgés, de couleur livide, parſemés de tubercules ſuppurés ; la plèvre étoit remplie d'une grande quantité d'éroſions ulcérées, ainſi que le diaphragme ; la cavité du thorax & celle du péricarde étoient inondées d'une eau jaunâtre & d'une odeur fort déſagréable : dans le ventricule droit du cœur, nous avons trouvé une concrétion polypeuſe qui le rempliſſoit en entier.

Dans

Dans le bas-ventre, le grand lobe du foie étoit d'une grosseur démesurée & rempli d'hydatides ; la partie inférieure de ce viscère étoit racornie & difficile à rompre, ainsi que la rate, qui étoit surmontée par des tumeurs olivaires bleuâtres, dont plusieurs portoient des hydatides : la vésicule du fiel contenoit environ une demi-once de bile singulièrement altérée ; le mésentère étoit parsemé de paquets glanduleux, durs & squirrheux ; le canal intestinal étoit boursoufflé, & parsemé d'hydatides ; le canal thorachique & le réservoir de Pecquet, étoient squirrheux, & engorgés par un enduit de matière plâtreuse ; l'estomac, rempli d'appendices polypeuses & fort petit, étoit resserré sur lui-même, & contenoit peu de suc gastrique ; le pylore étoit si rétreci, qu'à peine pûmes-nous y introduire un stylet de moyenne grosseur.

L'ouverture du cerveau n'a rien offert de particulier qu'une légère inflammation, qui n'avoit procuré aucun épanchement.

Nous avons ouvert l'abcès fistuleux dont nous avons parlé ; son trajet s'étendoit jusque sous la clavicule du côté affecté ; il étoit entouré de parties glanduleuses depuis son orifice jusqu'au col.

D'après l'examen des viscères, ne peut-on pas conclure qu'un vice scrophuleux a été la cause de la mort de cette jeune Demoi-

ſelle ? Le reſſerrement & l'obſtruction du pylore l'ont conduite au maraſme, par la difficulté de prendre depuis long-temps la nourriture néceſſaire.

On demande les moyens d'empêcher les effets d'une maladie auſſi funeſte pour cette famille, & d'en prévenir la naiſſance chez cinq enfans qui reſtent, & dont la conſtitution foible & délicate fait craindre pour leurs jours. Les parens ſont bien portans, cependant le père porte depuis ſon bas âge une dartre vive ſur une grande partie du corps.

OBSERVATION

Sur une fracture des os du crâne, avec déchirement de la dure & pie-mère, ſuppuration du cerveau, &c. ; par M. Geny, chirurgien de l'Ecole royale pratique de Paris, ancien chirurgien du grand Hôtel-Dieu de Lyon, prévôt des maîtres en chirurgie de la ville de Montbriſon en Forez.

Le 25 août 1783, je fus appelé chez M. *Demons*, chevalier de S. Louis, ancien capitaine au régiment de Penthievre; ſon fils, âgé de onze ans, venoit de faire une chûte par la fenêtre d'un ſecond étage, de la hau-

teur de vingt-huit pieds, dans une cour pavée : je le trouvai dans un état à faire craindre une mort prochaine ; il rendoit le ſang par le nez, les oreilles & la bouche ; il avoit entièrement perdu la connoiſſance. Je fis appeler M. *Durand*, mon confrère : nous viſitâmes le malade dans toutes les parties de ſon corps ; il avoit une plaie conſidérable ſur la partie antérieure & moyenne du coronal, & deux petites plaies de la longueur de trois lignes ſur le pariétal gauche, près de la portion ſquameuſe du temporal ; l'œil gauche & les paupières étoient très-engorgés & de couleur livide ; les deux poignets étoient complettement luxés en devant, du côté gauche ; l'avant-bras étoit fracturé.

Je commençai par réduire les deux luxations, ainſi que la fracture ; ce qui fut fait aſſez promptement. Nous passâmes à l'examen de la tête où étoit le plus fort du mal ; ayant ſondé la plus grande des plaies, je ne trouvai point de fracture, elle étoit ſuffiſamment dilatée pour me permettre de tout obſerver avec le doigt ; les os étoient dans leur état naturel, je ſoupçonnois que la fracture étoit d'un autre côté.

Sur le pariétal gauche, il y avoit, ainſi que nous l'avons annoncé, deux plaies ſi petites, que la plus grande n'avoit pas trois lignes de longueur ; la plus inférieure étoit ſituée

ſur la partie écailleuſe du temporal, & ces plaies étoient diſtantes l'une de l'autre d'environ un pouce; je fis une inciſion, qui des deux plaies n'en fit qu'une; auſſitôt il en ſortit à gros bouillon, beaucoup de ſang noir & très-épais: dans le moment je m'applaudis de ne pas avoir négligé ces petites plaies qui n'étoient rien en apparence. Je fis une grande inciſion cruciale, je coupai tous les angles, ce qui mit la fracture parfaitement à découvert; elle étoit de figure circulaire, du diamètre d'environ deux pouces, dont la plus grande partie portoit ſur le pariétal, & la plus petite ſur l'os temporal. La portion des os fracturés, contenue dans le cercle, formoit cinq eſquilles; le ſang continuoit de ſortir en abondance, & ne nous permit pas de pouſſer nos recherches plus loin. Je fis une ſaignée au bras qui n'étoit pas fracturé; nous décidâmes qu'il falloit renvoyer le trépan au lendemain; je fis mettre le malade dans une peau de mouton que l'on venoit d'écorcher; je recommandai de lui donner pour toute boiſſon, de la limonade; il paſſa la nuit dans un délire ſi violent, que quatre hommes ne pouvoient le contenir; on entendoit craquer ſes dents de fort loin: de cet état de criſe, il paſſoit à l'aſſoupiſſement le plus profond; vers le milieu de la nuit, je lui fis une ſeconde ſaignée.

Le second jour nous étant assemblés, M. *Durand* & moi, je levai l'appareil; la fracture étoit parfaitement à découvert, & de l'espèce que les auteurs appellent *ecpiesma*, *embarure*; l'une des cinq esquilles me parut presque détachée, je la soulevai avec l'élévatoire, & je la retirai facilement: c'étoit une portion de la partie squameuse du temporal; cette ouverture étoit d'environ quatre lignes de diamètre, ce qui me tint lieu de trépan; je relevai les autres esquilles, pour suivre la méthode des auteurs les plus célèbres, & les laissai en place; l'expérience m'a bien appris qu'il faut savoir, dans plusieurs cas, s'écarter de la grande route: la suite de cette observation va le prouver. Je pansai la plaie avec de la charpie brute, & je mis par dessus des compresses trempées dans parties égales d'eau commune & d'eau-de-vie; la fièvre, le délire, l'assoupissement continuoient avec la même violence; je fis une troisième saignée au pied; sur les dix heures du soir, je fus voir mon malade, tous les symptômes fâcheux se manifestoient, l'œil étoit cadavéreux, le pouls étoit intermittent; je crus qu'il ne passeroit pas la nuit.

Le troisième jour ayant levé l'appareil, je trouvai les bords de la plaie livides, presque secs, enfin d'une nature à tout désespérer; j'examinai les pièces d'os fracturés

avec toute l'attention poſſible : je ſoupçonnai que quelqu'une d'entre elles faiſoit une compreſſion ſur la dure-mère ; les os du crâne étant convexes en dehors, concaves en dedans, ils ne peuvent être enfoncés ſans préſenter une portion tranchante, qui pique & coupe la dure-mère : quelque peine, quelque ſoin que puiſſe ſe donner le chirurgien pour les remettre en place, un ſeul point de preſſion peut occaſionner une inflammation des membranes, d'où naiſſent des accidens qui font bientôt périr le malade, & qui auroient infailliblement fait ſuccomber le mien, ſi je n'avois tiré la conſéquence, que tous les ſymptômes fâcheux venoient de cette cauſe. Je me décidai à enlever toutes les pièces d'os fracturés ; par cette opération, la dure-mère préſenta à découvert une ſurface de la largeur d'un gobelet de moyenne grandeur : j'eus la ſatisfaction d'avoir tiré un pronoſtic juſte ; la dure-mère & la pie-mère étoient déchirées en deux endroits, avec inflammation ; une portion de la ſubſtance du cerveau étoit à découvert d'environ quatre lignes de longueur, ſur deux de largeur. Je viſitai toute la circonférence des os fracturés, pour m'aſſurer par mon doigt ſi rien ne piquoit la dure-mère ; ayant trouvé les choſes telles que je le deſirois, je fis le plus promptement poſſible mon pan-

ſement avec un plumaceau légérement imbibé de baume de Fioraventi, & par deſſus je plaçai quantité de charpie brute : deux heures après, mon malade parut mieux, la fièvre, les mouvemens convulſifs de la mâchoire diminuèrent ; je fis une quatrième ſaignée au pied, & pour boiſſon je donnai la tiſane ſimple : la nuit fut plus tranquille.

Le quatrième jour je viſitai mon appareil ; en ſoulevant un peu la charpie, je m'apperçus qu'il commençoit à ſe former une ſuppuration : je ne voulus point la déranger, je remis le panſement au lendemain ; ce jour il y eut un mieux marqué, le malade connut le domeſtique de la maiſon ; il n'étoit point encore allé à la ſelle depuis ſon accident, il y fut copieuſement dans la journée ; je lui fis donner quelques cuillerées de crême de riz ; la nuit fut moins orageuſe.

Le cinquième jour, après avoir levé l'appareil, je trouvai le plumaceau chargé d'un pus gras, épais, reſſemblant à de la crême; il me parut qu'il étoit produit par la ſubſtance même du cerveau : je dis au malade, qui avoit repris toute ſa connoiſſance, de ſouffler dans ſa main ; le pus ſortit en grande quantité de l'endroit où le cerveau étoit à découvert : j'abſorbai autant qu'il me fut poſſible la matière avec de la charpie brute ; je mis ſur le cerveau un plumaceau trempé

dans parties égales d'eau-de-vie & d'eau miellée. Après cette application, le malade fit un cri, que j'attribuai à l'irritation qu'occasionnoit l'eau-de-vie ; je mis un digestif simple sur les plaies des chairs, & je recouvris le tout avec la charpie brute. Toutes les fois que je pansois mon malade, j'avois un réchaud de braise sur un guéridon, près de sa tête ; avec ma main gauche, je tenois une grande compresse pliée en quatre & bien chauffée, & par dessous avec ma main droite, j'appliquois mon appareil. Cette journée fut des plus heureuses ; mon malade étoit sans fièvre ; l'appétit devint si grand, qu'il dévoroit le peu d'aliment qu'on lui donnoit : c'étoit la saison des pêches, je lui en fis donner une ; j'augmentai la dose de son riz, & lui fis donner un biscuit.

Le sixième jour la suppuration fut des plus abondantes ; les chairs commençoient à bourgeonner, & tout alloit au mieux possible : le cri qu'avoit fait le malade lors de l'application du plumaceau trempé dans l'eau-de-vie, me fit supprimer cette liqueur, je le pansai simplement avec la charpie brute ; sur la fin, lorsque les chairs végétoient trop, je me servis de la pierre infernale.

Le septième jour la suppuration fut la même, ainsi que les pansemens, que j'ai con-

tinués pendant une vingtaine de jours ſans rien changer ; je voyois chaque jour avec plaiſir des chairs rouges qui pulluloient de la ſubſtance du cerveau & de la dure-mère, leſquelles jointes aux ſucs oſſeux qui s'échappoient de la circonférence des os fracturés, ont formé un corps qui a remplacé les pièces d'os que j'avois emportées.

Au cinquantième jour de la maladie, il ſe fit une exfoliation de toute la circonférence des os qui avoient été expoſés au contact de l'air.

Le premier novembre la plaie a été parfaitement cicatriſée ; ſur la fin j'ai purgé mon malade quatre fois, en mettant quatre jours d'intervalle ; les luxations & les fractures n'ont jamais été accompagnées du moindre accident ; j'ai eu la ſatisfaction de voir cette cure couronnée d'un ſuccès complet. M. *Demons* eſt rentré le 3 novembre au collège pour y continuer ſes études.

J'ai communiqué cette obſervation à l'Académie de chirurgie, à laquelle j'ai envoyé les cinq eſquilles.

OBSERVATION

Sur un abcès au rein gauche ; par M. CASSAGNE, chirurgien gagnant maîtriſe de l'Hôtel-Dieu d'Aix, en Provence.

Le nommé *Fontaine*, natif d'Avignon ;

vint à l'Hôtel-Dieu de cette ville le 26 septembre 1782; je le trouvai dans le premier degré de maraſme, ayant un ictère très-manifeſte, & une fièvre lente qui menaçoit ſes jours. J'appris de lui qu'il ſentoit des douleurs très-inquiétantes dans différentes parties de ſon corps, & notamment vers le flanc gauche. Il fut traité par le médecin, alors de quartier. Au bout de quelque temps ſon état s'étant ſenſiblement amélioré, il ne deſiroit rien tant que d'aller reſpirer l'air libre. Loin de s'oppoſer à ſa demande, on le laiſſa ſortir le 23 octobre ſuivant; ainſi il reſta un mois moins trois jours dans cet hôpital.

Au bout de deux mois, il revint à l'Hôtel-Dieu; ſon aſpect m'effraya; les ſymptômes déja annoncés, excepté l'ictère, avoient conſidérablement augmenté, il s'y étoit joint l'œdématie des jambes, & une diarrhée très-abondante. Il fut encore reçu, & mis à l'uſage des remèdes médicinaux, qui, quoiqu'adminiſtrés par des mains ſavantes, n'eurent pas, à beaucoup près, les mêmes ſuccès que la première fois. Le malade dépériſſoit à vue d'œil, & la douleur du côté gauche ſe faiſoit ſentir plus vivement. Quoique ſon état nous parût déſeſpéré, le médecin & moi nous examinâmes l'endroit douloureux avec la plus grande attention.

Cet examen murement réfléchi nous fit naître, quoique ſans aucune raiſon appa-

rente, l'idée d'une ſuppuration commençante, & nous fit tourner nos vues du côté des remèdes qui pouvoient la favoriſer. Le même ſoir, le malade fut transféré dans la ſalle des bleſſés.

Le lendemain matin je l'examinai encore, de concert avec M. *Pontier*, chirurgien juſtement célèbre, alors de quartier dans l'hôpital; ayant obſervé l'endroit douloureux, nous y trouvâmes une légère élévation, couverte d'un rouge pâle, & un commencement de fluctuation profonde. Curieux de ſavoir la cauſe qui avoit produit des effets ſi terribles, nous interrogeâmes plus particulièrement le malade : il nous avoua qu'il avoit été atteint en différens temps de pluſieurs ſymptômes vénériens, & qu'il avoit eſſuyé divers traitemens pour les combattre. D'après tout ce que nous dit *Fontaine*, je le regardai comme épuiſé par le plaiſir de Vénus, & par des remèdes mercuriaux mal adminiſtrés; il avoit un reſte de vérole impoſſible à détruire, à raiſon de l'état de foibleſſe où l'avoit jeté la longue ſuite de ſes maux. Dès ce moment, nous le crûmes perdu, & nous ne nous occupâmes que du ſoin de calmer ſes douleurs, par l'uſage des narcotiques, l'unique reſſource qui reſte aux malheureux qui ſont dans pareil cas.

La tumeur du côté gauche, qu'on avoit toujours panſée avec les cataplaſmes d'her-

bes émollientes, s'étant élevée jusqu'à un certain point, & la fluctuation s'y faisant sentir plus distinctement, nous crûmes devoir proposer au malade le moyen propre à remplir l'indication qui se présentoit; mais sentant ses forces l'abandonner, & voyant le terme de sa vie s'approcher, il s'y opposa invinciblement. Au bout de deux jours, lorsque je renouvellai le cataplasme, cette tumeur s'ouvrit spontanément, & il sortit par cette ouverture, que je crus devoir aggrandir tout de suite, environ six onces de pus assez louable; cette évacuation qui paroissoit devoir être favorable au malade, l'affoiblit encore davantage, & fut peut-être cause qu'il cessa plus tôt de vivre. Il mourut enfin le 13 février 1783, sept jours après l'ouverture de la tumeur.

Je fis seul l'ouverture du cadavre, & je trouvai que les principaux viscères du bas-ventre étoient singulièrement affectés; toutes les parties contenues dans cette capacité sembloient porter avec elles un germe d'obstruction. Les glandes du mésentère étoient visiblement engorgées, & le tissu cotonneux de la ratte étoit considérablement distendu par la présence d'un sang noirâtre. Le foie étoit plus volumineux que dans l'état naturel, & il renfermoit dans sa propre substance plusieurs glandes squirreuses; le rein du côté malade étoit dans une désorganisa-

tion inconcevable : toute ſa partie mamelonée n'étoit qu'une maſſe pierreuſe très-difficile à décrire.

Voilà ce que j'ai obſervé durant la vie, (au moins pendant ſon ſéjour dans cet hôpital) & après la mort de cet être infortuné. Le vice vénérien n'auroit-il pas été ſeul cauſe de tout ce déſordre? C'eſt aux maîtres de l'art à prononcer.

Je conſerve dans mon cabinet vingt-deux pierres de ce rein, que je me propoſe d'envoyer inceſſamment à l'Académie royale de chirurgie ; j'y joindrai quelques autres concrétions pierreuſes que j'ai rencontrées dans ma pratique.

Note du Rédacteur.

M. *Trabuc*, élève en chirurgie à Aix, a inſéré dans le Journal de Médecine, cahier d'août 1783, page 146, une obſervation que nous ſommes portés à croire être la même que celle de M. *Caſſagne*: on trouve cependant dans le ſimple récit des faits des différences notables, & les lecteurs ſont priés de faire la comparaiſon des deux obſervations.

OBSERVATION

Sur l'extirpation d'une loupe charnue ; par M. Du Lou, ſeigneur Du Lou, près Montauban en Bretagne.

La nommée *Marie Joſſe*, fille men-

diante de la paroiſſe de S. Jouan-de-l'Iſle, évêché de Saint-Malo, portoit depuis ſept ans une loupe du volume de trois à quatre livres, d'environ quatre pouces de haut, ſur trois & demi de large, & de près de onze pouces de circonférence. Cette tumeur étoit implantée à l'apophyſe maſtoïde droite, deſcendoit juſques ſur l'épaule, en adhérant au col, & gênoit le bras droit au point d'empêcher ſon action.

Pour parvenir à l'extirpation de cette loupe, j'ai fait une ſection juſqu'à ſa baſe: la peau s'eſt retirée; & le corps étranger étant à découvert, j'ai fait avec un biſtouri des inciſions de droite & de gauche; & à l'aide des cauſtiques, j'ai fait tomber cette maſſe en mortification. J'ai preſcrit le quinquina en lotion, & à prendre intérieurement; j'ai conſeillé un régime tempérant, & j'ai purgé de temps en temps.

Pendant l'opération, il n'eſt point ſurvenu d'hémorrhagie. En diſſéquant, pour ainſi dire, graduellement cette tumeur, j'ai trouvé des portions qui reſſembloient à des ris de veau, de petites poches remplies de boules qui contenoient des eſpèces de lanières ou de filamens fort allongés, &c. &c.

La malade eſt non-ſeulement débarraſſée de ſa tumeur, mais encore elle eſt libre du bras droit; elle peut s'en ſervir & gagner ſa vie.

Je me ſuis déterminé à publier cette obſervation, parce que les chirurgiens de ce canton ont refuſé de traiter cette fille, (peut-être à cauſe de l'adhérence intime de la tumeur à tout le ſyſtême nerveux, artériel & muſculeux du cou,) & que ſa guériſon peut enhardir les praticiens dans des cas ſemblables.

Note de l'Editeur.

M. *Dulou*, engagé par le ſeul deſir de ſe rendre utile, s'eſt appliqué à acquérir des connoiſſances dans l'art de guérir, connoiſſance qu'il met en pratique depuis près de vingt-deux ans, & qu'il conſacre au ſoulagement des pauvres de ſon canton. Il a joint à ſon obſervation les certificats de M. *Jean Robert*, curé de Saint-Jouan-de-l'iſle, & de M. *Gueret*, chirurgien de Montauban, qui conſtatent la vérité des faits.

RÉFLEXIONS DE M. ROBINEAU,

Maître en chirurgie à Dourdan, ſur l'obſervation de M. GARLAND, *à l'occaſion d'un accouchement fait par le ſecours de l'art, &c. inſérée dans le Journal de Médecine, cahier d'octobre dernier, pag. 326 & ſuiv.*

L'hemorrhagie qui ſurvient à tous les termes de la groſſeſſe eſt ſans doute dangereuſe, mais le péril n'eſt pas toujours auſſi

éminent que l'annonce M. *Garland*, lors même que le placenta eſt attaché au col de la matrice; pluſieurs obſervations qui me ſont propres, & qui ſont appuyées du ſentiment de pluſieurs auteurs célèbres, le prouvent: j'en vais rapporter deux, dans leſquelles les femmes qui en font le ſujet, ont accouché preſque ſans ſecours, après des hémorrhagies utérines très-conſidérables; & chez ces femmes le placenta étoit implanté au col de la matrice.

Dans la première de ces obſervations, la femme *Seglet*, habitante de la paroiſſe de Mérobert, & groſſe de ſept à huit mois, ayant perdu pendant deux jours une grande quantité de ſang, m'envoya chercher; la douleur qui ſuivit de très-près mon arrivée, expulſa hors de la vulve la tête de ſon enfant qui étoit mort. Je terminai le reſte de l'accouchement à l'ordinaire. Il eſt probable que ſi j'euſſe été appelé plus tôt, & que j'euſſe employé le forceps, la femme auroit eu un travail moins long, & l'enfant auroit pu être ſauvé. En délivrant cette femme, j'ai trouvé le placenta adhérent fortement à la partie antérieure du col de la matrice, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je parvins à l'en détacher: la partie qui tenoit au col de l'utérus étoit fort épaiſſe, & celle qui s'en étoit ſéparée pour livrer paſſage à l'enfant, étoit molle & fort mince.

La

La deuxième obſervation eſt celle de la femme de *Pigrai*, plâtrier à Sainville ; elle étoit groſſe de huit à neuf mois. Cette obſervation diffère de la première, en ce que l'enfant s'eſt préſenté par les pieds pendant qu'on eſt venu me chercher, & que la ſage-femme du village les ayant ſaiſis, a terminé l'accouchement ſans beaucoup de peine. A l'inſtant qu'elle venoit d'extraire cet enfant encore vivant, j'arrivai aſſez tôt pour délivrer la mère qui, au récit de ſon mari, & de pluſieurs femmes qui étoient préſentes, avoit eſſuyé depuis près de trois jours une hémorrhagie utérine très-conſidérable, & qui les effrayoit. Je n'en fus pas ſurpris, lorſque je procédai à la délivrance de la femme : je trouvai l'arrière-faix placé de même que le précédent. Ces deux femmes ſont encore accouchées très-heureuſement depuis ce temps-là. M. *Baudelocque* (a) n'a-t-il pas raiſon de dire : « La femme livrée à elle-même n'eſt pas abſolument ſans reſſource, quand le placenta eſt attaché ſur le col de la matrice ? Quelquefois dans l'extrême dilatation de l'orifice, cette maſſe s'en ſépare entièrement d'un côté, les membranes ſe déchirent, & l'accouchement ſe fait naturellement, ſi la femme, malgré le ſang

(*a*) Art des Accouchemens, par M. *Baudelocque*, tom. j, pag. 338, §. 935.

qu'elle a répandu, conſerve aſſez de forces, &c. »

Il eſt donc poſſible qu'une femme dont le placenta a ſon inſertion au col de la matrice, ſe délivre ſans le ſecours de l'art. L'aſſertion de M. *Garland* eſt donc trop abſolue, puiſqu'il dit : « Mais combien plus grand eſt le péril, lorſque l'arrière-faix eſt implanté autour du col de la matrice, puiſque la femme ne peut accoucher ſeule ſans perdre la vie, ainſi que ſon enfant ! »

Cela eſt vrai à quelques égards, mais il s'en faut bien que cela arrive ainſi dans tous les cas. M. *Garland* continue, & dit : « Je publie d'autant plus volontiers cette obſervation, qu'il y a beaucoup d'auteurs qui parlent très-obſcurément de cette implantation, d'autres qui la nient formellement, & fort peu qui l'aient connue parfaitement. »

D'après ces expreſſions, ne ſeroit-on pas diſpoſé à croire que perſonne juſqu'ici n'a eu une connoiſſance parfaite de cette implantation de l'arrière-faix au col de la matrice ? Pour convaincre M. *Garland* du contraire, il ſuffit de lui rapporter que *Portal* (a), à la fin d'une de ſes obſervations ſur un accouchement où il y avoit adhérence de l'arrière-faix au col de la matrice, ajoute

(*a*) Obſervations ſur les cauſes & accidens de pluſieurs accouchemens laborieux, quatrième édition, pages 60 & 65.

qu'en 1683 il a fait cinq accouchemens de la même eſpèce. M. *Petit* en 1723 a parfaitement connu cette adhérence au col de l'utérus, puiſqu'il a communiqué un Mémoire à l'Acad. royale des Sciences ſur cette implantation. MM. *Levret* (a) & *Baudelocque* (b) l'ont très-bien connue, puiſqu'ils enſeignent la manière d'opérer dans cette circonſtance : bien d'autres qu'il eſt inutile de citer, en ont parlé très-clairement. D'après toutes ces autorités, M. *Garland* ne nous annonce donc aucune découverte. S'il avoit ſeulement conſulté les deux auteurs que je viens de citer, conſeilleroit-il avec autant de confiance qu'il le fait, de déchirer l'arrière-faix dans ſon corps ? Il eſt de fait, comme le prouvent ces auteurs, que le cordon ombilical n'eſt pas toujours placé au centre du placenta : or en déchirant ce dernier dans ſon corps, l'accoucheur, malgré les précautions que l'art indique, ne peut-il pas lacérer le cordon, ou du moins quelques-unes de ſes racines principales ? D'ailleurs les épaules, la tête, ne peuvent-elles pas être arrêtées par l'eſpèce de bourrelet

(*a*) L'Art des Accouchemens démontrés par des principes de phyſique & de méchanique, troiſième édition, pag. 48, 49 & ſuiv. §. 275 & ſuiv. pag. 353, art. ix, même édit.

(*b*) L'Art des Accouchemens, tom. j, p. 334, §. 925, juſques & compris le §. 938, &c.

que formera alors le placenta déchiré ? Et, si on fait effort pour les extraire, il seroit très-possible que le placenta suivît ces parties, ou même le bassin de l'enfant, supposant qu'on aille chercher les pieds.

Placez le cordon au centre du placenta; en déchirant ce dernier près de l'insertion du cordon, trouverez-vous assez d'espace jusqu'à son bord pour faire passer l'enfant sans qu'il occasionne un déchirement plus considérable, soit du côté de son bord, soit du côté du centre ? Si le déchirement a lieu du côté du centre, le cordon & quelques-unes de ses racines principales ne peuvent plus rester intacts; il faut absolument qu'ils soient à leur tour déchirés par une compression violente, ou par une suite du déchirement de l'arrière-faix, ce qui causeroit infailliblement un danger urgent, tant pour la mère, que pour l'enfant. Dans tous les cas où j'ai été appelé pour de semblables accouchemens, j'ai toujours observé que l'arrière-faix se décolloit plutôt du côté du coccix, que d'un autre côté. La nature ne nous instruiroit-elle pas par-là que c'est le chemin qu'il faut que l'accoucheur prenne pour aider à la délivrer du fardeau qui la gêne? En conséquence, je préfère cette méthode. Je laisse aux gens de l'art à faire la comparaison de ma pratique avec celle de M. *Garland.*

Je cherche à connoître l'endroit où le placenta est décollé, ce qui arrive presque

toujours quand la perte a lieu. Si ſon décollement ne ſuffit pas pour l'introduction de ma main, je l'augmente par des mouvemens doux autant qu'il eſt néceſſaire. Je me ſers de ce moyen, quand la perte me fait craindre abſolument pour la vie de la mère & de l'enfant; c'eſt ce que l'expérience m'a appris, & ce qui eſt conſeillé par les maîtres de l'art.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1784.

Les maladies régnantes ont été les pleuro-péripneumonies bilieuſes: les fluxions de poitrine purement inflammatoires & les gangreneuſes, ont diſparu; il y a eu des fièvres bilieuſes, dont quelques-unes ſe ſont maſquées ſous l'apparence de fluxion de poitrine; des rhumatiſmes, la plupart inflammatoires; des fièvres tierces pritannières, & des catarrhes: ces dernières ont attaqué ſpécialement les vieillards.

Sur la fin du mois ont paru quelques fièvres malignes, & beaucoup de femmes ont été attaquées de faux travail, occaſionné par l'agacement de la matrice; pluſieurs ont fait des fauſſes-couches, faute de régime & de traitement convenable: quelques-unes en ſont mortes; celles qui ont ſuivi le traitement & le régime propre pour diſſiper cet agacement ou irritation, ſe ſont rétablies facilement, & ſont accouchées ſans accident.

En général, quoique les ſaignées aient été indiquées dans le commencement de ces maladies inflammatoires, l'expérience a cependant démontré qu'elles devoient être & moins nombreuſes, & moins copieuſes que dans d'autres conſtitutions; l'indication la plus urgente a paru être d'atténuer la bile par l'uſage des plantes nitreuſes & légérement ſavonneuſes, & de profiter de la première indication pour l'évacuer. Les émétiques à ces époques ont conſtamment été ſalutaires.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE MARS 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	*A deux heures du soir.*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*	*A Midi.*	*Au soir.*
	Dégr.	*Dégr.*	*Dégr.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*
1	-1,16	3,18	-0,12	27 10, 8	27 10, 8	27 11, 3
2	-0,12	4,13	-1, 0	27 11, 6	27 10, 5	27 11, 3
3	-1,17	5, 3	4, 2	27 11, 0	27 10,10	27 10, 3
4	3,16	7,17	5, 0	27 8, 8	27 8, 7	27 8, 9
5	5, 0	11,15	7, 5	27 8, 7	27 7, 5	27 5,11
6	6, 2	10, 8	7, 4	27 3,11	27 3, 0	27 3, 3
7	4,10	10,16	7, 0	27 3, 3	27 2,10	27 3, 5
8	5, 0	9, 2	4 6	27 5, 4	27 6, 0	27 6, 5
9	4, 3	8,13	3,16	27 5, 5	27 1,11	27 1, 1
10	3, 2	7,16	4,14	27 5, 9	27 6,11	27 6,11
11	0,12	3,12	0, 0	27 8, 0	27 10, 6	28 0, 2
12	-1,14	4,16	0,17	28 0, 7	28 0, 7	28 0, 5
13	-2, 1	7,10	4,10	27 10, 8	27 9, 2	27 9, 4
14	1, 0	4, 8	1,10	27 9, 3	27 9, 9	27 9,10
15	0, 2	2, 3	0,16	27 9, 8	27 9,10	27 9, 4
16	-0,18	5,19	1,15	27 9, 1	27 9,11	27 10, 8
17	-1, 0	7, 5	3, 1	27 10, 4	27 9, 1	27 7, 9
18	1, 9	8,14	4,15	27 5, 6	27 4, 3	27 4, 3
19	0, 3	3, 8	-1, 0	27 4, 0	27 4, 9	27 6, 7
20	-3, 5	1, 3	-2,17	27 8, 1	27 9, 6	27 10, 6
21	-4, 7	2,19	-3, 0	27 10, 4	27 9,10	27 9,11
22	-4, 7	4,14	-1, 3	27 9, 4	27 8, 8	27 8, 9
23	-3, 1	5,17	-0, 7	27 8, 1	27 7, 4	27 6, 6
24	3, 6	7,12	5,11	27 4, 6	27 4, 9	27 5, 1
25	4,14	7, 4	5,12	27 5, 7	27 5, 1	27 5, 7
26	5,15	11, 3	4,15	27 5, 0	27 5, 2	27 5, 7
27	4,17	6,10	1,19	27 6, 0	27 6,10	27 6, 6
28	2,13	6, 7	6, 1	27 3, 1	27 2, 7	27 2, 8
29	4, 9	6,10	3,15	27 2,10	27 2, 8	27 2, 9
30	2, 2	1,17	1, 7	27 2, 9	27 4, 3	27 6, 0
31	0, 8	1,19	0, 8	27 7, 5	27 8, 5	27 9, 6

Vents et état du Ciel.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	N-E. ser. froid.	N.-E nu. froid.	N-E. nu. froid.
2	E. *idem.*	S. serein, froid.	E. *idem.*
3	E. *idem.*	S. *idem.*	S. *idem.*
4	S. cou. frais.	S-O. cou. doux.	S-O. ser. frais.
5	S. brouil. frais.	S-O. c. très-do.	N-E. nua. dou.
6	S-O. cou. doux.	S. *idem*, pluie.	S-O. co. do. ve.
7	S. couv. fra. pl.	S. couv. doux, vent.	S-O. cou. doux, temp. pluie.
8	S-O. n. frai. ve.	S-O. nua. do. v.	S-O. n. fra. v.
9	S. couv. fr. pl.	S-O. co. d. v. pl.	S-O. c. fr. temp.
10	S-O. cou. frais, tempête.	S-O. couv. do. vent.	O. couv. fra. v. tonnerr. pluie.
11	N. couv. frais, giboul. neige.	S-O. *idem.*	S-O. ser. froid, vent, giboul.
12	N. c. fra. gel. bl.	O. ser. froid.	N. serein, froid.
13	S-E. ser. froid.	S. nuag. doux.	N-E. cou. frais.
14	N-E. c. fr. pl. ne.	E. couv. froid.	N-E. c. fro. v. pl.
15	E. c. fro. v. ne.	E. *idem.*	N-E. co. fro. v.
16	N-E. ser. fro. v.	N-E. ser. froid.	N-E. ser. froid.
17	N-E *idem.*	N-E. nua. do. v.	N-E. co. fra. v.
18	N-E. cou. froi.	N-E. co. dou. v.	N-E. c. d. v. br.
19	N-E. *idem.*	N-E. co. v. fro.	N-E. ser. fro. v.
20	N. ser. froi. ve.	N-E. *idem.* nei.	N-E. n. neig. *id.*
21	S.-E. ser. froid.	S. nuag. froid.	S. ser. froid.
22	E. *idem.*	S-E. *idem.*	S-E. *idem.*
23	E. *idem.*	E. *idem.*	N-E. *idem.*
24	S-O. n. fro. ve.	S. c. do. ve. pl.	S. co. do. v. pl.
25	S. c. doux, ven.	S. *idem.*	S-O. nua. *idem.*
26	S. cou. dou. pl.	S-O. c. d. v. ton.	S-O. nua. do. v.
27	S-O. c. do. ven.	S-O. c. dou. v.	E. cou. fr. vent.
28	E. cou. froi. ve.	S-O. *id.* nei. pl.	N-E. bro. do. pl.
29	S. couv. frais.	S-E. c. d. brui.	S-E. cou. doux.
30	N. cou. froi. v.	N. c. fro. vent.	N. co. fro. ve.
31	N-E. couv. fro.	N-E. cou. froid.	N-E. nu. fro. v.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.	11, 15 deg.	le 5
Moindre degré de chaleur..	4, 7	le 21 & le 22
Chaleur moyenne.....	3, 6 deg.	

	pouc.	*lig.*
Plus grande élévation du Mercure................	28	0, 7, le 12
Moindre élév. du Mercure....	27	1, 1, le 9
Elévation moyenne...	27	7, 4l.

Nombre de jours de Beau.....	8
de Couvert.	18
de Nuages..	5
de Vent....	20
de Tonnerre.	2
de Brouillard.	2
de Pluie....	9
de Neige...	5
Quantité de Pluie..........	21, 1 lign.
Evaporation.........	21 0
Différence...........	0 1
Le vent a soufflé du N.........	8 fois.
N-E......	16
N-O.......	0
S..........	18
S-E.......	6
S-O......	22
E........	20
O........	1

TEMPÉRATURE : froide, humide & venteuse.

MALADIES : rhumes.

Plus grande séchéresse....	40, 2 deg.	le 22
Moindre............	0, 2	le 5
Moyenne..........	24, 3	

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier avril 1784.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de mars 1784; par M. BOUCHER, médecin.

Le temps s'étoit adouci dès le commencement du mois, & notamment du 7 au 10 : le tonnerre a grondé le 7 & le 8, & il y a eu quelques jours de pluie; mais depuis le 11 jusqu'au 31, la liqueur du thermomètre a été presque toujours observée au dessous du terme de la congélation, ou très-près de ce terme : (il faut en excepter le 25, le 26 & le 27) le 21, la liqueur du thermomètre est descendue à 3 degrés au dessous du terme de la congélation. Il est tombé encore bien de la neige dans la dernière moitié de ce mois.

Le vent a été *nord* pendant la plus grande partie du mois.

Le mercure dans le baromètre ne s'est élevé à la hauteur de 28 pouces que cinq à six jours du mois. Le 7, il est descendu au terme de 27 pouces 4 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.
11 fois du Nord vers l'Est.
3 fois de l'Est.

6 fois du Sud.
3 fois du Sud vers l'Oueſt.
2 fois de l'Oueſt.
6 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuageux.
8 jours de pluie.
7 jours de neige.
2 jours de grêle.
2 jours de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de mars 1784.

La continuation du froid & des vents du nord & d'eſt a entretenu les péripneumonies qui, dans preſque tous ceux qui en ont été attaqués, étoient du genre des bilieuſes-putrides, & qui ont tué beaucoup de gens du peuple, peu précautionneux à appeler d'abord les ſecours néceſſaires. Il ne s'établiſſoit dans aucun malade une expectoration louable. Les crachats n'étoient que glaireux, d'un jaune verdâtre, ou teints d'un rouge obſcur, & devenoient noirâtres. Les loochs avec le kermès ont aſſez ſouvent réuſſi en pareil cas, en relevant les forces vitales, & en procurant de la moiteur, quelquefois même en lâchant doucement le ventre. Les véſicatoires appliqués aux jambes & au coté affecté, (lorſque le point de côté avoit lieu,) ont eu auſſi du ſuccès. Dans quelques ſujets, la maladie a pris la marche de la fièvre continue-rémittente, ou double-tierce continue. Dans ce cas, on s'eſt bien touvé des apozêmes de quinquina & des mixtures faites avec ſon extrait, après l'emploi ſuffiſant des purgatifs ou émético-cathar&ctiques. Ils ont fait auſſi de bons

effets dans le cas de putridité décidée, en les acidulant ſoit avec les acides végétaux, ſoit avec l'acide vitriolique.

Les rhumes ont été encore fort répandus. Ils portoient à la poitrine dans la plupart de ceux qui en ont été affectés; & dans quelques-uns ils ont été accompagnés de mal de gorge. On a vu nombre de perſonnes attaquées de fluxions rhumatiſmales. Il y a eu encore des atteintes d'apoplexie.

Nombre de vieillards & de perſonnes cacochymes ſont morts ſubitement; ce qui eſt aſſez ordinaire dans cette ſaiſon, ſur-tout après un hiver long & rigoureux.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Kongl. Vetenskaps Academiens nye Handlingar, *&c.* C'eſt-à-dire, *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Stockholm, pour l'année 1780, vol. I. A Stockholm, chez* Lange, 1781.

1. Les articles qui dans ce volume concernent notre Journal, ſont les ſuivans.

1°. Un mémoire de M. *Schéele*, dans lequel ce ſavant chimiſte confirme, par des expériences ultérieures, que l'acide du ſpath eſt un acide particulier.

2°. Un mémoire de M. *Thunberg*, contenant pluſieurs obſervations intéreſſantes ſur la canelle. L'auteur a fait un ſéjour conſidérable dans l'île de Ceylan, & a porté une grande attention à l'exa-

men des forêts de canellier, tant ſauvages que cultivés. Le *laurus cinamomum Linnæi* a, ſelon M. *Thunberg*, les feuilles plus larges & moins pointues que le *laurus caſſia* du même botaniſte. Celui-ci fournit une canelle plus groſſière que le premier, dont il eſt une ſimple variété. Notre académicien, après avoir indiqué les marques propres à la bonne canelle qu'on ne tire qu'à l'extrémité ſud-oueſt de l'île, remarque que l'on compte juſqu'à dix variétés du canellier. M. *Falk*, gouverneur de l'île de Ceylan, a réuſſi à en élever de graine.

3°. Une diſſertation de M. *Berger* ſur l'*angina pectoris* des Anglois, & ſur le traitement qui lui convient. L'auteur prétend avec *Willis*, que cette maladie n'eſt autre choſe qu'un ſimple aſthme convulſif dû à un vice arthritique ou rhumatiſmal, jeté ſur les organes de la reſpiration. Le remède avec lequel il la combat, eſt compoſé d'une demi-once de gomme de gaïac, triturée avec deux gros de gomme arabique, diſſoute peu-à-peu dans neuf onces d'eau d'hyſſope, ou de quelque autre eau diſtillée. Il ajoute à cette ſolution demi-once de ſucre, & les malades en prennent ſoir & matin une cuillerée ou deux. On leur fait avaler incontinent par deſſus, une livre de décoction d'orge mondé ou de gruau d'avoine. Cette potion cauſe tous les jours une ſelle ou deux, quelquefois un léger ptyaliſme ou une diaphorèſe abondante. C'eſt en conſéquence de la force de ces évacuations, qu'on règle la doſe du remède.

4°. Un mémoire ſur le lait & ſur ſon acide, par M. *Schéele*. Voici une partie des réſultats des expériences rapportées dans cette diſſertation. Les ſels neutres, les ſels métalliques, le ſucre & la gomme arabique, doivent être rangés au nom-

bre des ſubſtances qui coagulent le lait. Les acides végétaux ſont plus propres que les acides minéraux à réunir toute la partie caſéeuſe de cette liqueur végeto-animale. Les aſtringens coagulent également le lait, & c'eſt pour cette raiſon que le quinquina décompoſe les émulſions auxquelles on l'ajoute. La terre du fromage n'eſt autre choſe que la terre animale imprégnée d'acide phoſphorique avec excès de terre calcaire. Trente parties de fromage ſéché, donnent trois parties de terre animale. Le blanc d'œuf cuit a la plus grande conformité avec le fromage. On obtient une eſpèce de tartre qui provient du ſel eſſentiel du lait, ſi, à une certaine quantité de petit-lait clarifié, on ajoute quantité ſuffiſante de ſel de tartre. Il ſe forme alors, au bout d'un certain temps, de petits cryſtaux qui ſe précipitent au fond du vaſe. Nous ne pouvons pas rapporter le procédé pour ſe procurer l'acide du lait, ni les expériences que M. *Schéele* a faites pour en connoître la nature. Nous remarquerons ſeulement que ſelon lui cet acide reſſemble beaucoup au vinaigre, duquel il ne diffère que parce que le lait ne contient pas aſſez des principes qui, au moyen de la fermentation, donnent de l'eau-de-vie. L'expérience ſuivante prouve cette aſſertion. A huit livres (poids de 12 onces) de lait, ajoutez ſix cuillerées de bonne eau-de-vie: gardez ce mélange dans un endroit chaud & dans un vaſe fermé, ſans l'être aſſez pour intercepter l'évaporation du gas dégagé par la fermentation. Au bout d'un mois, vous trouverez le lait changé en très-bon vinaigre.

5°. La deſcription d'un procédé pour faire de la bière avec les tendres rameaux du pin, (*pinus ſylveſtris, Linn.*) par M. *Faxe*. Nous ne prévoyons pas que dans nos climats on faſſe uſage de cette bière: il ſeroit donc inutile de donner ce procédé.

Mais il n'en eſt pas de même de l'extrait que l'auteur fait avec les feuilles & les branches du même arbre. Cet objet peut devenir intéreſſant. Il ſupporte non-ſeulement la chaleur des voyages de long cours, mais il peut encore être gardé pluſieurs années, ſans s'altérer; au contraire, il ſe bonifie, il ſert à faire une bière très-agréable, qui ne demande ni frais extraordinaires, ni levures, ni diſpoſitions particulières. Mêlé à la bière embarquée ſur les vaiſſeaux, il l'empêche de s'aigrir, & ſes qualités antiſcorbutiques peuvent devenir un moyen très-heureux pour conſerver la ſanté des marins.

6°. Un almanach des fleurs pour le *Weſtgothland*, compoſé en 1779, par M. *Bierkander.* On trouve dans ce calendrier les époques de la pouſſe des feuilles & de la fleuraiſon des végétaux, tant agreſtes que cultivés. L'auteur y a joint quelques obſervations ſur le retour des oiſeaux de paſſage.

7°. Une deſcription de la *Weigelia japonica.*

8°. Un mémoire de M. *Rinmann*, dans lequel ce chimiſte expoſe la manière de tirer du kobalt une couleur verte durable à l'air & au ſoleil, qui peut ſervir à la peinture à l'huile, auſſi bien qu'à la détrempe. Le kobalt dont M *Rinmann* a fait uſage, eſt celui de *Tunaberg* en Sudermannland, qui ne contient que de l'arſenic, du ſoufre & du fer, ſans aucun atôme de cuivre, de nickel, ni de biſmuth.

9°. Une obſervation ſur un coup à la poitrine, par M. *Wœhlin.* Ce coup avoit caſſé une côte & meurtri pluſieurs autres. Le bleſſé a eſſuyé pendant trente ans un grand nombre d'accidens auxquels il a enfin ſuccombé.

10°. Une obſervation de M. *Zetzel* ſur un *acarus reduvius*, logé bien avant dans les tégu-

mens du bas-ventre d'un homme où il a excité une tumeur. L'obſervateur a fait mourir l'animal au moyen de l'eau-de-vie, & l'a enſuite retiré.

11°. Les expériences de M. *Schèele*, relatives à la manière de ſe procurer l'acide du ſucre, à la nature de ce ſel, à ſes rapports avec les alcalis, les terres & les métaux.

12°. Les eſſais docimaſtiques auxquels M. *Bergman* a ſoumis la platine, le nickel, le kobalt & la manganèſe.

13°. Le récit des accidens ſurvenus à la ſuite d'une chute qui a principalement porté ſur l'occiput, & que l'opération du trépan a diſſipés; par M. *Oedmann*.

14°. Une obſervation ſur une femme qui, paroiſſant parfaitement rétablie d'une fauſſe-couche, eſſuya, ſans aucuns ſymptômes avant-coureurs, une forte fièvre & une perte très-conſidérable, que des évacuations alvines, reſſemblantes à une bouillie claire tournée à l'aigre, ſollicitées au moyen d'un catharctique, ont guéries.

Memorie de Matematica & Fiſica, *&c.* C'eſt-à-dire, *Mémoires de Mathématiques & de Phyſique de la Société italienne, tom. I, in-4° de 853 pages; avec 8 Planches en taille-douce. A Vérone, 1782.*

2. Ce volume contient quelques Mémoires qui ſont du reſſort de notre Journal: nous allons en préſenter le précis.

M. le comte *de Morozzo*, dans la douzième diſſertation, entretient le lecteur du pourpre minéral, qu'au moyen de l'air il s'eſt procuré de l'étain & des chaux de ce métal. Il conſte, par les expériences qu'il a faites à ce ſujet, que toutes

les fois qu'on diſſout de l'étain dans de l'eau régale, ou qu'on fait la réduction de la chaux d'étain avec des ſubſtances phlogiſtiques & une chaleur violente, ou enfin qu'on fait détonner ce métal avec le nitre, l'air qui s'en dégage entraîne avec lui quelques parcelles d'étain, leſquelles, ſi l'on fait paſſer cet air à travers une ſolution d'or avant que les particules joviales ſe ſoient précipitées, donnent du pourpre minéral. On peut conclure de ces expériences, avec M. le comte *de Morozzo*, que la différence qu'on remarque quelquefois, relativement à la nature & aux propriétés des gas, tient peut-être en grande partie à la variété des vaſes dont on ſe ſert pour la manipulation.

Dans le quatorzième Mémoire, M. le comte *de Saluzzo* traite de la décompoſition du ſel ammoniac au moyen de la chaux. Notre ſavant chimiſte réfute l'opinion, que l'eſprit cauſtique de ſel ammoniac eſt incapable d'entrer en efferveſcence avec les acides, par la raiſon que la chaux l'a privé de ſon air fixe; il avance qu'on obtient également un alcali cauſtique, lorſqu'en le préparant on ſubſtitue de la chaux éteinte à la chaux vive; que la chaux vive la plus récente, briſée menu, fait efferveſcence avec l'eau-forte, & cela en raiſon de la petiteſſe des particules calcaires; qu'il en eſt de même de la pierre à cautère & du verre des cailloux; que ces trois ſubſtances, lorſqu'elles ſont réduites en poudre fine, font efferveſcence avec l'alcali volatil cauſtique, comme celui-ci fait efferveſcence avec tous les acides quand on l'a diſtillé ſur un de ces alcalis. M. le comte *de Saluzzo* ſuppoſe donc que c'eſt plutôt un certain degré de concentration & la privation de l'eau qui s'oppoſent à ce que la chaux & d'autres alcalis cauſtiques ne faſſent pas

dans

dans tous les cas effervefcence avec les acides. Il remarque enfuite que les chaux métalliques dégagent du fel ammoniac un efprit très-fort qui ne fait point effervefcence ; & fi l'on emploie à cette diftillation de la chaux ordinaire, en changeant affez fouvent de récipient, on obtient d'abord un liquide qui, malgré fon extrême âcreté, fait une prompte & violente effervefcence avec les acides. M. le comte *de Saluzzo* nous apprend enfuite que l'acide du fel acquiert de l'activité fur l'or, non pas parce qu'on lui enlève fon phlogiftique, mais parce qu'on le prive de fon eau, & que c'eft pour cette raifon que l'or fe diffout également dans un mélange d'efprit cauftique de fel ammoniac & d'acide marin : que l'air fixe dirigé fur de la chaux renfermée fous une cloche, n'a point augmenté la pefanteur de celle-ci, ni changé fon action fur le fel ammoniac : que l'air alcalin eft compofé d'air commun, de particules acides, phlogiftiques, alcalines volatiles, & d'une terre calcaire très-fubtile : que l'inflammabilité ne dépend pas de la quantité de phlogiftique, mais de l'état où il fe trouve dans les corps : que toutes les efpèces d'air méphitique, fi elles étoient fuffifamment concentrées, deviendroient peut-être inflammables.

M. l'abbé *Spalanzani* décrit dans le quinzième article les expériences qu'il a faites relativement à la régénération des parties enlevées de quelques efpèces de limaces de terre, des jardins, des bois & des vignes. Ce fut en vain qu'il foumit à ces épreuves les autres efpèces de ces reptiles. Ces effais ont été faits dans la Lombardie, pendant le printemps, & lors d'une température fuffifamment chaude. Notre ingénieux phyficien a coupé aux uns feulement une corne, à d'autres il en a amputé un plus grand nombre, même

toutes : il a emporté à plusieurs une partie, ou la totalité de la tête, en prenant toutefois bien garde de ne pas toucher au cou de quatre cents vingt-trois individus, auxquels il a enlevé la tête entière ; trente-deux ont été dans le même état au bout d'un an ; chez quatre-vingt-treize, la tête a été parfaitement rétablie : elle l'a été d'une manière un peu difforme chez cent quarante-cinq ; le reste a péri.

Le dix-septième article est une Lettre à M. *Aldolphe Murray*, dans laquelle M. *Felix Fontana* rend compte d'un grand nombre d'expériences faites pour connoître les effets que produiroient sur l'air les animaux, les substances phlogistiques & le sang chaud. Tous ces corps corrompent l'air déphlogistiqué plus fort & plus promptement que l'air commun, & en diminuent en même temps le volume. M. F. a vu que les animaux peuvent encore vivre dans un air phlogistiqué ou inflammable, dans lequel les chandelles s'éteignent ; & il remarque qu'en général l'air phlogistiqué & l'air inflammable ne paroissent pas mortels aux animaux. On sait que l'air fixe ne l'est qu'autant que les animaux le respirent. Dans toutes les expériences que l'auteur a faites, il a reconnu la présence de ce dernier gas ; l'air dans lequel les animaux avoient respiré long-temps, en contenoit le plus : d'où il s'ensuit que les poumons expulsent beaucoup d'acide aérien. La respiration augmente encore la quantité de ce gas dans l'air phlogistiqué. L'air inflammable, quoique respiré plusieurs fois, ne perd rien de son inflammabilité. M. F. prétend encore que l'acide nitreux est un composé d'acide aérien, de gas phlogistiqué & d'air commun.

On lit au numero 19 une Lettre de M. *Malacarne* de Turin, à M. *Girardi* de Parme, conte-

nant ſes recherches anatomiques ſur la charpente oſſeuſe de la tête de pluſieurs oiſeaux, miſes en parallèle avec les travaux dans le même genre, de *Willis* & de *Haller*. Les volatiles dont il eſt ici queſtion ſont entr'autres le faucon, le hibou, le perroquet, le corbeau, le coucou, le torticolis, le pic-vert, la hupe, le canard, le pélican, le héron, la becaſſe, la perdrix, le pigeon, l'alouette, l'étourneau, la grive, le pinçon, le hoche-queue, l'hirondelle, &c. L'auteur promet qu'il donnera auſſi la deſcription des cerveaux de ces oiſeaux.

Dans le vingt-unième Mémoire, M. *J. V. Zeviani*, de Vérone, conſeille le quinquina dans la petite-vérole, pour remédier à la réſorption du pus: il appuie ſes préceptes ſur quelques obſervations qu'il rapporte.

Von der Wurckung des Mohnſafftes inder Luſtſeuche, *&c.* C'eſt-à-dire, *de l'Efficacité de l'opium dans la maladie vénérienne. On y a joint des obſervations de médecine & d'hiſtoire naturelle, relatives à l'Amérique ſeptentrionale; par M. JEAN-DAVID SCHŒPFF, docteur en médecine, médecin des troupes d'Anſpach-Bayreuth en Amérique; ouvrage publié & enrichi d'une préface, par M. DELIUS, conſeiller-intime & profeſſeur de médecine à Erlang; grand in-8° de 44 pages, non compris la Préface de 22 pag. A Erlang, chez* Palmen, 1783.

3. Un jeune ſeigneur Anglois, réduit à l'extré-

mité par les accidens vénériens les plus graves; & sur-tout par des ulcères très-opiniâtres, avoit inutilement essayé le mercure sous toutes les formes. Les médecins avoient épuisé leur science, & ne cherchoient plus que les moyens de calmer la violence de ses douleurs. Pour cet effet, & pour remédier aux insomnies qui rendoient à ce malade son malheur encore plus insupportable, ils eurent enfin recours à l'opium. On lui en donna un grain, ensuite un second, & ainsi de grain à grain jusqu'à ce que le sommeil fût survenu. La tranquillité que ce remède procura auroit seule suffi pour décider à en continuer l'usage; mais bientôt à ce motif, il s'en joignit un autre bien plus puissant. Les ulcères changèrent de face, les douleurs cessèrent, & tous les autres accidens allèrent en diminuant; de sorte que le malade ne tarda pas à recouvrer sa première santé.

Pendant l'hiver de 1780, le nombre des vérolés étoit plus considérable que d'ordinaire dans l'hôpital royal, confié aux soins de M. *Grant*; ils étoient sur-tout affectés d'ulcéres rebelles à tous les remédes mercuriaux. M. *Nooth* avoit observé depuis long-temps que la meilleure méthode de combattre ces ulcères, étoit de les amener à cicatrisation, en les rafraîchissant souvent avec la pierre infernale, & de n'administrer le spécifique anti-syphilitique à l'intérieur qu'après leur guérison, afin d'assurer par-là l'entier rétablissement du malade. Cette méthode auroit été suivie, si le même M. *Nooth* n'eût pas eu une connoissance parfaite du cas dont nous venons de faire mention. Il proposa donc de tenter l'usage de l'opium. On choisit, autant que cela se pouvoit, des malades dans la même situation. Aux uns on donnoit les mercuriaux : on employa l'opium pour les autres. On prescrivit à ces derniers d'abord

un grain de narcotique, & on alloit peu à peu jusqu'à cinq, six, huit, & davantage par jour. Les malades s'en trouvèrent merveilleusement bien, & l'opium ne paroissoit pas leur procurer un sommeil extraordinaire : il leur faisoit seulement goûter un certain calme, un certain bien-être dont ils protestoient n'avoir jamais joui. Comme ils ignoroient la nature & les propriétés du remède qu'ils prenoient, ils ne pouvoient pas être égarés par leur imagination, au point de se faire illusion : d'ailleurs le grand changement en mieux qu'on remarquoit en peu de jours dans leur état, confirmoit leur déclaration ; les bords durs & enflammés de leurs ulcères se fondoient, la matière purulente étoit devenue louable, & tout annonçoit le plus heureux succès. Les malades qui faisoient usage des préparations mercurielles n'avoient pas, à beaucoup près, le même sujet de se louer des effets du traitement auquel ils étoient soumis, & les progrès rapides vers la guérison qu'ils virent faire à ceux qui prenoient d'autres remèdes qu'eux, les déterminèrent à faire les plus vives instances afin de leur être associés. On continua donc d'employer l'opium : on en augmenta les doses selon le besoin, & on eut la satisfaction de voir les malades auxquels on l'administroit, guéris radicalement en bien moins de temps qu'on n'eût osé l'espérer.

Une circonstance particulière qui mérite d'être remarquée, est que ce somnifère ne dérangeoit point les évacuations alvines. Les malades alloient régulièrement à la selle une fois par jour ; & si ceux pour lesquels la dose avoit été portée jusqu'à dix ou quinze grains, essuyoient quelque difficulté d'aller à la garderobe, une très-petite dose de quelque sel catharctique, suffisoit pour leur procurer la liberté convenable du ventre.

L'auteur assure avoir été témoin oculaire du succès de la plupart de ces essais, & il se persuade que les notes qu'on a tenues à cet égard ne tarderont pas à être publiées : il déclare ensuite que cet hypnotique a également réussi sur les vérolés du corps dont il étoit médecin, & rapporte l'observation suivante, qui certainement est capable d'engager les personnes de l'art à constater par de nouvelles épreuves le degré de confiance que mérite l'opium comme anti-vénérien.

« Un fusilier du régiment de Seyboth, dit-il, fut amené à l'hôpital au mois de septembre dernier. Attaqué d'une gonorrhée virulente, il avoit caché sa maladie jusqu'à ce qu'un paraphimosis qui étoit survenu, eut occasionné la gangrène. A la première visite lors de son arrivée du camp, le prépuce & une partie du gland se détachèrent spontanément. Environ la moitié de la verge étoit gangrenée, & l'autre moitié violemment enflammée. La puanteur qu'exhaloit cette partie étoit excessive: le malade très-foible étoit en proie à des mouvemens fiévreux. Je lui avois déja donné mes soins autrefois pour une tumeur singulière, accompagnée d'un sentiment désagréable à l'hypochondre droit, qui lui étoit survenue à la suite d'un effort, & qui n'avoit cédé que très-lentement & incomplettement au traitement le plus méthodique. Dans le moment actuel, je voulois d'abord lui ordonner, tant intérieurement qu'à l'extérieur, le quinquina, afin d'arrêter le progrès de la gangrène, & de procurer la séparation du mort d'avec le vif; mais la nouvelle découverte de l'efficacité de l'opium dans la gangrène, & l'expérience que j'avois de son utilité dans les affections vénériennes, m'engagèrent à faire usage de ce dernier moyen curatif, & cela

avec d'autant plus de confiance, que dans ce cas-ci la mortification étoit une ſuite de l'infection vérolique. On enveloppa donc le membre viril de cataplaſmes aſpergés d'huile & de laudanum, & le malade prenoit à l'intérieur un grain d'opium quatre fois par jour. Avant ſon entrée dans l'hôpital, ce ſoldat avoit ſouffert exceſſivement de l'inflammation & de la tenſion de la partie poſtérieure de la verge; mais dès la première nuit de l'uſage de ces remèdes, il fut tranquille & ſans grandes douleurs; le ventre fit ſes fonctions ordinaires. Le troiſième jour l'inflammation avoit conſidérablement diminué; les parties gangrenées ſe détachèrent juſqu'au cinquième jour; le ſixième, l'inflammation étoit entièrement diſſipée, & ce qui reſtoit du membre viril fut parfaitement nettoyé. Tout fut dans le meilleur état poſſible, & annonçoit une guériſon prochaine. On ſupprima les cataplaſmes; on panſa d'abord à ſec, enſuite avec des balſamiques ſimples. L'uſage interne de l'opium fut continué, & la guériſon ſe termina en peu de jours, ſans laiſſer aucuns reliquats quelconques. »

M. *Schæpff*, après avoir fait quelques remarques ſur cette guériſon, & annoncé qu'il pourroit encore rapporter pluſieurs guériſons de chancres & d'ulcères vénériens dans différentes parties de ſon corps, extraites de ſes journaux, ajoute: « Je puis aſſurer que depuis dix mois aucun des vérolés que j'ai traités, n'a pris un ſeul grain de mercure, & que je n'ai eu aucun ſujet de revenir à l'uſage des mercuriaux pour remplacer celui de l'opium. » Il renvoie enſuite aux autres médecins des hôpitaux du Roi, ainſi qu'à ceux du Vauxhall, pour recueillir des témoignages ultérieurs en faveur de l'efficacité de l'opium, contre toute ſorte d'accidens & ſymptômes vé-

nériens. Enfin, il promet que dans la ſuite il communiquera à M. *Delius* différentes autres obſervations intéreſſantes.

Quant aux obſervations médicales & d'hiſtoire naturelle ſur l'Amérique ſeptentrionale qui ſont jointes à cette Lettre, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage même.

D. Henſlers Geſchechte der Luſtſeuche, &c. C'eſt-à-dire, *Hiſtoire de la maladie ſyphilitique qui a paru en Europe vers la fin du quinzième ſiècle, première partie; par M. Philip. Gabriel Hensler, docteur en médecine, archiâtre de S. M. Danoiſe, médecin penſionné de la ville d'Altena, membre de la Société royale de médecine de Copenhague; in-8° de vingt-quatre feuilles. A Altena, chez* Eckhardt, 1783.

4. A l'exception d'un très-petit nombre d'auteurs, on a généralement prétendu que la maladie vénérienne fut ſeulement connue en Europe depuis la découverte des Indes occidentales. Cette aſſertion a ſemblé d'autant moins probable à M. *Henſler*, qu'il lui a paru que les excès dans les plaiſirs de l'amour commis en tout temps, n'ont pas dû être exempts des peines qu'emportent inévitablement tous les autres genres d'excès. Pour s'éclaircir ſur la réalité ou la fauſſeté de cette conjecture, l'auteur a examiné ce qu'en diſent les premiers écrivains qui ont traité ce ſujet. Il a d'abord conſulté ceux que citent *Luiſinus* & *Aſtruc* : il s'eſt enſuite appliqué à rechercher des traits hiſtoriques dans les ouvrages

échappés à l'attention de ces ſavans. Ces recherches lui ont procuré des lumières qui l'ont engagé à étendre ſon plan & à le rendre noſologique, en même temps qu'hiſtorique. Le nombre des auteurs que M. *Henſler* a compulſés, monte à environ cinquante : il a diſtribué en ſections, ſelon l'ordre chronologique, les précis qu'il donne de leurs productions ; il accompagne ces analyſes de remarques critiques & de réflexions ; il rapporte à la fin du livre les paſſages mêmes qui ſervent de pièces juſtificatives à ce qu'il avance.

Les premiers auteurs ſont des aſtrologues. Vient enſuite *Conrad Schelling ;* ce médecin parle du mal vénérien d'un ton qui n'annonce point la ſurpriſe & l'embarras que donne une maladie inconnue ; il s'exprime au contraire de la même manière que s'il avoit des conſeils à propoſer pour arrêter les ravages de toute autre maladie quelconque ; & de plus, il fonde ſes avis ſur les ſuccès antérieurs qu'ont eus les étuves & le mercure, afin de ſoutenir la confiance que, ſelon lui, ils méritent.

Widemann déclare qu'il a déja obſervé la *formica,* c'eſt-à-dire la vérole, en 1457. *Brant*, médecin de Baſle, ſavoit en 1496, que le virus vénérien étoit répandu par toute l'Europe, & en indiquoit le traitement d'une manière ſi poſitive, qu'il eſt impoſſible que ce fléau ait ſeulement commencé de ſon temps à ſe faire connoître dans notre partie du globe.

Léonicenus, loin d'admettre la nouveauté de cette maladie, prétend en trouver des traces dans *Hippocrate* & *Galien. Monteſaure* en voit des indices dans *Ebn Sina. Petrus Pinctor* a publié en 1500, à Rome, un ouvrage in-fol. intitulé : *Aggregatio ſententiarum doctorum omnium de præſervatione & curatione peſtilentiæ*, dont ni *Luiſinus*, ni *Aſtruc*,

ne font aucune mention, & dont l'auteur donne une notice très-détaillée. Il paroît d'après *Pinctor*, que la maladie syphilitique a commencé à se manifester en 1483, mais que ses ravages ont été dans toute leur force en 1494. Le pape *Alexandre VI*, son neveu, & plusieurs autres individus du haut clergé, en ont été attaqués. Il nous est impossible d'entrer dans de plus grands détails de cette partie historique; nous remarquerons seulement que ces recherches sont terminées par *Fracastor*, dont le poème *de Syphilide* est généralement connu.

M. *Hensler* donne ensuite la description de la maladie, & annonce que ce volume ne sera consacré qu'aux affections locales, ou celles qui intéressent les parties de la génération & les parties voisines. En parlant de la gonorrhée, l'auteur prouve qu'elle se rencontroit déja avant la vérole, & indistinctement avec elle, lors de son invasion générale *Zenus* la connoissoit en 1491 : ainsi *Freind* & *Astruc* se trompent, lorsqu'ils lui attribuent une origine postérieure d'un demi-siècle au mal de Naples.

Dès que la maladie vénérienne parut, elle fut accompagnée de presque tous les symptômes locaux qui la caractérisent encore aujourd'hui. On les attribuoit tantôt aux excès amoureux, tantôt à une extrême continence qui rendoit malfaisante la liqueur spermatique de l'homme, tantôt au sang menstruel qui communiquoit sa virulence aux parties génitales du mâle.

Aux preuves de l'antiquité de la vérole, tirées des médecins, M. *Hensler* joint les autorités,

1°. Des poètes; tels que *François Villon*, emprisonné pour ses malversations dès l'année 1456.

2°. Des historiens, qui nous apprennent entr'autres que le duc de Lancaster, *Jean de Gent*,

se mourant en 1399, montra à son pupille le roi *Richard II*, les effets de l'impudicité sur une partie de son corps tombée en pourriture.

3°. De l'établissement des lieux publics, & des ordonnances qui y sont relatives. La première ordonnance dans ce genre que l'on connoisse, est de l'année 1162 ; elle accorde à l'évêque de Winchester la protection immédiate de dix-huit de ces maisons, & lui adjuge une amende de 100 schellings pour toute fille qui, n'étant pas saine, reste dans ces lieux de débauche, & se prête à l'usage infâme qu'on veut en faire. Cette amende excède de beaucoup celle qu'on faisoit payer en 1302, à Venise, à toute créature qui avoit communiqué à quelqu'un le *Vermoïane ;* elle n'étoit condamnée qu'à une *lire*, qui ne faisoit pas même 12 sols, argent de France.

Abhandlung von der Brustbrœune, *&c.* C'est-à-dire, *Traité de l'esquinancie de poitrine* (angina pectoris;) *par* CHRISTOPHE-FRÉDERIC ELSNER, *docteur en médecine, & médecin pensionné du cercle de Bartenstein dans la Prusse orientale. Premier essai, in-8° de 75 pag. A Konigsberg, chez* Kantern, 1778.

5. Cet ouvrage est déja, à la vérité, d'ancienne date ; mais la difficulté de se procurer des livres du Nord, jointe à l'importance du sujet qu'il concerne, nous engagent à le faire connoître, & nous font espérer que nos lecteurs nous en sauront gré.

M. *Elsner* fait d'abord mention des principaux auteurs qui ont observé & décrit cette maladie, tels que *Heberden*, *Fothergill*, *Wall*, *Haygarth*,

Paar & *Percival.* Il expoſe enſuite le caractère de l'*angina pectoris*, les ſymptômes qui l'accompagnent, & ce qu'on obſerve à l'ouverture des perſonnes qui en ſont mortes. Il réſulte de l'examen anatomique des cadavres, qu'on n'y trouve rien qui puiſſe donner quelques éclairciſſemens ſur la cauſe de cette affection. Ce premier eſſai eſt terminé par la deſcription de deux cas que l'auteur a obſervés, & par les concluſions qu'il en déduit. Voici le précis de la première obſervation.

Une femme allaitée par une nourrice arthritique, avoit eſſuyé dès l'âge de ſept ans les premières attaques de cette même maladie : peu de temps après, la goutte s'étoit déclarée tantôt aux mains, tantôt aux pieds : deux ans après, un traitement imprudent & téméraire avoit attiré à cette malade une oppreſſion violente de poitrine ; & à dater de ce moment, elle avoit été ſujette tour à tour à des accidens arthritiques dans les extrémités, ou bien à une douleur de poitrine, avec dyſpnée. La douleur s'étendoit juſqu'aux bras, & redoubloit de violence toutes les fois que la malade ſe donnoit quelque mouvement un peu vif : il s'y joignit même alors des rots fréquens & incommodes. Dans les intervalles, cette femme reprenoit facilement l'embonpoint qu'elle avoit perdu durant les paroxyſmes. Sans entrer dans l'énumération de tous les différens remèdes qu'on a mis en uſage, nous obſerverons ſeulement que les véſicatoires, en fixant l'humeur arthritique ſur les extrémités, ont paru procurer les effets les plus avantageux.

L'auteur infère de cette obſervation & de la ſeconde, qui n'eſt guère ſuſceptible d'être abrégée, que l'*angina pectoris* doit être rangée au nombre des affections arthritiques.

Pour venir à l'appui du ſentiment de M. *Elſner*, rapportons la traduction d'une Lettre à M. *Duncan*, écrite par M. *Macbride*, & jointe à la nouvelle édition de ſon introduction méthodique à la théorie & à la pratique de la médecine. Mais avant de donner cette pièce, diſons un mot de l'obſervation qui la précède : celle-ci eſt de M. le docteur *Smyth*. Ce médecin ayant connoiſſance de huit ou dix obſervations ſur cette maladie, fut conſulté pour un homme grand, bien fait, plutôt gras que maigre, né de parens bien portans, quoique d'une famille un peu ſujette à la goutte. L'emploi infructueux des véſicatoires & des remèdes nervins chez les malades qu'il avoit traités antérieurement, le détermina à faire ouvrir à celui-ci un cautère à chaque cuiſſe, & le ſuccès a parfaitement répondu à ſon attente.

Voici maintenant la Lettre de doct. *Macbride*.

« Il y a quelques ſemaines que ſur l'invitation de M. le docteur *Smyth*, je viſitai trois ou quatre fois un homme très-ingénieux, âgé de trente-quatre ans, qui tient ici une Académie, & qui a conſulté le profeſſeur au mois de janvier dernier. »

« Je décrirai les ſymptômes tels qu'il me les a expoſés, & qui ſelon moi déſignent une eſquinancie de poitrine a un degré auſſi déplorable qu'on en ait jamais vu. Elle ſe faiſoit particulièrement reconnoître à cette vive conſtriction ſous le ſternum, à cette douleur qui s'étend des deux côtés juſqu'aux bras à l'endroit de l'inſertion du tendon du muſcle deltoïde, à une angoiſſe exceſſive, à une reſpiration laborieuſe, à l'étranglement, à la palpitation violente du cœur, avec un pouls très-irrégulier. Les paroxyſmes chez ce malade étoient ſi fréquens, que pendant 6 ou 7 ans, à peine avoit-il paſſé un jour ſans en être attaqué. La moindre agitation du corps, la moin-

dre affection de l'ame les excitoient, quoique pendant les intervalles, il parût jouir d'une bonne santé. Cette maladie sembloit héréditaire dans la famille. Le père du malade y avoit été sujet quelques années avant sa mort. Le malade même avoit de fortes dispositions à la goutte, quoiqu'elle ne se fût jamais déclarée : il avoit mené une vie extrêmement sédentaire, & s'étoit appliqué dès sa jeunesse, avec une très grande assiduité, à l'étude des mathématiques ; c'étoit peut-être à ces causes qu'il falloit attribuer le développement de cette maladie à un âge si peu avancé, le malade n'ayant que dix-sept ans lorsqu'elle commença. »

« On avoit fait ouvrir sur le champ un cautère considérable à chaque cuisse : un mois après il y eut du mieux dans sa situation, qui changea de plus en plus à son avantage. Je le vis hier : il peut monter avec vitesse & sans gêne les escaliers ; il ne souffre plus des agitations de l'ame, & ne se plaint plus que d'une légère oppression ou constriction sous le sternum, qui se fait quelquefois sentir le matin, immédiatement après s'être habillé : il attribue ce sentiment au mouvement qu'il se donne en mettant ses habits. La veille de ma visite, il y avoit huit jours qu'il avoit été exempt de toute espèce d'incommodité. »

« Le docteur *Smyth* m'a encore montré dans ses *adversaria*, une observation concernant un malade qu'il avoit traité en 1760, & à laquelle observation il n'avoit pas songé dans le temps que mon livre étoit sous presse. Elle contient le détail d'une vraie *angina pectoris*, occasionnée par la vie sédentaire & des chagrins cuisans, clairement désignée par la douleur vive sous le sternum, qui s'étendoit aux deux extrémités supé-

rieures, ſur-tout au bras gauche, & par les autres ſymptômes mentionnés, tels que la dyſpnée, les angoiſſes, la palpitation du cœur. Cette maladie diſparut en 1762, à la ſuite d'un écoulement abondant & ſpontané des hémorrhoïdes; mais elle revint avec force en 1763. M *Smyth* conſeilla de faire ouvrir des cautères aux cuiſſes; mais le malade leur préféra l'uſage des poudres de James en petites doſes, comme altérant, réunies au caſtoréum & à l'*aſſa-fœtida*. Il continua ces remèdes pendant ſix ſemaines ou environ: alors ils lui ſurvint des ſuintemens acrimonieux au ſcrotum, & un écoulement ichoreux abondant par le fondement. Depuis ce temps la maladie a diminué de plus en plus, & actuellement le malade jouit d'une bonne ſanté, qui s'eſt ſoutenue ces ſix dernières années. »

Aufsætze und Beobachtungen aus de geritchlichen Arzney Wiſſenſchafft, *&c.* C'eſt-à-dire, *Mémoires & Obſervations de médecine légale, publiés par M.* JEAN-THÉDOR. PYL, *docteur en médecine, conſeiller & membre du collège royal ſupérieur de médecine, &c. Premier Recueil, in-8° de 272 pag. A Berlin, chez* Mylius, 1783.

6. Nous ne pouvons qu'annoncer les Mémoires contenus dans ce volume. Ils ſont intitulés: 1°. Rapport concernant deux époux trouvés morts dans leur lit, & probablement étouffés par la vapeur du charbon allumé. Cette cataſtrophe a donné occaſion à un procès relatif à la détermination du dernier vivant. 2°. Empoiſonnement

du pain fauſſement ſuppoſé. 3°. Faux ſoupçon de poiſon avalé dans la ſoupe. 4°. Suites mortelles des lotions faites avec une ſolution aqueuſe d'arſenic, pour emporter la gale à un enfant de cinq ans. 5°. Ouverture du cadavre d'une femme qui s'eſt empoiſonnée avec de l'arſenic. 6°. Accidens particuliers & mort ſubite, ſurvenus par l'uſage d'une pâte de guimauve trop vieille. 7°. Sentimens concernant l'abus de la poudre d'euphorbe. 8°. Rapport ſur un jeune homme qui s'eſt empoiſonné avec de l'opium. 9°. Mort lente cauſée par l'opium, & remarques ſur l'empoiſonnement avec cette ſubſtance. 10°. Ouverture du cadavre d'un enfant mort né. 11°. Examen d'un avortement de quatre à cinq mois. 12°. Viſite d'un enfant expoſé, que les bêtes avoient cruellement déchiré. 13° Viſite d'un enfant trouvé dans l'eau, auquel on avoit coupé la gorge. 14°. Ouverture du cadavre d'un enfant né vivant, & étouffé. 15°. Rapport ſur un enfant né vivant, mais mort peu de temps après, &, à ce qu'on a prétendu, par une ſuite des coups que la mère avoit reçus pendant la geſtation. 16°. Rapport concernant un enfant né vivant, mais tellement maltraité par une chûte ſur les pierres, qu'il eſt mort dix-huit heures après la naiſſance. 17 Rapport concernant un enfant mort né, qui eſt ſorti inopinément dans le temps que la mère étoit ſur la chaiſe-percée. 18°. Rapport ſur un enfant né avant terme, quoique vivant, & qui eſt mort au moment de naître, ou bientôt après. 19°. Rapport ſur un enfant né vivant, mort à la ſuite d'une plaie à la gorge. 20°. Rapport ſur un enfant vraiſemblablement mort né, avec un avis relatif à la conduite de la ſage-femme lors de l'accouchement. 21°. Avis du collège des médecins d'Oſtfrieſland, concernant quelques os d'enfant déterrés.

terrés. 22°. Rapport ſur une femme morte trois heures après l'accouchement, avec un avis relatif à la conduite de la ſage-femme. 23°. Avis concernant une accuſation d'impuiſſance. 24°. Avis ſur une prétendue impuiſſance. 25°. Réponſe à la queſtion : Si les épileptiques peuvent ſe marier ?

On lit enſuite ſous la dénomination d'additions, 1°. des expériences & obſervations ſur l'efficacité du ſpécifique contre la morſure des chiens enragés, publié par ordre de Sa Majeſté Pruſſienne. On aſſure que ce remède, adminiſtré conformément à la règle preſcrite, a toujours produit les effets annoncés, tant ſur les hommes, que ſur les animaux. 2°. Des obſervations ſur un enfant qui, immédiatement après ſa naiſſance, a été enfermé dans un coffre, d'où il a été retiré bien portant, quoique le cordon ombilical caſſé ait été trouvé ſans ligature.

JOANNIS GOTTLIEB WALTER, Tabulæ nervorum thoracis & abdominis, juſſu Acad. reg. ſcient. Berolinenſis, &c. *très-gr. in-fol. A Berlin, chez* Doeker, 1783.

7. Quatre Tables, leur explication & un diſcours préliminaire compoſent ce précieux ouvrage : chacune des Tables eſt double : de ſimples traits de burin chargés de lettres & de chiffres, pour répondre à l'explication, forment la première Table : le ſecond double eſt gravé en plein, & repréſente les mêmes parties d'après nature. Les figures ſont de grandeur naturelle, copiées ſur un cadavre de femme. La première Table contient deux figures, une grande & une petite,

& la grande figure eſt la repréſentation de la diſtribution du nerf phrénique dans le diaphragme, & de la branche du même nerf qui traverſe cet organe pour ſe rendre dans le bas-ventre.— De l'origine, de la direction & de la diſtribution du nerf intercoſtal du côté droit.—Des nerfs ſacrés. —Des plexus hypogaſtriques.

La ſeconde figure de cette Table repréſente l'extrémité du nerf intercoſtal, avec les fibres tranſverſales qui établiſſent une connexion entre les deux troncs.

Les ſujets de la ſeconde Table ſont la communication du nerf intercoſtal avec la branche abdominale du nerf diaphragmatique du côté droit. —L'origine & la forme des ganglions céliaques ou ſemilunaires.—Les grands plexus méſentériques ſupérieurs & inférieurs.—Les plexus rénal, ſpermatique & hypogaſtrique.

La troiſième Table eſt conſacrée au plexus pulmonaire du côté gauche;—à la communication des deux troncs de la paire vague;—à la diſtribution de leurs branches dans l'eſtomac, la ratte, &c;— aux anaſtomoſes nombreuſes avec le nerf intercoſtal;—à la marche de ce dernier, ſur-tout du côté gauche; à ſes communications avec le nerf du même nom du côté droit;—aux ganglions céliaques du côté gauche;—aux branches que le nerf intercoſtal diſtribue au foie, aux reins, au duodenum;—à l'origine du plexus méſentérique ſupérieur.

Les deux troncs du nerf intercoſtal; — les anaſtomoſes entr'eux, & les nerfs de la huitième paire;—les rameaux nerveux qui, partant des ganglions céliaques, ſe rendent au foie, à la véſicule du fiel, à l'eſtomac, à l'épiploon, &c. ſont repréſentés ſur la quatrième Table.

La fineſſe des recherches anatomiques & l'exécution des planches, rendent cet ouvrage très-

précieux, & d'autant plus qu'on y trouve des réflexions très-importantes ſur la phyſiologie & ſur la pathologie.

Nous nous empreſſons d'annoncer cet ouvrage, l'Académie des ſciences de Paris ayant propoſé pour prix la deſcription du nerf intercoſtal. *Voyez* vol. LX du Journal de Médec. pag. 189.

L'Art de guérir les Hernies ou Deſcentes ; ouvrage utile aux perſonnes attaquées de ces maladies, & dans lequel on trouvera la meilleure méthode de conſtruire les bandages convenables à leur curation ; troiſième édition, corrigée & augmentée d'un vocabulaire françois, vol. in-12 de 312 pages ; par M. BALIN, *reçu au collège royal de chirurgie pour les hernies, chirurgien-herniaire des hôpitaux & priſons de Paris, ci-devant chirurgien aux armées. A Paris, chez l'*Auteur, *place de Grève, au coin de la rue de la Tannerie.*

8. L'auteur dit dans ſa préface, qu'il a ſur-tout inſiſté ſur les bandages, dont on ne trouve que des deſcriptions très-ſuperficielles dans les auteurs anciens. Quant au plan qu'il a ſuivi, il a cru ſimple & naturel de déterminer le genre des hernies par le lieu qu'elles occupent, & de tirer leurs eſpèces de la nature des parties contenues dans la tumeur ; car la plupart des auteurs qui ont écrit ſur les hernies les ont rangées ſelon la nature des parties échappées : la diſtribution vicieuſe, en ce que le plus ſouvent on ne reconnoît ces parties que dans l'opération, ou après la mort.

Si cette méthode fait honneur à la logique de l'auteur, les connoissances que présente son ouvrage font voir combien il est consommé dans la matière qu'il traite.

Traité du Charbon ou Anthrax dans les animaux; par M. CHABERT, directeur & inspecteur général des Ecoles royales vétérinaires de France, correspondant de la Société royale de médecine; in-8° de 109 pag. 1782. A Paris, de l'Imprimerie royale.

9. Jamais maladie ne reçut un si grand nombre de dénominations que le charbon; aussi M. *Chabert*, qui cherche à rendre son ouvrage généralement utile, en fait-il une exacte énumération, afin que chacun puisse reconnoître la maladie, malgré la différence des noms.

« Le charbon est une tumeur qui, dans le cheval, l'âne, le mulet & le chien, est phlegmoneuse, accompagnée de chaleur, de douleur, & notamment de tension; & qui dans le bœuf, le mouton, la chèvre & le cochon, est rarement inflammatoire & douloureuse: toutes les parties intérieures & extérieures y sont exposées. »

« Cette tumeur est essentielle ou symptomatique; dans le premier cas, elle se montre sur quelque partie de l'animal, sans autres signes maladifs que ceux qui résultent de son existence: dans le second cas, elle est subséquente, & ne paroît qu'à la suite d'un mouvement fébrile. »

L'auteur décrit, avec l'exactitude qui lui est propre, les symptômes, les effets & les différences de cette funeste maladie, le charbon essen-

tiel dans les bêtes à cornes, le charbon eſſentiel dans la bouche, le charbon eſſentiel qui ſe montre ſur la peau par des taches noires, le charbon eſſentiel ſur la tête des moutons, le charbon des extrémités, le charbon blanc; ces charbons ſont plus ou moins malins : l'humeur qu'ils renferment eſt quelquefois ſi délétère, qu'elle produit dans les hommes & dans les animaux, chez leſquels elle s'eſt inſinuée, les déſordres les plus effrayans, & même la mort, s'ils ne ſont ſecourus promptement.

« Le charbon peut exiſter ſans aucune effloreſcence extérieure, c'eſt ce qu'on nomme *fièvre charbonneuſe ;* cette maladie eſt preſque toujours épizootique : il n'eſt guère poſſible de la reconnoître qu'à l'ouverture des cadavres, dans leſquels on remarque en général les mêmes déſordres que dans le charbon eſſentiel. »

« Cette diviſion du charbon en eſſentiel, ſymptomatique & fièvre charbonneuſe, n'eſt point idéale : les différences qui les caractériſent, peuvent être des modifications de la même maladie; mais, comme ces modifications tiennent vraiſemblablement à une diſpoſition individuelle des ſujets ou à des circonſtances particulières, leur conſidération eſt d'autant plus importante, que ces différens charbons demandent chacun un traitement particulier. »

« Les cauſes de cette maladie ſont en très-grand nombre, elles ſont le plus ſouvent communes & générales. Cette maladie ſe déclare après des ſaiſons pluvieuſes qui ont ſuccédé à de grandes ſéchereſſes, après la conſommation des fourrages vaſés, mal récoltés, rouillés, &c. Elle eſt très-fréquente, & même enzootique dans les pays bas aquatiques, marécageux, & dans les prairies qui abondent en renoncules, juncago,

léches, queues de cheval, &c. ainſi que dans les endroits où l'on abreuve les beſtiaux d'eau de mare bourbeuſe & croupiſſante, ou d'eau de puits chargée de marne, de glaiſe & de ſélénite. La chaleur & la fatigue ſont auſſi capables de produire cette maladie. »

Le traitement que preſcrit M. *Chabert* varie ſelon les différentes eſpèces de charbon; mais dans tous les cas, il tend à favoriſer l'effort que la nature fait pour ſe débarraſſer de l'humeur qui la ſurcharge.

« Lorſque la maladie eſt épizootique, elle exige deux eſpèces de traitement, l'un préſervatif & l'autre curatif. On doit éviter avec le plus grand ſoin toute eſpèce de communication. On brûlera à la porte des écuries le fumier qu'on en retirera chaque jour. On enterrera les cadavres, on bouchonnera & on broſſera l'animal, afin de rétablir la tranſpiration. On fera ſouvent reſpirer l'air frais, & la vapeur du vinaigre aux animaux malades. Ils ſeront tenus à la diète la plus ſévère. La moitié de la ration ſera donnée à ceux qu'il s'agira de préſerver. On ne donnera que du ſon mouillé & de l'eau blanche à ceux qui auront des ulcères dans la bouche. M. *Chabert* eſt d'avis qu'on extirpe le charbon qui n'eſt pas trop adhérent, ou qu'on le brûle, ſi ſa baſe eſt trop profonde, qu'on *rempliſſe l'ulcère réſultant de cette opération*, *de plumaceaux chargés d'onguent épiſpaſtique*, *afin d'y entretenir l'inflammation locale*, *& d'attirer les humeurs au dehors*. Il preſcrit la ſaignée à la jugulaire pour les ſujets ſanguins. Après ces moyens, il ordonne un breuvage tempérant & anti-gangréneux, dont on réitère la doſe toutes les ſix heures, pendant les trois ou quatre premiers jours. On ne le donne enſuite que toutes les douze heures. L'adminiſtration de ce remède doit

être ſuivie d'un lavement rafraîchiſſant & tempérant. On a recours à des clyſtères gras, ſi les entrailles ſont irritées.»

Lorſque les eſcarres ſont tombées, que les chairs ſe montrent rouges & grenues, on emploie pour tout panſement des plumaceaux imbibés d'eau-de-vie, dans laquelle on a fait diſſoudre une once d'aloès, & une once de camphre. Dès que le fond de l'ulcère eſt rempli, il ſuffit de le laver tous les jours avec de l'eau commune tiède, ſaturée de ſel commun, & de le ſaupoudrer avec de la charpie rapée : alors l'animal eſt regardé comme guéri, & il l'eſt effectivement.

Nous ne rapporterons point les modifications que l'auteur a miſes à ce traitement général, ſelon les différentes eſpèces de charbon, & ſelon la nature des parties affectées. Le lecteur les verra avec plus de fruit dans l'ouvrage même, qui prouve combien la réputation de M. *Chabert* eſt fondée, & combien l'art vétérinaire eſt redevable à ſes lumières.

Du Claveau; par M. CHABERT, directeur & inſpecteur général des Ecoles royales vétérinaires de France, correſpondant de la Société royale de medecine; in-8° de 7 pag. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1781.

10. Cette maladie des beſtiaux a beaucoup d'analogie avec la petite-vérole. Ainſi qu'elle, le claveau ſe diſtingue en diſcret, criſtallin & confluent. Sa marche préſente les mêmes périodes. Le claveau confluent eſt le plus dangereux. Cette maladie eſt contagieuſe; & M. *Chabert* preſcrit de ſéparer les animaux ſains des malades, de parfumer & d'aérer la bergerie.

Dans le premier temps de la maladie, c'eſt-à-dire celui de ſon invaſion, il ordonne pour le matin & le ſoir un breuvage fait avec la racine de perſil & la graine de lentille, le camphre diſſous dans le jaune d'œuf, le vinaigre & le miel. La nourriture doit être très-ménagée, & les animaux ne doivent pas aller aux champs.

Dans le ſecond temps, ou celui de l'éruption, il eſt important d'aider les forces de la nature; & pour cela, le breuvage précédent ſuffit, lorſque l'éruption ſe fait convenablement. Dans le cas contraire, on doit y ajouter le ſel ammoniac & le camphre diſſous dans l'eſprit de vin, & non dans le jaune d'œuf.

Le troiſième temps, c'eſt-à-dire celui de la ſuppuration, ſera traité de même : ſeulement, s'il y a de la malignité, on paſſera des ſétons aux cuiſſes & aux parties ſupérieures & latérales de l'encolure.

Dans le quatrième temps, ou celui de la deſſiccation, il faut, ſur-tout dans le claveau malin, hâter la ſortie de la matière, en piquant les puſtules les unes après les autres.

L'exſiccation faite, on purgera les animaux qui auront eu un claveau malin, avant de les mener aux champs & de les mettre à la nourriture ordinaire; & pour cela, on leur donnera un purgatif composé d'une once de ſené & de deux gros d'aloès. On donnera la moitié de la doſe aux forts moutons, & le quart aux brebis. M. *Chabert* conſeille de ſcarifier les parties que les puſtules tendent à gangrener en s'y amoncelant, & de laver l'ulcère qui en réſultera avec une forte décoction de quinquina, animée avec deux gros de camphre, & un verre d'eau-de-vie ſur une pinte de cette décoction.

Traité sur la Mycitologie, ou Discours historique sur les champignons en général, dans lequel on démontre leur véritable origine & leur génération ; d'où dépendent les effets pernicieux & funestes de ceux que l'on mange, avec les moyens de les éviter : opuscule avec figures ; par M. NATALIS JOSEPH DE NECKER, *botaniste de S. A. S. l'Electeur Palatin, duc de Bavière, historiographe du Palatinat du Rhin, & des duchés de Berg & Juliers, membre ordinaire de l'Académie Electorale des sciences de Manheim, & associé étranger à diverses Académies des sciences de l'Europe. A Manheim, chez* Matthias Fontaine, *libraire de l'Electeur, 1783, in-8° de 133 pages.*

11. Cet opuscule faisoit partie d'un Mémoire qui embrassoit toute la cryptogamie du chevalier *Linné*, & que M. *de Necker* fit parvenir au concours de l'Académie impériale des sciences de Pétersbourg. Depuis les temps les plus reculés, les champignons ont passé pour des plantes ; mais depuis quelques années, que d'habiles naturalistes ont fait d'exactes observations microscopiques, qui leur ont appris que les semences des champignons se métamorphosoient en animalcules, dès-lors ils ont fait passer la famille des champignons du règne végétal au règne animal. M. *de Necker* discute en puissant incrédule ces expériences microscopiques, & les révoque en doute, en assurant que, malgré les méditations les plus profondes, & toutes les recherches qui

ont été faites au ſujet des champignons, perſonne juſqu'ici n'a pu encore connoître leur origine primitive. Il voudroit nous faire croire qu'il eſt intimement perſuadé, que leur naiſſance ſpontanée ne provient nullement de ſemences; il étaie pour cela ſon ſentiment, de l'avis de quelques naturaliſtes qui ont parlé des champignons. Suivant lui, ils n'appartiennent à aucun des trois règnes; c'eſt pourquoi il crée en leur faveur un quatrième règne, qu'il nomme *méſymale*, moyen ou intermédiaire. Nous allons rapporter l'article le plus eſſentiel de ce Traité; il nous apprend à diſtinguer les champignons nuiſibles & pernicieux. La truffe, la morille, la chanterelle & le champignon vulgaire, ſont ordinairement ceux qui ſe trouvent dans nos cuiſines. Lorſqu'on aura des mets à faire préparer, dans leſquels entrent ces eſpèces de champignons, il faudra prendre la moitié d'un oignon ordinaire, dépouillé de ſa pellicule extérieure. Cette portion ſera miſe en entier dans le vaſe, pour être cuite avec les champignons: ſi la couleur de l'oignon devient bleuâtre ou d'un brun tirant ſur le noir, c'eſt une marque certaine qu'il s'en trouve parmi eux quelques-uns, contenant un principe malfaiſant & délétère. Il faut alors ſe garder d'en manger: ſi au contraire après la cuiſſon convenable, l'oignon conſerve ſa couleur blanche, telle qu'il l'avoit dans ſon état naturel, on pourra alors en manger avec ſécurité, & en toute ſureté.

Icones plantarum, & Analyſes partium, *&c.* C'eſt-à-dire, *Figures des Plantes, & Analyſes de leurs parties, gravées en taille-douce, & enluminées d'après nature; avec les Tables néceſſaires, l'explication des figures, & de courtes remarques; par*

CASIMIR-CHRISTOPHE SCHMIDEL; seconde édition, publiée par les soins de VALENTIN BISCHOFF. *Partie première, & Manipule premier. A Nuremberg, de l'imprimerie de* Felsecker, 1782, *in-fol. avec vingt-cinq Planches.*

12. Quelque parfaite que soit la description d'une plante, les botanistes sont obligés d'avouer qu'elle ne présente pas à l'esprit une idée aussi claire & aussi distincte qu'une figure exacte, qui rend fidellement la nature. Il est à la vérité quelques détails & quelques différences qui ne paroissent pas ordinairement au premier coup d'œil, sur-tout dans une figure, mais que les expressions du botaniste font bien vîte appercevoir à l'observateur ; si cependant le peintre a soin de dessiner séparément les parties délicates, objets de ces différences, & s'il fait, comme il le doit, les présenter sous le point de vue le plus favorable, on conviendra qu'il ne le cède en rien au plus habile auteur ; mais si l'on joint à cette partie pittoresque, à la fidélité du pinceau, la clarté de l'expression, l'exactitude dans la description & des observations judicieuses, on aura alors un ouvrage excellent, qui ne laissera rien à desirer : tel est celui de *Schmidel* que nous annonçons, & qui l'emporte sans contredit sur tout ce qui a paru dans le même genre, sans parler des soins que ce botaniste s'est donnés pour déterminer les synonymes nombreux & les variétés des plantes qu'il décrit. Quels éloges ne mérite-t-il pas pour ses recherches, ses observations & ses figures, qui ordinairement sont entièrement neuves, & roulent sur les parties les plus intéressantes, mais les plus délicates, les plus fugitives des plantes cryptogames ! Le seul *Micheli* l'auroit peut-être

emporté sur *Schmidel*, si la fortune lui eût laissé le temps de pousser plus loin ses découvertes, & n'eût pas opposé mille obstacles à l'activité de son génie. Cependant M. *Hedwig* & ses rivaux, marchent à pas de géant sur les traces de si grands maîtres. Il y a aussi tout lieu d'espérer que dans peu la botanique sera poussée à un point de perfection, qu'on n'auroit dû attendre que de plusieurs siècles. Il reste encore deux autres parties de cette précieuse collection. Nous en donnerons la notice aussitôt qu'elles nous seront parvenues.

Dissertatio chemica de acido animali, *&c.* C'est-à-dire, *Dissertation chimique sur l'acide animal, soutenue à Lund, sous la présidence de M.* CHRISTIAN WOLLIN, *docteur en médecine, medecin du Roi, professeur de médecine & de chimie ; par M.* GUSTAVE-JEAN NYREN, *in-4º de 16 pag. A Lund, 1781.*

13. De tous les acides propres au règne minéral, celui des fourmis est le seul qui soit à découvert ; aussi est-ce celui dont M. *Wollin* s'occupe en premier lieu. Il en expose les propriétés & les effets sur les alcalis, les terres & les métaux d'après M. *Arvidson*, & remarque qu'il approche de l'acide du vinaigre. Messieurs les chimistes de Dijon ont avancé que l'acide des fourmis pourroit bien n'être autre chose que l'acide aérien. Ils se sont fondés sur ce que les sels neutres dans la composition desquels il entre, ne donnent à la distillation qu'une eau acidule, & laissent un alcali cristallisé ; mais M. W. pour détruire les conclusions tirées de ces faits, remarque d'abord qu'on en obtient de l'alcali végétal cristallisé sans addition d'acide : il observe ensuite

que si l'acide vitriolique versé sur les sels composés avec l'acide des fourmis, en dégage des vapeurs blanches sans qu'on puisse recueillir d'acide, ces vapeurs peuvent venir de la partie huileuse de l'acide des fourmis, de même que celles qui se dégagent des huiles éthérées lorsqu'on y verse de l'acide vitriolique.

Les autres acides animaux sont cachés. Le premier dont l'auteur traite est celui du sang, démontré par *Homberg*. Viennent ensuite 1°. celui des chairs. M. W. soupçonne l'existence de cet acide, parce qu'en distillant les chairs dans une retorte, on obtient les mêmes produits que ceux que donne le sang; 2°. l'acide des os, dont nous devons la connoissance à M. *Scheele*; 3°. celui de la graisse, découvert par M. *Gahn*. (L'auteur paroît ignorer le mérite des *Segner* & des *Crell*, relativement à cet acide;) 4°. l'acide des matières stercorales, dont *Homberg* a le premier démontré l'existence; 5°. enfin, l'acide de l'urine ou l'acide phosphorique.

Cet écrit académique seroit susceptible d'un grand nombre d'additions, sur-tout si l'on vouloit compulser les auteurs Allemands, dont M. *Wollin* ne paroît guère connoître les travaux dans le même genre.

Essai d'une description topographique d'Olivet, in-8° de 93 pages.

14. Olivet est un assez gros bourg, à une lieue d'Orléans. Il offre à la vue un côteau délicieux, au pied duquel coule le Loiret, petite rivière. Son district renferme sept lieues de circonférence. La nature du sol, les fossiles, enfin tout ce qui dépend de l'oryctographie de ce territoire, se trouve dans cet Essai. Il est ensuite parlé des di-

vers tempéramens de ſes habitans, de leur induſtrie, &c.

Cette topographie bien faite, eſt terminée par une nomenclature raiſonnée des plantes, quadrupèdes, oiſeaux, amphibies, poiſſons, inſectes & coquillages, tant terreſtres que fluviatiles, de la paroiſſe d'Olivet. Suivant cette énumération, il y a plus de ſix cents eſpèces de plantes, dix-neuf quadrupèdes indigènes & ſauvages, quatre-vingt-dix-huit oiſeaux. On compte parmi les amphibies, reptiles & ſerpens, quatorze eſpèces diſtinctes. La claſſe des amphibies nageans & poiſſons, en préſente dix-neuf; celle des inſectes, ſoixante-onze; & les coquilles, tant terreſtres que fluvialites, ſont au nombre de trente-ſept.

Almanach vétérinaire, ou Abrégé de l'hiſtoire des progrès de la médecine des animaux, depuis l'établiſſement des Ecoles royales vétérinaires. A Paris, chez la veuve Vallat-la-Chapelle, *libraire, grande ſalle du Palais, année 1782; petit in-12, de 216 pages.*

15. Le public eſt convaincu plus que jamais des avantages qui ſont réſultés de l'établiſſement des Ecoles royales vétérinaires. Rien ne ſeroit ſans doute plus propre à les rendre univerſels, & à répandre les lumières qu'elles ont fait naître, qu'un ouvrage de la nature de celui que nous annonçons. On s'y propoſe d'établir une correſpondance qui faſſe circuler les connoiſſances relatives à la médecine des animaux, ſi importante pour les campagnes & pour les agriculteurs.

« Les éditeurs recevront avec reconnoiſſance toutes les obſervations qui ſeront envoyées, & on en fera un uſage convenable à cet objet. Cependant on prévient qu'on n'en recevra aucune qui ne

ſoit ſignée de leur auteur, les Editeurs ne pouvant être reſponſables des erreurs, que des perſonnes peu conſommées dans l'art pourroient leur ſuggérer. On invite les artiſtes vétérinaires, établis dans les provinces, de prendre part à cet ouvrage, en envoyant toutes les années la notice, la deſcription ſymptomatique & curative des maladies qu'ils auront traitées, des épizooties & des phénomènes relatifs à l'art qui ſe ſeront préſentés dans le cours de leur pratique : ce ſera un moyen pour eux de faire rendre juſtice à leurs talens, en les faiſant connoître. On recevra, *francs de port*, les Mémoires, Lettres, Conſultations, Expériences, Traitemens, Obſervations, pour être placés dans l'Almanach de l'année ſuivante, juſqu'au 15 octobre de celle-ci, & juſqu'au même temps toutes les années, à l'adreſſe de mad. la veuve *Vallat-la-Chapelle*, libraire, grande ſalle du Palais. »

Le volume de l'année 1782 préſente l'hiſtoire de l'établiſſement des Ecoles royales vétérinaires, la deſcription topographique de l'Ecole de Paris, le tableau de ſon adminiſtration, & le détail des inſtructions qu'on y reçoit ; les noms des officiers, les prix qu'on y diſtribue, les noms des élèves étudians qui les ont mérités, & des brevetés établis dans les provinces ; enfin on y trouvera un tableau des épizooties, traitées par les élèves envoyés des Ecoles de Paris, par l'ordre du Miniſtre dans différentes provinces, des réflexions ſur la rage, & des Lettres ſur les maladies vermineuſes.

Nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 13, M. GRUNWALD.
8, 9, 10, 15, M. ROUSSEL.
11, 12, 14, M. WILLEMET.

TABLE.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois Mai 1784. A Paris ce 24 Avril 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUIN 1784.

LETTRE DE M. DE LA ROCHE,

A l'Editeur du Journal de Médecine.

C'est pour former des plaintes & pour rectifier des erreurs, que M. *de la Roche* nous adresse sa Lettre & son Extrait.—Aussi faut-il les publier littéralement.—L'Editeur ne se permettra que des notes au bas de la page.

Cet article sera terminé par une citation tirée des écrits de M. *de Bordeu*, & par une Lettre de M. *Tissot*, qui est aussi relative à la fièvre puerpérale, & dans laquelle ce savant médecin réclame contre une opinion que M. *Doublet* lui a prêtée d'après le docteur *Hulme*.

Lettre de M. de la Roche *à l'Editeur du Journal.*

« J'ai lu, Monſieur, dans le Journal de Médecine les réflexions que vous avez pris la peine de publier au ſujet de mes recherches ſur la fièvre puerpérale (*a*), & j'ai apporté à cette lecture d'autant plus d'intérêt & d'attention, que ſachant qu'elles avoient été rédigées par un médecin qui jouit de la réputation d'un homme également ſavant & judicieux, je comptois y trouver une ſource abondante d'inſtructions pour moi, en même temps que des remarques utiles aux progrès de l'art. Je m'attendois auſſi à les voir accompagnées d'une notice qui pût donner une idée générale de mon ouvrage, de ſon plan, & des ſujets qui y ſont traités; car j'ai toujours cru que ce travail étoit celui auquel étoient particulièrement engagés envers le public les auteurs des feuilles périodiques, où l'on ſe propoſe de faire connoître les livres nouveaux. Je ne vous dirai pas, Monſieur, juſqu'à quel point je me ſuis vu trompé dans mon attente, ni combien j'ai été ſurpris de me voir attaqué dans l'écrit de M. *Doublet*, par des propos ironiques, &

(*a*) *Voyez* Journal de Médecine, cahier de décembre 1783, & janvier 1784.

des imputations qu'on ne devroit jamais ſe permettre. Je ne ferai aucune remarque ſur la manière peu exacte dont ſon auteur a préſenté mes opinions, ni ſur les argumens par leſquels il a cru les réfuter. Mais, comme le motif qui m'a fait publier cet eſſai ſubſiſte encore; comme je n'ai pas perdu de vue le deſir d'exciter les médecins à de nouvelles recherches ſur la fièvre puerpérale, permettez moi, Monſieur, puiſque vous n'avez point fait d'extrait de mon livre, de réparer moi-même cette omiſſion, & de vous prier de vouloir bien inſérer dans votre Journal la notice qui ſuit (*a*).

(*a*) Nous repréſenterons à M. *de la Roche*, qu'il convient non-ſeulement de donner dans le Journal de Médecine une idée de l'ouvrage qui y eſt annoncé, mais qu'il convient encore de rapporter quelquefois les ſentimens de pluſieurs auteurs, & c'eſt ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion de ſe déterminer ſur le choix de la pratique la plus heureuſe dans le traitement d'une maladie ſur les notions de laquelle les médecins ne ſont pas préciſément d'accord. N'eſt-il pas libre à l'Editeur de ce Journal, n'eſt-il pas même de ſon devoir de publier tous les éclairciſſemens qui ſervent à donner de nouvelles lumières ſur le ſujet de la diſcuſſion? Si l'Editeur avoit aſſez de confiance pour ſe flatter d'atteindre ce but, en ne s'en rapportant qu'à lui ſeul, il annonceroit de la préſomption; mais il contribuera certainement aux progrès de la médecine, & il obtiendra les ſuffrages des connoiſſeurs, quand à l'annonce

En m'occupant d'un ſujet encore nouveau, & qu'aucun médecin hors de l'Angleterre n'avoit traité à fond, j'ai cru devoir donner à ce travail toute l'étendue dont il étoit ſuſceptible entre mes mains; & pour le faire avec plus de facilité, j'en ai ſoigneuſement diſtingué les différentes parties. Je me ſuis aidé de celui des médecins Anglois qui m'ont précédé dans la même carrière, particulièrement des écrits de MM. *White*, *Hulme* & *Leake*; &, quoique je me ſois écarté quelquefois de l'opinion de ces praticiens, ils m'ont le plus ſouvent ſervi de guides.

J'ai commencé par décrire avec aſſez de détail les ſymptômes de la fièvre puerpérale, ſoit dans leur ſuite, ſoit dans leur concours. J'ai noté particulièrement les dou-

---

d'un livre nouveau, il joindra les recherches analytiques & comparatives, les remarques & les obſervations des médecins d'un mérite reconnu, & particulièrement verſés dans la parfaite connoiſſance d'une maladie & de ſon traitement.

C'eſt pour ſe conformer à ce plan * que l'Editeur a invité M. *Doublet* à donner un précis des principaux Traités ſur la fièvre puerpérale, en même temps qu'il rendroit compte du dernier ouvrage qui venoit de paroître ſur cette maladie.

* *Voyez* le plan pour la continuation du Journal de Médecine, Chirurgie & Pharmacie, au commencement du cahier de janvier 1784.

leurs vives & continues du ventre, qui forment le caractère le plus distinctif de cette maladie, le frisson qui les précède, ou en accompagne le commencement, le mal de tête, la soif, le pouls dur & fréquent, la chaleur & la sécheresse de la peau, les maux de cœur, la diarrhée, le ténesme. J'ai parlé de l'état où l'on trouve les cadavres, lorsque la nature ni l'art n'ont pu subjuguer le mal, & j'ai dit que les principales traces qu'il laisse sont celles d'une inflammation superficielle & gangreneuse de la plupart des viscères, sur-tout du canal intestinal & de l'omentum, accompagnée d'un double épanchement, l'un de matière épaisse & purulente, qui adhère à la surface des viscères sous la forme de flocons fibreux, l'autre d'une quantité beaucoup plus grande de liqueur séreuse. La matrice est presque toujours dans l'état le plus sain (*a*).

(*a*) M. *Doublet* n'a rien omis de la description faite par M. *de la Roche*; mais, après l'avoir présentée d'une manière courte & détaillée, & après avoir dit qu'elle étoit en général fort analogue à celle de M. *Leake*, il a cru devoir ajouter, que M. *de la Roche* différoit de ce médecin Anglois & de tous les autres observateurs, sur deux points importans; 1° en disant que le pouls étoit toujours dur & plein; 2°. en ne parlant pas de l'altération frappante & subite de la physionomie que M. *Leake*, & presque tous les autres méde-

Cette maladie, quelque mal qu'elle ait été décrite par la plupart des auteurs, a cependant des caractères très-marqués, & auxquels il est facile de la reconnoître ; ce qui est d'autant plus intéressant, qu'il n'y en a point où il importe davantage de ne pas perdre de temps avant de lui opposer les secours de l'art. Quelques heures perdues au commencement, peuvent suffire pour rendre tous les remèdes inutiles.

Les principaux symptômes sur lesquels on peut fonder un pronostic, sont l'état du pouls & les douleurs. Tant que le premier se maintient fréquent, dur & serré, tant que les douleurs du ventre sont vives & sans relâche, le danger est très-imminent ; il augmente encore lorsque le ventre se météorise, lorsqu'il survient des vomissemens de bile verte. Les aphthes dont se tapisse quelquefois le fond de la gorge sont un des symptômes les plus funestes (*a*).

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la

---

cins, n'ont pas manqué d'observer dès l'invasion de la maladie. Voyez les *Remarques sur la fièvre puerpérale*, *Journal de Médecine*, *décembre 1783*, *pag. 517, 518.*

(*a*) Voyez les effets de la fièvre puerpérale, considérés, soit chez les femmes qui guérissent, soit chez les femmes qui meurent, & vous y trouverez le pronostic de M. *de la Roche*, rapporté dans tout ce qu'il a d'essentiel. *Ibid. pag. 524.*

nature & la cauſe prochaine de la fièvre puerpérale. Les uns en font une eſpèce particulière de fièvre putride & maligne, regardant tous les ſymptômes qui ont leur ſiège dans le bas-ventre, comme accidentels : d'autres l'attribuent à la ſuppreſſion du lait, d'autres à celle des lochies, d'autres à l'inflammation de la matrice ; d'autres enfin la regardent comme l'effet immédiat d'une inflammation des inteſtins, & autres viſcères du bas-ventre.

C'eſt cette dernière opinion que j'ai adoptée, & que j'ai tâché de développer, non par eſprit de ſyſtême, mais parce que je n'ai pu ouvrir les yeux, & ne pas voir les choſes telles que je les ai décrites. J'ai cru qu'une maladie qui ſe manifeſte d'abord par de vives douleurs d'entrailles, accompagnées de fièvre aiguë, que l'on ſoulage & que l'on guérit fréquemment par la ſaignée, dans laquelle le ſang tiré de la veine ſe recouvre d'une croûte jaune & compacte comme dans la pleuréſie, où l'on trouve après la mort les viſcères dans un état fort ſemblable à celui qu'on obſerve après d'autres maladies où l'état inflammatoire n'eſt pas équivoque ; j'ai cru, dis-je, & je ne puis encore m'empêcher de croire que cette maladie eſt une vraie inflammation d'entrailles : ſi nous voyons qu'elle préſente quelques phénomènes qui ſemblent différer

de ceux qu'on obſerve dans d'autres maladies inflammatoires, c'eſt que l'inflammation peut être différemment modifiée dans différens cas ; c'eſt qu'une multitude de circonſtances dont j'ai indiqué quelques-unes, peuvent en précipiter les progrès & amener à ſa ſuite un état de putridité. L'éryſipèle que les médecins les plus célèbres s'accordent à placer au rang des maladies eſſentiellement inflammatoires, lorſqu'il ſe manifeſte dans un air ſouillé de vapeurs impures, eſt une maladie qui abat les forces, qui tend rapidement à la putridité, qui ſe termine ſouvent par la gangrène, & qui demande à être traité par des remèdes toniques, plutôt que par des évacuans. Il y a d'autres eſpèces d'inflammation, celle par exemple qui accompagne les plaies, où la même cauſe accélère ſingulièrement la dégénération putride des humeurs. Elle manifeſte la même influence dans l'inflammation d'entrailles des femmes en couche ; c'eſt-là particulièrement ce qui rend cette maladie ſi funeſte dans les hôpitaux ; mais il n'y a pas lieu de préſumer qu'elle agiſſe jamais comme cauſe efficiente de la fièvre puerpérale. Cette fièvre eſt, dans ſa nature, une maladie d'inflammation, & comme telle n'eſt affectée par les cauſes de putridité que dans ſa terminaiſon, ou tout au plus par l'effet de ces cauſes ſur le principe vital

qu'elles rendent en général plus irritable, & par-là même plus ſuſceptible d'une révolution inflammatoire (*a*).

La connexion qu'a établie la nature entre les maladies inflammatoires & lés maladies putrides, eſt un ſujet preſque auſſi neuf qu'intéreſſant, il mérite d'être profondément médité. Sans doute ce que j'en ai dit eſt trop imparfait pour mériter l'attention des lecteurs; mais je l'ai indiquée, & je ſouhaite, pour l'avantage de la médecine & le bien de l'humanité, que les médecins faſſent des obſervations dirigées de manière à pouvoir y jeter du jour.

A l'examen de la cauſe prochaine, ſuccède celui des cauſes prédiſpoſantes & occaſionnelles. La première, & celle qui mérite la plus grande attention, c'eſt le changement de tenſion qui a lieu dans les vaiſſeaux du bas-ventre lors de l'accouchement.

(*a*) M. *Doublet* ſuit préciſément la même marche que M. *de la Roche*; il examine le ſentiment des différens auteurs ſous tous les rapports; & en annonçant ſon plan, il s'exprime ainſi: *Je prendrai l'ouvrage de M. de la Roche pour texte, parce qu'il eſt clair, méthodique, écrit avec le plus grand zèle, & rempli de recherches intéreſſantes.* Et plus loin: *Le pronoſtic de M. de la Roche eſt traité avec autant de ſoin que la deſcription.* Voyez *ibid. pag. 517 & 524.* Ces paroles ne ſont ni équivoques, ni ironiques.

Pendant les derniers mois de la grossesse, le poids de la matrice comprime extrêmement l'omentum & les intestins, mais cette pression cessant tout-à-coup au moment de la sortie du fœtus, le sang passe avec plus de facilité de l'aorte descendante dans tous les vaisseaux abdominaux ; & il est à présumer que ces vaisseaux ayant perdu un peu de leur ton par la gêne où ils ont été pendant long temps, se dilatent encore plus facilement en conséquence de cette atonie, d'où résulte un état de tension & de pléthore qui les rend extrêmement irritables. C'est cette inégalité de la circulation dans les viscères du bas-ventre, qui est la principale cause prédisposante de la fièvre puerpérale; c'est d'elle sur-tout que dépendent les caractères particuliers qui distinguent cette maladie ; c'est-elle qui limite le temps de son invasion aux premiers jours après l'accouchement, & qui explique pourquoi on ne l'observe jamais hors de cette époque.

Le froid qui a un si grand pouvoir pour engendrer la plupart des maladies inflammatoires, a la même influence sur la fièvre puerpérale; il meurt plus de femmes en couche dans les pays froids, que dans les pays chauds; il en meurt beaucoup plus en hiver qu'en été; c'est ce que m'ont appris les régistres mortuaires de Genève, & c'est ce que confirment les observations de M.

Leake : peut-être n'y a-t-il pas d'autre conſtitution épidémique propre à favoriſer la formation de la fièvre puerpérale, que celle que le froid détermine.

La crainte, la triſteſſe, l'anxiété d'eſprit, diſpoſent les femmes en couche à cette maladie ; les émotions vives, les chagrins imprévus l'excitent fréquemment, & c'eſt encore là une des cauſes de la grande mortalité de ces femmes dans les hôpitaux (*a*).

Il paroît conſtant d'après l'examen des ſymptômes & des cauſes de la fiévre puerpérale, qu'elle eſt eſſentiellement une maladie inflammatoire ; mais la plupart des médecins l'ont conſidérée ſous un autre point de vue, & ſe ſont fait différentes idées de ſa cauſe prochaine. La plupart ſe contentent

---

(*a*) En parlant des cauſes diſpoſantes de la fiévre puerpérale, M. *Doublet* n'a pas manqué de préſenter ſur chacun de ces articles l'opinion de M. *de la Roche;* il a loué les recherches que ce médecin a faites pour conſtater l'influence du froid ſur les nouvelles accouchées, il a applaudi à ſes ſages réflexions ſur les triſtes effets du chagrin ; mais il a pris la liberté de le critiquer ſur ce qu'il regarde comme principale cauſe de la fièvre puerpérale, *l'atonie des vaiſſeaux abdominaux qui donne naiſſance à une inflammation* ; & il a cru devoir faire ſentir le danger d'établir une opinion clinique ſur des raiſonnemens phyſiologiques. *Voyez le cahier de janvier 1784, depuis la page 5 juſqu'à la page 15.*

de l'attribuer à une métaſtaſe du lait, ſans faire attention que cette explication n'eſt point ſatisfaiſante, & qu'indépendamment des autres objections qu'on peut lui faire, elle laiſſe à deſirer la cauſe de cette métaſtaſe, & de l'épanchement qui en eſt la conſéquence; cauſe qui ſuppoſe néceſſairement un changement dans les pouvoirs qui maintiennent la circulation, un orgaſme particulier qui porte les fluides vers les entrailles. C'eſt cet orgaſme manifeſté par tant de ſymptômes non équivoques, que je regarde comme une affection inflammatoire; c'eſt lui qu'on doit avoir particulièrement en vue dans le traitement, quelque opinion qu'on puiſſe ſe former ſur la nature du dépôt qui en réſulte (*a*).

(*a*) M. *Doublet*, à la vérité, n'eſt pas de cet avis; & en ce point, il reſſemble à tous les médecins François; mais, en appuyant ſon ſentiment ſur des faits, il ne néglige pas de préſenter les motifs qui fixent l'opinion contraire: non-ſeulement il expoſe tous les argumens qui peuvent prouver en faveur de l'inflammation primitive & eſſentielle, telle que l'admet M. *de la Roche*, mais il raſſemble & réſout toutes les objections qu'on peut faire contre la métaſtaſe laiteuſe. A la vérité, dans cette diſcuſſion il a plus recours à l'obſervation, qu'à la théorie; & il croit qu'on doit admettre en médecine des effets ſans que leur étiologie ſoit démontrée. Mais, pour faire voir le cas qu'il fait des médecins ſavans qu'il

D'autres médecins d'un très-grand nom, ſrappés de l'apparence des ſymptômes que préſente la fièvre puerpérale, ſans avoir vérifié leurs conjectures par l'ouverture & l'inſpection des cadavres, ont cru que cette maladie étoit produite par une inflammation de la matrice; mais les diſſections prouvent abſolument le contraire : il eſt vrai qu'elle eſt occaſionnée quelquefois par l'irritation accidentelle de cet organe, cauſée par un accouchement laborieux ou par l'imprudence de l'accoucheur ; mais encore dans la plupart des cas de cette eſpèce, cette affection de la matrice ſe diſſipe-t-elle avant l'inflammation des autres viſcères, dont elle a été la cauſe occaſionnelle. Dans les obſervations que j'ai ajoutées à la fin de l'ouvrage, j'ai rapporté deux cas de fièvre puerpérale déterminée par une cauſe de ce genre.

Les bornes d'un extrait comme celui ci ne me permettent pas d'entrer dans les détails du traitement. Je remarquerai en général, qu'il eſt analogue à la théorie que j'ai

---

réfute, il a ſoin de dire dans le réſumé de cet article : *Les différentes opinions ſur les cauſes prochaines de cette maladie, ſont fondées chacune ſur des faits plus ou moins ſpécieux, & ont eu des hommes de grand mérite pour défenſeurs.* Ibid. paſsim, *& pag. 34.*

donnée de la maladie, & que les remèdes ſur leſquels j'inſiſte le plus, ſont la ſaignée & les boiſſons douces & rafraîchiſſantes. La ſaignée doit être employée de très-bonne heure, ſi l'on ne veut pas s'expoſer au danger d'y recourir en vain; car, lorſque la maladie a déja fait un certain progrès, & que l'épanchement purulent a commencé à ſe former dans le bas-ventre, on ne ſauroit s'attendre à pouvoir en exciter le repompement par ce moyen. C'eſt pour avoir manqué d'agir avec cette promptitude ſi néceſſaire, quelque méthode que l'on emploie, que les efforts de la médecine ont été ſi ſouvent inutiles dans cette maladie; c'eſt pour en avoir bien ſenti l'importance, que M. *Doulcet* a eu tant de ſuccès (*a*). En

---

(*a*) Selon M. *de la Roche*, c'eſt pour avoir ſenti l'importance des moyens mis en uſage de très bonne heure dans la fièvre puerpérale, que M. *Doulcet* a établi ſa méthode; mais M. *de la Roche* conſeille la ſaignée, tandis que M. *Doulcet* rejette la ſaignée, même dans les premiers inſtans de la maladie. Au reſte l'avis de M. *de la Roche*, dans tout ce paragraphe, n'eſt plus équivoque; il regarde la ſaignée comme le vrai remède, quand elle eſt placée dans les premières vingt-quatre heures; c'eſt le remède ſur lequel il inſiſte le plus, & il obſerve ſur-tout que ce traitement eſt conforme à ſa théorie. Mais cette théorie eſt-elle vraie, & le traitement qui en dérive eſt-il heureux?

général toutes les fois que j'ai été appelé dans les vingt-quatre heures après l'invaſion des premiers ſymptômes, la ſaignée & le régime rafraîchiſſant m'ont très-bien réuſſi. On verra à la fin de l'ouvrage l'hiſtoire de huit cas traités de cette manière, dont quatre ſe ſont guéris, & trois ſe ſont terminés par la mort. Le huitième préſente une complication de fièvre puerpérale guérie par la même méthode, & d'une affection de l'ovaire qui tua la malade neuf ſemaines après ſon accouchement.

Ce traitement qui réuſſit dans les lieux où la diſpoſition inflammatoire eſt la plus manifeſte, n'a pas le même ſuccès dans ceux où les malades reſpirent un air chargé de vapeurs impures. Mais avant la découverte de M. *Doulcet*, aucun autre méthode n'en avoit davantage. Je n'avois pas le bonheur de la connoître, lorſque j'ai compoſé cet ouvrage; mais depuis ce temps, j'ai eu occaſion de m'aſſurer par moi-même de ſon efficacité.

J'ai recommandé dans quelques circonſtances l'uſage du camphre, du kina & des véſicatoires; l'on verra dans les obſervations l'hiſtoire d'une fièvre puerpérale où ce dernier remède, employé à pluſieurs repriſes, ſauva enfin la malade après qu'elle eut été pluſieurs fois aux portes de la mort.

Dans le dernier chapitre, j'ai fait voir

que la mortalité des femmes en couche avoit diminué considérablement à Genève depuis le commencement de ce siècle, ce que l'on ne pouvoit attribuer qu'aux changemens qui s'étoient faits dans la manière de les soigner. Il est à présumer que par une méthode qui consisteroit simplement à les garantir des causes qui peuvent leur nuire, on parviendroit à diminuer encore beaucoup cette mortalité. J'ai recommandé pour cet effet, aux accoucheurs, de se tenir en garde contre différens abus qui se sont glissés dans leur pratique. Je leur ai recommandé en particulier de ne pas trop se presser d'aider la nature, soit dans le travail de l'accouchement, soit pour l'expulsion de l'arrière-faix, parce que dans la plupart des cas où ils le font, cela n'est pas nécessaire, & parce qu'on ne le fait jamais sans quelque danger. J'ai combattu l'usage beaucoup trop fréquent encore, d'enfermer les femmes en couche dans des appartemens chauds & mal aérés; usage entretenu par l'opinion où sont bien des gens, qu'il est bon de faire suer les femmes en couche, celles sur-tout qui ne nourrissent pas leurs enfans. Enfin, j'ai tâché de faire sentir les inconvéniens des saignées fortes & répétées, auxquelles bien des accoucheurs n'ont que trop souvent recours pour soulager les douleurs de l'accouchement; le peu de bien-être qu'elles procurent

procurent dans la plupart des cas, n'étant point à comparer au danger d'épuiser les forces, & d'augmenter l'irritabilité du systême nerveux dans un moment où l'on a lieu déja d'en redouter les conséquences.

Voilà, Monsieur, un extrait bien succinct, mais très-fidèle de mes recherches sur la fièvre puerpérale : j'y joindrai une seule des réflexions que m'a fait faire l'écrit de M. *Doublet* sur cet ouvrage. Si le traitement que je recommande n'est pas adapté à tous les cas de fièvre puerpérale, & s'il laisse périr bien des malades, celui de M. *Doulcet* manque aussi quelquefois, & c'est ce que prouvent quelques cas que raconte, avec beaucoup de franchise, M. *Doublet*. Il rapporte entr'autres celui d'une femme, qui prit une fièvre puerpérale pour avoir été saisie par le froid au troisième jour de son accouchement, quoique d'ailleurs tout allât parfaitement bien, & qui, malgré l'ipécacuanha donné de très-bonne heure, périt au sixième jour. Si j'étois appelé pour un cas pareil, je commencerois par la saignée, & je crois que j'aurois plus de succès. Je puis même, Monsieur, vous raconter un fait dont j'ai été témoin, & qui confirme pleinement mon opinion à cet égard. Une pauvre fille accoucha chez des gens qui, n'ayant eu aucun soupçon de sa grossesse, eurent la barbarie de la chasser de la

maiſon le ſoir même, malgré le froid qui étoit très-vif. Elle ne ſavoit où ſe retirer, & demeura aſſiſe dans la rue pendant plus d'une heure, juſqu'à ce que des paſſans, touchés de ſon état, la firent tranſporter dans un hôpital. Elle y fut à peine, que les douleurs de ventre & la fièvre annoncèrent une violente inflammation d'entrailles. M. *Odier*, qui étoit le médecin de cet hôpital, la vit bientôt après, & la fit ſaigner ſur le champ; il répéta deux ou trois fois la ſaignée en aſſez peu de temps, & ſans le ſecours d'aucun autre remède eſſentiel, la malade ſe rétablit parfaitement. J'ai lieu, Monſieur, de préſumer que le même traitement auroit eu le même ſuccès pour la malade de M. *Doublet*, s'il l'eût employé. Il n'exiſte point en médecine de remède qui puiſſe s'adapter également à tous les cas d'une même maladie; & le médecin le plus ſage, le praticien le plus heureux eſt celui qui, ayant en main le plus de moyens, ſait le mieux apprécier les avantages des uns ſur les autres dans des circonſtances données. Je conſeille donc à M. *Doublet*, s'il m'eſt permis de donner des conſeils à un médecin auſſi expérimenté, de ne pas rejeter abſolument ma méthode de curation, à cauſe de la théorie ſur laquelle elle repoſe, puiſque ſon efficacité eſt garantie par des faits authentiques; je lui promets de mon côté de faire uſage de celle dont il s'eſt déclaré

l'apôtre avec tant de chaleur, & de lui donner d'autant plus de confiance, que je la verrai réussir dans un plus grand nombre de cas (*a*). »

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE DE M. TISSOT,

Professeur en médecine à Lausanne.

« En lisant le Journal de Médecine du mois

(*a*) On s'apperçoit bien ici que M. *de la Roche* n'a pas lu M. *Doublet* avec une parfaite tranquillité, il auroit vu que M. *Doublet*, quoiqu'apôtre zélé des vomitifs, ne les adopte point exclusivement; qu'il a employé la saignée avec succès, une seule fois à la vérité, mais dans un cas très-grave; &, pour mieux faire voir à M. *de la Roche*, combien M. *Doublet* est disposé à recevoir ses conseils, nous lui rappellerons les deux propositions qui terminent ses excellentes remarques sur la fièvre puerpérale.

La fièvre puerpérale est beaucoup plus souvent putride qu'inflammatoire; & ainsi la saignée y est rarement requise, tandis que les vomitifs y sont toujours necessaires.

La méthode de M. Doulcet est généralement on ne peut plus recommandable, sur-tout dans les hôpitaux, quoiqu'elle puisse, & qu'elle doive même avoir ses restrictions, quand une inflammation décidée, ou telle autre circonstance dépendante du temps, du lieu & des individus, pourra faire naître d'autres indications, qui soumettent alors la fièvre puerpérale aux mêmes règles que les autres maladies.

de décembre dernier, j'y ai vu (pag. 528,) que *je regarde la fièvre puerpérale comme une inflammation de matrice;* &, comme je ſuis dans une opinion abſolument contraire, vous voudrez bien me permettre de réclamer contre cette erreur échappée par inadvertance à l'exactitude de l'habile auteur de ce très-bon article, qui aura ſans doute été trompé par M. *Hulme*, dans l'ouvrage duquel (pag. 127) on trouve un article ſur mon opinion touchant la fièvre puerpérale; cependant, Monſieur, je n'en ai parlé dans aucun de mes ouvrages; ſon nom ne s'y trouve pas même, & je n'en ai rien dit ſous un autre nom. Dans l'Avis au Peuple, il y a un article ſur l'inflammation de matrice, qui eſt bien différent de la fièvre dont il s'agit; & tout ce qu'il y a dans l'Eſſai ſur les maladies des gens du monde, (pag. 156) c'eſt que les ſuites de couche *deviennent ſouvent funeſtes*, 1°. *par la complication d'une fièvre putride, &c. &c.* Depuis ce temps, j'ai traité fort au long des fièvres des femmes en couche dans les leçons que je faiſois à Pavie, il y a un peu plus de deux ans; &, en parlant de la fièvre puerpérale, j'établiſſois que la fièvre à laquelle on donnoit ce nom, étoit une fièvre putride; que ſon traitement étoit celui de ces fièvres; que c'étoit une *de celles qui ſupportoient le moins bien la ſaignée*, & que

depuis plus de vingt-cinq ans l'ipécacuanha m'avoit paru le meilleur remède dans cette maladie ; j'en détaillois tous les bons effets, & j'ajoutois, *quelque réſervé que je ſois à louer les remèdes, je ne puis trop louer celui-ci.* Vous voyez par-là combien je ſuis éloigné de l'opinion que l'on m'a prêtée, & j'attens de votre complaiſance, que vous voudrez bien inſérer dans le premier journal, que c'eſt par erreur que mon nom s'eſt gliſſé dans la liſte de ſes partiſans. »

J'ai l'honneur d'être, &c.

Note de M. Doublet.

Les remarques du célèbre médecin de Lauſanne font voir la ſource de mon erreur, mais je ſuis preſque tenté de me féliciter d'une faute qui nous a valu une Lettre auſſi précieuſe. Je m'empreſſe en même temps de réparer ici une omiſſion ; je me la reproche d'autant plus, qu'elle concerne un auteur dont perſonne ne fait plus de cas que moi. M. *de Bordeu*, dont on admire le génie ſcrutateur & profond dans les recherches ſur les maladies chroniques, s'explique ſi ouvertement ſur la métaſtaſe laiteuſe dans les femmes en couche, qu'il doit être regardé comme un des premiers qui aient bien connu la cauſe de la fièvre puerpérale.

« Peut-être le laconiſme d'*Hippocrate*, à l'égard des maladies des femmes en couche, a-t-il conduit bien des médecins à ne point faire mention du reflux du lait dans le tiſſu ſpongieux des parties & dans le ſang, non plus que des

effets qu'il y produit. J'en ai connu qui nioient l'existence de ce reflux ; mais le hasard m'a fait voir plusieurs fois des amas de fromage véritable & de lait aigri sous l'épiderme des femmes en couche. J'ai vu des dépôts extérieurs & intérieurs, qui n'étoient que du lait ramassé & figé ; *j'en ai vu comme du caillé*, *comme du petit-lait*, & en telle quantité, une fois sur-tout, que le chirurgien qui ouvroit le corps, ramassoit à pleines mains le lait caillé, & qui sembloit à peine dénaturé. *La femme étoit morte en couche, les vidanges & le lait avoient été dérangés dans leur cours :* tout ce lait, & il y en avoit une énorme quantité, s'étoit ramassé dans les entrailles & collé à elles, & à la partie extérieure de la matrice par où il sembloit avoir suinté : la face intérieure de ce viscère étoit saine. En un mot, je n'ai jamais douté depuis que je vois des malades, de l'existence du reflux & des dépôts laiteux ; j'en ai observé jusques sur la dure-mère. Ainsi la cachexie laiteuse est connue & avouée, mais elle ne me paroît pas avoir été aussi bien examinée qu'elle l'exige. »

OBSERVATION

Sur une atrophie universelle ; par M. TARANGET, docteur médecin, & professeur royal en la Faculté de Douay.

Une jeune personne, en apparence bien constituée, fut attaquée vers le mois de septembre 1774, d'une maladie qui a offert, depuis son invasion, tant de détails & de nuances successives, qu'il est impossible d'en

donner une peinture exacte, & que nous ſommes forcés de nous borner aux principaux traits du tableau qu'elle nous a préſenté.

Malgré tous les ſignes extérieurs d'une bonne conſtitution, l'époque de la puberté avoit été pour cette fille une époque exceſſivement douloureuſe; & chaque mois lui ramenoit ſes ſouffrances, avec la néceſſité de payer ſon tribut périodique.

En 1774, elle ſe maria, croyant trouver dans ſon nouvel état un moyen de ſe délivrer de ſes maux: malheureuſement, elle ſe trompa dans ſes conjectures; & le mois de ſeptembre de l'année de ſon mariage, lui apporta de nouvelles douleurs, dont la ſérie bizarre & preſque inconcevable la conduiſit lentement au tombeau.

Sa maladie débuta par des douleurs très-vives à l'*épigaſtre*, qu'accompagnoient des maux de cœur & des vomiſſemens, que cette femme ſe plut à regarder comme les premiers ſignes d'une groſſeſſe; &, pendant quelques mois, il étoit difficile de s'en former une autre idée; cependant l'eſpérance de cette groſſeſſe s'évanouit, & depuis lors, juſqu'en 1777, les douleurs épigaſtriques, les maux de cœur, les vomiſſemens ſe ſoutinrent avec la même force, & même avec plus d'intenſité encore aux approches de l'évacuation périodique.

Enfin en 1777, cette femme conçut; & trois mois après, elle accoucha d'un fœtus, dont l'expulſion fut précédée & ſuivie de pertes abondantes. Cette nouvelle cataſtrophe ne changea rien à la maladie chronique qui duroit depuis trois ans.

L'année ſuivante, elle ſe plaignit de fleurs blanches; & cet écoulement vint ajouter à la ſomme de tous ſes maux, des douleurs & des tiraillemens dans le ventre, qui achevèrent de la mettre aux abois. On eſſaya la guériſon de la malade, & la maladie réſiſta aux remèdes & au régime qui paroiſſoient le mieux indiqués.

Après l'exiſtence la plus douloureuſe & la plus inſoutenable, la maladie prit en 1780 une face toute nouvelle. Les vomiſſemens qui n'avoient entraîné juſqu'ici que des matières glaireuſes ou ſéreuſes, ramenèrent les alimens eux-mêmes; & cette dernière eſpèce de vomiſſement n'avoit lieu que vers la fin de la digeſtion, qui conſtamment étoit, pour la nature, l'ouvrage le plus pénible & le plus douloureux. A la même époque, les douleurs de l'eſtomac s'etendirent juſqu'à la région hypogaſtrique, d'où elles revenoient par une ſorte de reflux vers l'ombilic.

Quelques mois après, ces tortures d'eſtomac & de ventre, furent portées à leur comble: il ſurvint des vomiſſemens, non

plus d'une matière alimentaire, mais d'une matière fluide aſſez ſemblable au chocolat léger, pour la couleur, & d'une odeur indéterminable. Ces évacuations étoient ordinairement précédées d'un reſſerrement très-vif dans les inteſtins ; & la malheureuſe patiente exprimoit cette ſenſation de reſſerrement, en diſant que ſes inteſtins ſe *nouoient*.

Mais, comme ſi la nature eût expulſé par ces vomiſſemens le dernier ennemi qu'elle eût à combattre & à vaincre, ou ſi, épuiſée par ſes propres efforts, il ne lui reſtoit plus la force d'en répéter de nouveaux ; ces vomiſſemens furent ſuivis de trois mois de relâche, pendant leſquels la malade ſembloit comme reſſuſcitée. Elle jouiſſoit d'un calme profond, ſans preſſentir même de nouvelles bourraſques, lorſque tout-à-coup les mêmes accidens reparurent, ſucceſſivement plus affreux, & laiſſant à peine quelques jours de repos, que l'infortunée n'achetoit plus qu'au prix d'énormes vomiſſemens.

A cette ſeconde ſecouſſe, la nature parut tout-à-fait déconcertée. Le flux périodique qui, juſques-là, n'avoit point été ſenſiblement dérangé, ſe ſupprima vers le mois de juin 1782.

La gravité des ſymptômes, auxquels il ſembloit qu'il n'y eût plus rien à ajouter, ſuivit de près la ſuppreſſion des règles. Les la-

vemens auxquels la malade s'étoit accoutumée depuis quelque temps, entraînèrent des matières ſemblables à celles des vomiſſemens; elles différoient tout au plus par la couleur, c'eſt-à-dire, que les déjections inteſtinales étoient à-peu-près celles du *morbus-niger.*

Tant d'accidens réunis commencèrent bientôt le deſſéchement ſenſible de la malade; cependant l'appétit s'étoit conſtamment ſoutenu juſqu'au moment où, pour la première fois, elle commença à vomir ſes alimens.

On juge bien que cette maladie, ſi affreuſement chronique, & qui préſentoit des phénomènes auſſi ſinguliers, fixa l'attention des médecins auxquels on la confia ſucceſſivement. Pluſieurs ſe préſentèrent pour combattre le monſtre, & ils eurent la douleur d'avouer leur défaite; la nature étoit trop éloignée de l'ordre, pour donner le moindre eſpoir de l'y ramener: il fallut abandonner la malade à la néceſſité inévitable d'une lente deſtruction. Enfin arriva le moment où elle ſembla s'y précipiter. Les premiers mois de 1783 offrirent de nouveaux phénomènes, plus effrayans encore que les premiers. Les vomiſſemens plus fréquens, plus pénibles, donnèrent des déjections de toute eſpèce; les ſelles étoient d'une fétidité horrible; tout annonçoit que la nature

étoit près de ſuccomber, ou plutôt que toute eſpèce de fonctions étoient preſque anéanties dans les organes les plus eſſentiels à la vie.

La malade dépériſſoit rapidement. Elle devint bientôt un ſquelete foiblement animé. La vie ne s'y manifeſtoit plus que par un filet de voix qui ſembloit ſortir plutôt du fond d'un tombeau, que d'un corps vivant. Les yeux ſeuls avoient conſervé de l'expreſſion & de l'éclat : on eût dit que la vie s'y étoit retirée comme dans un dernier aſile. Ce foible ſouffle enfin s'échappa ; l'œil s'éteignit, & avec lui la dernière étincelle qui ſoutenoit depuis quelque temps cette eſpèce de cadavre.

Il étoit difficile de preſſentir la cauſe de tant d'accidens réunis. On prévoyoit bien qu'elle devoit être une cauſe toujours permanente, & qui acquéroit progreſſivement plus d'énergie ; mais, en conjecturant le caractère de cette cauſe, on ne pouvoit point en ſpécifier l'eſpèce.

Pour s'éclairer ſur l'origine de cette maladie, on ſollicita, & l'on obtint l'ouverture du cadavre. Nous allons en rapporter les détails, tels que nous les avons obſervés ; & nous laiſſerons aux théoriciens la tâche de concilier avec les ſymptômes décrits, l'hiſtoire des dérangemens organiques qui ſe ſont manifeſtés.

Ouverture du cadavre.

Dans la poitrine. 1°. Le poumon droit étoit légérement adhérent aux côtes; ſa partie inférieure étoit enflammée, fortement collée au diaphragme.

2°. Le cœur étoit atrophié, & preſque méconnoiſſable.

Dans le bas-ventre. 1°. L'orifice inférieur de l'eſtomac étoit blanc, dur, & parfaitement cartilagineux; ſa capacité étoit rétrécie au point, que le petit doigt ne pouvoit s'y introduire ſans éprouver la plus grande réſiſtance.

2°. L'eſtomac étoit prodigieuſement aminci, & diſtendu par une quantité conſidérable de liqueur preſque noire, mais inodore.

3°. La membrane interne de tout le canal inteſtinal étoit ſi engorgée & ſi épaiſſe, qu'elle paroiſſoit charnue, & qu'elle rétréciſſoit ſingulièrement le diamètre des boyaux dans toute leur étendue; ils étoient remplis d'un fluide ſemblable à celui qui étoit dans l'eſtomac, mais d'une odeur fétide.

4°. On ne retrouva de l'opiploon, que quelques filets cellulaires.

5°. Le pancréas étoit parfaitement atrophié, & preſque réduit à rien.

6°. L'utérus contenoit dans ſon fond une

petite maſſe charnue, inorganiſée, ſur laquelle ce fond de la matrice paroiſſoit s'être moulé; de ſorte que cette maſſe s'y trouvoit comme enchâſſée. Ce corps étranger, qui fut pris pour une môle, n'excédoit pas la groſſeur d'une petite noix; le reſte de la matrice étoit dans ſon état naturel.

7°. Tous les autres viſcères étoient plus ou moins atrophiés, & avoient tous perdu leur configuration primitive.

Nous n'ajouterons rien de plus à l'hiſtoire de cette maladie; nous ferons ſeulement obſerver qu'une machine, qui tantôt perd la cauſe de ſes mouvemens ſans léſion bien manifeſte, & qui, d'autres fois, ne la perd qu'après une longue ſuite de dérangemens ſucceſſifs, & qui paroiſſent tous de la plus grande importance, eſt quelque choſe de plus qu'une machine ordinaire.

Igneus eſt illi vigor, & cœleſtis origo.

MALADIES

Obſervées à Vitry-le-François, ſuivies d'une obſervation ſur une leucophlegmatie guérie par les efforts de la nature; par M. MOREAU, médecin à Vitry-le-François.

Pendant les grandes & longues chaleurs de l'été de 1783, il a régné dans ce pays

une très-grande quantité de fièvres tierces ou doubles tierces, & de fièvres bilieuſes avec des redoublemens. Peu de perſonnes en ont été exemptes. Preſque toutes ces fièvres ont été accompagnées d'accidens graves, cauſés par une bile très-âcre & très-exaltée. Quelques malades en ont été victimes, particulièrement ceux qui avoient les nerfs très-ſenſibles ; mais ce que ces maladies avoient de plus fâcheux, c'eſt que, malgré les remèdes les mieux indiqués, elles ont preſque toutes dégénéré en enflures & en hydropiſies de toutes eſpèces. Lorſque le pouls conſervoit de la fréquence dans le temps de l'intermiſſion, quoique les malades ſe trouvaſſent beaucoup mieux à d'autres égards, on pouvoit aſſurer que l'enflure auroit lieu : en effet, elle paroiſſoit après pluſieurs accès ſans que la fréquence du pouls diminuât. Le levain âcre qui avoit cauſé ces maladies ne paroiſſoit pas devoir être facilement énervé par aucun remède. L'hydropiſie de poitrine étoit aſſez ordinairement la ſuite d'une enflure générale. Pluſieurs femmes groſſes ſont mortes de cette maladie quelque temps après leur accouchement ; elles avoient ou de l'infiltration aux poumons, ou un épanchement dans la poitrine. J'ai vu auſſi quelques hommes périr de cette dernière manière ; c'eſt ainſi qu'eſt mort dernièrement M. *Varnier*, mé-

decin de ce pays (*a*). Il avoit été attaqué, dans le cours de l'été, d'une fièvre bilieuſe avec redoublemens; ce qui le mit dans un très-grand danger : il lui reſta après cette maladie une enflure conſidèrable des jambes & des cuiſſes, laquelle ſe diſſipa cependant, tant à raiſon de ſon excellente conſtitution, que par la bonne application des remèdes dont il fit uſage; depuis ce moment M. *Varnier*, que rien n'arrêtoit lorſqu'il étoit queſtion d'être utile, bravoit les incommodités d'une convaleſcence difficile & d'un âge déja avancé, pour ſe rendre auprès de ſes malades où ſon zèle ardent pour ſon état l'attiroit ſans ceſſe. Enfin, pendant ces derniers froids, au milieu des exercices de ſon état, il s'enrhuma; ſe flattant de diminuer un tiraillement conſidérable qu'il éprouvoit dans la poitrine, il ſe fit ſaigner; l'enflure des jambes & l'oppreſſion augmentèrent, & il mourut d'une hy-

---

(*a*) M. *Varnier* étoit autant recommandable par ſa probité, par la bonté de ſon cœur, & par ſa franchiſe, que par ſes talens & par la vaſte étendue de ſes connoiſſances, non-ſeulement dans toutes les parties de la médecine, mais encore dans la littérature. Il a enrichi ce Journal d'obſervations intéreſſantes, entr'autres ſur la maladie noire, ſur le traitement & le caractère de laquelle il paroît avoir fixé à cette époque l'attention des médecins.

dropisie de poitrine le 30 janvier, âgé de soixante-quatorze ans, également regretté par ses parens & par tous les honnêtes gens qui avoient le bonheur de le connoître.

Madame B.***, âgée de vingt-deux ans, d'un bon tempérament, & grosse de six mois environ de son premier enfant, fut attaquée, dans les derniers jours d'août 1783, d'une fièvre tierce; les accès étoient violens, & faisoient craindre un accouchement prématuré; cependant ils s'affoiblirent tellement par l'usage des moyens ordinaires, qu'ils lui permirent au bout de quinze jours de sortir & de vaquer à ses affaires; néanmoins elle n'étoit pas entièrement guérie, conservant toujours de la fréquence dans le pouls, & ne dormant point. Je l'engageai beaucoup à se ménager, & à ne faire aucune imprudence dans le régime; mais elle ne m'écouta pas. Dans le courant du mois d'octobre, elle eut une indigestion des plus fortes; à chaque minute elle avoit des évacuations par en haut & par en bas, ce qui la jetta dans une foiblesse extrême; depuis ce moment ses jambes & ses cuisses s'enflèrent considérablement; son ventre augmenta sensiblement de volume; elle devint fortement oppressée, avec une toux sèche; elle ne pouvoit rester couchée; les extrémités supérieures s'enflèrent à leur tour si fort, qu'il falloit que je fisse une pres-

sion

ſion conſidérable ſur les poignets pour ſentir le pouls, qui étoit toujours fébrile. Le viſage devint auſſi bouffi; en un mot, la leucophlegmatie étoit portée au dernier degré. Ce fut cet inſtant que la nature ſembloit attendre pour opérer des efforts ſalutaires, & pour écarter un danger preſſant; les efforts ſe portèrent du côté du bas-ventre; il ſurvint un flux qui procuroit à la malade depuis vingt juſqu'à trente ſelles chaque jour & chaque nuit, avec de grandes coliques & un téneſme des plus forts. Chaque ſelle ne contenoit qu'une très-petite quantité de glaires blanchâtres qui n'étoient point ſanguinolentes. Le pouls étoit toujours fréquent, mais je n'y obſervai point l'intermittence qui, ſelon quelques médecins modernes, caractériſe une criſe par le canal inteſtinal. Ayant alors préſens à l'eſprit le trentième & le trente-quatrième Aphoriſmes d'*Hippocrate*, ſect. 5, ainſi que le vingt-ſeptième, ſect. 7, jeune praticien encore, dans une circonſtance où un ancien médecin, appuyé d'une longue & ſolide expérience, n'eut ſurement pas été tranquille; je conçus des inquiétudes, & je fis quelques tentatives, ſinon pour arrêter, au moins pour modérer des mouvemens tumultueux, dont je craignois des ſuites fâcheuſes. En conſéquence, je mis en uſage les adouciſſans, auxquels je joignis les ano-

dins ſous différentes formes; ces derniers moyens calmoient les coliques pour quelques inſtans, mais après leur effet, les coliques recommençoient avec la même vigueur, & augmentoient mes inquiétudes. Enfin, ſoupçonnant de la ſaburre dans les premières voies, je crus, malgré les douleurs, devoir purger avec la manne & le catholicum: ce remède opéra fort bien, & doucement. Je donnai enſuite tous les ſoirs un gros de diaſcordium; mais, m'étant apperçu qu'en diminuant le nombre des ſelles, il augmentoit l'oppreſſion, je le ſupprimai, & m'en tins aux adouciſſans, qui n'empêchèrent pas les coliques & les évacuations de continuer. Alors, obſervant que l'enflure du viſage & des extrémités ſupérieures étoient beaucoup diminuées, ſans que la malade eût perdu ſes forces, malgré la grande fatigue qu'elle éprouvoit jour & nuit, inſtruit d'ailleurs par quelques faits de cette nature, & de plus me rappellant le vingt-neuvième Aphoriſme d'*Hippocrate*, ſect. 7, *ſi a leucophlegmatiâ detento vehemens diarrhœa ſuperveniat, morbum ſolvit*, je commençai à me raſſurer; je laiſſai à la nature le ſoin d'achever ce qu'elle avoit ſi bien commencé, réſolu de ne plus la contrarier; je me contentai ſeulement de procurer à la malade, qui ne dormoit pas depuis long-temps, un peu de ſommeil par un

demi-gros de thériaque, ſur lequel je faiſois verſer quelques gouttes anodines; elle s'en eſt très-bien trouvée. L'enflure diminua de jour en jour, comme en rétrogradant ſucceſſivement des parties où elle s'étoit terminée vers celles où elle avoit commencé, & je vis avec une entière ſatisfaction que les coliques & le nombre des ſelles diminuoient dans la même proportion. Enfin la maladie diſparut après trois ſemaines d'un état fâcheux, & je vis s'achever une guériſon dont j'avois quelque temps déſeſpéré; je crus devoir purger la malade pendant quelques jours avec quelques priſes de rhubarbe; & depuis ce moment juſqu'au terme de ſon accouchement, Mad. B. *** s'eſt très-bien portée; elle a mis au monde dans les premiers jours de décembre un enfant un peu délicat, mais actuellement très-bien portant.

SUITE DES OBSERVATIONS (*a*)

Sur l'uſage du moxa des Chinois, ou du cylindre de coton, employé ſelon la méthode de feu M. POUTEAU; *par M.* PASCAL, *maître en chirurgie, chirurgien*

(*a*) Les deux premières obſervations ſe trouvent dans le cahier de mars dernier, pag. 268 & ſuiv.

en chef de l'Hôtel-Dieu de Brie-Comte-Robert, & employé par le Gouvernement pour les épidémies.

TROISIEME OBSERVATION.

La nommée *Marguerite Jacquemin*, fille de *Jean Hanry*, de la paroisse de Santeny, à une lieue de la ville de Brie-Comte-Robert, âgée de dix-sept ans, d'un tempérament flegmatique, eût la gale en 1779, & la porta jusqu'en 1780. Elle fit usage des répercussifs donnés par un chirurgien & par d'autres personnes, mais sans en retirer aucun soulagement. Elle courut les risques de perdre les jambes, & fut très-heureuse de n'avoir pas subi le même sort que la malade dont fait mention M. *Hévin*, dans son Cours de Pathologie, pag. 556. Elle ne fut débarrassée de sa gale qu'après s'être appliqué une ceinture garnie de vif-argent que lui conseilla un ouvrier, mais elle ne jouit pas long-temps de cette espèce de guérison. Au commencement de septembre 1781, elle s'apperçut d'une enflure aux deux jambes; elle ne savoit à quoi en attribuer la cause. On mit en usage des cataplasmes de toutes espèces, sans consulter aucun ministre de l'art. La fille & ses parens jouissoient d'une assez bonne santé. A quoi donc attribuer l'enflure des jambes, sinon à la ma-

tière galeuſe qui avoit reflué dans le ſang? Si l'on eût conſulté quelque chirurgien, il auroit pu indiquer les moyens curatifs; mais ne l'ayant pas fait, il ſe forma à la jambe gauche un dépôt; il s'y fit une petite ouverture, d'où coula difficilement une matière ſanieuſe de très-mauvaiſe odeur. On appliqua deſſus un emplâtre que compoſe un Curé des environs; les réſines, je crois, ſont la baſe de cet emplâtre. Ce topique, s'oppoſant à la ſortie de la matière purulente, occaſionna une métaſtaſe à la jambe droite dans ſa partie moyenne, & ſur la face interne du tibia; il s'y forma auſſi une ouverture comme du côté oppoſé, mais cette ouverture fut un peu plus grande. Comme les matières contenues dans ces ſortes de dépôts peuvent s'aſſimiler à celles des maladies inflammatoires, elles causèrent une exfoliation au tibia; mais la plaie ſe cicatriſa. Il n'en fut pas de même de celle de la jambe gauche, l'ouverture prit plus d'extenſion; il y ſurvenoit de temps à autre une croûte. Les matières ſanieuſes qui croupiſſoient au fond de cet ulcère, détruiſirent les muſcles & occaſionnèrent une carie au péroné, duquel ſe ſont détachées ſix pièces; deux ont deux pouces & demi de longueur, une autre un pouce & demi, deux autres un pouce, & la dernière un demi pouce.

Cette fille n'avoit jamais été réglée ; sur la fin de juin 1783, elle le fut pour la première fois, mais ce fut la seule. Toutes les bonnes femmes de l'endroit voyant qu'elle n'avoit point été guérie à l'apparition de ses règles, prétendirent qu'elle avoit les écrouelles, & qu'en conséquence il falloit qu'elle se fît toucher : elle le fut, mais sans succès ; ce qui doit être.

Je fus consulté dans le commencement d'octobre 1783, par M. le Curé de Villecrêne, qui mérite, à juste titre, le nom de père de ses paroissiens ; elle étoit pour-lors en apprentissage de couturière dans la paroisse de ce digne & respectable Pasteur.

Cette fille me fit le détail de tout ce qui s'étoit passé : je ne vis rien qui annonçât un vice scrophuleux, mais j'estimai que les ulcères qu'elle avoit provenoient de la gale rentrée. Je reconnus une altération à l'os péroné dans sa partie inférieure. Après avoir réfléchi sur l'état de la malade, je lui déclarai que le seul remède dont on pouvoit attendre de la réussite, étoit l'application du feu ; la malade se récria, & protesta qu'elle aimoit mieux mourir, que de souffrir une pareille opération.

D'après l'opposition de cette jeune fille, je ne suis plus surpris de celle qu'avoit témoignée la demoiselle *Ricard*, dont il est parlé dans le Journal de Médec. décembre

1783, pag. 551, lorſque M. *Boqui* lui propoſa le cautère actuel, à la ſuite d'une petite-vérole rentrée. Il me fallut du temps pour déterminer ma malade à ſe ſoumettre au moyen indiqué.

Ce fut le 24 octobre, qu'en préſence de M. le Curé de Villecrêne & d'un Religieux, je fis l'application du cylindre de coton, lequel étoit de la largeur d'un écu de 6 liv.: placé ſur la partie la plus proche de l'endroit où l'os me paroiſſoit altéré, il y fut entièrement conſumé. La malade qui ne marchoit que difficilement put, dès le lendemain, marcher avec plus de facilité, & ne reſſentoit aucune douleur. L'eſcare eſt tombée le dixième jour; je continuai d'entretenir la ſupuration juſqu'au commencement de janvier 1784; le pus qui couloit de la plaie étoit très-louable, & cette plaie s'eſt très-bien cicatriſée. J'ai employé intérieurement les fondans mercuriels.

QUATRIEME OBSERVATION.

La nommée *Marguerite Galepin*, femme de *Denis Merlin*, à Brie-Comte-Robert, âgée de quarante-ſept ans, d'un tempérament ſanguin, & naturellement fort vive, avoit toujours été bien réglée; mais ſept ou huit mois avant ſon accident, les règles paroiſſoient tous les quinze jours, & quel-

quefois toutes les trois ſemaines. Elle avoit eu, il y a dix-ſept ans, une maladie très-grave, dont je n'ai pu ſavoir ni l'eſpèce, ni le caractère ; elle attribua ſa guériſon à un miracle ; mais cette prétendue guériſon ne fut que le changement ſubit d'une maladie en une autre, c'eſt à-dire en des douleurs rhumatiſmales, leſquelles cependant ne l'empêchoient pas de vaquer à ſes affaires.

En novembre 1783, ces douleurs augmentèrent au point qu'elle ne pouvoit plus quitter le lit. Appelé en décembre, je la trouvai dans la plus grande inquiétude ; l'idée d'une mort prochaine l'alarmoit ; ſon père étoit mort à la ſuite de douleurs rhumatiſmales : une de ſes ſœurs l'année précédente avoit ſuccombé, victime des mêmes maux.

J'eſſayai de la conſoler en lui promettant de la ſoulager. Je la mis à l'uſage des boiſſons adouciſſantes, telles que le petit-lait, &c. &c. Elle n'en éprouva aucun ſoulagement. Les nuits devinrent terribles ; elle demandoit qu'on lui coupât la cuiſſe & la jambe. Je lui preſcrivis alors les bains de vapeurs, qui furent préparés avec l'eau pure & bouillante ; on l'expoſoit aux vapeurs cinq ou ſix fois par nuit ; l'uſage en fut continué pendant dix à douze jours, ſans que les douleurs diminuaſſent ; elle n'en parut un peu ſoulagée que la première fois.

J'eus recours aux frictions sèches avec la flanelle, mais également ſans ſuccès. Je crus devoir alors propoſer l'application d'un cylindre de coton qu'on feroit conſumer ſur les parties douloureuſes, ajoutant que j'en avois vu de bons effets.

Il n'y avoit rien à craindre de la part de vices internes, le mari & la femme étant bien conſtitués, & d'une conduite irréprochable. La malade y conſentit.

Le 2 janvier 1784, ſur les ſept heures du ſoir, je la trouvai dans le plus triſte état, ne pouvant prendre aucun repos; la nuit d'avant elle avoit eu des convulſions, elle s'étoit levée avec la plus grande précipitation; mais elle n'alla pas loin, & l'on fut obligé de la rapporter dans ſon lit. D'après ce rapport, j'examinai avec attention les parties affectées; la jambe ſe trouvoit d'un pouce plus courte que l'autre, & étoit diminuée dans ſon volume; la cuiſſe étoit gonflée, mais le gonflement n'étoit pas œdémateux. Je me décidai à faire l'application du cylindre de coton ſur l'endroit où la douleur ſe faiſoit le plus reſſentir; c'étoit à la lame interne de la deuxième partie du tendon des muſcles du grand feſſier, aux environs du grand trochanter; & la preuve qu'elle exiſtoit dans cette partie, c'eſt que la malade ne pouvoit tourner la pointe du

pied en dehors, ſans pouſſer les hauts cris; elle ne touſſoit auſſi qu'avec beaucoup de peine. Le cylindre de coton fut appliqué aux environs du grand trochanter; je tâchai en vain de lui faire comprendre la néceſſité d'en mettre deux ou trois les uns à côté des autres : elle me répondit que c'étoit aſſez d'une plaie, qui peut-être ne donneroit pas grand ſoulagement; le cylindre fut conſumé, & la même nuit, la malade dormit deux heures; elle ne ſe plaignoit plus que d'une douleur ſourde qu'elle ne pouvoit trop définir : c'étoit, à ce qu'elle diſoit, une cuiſſon. Elle fut pendant ſept jours aſſez bien, & dormoit; mais le ſamedi, je trouvai toute la famille en alarme; la malade diſoit ne plus reſſentir du mal à la cuiſſe, mais depuis le genou juſqu'aux malléoles; elle étoit toute en pleurs, & s'écrioit qu'il alloit lui arriver la même choſe qu'à ſon père & à ſa ſœur, & qu'il falloit mourir. Je lui propoſai pour-lors l'application d'un ſecond cylindre : elle s'y oppoſa, en diſant que nous faiſions de grandes promeſſes, mais le plus ſouvent ſans effets. Je lui répondis avec *Celſe*, que la médecine promettoit la ſanté aux malades, mais que pour l'obtenir, il falloit ſe conformer à ce qu'elle ordonnoit. La malade conſentit enfin à l'application d'un ſecond cylindre, laquelle

fut faite ſur la partie moyenne & externe de la jambe. La même nuit, elle dormit quelques heures ; elle paſſa fort tranquillement les jours ſuivans juſqu'au neuvième, que des douleurs ſe firent reſſentir au dos & aux vertèbres lombaires ; je lui obſervai que ſi elle avoit voulu ſouffrir l'application des trois cylindres dès la première fois, on n'eût point été obligé de revenir à une troiſième que je déclarai néceſſaire. Elle s'y prêta avec courage ; ce troiſième cylindre fut appliqué au même endroit que le premier, quoique l'eſcare fut tombée depuis ſix jours : il y fut entièrement conſumé.

Les douleurs ſubſiſtèrent, mais pas auſſi vives, juſqu'à minuit ; tout-à-coup à cette heure, la malade crut ſentir (ce ſont ſes expreſſions) une eſpèce de langue de feu, qui des lombes deſcendit juſqu'au pied, où il lui ſembloit qu'étoit un foyer ardent ; elle ne dormit pas, & ſe plaignit juſqu'au lendemain matin ſix heures ; enfin cette chaleur ſe diſſipa, l'eſcare de la cuiſſe tomba ſix jours après ; celle de la jambe n'eſt tombée qu'au bout de vingt, les deux plaies ſuppurant très-bien, & la malade ſe porte au mieux.



OBSERVATION

Sur un accouchement laborieux, ſuivi d'une fluxion de poitrine; par M. MOREAU, *chirurgien d'Azay-le-Feron.*

Je fus appelé, le 3 novembre 1783, pour voir la femme d'un manouvrier, de la paroiſſe de Saint-Flavier en Lorraine ; cette femme eſt contrefaite, & d'une taille très-médiocre. Elle étoit en travail depuis trente-ſix heures ; ſes douleurs étoient aſſez fortes depuis quinze heures, néanmoins le travail n'avançoit que lentement. L'enfant avoit beaucoup de peine à deſcendre, parce qu'il étoit très-volumineux, & que les os du baſſin, mal conformés, rendoient le paſſage fort étroit ; cependant la tête de l'enfant, qui étoit groſſe, s'allongea, & s'engagea dans le détroit inférieur.

Quand j'arrivai, les douleurs étoient fortes & conſécutives ; la tête de l'enfant paſſa le couronnement, mais les épaules, qui étoient fort larges, reſtèrent arrêtées ſous l'arcade des os pubis. J'achevai l'accouchement, & j'amenai l'enfant, qui périt dans ce travail laborieux. Je délivrai la femme, qui paſſa aſſez bien la nuit.

Le troiſième jour, les lochies ceſsèrent de couler, & refluèrent vers la poitrine,

ce qui occaſionna une fièvre continue, avec oppreſſion, difficulté de reſpirer, crachement de ſang & mal de tête. Le dévoiement ſurvint, & la fièvre de lait ſe joignant à tous ces accidens, faiſoit une complication de maladie des plus dangereuſes.

Je ſaignai la malade deux fois du bras dans la matinée; le ſoir, je la ſaignai du pied; je fis prendre des lavemens émolliens & calmans, des tiſanes pectorales & légérement apéritives, des potions huileuſes avec le kermès minéral. Le quatrième jour, je reſſaignai la malade deux fois en deux heures; la fièvre diminua, ainſi que l'oppreſſion & le crachement de ſang.

La tiſane & la potion huileuſe furent continuées; j'y joignis le lait coupé avec de l'eau d'orge mondé, les apozêmes avec le capillaire, les jujubes & le miel.

Le cinquième jour, le point de côté ſe fit ſentir très-vivement. Je revins à la ſaignée que je pratiquai deux fois dans une demi-heure, ce qui calma la douleur de côté. En continuant les remèdes indiqués ci-deſſus, l'oppreſſion & le crachement de ſang ceſsèrent au bout de dix-neuf jours. La fièvre ſe termina auſſi par l'uſage des apozêmes amers & fébrifuges, & quelques purgatifs; alors la matrice commença à évacuer une ſéroſité laiteuſe. Le lait continua de couler juſqu'à la fin de la maladie. Six ſemaines

après, j'ai revu cette femme qui étoit très-bien portante.

OBSERVATION

Sur les effets de l'éclair & du tonnerre; par M. HUZARD, vétérinaire à Paris.

Différentes obſervations conſignées dans le Journal de Médecine ſur les effets de l'éclair & du tonnerre, m'engagent à communiquer la ſuivante, qui ſera une nouvelle preuve de l'influence de l'électricité de l'atmoſphère ſur les corps animés.

Ma mère a toujours été très-ſenſible, ſes nerfs ſont très-irritables, & elle eſt extrêmement peureuſe; le tonnerre eſt un des principaux ſujets de ſes craintes; l'âge & les connoiſſances ont cependant un peu diminué cette affection. Elle eſt dans ſa cinquante-quatrième année; ſes règles ont paru entre dix & onze ans; à douze, elle a eu une violente frayeur qui les a ſupprimées, & lui a occaſionné une maladie à laquelle elle a été près de ſuccomber. Quelques erreurs de régime pendant la convaleſcence, qui a duré ſix mois, ont donné lieu à des indigeſtions, ſuivies d'une diarrhée qui a duré un an, & à laquelle a ſuccédé une conſtipation qui s'eſt ſoutenue

jusqu'à présent, & qui quelquefois a occasionné des maux de tête, des étourdissémens, des coliques violentes, l'inflammation du bas-ventre, &c. Il est rare que ma mère aille à la garderobe plusieurs jours de suite ; elle est quelquefois six ou huit jours sans y aller, & n'y va souvent alors qu'à l'aide des lavemens, quelle que soit la nature des alimens dont elle se nourrisse. Ses règles ont cessé il y a environ quatre ans, sans qu'elle en soit beaucoup affectée ; elle a seulement essuyé quelques maux de tête & des redoublemens de douleurs d'un rhumatisme dans les reins qu'elle a depuis quelques années ; elle n'étoit pas grasse, & n'a rien acquis de ce côté depuis cette époque. Il y a environ trois ans qu'elle a commencé à se plaindre d'une chaleur considérable d'entrailles & de feux violens, (ce sont ses expressions) qui, du bas-ventre où ils se forment, montent peu à peu à la poitrine & à la tête ; ils occasionnent de l'anxiété, du mal-aise, de la rougeur au visage, & une transpiration abondante, par laquelle ils se terminent après avoir duré une ou deux heures. Ils viennent à toute heure, & dans toutes les saisons indistinctement, mais ils sont plus fréquens & durent plus long-temps l'été. J'ai cru tous ces détails nécessaires pour l'explication de ce qui me reste à dire.

Quand l'atmoſphère eſt, pendant l'été, chargée de nuages, que l'air eſt lourd & peſant, qu'en un mot il paroît y avoir de la diſpoſition à l'orage, ma mère éprouve de la difficulté à reſpirer, un mal-aiſe général (*a*), & les feux qu'elle reſſent ſont fréquens & longs; mais ſi le tonnerre gronde, ſi les éclairs brillent, de nouveaux accidens ſurviennent; on entend des borborygmes continuels, il y a de la colique, & chaque éclair produit une commotion douloureuſe dans le bas-ventre, qui excite à y porter les mains, & ceſſe immédiatement après ſa diſparition. Le bruit du tonnerre n'ajoute rien, ou preſque rien à cet état, pendant lequel les ſécrétions & les excré-

---

(*a*) Cet état eſt le même chez beaucoup d'autres perſonnes, & même chez les animaux. M. de C.**, inſpecteur des haras, étant à Rome avec M. le marquis d'A.***, fit un voyage avec ce Seigneur, à quelques milles de cette ville. Arrivés au milieu du chemin, le temps s'eſt couvert tout-à-coup, & M. de C.*** s'eſt ſenti accablé, au point de ſe trouver mal; il a avoué ſon état au Marquis, qui lui a dit éprouver les mêmes accidens. On donna ordre de doubler le pas; &, pour arriver plus tôt, le Marquis craignant le tonnerre, on mit des chevaux de relais à la voiture: mais à peine pouvoient-ils aller; ils employèrent trois quarts d'heure à monter une montagne, qu'ils montoient ordinairement en un ſeul; ils étoient couverts de ſueur, & reſpiroient à peine.

tions

tions ſont accélérées ; la tranſpiration eſt abondante, ſur-tout au viſage ; les larmes coulent ; & ſi l'orage dure un certain temps, il y a tremblement univerſel, ſerrement de poitrine, ſoubreſauts dans les tendons ; le pouls eſt profond & vif ; enfin le mal-aiſe eſt porté à un point inſupportable, & ne ceſſe que peu à peu avec les accidens concomitans. Souvent cet état ſe termine par une criſe qui ſemble être ſollicitée par l'effet du fluide électrique ; elle a le plus conſtamment lieu par des déjections abondantes, liquides, noires, bilieuſes & très-fétides ; d'autres fois, mais plus rarement, il y a évacuation abondante d'une urine épaiſſe, blanchâtre & ſédimenteuſe, ou une démangeaiſon univerſelle ; enfin, j'ai obſervé que pendant les deux orages ſucceſſifs qui ont eu lieu le 15 juin dernier, les commotions ont été très-fortes : ma mère étant à jeun & ayant le ventre aſſez libre, la criſe s'eſt manifeſtée par une éruption autour des lèvres, ſemblable à celles que l'on voit ſouvent après quelques accès de fièvre, & qui a paru dès la nuit même qui a ſuivi les deux orages.

Lorſque ma mère eſt enfermée de façon que la communication avec l'air extérieur ſoit interrompue par quelques corps opaques, tels que des volets, des rideaux, &c. les accidens ne ſuivent pas une marche auſſi

régulière, & les commotions ſont moins ſenſibles. Elle ne reſſent rien, ou preſque rien de ces éclairs, qui ſerpentent fréquemment pendant les ſoirées d'été, & qu'on nomme vulgairement *éclairs de chaleurs*.

Ma mère avoit été fort long-temps ſans faire la moindre attention à ces différens accidens, qu'elle attribuoit toujours à la crainte du tonnerre; mais la lecture de l'obſervation de M. l'abbé *Seconditi*, (tom. xlvij, pag. 316 du Journal de Médecine, 1777,) où elle a trouvé quelques traits de reſſemblance à ſon état, a commencé à développer ſes idées; celle de M. *Gagniere*, (tom. l, pag. 434, 1778,) a été pour elle un trait de lumière par la conformité des accidens produits par l'éclair. C'eſt à dater de cette époque qu'elle m'a fait part de ſa ſituation, & que nous avons conjointement obſervé les différens phénomènes dont j'ai rendu compte, & que je regardois d'abord comme de ſimples accidens hyſtériques. J'aurois craint, en les publiant ſur le champ, d'être taxé de précipitation & d'un enthouſiaſme aſſez ordinaire pour les nouveautés; j'ai attendu qu'une expérience de cinq années eût conſtaté la vérité des faits que nous avions apperçus, & qui ſe ſont montrés dans toute leur force, principalement pendant les orages qui ont eu lieu le 15 août 1779, le 26 juin 1782, le 30 mars & le 15 juillet 1783.

OBSERVATION

Sur l'Amputation de la verge d'un cheval, qui étoit couverte de chancres & de porreaux; par le même.

Un vieux cheval hongre, appartenant à feue Mad. la marquiſe *de la Meſangere*, ne faiſant qu'un léger exercice journalier, devint très-gras. Peu à peu ſon fourreau acquit un volume conſidérable par l'accumulation de la graiſſe, & l'on obſerva qu'il ne ſortoit plus le membre dehors pour uriner. Il ſe faiſoit dans cette partie une ſécrétion copieuſe d'une humeur épaiſſe, brune, ſébacée, d'une odeur volatile, piquante, ſur laquelle l'eau chaude n'avoit point d'action; elle éludoit par conſéquent les ſoins toujours aſſez ſuperficiels du cocher, & retenoit une partie des ſels urineux à l'action deſquels le membre reſtoit continuellement expoſé. Cette humeur eſt fournie par des cryptes folliculeux dont la peau eſt parſemée; ils répondent à ceux qui, dans l'homme, ſont appelés *glandes odoriférantes de Tyſon*. (a).

(*a*) Voyez, *Elémens de l'Art vétérinaire. Précis anatomique du corps du cheval*; par M. *Bourgelat*, pages 278 & 363.

Vers le milieu du mois de novembre 1777, le fourreau s'engorgea & devint douloureux. J'ôtai d'abord peu à peu, au moyen de l'huile dont je me frottai la main, une très-grande quantité de l'humeur dont je viens de parler (*a*); je tirai ensuite la verge

---

(*a*) L'accumulation de cette humeur forme quelquesois des concrétions plus ou moins solides, qui par leur volume & leur séjour, occasionnent la strangurie, la rétention d'urine, des tranchées, &c. J'ai remis à M. *Vicq-d'Azyr* une concrétion de cette espèce que j'ai retirée de la fosse naviculaire, & qui est en partie pétrifiée. Tout récemment encore je viens d'en extraire une assez volumineuse de la partie la plus reculée du fourreau, elle étoit enveloppée dans les replis de la peau comme dans un kyste; en la retirant, elle pesoit trois onces, étoit légérement sphérique & applatie, d'une couleur grise, semblable à la terre glaise, onctueuse au toucher, cédant à l'impression des doigts & formée de couches concentriques: avec le temps, son odeur rance a disparu en partie, elle a aussi perdu de son poids, de son onctuosité, a acquis plus de dureté, de fragilité, & bruni à l'air.

Quant à la couleur de ces concrétions, j'ai observé qu'elle varioit suivant celle de la robe de l'animal. Dans les chevaux noirs, comme étoit celui qui fait le sujet de mon observation, elle est toujours plus ou moins foncée & semblable à du cambouis; dans tous les autres, elle est d'un gris plus ou moins nuancé. Le cheval dont le fourreau contenoit celle que je viens de décrire, est bay.

dehors avec beaucoup de peine & de lenteur, l'animal oppoſant une forte réſiſtance par la rétraction fréquemment répétée des muſcles abdominaux. Le gland & le corps du membre, dans l'eſpace de quelques pouces au deſſus du gland, étoient parſemés de porreaux & criblés de chancres très-profonds, dont les plus grands avoient un pouce, ou un pouce & demi de diamètre; un entr'autres occupoit toute la foſſe naviculaire; il avoit détruit l'éminence que forme l'urètre dans le milieu de cette cavité (*a*), & pénétroit dans le canal; pluſieurs petits, régulièrement ronds, plus profonds, ſembloient être pratiqués avec un emporte-pièce; d'autres avoient rongé les bords du bourrelet, très-marqués alors par l'engorgement de cette partie (*b*). Ils ſaignoient au moindre attouchement. Les porreaux de différentes formes & groſſeurs étoient fongueux, ſpongieux, irréguliers, & le plus grand nombre folliculeux. Lorſqu'on preſſoit la tête du membre, le pus ſortoit de tous les côtés comme d'un arroſoir, par les trous multipliés des chancres. La matière étoit ſanieuſe, verdâtre & très-fétide.

Je regardai ces accidens comme locaux

(*a*) Voyez l'ouvrage que j'ai cité ci-devant, pag. 337.
(*b*) Voyez, *ibid.*

& uniquement dus au séjour, à l'âcreté des sels urineux & de l'humeur sébacée. Or, détruire les chancres & les porreaux, s'opposer à leur renaissance en faisant disparoître les causes, ou en en diminuant l'action, étoient les indications à remplir; mais les moyens à employer ne me paroissoient pas d'une exécution aussi facile, & leur réussite étoit au moins un problême.

Je fis faire pendant quelques jours des injections déterſives avec l'eau végéto-minérale, ou avec la dissolution de sublimé corrosif dans une liqueur appropriée; le membre étant constamment retiré dans le fourreau, les injections n'agissoient que sur ceux de ces maux qui se trouvoient placés à la partie antérieure, la seule exposée à leur action; cependant la suppuration devint plus épaisse, moins fétide, l'engorgement & la sensibilité du fourreau diminuèrent; mais les chancres & les porreaux, placés au-delà de la tête, augmentoient toujours en grandeur & en quantité. La section ou la cautérisation des uns & des autres me paroissoient dangereuses, vu leur grand nombre, & les accidens qui pourroient être la suite de pareilles opérations, tels que l'engorgement & l'inflammation de la verge, du fourreau, le phimosis ou le paraphimosis, la rétention d'urine, &c. Je ne vis d'autre ressource & de moyen plus prompt, que l'amputation de toute la partie affectée.

Quels étoient les guides à ſuivre, & la méthode à employer pour cette opération? On ne trouve nul indice à cet égard, ainſi que ſur beaucoup d'autres points relatifs à la chirurgie des animaux, dans aucun hippiatre ancien ou moderne. Parmi les derniers cependant, MM. *Vitet*, *Lafoſſe* & de *Bacon Bonneval*, ont parlé des accidens qui peuvent ſurvenir au fourreau des chevaux qui ne dégaînent pas pour uriner, & le premier même a indiqué quelques opérations à faire à cette dernière partie (*a*); mais aucun n'a parlé de ces mêmes accidens à la verge, & des opérations qu'ils pourroient exiger. Je n'avois pardevers moi que l'amputation de la tête du membre d'un chien dans un cas à peu près pareil, faite avec des ciſeaux, & guérie par les ſeules reſſources de la nature, l'animal ayant la facilité de ſe lécher, & le faiſant preſque continuellement; je me déterminai cependant, encouragé par cette réflexion de M. *Bourgelat*: Qu'*un art dans*

(*a*) Voyez *Médecine vétérinaire de M. Vitet*, tom. ij, pag. 183, 398 & ſuivant. *Dictionnaire d'Hippiatrique de M. Lafoſſe*, tom. ij, au mot *Génération du cheval*, pag. 287. *Précis de la connoiſſance des défauts eſſentiels du cheval, pour n'y être point trompé quand on les achette, par le chevalier de Bacon Bonneval.* Veniſe, 1774, in-12, pag. 17.

l'exercice duquel l'eſprit doit ſans ceſſe diriger la main, ne ſauroit être conſtamment aſſervi à des modèles; mais que les principes une fois établis, c'eſt à l'homme inſtruit à les étendre, à les reſſerrer, à les combiner, à en imaginer de nouveaux dans le beſoin, & à ſe frayer en un mot des routes qui le rendent ſupérieur à toutes les difficultés & à tous les obſtacles (a). Je préparai le malade par la ſaignée, la diète blanche & les lavemens, quelques jours avant que d'en venir à l'opération, pour laquelle je préférai la ligature; ce moyen me laiſſant, pour ainſi dire, le maître des événemens, me paroiſſoit d'ailleurs le plus doux & le moins ſuſceptible d'accidens ſubſéquens, tels que l'hémorrhagie, la rétraction du membre dans le fourreau, le phimoſis, &c. Voici comme je procédai.

Je fis conſtruire une eſpèce de ſonde creuſe, ou plutôt un tuyau en fer-blanc, droit, de ſix pouces de long & de trois lignes de diamètre, à la partie ſupérieure duquel on avoit pratiqué un rebord en étain d'environ une ligne de ſaillie, deſtiné à empêcher la ſortie de l'urètre, la ligature devant être placée au deſſous de cette ſaillie;

(*a*) Voyez *Eſſai ſur les appareils & ſur les bandages propres aux quadrupèdes*, Avertiſſement, page 4.

ſa partie inférieure étoit percée de deux trous deſtinés à recevoir des liens propres à la fixer plus ſolidement (*a*). Je tirai la verge hors du fourreau ; un aide la ſaiſit le plus près qu'il put de cette partie, afin qu'elle n'échappât point dans les différens mouvemens que l'animal faiſoit pour la retirer. J'introduiſis cette nouvelle ſonde dans l'urètre doucement, & avec aſſez de difficulté, vu les différentes ouvertures formées à ſon orifice par les chancres ; l'aide la maintenant, je liai avec une ficelle cirée & double, le corps du membre au deſſus de tous les chancres & porreaux, ce qui forma une longueur d'environ cinq pouces à prendre de ſon extrémité; je ſerrai d'abord aſſez fort pour exciter de la douleur ; je fixai la ligature par un nœud à roſette, dont les bouts aſſez longs pendoient hors du fourreau; les

(*a*) Comme cette ſonde devoit ſéjourner dans l'urètre pendant quelque temps, je préférai pour ſa compoſition le fer-blanc au plomb & à l'étain, à raiſon de ſa légéreté ; je le préférai également à la ſonde inventée à l'Ecole royale vétérinaire, nommée *ſonde à chapelets*, vu ſa reſſemblance avec les grains d'un chapelet, & qui par ſa flexibilité en tous ſens, ſeroit très-propre pour cette opération ; mais à l'inconvénient du poids, elle réunit encore celui d'être fabriquée en cuivre, ce qui la rend très-attaquable par les ſels urineux, & auroit pu corroder l'urètre, l'enflammer, &c.

liens inférieurs formoient plusieurs circuits autour de la tête du membre, & s'opposoient à la sortie de la sonde. Le point d'appui de la ligature se faisant sur cette dernière, le canal de l'urètre ne se trouvoit point fermé, & le cours des urines restoit libre par les voies naturelles. Cet avantage m'avoit fait préférer cette méthode à toutes celles par lesquelles on auroit pratiqué une ouverture artificielle à l'urètre, ouverture indispensable dans certains cas, mais qui, dans celui qui nous occupe, me paroissoit devoir être suivie de quelques inconvéniens dans le détail desquels il est inutile d'entrer ici.

Je resserrai graduellement la ligature les jours suivans. L'animal parut d'abord triste, inquiet, il perdit l'appétit, ses quatre jambes se rassemblèrent sous le ventre, il eut même quelques tranchées; mais tous ces accidens cédèrent à la saignée, aux lavemens émolliens & aux délayans nitreux.

Le deuxième jour il urina beaucoup, & fut long-temps à se préparer; l'urine étoit enflammée.

Le quatrième, toute la partie du membre comprise au dessous de la ligature, étoit très-engorgée, & laissoit suinter une humeur roussâtre très-fétide; je fis parfumer l'écurie & ajouter le camphre aux nitreux.

Le huitième, la mortification paroissant

très-avancée, & la ligature n'étant plus susceptible d'être serrée, j'achevai l'amputation avec le bistouri, & retirai la sonde. Il y eut une légère hémorrhagie qui céda aisément aux injections d'eau & d'eau-de-vie; elle fut suivie, pendant quelques jours, de l'écoulement d'une humeur fétide & purulente; mais les injections d'eau végéto-minérale, aiguisée d'eau-de-vie camphrée, firent bientôt disparoître la fétidité & l'écoulement. Je terminai la cure par un purgatif.

Il survint pendant le traitement un œdème sous le ventre, qui du fourreau s'étendit peu à peu jusqu'à la poitrine; mais cet engorgement toujours symptomatique disparut après l'action du purgatif, lorsque l'animal reprit l'exercice; j'y fis faire seulement quelques frictions spiritueuses ou sèches. La sensibilité & l'engorgement du fourreau ont entièrement disparu, & cette partie est revenue dans le même état qu'avant le mois de novembre. L'urine alors étoit lancée rapidement & en plusieurs jets, qui avoient des directions différentes; elle alloit frapper la partie postérieure des jambes de devant, & enduisoit les poils d'une crasse épaisse & onctueuse que l'eau tiède ne pouvoit enlever.

Au mois de mars 1778, il urinoit d'un seul jet, petit & roide, qui, dirigé horizontalement & obliquement à droite, alloit

d'abord frapper ſa couverture qu'on fut obligé de relever de ce côté, & enſuite l'auge & le mur contre lequel il étoit placé. Lorſqu'il vouloit uriner, il avançoit le membre juſque ſur le bord du fourreau; mais s'il appercevoit quelqu'un, ou s'il entendoit le moindre bruit, il le retiroit auſſitôt très-promptement.

Je l'examinai de nouveau au mois de mai ſuivant; l'extrémité du membre formant la cicatrice, paroiſſoit compoſée d'un tiſſu ſerré & folliculeux, dans les plis duquel l'ouverture de l'urètre ſe trouvoit confondue & cachée; l'urine ſortoit à travers tous ces feuillets dans une direction parallèle, & ne formoit qu'un ſeul jet lorſqu'il urinoit librement, c'eſt-à-dire, lorſqu'il avançoit le membre juſque ſur le bord du fourreau. L'animal étoit au reſte très-long à ſe préparer & à uriner. Le fourreau étoit demeuré volumineux, & l'on n'y laiſſoit point amaſſer cette humeur ci-deſſus énoncée, qui s'y dépoſoit toujours en très-grande quantité. Ce cheval fut vendu le mois ſuivant, & je le perdis de vue.

Depuis que j'ai fait cette obſervation, M. *Didelay d'Agier* & M. *Chabert*, ont parlé dans leurs écrits des accidens qui en font le ſujet; le premier les regarde comme incurables, ou preſcrit la ſection du fourreau, l'amputation des porreaux avec le biſ-

touri & des topiques aſtringens (*a*). M. *Chabert* a été beaucoup plus loin; il a pratiqué & ordonné l'amputation du membre dans le cas de gangrène, de chancres & de porreaux. Ce qu'il a dit à ce ſujet pourra n'être pas déplacé ici: « Sur la fin de l'année 1779 nous nous vîmes obligés, dans la ciconſtance de paraphimoſis ſuivi de la gangrène du membre, de procéder ſur deux chevaux à l'amputation de cette partie. Cette même opération a été faite dans le cas d'ulcères chancreux & de porreaux, qui avoient détruit en plus grande partie les corps caverneux : quelque périlleuſe qu'elle ſoit en apparence, elle nous a toujours réuſſi ſans nous montrer de grands dangers (*b*). » Il ne manqueroit rien à ces détails ſatisfaiſans, ſi M. *Chahert* y avoit joint ceux de l'opération ; mais il les réſerve, ſans doute, pour un autre ouvrage.

(*a*) Voyez *Proſpectus d'un Cours d'Hippotomie, avec un Abrégé d'Hippiatrique*, in-8°. Nancy, 1778, pag. 248 & ſuivantes.

(*b*) Voyez *Cours pratique des maladies des animaux*, article du *Phimoſis & du Paraphimoſis*, manuſcrit. Cette opération ſe trouve encore indiquée à l'article de la *Chûte du membre*. Ce dernier a été imprimé dans le *Dictionnaire univerſel d'Agriculture de M. l'abbé Roſier*, tome iij, pag. 335 & ſuivantes.

OBSERVATION NÉCROLOGIQUE.

Nous avons reçu un dépouillement du régître que la Communauté des maîtres chirurgiens de la ville de Calais est obligée de tenir pour la visite des cadavres des personnes qui meurent, & dans lequel ils doivent faire mention de l'âge & de l'espèce de maladie qu'ils croient avoir causé leur mort (*a*).

Ce dépouillement a été fait par M. *Lallement*, médecin-conseiller du Roi & de l'hôpital militaire de Calais, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, ancien médecin pensionné de la ville d'Epernay en Champagne, & présentement de celle de Calais.

Il seroit à souhaiter qu'on tînt dans toutes les villes, & même dans les villages, de semblables regîtres mortuaires, & que la rédaction s'en fît avec la plus grande exactitude.

Nous ne pouvons qu'inviter les gens de l'art à s'occuper de cet objet; c'est au Gouvernement qu'il appartient d'en ordonner l'exécution.

Quoi qu'il en soit, le relevé que nous

(*a*) Voyez les notices historiques sur la ville de Calais, par M. *Lallement*, vol. viij, p. 81 & suiv.

avons ſous les yeux comprend vingt-neuf années; ſavoir, 1726, 1729, 1730, 1737, 1738, 1739, 1740, 1741, 1742, 1743. Dans cette ſuite, il manque, comme on voit, le relevé des années 1727, 1728, 1731, 1732, 1733, 1734, 1735, 1736.

Les années ſuivantes depuis 1744 juſqu'à 1763, manquent abſolument.

Mais depuis l'époque de 1764 incluſivement, juſqu'à 1782 auſſi incluſivement, le regître ayant été tenu plus exactement, on a un tableau fidèle de dix-neuf années. Nous ſommes fâchés que le format de notre journal ne nous permette point de le préſenter ici; nous en donnerons ſeulement le réſultat.

Dans l'eſpace de ces dix-neuf anées, il eſt mort à Calais 1387 individus, tant hommes que garçons, & 1635, tant femmes que filles; ce qui forme en tout 3022, c'eſt-à-dire à-peu-près la moitié des habitans de la ville, dans laquelle on en compte ſix mille; d'où il ſuit qu'il meurt chaque année 159 perſonnes, c'eſt-à-dire le trente-ſeptième.

Il conſte que durant ces dix-neuf années, la mortalité des femmes a excédé celle des hommes de 248.

Nous obſerverons encore que le nombre des centenaires, durant le même temps, eſt de quarante-neuf, & que quelques individus ſont morts au-delà de cent ans.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1784.

Le froid a continué pendant tout le mois ; le vent, quoique très-variable, tendoit constamment au nord ou à l'est ; il a gelé presque toutes les nuits, & même par le vent de sud ; la végétation est restée sans progrès jusqu'au 19, & en a fait peu jusqu'au premier mai ; la floraison des arbres précoces ne s'est point faite pendant ce mois, & la violette même a été rare. Le terme du plus grand froid a été 1 au dessous de 0 ; le terme de la plus grande chaleur, 12 au dessus de 0. La variation la plus commune a été de 5 à 6 degrés du matin au soir. Le mercure a montré peu de ressort dans l'air ; sa plus haute élévation a été 28 pouces 2 lignes ; son plus grand abaissement 27 pouces 5 lignes. Le terme le plus constant a été 27 pouces 11 lignes.

L'hygromètre a montré plus de sécheresse que d'humidité.

Les maladies qui se sont manifestées pendant le mois ont été presque les mêmes que celles que l'on avoit observées pendant le mois dernier : les plus communes ont été les affections catarrhales, qui ont fait périr beaucoup de vieillards ; les fausses pleuro-péripneumonies, connues sous la dénomination vulgaire de fluxion de poitrine bilieuse, dans lesquelles cependant le point de côté, plus ou moins aigu, se manifestoit au haut de la poitrine, mais changeoit souvent de place, & même de côté ; les crachats étoient tantôt rouillés, sanguinolens, & quelquefois on expectoroit le sang pur ; l'oppression étoit très-forte & le pouls foible, quoique le sang fût couenneux. On a observé qu'en général les saignées augmentoient l'oppression,

l'oppreſſion, qu'elles devoient être éloignées & peu copieuſes, & faites les premiers jours de la maladie.

Vers le milieu du mois, ont paru de véritables péripneumonies, & très-graves. Les hommes forts & vigoureux y ont été plus ſujets que les hommes d'une conſtitution foible, & que les femmes. Les ſymptômes les plus apparens étoient la langue chargée, l'oppreſſion, une douleur ſourde avec un ſentiment de peſanteur ſur le ſternum, le pouls dur; le dévoiement étoit un ſigne mortel.

Les fièvres tierces, doubles-tierces ont paru plus nombreuſes, & quelques-unes, quoique printanières, ont exigé l'uſage du quinquina; elles ont été difficiles dans leur traitement chez les filles mal réglées. Pluſieurs fièvres quartes anciennes ou automnales ſont encore rebelles; les affections rhumatiſmales continuent, & il y a toujours des fièvres putrides.

Il s'eſt manifeſté des dévoiemens, des petites-véroles, des eſquinancies gangreneuſes très-fâcheuſes, des maux de gorge, des ophthalmies, des fièvres ſcarlatines, beaucoup de phthiſies; des écoulemens hémorrhoïdaires ſupprimés ont occaſionné des téneſmes comme dans la dyſſenterie.

Nous croyons pouvoir attribuer le grand nombre des maladies à la conſtance des vents du nord & à la privation des végétaux. Ces deux cauſes réunies ont également occaſionné & entretenu la difficulté à faire couler la bile, à procurer des évacuations de bonne qualité & des criſes parfaites; ce n'a été que par un long uſage des chicoracées ou borraginées, que l'on eſt parvenu à concourir au vœu de la nature, & encore a-t-on obſervé des criſes longues, imparfaites, & des rechutes fréquentes.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
AVRIL 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	-2, 8	2,12	-2,13	27 10, 3	27 9, 8	27 9, 6
2	-3,13	3, 2	0,19	27 9, 7	27 9, 7	27 9, 4
3	-0,17	3,18	2,17	27 7, 7	27 7, 5	27 8, 6
4	1, 4	8, 3	4, 7	27 10, 5	27 10,11	27 11, 4
5	2, 8	6,16	2,17	27 11, 6	27 11, 6	27 11, 3
6	1, 2	8,12	3, 2	27 10, 0	27 9, 0	27 9, 2
7	0,14	4, 2	3, 6	27 9, 5	27 10, 1	27 10, 8
8	0, 5	7,12	3,18	27 11, 2	27 11, 2	27 10,10
9	2, 6	9,16	3, 0	27 9, 6	27 8, 2	27 7, 5
10	1, 5	10, 0	4, 4	27 6, 8	27 6, 5	27 6, 7
11	3, 5	7,17	5,19	27 5,10	27 5, 8	27 5, 2
12	3,19	7, 2	2, 6	27 3, 0	27 3, 0	27 4, 4
13	1,17	7, 7	1, 5	27 5, 0	27 5, 0	27 5, 5
14	-0, 7	9, 0	4,19	27 4,11	27 3,11	27 4, 0
15	5,12	3,14	2,11	27 5, 2	27 6, 7	27 7, 7
16	1,18	11, 6	4, 7	27 8, 0	27 7,10	27 7,11
17	1, 9	10, 0	5, 8	27 7, 7	27 7, 3	27 7,10
18	1, 6	10,14	5, 8	27 8, 4	27 9, 0	27 9, 9
19	1, 8	6,18	5, 7	27 9, 7	27 9, 6	27 9, 6
20	7, 4	10, 4	9,14	27 0, 8	27 10, 7	27 10, 7
21	7, 8	11, 3	8,13	28 0, 1	27 10, 3	27 11,11
22	7, 5	14, 5	9,10	28 0, 4	28 0, 0	28 0, 3
23	6, 0	12, 2	9, 5	27 9, 4	27 11, 2	27 9, 9
24	6,13	9,12	3,16	27 10, 7	27 10, 2	27 10, 7
25	1,12	9,10	5, 7	27 11, 0	27 10,10	27 11, 2
26	4, 6	9,18	7, 9	27 0, 8	27 10, 8	27 10, 1
27	6, 4	12, 1	8,15	27 7, 5	27 8,11	27 7, 7
28	6, 4	9,17	7,18	27 8, 4	27 6,11	27 6,11
29	5,12	19, 0	8,12	27 8, 9	27 9, 3	27 9, 9
30	5, 4	16,16	8, 0	27 9, 9	27 9, 9	27 9, 3

Vents et état du Ciel.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le ſoir à 9 heures.
1	N. ſer. froi. ve.	N. nuag. fro. v.	N. c. fro. v. nei.
2	N-E. ſer. froid.	S-O. nua. froid.	S-O. co. froid.
3	N. couv. froid, neige.	S. couv. froid, neige, vent.	E. couv. doux.
4	E. nuag. froid.	S-O. couv. do.	N-E. *id.* vent.
5	E. couv. frais.	S-E. co. do. br.	N-E. co. doux.
6	N. *idem.*	S-O. cou. doux.	N-E. cou. fra.
7	N-E. cou. froi.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.* ven.
8	E. n. fro. vent.	E. *idem.*	N-E. *idem.*
9	E. co. fra. vent.	N-E. co. temp.	N-E. nua. frais.
10	S-E. nu. frais.	N. *idem.*	N-E. nua. dou.
11	N. couv. frais.	N. *idem.*	N-E. *idem.*
12	S-O. *idem.* v.	S-O. *id.* ve. gib.	N-O. cou. frais.
13	S-O. *idem.*	S-O. co. do. ve. pl. tonnerre.	N. nu. frai. ve.
14	E. ſe. fro. gel. bl.	S-E. n. tempér.	N. ſer. fra. ven.
15	S-E. cou. frais.	E. couv. fr. pl.	N. nu. dou. ve.
16	E. nuag. froid.	E. nu. tempéré.	E. cou. fra. ven.
17	S. ſer. froid.	N-E. *idem.*	S-E. nua. dou.
18	N. *idem.*	O. nu. temp. v.	N. co. fr. pl. ton.
19	N. nua. ven. pl.	O. *idem.*	N-E. n. fra. bro.
20	O. nua. ve. fra.	O. n. v. tempé.	O. *idem.*
21	O. *idem*, pluie.	O. cou. *idem.*	O. *idem*, vent.
22	S-O. c. dou. pl.	S-O. c. chau. v.	O. n. do. vent.
23	S-O. n. fra. ve.	S-O. nua. do. v.	S-O. ſer. *idem.*
24	S-O. n. d. v. pl.	S-O. cou. doux.	N-O. ſer. frais.
25	O. ſer. fro. ve.	S-O. *id.* v. brui.	S-O. *idem.*
26	S. nua. fra. ven.	S-O. c. temp. v.	S-O. cou. frais.
27	S-O. co. d. brui.	S-O. co. tem. br.	S-O. n. dou. v.
28	S. nuag. doux.	E. couv. doux.	S-O. c. d. brui.
29	N-E. cou. frais.	N.-E nu. chau.	N-E. n. dou. ve.
30	N-E. nu. fra. v.	E. *idem.*	N. *idem.*

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.... 19, 0 deg. le 22
Moindre degré de chaleur.... -3, 13 le 2

Chaleur moyenne........ 5, 14 deg.

Plus grande élévation du Mercure............... *pouc. lig.* 28 0, 4, le 23
Moindre élév. du Mercure.... 27 3, 0, le 12

Elévation moyenne... 27 7, 6l.

Nombre de jours de Beau..... 3
de Couvert. 15
de Nuages.. 12
de Vent.... 18
de Tonnerre. 2
de Brouillard. 1
de Pluie.... 8
de Neige... 2

Quantité de Pluie .... 3, 7 lign.
Evaporation.......... 22 0
Différence........... 18 3

Le vent a soufflé du N........ 14 fois.
N-E...... 18
N-O...... 3
S......... 3
S-E...... 5
S-O...... 21
E......... 12
O......... 11

TEMPÉRATURE : fraîche & sèche.

MALADIES : rhumes & maux de gorge, occasionnés par les fraîcheurs des matinées & des soirées.

Plus grande sécheresse.... 45, 5 deg. le 14
Moindre............... 9, 0 le 22
Moyenne 27, 2

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier mai 1784.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois d'avril 1784; par M. BOUCHER, médecin.

Tout le mois d'avril a été froid & venteux. La liqueur du thermomètre, le premier du mois, a été obſervée à 1 degré au deſſous du terme de la congélation ; & le 2, elle étoit le matin à deux degrés au deſſous de ce terme. Le temps s'eſt adouci vers le 20 du mois : la liqueur du thermomètre s'eſt élevée le 27 à 12 degrés au deſſus du terme de la congélation. Il y a eu cependant, dans les derniers jours, des gelées blanches pendant la nuit. Depuis le 10 du mois, le temps a été pluvieux, mais ce n'étoit ſouvent que des giboulées. Il eſt tombé un peu de neige le 1er. & le 3.

Le vent a preſque toujours été nord les dix premiers jours du mois, enſuite il a varié.

Le mercure dans le baromètre ne s'eſt élevé, aucun jour du mois, au deſſus du terme de 28 pouces. Le 12, il eſt deſcendu à celui de 27 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 12 degrés au deſſus du terme de la congélation ; & ſon plus grand abaiſſement a été de 2 degrés au deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces ; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 9 lignes.

Le vent a ſoufflé 6 fois du Nord.

5 fois du Nord vers l'Eſt.

2 fois de l'Eſt.
2 fois du S-E.
5 fois du Sud.
7 fois du Sud vers l'Oueſt.
7 fois de l'Oueſt.
4 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuageux.
13 jours de pluie.
2 jours de neige.
4 jours de grêle.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'avril 1784.

Les maladies aiguës dominantes de ce mois ont été la pleuro-péripneumonie & la fièvre péripneumonique, qui ont régné ſur-tout dans les gens du peuple les plus expoſés aux intempéries de l'air & des ſaiſons. Ces maladies étoient plus décidément inflammatoires que ci-devant. Souvent il y avoit complication de ſaburre dans les premières voies, qui obligeoit de recourir aux émétiques après avoir procuré une détente ſuffiſante par la ſaignée. Nous avons eu néanmoins encore dans nos hôpitaux des perſonnes dans le cas de la fièvre péripneumonique bilieuſe ou putride. De plus nous avons vu nombre de perſonnes attaquées de fièvre continue rémittente ou double tierce continue, dont la cauſe immédiate paroiſſoit réſider principalement dans les premières voies, & qui étoit ſuſceptible de ſuites fâcheuſes, lorſqu'on ne les avoit pas évacuées à temps. Souvent on a eu recours au quinquina avec ſuccès dans le progrès de la maladie.

Les rhumes de poitrine continuoient, & étoient

opiniâtres de quelque manière qu'on les traitât. C'étoit bien pis lorſqu'ils étoient négligés : dans pluſieurs ils ont dégénéré en pulmonie. Nombre de perſonnes ont eſſuyé des maux de gorge, qui dans la plupart n'ont été que catarrheux ou lymphatiques. La fièvre tierce & la double tierce ont été très-répandues dans le peuple.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Philoſophical Tranſactions, *&c.* C'eſt-à-dire, *Tranſactions philoſophiques de la Société royale de Londres, vol. lxxij, Part. II. pour l'année 1782, in-4°. A Londres, chez* Davis, 1783.

1. Le premier article qui nous intéreſſe dans cette partie eſt un eſſai de conſtruire un thermomètre propre à meſurer les degrés de chaleur, depuis la chaleur rouge juſqu'au degré de feu le plus fort que les vaiſſeaux d'argile peuvent ſupporter. L'auteur de cette utile découverte eſt M. *Joſué Wedgwood.* Il en a conçu la première idée, en conſidérant la propriété de l'argile de ſe retirer au feu, & il a jugé qu'un moyen de déterminer la quantité de ce retrait à chaque degré de feu, rempliroit l'objet d'un thermomètre capable d'indiquer les degrés de chaleur au deſſus de ceux qu'on peut meſurer avec aucun thermomètre connu juſqu'ici. Il lui a paru que la meilleure argile qu'il pouvoit choiſir pour cet effet ſeroit celle dont on ſe ſert dans la province de Cornwallis pour faire de la porcelaine ; elle eſt compoſée de trois parties de

terre argileuſe pure, & de deux parties de la terre du ſilex. Elle a la propriété de faire ſon retrait auſſitôt qu'elle eſt entiérement pénétrée du degré de feu auquel on l'expoſe, & de ne plus diminuer enſuite de volume à ce même degré, ſoit qu'on l'y laiſſe un temps très-conſidérable, ou qu'on l'y expoſe de nouveau à pluſieurs repriſes. Pour lui faire faire un nouveau retrait, il faut un degré de feu plus violent. Elle poſsède encore quelques autres qualités qui la rendent ſinguliérement propre à l'uſage auquel M. *Wedgwood* la deſtine. Par exemple, après avoir été cuite, elle ne ſe gonfle plus dans l'eau; elle fait régulièrement ſon retrait à chaque augmentation de chaleur, lors même qu'elle eſt déja réduite en porcelaine: elle peut paſſer ſubitement du plus grand chaud au plus grand froid, ſans ſouffrir aucune altération, &c. M. *Wedgwood* a formé avec cette argile de petits quarrés qu'il appelle *pièces thermométriques:* il leur a donné un demi-pouce de largeur, un peu moins de longueur, & tout au plus un quart de pouce d'épaiſſeur. On leur fait eſſuyer durant deux ou trois minutes le feu dont on veut connoître le degré. Après les avoir retirées, on les plonge dans l'eau pour les refroidir, & on les applique à la jauge. Cette ſeconde partie conſtitutive du thermomètre eſt compoſée de deux lames de cuivre, longues de deux pieds, & fixées ſur une plaque de même métal. Elles ſont éloignées à leurs extrémités ſupérieures d'un demi-pouce, pour recevoir juſte la pièce thermométrique au premier degré de cuiſon. Elles vont enſuite en ſe reſſerrant peu à peu, enſorte qu'à leurs extrémités inférieures, elles ſont rapprochées de deux dixièmes de pouce. Toute leur longueur eſt diviſée en 240 degrés. La pièce thermométrique placée dans cette jauge, indique, en s'enfonçant

plus ou moins dans l'entre-deux, le degré juſte de chaleur qu'il a fallu pour opérer la quantité de retrait qu'on remarque.

Le deuxième Mémoire qui nous concerne eſt une analyſe de la roche qui compoſe les montagnes des environs de Rowley & de la Crapaudine.

Vient enſuite la deſcription de l'organe de l'ouie dans les poiſſons, par M. *Jean Hunter*, écuyer, membre de la Société royale.

L'auteur n'entre point cette fois-ci dans les particularités que les différentes eſpèces de poiſſons peuvent préſenter, il s'en tient aux généralités.

« Les organes de l'ouie dans ce dernier ordre d'animaux, (ſavoir les poiſſons) dit-il, ſont placés aux côtés du crâne, ou de cette cavité qui contient le cerveau; mais le crâne lui-même n'en fait point partie, comme cela a lieu dans les quadrupèdes & les oiſeaux. Dans quelques poiſſons cet organe eſt entièrement entouré par les parties qui compoſent cette cavité, leſquelles ſont cartilagineuſes dans les poiſſons dont le ſquelette reſſemble à ceux de l'eſpèce des raies : dans d'autres, comme dans le merlus, le ſaumon, &c. quoique leurs ſquelettes ſoient oſſeux, les parties qui entourent l'organe de l'ouie n'en ſont pas moins cartilagineuſes. »

« Dans quelques poiſſons cet organe eſt en partie dans l'intérieur de la cavité du crâne : dans d'autres, comme dans le ſaumon, le merlus, &c. cette cavité également remplie de cervelle s'étend latéralement, & reçoit les organes de l'ouie. »

« Dans les poiſſons l'organe de l'ouie paroît augmenter de volume à meſure que l'animal s'accroît; ce qui n'arrive pas chez les quadrupèdes, les oiſeaux, les amphibies; mais il y a une gra-

dation régulière depuis les premiers jusqu'aux poissons. »

« L'organe de l'ouie diffère dans les différens ordres de poissons ; cependant, dans tous, il consiste en trois tubes courbes qui s'unissent tous ensemble : dans les uns, cette union ne forme qu'un canal comme dans le saumon, le merlus, la morue, &c ; dans les autres, elle se termine en une cavité assez spacieuse, comme dans l'espèce des raies. Dans le *jack*, il y a un sac oblong ou *processus* fermé, qui fait le supplément de ces canaux, & communique avec eux à l'endroit de leur union : dans le merlus, &c. cette coalition des trois tubes est placée sur une cavité ovale ; & dans le *jack*, il y a deux cavités accessoires qui, dans ces poissons, paroissent répondre à la même fin que la cavité unique en laquelle se terminent ces trois canaux dans la raie, ou les poissons cartilagineux. »

« Le tout est composé d'une espèce de substance cartilagineuse très-dure & très ferme dans quelques endroits. Dans quelques poissons cette substance est revêtue d'une mince lame osseuse pour l'empêcher de s'affaisser ; car, comme le crâne ne fait pas partie de ces canaux ou cavités, il faut qu'ils soient formés de substances capables de se soutenir. »

« Chaque tube décrit plus d'un demi-cercle ; ceci approche, à quelques égards, de ce qu'on trouve dans la plupart des autres animaux : la différence qu'il y a consiste en ce que ces parties sont distinctes du crâne. »

« Deux de ces canaux semi-circulaires se ressemblent, peuvent être appellés paire, & sont placés perpendiculairement : le troisième n'est pas si long : dans quelques-uns, il est placé horizontalement comme pour unir les deux autres à leur

extrémité. Dans le *skait*, il y a une petite différence, attendu qu'il n'eſt uni qu'à un des tubes verticaux. »

« Les deux tubes perpendiculaires s'uniſſent dans une partie en un ſeul canal par une branche de chacun, qui ſe confond avec celle de l'autre, tandis que les deux autres branches ou cornes n'ont aucune connexion enſemble, & les deux extrémités du canal horizontal s'uniſſent avec les deux branches des tubes perpendiculaires près de l'entrée dans le canal, ou cavité commune. »

« Les deux canaux prêts à ſe réunir dans un canal commun ſe gonflent, & forment un ſac rond qui s'élargit beaucoup. »

« Dans l'eſpèce des raies, ils ſe terminent tous en une cavité, comme il a été dit; &, dans le merlus, ils ſe terminent en un canal placé au deſſus de la cavité ou canal acceſſoire. Dans cette cavité unique ou double, il y a un ou pluſieurs os: dans quelques-uns, il y en a trois. Le *jack* ayant deux cavités, on trouve dans l'une deux os, & dans l'autre ſeulement un. Dans la raie, on ne rencontre qu'une eſpèce de craie. »

« Dans quelques poiſſons, la communication avec l'extérieur, ou le méat auditif externe, ſe termine à l'union des deux tubes perpendiculaires. Toute l'eſpèce des raies eſt dans ce cas. Ces poiſſons ont l'orifice externe petit, & placé à la ſurface plate ſupérieure de la tête; cependant cette ouverture externe n'exiſte pas dans tous les genres ou eſpèces de poiſſons. »

« Les nerfs de l'oreille partent du cerveau, & ſemblent ſe terminer tout-à-coup à la ſurface externe du gonflement des tubes ſemi-circulaires, décrit plus haut. Ils ne paroiſſent point paſſer à travers ces tubes pour en gagner l'intérieur, comme on croit que cela ſe fait dans les quadru-

pèdes. Je ſuis donc bien tenté d'imaginer que la membrane qui tapiſſe ces tubes dans les quadrupèdes n'eſt point nerveuſe, mais plutôt une eſpèce de périoſte interne. »

Le quatrième article qui a rapport à notre Journal, contient quelques conſidérations ultérieures ſur l'influence du règne végétal ſur le règne animal. M. *Ingenhousz* qui en eſt l'auteur, revendique ici la découverte de la propriété des végétaux de fournir de l'air déphlogiſtiqué, & conſtate de nouveau par des preuves très-ingénieuſes, que cette propriété eſt réellement inhérente aux plantes. La concluſion pratique la plus utile qu'il tire des expériences tentées pour s'aſſurer de cette dernière vérité, eſt que, pour corriger l'air gâté par la reſpiration ou par l'action des autres cauſes qui y répandent du phlogiſtique, il faut arroſer le plancher d'une eau dans laquelle les végétaux ont produit de l'air, ou ſeulement remuer ſouvent une pareille eau dans un endroit devenu mal ſain par l'air vicié qu'il contient.

Dans le dernier Mémoire qui nous regarde, M. *Guillaume André*, chirurgien, nous préſente une deſcription microſcopique des yeux du *Monoculus Polyphemus L.* Cet animal cruſtacé, connu ſur les côtes de l'Amérique & aux Indes occidentales, ſous le nom de *King Crab*, (crabe royal) ſe diſtingue des eſpèces congénères, en ce qu'au lieu de deux, il a quatre yeux, & qu'au lieu d'être ſoutenus ſur des tiges comme dans les écreviſſes, ils tiennent à l'écaille. Deux de ces yeux, qui ſont plus grands que les deux autres, ſont placés au front, & les deux autres aux extrémités de l'eſpèce de croiſſant que forme le crâne. Lorſqu'on examine les deux grands yeux au microſcope, on voit qu'ils ſont compoſés d'un très-grand nombre de cônes, (environ un millier) qui, à l'exception

de ceux du milieu, ont une direction oblique. C'est par le centre de ces cônes, qui est la partie la plus transparente, que passe la lumière.

Chaque cône est divisé transversalement en deux ou trois partitions, au moyen d'autant de cloisons ou diaphragmes. Comme ces animaux changent de peau tous les ans, & que leur membrane externe de l'œil, ou des cônes qui le composent, tombe en même temps, il paroît que ces diaphragmes sont les commencemens des nouvelles cornées qui vont occuper, après la mue, la place de celles qui seront jettées.

Kongl. Vetenskaps Academiens nya Handlinger, *&c.* C'est-à-dire: *Nouveaux Mémoires de l'Académie royale de Suède, deuxième volume pour l'année 1781. A Stockholm, chez* Lange, 1781.

2. M. *Rinman* donne dans ce volume une suite de ses recherches sur la couleur verte qu'on peut tirer du cobalt, & sur le procédé le plus simple & le moins dispendieux de se la procurer.

M. *Odhelius* nous apprend dans un Mémoire suivant, que les fils qu'il a vus quelquefois pendans hors des corps des vers strongles, sont des intestins.

Le sixième Mémoire qui est de M. *Haartmann*, a pour sujet les fièvres périodiques opiniâtres, qui ont régné depuis 1774, jusqu'en 1777, à Abo & dans d'autres endroits. L'auteur attribue l'origine de ces fièvres au site des lieux, & aux vices de la température de l'air. Les brouillards & une atmosphère remplie de vapeurs, tenant aux inconvéniens du site, ont singulièrement disposé les corps à être affectés des transitions subites du

chaud au froid, de la ſéchereſſe à l'humidité, & *vice versâ ;* & cela d'autant plus que ces changemens ont été extrêmement fréquents & très-tranchants pendant le cours de ces années.

M. *Wilka* communique dans la ſeptième diſſertation, les obſervations & expériences ſur la quantité ſpécifique du feu que renferment les corps ſolides.

La huitième, dont l'auteur eſt M. *Thunberg*, contient des notices ſur les eaux thermales de l'Afrique & de l'Aſie. On trouve ſept bains chauds à la pointe méridionale de l'Afrique, quoique *Kolbe* ne faſſe mention que d'un ſeul. M. *Thunberg* a viſité lui-même quatre de ces ſources, & remarque comme une choſe ſingulière, qu'il n'y a point de volcan dans les environs. Le bain, nommé *Brand-Valley*, a pluſieurs ſources, dont l'une eſt au degré de l'eau bouillante : il ne paroît pas néanmoins que ces eaux ſoient impregnées de principes métalliques. Si l'on s'arrête un certain temps dans ce bain, on ſe ſent attaqué de vertiges : il ſurvient enſuite des maux de cœur, même des vomiſſemens : ſi l'on y fait un ſéjour plus prolongé, on tombe en foibleſſe au bout d'un quart d'heure. L'auteur s'eſt aſſuré que quelques-unes de ces ſources abondent en principes ferrugineux. Il n'y en a qu'un petit nombre dans la proximité deſquelles on trouve des maiſons, cabanes, ou autres bâtimens propres à rendre leur uſage médicinal plus aiſé & plus commode : il faut ſe pourvoir de tentes pour prendre les bains aux autres fontaines.

Le Japon eſt auſſi riche en ſources d'eau chaude, qu'il eſt rempli de volcan, dont les uns vomiſſent des flammes ſans interruption, les autres par intervalles, & quelques-uns ſont abſolument éteints. M. *Thunberg* a viſité le bain d'Uriſyno, que *Kæmpfer* a déja décrit.

L'île de Javan a également ses volcans; au pied d'une de ces montagnes sourdent les eaux chaudes de Tjipana, minéralisées par la terre calcaire & le fer dissous au moyen de l'acide aérien. Leur chaleur est assez modérée pour pouvoir y tenir la main.

L'analyse de la pierre blanche de fer (Tungsten,) occupe M. *Scheele* dans le premier Mémoire du deuxième trimestre. Cette pierre est composée d'un acide particulier, qui a le plus de conformité avec celui de la molybdêne, & de chaux : le fer n'y est qu'accidentel.

M. le chevalier *Bergman* ajoute dans l'article suivant quelques remarques fondées sur ses propres expériences.

Dans le quatrième Mémoire, M. *Bjœrnlund* rend compte de la guérison d'un dragon qui avoit reçu un coup de fusil : la balle étoit entrée à gauche, à côté de la dernière vertèbre lombaire, & s'étoit fixée à droite, entre la deuxième & troisième fausses côtes, a plus de quatre pouces de leurs extrémités antérieures. La guérison a été parfaite au bout de cinq semaines.

M. *Von Acrel*, pour connoître les parties que cette balle avoit affectées dans son trajet, a placé deux cadavres dans la même attitude où étoit le dragon au moment qu'il fut blessé, & leur a plongé une épée dans la même direction que la balle avoit suivie. Le détail de ces expériences & observations fait le sujet du cinquième Mémoire.

Dans le septième, ce même savant confirme par des expériences ultérieures l'utilité des caustiques dans la guérison des hydrocèles. Il a mis en usage tour à tour tous les moyens curatifs proposés, incision, séton, injections, caustiques; & sa pratique très-étendue l'a mis à portée d'acquérir sur ce sujet des lumières qui doivent con-

tribuer beaucoup à la perfection du diagnostic & du traitement de cette maladie. M. *Von Acrel* nous apprend donc qu'il ne faut pas regarder la transparence du testicule exposé à la lumière, comme un signe infaillible de l'hydrocèle, & il assure que ce même phénomène se rencontre dans les obstructions rhumatismales des testicules, qui cependant se dissipent souvent par les efforts de la nature. L'auteur a encore reconnu plusieurs fois dans les accidens rhumatismaux & hémorrhoïdaux, que les endroits transparens du testicule sont devenus opaques, & ont ensuite repris leur transparence; qu'à la suite des inflammations de cette nature ces glandes ont entièrement disparu pour quelque temps, ensorte que les enveloppes externes du testicule sembloient vides au tact, quoiqu'ensuite tout soit rentré dans l'ordre. Il n'est donc point aisé de distinguer l'hydrocèle réel d'avec un hydrocèle apparent : il seroit néanmoins imprudent d'employer le caustique pour ce dernier. L'auteur remarque encore que les véritables hydrocèles ne sont pas toujours transparens lors de leur commencement, & lorsqu'ils ne font que des progrès très-lents. Le degré de densité & la couleur du liquide épanché, jointe à la position du testicule, peuvent souvent rendre le diagnostic difficile & douteux. Parmi les observations que M. *Von Acrel* rapporte, on en trouve quelques-unes sur un épaississement ou une multiplication particulière des membranes du sac herniaire : ces parois infiltrées d'eau formoient un volume si considérable, qu'on auroit cru que l'opération donneroit issue à plus d'une livre de liquide, tandis que réellement on n'obtenoit que quelques gouttes d'un fluide clair & tenace. L'eau, dans ces cas, séjourne quelquefois dans plusieurs cavités qui communiquent entre elles d'une manière peu sensible. On

On lit à la tête des Mémoires du troisième trimestre, un extrait des observations météorologiques des années comprises entre 1617 & 1739 inclusivement.

Le deuxième article présente une analyse des charbons de différentes espèces de bois & du charbon de terre; par M. *Nielm.*

Le cinquième contient les expériences faites avec l'acide vitriolique pour conserver l'eau douce dans les longs voyages sur mer. M. *Faxe* a conseillé ces tentatives; & après plusieurs tâtonnemens, on s'est assuré que deux onces d'esprit de vitriol suffisent pour garantir de la corruption soixante-douze mesures pendant plus de seize mois, & dans des voyages aux climats chauds.

Le troisième Mémoire du quatrième trimestre contient la description d'une position & d'une distribution extraordinaire de la veine-cave supérieure dans une vieille femme, dont l'épine du dos étoit fortement inclinée de côté. M. *Murray*, auteur de cet article, a trouvé dans le cadavre de cette femme le cœur fort gros, quoique ses vaisseaux propres fussent très-petits. La veine-cave supérieure avoit à peine le tiers de la veine-cave inférieure: l'oreillette dans laquelle cette veine se terminoit, étoit également plus petite & moins froncée que d'ordinaire.

M. *Blom* présente dans le cinquième article les détails d'un exomphale congéntial dans un enfant nouveau-né, causé par une chûte que la mère avoit faite au quatrième mois de sa grossesse.

A cette description, M. *Von Acrel* a joint dans le Mémoire suivant, des remarques & des observations qui en augmentent l'intérêt.

M. *Sœlderberg* fait mention dans le septième Mémoire, d'un enfant nouveau-né, à qui man-

quoient les os pariétaux, & une partie de l'os frontal.

Ce précieux recueil renferme encore un grand nombre d'articles relatifs à l'histoire naturelle & à la minéralogie, qu'il est inutile d'indiquer ici.

Commentatio de initiis ac progressibus doctrinæ irritabilitatis, cum historia sensibilitatis atque irritabilitatis partium morbosæ. *Traité sur l'origine & les progrès de la doctrine de l'irritabilité; avec l'histoire de la sensibilité & de l'irritabilité morbifique; par* AUGUSTE GOTTLOB WEBER, *docteur en médecine & en chirurgie. A Halle; & se trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783, *in-8° de 100 pages.*

3. La doctrine de l'irritabilité a paru encore assez incertaine à M. *Weber*, pour fixer son attention & procéder à un nouvel examen. Le baron *de Haller*, aux mânes duquel cet ouvrage est dédié, avoit travaillé à déterminer les limites de la faculté de sentir, & de la force irritable qui lui tient de si près. Après bien des expériences sur les animaux vivans, & bien des observations qu'il eut occasion de faire sur l'homme même, il donna l'énumération des parties qu'il avoit vues douées ou privées du sentiment de l'irritabilité. Beaucoup de médecins se soulevèrent d'abord contre lui, en voyant qu'il refusoit la sensibilité à plusieurs parties qu'eux-mêmes avoient toujours crues très-sensibles. On répéta, à l'envi, ses expériences, mais le succès ne fut pas le même : les unes confirmèrent sa doctrine; les autres fournissoient les preuves certaines de la sensibilité, de la dou-

leur & de l'irritabilité. De part & d'autre on combattit long tems, appuyé sur des expériences & des observations, jusqu'à ce que *de Haller* mît fin à la dispute, par sa Lettre à *de Haen*, dans laquelle il accorde à *Whitt*, que des parties douées de très peu de nerfs, & qui par-là sont presque insensibles, peuvent néanmoins acquérir une plus grande sensibilité dans l'inflammation & dans une violente extension; mais *de Haller* ajoute, pour ôter toute occasion d'erreur, qu'il n'a jamais voulu appliquer sa doctrine à l'état malade. Sans décider si *de Haller* a parlé suivant sa véritable manière de penser, ou s'il a voulu seulement accorder quelque chose à l'opiniâtreté de ses adversaires, le docteur *Weber* estime qu'on ne sauroit nier que les maladies, l'inflammation, les affections de l'ame, les blessures & autres causes, produisant des changemens dans l'économie animale, certaines parties acquièrent une sensibilité qu'elles ne paroissoient point avoir auparavant, & que celles auxquelles le raisonnement & l'expérience refusoient l'irritabilité, se montrent irritables. M. *Adolphe Murray* de Stockholm a démontré la vérité de cette opinion; car il faut prendre garde de ne pas trop donner aux expériences, & de resserrer les forces de la machine animée dans des bornes moindres que celles qui ont été fixées par la nature.

M. *Weber* a le mérite d'avoir recueilli les observations éparses sur cet objet, & de les avoir mises en ordre; par ce moyen, on voit d'un coup d'œil combien il y a encore d'incertitude dans la doctrine de la sensibilité & de l'irritabilité, soit en santé ou en maladie. M. *Weber* s'occupe actuellement d'un systême sur la sensibilité & l'irritabilité morbifique: nous osons lui prédire le succès de ce travail.

WENCESLAI TRNKA DE KRZOWITZ, S. R. I. equitis medicin. doctor. in reg. univerſ. Budenſi pathologiæ prof. P. O. Hiſtoria febris hecticæ omnis ævi obſervata medica continens : *Hiſtoire de la fièvre hectique, contenant ce que les médecins de tous les temps ont obſervé à ſon ſujet ; par* WINCESLAS TRNKA DE KRZOWITZ, *docteur en médecine, profeſſeur public ordinaire de médecine en l'univerſité royale de Bude. A Vienne, chez* Græffer ; *à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783 ; *à Paris, chez* Didot le jeune, *in-8° de 415 pag. Prix 5 liv. broché.*

4. Voici un Traité des plus complets ſur la fièvre hectique. L'Auteur a recueilli ce que les anciens & les modernes ont dit ſur cette maladie. Ayant d'abord fait un plan détaillé de l'ouvrage qu'il projettoit, il a enſuite rapporté à chaque article tout ce qu'il a trouvé épars dans une infinité de volumes : du reſte il n'a pas beaucoup ajouté du ſien.

Cette hiſtoire eſt partagée en deux parties. Dans la première, M. *Trnka* expoſe toutes les cauſes & tous les ſymptômes de la fiévre hectique. Il le fait avec le plus grand détail ; il ſuit le même plan pour indiquer le diagnoſtic, & déduire les moyens de tirer un prognoſtic certain ſur cette maladie.

La ſeconde partie eſt entièrement conſacrée à la thérapeutique. M. *Trnka* y fait l'énumération de tous les remèdes convenables dans cette eſpèce de fièvre. Il commence par les pharmaceutiques : viennent enſuite les chirurgicaux, & enfin

les diététiques. Cet écrit eſt terminé par ſept hiſtoires choiſies de divers auteurs : ce ſont des exemples de fièvres hectiques heureuſement guéries. M. *Trnka* marche par-tout, appuyé ſur des autorités & ſur des obſervations des médecins de tous les temps : malgré cela, on ne pourra jamais l'accuſer de plagiat ; car par-tout il cite ſes garans. Nous allons rapporter de cet ouvrage la ſixième hiſtoire qui eſt la plus courte, & qui offre la cure d'une fièvre lente hémorrhoïdale ; elle eſt priſe d'une diſſertation que *G. G. Vogler* fit paroître en 1765 à Jena, ſous la préſidence de C. S. *Kattſchmied.*

« Un homme de trente-ſept ans, d'un tempérament colérique, après avoir demeuré longtemps dans un air humide, & avoir abuſé d'alimens cruds, viſqueux & farineux non fermentés, eut pendant quelque temps un flux hémorrhoïdal, qui s'arrêta de lui-même, ſans cependant avoir changé de manière de vivre ; mais pluſieurs jours après, il ſurvint tout-à-coup une cruelle colique hémorrhoïdale, que le malade fit diſparoître en prenant demi-gros de muſcade & autant de thériaque dans de l'eſprit de vin ; malgré cela, ſes forces ſe perdirent, ſon appétit manqua, ſon ſommeil ſe troubla, il ſentit des phlogoſes. Tous ces ſymptômes, négligés dans le commencement, s'accrurent peu à peu avec une chaleur continuelle ; le pouls dur, fréquent & petit, beaucoup de ſoif, des ſueurs abondantes & une grande maigreur. Le curation fut donc dirigée vers les hémorrhoïdes avec beaucoup de ſuccès, de manière que tout étant remis dans l'ordre, la fièvre s'évanouit auſſi. On preſcrivit une diète convenable : on donna les abſorbans, les mucilagineux, les farineux, les réſolutifs, &c. Les mélanges ſuivans firent le plus grand bien. »

Prenez *des écailles d'huitres préparées avec le suc de citron, quatre scrupules.*

De la corne-de-cerf préparée philosophiquement.

Du nitre dépuré, de chacun demi-gros.

Du sirop d'hyacinthe, un scrupule.

Melez, divisez en huit doses, pour en prendre une dose à huit & à dix heures du soir.

Prenez *de l'élixir balsamique d'Hoffmann.*

De l'essence d'absinthe composée, de chaque deux gros.

De la liqueur anodine minérale d'Hoffmann, un gros.

Melez : la dose est de quarante gouttes à sept & à dix heures du matin, autant à trois heures après midi.

Enfin le malade prit la poudre suivante, de trois en trois heures, sur la fin de la guérison.

Prenez *du quinquina, deux scrupules.*

De la corne-de-cerf, préparée sans feu.

Du tartre vitriolé, de chaque un scrupule.

Mêlez, & divisez en quatre doses.

Par le moyen de ces remèdes, le malade se trouva parfaitement guéri.

J. P. Wolffius a donné une observation entiérement semblable dans les Actes des Curieux de la Nature, tome ix, observations 16 ; mais on n'y trouve rien de particulier, si ce n'est un grand appareil de formules.

Vermium intestinalium, præsertim tæniæ humanæ, brevis expositio, autore PAULO-CHRISTIANO-FREDERIC. WERNERO, med. baccalaureo. *Courte exposition des vers intestinaux, particulièrement du tænia de l'homme ; par M. PAUL-CHRÉ-*

TIEN-FRÉDERIC WERNER, bachelier en médecine. A Leipsick, chez Crusius; *à Strasbourg, chez* Kœnig, 1782, *in-8° de 144 pages, avec sept planches gravées en taille douce.*

5. M. *Werner*, considérant que les ténèbres sont encore répandues sur l'histoire & la génération des vers du corps humain, a particulièrement dirigé son attention vers ces objets, en s'occupant de l'art de guérir. Il n'a point observé ces animaux desséchés, ridés, ou conservés dans l'esprit de vin, comme l'ont fait la plupart, mais il les a toujours examinés frais, d'après lesquels seuls on puisse donner des observations exactes. Les dessins sont d'une main habile, qui n'a pas cru devoir sacrifier la fidélité à l'élégance : ils n'ont rien perdu sous le burin ferme & sûr de M. *Seller*, ami de l'Auteur. Ce livre est donc important, & pour les naturalistes, & pour les médecins : ils y trouveront une infinité de choses neuves, dont nous ne pouvons donner que quelques échantillons.

M. *Werner* s'est sur-tout attaché à l'histoire du tænia. Quoique le chevalier *de Linné* en décrive trois espèces propres à l'homme, notre jeune Bachelier n'en reconnoît que deux. Il pense que le tænia *large* & le *vulgaire* de Linné, ne sont qu'une seule & même espèce, & que le Pline du Nord a été trompé par des sujets macérés & imparfaits. Il appelle donc cette espèce large & vulgaire de son ancien nom, & nomme l'autre *solium*. La première est le tænia à anneaux courts de Bonet; la seconde est le tænia à anneaux longs du même auteur; mais la vraie différence spécifique que M. *Werner* trouve entre ces deux espèces, c'est que le *solium*, outre les anneaux

plus longs, a des tubercules latéraux, solitaires & alternes, tandis que le tænia vulgaire, outre les anneaux plus courts & plus larges, a des tubercules latéraux, au nombre de deux, & opposés.

M. *Werner* décrit dans le plus grand détail les tænia qu'il a observés. On lira sur-tout avec plaisir la description qu'il fait de leur tête, sur laquelle on remarque quatre petits mamelons creux, & dans le milieu une espèce de trompe, d'une structure toute particulière, s'alongeant & se raccourcissant à la manière des cornes du limaçon. Il donne le nom d'*ovaires* à des canaux qu'on trouve remplis d'une infinité de corpuscules globuleux, qu'il regarde comme les œufs de l'animal.

Après des détails sur quelques autres vers qui habitent les intestins des animaux, notre jeune Bachelier discute la fameuse question de leur génération. Il regarde ces insectes, spécialement les tænia, comme hermaphrodites, & croit qu'ils se produisent par les petits œufs dont nous venons de parler.

Cet ouvrage estimable en fait desirer un autre, que M. *Werner* promet, & dans lequel il fera un examen impartial des anthelmintiques vantés par les anciens & les modernes, & donnera lui-même une nouvelle méthode d'extirper du corps humain ces dangereux ennemis.

Peu de temps après la publication de cette exposition des vers intestinaux, M. *Werner* a publié un supplément destiné à faire connoître quelques espèces qu'il a observées depuis peu. On y remarque sur-tout un article sur les ascarides de l'estomac, qui ont des pieds, qu'*Andry*, *Redi* & *Van-Phels*, avoient déja vu rendre par la bouche, par le moyen du vomissement. M. *Werner* ne croyant

point à l'exiſtence de pareils animaux, n'en avoit pas même fait mention dans ſon expoſition; mais il a été détrompé en voyant une cinquantaine de ces vers, rendus auſſi par la bouche d'un phthiſique. On trouve ici une bonne deſcription de cette eſpèce de ver, avec la figure gravée.

Thoughts on Amputation, *&c.* C'eſt-à-dire, *Penſées ſur l'Amputation, ſervant de ſupplément aux Lettres ſur les fractures compliquées, & de Commentaire à l'ouvrage du docteur* BILGUER *ſur cette opération. On y a joint un court eſſai ſur l'uſage de l'opium dans les mortifications; par* THOMAS KIRKLAND, *docteur en médecine, in 8° de 67 pages. A Londres, chez* Dawſon, 1780.

6. Le principal objet de cet ouvrage paroît être de diſculper la doctrine de M. *Bilguer,* aſſez ſouvent mal rendue dans l'original, & encore plus ſouvent dénaturée, outrée dans la traduction de M. *Tiſſot*, des imputations de M. *Pott*, qui s'eſt élevé contre elle, & qui, en ſoutenant la néceſſité de l'amputation dans un très-grand nombre de cas, attribue à l'ignorance & à la puſillanimité la prudence qui ne fait avoir recours à ce moyen extrême, que lorſqu'il eſt reconnu impoſſible de conſerver le membre & le malade.

Pour mieux faire ſaiſir le ſens de M. *Bilguer*, M. *Kirkland* examine les divers cas qui ſont cenſés exiger l'amputation, & expoſe à leur ſujet les préceptes que ſon auteur établit. Voici ce que cette brochure contient de plus intéreſſant.

Il n'eſt pas douteux que toutes les fois que la gangrène ſurvient, il ne faille emporter le mort; mais il faut attendre que les progrès de la mortification ſoient fixés, & il ne faut point porter le fer dans le vif. Il faut bien ſe garder de bleſſer une partie dont l'inflammation eſt à peine diſſipée, & d'expoſer par de nouvelles douleurs à un danger imminent, un malade que la fièvre & d'autres accidens graves n'ont peut-être pas encore quitté. M. *Kirkland* qui, depuis pluſieurs années, s'eſt conduit conformément à ces principes, n'a rencontré dans l'eſpace de quarante ans, que deux cas où le membre a été tellement maltraité, que ne pouvant concevoir aucun eſpoir de le conſerver, il a fallu l'amputer ſur le champ. Notre auteur adopte encore le précepte de M. *Bilguer*, qu'il faut détacher le membre fracturé & moulu à l'endroit où les muſcles & les autres parties molles ont été déchirés; qu'il faut ſcier les bouts des eſquilles inébranlables, ou encore fortement attachées, & extraire celles qui ſuivent facilement.

Selon M. *Kirkland*, la gangrène qui ſurvient aux fractures compliquées eſt, ou une ſuite immédiate de la léſion & de la déſorganiſation, ou celle d'une inflammation violente, ou celle de la corruption des liquides; ou enfin celle d'une mauvaiſe conſtitution. Dans les trois premiers cas, elle dépend de l'affection locale; elle ſe forme lentement & fait des progrès tardifs; enſorte que le chirurgien a le temps de recourir aux moyens convenables ſans être néceſſité d'emporter le membre incontinent après la bleſſure, dans l'intention de s'oppoſer à la formation du ſphacèle.

Il eſt cependant une eſpèce de gangrène dûe à une affection locale qui, lorſqu'elle s'eſt une fois

établie, s'étend promptement, & devient bientôt mortelle. Dans les cas où elle a lieu, il feroit prudent de procéder à l'amputation avant qu'elle s'établît ; mais rien n'en annonce l'approche : d'ailleurs cette efpèce de mortification eft très-rare. On la voit quelquefois non-feulement furvenir aux fractures compliquées, mais encore à d'autres léfions, & fur-tout à de fortes contufions, accompagnées de petites plaies. « Je n'ai jamais vu, dit M. *Kirkland*, qu'une gangrène locale foit devenu mortelle quand la violence externe avoit caufé de grande bleffures à la peau ; d'où je conclus que les incifions nombreufes & confidérables, pratiquées par M. *Bilguer*, contribuent particulièrement au fuccès de fon traitement. J'ai toujours remarqué que les fractures compliquées guériffent plus facilement lorfqu'il y a de grandes plaies, que quand les ouvertures font petites. Il s'agit donc de favoir fi des incifions faites à temps & en affez grand nombre, ne feroient pas dans les fractures compliquées un moyen auffi efficace que l'amputation pour garantir de la gangrène. »

De toutes les fractures compliquées, les plus dangereufes font celles qui intéreffent les articulations ; cependant en dilatant fuffifamment les plaies, en s'oppofant à la tenfion des parties membraneufes & tendineufes, en donnant iffue aux liquides amaffés, en enlevant les efquilles détachées, M. *Bilguer* opère leur guérifon fans avoir recours à l'amputation, & l'expérience de M. *Kirkland* vient à l'appui de cette doctrine.

Notre Auteur parle enfuite des plaies d'armes à feu ; il croit que les fpiritueux employés avant que l'inflammation fe manifefte, peuvent fervir de défenfif & être d'une grande utilité, comme dans les cas de fractures compliquées : ils peuvent

rétablir les forces des parties affoiblies par l'ébranlement & la contusion, & ainsi prévenir la suppuration aussi-bien que la gangrène; mais, ajoute-t-il, il faut s'en abstenir aussitôt que l'inflammation paroît.

M. *Kirkland* examine ensuite si les blessures des grands vaisseaux rendent l'amputation indispensable, & prouve le contraire par des faits aussi intéressans que concluans: de-là il passe aux considérations relatives à la carie. Il suffit, la plupart du temps, d'emporter la portion affectée de l'os : la nature la remplace & le membre est conservé; cependant si les deux têtes de l'articulation sont cariées, si les tégumens sont détruits, si la douleur & la fièvre ont épuisé le malade, il faut promptement amputer dans l'article.

Les dernières considérations relatives à l'amputation roulent sur le cancer : il faut les lire dans l'ouvrage même. Passons à ce que dit M. *Kirkland*, concernant *l'usage de l'opium dans la gangrène*.

Selon lui, le quinquina est nuisible dans la mortification, qui est exclusivement une suite de l'inflammation : il faut la combattre avec les antiphlogistiques; mais si la gangrène est produite par un vice dans les humeurs, l'écorce du Pérou devient nécessaire.

Comme l'opium est d'une si grande utilité dans les inflammations, M. *Kirkland*, après avoir saigné suffisamment & purgé le malade, l'emploie conjointement avec les rafraîchissans contre la gangrène survenue à une inflammation violente. Aussi-tôt que l'inflammation est dissipée, il substitue aux sels neutres les acides minéraux : il administre le quinquina lorsque la gangrène commence à se détacher. Il applique à l'extérieur sur la partie enflammée un cataplasme de lait, de mie de pain, de sucre de saturne & de sel de Glauber :

il ſcarifie la partie morte & la couvre de remèdes antiſeptiques.

M. *Kirkland* remarque enſuite que l'opium ne réuſſit pas toujours dans la gangrène aux doigts des pieds. Il s'agit dans ces cas de diminuer l'irritabilité des parties au moyen des topiques; il conſeille pour cet effet des cataplaſmes faits avec la mie de pain & du lait, auxquels on ajoute de la poix & de l'opium. En faiſant uſage de ces topiques, il eſt rarement néceſſaire de donner à l'intérieur l'opium à des doſes aſſez fortes pour affecter la tête, & pour déranger l'appétit.

L'opium eſt abſolument contre-indiqué dans la gangrène due à l'épuiſement, mais il devient eſſentiel dans les cas où elle tire ſon origine de l'âcreté des humeurs: on lui aſſocie alors les médicamens propres à corriger ces vices.

Voici la deſcription que M. *Kirkland* donne de la gangrène aux orteils, cauſée par la dépravation des liquides.

Il ſe forme d'abord une tache bleue ou noire aux doigts des pieds, qui ſe change en ulcère rongeant. On trouve ſouvent dans cet ulcère un endroit gangrené, un autre couvert de chairs vermeilles, un troiſième qui jette un ichor corroſif. La douleur accompagne toujours cette eſpèce de gangrène; quelquefois il y a inflammation & tuméfaction, avec une très-grande ſenſibilité aux endroits de l'ulcère qui ne ſont pas gangrenés. La viteſſe du pouls du malade eſt en raiſon du degré de l'inflammation.

Si cette gangrène eſt occaſionnée par la foibleſſe, elle fait des progrès ſans que l'ulcère s'étende, ſans qu'il s'établiſſe d'écoulement ichoreux, & ſans que la ſenſibilité devienne plus forte. Les ſeuls remèdes qui conviennent dans ces cas ſont les fortifians, tant à l'extérieur, qu'à l'intérieur.

Practical thoughts, &c. C'eſt-à-dire, *Penſées pratiques ſur l'amputation; par ROBERT MINORS, chirurgien, in-12. A Birmingham; & ſe vend à Londres, chez* Robinſon, 1783.

7. M. *Mynors*, après avoir fait mention de la méthode de M. *Alançon*, expoſe les raiſons qui l'empêchent d'admettre la néceſſité & les avantages pretendus de la conſervation de la plus grande quantité poſſible de chairs. Il décrit enſuite le procédé qu'on a ſuivi avec beaucoup de ſuccès à Birmingham, comme il eſt prouvé par des faits rapportés à la fin de l'ouvrage. Voici les principaux points de la manière d'opérer de M. *Mynors*. Après avoir fait l'inciſion comme à l'ordinaire, il ſaiſit avec le pouce & l'*index* de la main gauche le bord de la peau pour la détacher, au moyen d'un biſtouri, des parties ſubjacentes: il dégage ainſi les tégumens tout autour du membre, & auſſi avant qu'il eſt poſſible; après quoi un aide replie cette bande ſur elle-même, & M. *Mynors* fait l'inciſion circulaire des chairs le plus près poſſible du rebord de la peau. L'amputation faite, on rabaiſſe la peau ſur la plaie, on l'y fait joindre, & on la maintient dans cette jonction avec des bandages. Il a enſuite grand ſoin de mettre non-ſeulement le moignon, mais le malade, en général, dans l'attitude la moins gênante. Cet objet eſt, ſelon M. *Mynors*, de la plus grande importance pour prévenir les hémorrhagies, la douleur & les ſpaſmes.

De Methodis ſuffuſionem oculorum curandi, à CASAAMATA & SIMONE cultis, *Des Méthodes dont CASAAMATA &*

SIMON se servoient pour guérir la cataracte ; par CHRÉTIEN GOTTHOLD FELLER, maître en chirurgie. A Leipsick, chez Crusius ; *à Strasbourg, chez* Kœnig, 1782, *in-8° de 29 pag. avec 2 planches.*

8. Au mois de mai de l'année 1779, *Casaamata*, oculiste Italien, & docteur de Padoue, arriva à Leipsick. Pour donner des preuves de son habileté à enlever la cataracte, il avoit amené avec lui un Calabrois aveugle, qu'il annonça devoir opérer trois jours après son arrivée. Il invita tous les médecins & tous les chirurgiens à se trouver à l'opération : en effet, devant un grand concours de spectateurs, *Casaamata* rendit la vue à cet homme. Aussitôt une infinité de malades vinrent s'adresser à lui ; & cet oculiste pratiqua très-souvent cette opération avec beaucoup de succès. M. *Feller*, qui eut occasion de le voir opérer plusieurs fois, donne ici en détail sa méthode : il y joint la description & la figure des instrumens dont il se servoit.

Deux ans avant l'apparition de *Casaamata* à Leipsick, on y avoit déja vu un François, nommé *Simon*, qui se donnoit pour très-habile à extirper la cataracte. Il avoit aussi amené avec lui un aveugle, triste victime du charlatanisme. *Simon* voulut faire l'opération en présence des gens les plus éclairés en médecine & en chirurgie ; mais la crainte de ne pas réussir le saisit, les mains lui tremblèrent, il se tira fort mal d'affaire, & partit secrettement le lendemain de l'opération. M. *Feller*, qui s'y étoit trouvé, observa attentivement sa méthode, qui n'a pas réussi : estimant qu'un habile oculiste pourroit en tirer parti, il l'a décrite aussi, & a donné la figure des instrumens dont le malheureux & timide *Simon* fit usage.

Atmosphæræ pressio varia, observationibus baroscopicis propriis & alienis, quæsita à CŒLESTINO STEIGLEHNER, S. S. theol. & phil. D. S. El. Bavaro-Palatini cons. eccles. act. physices theor. & experim. ac meteorol. prof. quam D. HENR. MARIA LEVELING, tentamen inaugural. publicum subiret, *in-4° de 58 pag. quatre Tables, une planche en taille-douce, & 8 pages de positions en latin & en allemand. A Ingolstadt, 1783.*

9. Cet opuscule mérite l'accueil le plus favorable des amateurs de la météorologie. M. *Steiglehner* y a réuni, non-seulement les observations qu'il a faites lui-même à Ratisbonne, mais encore celles qui lui sont parvenues de Berlin, de Manheim, d'Ofen, de Saint-Gottardtsberg & de Padoue. Il a comparé ces observations avec les phénomènes correspondans survenus dans l'économie animale, indiqué l'influence sur l'économie rurale, des variations dans la constitution qu'annoncent les changemens dans les élévations du mercure dans les baromètres, & résolu plusieurs problêmes de la plus grande importance pour la météorologie. Cet écrit est également intéressant pour le médecin & pour le physicien.

Reliquiæ Houstounianæ, *&c.* C'est-à-dire, *Restes d'Houstoun, ou Figures des Plantes recueillies dans l'Amérique méridionale; par GUILLAUME HOUSTOUN, docteur*

docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres. On y a joint les descriptions trouvées dans ses papiers, qui sont conservés dans la bibliothèque de JOSEPH BANCKS, *Baronet, Président de la Société royale. A Londres, 1781, in-4°, avec 26 Planches en taille-douce.*

10. *Guillaume Houstoun*, médecin Ecossois, partit, il y a environ cinquante ans, pour l'Amérique. Il recueillit à la Jamaïque, & dans les terres voisines de la *Veracrux*, plusieurs plantes rares, qu'il décrivit selon la méthode de *Tournefort*, & les dessina, ou grava lui-même. Mais à peine y avoit-il dix ans qu'il étoit parti d'Angleterre, que la mort l'enleva dans les Indes occidentales. Sa collection de plantes, ses observations, ses dessins & ses gravures, passèrent entre les mains de *Philippe Miller*. A la mort de ce dernier, M. *Bancks* en fit l'acquisition. C'est par les soins de cet homme célèbre, zélé pour toutes les sciences, & sur-tout pour l'histoire naturelle, que les descriptions, les gravures & les dessins d'*Houstoun* viennent d'être publiés. M. *Bancks*, qui a fait tous les frais de l'ouvrage, ne l'a cependant pas mis en vente, mais il en distribue les exemplaires à ses amis, aux botanistes connus, aux bibliothèques publiques, &c. Combien d'éloges n'avons-nous pas à donner à l'illustre Editeur, qui a encore eu soin de joindre aux noms d'*Houstoun*, les principaux synonymes des modernes! Les plantes décrites & gravées sont au nombre de vingt-six.



SÉANCE PUBLIQUE ET PRIX, de l'Académie royale de Chirurgie.

L'Académie royale de Chirurgie a tenu le jeudi 22 avril 1784, ſa Séance publique.

Le prix ſur la queſtion ſuivante, *Déterminer les différentes conſtructions des ſtylets ou ſondes ſolides & des ſondes cannelées; quels ſont les cas où elles doivent être admiſes ſuivant leurs formes particulières, & quelle eſt la méthode d'en faire uſage?* a été adjugé à un Mémoire, n° 7, dont l'auteur eſt M. *Teſſier*, élève en chirurgie de l'Ecole pratique & des hôpitaux de Paris, docteur en médecine de la Faculté de Caen.

L'*acceſſit* a été accordé à un Mémoire de M. *Icart*, lieutenant du premier chirurgien du Roi, à Caſtres.

Le Prix d'émulation a été obtenu par M. *Bonnet*, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, à Clermont en Auvergne.

Les cinq petites médailles ont été accordées à M. *Thomaſſin*, chirurgien-major du premier régiment de Chaſſeurs à cheval; à M. *Rigal*, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu à Gaillac; à M. *Mortreuil*, chirurgien à Darnetal, près de Rouen; à M. *Ejourbaut*, maître en chirurgie à Avranches; & à M. *Coffinieres*, maître en chirurgie à Caſtelnaudari.

Après la diſtribution des Prix & l'annonce d'un nouveau fondé par M. *de Vermont*, conſeiller d'Etat & accoucheur de la Reine, M. *Louis*, ſecrétaire perpétuel, a prononcé l'éloge de M. *Houſtet*.

M. *Pelletan* a lu l'expoſition anatomique des parties, à la ſuite d'un anévriſme de l'artère po-

plitée, opéré avec ſuccès par la ligature. M. *Louis* a fait la lecture d'un Mémoire ſur les corps étrangers, portés par la déglutition dans les voies alimentaires. M. *Lheritier* a lu une Obſervation ſur les accidens conſécutifs d'une plaie tranſverſale à la trachée-artère; & M. *Louis* a terminé la Séance par l'éloge de feu M. *de la Martiniere*, premier chirurgien du Roi, & préſident perpétuel de l'Académie royale de chirurgie.

PRIX propoſés par l'Académie royale de Chirurgie pour les années 1785 & 1786.

L'Académie a propoſé pour le Prix de 1785, la queſtion qui ſuit:

En quels cas les ciſeaux à inciſion, dont la pratique vulgaire a tant abuſé, peuvent être conſervés dans l'exercice de l'Art; quelles en ſont les formes variées, relatives à différens procédés opératoires; quelles ſont les raiſons de préférer ces inſtrumens à d'autres qui peuvent également diviſer la continuité des parties; & quelles ſont les diverſes méthodes d'en faire uſage?

Et elle propoſe pour le Prix de l'année 1786:

De déterminer les différentes conſtructions des biſtouris; quelles ſont les raiſons de leur variété, ſuivant les cas particuliers où il convient d'en faire uſage; de quelles corrections ou perfections ils ſeroient ſuſceptibles; & quelle eſt la méthode de s'en ſervir?

L'Académie, dans l'intention de favoriſer les concurrens, a jugé à propos de publier la diſſertation qui a mérité ſes ſuffrages, & obtenu le premier Prix ſur la matière inſtrumentale *.

---

* Ce Mémoire ſe trouve chez *Lambert*, imprimeur-libraire, rue de la Harpe, près l'égliſe Saint-Côme.

Le Prix consistera, chaque année, en une médaille d'or de la valeur de 500 liv. suivant la fondation de M. *de la Peyronie*.

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en françois ou en latin, & d'avoir attention qu'ils soient lisibles.

Les Auteurs mettront simplement une devise à leur Ouvrage; ils y joindront, à part, dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs noms, qualités & demeure; & ce papier ne sera point ouvert si la Pièce n'a pas mérité le Prix.

Ils adresseront leur Ouvrage, *franc de port*, à M. *Louis*, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie, à Paris, ou le lui feront remettre.

Les étrangers sont avertis qu'il ne suffit pas d'acquitter le port de leurs paquets jusqu'aux frontières de la France, mais qu'ils doivent commettre quelqu'un pour les affranchir depuis la frontière jusqu'à Paris, sans quoi leurs Mémoires ne seront pas admis au concours.

Toutes personnes, de quelque qualité & pays qu'elles soient, pourront aspirer au Prix: on n'en excepte que les Membres de l'Académie.

La médaille sera délivrée à l'Auteur même qui se sera fait connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part; l'un & l'autre représentant la marque distinctive, & une copie nette du Mémoire.

Les Ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de décembre 1784 & 1785, inclusivement; & l'Académie, à son Assemblée publique, qui se tiendra le jeudi après la quinzaine de Pâques suivante, proclamera celui qui aura remporté le Prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans, sur les fonds qui lui ont été légués par M. *de la Peyronie*, une médaille d'or de 200 liv. à celui des Chirurgiens étrangers ou regnicoles,

non Membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un Ouvrage ſur quelque matière de chirurgie que ce ſoit, *au choix de l'Auteur;* Elle adjugera ce Prix d'émulation le jour de la Séance publique, à celui qui aura envoyé le meilleur Ouvrage dans le courant de l'année précédente.

M. *Vermont*, conſeiller d'État, Accoucheur de la Reine, a fondé à perpétuité une médaille d'or de la valeur de 300 liv. qu'on adjugera le même jour à celui qui, dans le cours de l'année, aura communiqué à l'Académie le meilleur Mémoire, ou les Obſervations les plus utiles au progrès de l'art des Accouchemens.

Cinq médailles d'or, de 100 liv. chacune, ſeront diſtribuées pareillement à cinq Chirurgiens regnicoles qui auront fourni dans l'année un Mémoire, ou trois Obſervations intéreſſantes.

Nos 1, 2, 6, 7, 9, M. GRUNWALD.
3, 4, 5, 8, 10, M. WILLEMET.

Fautes à corriger dans le cahier d'août dernier.

Page 136, ligne 6, plus petite à ſon extrémité évaſée, *liſez* plus petit à ſon origine, qu'à ſon extrémité évaſée.

Mars 1784.

Page 326, ligne 6, ſupprimez *ad.*
Page 321, ligne 4, *praticè,* liſez *practicè.*
Page 322, ligne 23, Schmed, *liſez* Schmied.
Page 324, ligne 7, Sparmon, *liſez* Sparrman.
Page 325, ligne 11, Diclen, *liſez* Dielen.
Page 331, ligne 21, Celſéa, *liſez* Chelſéa.
Page 332, ligne 7, ſupprimez le mot *depuis.*

Avril 1784.

Page 349, ligne première, au lieu d'*es*, liſez *les.*
Page 387, ligne 29, hyſterie, *liſez* hyſtéritie.
Page 443, ligne 30, ent', *liſez* entr'.

Mai 1784.

Page 556, ligne 20, minéral, *liſez* animal.

TABLE.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juin 1784. A Paris, ce 24 Mai 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. Didot jeune, 1784.



TABLE GENERALE DES MATIERES

Contenues dans les six premiers mois du Journal de Médecine de l'année 1784, formant le Tome LXIe.

EXTRAITS OU ANALYSES DE LIVRES.

LIVRES ANNONCÉS.

1°. HISTOIRE LITTÉRAIRE.

2°. PHYSIQUE.

3°. TOPOGRAPHIE ET OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

4°. HISTOIRE NATURELLE, BOTANIQUE, MATIERE MÉDICALE.

5°. AGRICULTURE ET JARDINAGE.

6°. PHARMACIE ET CHIMIE.

7°. ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

8°. HYGIENE.

9°. MÉDECINE.

11°. VÉTÉRINAIRE.

12°. MÉLANGES ET MÉMOIRES ACADÉMIQUES.

13°. JURISPRUDENCE MÉDICALE.

MÉMOIRES, DISSERTATIONS & OBSERVATIONS.

1°. HISTOIRE LITTÉRAIRE.

2°. PHYSIQUE.

3°. MÉTÉOROLOGIE.

4°. HISTOIRE NATURELLE, BOTANIQUE, MATIERE MÉDICALE.

5°. PHARMACIE, CHIMIE.

6°. MÉDECINE.

7°. Chirurgie.

8°. NÉCROLOGIE ET OUVERTURE DE CADAVRE.

9°. VÉTÉRINAIRE.

AVIS ET ANNONCES.

SUJETS DE PRIX PROPOSÉS.

MÉMOIRES COURONNÉS.

Fin de la Table générale des Matières.

